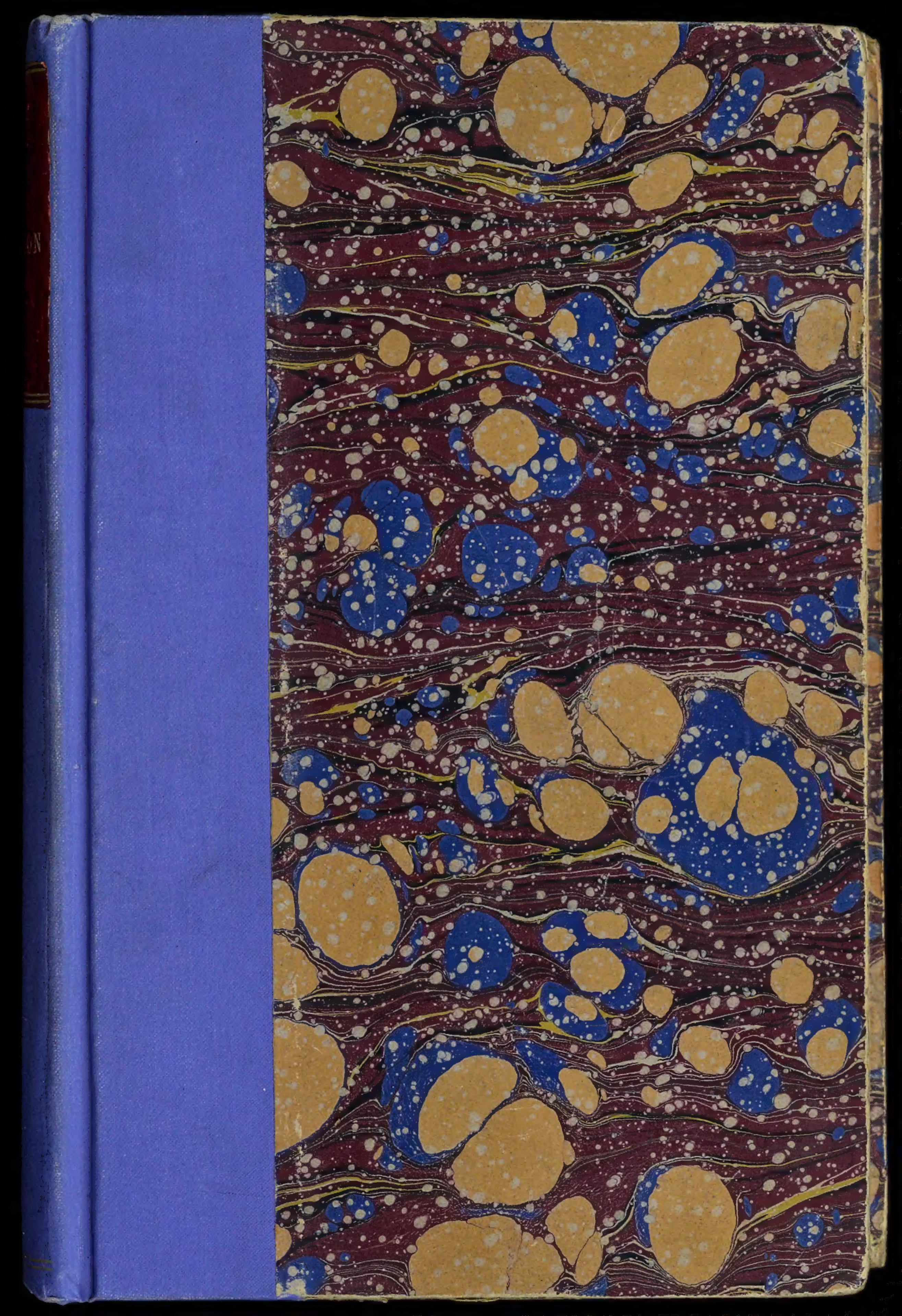
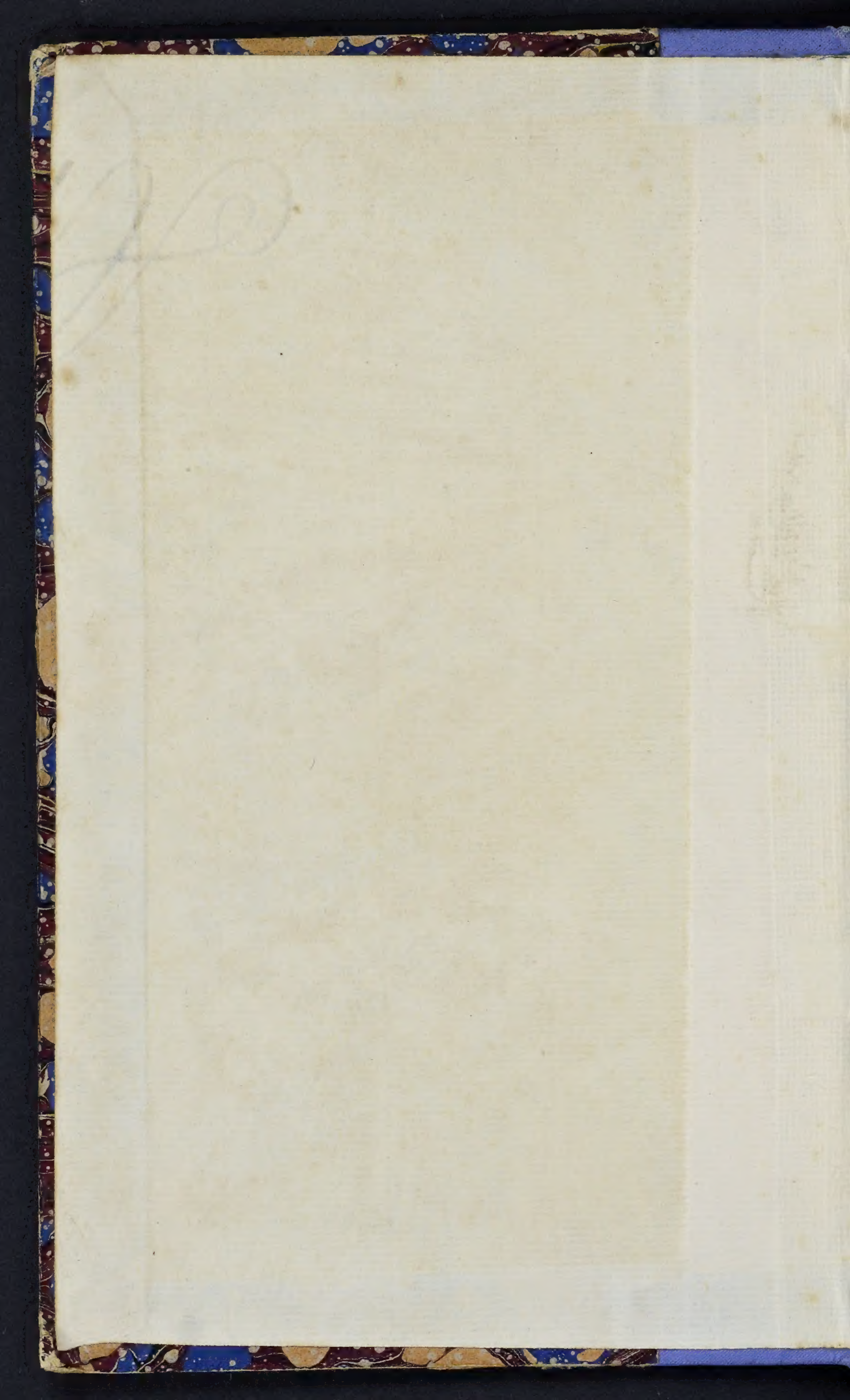
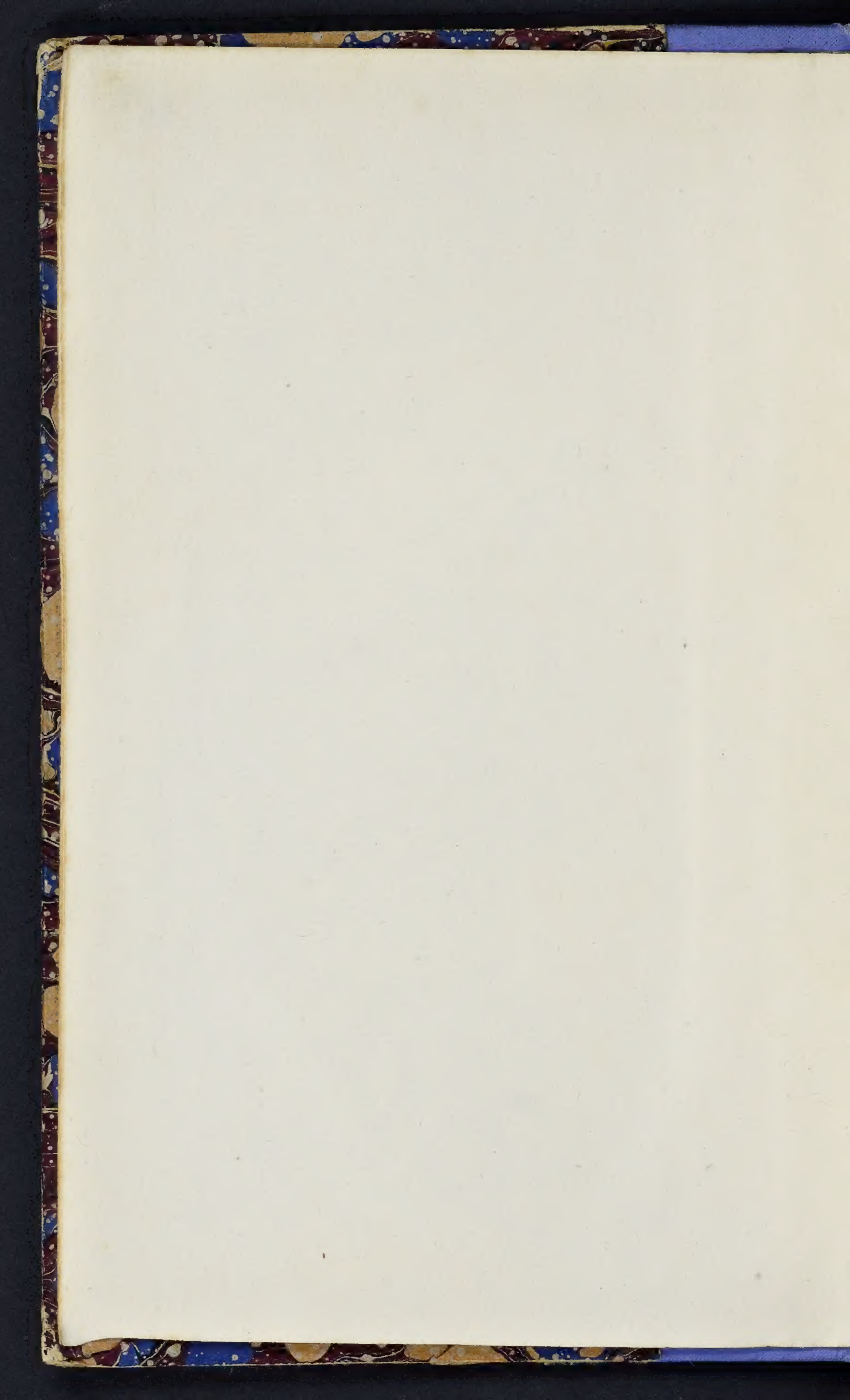






60 centimes. G. DE WAILLY 60 centimes.

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

LA

RUE DES PUISSANCES

au Quai d'Orsay

Grèce, Serbie, Belgique, Allemagne, Espagne, Luxembourg.

G. STARACE

FAYARD FRÈRES EDITEURS PARIS

60 centimes le volume illustré

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

X

LA RUE DES PUISSANCES AU QUAI D'ORSAY

18

EN VENTE :

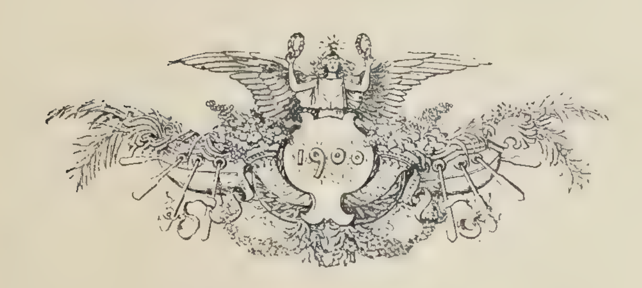
I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques**	—	» 60
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60
VIII.	**Les Pavillons des Puissances étrangères**.	—	» 60
IX.	**Les Palais des Hôtes de la France**. . . .	—	» 60

G. DE WAILLY

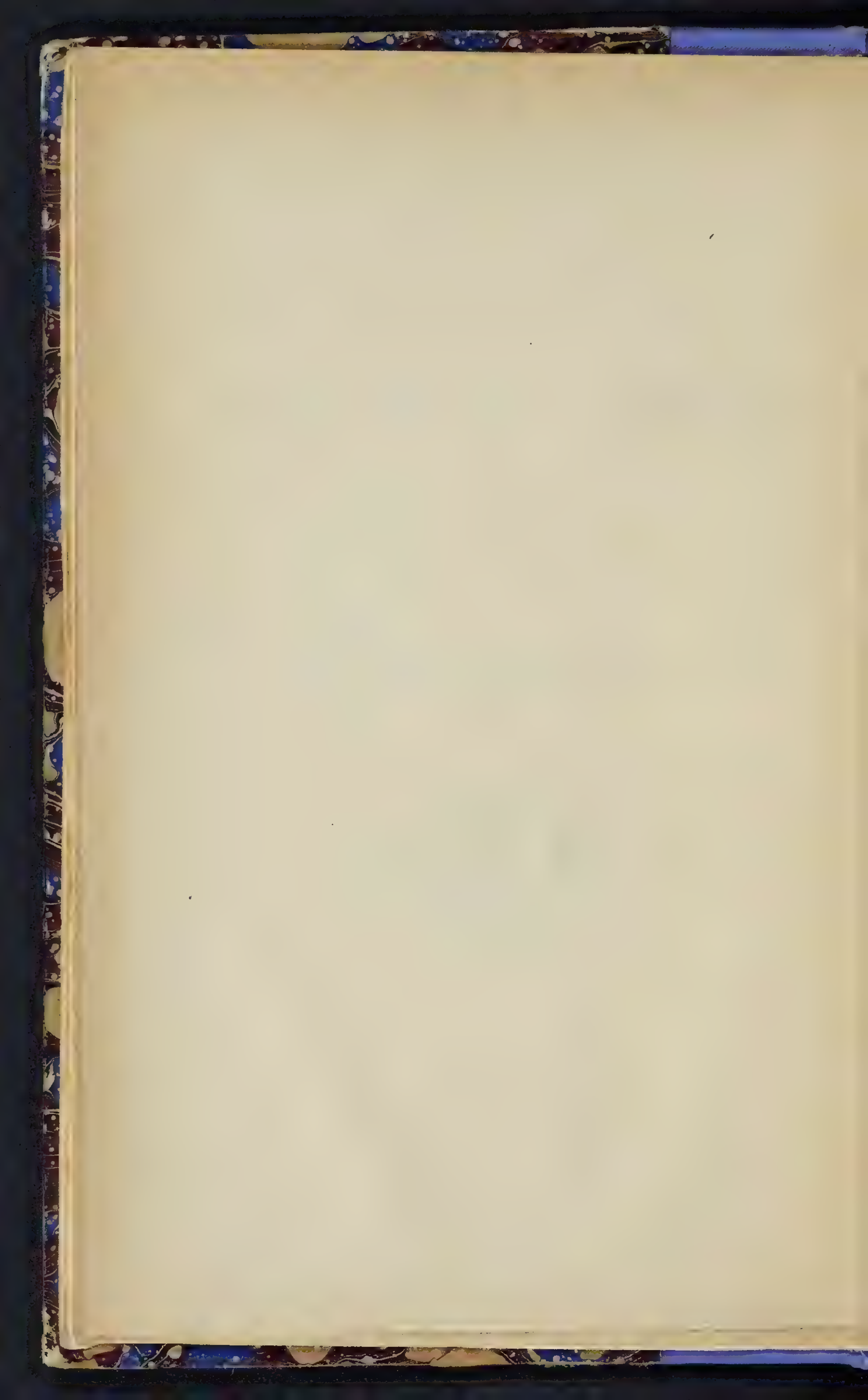
A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

X

LA RUE DES PUISSANCES AU QUAI D'ORSAY



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78





CHAPITRE PREMIER

GRÈCE

§ Ier

A DEUX DE JEU

— Miss !
— Mister Puzzling ?
— Vô, il avé réfléchi ?
— A quoi ?
— A la *proposal* de môa.
— Ah ! oui, la fameuse alliance !
— *Yes,* le alliance nôs faisé toute les deux.
— Eh bien ! je ne dis pas non.
— *All right !*

— Mais je ne dis pas oui.

— *Yes, indeed*, vô disé *yes*.

— Il faut que je sache d'abord à quoi je m'engage ?

— Jé dirai à vô, ce soir, dans mon chambre.

— Ah ! ça, non !

— Pourquoi ?

— Une jeune fille française ne va pas ainsi faire la causette chez un gentleman, fût-ce pour *her Majesty's service*

— Aôh ! vô pâlez anglais.

— Jamais qu'entre compatriotes : c'est assez notre façon d'apprendre les langues étrangères en France... Mais il ne s'agit pas de cela.

— *Yes*, de mon *proposal*.

— Si vous voulez que j'accepte, dites-moi, au moins, ce que vous attendez de moi.

— Beaucoup.

— Je m'en doute, mais quoi, au juste ? Allons, dépêchez-vous, avant que mon oncle soit revenu et que M. et Mme Bêchard aient achevé de discuter.

Puzzling baisse la voix, et, en grande confidence :

— Vô aider môa à *discovering a great secret*.

— Oh ! voilà qui est tentant... Et c'est un secret... d'Etat ?

— Nô : un *private secret*, mais qui intéressé le Angleterre très beaucoup.

— Et ce secret ?

— Il été pas *necessary* vô savez loui.

— Fi ! déjà de la méfiance ?

— Nô, jé été proudente, *always*.

— Mister Puzzling, en français, il y a deux proverbes, nullement contradictoires, qui sont, l'un : *Trop parler nuit*...

— *Yes, very well !*

— Et l'autre : *Faute de parler, on meurt sans confession*.

— Aôh !

— C'est-à-dire que l'excès en tout est un défaut, et que la vraie sagesse consiste à en dire *assez*.

— C'été môa qui parlerai assez. Je dirai à vô : « Faisez telle une question à le bon moment, et... disez à môa la réponse. »

— Ah ! ça, vous me prenez pour un phonographe ?

— Aôh !

— Sachez que rien ne rend plus maladroit que d'avoir à adresser une question dont on ignore le sens réel et la portée exacte. Si vous avez besoin d'un simple instrument enregistreur, portez votre proposition à d'autres. Je n'ai pas l'habitude, moi, d'ouvrir la bouche, sans bien savoir ce que je veux dire.

L'Anglais se gratte la tête, d'un index perplexe :

— *Yes... then*, il fallé ?...

— Avoir confiance en moi, si vous voulez que nous « fassions alliance » et que je vous aide utilement. Je ne suis pas assez sotte pour n'avoir pas deviné que vous attachez une grande importance au but que vous poursuivez, et que ce n'est pas le simple désir de nous tenir compagnie et de profiter des explications qui nous sont données qui vous attache ainsi à nos moindres pas. Vous avez besoin, parmi nous, d'une alliée... je ne sais encore pour quelle mystérieuse besogne. Vous avez d'abord fait, dans ce but, la cour à Mme Bêchard. Si vous vous adressez à moi, c'est que vous n'avez pas trouvé de ce côté ce que vous cherchiez, probablement...

— Aôh ! cette mistress Férine, elle été ridicuioule... autant que vô il était *clever*.

— Alors, pas de réticences. Vous êtes libre de me raconter l'histoire que vous voudrez ; mais prenez garde : si je flaire le mensonge, je vous lâche net, et vous pourrez retourner faire vos offres de service à Mme Flore.

— Jé préféré disé à vô tout le vérité.

— Allons donc ! fait à part la fine Bertrande. Il y vient, et je crois qu'*on* n'aura pas trop à se plaindre de ce que j'aie transgressé la défense du billet.

— Voilà, dit Puzzling à voix plus basse encore, en se penchant davantage vers l'oreille mignonne de la jeune fille. Le police du Grand' Bretagne, il avé *discoverd*...

Puzzling n'achève pas, au grand désappointement de Bertrande, qui écoute anxieusement.

Il dit très vite, aussi vite du moins que le permet le

laborieux échafaudage de ses phrases en son fantaisiste anglo-français :

— Plous tard... L'oncle il revené... Il fallé pas loui il deviné nôs avoir un *understanding* ensemble.

— Vous voulez dire : que nous sommes d'intelligence?

— *Yes!* c'été cela.

Et James-Gregory plonge le nez dans sa haute chope... vide.

Cette singulière conversation avait lieu dans le sous-sol du Pavillon de la Suède, où le bohème cicerone Bouscastrol avait envoyé notre petit groupe provincial l'attendre quelques moments en dégustant de la bière de Stockholm.

Nos cinq personnages n'avaient pu, faute de places libres, s'asseoir à la même table. Ils s'étaient trouvés séparés : Verduret, sa nièce et l'Anglais, qui les avaient rejoints, d'une part ; et le couple Bêchard, à deux tables plus loin.

Verduret s'était, à peine les chopes vidées, levé sous prétexte d'aller régler la dépense, mais bien pour avoir l'occasion de causer avec la blonde Suédoise qui tenait la caisse... Et, pendant ce temps, le ménage Bêchard était, à propos de rien, entré en une discussion intime qui menaçait de dégénérer en sérieuse querelle, par le fait de la désespérante mauvaise humeur de dame Flore.

C'est cette double circonstance qui avait permis à Puzzling d'avoir un entretien relativement long avec Bertrande.

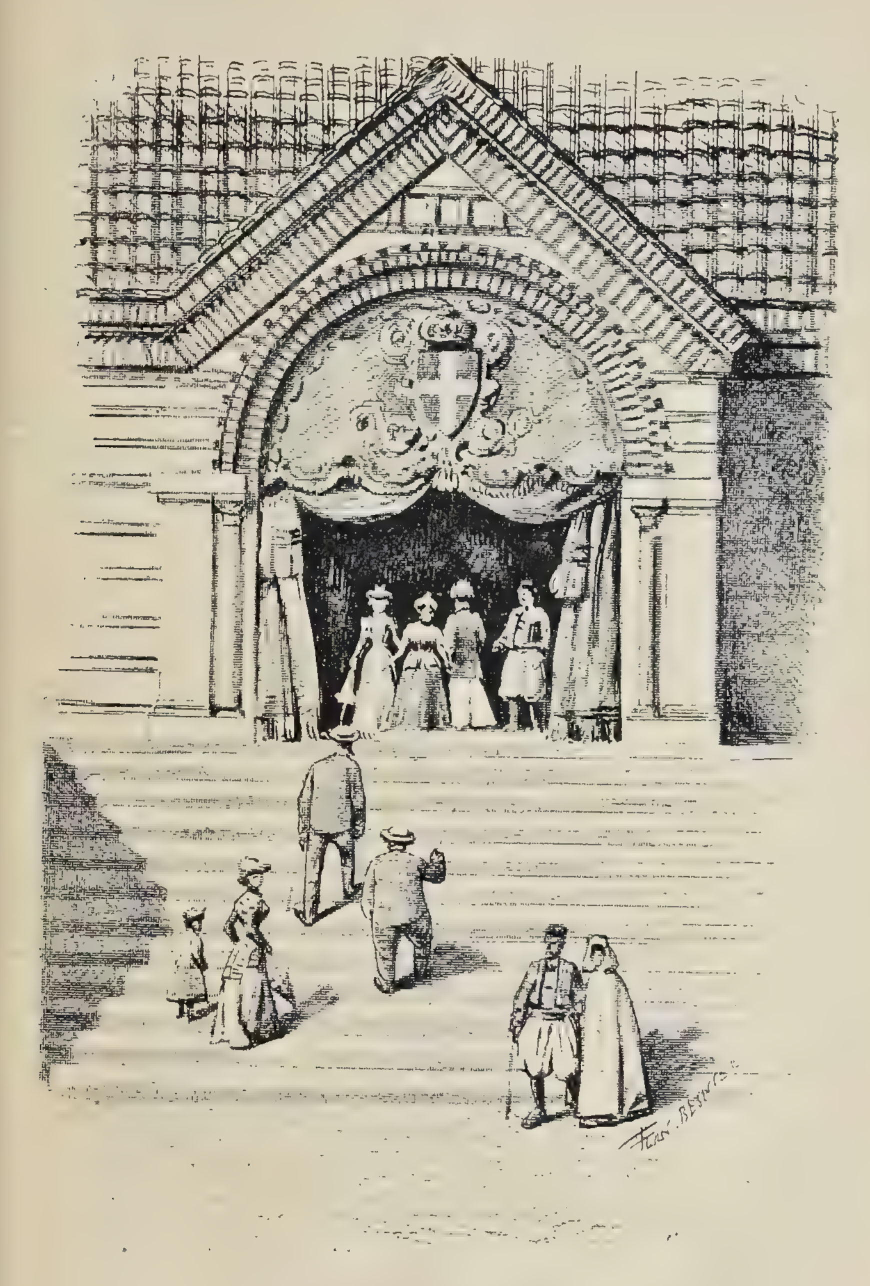
Mais, comme l'a dit le sujet de Sa Gracieuse Majesté, Verduret revient, l'air tout guilleret, reprendre la place abandonnée. Comme il passe auprès de ses amis :

— Arrivez donc, lui dit Mme Flore, il s'en passe de belles en votre absence ! Ne voyez-vous pas que ce milord crampon se permet de flirter de très près avec votre nièce.

— Lui? fait ironiquement le manufacturier retiré. Oh ! il n'est pas dangereux !

— Qu'en savez-vous? riposte la dame d'une voix mordante, furieuse de devoir reconnaître, en ce qui la concerne, le trop de justesse de l'observation du rentier malesherbois.

Piquée au vif de voir détournée vers une autre une attention britannique qu'elle avait eu tout lieu, jusqu'alors, de



Entrée principale du Pavillon de la Grèce.

croire acquise à ses charmes mûrs, notre farinière se dispose à insister, exaspérée contre la quiétude de cet oncle qui ne se fait pas assez vite, à son gré, le vengeur de sa jalousie contre une indigne rivale... Mais l'apparition de Bouscastrol la force, en changeant le cours des idées, à attendre une nouvelle occasion.

Le bohème au bandeau noir s'avance, rapide et souriant, à travers les groupes attablés.

— Mesdames et messieurs, dit-il, me revoilà tout à vos ordres. J'ose espérer que vous ne vous êtes pas trop languis de moi pendant ma courte absence?

— Ma foi, comme vous voyez, mon cher monsieur Bouscastrol, nous avons pris notre mal en patience et achevons tout juste d'avoir très agréablement rafraîchi notre attente.

— Soyez tranquille, ajoute drôlement Bertrande, nous avons bien occupé notre temps.

— *Yes!* appuie Puzzling en dardant sur le Méridional un regard qui eût été ironique si ses yeux pâles et sans flamme eussent été capables d'exprimer un sentiment.

Le couple Bèchard a, de son côté, quitté sa table pour se rallier, non pas au panache blanc, mais au vaste feutre et au noir bandeau du guide commun.

— Eh bien, dit le farinier avec impatience, allons-nous voir vos Grecs ?... Dépêchons !

— Si ces dames et ces messieurs veulent bien me faire l'honneur de me suivre, té ?...

Et le bohème prend les devants, se dirigeant vers la sortie de la brasserie suédoise.

A peine le seuil est-il franchi qu'il est rejoint par Mme Flore qui lui demande en confidence :

— M'avez-vous débarrassée de mes Turcs, au moins ?

— Vous ne les verrez plus, *cère* belle madame.

— A la bonne heure... Vous devriez bien faire en sorte que nous en puissions dire autant de notre Anglais.

— Oh ! Mr Puzzling se serait-il permis?...

— Cet homme a des façons... inconvenantes. Après avoir osé me faire une cour... que j'ai accueillie de la belle ma-

nière, je vous prie de le croire, voilà qu'il se met à en conter à cette petite sotte de Bertrande... qui l'écoute comme elle n'a jamais, bien sûr, écouté prêcher son curé !

— Té ! vous m'étonnez, fait le bohème en lançant par-dessus son épaule un rapide regard... qui rencontre celui de la jeune fille, car celle-ci s'est approchée et a surpris les derniers mots de Mme Bêchard.

Et c'est elle-même qui réplique, sans cesser de fixer le bohème :

— Certes, je l'écoute, et même je trouve ce qu'il me dit... et surtout ce qu'il me dira, extrêmement intéressant.

— Là ! je ne le lui fais pas avouer ! s'écrie la ronde farinière en prenant de grands airs scandalisés. Ma petite, je vais sans tarder prévenir votre oncle.

Bertrande lance un petit éclat de rire aussi frais que... railleur.

— Faites, dit-elle à mi-voix. Et moi je dirai bien haut, pour nous amuser, avec quel ardent dévouement vous avez failli vous consacrer au service des... intérêts de la Grande-Bretagne.

— Que prétendez-vous dire, ma petite ?

— Mon Dieu, chère madame, vous nous avez raconté, ce matin, en déjeûnant à l'hôtel, un rêve bizarre, et en le rapprochant de certains demi-mots que j'ai, bien malgré moi, entendus...

— Vous êtes une petite peste, ma chère !

Et Mme Flore, rouge comme une cerise, revient brusquement en arrière, pendant que Bertrande dit très vite au Toulousain :

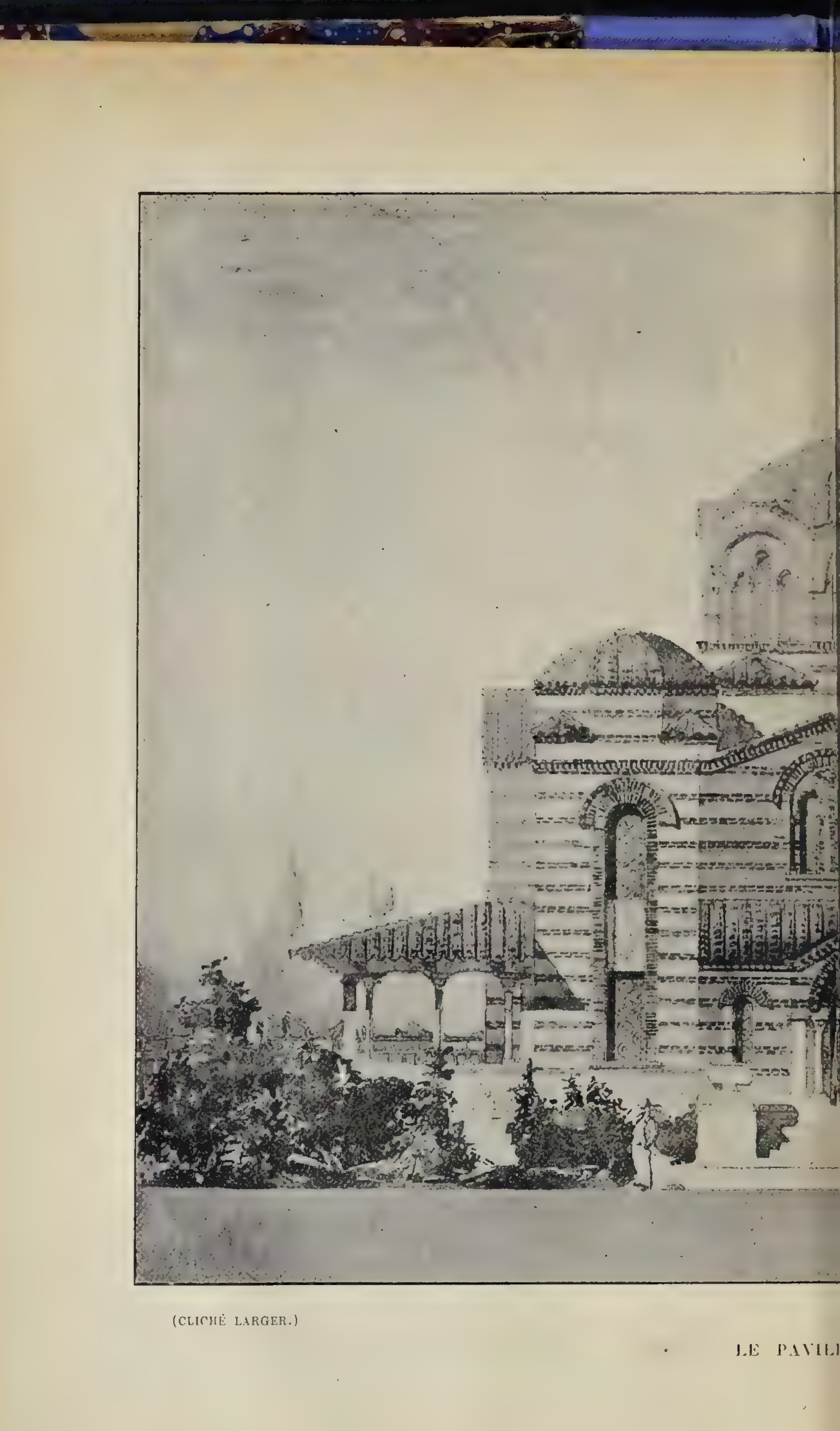
— Aidez-moi, à l'occasion, à me ménager un court moment de tête à tête avec Mr Puzzling.

— Moi ?

— Oui, vous ! et... vous ne vous en repentirez pas. Une oreille amie vaut, croyez-moi, tout un bataillon de Turcs.

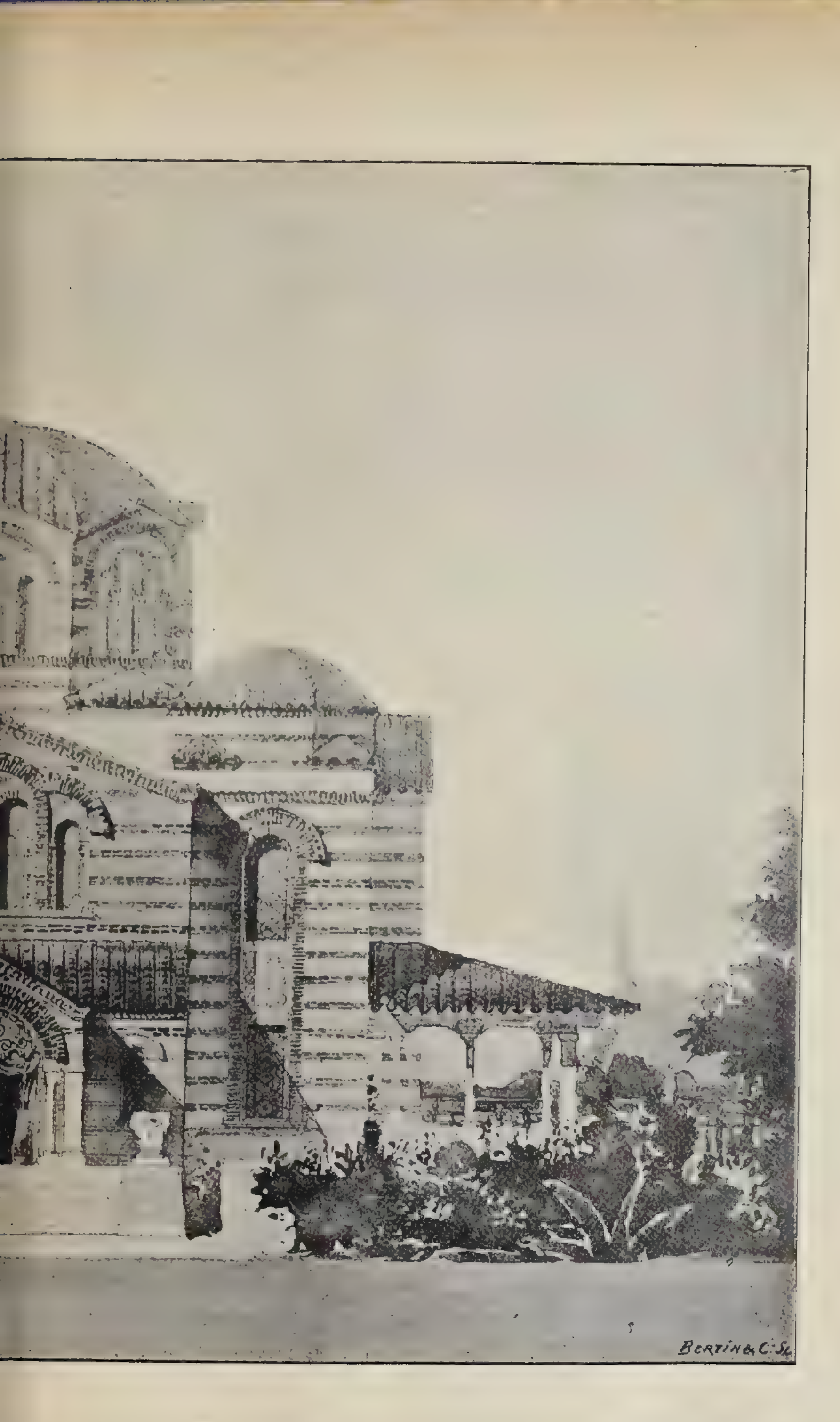
— L'Anglais a parlé ? interrogea Bouscastrol d'une voix basse et sifflante.

Mais sa question, qu'a accompagné un presque sursaut aussitôt réprimé, demeure sans réponse. La nièce de Ver-



(CLICHÉ LARGER.)

LE PAVIL



DE LA GRÈCE

duret, après avoir lancé sa dernière phrase comme une flèche de Parthe, s'est soudain arrêtée et, se tournant vers le groupe distant de quelques mètres :

— Là ! je disais bien à M. Bouscastrol qu'il marchait trop vite !

Et elle vient, en espiègle, prendre le bras de son oncle pour l'inviter à hâter le pas.

§ II

LES DEUX GRÈCES

Le Toulousain ralentit un peu son allure, mais progressivement, se donnant ainsi le temps de réfléchir. Ce n'est qu'arrivé à quelques pas du Pavillon de la Grèce qu'il se retourne et, de son ton coutumier de joyeux montreur de phénomènes, interpelle le sec et noir farinier :

— Té ! monsieur Bêchard, je parie mon œil valide contre les roses folichonnes du chapeau de madame votre épouse que vous n'êtes jamais allé en Grèce ?

Bêchard hausse les épaules.

— Je ne réponds pas aux sornettes, répliqua-t-il.

— Permettez-moi de le regretter, mordious ! Eclairé *de visu* sur l'architecture hellénique, vous auriez pu apporter, peut-être, té ! un trait de lumière impartiale dans le débat qui divise, au sujet de ce pavillon, les opinions des hommes de goût.

— Ah ! du moment que vous faites appel à mon jugement et à mon impartialité... répond le farinier en se rengorgeant.

— Eh ! oui, cadédis ! mais, voilà : vous n'êtes pas allé en Grèce, et je suis sûr que vous n'avez même pas la moindre idée du royaume hellène antique ou moderne.

— C'est ce qui vous trompe. Ma femme m'a fait lire, sur ce pays, un feuilleton qui, exceptionnellement, m'a fort intéressé. Cela s'appelle : « Le Roi de la Montagne », par un certain M. About.

— Hum ! fait en souriant le bohème, au point de vue impartialité, vous auriez peut-être pu mieux choisir que l'auteur du célèbre pamphlet historique : « La Grèce contemporaine ». Ce certain M. About, comme vous dites — et à qui je rendrai son prénom d'Edmond par respect pour la mémoire d'un des plus charmants littérateurs de ce siècle qui achève de s'enfoncer dans la nuit du passé — avait rapporté de son séjour à l'Ecole d'Athènes des instantanés humoristiques singulièrement piquants en leur fantaisie de haut vol, mais pas toujours exempts de quelque parti pris de dénigrement té! mon bon. D'ailleurs, depuis un demi-siècle qu'About faisait étinceler sa verve aux dépens du petit royaume arraché par ses patriotes et leurs amis d'Europe au joug turc, la Grèce s'est sérieusement transformée... Et puis, comme je m'étonne que vous ne l'ayez pas déjà deviné vous-même, capédious! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien...

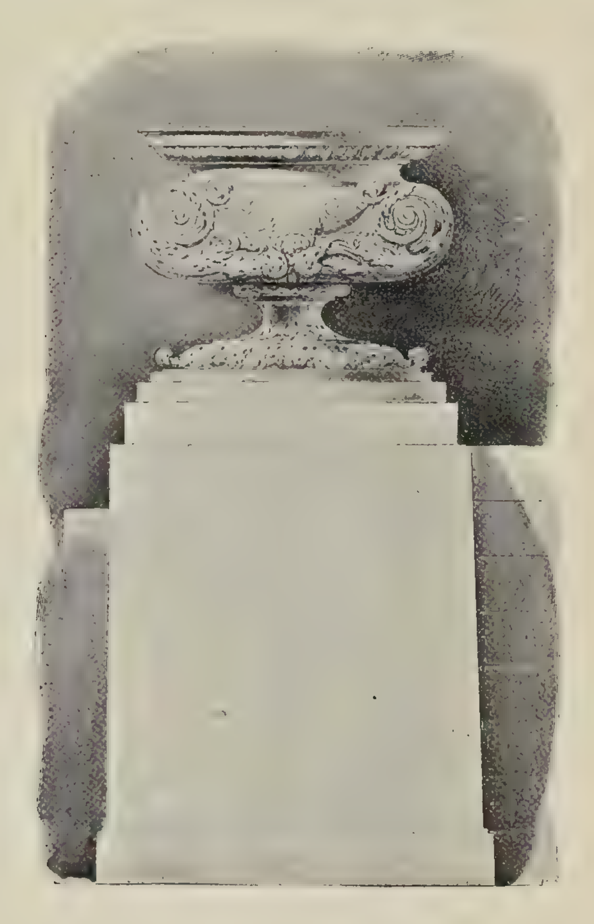
— D'un différend à propos de l'architure de ce Pavillon.

— Voilà. Nombre d'artistes et d'amateurs, en voyant ce petit Palais à coupoles surgir du sol truqué de cette berge de la Seine, ont protesté contre l'architecte — un maître, bien entendu, car c'est toujours contre les maîtres que l'on crie... et un maître français, naturellement, sans cela on se fût bien gardé de le discuter — beaucoup, dis-je, ont protesté parce que l'architecte nous donnait ici un échantillon très harmonieusement savant de *byzantin* et non d'*antique*.

— Il me semble, en effet, observe Verduret, que, du moment que l'on voulait symboliser la Grèce, c'était l'art antique qui...

— Parbleu, té! vous voilà comme les *ottres!* Vous ne comprenez pas qu'on se permette d'élever un monument grec qui ne soit pas une imitation... ou une parodie du Parthénon ! Je ne vous en veux pas, mordious ! car ce n'est pas votre faute : cela tient à notre éducation classique. Pour nous, il y a deux Grèces... mais il n'y en a qu'une qui compte, té! Il est bien un petit état d'Europe de ce nom dont le souvenir a été dernièrement ravivé par sa lutte malheureuse contre les Turcs et les événements de Crète, un petit état pour conquérir l'indépendance duquel notre flotte a largement contribué à écraser les navires turco-égyptiens

à Navarin, 1827, et qu'une armée française débarrassa peu après du farouche Ibrahim-Pacha; mais, malgré ces réalités tangibles, cette petite Grèce-là n'a pas pu, en notre esprit, servir comme d'écran à l'autre, pour nous, la vraie, la seule.



Grèce. — Vase décorant l'escalier.

celle du siècle de Périclès et plus encore celle du siège de Troie, chanté par Homère et Virgile, celle que nous considérons comme la mère des arts et de la langue. Et c'est si vrai, capédious ! que, lorsqu'il y a un peu plus d'un lustre, Sardou, dans son drame de *Gismonda*, créé par l'inimitable Sarah Bernhardt, évoqua la période française de Byzance et

le duché français d'Athènes, le public, stupéfait, ouvrit de grands yeux en se demandant comment il était possible qu'une Grèce eût existé avec des chevaliers chrétiens au lieu des Alcibiade et des Philopœmen, et un évêque au lieu de Socrate ou des prêtres des divinités mythologiques. Voyons, té! n'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Bêchard?

— Comment voulez-vous que je vous réponde : je n'ai pas vu *Gismonda*.

— Eh cornebiou! je ne parle pas de *Gismonda*, mais du choix de ce style byzantin par l'architecte de ce Pavillon. Moi, je trouve qu'il a très bien fait de nous sortir de la routinière conception de l'idée grecque. Eh! cadédis! nous n'en manquons pas de monuments, et à Paris même, ayant la prétention de singer l'antiquité hellénique. Il était original, si parfaite qu'eût été l'évocation sous le compas du maître qui professe à l'Ecole des Beaux-Arts le cours d'histoire de l'Architecture, de nous montrer plutôt l'autre art grec, celui qui ne remonte pas — je ne dis pas à la guerre de Troie, puisqu'alors on ne construisait qu'en bois, que la pierre ne commença à chanter son immortel poème de beauté que cinq siècles plus tard — mais au temps de la guerre du Péloponèse seulement.

— Quel bavard, ronchonne Bêchard. Il nous parle depuis un quart d'heure de l'achitecte de ce Pavillon et il ne nous l'a même pas nommé!

— C'est ma foi vrai, té! Je répare: c'est M. Lucien Magne, professeur, comme je viens de le dire, aux Beaux-Arts, professeur à l'Ecole des Arts et Métiers, membre de la Commission des monuments historiques, qui a été choisi par le gouvernement du roi Georges Ier pour construire ce monument destiné à représenter la vieille patrie des Arts, dans cette galerie architecturale des Nations. Il ne pouvait s'en remettre à une plus haute expérience, non plus qu'à un talent plus universellement reconnu et dont le savoir soit plus grand que celui de l'auteur de la belle étude si appréciée sur la restauration du Parthénon. Si donc M. Lucien Magne eût voulu faire ici un pavillon de style antique, il y était autorisé plus qu'aucun. S'il a préféré rappeler l'époque très mal connue de la Grèce byzantine, j'estime qu'il n'y a qu'à s'incliner et à applaudir à la petite mer-

veille de reconstitution qu'il nous offre et qui doit, si je ne me trompe, appartenir, à en juger par ses fenêtres trilobées, à la seconde des quatre époques de l'Art byzantin, c'est-à-dire à celle qui s'étend de l'an 537 à l'an 800 de notre ère.

— Alors, c'est l'imitation d'un monument de cette époque ?

— Non, mon *cer* monsieur Verduret. Il est tout entier la création de M. Magne, qui en a fait, en quelque sorte, la synthèse d'un style à une époque donnée.

— Alors, ça, c'est le style byzantin. Pardonnez-moi si je dis une monstruosité, mais, pour un profane tel que moi, la caractéristique de ce style-là, ce sont les coupoles aplaties, étagées sur des constructions dont le plan est polygonal ?

— Ou circulaire. D'abord, mon *cer* monsieur Verduret, avec du bon sens on ne dit jamais de monstruosités, et, pour un profane, té ! vous venez de très bien définir l'essentiel du style byzantin. Ça vous amuserait peut-être d'en connaître l'origine ?

— Certes !

— Eh bien, ce genre d'architecture est né de la grande église de l'Ascension, construite sur le mont des Oliviers — lieu assigné par la légende chrétienne à l'ascension du Sauveur — par sainte Hélène, mère de Constantin, le fondateur de l'Empire romain d'Orient. Ce monument, dont le plan était circulaire, était aussi, comme les temples hypètres des Anciens, à ciel ouvert, pour que le lieu d'où Jésus s'est élevé dans la gloire n'eût pour voûte que celle des cieux infinis où le Fils de l'Homme avait disparu aux regards de ses disciples.

— Hum !... Je ne vois pas bien, dans cette absence de toiture, l'origine de ces coupoles ?

— Elle est pourtant logique et directe, *cer* monsieur. Les dispositions saisissantes de cette basilique type furent imitées ; mais, comme ailleurs qu'au mont des Oliviers on n'avait nulle raison de laisser la pluie du ciel arroser le crâne des prêtres et des fidèles, on *imita* aussi la voûte céleste en coiffant l'édifice de coupoles à l'intérieur desquelles le pinceau retraça la grande scène religieuse de l'*Ascension du Christ* vers le céleste Infini.

— Parfait ; je comprends. Très curieux, n'est-ce pas, Bèchard ?

— Pour ceux qui aiment à voyager, car nous voilà bigrement loin du quai d'Orsay, ce me semble ! bougonne le farinier.

— Té ! ne vous fâchez pas, monsieur Bèchard : je reviens à notre Pavillon pour ne plus m'en écarter, même pour vous dire que ce vestibule d'entrée servait, au premier étage et dans les temples de ce style des trois premières époques, de *gynéconitis*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écrie Mme Flore.

— Ça, *cère* belle madame, c'était la tribune à entrée spéciale, où les belles madames du temps se trouvaient entre elles pour assister aux offices. Voyez-vous, les chrétiens sérieux d'alors, ils craignaient, té ! les distractions toutes profanes que cause le mélange des sexes. Je reconnais volontiers que c'était moins commode qu'à présent, pour permettre aux jeunes hommes d'étudier les avantages extérieurs de la gentille colombe que leur offre la manie de conjungo de quelque complaisante marieuse invétérée, rencontre toute fortuite, bien entendu, et où la mignonne est censée ne pas se douter de l'examen très peu religieux dont elle est l'objet... Mais, que voulez-vous, té ! il y a quelque douze ou quinze cents ans, on n'avait encore l'idée de faire du prie-dieu la première étape — l'opéra comique étant la seconde — du chemin qui mène au jardin fleuri et plein d'hypocrites embûches des fiançailles.

— Mon Dieu ! comment faisait-on pour se marier ? Moi, c'est au mois de Marie, sous mon voile blanc de confrérienne — et ça allait joliment bien à mon genre de beauté, allez ! — que j'ai séduit Aristide... qui n'était alors que commis meunier...

— Mais, tais-toi donc, bichette ! Ça n'intéresse pas monsieur, ces histoires-là... Et puis, il y a si longtemps !

— Si longtemps !... Dis donc, parle pour toi, malhonnête.

Bouscastrol comprend qu'il n'est que temps d'intervenir pour conjurer quelque bourrasque conjugale imminente.

— Mesdames et messieurs, reprend-il de toute la sono-

rité de sa belle voix, ce Pavillon de la Grèce offre une particularité qui le différencie de ses collègues : il est démontable.

— Hein ?

— Je ne vous surprendrai pas, capédious ! en vous affirmant qu'aux lendemains de la peu prudente guerre turco-grecque, le Trésor hellénique, qui n'a jamais été précisément florissant, ne pouvait faire de gros sacrifices pour l'Exposition de 1900. Ne pas figurer parmi les Pavillons des Nations eût été, par contre, presque une abdication. Le moyen de concilier l'économie obligatoire et d'être dignement représentée dans cette avenue de palais était d'élever un monument utilisable, par la suite, à Athènes, où une place le réclame. L'éminent architecte a résolu le problème de la façon, non seulement la plus artistique, mais la plus pratique. Contrairement à la plupart des autres Pavillons, où l'épiderme de plâtre et de staff recouvre une éphémère charpente en bois, la carcasse, ici, est formée d'une forte ossature métallique, dans laquelle s'encastrent des murs légers, recouverts, de briques en terre cuite émaillée de belle couleur bleue. Aussitôt l'Exposition fermée, le Pavillon sera démonté et embarqué pour le Pirée, c'est-à-dire le port d'Athènes.

— Diable, fait Bèchard, ce sera un morceau à transporter !

— Moins qu'on ne croirait, mon bon. Ce curieux échantillon de l'architecture bizantine, bien antérieure à notre national style ogival, tiendra relativement peu de place, une fois sectionné en menus fragments. Tel que vous le voyez, il couvre trois cent cinquante mètres carrés de superficie et, le vestibule franchi, ne forme qu'un vaste hall, où le Commissaire général est parvenu à caser les produits divers envoyés par six cents exposants helléniques... Car toute l'Exposition de la Grèce est modestement et économiquement contenue dans ce Pavillon.

— Cela me paraît constituer un tour de force d'organisation...

— Dont vous allez juger vous-même, *cer* monsieur Verduret... Et vous verrez comme tous les produits nationaux — vins d'Ithaque et de Santorin, eaux-de-vie, vins rai-

sinés, tabacs, huiles, tissus de soie et de coton, minerais, cuirs, raisins secs, tapis, etc. — y trouvent miraculeusement leur place... Entrons, s'il vous plaît.

Notre petit groupe, à la suite de son guide, entre dans le Pavillon et visite tour à tour, et un peu rapidement : au centre, l'exposition industrielle, puis, vers le fond, celle des Beaux-Arts, que termine l'exhibition de l'art divin d'Orphée. Sur les côtés, ces messieurs — et en particulier Bêchard, homme pratique — admirent, à droite, les cuirs et harnachements; et ces dames, à gauche, s'extasient devant de superbes étoffes et tentures.



M. ALEXANDRE ROMA

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA GRÈCE.

(Cliché LARGER.)

Chemin faisant, Bouscastrol explique que l'Exposition Grecque a été organisée par une Commission, dont le président, M. Alexandre Roma, réside à Athènes.

— M. Roma, dit-il, est un jeune, puisqu'il est né à Zante en 1864. Mais il est de pure et noble race hellène, et ses ancêtres prirent héroïquement part à la rude guerre qui, commencée en 1821, assura définitivement, en 1830, l'indépendance de ce vaillant petit peuple, dont le nom seul chante toute l'histoire de la civilisation européenne. En 1895, M. Roma fut élu à la Chambre grecque, où il succède à son père. Il en a même exercé la délicate présidence, avec une fermeté et un tact qui lui ont valu les éloges de tous les partis. On pourrait lui reprocher le cumul, té! puisque, non content d'avoir présidé et la Chambre et la Commission des Olympies, le voilà qui préside la Commis-

tin et de style ottoman. Cette grande coupole d'allure ottomane qui surmonte l'éphémère édifice et atteint une hauteur de vingt-cinq mètres, est virtuellement — oh ! pardon, j'oubliais que Mr James-Gregory Puzzling m'écoute et qu'il est Anglais...

— Vô pôvez pàler : jé comprené *very well*.

— En ce cas, mon bon, vous mériteriez d'être fait d'emblée *baronet*, car votre *War office* a tellement changé, en un récent passé, le sens de ce mot, qu'un général d'armée n'y retrouverait plus... ses mulets : chaque fois, té ! que l'ennemi était *virtuellement* tourné, pas un Anglais ne pouvait s'échapper du cercle de feu des Mauser, si bien que le mot en question renversait le sens de la phrase... Or, je n'entends pas laisser croire que cette grande coupole est le contraire de celle de l'église orthodoxe de Belgrade, puisqu'elle en est la reproduction approximative, c'est-à-dire aussi proche que le permet la réduction des proportions. Donc, mesdames et messieurs, tâchez de vous figurer que la petite Seine qui coule là-bas est le beau Danube bleu — comme ma fertile imagination y cherche chaque matin sa chère et illustre Garonne — et, en regardant ce Pavillon, vous pourrez vous croire, té ! dans la capitale du petit Etat du jeune roi Alexandre.

— Et allez donc ! fait Bêchard en haussant les épaules. Moi, qui n'ai heureusement pas la tète aussi... nomade, je me contente de constater que ce Pavillon Serbe me semble plus grand que son voisin de Grèce.

— Hé bé ! je vous crois : il couvre cinq cents mètres carrés, et l'autre trois cent cinquante ! Par contre, il n'est pas démontable, et sa charpente est en bois et en *métal déployé*, ni *pluss* ni *moinss* que le superbe escalier d'honneur du Grand Palais des Champs-Elysées, le triomphe de M. Louvet. La Société française du *métal déployé* n'a pas cherché ici à faire de l'art, mais bien œuvre pratique, son système offrant le précieux avantage du bon marché joint à celui d'une légèreté extrême.

Bêchard se redresse et, avec une solennité que lui eût envié M. Joseph Prud'homme :

— Je vois avec satisfaction que la Serbie n'a pas, comme

beaucoup d'autres nations, frappé d'ostracisme notre industrie nationale. Cela me révoltait, à la fin, de voir chaque nation faire venir de chez elle les plans, les matériaux et jusqu'aux ouvriers de son Pavillon !

— Voyons Bêchard, explique Verduret, c'est justement là que réside pour nous leur plus grand intérêt !

— En fait d'intérêt, mon cher, je n'en veux considérer qu'un : celui de notre industrie française. Voilà comme je suis, moi !

— Eh bien, mille Capitoles ! comme vous êtes, vous n'êtes pas artiste, mon bon !

— Je m'en fais gloire, mòssieu ! affirme Bêchard en son parfait mépris pour ce seul nom d'artiste qui, pour lui, représente — sauf en ce qui concerne les grands arrivés, bien entendu — un peuple de videurs de bocks et de coureurs de filles.

— Ah ! vous êtes à ce point intransigeant, s'écrie Bouscastrol qui rit dans sa barbe ? Alors, té ! vous devriez, par reconnaissance, vous faire Serbe sur l'heure, car si les plans de ce Pavillon sont d'une haute sommité de là-bas en l'art de carapacer de pierre les pauvres humains — jetés si nus, par une marâtre nature, sur ce vieux globe presque chauve, qu'ils en sont réduits à envier la tortue — si, dis-je, le plan principal est dû à l'éminent professeur d'architecture à l'Ecole des Hautes Etudes de Belgrade, M. Kapetanovitch, c'est un architecte français, M. Ambroise Baudry — le frère du peintre fameux, Paul Baudry, à qui nous devons les trente-trois toiles-chefs-d'œuvre qui ornent le foyer de l'Opéra — qui a été chargé d'habiller le léger monument que vous avez sous les yeux. M. Ambroise Baudry a un talent exquis, le don de la décoration architecturale...

— Il a de qui tenir ! déclare Verduret avec assurance.

— Il vous manie le staff, té ! comme son célèbre frère jouait avec les couleurs ; c'est miracle de voir, sur l'indication de son crayon, la vile matière se transformer en beauté.

— Bah ! fait négligemment Bèchard, c'est un artiste, c'est sa fonction de faire de belles choses... Ça m'intéresse moins que l'industrie du métal déployé.

— Pourtant, c'est un Français ?

— Oui, mais ce n'est qu'un artiste... Enfin, passons.

— Je passe, té ! ô contempteur de l'Art ! Mais, avant de vous faire faire le tour du Pavillon pour vous faire entrer par le portique qui a été reporté sur l'avenue — au lieu d'être sur la Seine, comme le voulait d'abord l'auteur du plan, et avec la façade principale que la disposition de l'emplacement accordé a forcé d'élever perpendiculairement au fleuve — avant, donc, de vous faire pénétrer dans le Palais serbe, je veux vous raconter...

— Ah ! non : pas d'histoire, s'il vous plaît ! proteste le farinier d'Essonnes avec presque autant d'énergie farouche que si Verduret lui eût proposé de refaire une promenade nautique... accidentée à bord de la terrible gondole où ce brave avait enfin fait connaissance avec la venette folle.

— Pas d'histoire ? Soit, riposte le bohème au noir bandeau... quoique narrer soit mon triomphe, té ! comme, d'ailleurs, celui de tout Méridional digne de son beau soleil. Mais alors, mordious ! vous me permettrez bien une question ?

— A qui ?

— A vous, mon bon.

— Ce n'est pas une charge d'atelier, au moins ? demande le grave personnage qui n'est jamais très rassuré quand le Toulousain le prend directement à partie.

— Voici : supposez que M. de Gvozditch — président du comité organisé en Serbie pour la participation de cet Etat balkanique à notre grande Exposition de 1900, ancien ministre du Commerce à Belgrade, membre du Conseil d'Etat qui, là-bas, remplace le Sénat aboli comme contrepoids à la Skoupchtina ou Chambre des députés, un homme, par conséquent, d'une compétence supérieure sur toutes les questions commerciales et industrielles — soit venu vous trouver dans votre moulin, à Essonnes...

— Pourquoi voudriez-vous qu'il fût venu me trouver ? Je ne le connais pas.

— Eh ! mordious ! je suppose. Le champ des suppositions est aussi libre qu'il est vaste, mille Capitoles ! Donc, venant vous trouver, il vous aurait tenu ce langage :

— En serbe ?

— Non, en français ! Dans les sphères gouvernementales, on parle partout le français en Europe... sauf peut-être en

France ! Donc, je suppose qu'il vous ait dit : « Monsieur Aristide Bèchard, votre réputation d'homme sérieux, réfléchi, intelligent, au fait des affaires, a franchi un nombre respectable de frontières pour parvenir jusqu'aux oreilles, non seulement de notre jeune roi, ce qui serait déjà quelque chose, mais de son auguste père, l'ex-roi Milan, général en chef des armées serbes et directeur politique de son fils couronné, ce qui, dans certains cas, peut valoir mieux. A la cour de Belgrade, on sait que vous êtes une notabilité de l'industrie française... »

— Ça, je ne dis pas non. C'est, du moins, l'opinion de mes honorables concitoyens, de mes clients et de mes concurrents.

— Bon. Laissez-moi continuer. C'est toujours M. Gvozditch qui parle : « Ne voudrez-vous rien faire pour un pays où votre haute compétence est si appréciée ? Ne voudriez-vous pas nous rendre le service signalé d'être à Paris le protecteur de nos nationaux, l'organisateur *en titre* de leur exposition, en un mot, notre commissaire général ? »

— Mais ?...

— Attendez, cornebiou ! L'ancien ministre serbe, pour vous tenter davantage, vous aurait dit encore : « Je sais combien votre moulin vous occupe ; que la baisse imminente sur le marché des farines où vous avez à lutter contre de redoutables concurrents vous cause de graves soucis. Je ne voudrais pas que, pour nous, vous compromissiez vos affaires ou vous imposassiez un surcroît de travail incompatible avec l'état florissant de votre chère santé. Aussi, n'est-ce, à bien prendre, qu'une sinécure dont je sollicite de vous l'acceptation. Vous aurez la haute main sur tout et vos précieux conseils seront religieusement suivis, mais tout le détail de la besogne incombera au secrétaire général du commissariat, M. Léonce Tedeschi, né à Constantinople en 1857, fondé de pouvoirs de l'importante banque Camondo, un homme actif, dévoué, à l'esprit prompt et ouvert, au jugement sûr et bien au fait des choses et des gens, puisqu'il habite Paris depuis vingt ans, y étant venu dès l'âge de vingt-trois ans. Avec un tel second, vous n'aurez que de temps en temps à paraître... Voyons, un bon mouvement : dans ces conditions, acceptez-vous d'être le commissaire

général de la Serbie ? » Té ! si le président du comité serbe vous eût dit tout cela, mon *cer* monsieur Bêchard, qu'auriez-vous répondu ?

Notre farinier, qui a écouté attentivement, relève solennellement son front, chargé de pensées, repousse légèrement en arrière son couvre-chef, défait vivement deux boutons de son gilet, et, plongeant une main dans l'ouverture, tout comme Napoléon, répond :



M. LE COMTE DE CAMONDO
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE SERBIE.

— J'aurais répondu : « Monsieur le ministre, topez-là ; je suis votre homme, car, puisque je pourrai ne pas délaisser mes affaires, je considère votre proposition comme un grand honneur, pour moi, sans doute, mais surtout pour l'Industrie française, dont je suis fier d'être une des modestes colonnes ! »

— Eh bé ! té ! mon bon, c'est justement — quoique probablement en d'autres termes — ce qu'a dû répondre M. le comte de Camondo, cousin de l'opulent banquier comte II de Camondo, lorsque le Gouvernement serbe le sollicita de vouloir bien être son Commissaire général à l'Exposition de 1900... puisqu'il a accepté. De même que le comte II de Camondo, qui est un grand amateur d'art, particulièremeut épris de celui du XVIIIe siècle, le comte, M. de Camondo, est un fin collectionneur de bibelots et d'œuvres des artistes du passé ; mais, pour lui, c'est surtout aux précieux souvenirs des XVe et XVIe siècles que son goût très sûr s'attaque de préférence... et, entre les charmes de son *home*, les devoirs mondains, les combinaisons finan-

cières et les patientes recherches du collectionnneur, sa vie s'écoule très remplie. Mais comme, en somme, c'était plutôt un titre officiel qu'une fonction laborieuse qu'on lui demandait d'accepter, il consentit de très bonne grâce, se reposant sur un second, tel que M. Tedeschi, à occuper ce poste honorifique, qu'il croyait pouvoir considérer un peu comme honoraire, c'est-à-dire ne devant pas trop gêner ses artistiques jouissances... Ah! le bon billet et le pauvre amateur!...

— Mon Dieu! que lui est-il arrivé? demande Mme Flore apitoyée.

— Té! il avait la main dans l'engrenage!

— Allons, bien, un accident de machine!... C'est épouvantable!... Moi, je ne veux jamais qu'Aristide me dise quand son mécanicien le réclame pour aller voir la sienne... Oh! les inventions infernales!... Ça vous accroche par un pan de la redingote ou de la blouse, et *tout le reste du corps* y passe!

— Bon Diou! calmez les alarmes de votre bon cœur, *cère* madame. L'accident de M. le comte de Camondo n'est pas de l'ordre brutal de ceux que l'on insère dans *le Petit Journal* — dont vous ne pouvez manquer d'être une lectrice fervente — à la rubrique des « Faits divers » et au rez-de-chaussée à drames sensationnels. La machine qui l'a saisi n'est autre que le grand rouage tyrannique de l'Exposition. Il croyait être un Commissaire général légèrement amateur, et, chez lui, ce fut l' « amateur » qui dut d'abord sacrifier le temps de ses chères trouvailles à l'insatiable minotaure, lequel absorba peu à peu l'homme de foyer, le mondain et presque l'homme d'affaires... Il était bel et bien pris au piège... du Commissariat — et cela depuis près de cinq ans, sa nomination imprudente datant déjà de 1895.

— Alors, c'est une figure, comme on dit? Ah! tant mieux : vous m'aviez fait peur! dit Mme Flore, qui avait, ma foi! sorti son mouchoir, en prévision d'une charitable émotion à convenablement étouffer.

— Et maintenant que, n'en déplaise à monsieur Bêchard, j'ai raconté tout de même ma petite histoire, cornebiou! j'ai l'honneur, mesdames et messieurs, de vous inviter à venir rendre visite à l'Exposition Serbe, insérée dans cet élégant local, aussi palatial et national... qu'orthodoxe.

§ II

ALERTE !

Conduisant ses compagnons devant la principale entrée du Pavillon, située sur la rue des Palais étrangers, le tonitruant Toulousain reprend :

— Comme vous le voyez, té! l'entrée principale est formée par un escalier et un portique centraux, de chaque côté desquels, en entrant, nous trouvons un kiosque semblant ne pas faire tout à fait corps avec la disposition intérieure, c'est-à-dire la vaste salle partagée en compartiments. Ces deux kiosques constituent, avec le portique, comme le vestibule, té ! du Pavillon. Entrons dans l'un d'eux, au hasard... Eh ! capédious ! le hasard nous sert à merveille, car il nous conduit dans le plus pittoresque des deux kiosques, celui où est installé le très curieux musée ethnographique serbe, œuvre d'un savant patriote du pays, M. Malkhazouny. C'est toute la Serbie que vous voyez réunie là, dans toutes ces figures si bien groupées, qu'elles semblent une suite de tableaux vivants n'attendant que le baisser du rideau pour s'animer toutes à la fois et... sourire de nos tristes habillements occidentaux, si pauvres en comparaison des leurs. Ça, mordious ! c'est un « clou » de premier ordre ; seulement...

Bouscastrol se gratte l'oreille, d'un air perplexe, à travers la soie de son bandeau.

— Seulement? interroge Verduret.

— Dame ! té ! c'est que voilà : dans tout ça, vous ne pouvez voir que des costumes chatoyants, joie du coloriste, aussi bien pour les modestes étoffes agrestes que pour les riches parures des classes aisées, et c'est une race que je voudrais vous y montrer. Pour vous mettre en état de comprendre, il faudrait, cadédis ! que je pusse, tout au moins, vous dire quelques mots de cette nation serbe, que vous ignorez de toutes vos forces...

— Qui vous en empêche ?

— La difficulté, mon *cer* monsieur Verduret, de faire saisir en quelques phrases ce qui demanderait des heures à être expliqué convenablement, et la peur, en ouvrant une nouvelle parenthèse, de me faire conspuer par M. Bêchard.

Le farinier riposte d'un ton rogue :

— Je trouve fort déplacé, môssieu, que vous me preniez toujours ainsi à partie. Si ce que vous croyez devoir narrer m'assomme par trop, j'irai faire un tour dans cette salle en attendant que vous ayez fini, voilà tout. Je n'entends pas empêcher Verduret de vous écouter, si ça l'amuse.

— Té ! je le disais bien, ce matin, que vous ferez un parlementaire parfait... Seulement, mon bon, ce que vous fréquenterez la buvette !... Donc, je profite de la permission, de crainte de vous voir introduire quelque motion contradictoire et... liberticide. Les Serbes, mordious ! tenez, j'éprouve un faible pour eux. Savez-vous pourquoi ?... Ne cherchez pas, monsieur Verduret, je vais vous le dire tout de suite. C'est parce qu'ils sont les « *genss* du Midi » de la race slave, tout comme nous sommes, nous *ottres* de Gascogne, les Méridionaux de la nation gallo-franque. Du moment que je vous indique ce cousinage avec nous *ottres*, il est presque superflu d'ajouter que ces Serbes furent un grand peuple, aujourd'hui disséminé, mais que l'avenir peut-être réunira. Il se reconquiert, en effet, par lambeaux successifs : son principal centre, la Serbie, gardienne du nom, a reconquis son indépendance sur les Turcs ; la Bosnie et l'Herzégovine se reconstituent sous la protection autrichienne; le Monténégro a la gloire de n'avoir jamais courbé le front sous le joug du Prophète ; la Dalmatie, l'Esclavonie ou mieux *Slavonie,* le Banat, la Croatie et toute la partie sud de la Hongrie attendent l'heure de la séparation d'avec un vieil empire auquel les attachent des liens — chaque jour plus fragiles — tissés surtout de respect pour une haute, noble et malheureuse personnalité couronnée ; la Macédoine et l'Albanie seules demeurent encore enchaînées aux pointes du Croissant...

— Pardon, objecte Bêchard, il s'agit de la Serbie et non de tous ces peuples divers : précisons, s'il vous plaît !

— Ce ne sont pas des peuples divers, ce sont tous des Serbes passés par fractions sous des dominations étrangères. Car l'ancienne Serbie fut une grande nation de race slave, mon *cer* monsieur, une nation vaillante et qui eut son heure triomphale en même temps que son Charlemagne ou son Napoléon, en la personne de son roi fameux, Etienne Douchan, dit le Fort, au XIV[e] siècle. Alors, la Bulgarie et la Thessalie marchèrent sous la même oriflamme que tous les Serbes dont je viens de vous citer les noms actuels, et, par eux tous, Constantinople faillit être conquise, si l'empereur de Byzance, épouvanté, n'avait appelé les Turcs à son secours, ces Turcs qui ne tardèrent pas à mettre le talon sur l'empire d'Occident, leur imprudent allié. Si Constantinople fut tombée au pouvoir des braves Serbes, il est très probable que jamais l'Islam n'eut pris pied en Europe... Et que de sang chrétien et musulman eût été épargné !

— A la bonne heure, s'écria Verduret enthousiasmé, c'est plaisir de vous entendre. Que d'horizons vous m'ouvrez en quelques mots sur la politique de races dans les Balkans qui, jusqu'ici, me semblait un indéchiffrable grimoire ! Parbleu ! je vois clairement, maintenant....

— Eh ! voyez tout ce que vous voudrez, Verduret. Moi, je trouve qu'il est grand temps de voir... le Pavillon, et j'y vais.

— Comment, Bèchard, vous ne comprenez pas l'importance, pour l'avenir de l'Europe, de cette reconstitution lente de...

— Au diable ! ce que je trouve lent à venir, ce sont les explications sur ce qui nous entoure.

— Eh ! mille millions de Capitoles ! il fallait pourtant bien que je vous dise ces quelques mots pour que vous ne soyez pas surpris de trouver, dans ce musée ethnographique *serbe*, à côté de la dame de Belgrade en jupe de soie blanche et en boléro de soie noire à larges manches, tout garnis de broderies d'or et de pierreries dessinant des fleurs et des fruits stylisés : la Monténégrine en vaste manteau blanc, sans manches et tout constellé, cachant la robe noire toute brillante d'or; ou la jeune dame de la Vieille Serbie au manteau de velours grenat brodé d'or en relief, et tombant sur une sorte de vaste et merveilleuse culotte retenue aux

chevilles par des « poignets » richement ornés, avec la poitrine nue sous la transparente chemise; ou la Macédonienne, plus modestement vêtue de drap avec ornements de soie de différentes couleurs; ou la Serbe-Bosniaque, vêtue de la *chalvari*, ample culotte longue en soie changeante, et du



Le Pavillon de la Serbie.

boléro sans manches sur la chemise de soie transparente, etc., et toutes portant, posée sur leur noire chevelure, la coquette petite calotte dont les couleurs du fond et du bandeau, ainsi que l'ornementation tintinnabulante changent avec chaque pays. Maintenant que vous savez combien la race serbe s'étend loin des frontières du petit Etat du roi Alexandre, vous comprenez la légitimité de ces présences qui vous eussent semblées insolites, -té !... et

sachant à quelle nation énergique et fière de son glorieux passé nous avons affaire, vous ne vous étonnerez plus qu'à travers les siècles et en dépit des jougs étrangers, elle ait fièrement conservé sa langue slave, ses mœurs, sa religion et ses costumes.

— Voyons, Bêchard, vous ne pouvez nier que ce que nous dit notre savant guide ne soit la vérité même ?

Les vaniteux du genre de notre farinier ne s'avouent jamais battus. Quand ils sont mis au pied du mur par l'évidence, ils... sautent brusquement de l'autre côté de l'obstacle : ils estiment que se dérober est un bien suffisant aveu... forcé. Ainsi fait notre homme en demandant sans transition, au bohème qui rit dans sa barbe :

— Et, dans l'autre kiosque ?...

— Se trouve l'exposition des industries diverses.

— Ah ! ah ! fait Bêchard en se redressant, allons aux industries, choses sérieuses et *pratiques*.

Comme, pour se rendre dans cette seconde partie du vestibule du Pavillon, Bouscastrol prend, avec son escorte, par le grand hall central, il explique, chemin faisant :

— Cette immense salle unique contient, entre autres, l'exposition des produits du sol et du sous-sol de la principauté. La viticulture, en particulier, est absolument remarquable. La Serbie peut rivaliser avec la « Terre promise », de l'Ecriture, té ! elle vous exhibe des grappes qui pèsent trois ou quatre kilogrammes ; et vous pouvez déguster le délicieux vin de Négotine qui, rouge ou blanc, est aux vins serbes ce que le bordeaux est aux autres crus des côtes françaises. Quant aux minerais de plomb argentifère, de zinc, de cuivre et d'or, dont l'exploitation rationnelle n'en est qu'à ses débuts, ils montrent que de richesses sont perdues partout où le Turc immobilise encore la marche de la civilisation ; cette inertie est son plus sûr arrêt d'expulsion plus ou moins lointain de la terre d'Europe, et...

Soudain, Bouscastrol s'arrête ; sous son bandeau de soie son front se plisse et une flamme sombre brille dans son unique regard d'occasionnel cyclope. .

En travers du portique d'entrée, quatre gaillards roux,

en « complets »... explicites et à gros poings de boxeurs, barrent presque le passage, entravant avec un parfait sans gêne la libre circulation.

Derrière le bohème soucieux, une voix ricane :

— *All right!* il riait déjà très beaucoup celoui qui riait le dernier.

Et Puzzling, levant la main au-dessus des têtes du public, fait un geste. Bouscastrol se retourne sur lui et, lui parlant à l'oreille, d'une voix sourde :

— Vous n'allez pas, je suppose, user de violence en pleine exposition ? Que prétendez-vous faire ?

— Vô allez le vôar ! répond ironiquement l'Anglais.

Sa main, restée levée, fait un signe d'appel. Aussitôt, les quatre gaillards roux, jouant fort brutalement des coudes, se mettent en devoir de marcher sur notre groupe de visiteurs.

Bertrande, la mine inquiète, regarde Bouscastrol; elle voit celui-ci esquisser comme un mouvement de retraite qui le fait se heurter à Puzzling, lequel, les jarrets tendus, résiste au choc.

Un éclair de colère étincelle dans l'œil du bohème... mais il se change tout à coup en une expression de vive satisfaction, en se reposant sur une bande de jeunes hommes, la plupart élégamment mis, et qui, au nombre de huit, se dirigent vivement vers la sortie.

Leur mouvement les fait forcément se rencontrer avec les quatre gaillards qui marchent en sens contraire et, comme ni les uns ni les autres ne paraissent vouloir se céder le pas, il s'ensuit un choc au milieu de la foule.

Les nouveaux arrivants, aidés en cela par le public déjà bousculé et pas content, interpellent vertement les fils d'Albion. Ceux-ci, sans répondre, veulent rompre la digue humaine qui s'est formée devant eux; mais la dite digue résiste en poussant les hauts cris. De là naît une bagarre qui, naturellement, attire les agents de surveillance.

A ce moment, Bouscastrol, le sourire aux lèvres, invite ses compagnons à vouloir bien le suivre et, prenant la tête, se dirige vers le fond du hall.



LE PAVILLON



A BELGIQUE

Puzzling réprime un geste de fureur et, à pleins poumons, pour dominer le tumulte voisin, commande :

— *Go on!*

A cet appel, les quatre gaillards roux, indifférents à la présence des agents, donnent une poussée pour forcer le cercle qui les entoure. Mais, comme dans ce cercle se trouvent plusieurs représentants de l'autorité, les choses se gâtent pour eux. Invités à circuler, ils résistent et se mettent dans leur tort, si bien que, aidés par les huit messieurs si inopinément accourus, les quatre Anglais sont refoulés par les agents hors du Pavillon... où la querelle continue de plus belle. Finalement, les deux camps sont emmenés dans la direction du Champ-de-Mars, comme perturbateurs de l'ordre, s'expliquer devant un des deux commissaires de police de service à l'Exposition.

Pendant ce temps, Bouscastrol a fait gagner l'autre sortie à notre groupe de visiteurs très intrigués, et débouche avec lui sur le bord de la Seine, où il dit, en réponse à une bien naturelle interrogation du manufacturier retiré :

— Eh ! parfaitement, té ! mon *cer* monsieur Verduret, nous fuyons, comme vous dites, nous fuyons la cohue qui se fait là-dedans et à laquelle je m'en voudrais d'exposer ces dames. D'ailleurs, je vous ai dit l'important en ce qui concerne la Serbie, donc...

— Nous passons aux Pavillons que vous nous avez fait brûler tout à l'heure.

— C'est cela même. Seulement, je vous demande de me les laisser choisir d'après l'ordre dans lequel la documentation se présente à ma mémoire.

— C'est trop juste.

— A condition, objecte Mme Flore, que vous ne nous fassiez plus courir comme des petits lapins !

— Oh ! cette fois, belle madame, nous avons le temps de prendre nos aises, déclare en souriant notre Toulousain.

Se retournant, il aperçoit Puzzling qui hâte le pas pour rejoindre le groupe.

— Et, té ! nous serons au complet, car voici venir milord crampon, que nous avions, cadédis ! égaré dans la foule.

Or, Puzzling n'était pas de ceux qui s'égarent aussi facilement. En voyant comment tournait l'algarade dont le Pavillon de Serbie était le théâtre, il avait serré les poings en murmurant :

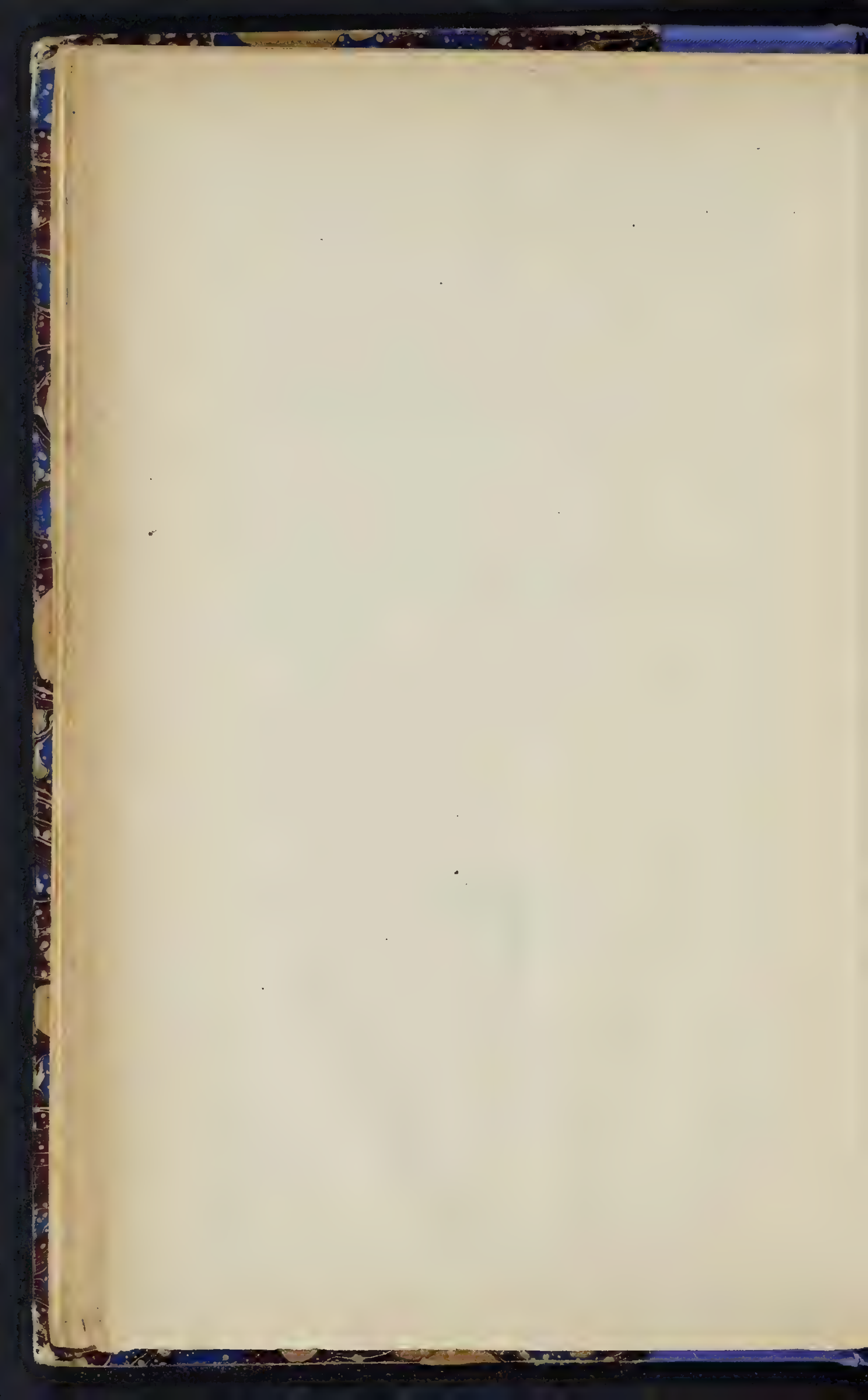
— Aôh ! le rascal !. . Il avait précautionné loui-même : jé été râoulé *again !* C'était loui que je vôlais entraîner à le poste !...

Il avait hésité un instant sur le parti à prendre : ne devait-il pas suivre en curieux ses quatre *boys,* pour intervenir en leur faveur si besoin était. Mais c'était risquer de compromettre sa mission, et, abandonnant britanniquement ses acolytes à leur sort, il déclara *in petto :*

— No. Jé devais souiver loui, tôjours !

Et il s'élança, de son énorme pas rigide, sur les traces du groupe déjà disparu. Mais, comme son amour-propre répugne à s'exposer trop tôt à la verve moqueuse de son adversaire obstinément heureux, il se contente de suivre d'abord... de loin. Il laisse les deux couples provinciaux et leur guide longer les Pavillons de Monaco, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Norvège, et ne les rejoint que lorsqu'il les voit s'arrêter devant celui de la







CHAPITRE III

BELGIQUE

§ Ier

L'HOTEL DE VILLE D'AUDENARDE

Au moment où Mr James-Gregory, esquire — affirme-t-il, du moins — vient stopper dans les eaux de la partie adverse, il entend Verduret s'écrier :

— Ça, c'est merveilleux !... Quelle superbe dentelle de pierre ! Alors, c'est l'Hôtel de Ville d'Oudenarde ou Audenarde, dites-vous ? Est-ce exact comme reproduction ?

— C'est-à-dire, mon bon, que deux bulles de savon ne sont pas plus semblables.

— Vous voulez dire deux gouttes d'eau ?

— Je dis toujours, té ! ce que je veux dire, *cère* madame. J'emploie la comparaison de ces bulles irisées qui sont les fragiles aérostats du jeune âge, et je dis *semblables* et non *pareilles,* parce que vous ne voudriez pas, cadédis ! que l'architecte bruxellois Henri van Peede, lorsqu'en 1525 il commença, aidé de son confrère G. de Ronde, la construction de ce modèle idéal du gothique du dernier âge, ait prévu l'Exposition de 1900 et dressé ses plans en songeant à l'emplacement que M. Picard pourrait réserver ici au Pavillon de la Belgique ! Ceci est une reproduction exacte

en ce qu'elle est scrupuleusement proportionnelle. Et encore, té ! il est bien entendu que je ne parle que des façades : les architectes, MM. Acker et Mankels, en ont tracé les emménagements intérieurs selon les nécessités de leur utilisation.

— Alors, calcule Bêchard, cela fait quatre architectes pour ce Palais de Belgique ?

— Mordious ! au diable votre fureur d'additionner, monsieur Deux-Et-Deux-Font-Quatre ! Il est évident que MM. Acker et Mankels, les architectes de 1900, ne pourraient qu'être flattés que vous mettiez au même rang leurs noms et ceux de leurs grands prédécesseurs ; mais, mille Capitoles ! ils seraient sans doute moins satisfaits de voir associer leurs personnes avec ce qui peut rester de celles de ces ancêtres !

— C'est de votre faute, aussi ; vous mélangez tout : le passé et le présent, les vivants et les morts !

— Si on peut dire !... Est-ce que je vous ai jamais pris pour le meunier de Sans-Souci ou madame votre épouse pour... Agnès Sorel ?

— Monsieur, je ne vous permets pas d'établir de rapprochement entre Mme Bèchard et une demoiselle dont le nom s'étale sous la plume des soiristes et des courriéristes de théâtre !

— Et voilà, bon Dious ! à quoi servent les livres d'histoire ! Oh ! le Vandale ! M. Sorel n'a plus qu'à se pendre... au bras du comte Vandal.

— Quel galimatias ! ricane dédaigneusement Bêchard, pendant que le Toulousain, retrouvant son sérieux, un instant envolé, reprend :

— Foi d'artiste, mordious ! je ne sais rien de plus magnifique, en architecture ogivale profane, que cet Hôtel de Ville d'Audenarde, construit en quatre ans et qui, s'il rappelle ceux de Bruxelles et de Louvain, leur est si hautement supérieur en beauté. Admirez ce portique à sept arcades, unique en son genre, qui se détache de façon si aérienne de la façade principale, et au-dessus, cette tour, chef-d'œuvre de grâce et de majesté, qui s'élève en plein ciel !... Admirez ces fenêtres élégantes, ces niches si étonnamment fouillées et, au sommet de l'édifice, cette si légère galerie

saillante, immense balcon de rêve d'où jaillissent les tourelles aux flèches si élancées, les pinacles d'une inouïe finesse des fenêtres du comble, comme des agrès de pierre autour du mât sculpté à jour de la grande tour. Cornebiou ! il faut reconnaître que les échevins des grandes villes flamandes s'y entendaient pour illustrer leurs cités d'incomparables édifices communaux, et que le Commissariat général belge ne pouvait mieux qu'en reproduisant cette merveille du XIVe siècle, satisfaire au désir de M. Alfred Picard, désir qui était de voir les étrangers donner, en ces Pavillons, la note des beautés de leurs architectures nationales.

— Bon, c'est magnifique, c'est entendu, dit le farinier agacé, et qui n'a décidément pas la fibre admiratrice. Ce Palais me semble carré ?

— A peu près, avec quelque vingt-cinq mètres de façade.

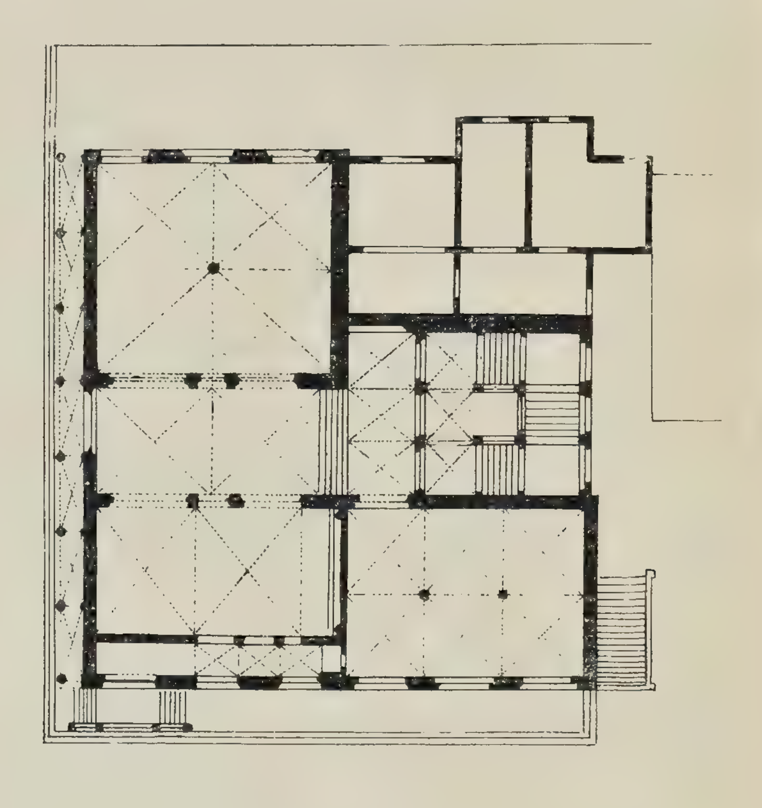
— Et l'Hôtel de Ville véritable ?

— Ma foi, allez-y voir ! Ah ! vous en avez, de l'estomac, de vous inquiéter de chiffres qui ne signifient rien devant un morceau d'architecture aussi émotionnant, et auquel ont collaboré, à l'envi, tant d'autres splendeurs de pierre de cette Belgique, qui est un véritable nid de merveilles architecturales. Les galeries ont été copiées sur l'Hôtel de Ville de Courtrai, ainsi que les cheminées monumentales des salles ; de nombreux détails ont été empruntés à des châteaux, ses aînés, notamment à celui du comte d'Egmont, à Sotteghem. L'escalier, que vous allez voir, est celui que les échevins exigèrent que Van Peede refît, après qu'ils eurent fait venir, pour le consulter, le célèbre Rambaud van Gansdaele, architecte général de Charles-Quint. Ah ! il est dommage qu'on n'ait pas pu reproduire ici la fameuse cheminée ornée de figures représentant les Vertus théologales et les Péchés capitaux, dont le premier modèle, à Courtrai, existe encore, car c'est de l'art sans pareil, cela, je vous en... donne mon billet !

— Quel travail.. et pour si peu de temps ! insinue philosophiquement Verduret, car ce Pavillon est, comme les autres, n'est-ce pas, construit en trompe-l'œil ?

— Vous l'avez dit, cadédis ! Une charpente en partie faite

avec cet étonnant ciment armé, système Hennebique, dont je vous ai parlé en vous montrant les Palais des Champs-Elysées, et toutes les parties si délicatement travaillées des façades réalisées en staff. Les ouvriers belges sont passés maîtres en l'art de travailler ces imitations de la pierre ;



Plan du Pavillon de la Belgique (côté de la Seine).

aussi tout le revêtement si fouillé de la charpente a-t-il été exécuté à Bruxelles et transporté ici, pour y être monté, morceau par morceau.

— Par chemin de fer?

— Non, par voix fluviale. C'est plus lent, mais plus sûr et moins dispendieux. C'est que, voyez-vous, té! cette fidèle reconstitution d'un exceptionnel édifice a été soignée avec

amour par M. A. Vercruysse, le commissaire général, et son adjoint, M. Emile Robert... Mais, au fait, je ne vous ai pas encore parlé de ces messieurs.

— Avec cela que c'est si nécessaire, ronchonne Bêchard, l'éternel malcontent.

— Fi! mon *cer* monsieur, mais c'est de stricte politesse! Comment, vous venez enchanter gratuitement vos regards de cette délicieuse vision de vieil art belge, et vous ne voudriez pas entendre rendre hommage, par ma voix indigne, à ceux qui en ont présidé et organisé, sinon exécuté, la si intéressante résurrection? Mais, ce serait de l'ingratitude au premier chef, ça, mon bon, et, que cela vous plaise ou non, je ne m'associerai pas à ce vilain péché si contraire au tempérament français — pris en général, bien entendu. — D'ailleurs, vous-même allez me dire merci de ce que, avant de savoir, vous taxez d'intempérance de langue, lorsque vous saurez : 1° Que le Commissaire général, M. Astère Vercruysse, né à Courtrai en 1834, titulaire du diplôme de docteur en droit, conquis à l'Université de Gand en 1858, a bel et bien et sans hésiter « quitté la robe pour... »



M. VERCRUYSSE
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA BELGIQUE.

— L'épée? achève Verduret qui sait vaguement ses auteurs.

— Eh non, mordious! mais pour le caducée de Mercure.

— Sacrebleu! parlez donc comme tout le monde!... Cela veut dire?

— Qu'ayant conquis son entrée au barreau, il le déserta

pour l'industrie et ne tarda pas à tenir la tête de l'industrie gantoise.

— Ah ! ah ! Ce commissaire général est donc un commerçant ?

— Et cela vous rapapillotte, avec mon bavardage, hé ? Que sera-ce lorsque vous aurez appris que, comme suite au beau succès de sa carrière industrielle, M. Vercruysse a été créé consul du Gouvernement mexicain en 1880 ; élu membre de la Chambre des représentants, c'est-à-dire député de Gand, en 1886; puis sénateur en 1892. Hein ! mon bon, quel modèle à imiter en vos ambitions commerciales et politiques !

— En effet, je reconnais...

— Ah ! par exemple, il vous faudra prendre exemple sur son inlassable activité, son expérience profonde, ses connaissances multiples et surtout... son extrême aménité qui, depuis onze ans, lui ont valu de monter, de par la confiance justifiée de son Gouvernement, tous les degrés de la hiérarchie « expositionniste ». Membre du Comité belge à l'Exposition de Paris, en 1889, il devient Commissaire général des Sections étrangères à celle d'Anvers, président des Commissions pour celles de Chicago, Bordeaux, Amsterdam, et enfin Commissaire général de la Belgique en 1900, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer. Naturellement, des décorations, et non des moindres : commandeur de l'Ordre de Léopold, de la Légion d'honneur et d'Orange-Nassau, chevalier du Lion Néerlandais et de l'Ordre d'Isabelle-la-Catholique d'Espagne.

« Si vous voulez dépasser un pareil modèle commercial et politique, je crois, mon bon, que vous ferez bien de... mettre les jambes à mon cou ! »

— Bah !... Une fois député, que je devienne seulement ministre... fait négligemment le farinier.

— Cornebiou ! quel appétit ! s'exclame ironiquement le joyeux cicerone... Seulement, il faudrait d'abord arriver au modeste conseil municipal. Aussi, crois-je prudent de vous citer, en la personne de M. Emile Robert, commissaire général adjoint, un modèle tout aussi honorable, mais dont l'imitation est moins inabordable puisqu'il vous suffira de vous élever au faîte de votre corporation, ce qui, pour un

homme à principes intransigeants et un émérite calculateur tel que vous, doit être un jeu d'enfant.

— Hum ! fait Bêchard avec un soupir un peu découragé, il y a de hautes valeurs dans la farine !

— Té ! allez à Bruxelles, pour faire la contre-partie de M. Emile Robert qui fut une des importantes personnalités du commerce parisien, où il a fondé une grande maison d'exportation. Retiré des affaires depuis douze ans, il s'est consacré aux œuvres de l'Union belge et de la Chambre de Commerce belge, que son zèle et son expérience ont fait si largement prospérer... Et puis, retenez ce détail, mon bon, il a, comme son chef immédiat, une belle carrière d'*expositionniste,* ayant été membre du jury de l'Exposition d'Anvers en 1894, et vice-président de l'Economie sociale à celle de Bruxelles en 1897. Cela lui a valu d'être officier de l'Ordre de Léopold et chevalier de la Légion d'honneur. Sa mission de commissaire adjoint en 1900 appelle tout naturellement la rosette rouge... Et quand je pense, té ! que vous n'avez même pas encore le pauvre petit ruban violet, vous qui faites tant pour l'Instruction publique !

— Par exemple, je serais curieuse de savoir comment ? demande, en s'efforçant de ne pas rire, la mutine nièce de Verduret.

— Eh ! bon Dious ! cela saute aux yeux, mademoiselle, et une telle question me surprend de la part d'une intelligence aussi vive que la vôtre. Té ! raisonnons un peu : on violette à *tire larigo* les boutonnières des maîtres de gymnastique, d'armes, etc., parce qu'ils apprennent aux muscles nationaux la souplesse harmonieuse et la force ; que dire alors de monsieur, qui, travaillant à la base de l'alimentation française, apprend à l'estomac à faire vivre chaque individu... qui court une chance sur un million d'être une illustration de la patrie !

Bêchard allonge sa mine : il a peur d'être ridicule en se fâchant de la « blague » fantaisiste du bohème. Quant à Bertrande, son rire part comme une fusée, pendant que son oncle observe d'un air finaud :

— A ce compte-là, il suffirait de naître Français pour être décorable... en violet ?

— Et même décoré, *cer* monsieur. Patience, on y arrive. Le peuple étant souverain, il est bien juste qu'il trouve au *moinss* un sous-ordre national dans son berceau !... Vous ne direz pas, monsieur Bèchard, que je ne vous indique pas là un exceptionnel tremplin électoral pour votre premier projet de loi... Mais ne froncez pas le sourcil pour une innocente plaisanterie sur un ruban... élastique dont sourit le Paris frondeur — cette Toulouse du Nord ! — mais qui fait encore son très enviable petit effet en province... car je me hâte de rentrer dans mon rôle, en vous invitant à franchir avec moi l'huis de ce Pavillon.

§ II

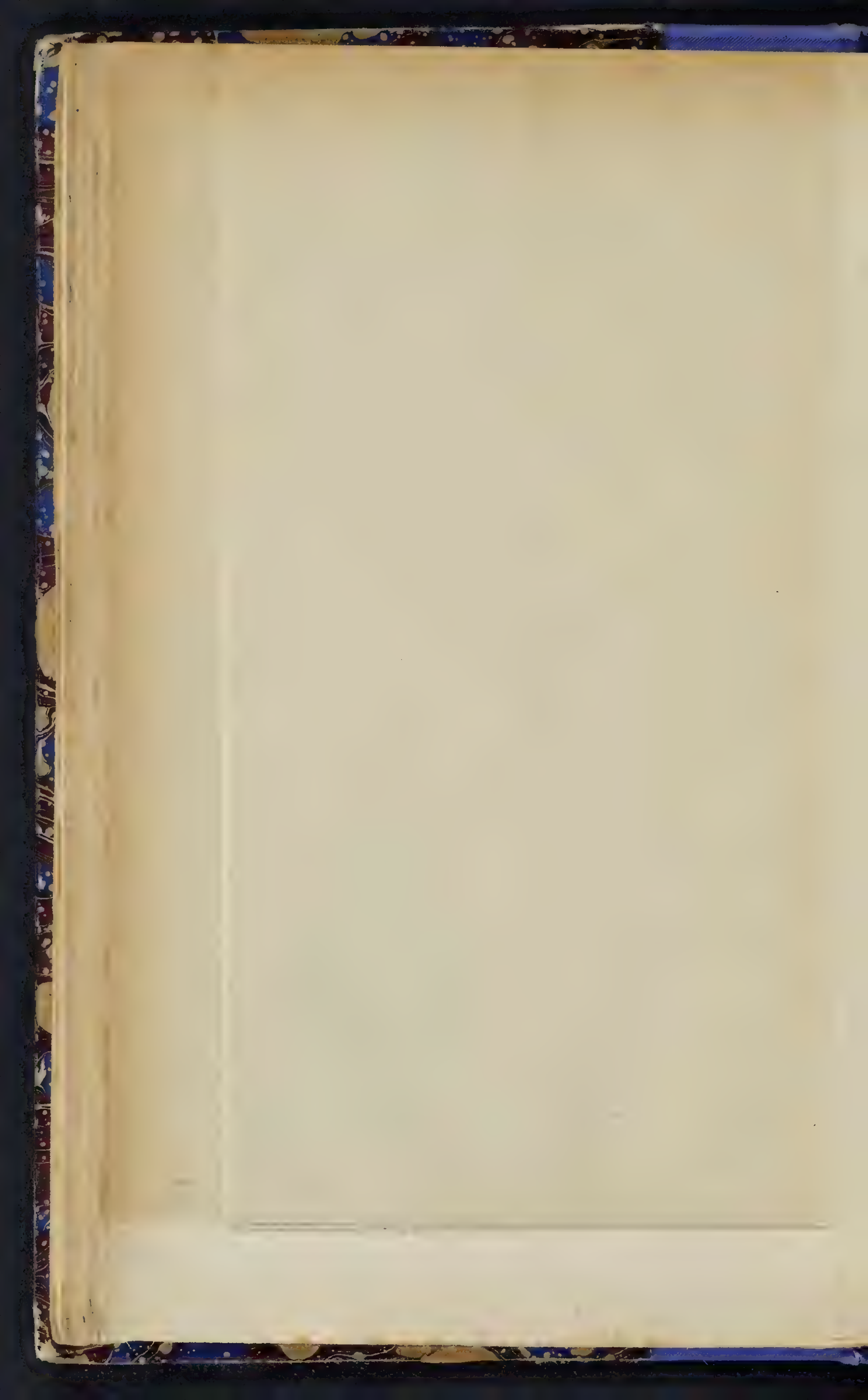
SAYES-TU, MENHERR ?

Tout en se dirigeant vers le milieu de la façade principale, perpendiculaire à la Seine et où, sous la tour incomparable, s'ouvre la porte d'honneur, Bouscastrol explique :

— La Belgique, notre très activement commerçante voisine, a pris une large part à cette Exposition de 1900. C'est dire que vous la retrouverez dans tous les groupes et classes. Dans son Pavillon, composé d'un rez-de-chaussée, d'un premier et d'un vaste sous-sol *estaminet,* où l'on déguste les agréables bières flamandes, elle n'a fait qu'une exposition rétrospective d'art en même temps qu'un palais de réception. C'est ainsi, té ! qu'au rez-de-chaussée, sur les trois salles qu'il comprend, on en voit deux affectées aux expositions des villes et une au service de la presse, servant en même temps de cabinet de lecture et de correspondance. Lorsqu'on a gravi le superbe escalier monumental, on ne trouve, au premier, que des salles de réception artistiquement ornées de tapisseries et d'objets d'art *de l'époque,* et le très beau « salon royal ». Je vous jure, capédious ! que, pour les personnes de goût, ce n'est pas du temps perdu que celui consacré à cette visite. On éprouve une déli-



PAVILLONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES



cieuse jouissance intellectuelle, au milieu des œuvres de ce passé d'art qui a fait des Flandres d'antan les rivales artistiques de l'Italie... Et les modernes, américanisés par l'étonnante transformation que la Science, haletante de progrès, a imposée à la Vie, se disent, là, que les aïeux savaient, sans le concours de l'électricité et de la vapeur, la comprendre de délicate et bien harmonieuse façon, cette Vie que, grâce aux merveilleux artistes d'autrefois, ils habillaient ainsi de calme et profonde Beauté ! Certes, nous avons bien encore des génies du pinceau, de la plume, de l'ébauchoir, de l'équerre et du contre-point ; mais dans la fièvre du téléphone, de l'automobile, de la bicyclette et des express, nous n'avons plus la possibilité de recueillement qui permet à l'art de charmer les élites et de pénétrer jusqu'à la foule elle-même... Mais, nous voici au seuil de la gothique merveille flamande ; je vais avoir l'honneur de vous y introduire, té ! à titre de votre guide aussi dévoué qu'officiel.



Belgique. — Aiguille du beffroi.

A ce mot, un gardien, que ses broderies annoncent être un chef, vient droit à Bouscastrol :

— Vous avez dit que vous étiez le guide officiel, pour une fois, de ces *menherr* et de leurs *madames ?*

— Oh !... officiel est une façon de parler ; je...

— Tais-toi, *menherr,* savez-vous.

— Comment ? cornebiou !

— Je suis fonctionnaire du Gouvernement. Je dois interroger et vous ne devez pas interroger, *sayes-tu ?*

Bouscastrol, goguenard, regarde le « fonctionnaire belge » dans le blanc des yeux. Celui-ci, impertubablement, poursuit :

— Montrez-vous l'Hôtel de Ville de la ville d'Audenarde à ces étrangers, ou ne montrez-vous pas l'Hôtel de Ville de la ville d'Audenarde à ces étrangers ?

— Té ! mon bon, je vais, du *moinss,* le leur montrer.

— *Och ya.* Est-ce que tu as, pour une fois, *menherr,* l'autorisation du Gouvernement ?

— Par exemple ! intervient Verduret, pour nous expliquer ce que contient ce Pavillon, il faut ?...

— Un guide officiel, *sayes-tu, menherr,* doit avoir l'autorisation du Gouvernement, et un guide pas officiel doit avoir l'autorisation du Gouvernement également.

— Laissez donc, mon *cer,* dit Bouscastrol au manufacturier retiré, qui veut insister ; je vais, mordious ! adoucir ce peu concis cerbère.

Et au gardien :

— Mon bon, vous *ottres* Flamands, je vous crois, foi de Toulousain, un tantinet farceurs, sans avoir l'air d'y toucher. Que diriez-vous, té ! si je vous offrais, là, en bas, dans ce bel estaminet vieux style, dont les fameux plâtres bruxellois font un véritable musée, d'aller faire mousser ensemble une grande chope de *faro* ou de *lambic,* cela ne constituerait-il pas la prétendue autorisation du Gouvernement.

— *Nen.*

— Comment non ?... Ah ça ! c'est sérieux, cette interdiction à des professionnels de faire admirer à des étrangers ?...

— Tout est sérieux en Belgique, savez, *menherr.* J'exécute la consigne formelle que m'a donnée, pour une fois, mon Gouvernement.

— Après tout, c'est possible ; ces Belges sont si formalistes ! explique le sculpteur à ses compagnons.

Et, se tournant de nouveau vers le gardien impassible :

— Eh cadédis ! mon bon, c'est bien simple : je vais la demander, cette autorisation.

— Impossible.

— Allons donc ? M. Vercruysse n'est pas au Pavillon ?

— Il y est, *menherr*... mais on ne le dérange pas, *sayes-tu.*

— Alors, M. Emile Robert?

— Il n'y est pas. D'ailleurs, tu devrais, savez-vous, écrire à son secrétaire pour lui demander un rendez-vous. Informations prises, le secrétaire accorderait le rendez-vous et vous questionnerait, pour une fois. S'il y a lieu, il faudrait que tu voies, par le même moyen, M. le commissaire général adjoint et peut-être, savez-vous, M. le commissaire général, lequel écrirait au Gouvernement de Bruxelles... Le Gouvernement de Bruxelles fera faire une enquête. Si l'enquête est favorable, le Gouvernement de Bruxelles écrira au Commissariat, qui te fera venir, *menherr,* pour vous dire que tu peux adresser une demande au Gouvernement de Bruxelles, en la faisant passer hiérarchiquement, pour une fois, savez... Puis...

— Assez !... Et quand aurai-je la chance d'obtenir cette autorisation ?

— En vous dépêchant, *menherr,* tu peux espérer, d'ici trois ou quatre mois...

Un général éclat de rire accueille cette déclaration, au grand scandale du digne « fonctionnaire » de la porte, et Bouscastrol, s'adressant à ses compagnons, s'écrie :

— Je crois, té ! que nous ferons bien, si vous tenez à ce que je vous accompagne...

— Certes, nous y tenons ! proclame Verduret.

— Eh bé ! nous ferons bien, dis-je, de revenir à un moment où ce terrible cavalier du règlement aura cédé le cordon à un collègue... à qui je me garderai bien de laisser

deviner ma fonction ciceronéenne... Celui-là serait capable d'exiger que j'aille demander, à Bruxelles, audience à Sa Majesté Léopold, roi des Belges et du Congo ! En attendant, si nous rendions visite à un *ottre* Pavillon, hé ? Est-ce votre *aviss ?*

— Absolument.

— Alors, té ! filons grand' erre au Pavillon de l'





CHAPITRE IV

ALLEMAGNE

§ Ier

LA POLITIQUE DE BOUSCASTROL

Pendant le trajet entre les deux Pavillons, trajet de quelque durée, puisqu'il fallait « passer » celui de la Norvège déjà visité, l'artiste cicerone marche devant, silencieux et pensif, répondant à peine d'un geste ou d'un vague monosyllabe à Verduret qui, étonné de cette soudaine transformation du verbeux Méridional, renonce à l'interroger.

A l'arrière de la petite troupe, Bertrande s'approche de Puzzling et, sans en avoir l'air, lui jette à mi-voix ces six mots :

— J'attends toujours votre histoire de police.

— *Yes!... but*, le temps il été trop petite *now*. Je guetté le instant fèvorèbeul.

C'est tout. Bertrande rejoint Mme Flore avant que celle-ci ait pu soupçonner ce rapide conciliabule, et... l'on ne tarde pas à arriver devant la simple et élégamment curieuse construction de l'Empire germain.

Lorsque, s'arrêtant, le joyeux bohème se retourne, chacun reste stupéfait de l'expression profondément sérieuse de son maintien comme de ce que le bandeau de soie permet de voir de son visage.

D'une voix lente et scandée, il annonce :

— Mesdames, messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le Pavillon de l'Empire allemand.

Chose étrange : Bouscastrol, en articulant avec une certaine solennité cette courte phrase, paraît presque avoir oublié son *assent*, si terrible par moments que, un peu d'imagination aidant, on jurerait qu'il « embaume »... l'ail.
Bêchard lui-même ne peut s'empêcher de remarquer la métamorphose et d'en exprimer lourdement sa surprise :

— Ah ça ! qu'est-ce qu'il lui prend, à notre cicerone ? dit-il à Verduret. On nous l'a changé en nourrice ! A-t-il, tout à coup, l'air lugubre !

— Pas lugubre, mais grave, observe tout haut le rentier malesherbois.

Bouscastrol répond directement :

— Nous sommes ici sur la terre allemande, messieurs. Il convient qu'un Français y soit, non pas sottement triste, mais grave, comme l'a très bien dit le *cer* M. Verduret.
— Vous n'êtes pourtant pas de ceux qui ont, comme nous, vécu l'Année terrible, ironise pesamment le farinier.
— Je suis de ceux qui sont nés dans son grand deuil et qui, de ce deuil, portent l'ineffaçable empreinte.

Cela était dit avec une simplicité si noble que Verduret en eut la sensation comme d'un frisson respectueux lui effleurant l'épiderme, tandis que Bertrande laissait se clore à demi ses longues paupières en relevant lentement et fièrement la tête.
Bêchard souleva dédaigneusement les épaules.

— Ces jeunes gens ! dit-il. Il n'ont connu que par ouï-dire les affres de l'hiver sanglant, et ils osent en parler !
— Peut-être pas, mon bon, avec le même sentiment que ceux qui ont porté la capote de mobile ou de mobilisé ; mais qui sait si leur sentiment, distillé en quelque sorte par la transmission atavique, pour être de nature indirecte n'est pas égal en puissance en même temps qu'affiné en qualité ?
— Ça, c'est une présomption un peu forte, par exemple !...
— Dont j'aurai l'occasion de m'expliquer tout à l'heure. Avant tout, je veux vous faire *voir* l'extérieur de ce Pavil-

lon de l'Allemagne, ce qui sera vite fait, n'ayant, té! que peu de mots à en dire.

Étendant la main, notre Toulousain — qui, en ce moment gasconne aussi peu que possible — annonce d'un ton dont la sonorité s'est faite presque discrète.

— Ceci n'est la reproduction d'aucun monument existant. L'architecte, M. Johannes Radke (architecte de l'Office impérial des postes), traduisant la volonté de l'Empereur Guillaume, qui s'est occupé jusque dans d'infimes détails de l'Exposition germanique dans la grande Exhibition de 1900, a voulu simplement donner au public — selon le programme de M. Picard, d'ailleurs — une sensation bien allemande. Il a choisi, en l'égayant toutefois, le style des premiers temps de la Renaissance auquel le pays d'outre-Rhin doit de très beaux édifices. Ne prenant conseil que de son imagination soutenue par une forte érudition, il a proposé à l'Empereur les plans de cette maison qui rappelle, par l'architecture et la couleur, les riches demeures bourgeoises des bords du Rhin, de l'élégance sobre et de l'attrayant aspect desquelles se souviennent les touristes du grand fleuve gothique — un voyage traditionnel autrefois et que les Français se sont dû de désapprendre. Ce sont bien là les pignons élancés, les tourelles coiffées de cuivre doré, les tuiles rouges des toits jaillissant des façades de bois doucement polychromes. Regardez-la bien, cette Maison-Symbole, car elle synthétise, en quelque sorte, l'âme allemande, par l'orgueil de sa haute tour dominant les palais voisins, par la simplicité voulue de son aspect... civil, par l'art sérieux de nombreux détails, par la puissance de l'ensemble et aussi par cette sorte de rêverie profonde et tranquille qui semble glisser du faîte des hauts toits aigus aux reflets verts d'onde de lac wagnérien. Allez, les plus grands bouleversements politiques, moraux ou scientifiques, ne transforment que la surface des races humaines. L'âme germaine est restée gothique comme l'âme française est demeurée gauloise.

— Et sans doute, ironise Bêchard, votre « âme gauloise » fait platement la courbette devant « l'âme germaine » ?

— Elle la respecte, mon *cer* monsieur, comme elle entend être respectée d'elle.

— Elle est jolie, votre génération !... Si c'est comme cela qu'elle comprend la haine qui, depuis 1870...

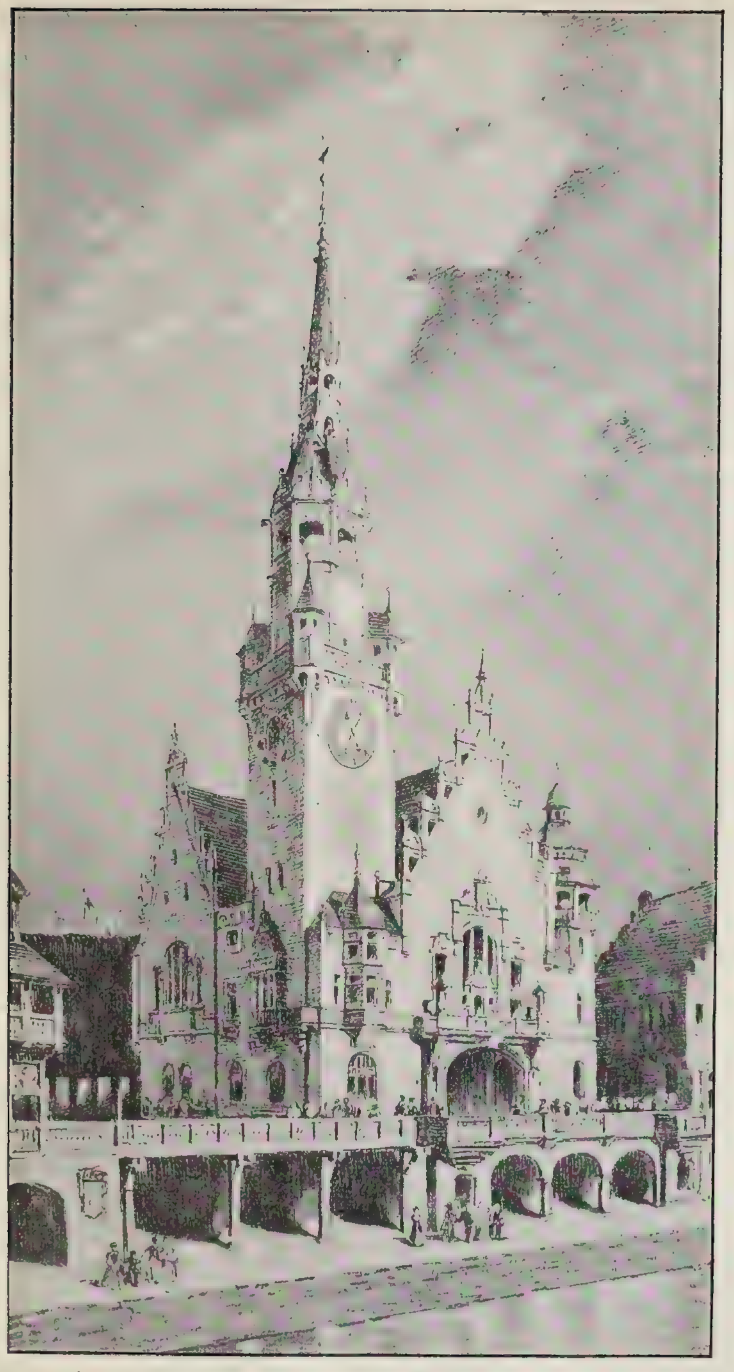
— Halte-là, s'il vous plaît ! Que le Français, depuis la guerre fatale, déteste *occasionnellement* l'Allemand, oui : la conduite impitoyable de celui-ci, alors, a donné de trop légitimes motifs à cette aversion. Mais il n'y a pas de haine de race entre eux, surtout de la part du premier.

— Vraiment !

— Eh ! non, mordious ! C'est votre rancune, c'est votre vigoureuse et trop juste indignation contre d'inutiles barbaries, que vous croyez à tort être la haine. La haine de race ne naît pas subitement adulte — tel notre père Adam dans l'Eden — d'un événement, si douloureusement dramatique qu'il soit ; lorsqu'elle est, elle est par elle-même issue de loin, progressivement, mais non d'une brusque cause immédiate. Or, avant 1870, nous étions — et même exagérément — tout à l'Allemagne : Ems et Bade étaient nos rendez-vous ; nos romanciers romantiques célébraient l'Allemand élégiaque à plume que veux-tu ; et notre théâtre, donc ! Un tel engouement ne se transforme pas du tac au tac, même en traversant un bain de sang, en une haine définitive *de race*. Ce qui nous fait courir un pénible frisson sous la peau, ce qui fait que nos sourcils se froncent à la seule évocation du nom de la patrie de Gœthe — qui, lui, ne nous aimait guère — c'est un effet analogue à celui que produit une flamme approchée d'une blessure non cicatrisée. Ah ! dites cela, dites qu'il nous a été fait, sans nécessité absolue, une plaie qui saigne toujours, aussi vive et douloureuse qu'à la première heure, et qui ne peut cesser d'être telle tant que l'unique remède ne le sera pas venu guérir... dites cela et vous serez, hélas ! dans le vrai. Mais, bon Dious ! ne parlez pas d'une haine *de race* qui n'a jamais existé.

— Votre jeune génération a peut-être raison, après tout, opine Verduret en secouant pensivement la tête.

— Tenez, mes *cers* anciens, laissez-moi vous la dire, cette opinion de ma génération, opinion qui, au fond, est aussi la vôtre, maintenant que le temps a fait son œuvre... Aussi bien, té ! il est nécessaire que je m'explique sur ces choses avant que nous entrions dans ce Pavillon qui doit être par



(CLICHÉ LARGER.)

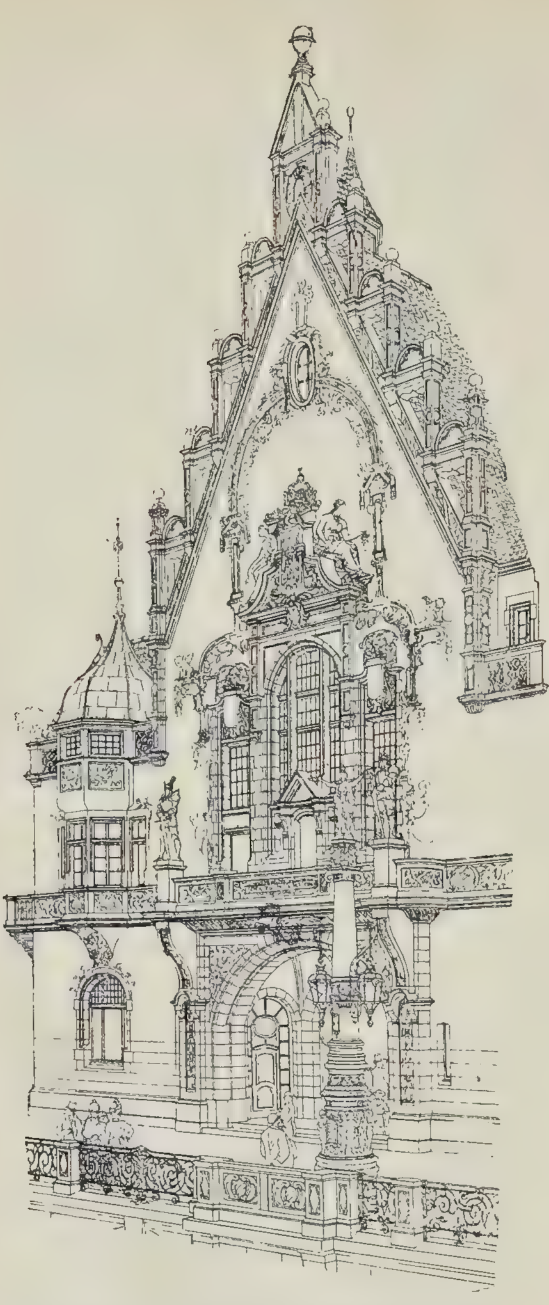
LE PAVILLON DE L'ALLEMAGNE.

nous visité dans un état d'esprit tout spécial, mais net et franc. Pour la génération de Français nés vers l'époque fatale, la guerre qu'elle n'a pas vue fait partie de l'Histoire et est, comme telle, étudiée sans passion personnelle. Cette guerre nous apparaît sous son vrai jour, exclusivement *politique*. Elle était, de longue date, le but du Chancelier de Fer, et les guerres danoise et autrichienne n'en furent, té ! que le prologue. Il fallait enlever la suprématie politique à la France, pour pouvoir, sur ses ruines, fonder l'Empire prussien d'Allemagne. On ne peut, philosophiquement, en vouloir à la Prusse de nous avoir imposé la guerre : c'était à nous d'avoir la prudence de nous rendre invulnérables et, par conséquent, *inattaquables*. La Nation, autant que son Gouvernement, a commis la faute de ne pas méditer suffisamment le vieil adage romain : *Si vis pacem para bellum*. Mais une faute politique non moins grande a été commise par notre ennemi vainqueur. Bismark — et cela empêchera que l'Histoire sacre grand homme cette grande Force — n'a pas su apprécier à sa vraie valeur l'âme française. Il a cru nous avoir abattus pour un demi-siècle et réduits — la révolution faite devant l'ennemi aidant — à l'état où un peuple n'est plus qu'un troupeau uniquement préoccupé d'éviter le bâton du berger et la dent de ses chiens. Il a cru pouvoir nous traiter comme le Danemark, oubliant nos 40,000,000 d'âmes, et comme l'Autriche oubliant notre unité parfaite et notre centralisation. Alors, il a commis la double faute : 1° de nous enlever deux provinces, en nous laissant sans frontière, au lieu de nous accabler, momentanément, par un surcroît de rançon ; 2° de faire des territoires annexés le gage du nouvel empire, c'est-à-dire de se lier les mains à son sujet et de lier celles de ses successeurs. Notre prompt relèvement, en un effort de virilité qui est un exceptionnel exemple, l'a surpris. Il a jugé sa lourde erreur ; il a compris que le rapt des deux provinces qu'il avait trop soudées à la couronne impériale constituait, nous réorganisés, une mèche sans cesse allumée au flanc de la nouvelle Allemagne ; qu'il faudrait une nouvelle guerre sans merci — et, sans la Russie, c'était chose faite — pour nous écraser pour longtemps, avant que pût s'élever la voix redevenue puissante de notre revendication, car il savait que — fût-ce

dans cent ans — nous n'abandonnerions jamais l'espoir de recouvrer notre rempart géographique, la rive gauche du Rhin. Notre régime politique, qui mourrait de la victoire comme d'une nouvelle défaite, prolonge cette veillée d'armes qui s'est étendue instantanément à toute l'Europe et dont cette faute de l'annexion est la seule cause; mais notre génération d'hommes de trente ans, mais la jeune génération qui nous suit, savent très bien que la reprise des départements perdus est une nécessité politique inéluctable, à laquelle elles se préparent et à laquelle se prépareront toutes les générations, jusqu'à ce que le choc ait eu lieu. Tous les Allemands sensés, et leur souverain en tête, car il est un haut esprit, comprennent cette nécessité, croyez-le bien, et beaucoup regrettent la seule annexion qui l'a fait naître.

— Ils n'ont qu'à nous rendre nos provinces! s'écrie Béchard... tandis que le sage Verduret écoute et se tait, contemplant Bouscastrol-politique d'un air émerveillé.

— Eh, capédious! s'écrie le Toulousain, toujours grave, le peuvent-ils? Leur terrible grand homme n'a-t-il pas fait de cette noble Alsace-Lorraine le lien fédéral de l'Empire? C'est une situation qui n'a eu que l'issue sanglante, et il eut mieux valu pour l'Europe entière, qu'elle eût été réglée depuis longtemps. Ceci était pour vous dire que, au bout de trente ans, le mot de *revanche* n'a plus raison d'être; mais, qu'au mot près ainsi qu'au sentiment spécial qui anime votre génération de vaincus, l'état des choses n'a pas changé et ne peut changer. Nous n'avons plus l'idée fixe de représailles, nous qui n'avons pas subi l'affront; mais nous avons, politiquement, à ne pas laisser ouverte la frontière française. Partant, nous n'avons aucune haine féroce contre nos voisins de l'Est; mais, par le fait de la faute politique commise par celui qui dort à Frederichsrue, l'Allemagne demeure forcément pour nous l'ennemie héréditaire jusqu'au jour où, par-dessus le Rhin, nous sommes tout prêts à lui tendre amicalement la main. Cette position respective d'adversaires certains de demain ou d'après-demain nous place, l'Empire germain et la France, dans cette situation de deux hommes du monde devant se battre pour une question de principe, bravement et sans haine, et qui causent



Allemagne. — Fenêtres et entrée sur la façade (côté de la Seine).

avant l'heure fixée pour la rencontre. Tous deux s'estiment, s'apprécient, choquent le verre à la même table si l'occasion le réclame, mais gardent à l'égard l'un de l'autre la tenue élégamment grave et la correction courtoise de gens bien nés qui savent devoir bientôt se retrouver... à longueur d'épée. Voilà, messieurs, dans toute sa délicate netteté, l'état actuel des rapports moraux franco-allemands. Cette profession de foi faite, je me sens très libre, té ! pour vous exprimer sur toutes choses ici ma pensée impartiale.

— Eh ! eh ! fait Verduret, je vous savais aussi intelligent que consciencieusement documenté, mon cher monsieur Bouscastrol ; mais du diable si je m'attendais à vous

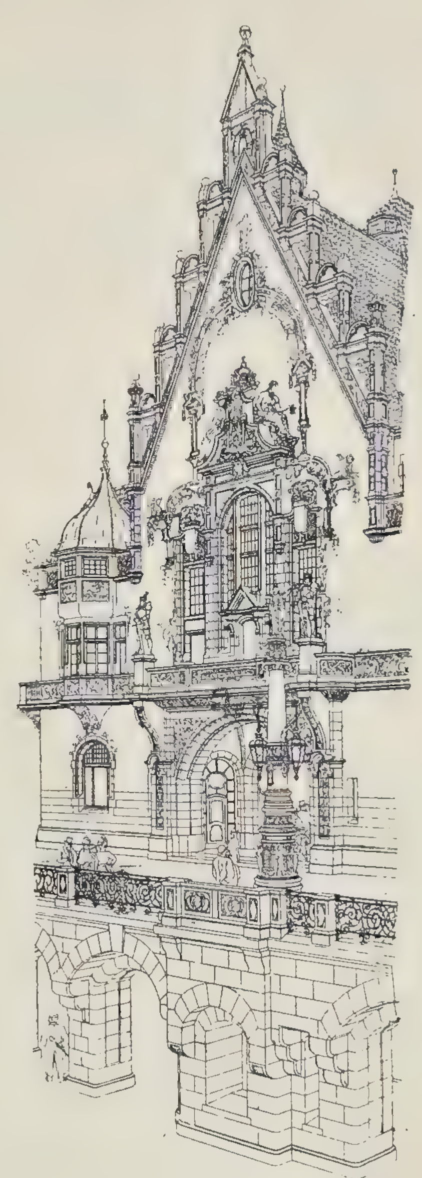
entendre émettre d'aussi sages vues politiques. Ma parole, vous êtes universel !

— Té! mon *cer* monsieur, ne suis-je pas de Toulouse ? répond en souriant le bohème.

— Ma foi, en vous écoutant, je ne m'en apercevais guère. C'est étonnant comme vous avez l'accent... intermittent.

Bouscastrol se mord les lèvres.

— Voyez-vous, explique-t-il, l'*assent* de la Garonne, véritable chanson de gaieté ensoleillée, fantaisiste et faite pour les boutades outrancières, se sent mal à l'aise au milieu des spéculations de la politique. Il jure avec ces termes froids d'où la joyeuse et excentrique hyperbole est bannie. Alors, nous *ottres,* té! quand nous touchons à ces grandes questions qui soufflent comme un petit vent polaire sur le cerveau, nous nous empressons de mettre autant que possible à l'abri notre *cer assent*... de peur qu'il ne s'enrhume, le *povre*. Vous saisissez, mon bon ?



ALLEMAGNE. — SOUBASSEMENT ET FAÇADE ANTÉRIEURE.

— Très bien, répond en riant le manufacturier retiré... Et je retrouve mon Gascon : à la bonne heure !

— Ravi, vraiment ! grogne Bêchard. Mais si vous êtes si

satisfait d'avoir retrouvé votre Gascon, mon cher ami, je trouve, moi, que le dit Gascon a singulièrement perdu... de vue le présent Pavillon !

— Fâchez pas, millodious, monsieur le futur politicien — ce qui ne veut pas dire : politique, té ! J'ai terminé mon petit préambule et, maintenant, je l'aborde de front, le Pavillon !

— Hum ! mieux vaut tard que jamais, siffle entre ses dents le sempiternel ronchonneur.

§ II

L'IDÉE IMPÉRIALE

Bouscastrol reprend :

— Je vous ai indiqué que l'extérieur de ce Pavillon symbolise déjà ce que j'appellerai l'enveloppe de l'âme allemande, c'est-à-dire les reflets, sensibles pour tous, du caractère des peuples d'outre-Rhin. Entrons maintenant, et vous allez voir, té ! comme le symbole se précise. C'est comme si — et cela par la volonté du souverain — nous pénétrions cette âme germaine : après l'extériorité, l'intimité. L'Empereur a voulu, en effet, montrer dans ces salles du rez-de-chaussée une « synthèse des procédés de culture intellectuelle et morale de l'Allemagne ». Le Commerce et l'Industrie, la Science et les Beaux-Arts de Germanie ont pour pacifique champ de bataille les Sections étrangères disséminées sur le vaste territoire de l'Exposition. Ici se trouvent groupés les principaux éléments d'observation de la vie et de l'intellectualité allemandes : les livres, ce qui concerne les arts graphiques, la photographie, etc., — et, à la place d'honneur, dans la plus grande salle, le *Musée social*, c'est-à-dire tout ce qui a trait aux œuvres d'initiatives privées ayant pour objet d'améliorer l'état moral et matériel des classes laborieuses de l'Allemagne. Guillaume II a voulu que fussent mis en regard l'effort très grand de la pensée germanique et l'orientation de cette pensée vers le bien, vers le souci du bien-être des humbles.

— Mais, c'est du socialisme, cela !

— Et du meilleur, mordious ! mon *cer* monsieur Verduret, car c'est celui qui « descend » généreusement des cimes éclairées et non celui qui « monte » haineusement des bas-fonds... Mais, étant des mortels, glissons sur ce thème où il est dangereux d'appuyer et montons au premier... où nous attend une surprise.

— Bah ?... Qu'y a-t-il donc à ce premier étage?

— Des salons de réception, au nombre de trois, tout simplement. Tenez, nous y voici. Les mobiliers de ces salons viennent en droite ligne des châteaux impériaux de Berlin et de Potsdam ?

— Comment, l'Empereur s'en est séparé à notre intention ?

— Il a fait bien autre chose.

— Quoi donc ?

— Regardez aux murs.

— Ces tableaux ?

— Signés : Watteau, Lancret, Pater, Chardin, etc... tous les maîtres du XVIIIe siècle, dont ces toiles comptent parmi les meilleures.

— Mais... comment sont-elles ici ?

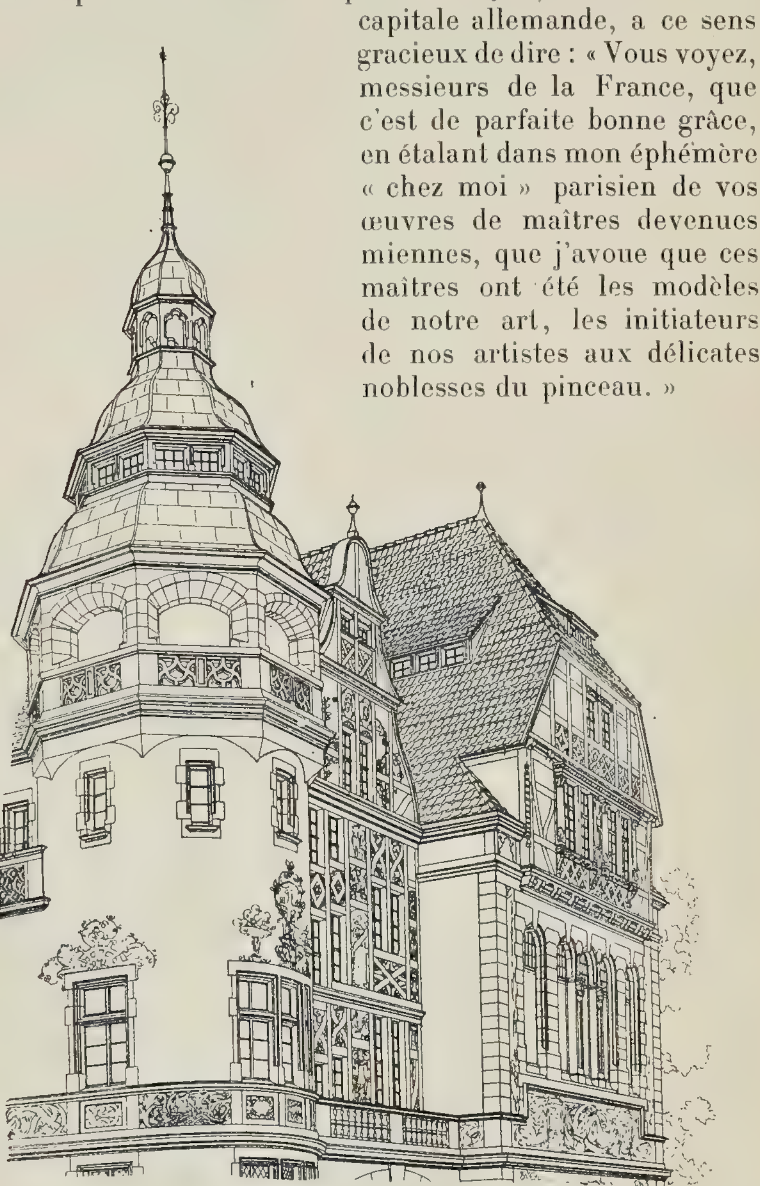
— C'est que Guillaume II les a fait décrocher des murs de ses châteaux de Sans-Souci, de Potsdam et du Neun-Palais, qu'ils n'avaient jamais quittés depuis que les y avait fait installer son fameux prédécesseur Frédéric le Grand.

— Tiens, tiens?

— C'est que Guillaume II, mes *cers* bons, s'est dit ceci : « La France, en cette Exposition de 1900, se pare, telle une grande dame de ses plus précieux joyaux aux soirs de solennelle réception, des chefs-d'œuvre de ses Maîtres. Il sera élégant de ma part d'ajouter à cette couronne de souveraine artistique les fleurons rares que je possède. En venant à mon Pavillon impérial, c'est une Exposition française encore que le Monde sera appelé à venir admirer. Puisque les Français exposeront dans leur Palais des Beaux-Arts les toiles de mes artistes, je veux montrer dans *mon* Palais, *mes* toiles de leurs maîtres du passé ».

— C'est vraiment trop aimable.

— C'est mieux qu'aimable, monsieur Bèchard, c'est très « gentilhomme »... Surtout si l'on veut faire attention que cette Exposition d'art rétrospectif français, extraite de la capitale allemande, a ce sens gracieux de dire : « Vous voyez, messieurs de la France, que c'est de parfaite bonne grâce, en étalant dans mon éphémère « chez moi » parisien de vos œuvres de maîtres devenues miennes, que j'avoue que ces maîtres ont été les modèles de notre art, les initiateurs de nos artistes aux délicates noblesses du pinceau. »



Allemagne. — Partie latérale du Pavillon (en aval).

— C'est, du moins, ainsi que vous l'interprétez, vous, monsieur Bouscastrol, retorque aigrement le farinier.

— Non pas : c'est ainsi que l'a pensé l'Empereur allemand. Avouez que cette manière de supérieure élégance n'est pas à la portée de tous. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu, en ceci, cette arrière-pensée de parer le Grand Frédéric d'un peu de l'auréole d'ami des Arts, qui est la plus pure gloire de notre François Ier. Mais, même dans cet ordre d'idées, il y a une intention très chevaleresquement fine dans cette indication flatteuse que, voulant avoir quelque droit au titre d'ami éclairé des Arts, ce soit parmi les Français que Frédéric le Grand a choisi ses *amis :* savants, littérateurs et peintres.

— Alors, c'est, de la part de Guillaume II, un vouloir de flatterie, je dirais presque de flagornerie à notre endroit ?

— Eh ! capédious ! raisonnez un peu : la France et l'Allemagne sont égales en puissance militaire ; si la première a d'incontestables supériorités dans l'ordre artistique et savant, la seconde a les siennes dans certaines branches de la science et dans l'ordre commercial. Ce n'est pas lorsque deux nations se sentent de même taille, que l'une d'elles, surtout celle que l'imprudente sécurité de sa voisine a faite jadis victorieuse, éprouve le besoin de flatter sa rivale. Il y a, et depuis longtemps, chez Guillaume II, un persistant vouloir d'amabilité envers nous.

— Oui, par exemple les sermons guerriers à la prestation de serment des recrues et les pompes blessantes de la *fête* de Sedan.

— Ah ! mille Capitoles ! quel homme rèche vous faites, mon bon ! Prétendriez-vous que le Maître du jeune Empire germain cessât d'être allemand pour nous faire sa cour ? C'est bien là le faux jugement des masses, quelles que soient les couleurs du drapeau sous lesquelles elles relèvent le front. Des deux côtés on juge les actes de l'adversaire à son propre point de vue, sans avoir la liberté d'esprit suffisante pour asseoir son jugement d'après l'état d'âme du milieu dans lequel évolue l'adversaire. Dans les deux camps, il n'y a que les intelligences d'élite, ou plus généralement les esprits réellement ouverts, qui soient capables, té ! de cet effort. Or, les intelligences ouvertes rendent justice à ce

jeune empereur en qui la foule superficielle ne voulut trop longtemps voir qu'un jeune homme ardent, versatile, touche-à-tout, ayant un goût effréné de la parade et désireux de sans cesse étonner et inquiéter l'Europe par les soubresauts d'une politique de casse-cou. C'est que la foule jugeait — avec ses journaux — Guillaume II, comme s'il eût résidé à Paris au lieu de Berlin, comme s'il eût célébré l'office divin dans les salons de l'Elysée, pour de là, courir alarmer la garnison de notre camp retranché de Paris, filer à l'Opéra faire répéter par les chœurs un chant de sa composition, voler aux Invalides faire une conférence aux officiers de l'Ecole de guerre, puis déjeuner en grande tenue de général au Cercle militaire, avant de sauter dans le train pour aller s'embarquer à Cherbourg, en costume d'amiral, sur un croiseur appareillant aussitôt pour la sublime féerie météorologique du Cap Nord. Mais, mordious ! transportée sur sa scène allemande, cette activité fébrile n'est plus vue sous le même angle optique. Elle éblouit et intéresse le calme méthodisme allemand, alors qu'elle nous faisait sourire, et masque la pensée impériale qui, elle, va progressivement et tout droit son chemin vers le développement incessant de la force de l'Empire... Et voilà que l'œuvre accomplie, Guillaume II nous apparaît sous son vrai jour : en politique, un virtuose doué d'une volonté tenace ; comme individu, un esprit artiste greffé sur une âme moderne de chevalier d'autrefois... En un mot, messieurs, une haute et très intéressante figure. S'il est aimable envers nous le plus souvent que le lui permet son rôle, c'est toujours, vous le reconnaîtrez, avec un rare à propos et une particulière délicatesse de touche qui fleurent bien le gentilhomme sous la lourde couronne. Ce dernier trait de cette Exposition d'œuvres de maîtres exclusivement français dans son Pavillon impérial du quai d'Orsay est des plus jolis. Je le trouve moi, très talon rouge : c'est l'adversaire — et non l'ennemi — disant galamment : « Je sais qu'une situation que je n'ai pas faite, qu'il m'est impossible de changer et même d'avouer regrettable, nous conduira forcément sur le terrain où l'enjeu, des deux parts, sera de la plus effrayante gravité ; mais je ne veux pas manquer une occasion, en vrai chevalier, de vous saluer du chapeau avant que l'heure ait

sonné de vous saluer de l'épée... » A vous, messieurs, de conclure dans quel esprit de haute courtoisie vous devez, maintenant, té ! visiter l'Exposition allemande extrêmement développée et d'un très sérieux intérêt comparatif pour notre industrie, et en particulier ce Pavillon élevé, selon la pensée de l'Empereur d'Allemagne, sous la direction de collaborateurs choisis... comme vous allez le voir.

Bouscastrol prend le temps de respirer, et Verduret, se grattant l'oreille d'un index... réfléchi, murmure :

— Très curieux, tout ce qu'il dit là, cet étonnant garçon. Il vous a une façon de raisonner des choses, de faire considérer les plus importantes questions, qu'il semble que, depuis trente ans, c'est la première fois qu'on les envisage sérieusement... Décidément, ce Bouscastrol n'est pas un lapin ordinaire... pas plus que ce Laurentieff... pas plus que ce savant centenaire... C'est bizarre, cela : j'arrive à Paris sur la promesse d'y trouver un guide documenté et, à la place de celui qui me fait faux-bond, j'en trouve trois tels que je n'eusse osé rêver rien d'approchant. D'autre part, je cherche un jeune génie pour ma nièce, et j'en suis à regretter que ce Bouscastrol ne soit qu'un pauvre hère de sculpteur sans le sou et sans renom, que Laurentieff soit un pauvre fou d'ouvrier obscur et que le centenaire n'ait pas soixante-dix ans de moins avec quelque œuvre exceptionnelle à son actif... car vraiment, tous ces gens-là ont du génie ou bien je ne suis qu'une vieille ganache...

Le Toulousain coupe court aux réflexions légèrement troublées du brave manufacturier retiré, en reprenant de sa belle voix reposée, après avoir fait commodément asseoir ses auditeurs sur des fauteuils accoutumés à des attouchements moins bourgeois :

— Sa Majesté l'Empereur Guillaume II a désigné, pour remplir les fonctions de Commissaire général à l'Exposition Universelle de Paris, M. le Conseiller Intime Supérieur, docteur Richter, que distinguent, dès l'abord, une haute intelligence, un tact parfait et une courtoisie toute aristocratique sous ces allures correctes et un peu raides d'officier, qui plaisent tant à Berlin.

— Parbleu ! intervient l'entêté farinier, Guillaume devait nous envoyer un général, c'est évident.

— Bon !... Millodious de millodious ! vous n'avez donc pas entendu que je viens de qualifier M. Richter de docteur, té ?



M. RICHTER
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE L'ALLEMAGNE.
(Cliché LARGER.)

— Bien... C'est un médecin ?

— Non !... C'est trop fort !... Capédious, vous en êtes, mon bon !...

— J'en suis ?... De quoi ?

— De votre génération, té !... De celle pour qui la terre finissait à nos bornes frontières et qui faisait profession d'ignorer tout des gens d'au-delà !

— Môssieu ! s'écrie le farinier en colère.

— Mais enfin, monsieur, mon mari a raison, intervient Mme Flore. Vous appelez ce monsieur docteur, donc...

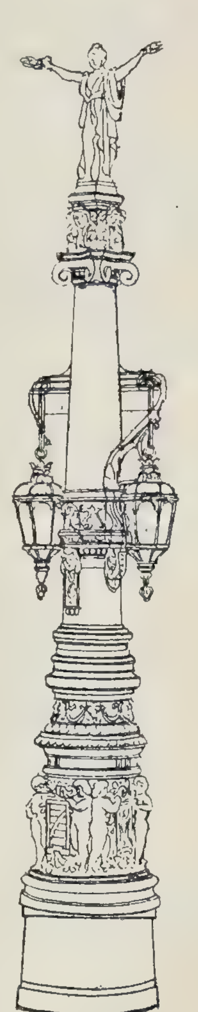
— Donc, il n'est nullement nécessaire qu'il soit docteur « en médecine », *cère* madame. Nous commettons cette anomalie, ayant chez nous des docteurs ès sciences, ès lettres, en droit, etc... de n'appeler docteurs que les médecins. Là-bas, on donne le titre aux gens, voilà tout. Donc, M. Richter, né à Kœnigsberg (Prusse Orientale) dans les derniers jours de 1856, bachelier en 1875, avocat en 1879, passé avec succès l'examen de l'assessorat en 1886, est aussitôt attaché au Gouvernement de la province de Posen et, l'année suivante, à la Présidence de la dite province.

— Comme qui dirait à une préfecture...

— De plusieurs départements réunis, oui, monsieur Verduret. En 1891, le *docteur* Richter revint à Berlin, au ministère de l'Intérieur, où il ne tarda pas à recevoir la charge de Con-

seiller du Gouvernement, pour être nommé ensuite, en 1895, Conseiller Intime et Conseiller-Rapporteur, et, en 1898, Conseiller Intime Supérieur. Telle est la brillante carrière administrative du *docteur*.

— Inutile de nous le répéter à satiété, ce titre de docteur... Nous avons compris : nous ne sommes pas nés dans une coquille, comme votre insistance a l'air de vouloir le faire supposer! déclare âprement Bêchard.



Bouscastrol s'incline en souriant et... poursuit :

— Pendant toute la durée de ses fonctions dans ce Département du Gouvernement impérial, *monsieur* Richter a eu à s'occuper spécialement des grandes Expositions, ce qui fait, té! qu'il a tout naturellement acquis une expérience consommée en cette matière... beaucoup plus ardue qu'on ne se l'imagine bénévolement. Commissaire adjoint à l'Exposition de Chicago, il a eu sous sa direction, de juillet 1893 à février 1894, toutes les affaires du Commissariat général allemand. Il était donc mûr, par l'habileté déployée au cours de cette mission, pour se voir attribuer en toute confiance, par Guillaume II, la fonction de Commissaire général à notre Exposition parisienne de 1900... ce qui fut fait en juillet 1896. Dès lors, le docteur... — oh! pardon, monsieur Bêchard!... — dès lors, *Monsieur* Richter résida tour à tour à Berlin, pour recevoir les avis détaillés de l'Empereur — qui, en fait, a été, de loin, son propre Commissaire général, tant l'exposition allemande à Paris a fait l'objet de ses impériales préoccupations — et à Paris, pour s'y entendre avec notre Commissaire général de l'Exposition et ses chefs de services, qui n'ont cessé de lutter de concessions courtoises avec le haut représentant de Sa Majesté allemande. De

part et d'autre, chacun a mis une véritable coquetterie à rendre le plus gracieux possible les rapports, l'administration de l'Exposition en allant au-devant des moindres désirs, et le Commissariat allemand en faisant preuve de la plus délicate discrétion.

— On s'est mutuellement couvert de fleurs!... C'est touchant! ricane l'incorrigible Bêchard.

— On en a, tout simplement, mon bon, usé réciproquement avec un sens délicatement chevaleresque dont vous ne comprendrez jamais, je le vois bien, la grâce supérieure... et chez nous historique.

Et Bouscastrol, regardant drôlement le farinier de son quart d'œil seul visible, mais singulièrement lumineux, s'écrie :

— Mon *cer* monsieur Bêchard !

— Quoi ?

— Quand vous serez député, il se peut que vous entriez comme appoint dans quelque bizarre combinaison ministérielle.

— Pourquoi bizarre?... Il me semble que...

— Ces accidents-là arrivent de temps à autre aux moins... préparés; vous avez raison, mon bon! Eh bien! si cela vous arrivait jamais, jurez-moi, sur votre sacré moulin, que vous déclineriez les Affaires Etrangères !

— Pourtant, avec ma gravité?...

— Non, là, vrai, sans compliment, vous n'avez pas l'étoffe !

— Mais !...

— Voyons, Bêchard, mon ami, insinue Verduret de son air bonhomme, si vous interrrompez sans cesse notre cicerone, nous n'en finirons jamais.

Interloqué de s'être mis dans le cas — lui, le grand redresseur de torts — d'être justement rappelé à l'ordre, notre farinier ne trouve pas le mot de riposte immédiate. Bouscastrol en profite pour renouer le fil interrompu :

— M. le docteur Richter est assisté, dans l'œuvre complexe de l'organisation de l'ensemble de l'exposition allemande — qui est une manifestation industrielle, savante et artistique de tout premier ordre... comme vous pourrez vous

en rendre compte en visitant les Sections — par un haut personnel qui ne compte pas moins de quinze personnes... lesquelles sont autant de personnalités. A la tête de ce distingué aréopage se tient — *the right man in the right place* — M. le Conseiller Intime du Gouvernement Theodor Lewald, Commissaire général adjoint. Né à Berlin en août 1860, entré dans l'administration en 1886 et attaché, après avoir débuté à Cassel, à la Présidence de la province de Brandebourg et de la ville de Berlin, M. Lewald est depuis longtemps le second du docteur Richter. L'ayant suivi dans toutes ses fonctions, il lui revenait tout naturellement de le seconder, si utilement et avec quel intelligent dévouement, dans son œuvre parisienne de 1900!... Maintenant, mesdames et messieurs, voulez-vous vous donner la joie artistique d'admirer de près cette belle galerie de toiles exilées de nos maîtres français, chefs-d'œuvre qui, dans quelques mois, après avoir eu tout juste le temps de recevoir la caresse de quelques centaines de milliers de regards de France, retourneront à leurs murs teutons des Schloss des bords de la Sprée ?

— Je crois, émet sagement Verduret, que nous ferons mieux de revenir une autre fois, afin d'être plus de loisir... En ce moment, nous nous hâterions peut-être plus qu'il ne convient.

— A merveille, té! Nous allons donc, pour terminer, rendre une petite visite au sous-sol, où est installée...

— Parbleu! une brasserie allemande, cela va de soi, interrompt Bêchard.

Décidément, le farinier n'a pas, en ce moment, l'interpellation heureuse. Pour un tribun en espérances, il manque désolemment d'à-propos, ce que l'artiste toulousain n'a garde d'omettre de lui faire sentir :

— Millodious! mon *povre cer* monsieur, je croyais vous avoir suffisamment laissé entendre que Guillaume II était tout le contraire d'un esprit banal, et il me semble, cornebiou! que la seule vue de ce Pavillon en fait foi!

— Eh bien ?

— Comment, eh bien ? L'Allemagne exposer une brasserie dans la Maison impériale du quai d'Orsay, quand cette


Allemagne. — Campanile.

exhibition est permanente depuis un demi-siècle tout au long de nos boulevards ! Non, non, mon bon, le jeune empereur du pays par excellence de la blonde bière est de goût bien trop joliment paradoxal pour avoir permis cette fade redite. Dans cette France où abondent les vignobles et qui s'épaissit à plaisir le cerveau à absorber la bière allemande faite pour d'autres tempéraments, l'Allemagne, buveuse de houblon, expose... ses crus de jus de la treille.

— Le fait est que c'est original.

— Ah ! mon *cer* monsieur Verduret, quel service nous rendrait l'empereur allemand, si, grâce à cette dernière et très adroite fantaisie, il pouvait mettre à la mode les vins du Rhin au lieu et place de la bière de Munich !... Exquis, vous savez, ces crus germains !... Allons vite en déguster une coquette bouteille que nous boirons galamment à la santé de nos futurs adversaires ; puis, quittant les pays tributaires de la mer du Nord et de la Baltique, nous irons saluer le Palais de nos frères de race, les fils de la belle, de la brune, de l'ensoleillée et... malheureuse



CHAPITRE V

ESPAGNE

§ Ier

SOUPÇON DE « PLUMET »

Notre groupe d'*expositionnistes*, qui pensait ne faire que passer presque par le cabaret du Pavillon Allemand, se trouve y rester, au contraire, un assez long moment, et ce, par le fait de Mme Flore Bêchard.

L'épouse rondelette du grave et long farinier se pique, en qualité de Bourguignonne qu'elle est d'origine, de s'y connaître en vins et d'avoir la cave la mieux montée, non seulement d'Essonnes, mais de Corbeil... c'est tout juste si elle n'ajoute pas de Paris ! Le mari a l'orgueil de son importance, la femme celui de ses rangées de poussiéreuses bouteilles : l'orgueil est universel, mais chacun en oriente la principale manifestation selon le plus prédominant de... ses autres péchés capitaux.

La « cave du moulin », comme on dit à quelques kilomètres à la ronde, a donc une réputation faite — surtout par ouï-dire, car les occasions sont rares où le très économe farinier consent à laisser violer en faveur d'autrui les vastes toiles d'araignées de son cellier — réputation que la dame de céans a sans cesse le souci d'accroître.

Or, Bouscastrol ayant convié ses compagnons à déguster une bouteille de joli vin du Rhin, couleur de paille, Mme Flore, après avoir, d'un air connaisseur, fait claquer sa langue et dilaté, à humer, les petites narines de son gros nez court, déclare à son mari que ces crus allemands devaient acquérir de rares vertus avec le temps et que cela ferait un effet sensationnel à Essonnes, lorsqu'on saurait que la « cave du moulin » aurait rangé, à côté des principaux crus français, une ou deux sortes de ces vins étrangers *achetés* à l'Exposition.

Bèchard a beau lever des yeux et des bras effarés vers le... plafond, la vaniteuse ménagère tient bon et n'a de cesse qu'elle n'ait obtenu de sérieusement « échantillonner » pour jeter à bon escient son dévolu.

Après la bouteille proposée par le Toulousain, c'est un défilé de quatre ou cinq autres auxquelles l'expert palais bourguignon fait, pour sa part, de très savantes mais assez importantes brèches.

La dégustation achevée, Mme Flore est fixée sur son choix, mais ses pommettes ardent et ses yeux brillent singulièrement. En sortant du cabaret — obstinément appelé *brasserie* par le mari et *taverne* par l'ami Verduret — elle se met à jacasser sur tout comme une grosse pie, et à rire à propos de rien... au grand scandale du grave farinier, qui juge la « respectabilité » du ménage un peu bien compromise par « l'échantillonnage » imprudent de sa moitié.

C'est ainsi que, Mme Flore, très gaie, son Aristide encore plus vexé et les autres fort amusés — sauf Puzzling, plus glacé et impassible que jamais — on arrive devant le voisin Pavillon de l'Espagne.

— Oh!.. oh!!. oh!!! que c'est beau! s'exclame la grosse dame qui a l' « *excitement* » plutôt admiratif.

— Té, belle madame, je vois qu'il n'y a rien de tel qu'un doigt de vin blanc, fût-il allemand, pour éclairer les idées. Ah! mordious! vous avez raison : c'est une superbe compilation architecturale qu'a faite là l'éminent architecte espagnol Don José Urioste y Velada.

— Une compilation?... monsieur Bouscastrol, qu'est-ce que c'est que ça, une compilation?

— Vous vous rappelez ce que je vous ai dit au sujet de la Hongrie ?

— Comment voulez-vous !... Voilà déjà un siècle que nous avons visité ce Pavillon... Et la mémoire et moi, vous savez... Tête de linotte, quoi !

— Voyons, bichette ! gronde la Dignité faite homme.

— Oh ! tu sais, ne fait pas ton M. Rabat-Joie, comme a dit M. Bouscastrol... J'ai envie de parler, je parle... Je ne suis pas du calibre de milord Puzzling, qui ne bouge pas plus qu'une souche... Ah non !

Et la très guillerette farinière éclate de rire, narguant les gros sourcils noirs froncés de son époux.

Souriant, le Toulousain poursuit :

— Il a été fait ici pour l'Espagne comme, à quelques centaines de mètres, pour la Hongrie : on a pris des fragments de plusieurs monuments célèbres de la Péninsule, de l'époque de la Renaissance, et on les a très habilement soudés dans une construction d'ensemble, en ayant soin, cependant, de faire aux baies d'éclairage une large part inconnue des architectes d'autrefois... C'est un louable sacrifice archéologique au grand besoin de lumière qui distingue notre goût moderne. Sauf cette minime et bien justifiée entorse à l'exacte vérité, tout ce que vous voyez est authentiquement exact, puisque ce sont bel et bien des moulages, capédious !

— Cette construction rectangulaire, avec ses colonnes, ses innombrables sculptures ornementales, ses quatre tours d'angle carrées et surmontées de galeries, tout cela à un grand air, à la fois très imposant et très élégant, observe Verduret dont les petits yeux détaillent, avec le plus vif intérêt, l'aspect d'ensemble du Pavillon.

— Et tout cela, mon *cer* monsieur, c'est l'Espagne même, la belle Espagne architecturale dont les pierres, millodious ! chantent l'histoire, jadis si triomphale, et que la banale routine des touristes sacrifie trop complètement et bien à tort à la prestigieuse Italie... Ah ! l'Espagne !...

— Ah ! oui, l'Espagne, interrompt Mme Flore, qui a eu le temps de reprendre un peu de salive... L'Espagne... Le Cid... et les cigarières... et les toréadors !...

Toréador, prends ga-a-a-a-a-a-arde !...

— Voyons, bichette !... Tu nous fais remarquer !

— Ça m'est bien égal ! L'Espagne !... les castagnettes... *ollé !... ol...*

La voix manque à l'enthousiaste farinière, ce qui permet à son mari de la prendre par le bras et de l'emmener un peu à l'écart pour lui adresser une admonestation en trois points, tandis que l'artiste au bandeau reprend, en riant sous cape :

— D'abord, té ! pendant que Mme Bèchard en donne la permission, que je vous dise bien vite que l'Espagne est représentée, à l'Exposition, par M. le duc de Sesto, Commissaire général royal. C'est de la part du gouvernement de S. M. la reine-régente le choix le plus heureux et le plus flatteur, car vous allez voir que le duc, té ! n'est pas tout à fait, comme on dit, de la « petite bière ». Le duc de Sesto, qui est encore marquis d'Alcañices, de los Balbases, etc., duc de Albuquerque, Algete et... autres lieux, est plusieurs fois Grand d'Espagne... Il est même le doyen de la Grandesse espagnole. Sénateur à vie par droit de naissance, il a été vice-président du Sénat. Il fut maire et trois fois gouverneur de Madrid. Comme le rappelle M. Antonin Proust dans un article qu'il a consacré à ce Pavillon...

Et ici, Bouscastrol tire de sa poche un feuillet imprimé qu'il consulte du regard et poursuit :

— « ... Il a été le premier et unique Grand-Maître du Palais pendant le court règne d'Alphonse XII, qu'il suivit dans son exil, à Londres et à Vienne. Il avait dirigé, avec M. Canovas del Castillo, la Restauration, qui rendit le trône à leur roi. Il est chevalier de l'Ordre insigne de la Toison d'Or, Collier et Grand-Croix de Charles III, de Saint-Maurice et de Saint-Lazare d'Italie, de Villaviciosa et du Christ du Portugal, de Pie IX, de Saint-Estèffe de Hongrie, de la Rose du Brésil, de l'Osmanié, du Faucon Blanc, de Léopold d'Autriche, du Mérite de la Couronne de Bavière, de l'Aigle Rouge de Prusse, de Léopold de Belgique, etc... »

— Mazette ! fait Verduret, je vois qu'en Espagne, quand on prend du ruban...

— Baste, mon *cer* monsieur, en France, on en donne un à cent; *tra los montes*, on en donne trente à un seul... Vous voyez, cadédis! que l'avantage reste encore largement à l'Espagne.

— Décidément, vous êtes un ironiste, monsieur Bouscastrol... Mais, dans cette liste, je ne vois pas l'étoile de la Légion d'honneur?

— Mordious! je ne l'y vois pas non plus... Il est vrai que cet abrégé a été fait bien avant l'ouverture de l'Exposition. D'ailleurs, le noble duc n'a-t-il pas déjà cueilli une étoile en France, en épousant la veuve de M. le duc de Morny? Mais laissez-moi achever la lecture de ma note. « Président du Conseil supérieur de l'Agriculture, il est particulièrement intéressant d'observer que ce grand seigneur considère que la régénération de son pays et son futur bien-être consistent uniquement dans le travail et le progrès de l'industrie. A ce but tendent toutes ses préoccupations, et c'est avec fierté qu'il rappelle les succès remportés dans les diverses expositions qui lui ont été confiées, et particulièrement dans la première des « Industries nationales », dans l'Agriculture. Comme président du Comité permanent des Expositions, il n'a rien négligé pour assurer le succès de l'Espagne à Paris en 1900. »



S. E. LE DUC DE SESTO
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ROYAL DE L'ESPAGNE.

— Et c'est le duc de Sesto qui a tout organisé?

— Oh! le terrain a été considérablement déblayé par le jeune, adroit et distingué diplomate, le si sympathique secrétaire de l'Ambassade, marquis de Villalobar, qui, dès le

début des travaux, fut délégué royal près le Commissariat général français. C'est lui qui a mené à bonne fin toutes les négociations relatives aux terrains et espaces à obtenir au quai d'Orsay et dans les Sections. Il y a déployé un zèle loyal, une infatigable activité et une intelligence rare. A l'Administration centrale, on ne fait de lui que des éloges, mais qui n'atteignent pas à l'enthousiasme de ceux que le Délégué royal fait lui-même de M. Picard et de ses directeurs et chefs de services. Du reste, M. de Villalobar n'en est pas à ses premières armes en ce qui concerne les expositions : bras droit du duc de Sesto, dont il partage les hautes idées, studieux voyageur ayant observé la vie des peuples par tout l'Ancien et le Nouveau Continent, il fut l'un des commissaires espagnols à Chicago... Qui lui eût dit alors que, si peu d'années après, les Etats-Unis... Mais, té! passons sur les tristesses : ce n'est pas ici le lieu de raviver des angoisses devant l'effort de belle vitalité qu'est l'exposition espagnole. Le vice-commissaire est M. le comte de Valencia de Don Juan... Eh! mais, té! voici le couple Bêchard qui nous revient!

Le maître de moulin et son épouse se rapprochent, en effet, de Verduret, de Bertrande et de l'Anglais, groupés autour du Toulousain. La conjugale mercuriale a dû être sérieuse, car Mme Flore est aussi rouge qu'un bouquet de coquelicots entourant... une pivoine. Les yeux baissés, elle écoute et se tient coite — pour le moment du moins.

Malicieusement, Bouscastrol, de sa voix la plus chaudement engageante, reprend son thème où il l'a laissé :

— Ah! l'Espagne! s'écrie-t-il... mais sans provoquer d'écho. Quel superbe musée archéologique que cette terre ibérique si peu connue de ses voisins immédiats. Certes, il fut un temps où nos poètes, à chaque tournant de vers, bon Dious! chantaient l'Andalouse au sein bruni, Séville, la Castille et les bords du Tage! Mais tout s'envolait en chansons et, quoique Louis XIV ait, plutôt avant-hier, té! proclamé qu'il n'y avait plus de Pyrénées, bien peu de chez nous les franchissaient pour aller admirer les merveilles de pierre qui mouchètent le sol des *sierras* et des vallées comme... coquelicots dans un champ. Et pourtant, millo-

dious! il n'y a qu'à choisir. Piquons au hasard sur la carte.. Pan! ça y est, en plein nord-ouest, province de Léon... Là, nous trouvons Salamanque, à l'Université si fameuse jadis, qu'on la citait parmi le célèbre quatuor de centres savants comprenant avec elle Paris, Bologne et Oxford. A Salamanque, une des vieilles villes espagnoles ayant le mieux conservé le caractère archaïque, les monuments abondent: la cathédrale, en gothique moderne, commencée en 1513; le Collegio-Viejo, reconstruit en 1760, par Hermosilla, et qui possède un beau cloître formé de deux galeries, ionique et dorique, et un escalier monumental digne de servir de pendant à celui, si connu par sa magnificence, té! du Palais de Madrid; l'Université, composée de deux édifices, grandes et petites écoles, avec cloîtres élégants « œuvre achevée et parfaite, chargée d'une infinité de détails, de médaillons, de bas-reliefs exécutés avec talent et délicatesse »; et puis la Plaza-Mayor, qui est à Salamanque ce que la place Royale — sottement débaptisée place des Vosges — est à Paris; et un pont, et ses maisons seigneuriales. L'architecte de ce Pavillon en a retenu le *Collège*, l'*Université* et la *Maison Monterey*, dont je vous montrerai des fragments tout à l'heure... Et maintenant, mesdames et messieurs, où voulez-vous que nous piquions la carte?... Au nord-est, en Aragon, hé?

— Parbleu, où vous voudrez, car je soupçonne votre pointe de savoir très bien diriger le hasard, dit en souriant Verduret.

— Ah! capédious! pas moyen de vous la faire, mon bon. Donc, nous piquons Saragosse, en Aragon. Ici, nous trouvons d'abord la fameuse *Seo*, autrement dit la cathédrale de San-Salvador, dont d'aucuns veulent faire remonter la construction jusqu'aux Romains; puis Notre-Dame-del-Pilar, où nos romantiques se sont complus à faire passer tant de señoras et de caballeros amoureux dans de terribles trames; la Torre Nueva, dite Tour penchée, qui montre que Pise n'a pas le monopole de ces curieuses erreurs d'équilibre; l'Aljaferia, construite par le Maure Abn-Giafar-Ahmet, qui sert maintenant de caserne d'infanterie, et où se passe une partie de l'action de l'opéra de Verdi, *le Trouvère;* et les hôpitaux, et les écoles, et enfin les anciens

hôtels comme, entre autres, *la Casa de Zaporta* ou de *la Infanta*, dont l'ornementation est si riche. De toutes les beautés architecturales anciennes de Saragosse, c'est cette dernière *casa* qui est représentée par un intéressant fragment dans la composition de ce Pavillon royal espagnol. Et maintenant, té! nous allons piquer au centre de la carte de la Péninsule, en Nouvelle Castille... Vous voulez bien ?

— Allez donc, farceur! fait avec bonhomie le manufacturier retiré.

— Va bien, millodious! En Nouvelle Castille, nous trouvons d'abord l'ancienne capitale, voisine de Madrid et délaissée pour elle : Tolède.

— Les fameuses lames de Tolède! s'exclame dramatiquement Verduret.

— Dont l'acier, té! il vient de l'étranger, parfaitement, mon bon! A Tolède, qui est bravement sur le Tage, tandis que Madrid n'est baigné que par le petit Mançanarès, à Tolède, ville morte aujourd'hui, mais dont le dénuement a conservé l'allure aristocratique qui lui vaut d'être appelé le « faubourg Saint-Germain » de l'Espagne, nous trouvons, dans l'enceinte intérieure, la célèbre *Puerta del Sol,* chef-d'œuvre de l'architecture arabe et intact joyau archéologique ; la cathédrale, reconstruite par Pedro Parez après que les Maures eurent souillé celle fondée par saint Eugène en en faisant une mosquée, et qui est bien, du monde entier, la basilique la plus abondante en précieux détails; puis l'église de San-Juan-de-los-Reyes, pour hâter la construction de laquelle la reine Isabelle mit à l'œuvre jusqu'à cent vingt-six maîtres tailleurs de pierre; d'autres églises, et d'autres encore. Parmi les monuments civils, un des plus beaux est l'ancien hôpital de Santa-Cruz, devenu le collège militaire, qui date de 1494 ; enfin l'Alcazar.

— Ah! s'écrie soudain Mme Flore — pour qui sa méritoire abstinence de langue dure vraiment depuis trop longtemps, étant donné l' « excitement » de son cerveau — mais oui, je sais, il y a une romance là-dessus !

Et elle entonne, d'une voix d'ex-fillette bêlant timidement un compliment mélodique de jour de fête :

Jardins de l'Alcazar !...

— Assez, bichette ! commande brusquement le digne farinier à sa moitié qui s'arrête net... toute confuse.

— D'autant, belle madame qui eussiez fait trembler la Malibran si elle vous eût entendue, qu'il faudrait préciser, cadédis ! car, explique en riant le joyeux cicerone, il y en a



Types espagnols.

une séquelle d'Alcazars, rien qu'à Tolède, sans compter Séville, Grenade, etc... Alcazar veut dire : palais, et un pays qui, comme l'Espagne, a connu, grâce à Colomb, une fortune folle, en a à revendre des palais, vous le pensez bien. Mais, quand on parle de l'Alcazar de Tolède, on veut dire le plus remarquable de tous, le superbe édifice qui, construit sur la principale colline de cette ville plus que sinueuse, té ! do-

mine la cité tout entière de ses masses imposantes. Malheureusement, deux fois incendié, en 1710 et au milieu du même XVIIIe siècle, il n'en reste plus que les murailles; mais ces murailles recèlent des trésors pour les amateurs des nobles beautés architecturales... Dans ce Pavillon d'Espagne, on retrouve et cet Alcazar et l'Hôpital de Santa-Cruz. Je n'ai plus, de la même province, qu'à vous citer la ville d'Alcala-de-Hénarès, qui possédait autrefois, c'est-à-dire au XVIe siècle, la seconde Université de l'Espagne, fondée par Ximénès, et qui fut la patrie de Michel Cervantès.

— L'auteur de l'admirable ironie qui s'intitule : *Don Quichotte de la Manche?*

— Zuste, mon bon. Ah! mordious, s'il vivait de nos jours, quelles cruelles satyres il pourrait écrire, non plus contre la chevalerie à jamais et complètement disparue, mais contre le « pasamufflisme » moderne.

— Le?... fait Mme Flore en ouvrant tout grands ses yeux un peu... vagues.

— Cordious! ne cherchez pas, belle madame : c'est du latin de « *Mons Martyrum* ». Je disais donc, té, que d'Alcala....

— Mais, ça se chante aussi :

Dragons d'Alcala!...

— Oui! Ne poursuivez pas, par égard pour la mémoire de Bizet. S'il était là... oh!... le *povre!* Donc, encore une fois, c'est cette Université d'Alcala, construite par Rodrigo Gil de Ositañon au commencement du XVIe siècle, qui forme le dernier emprunt fait à l'immense et merveilleuse galerie architecturale qu'est l'Espagne, au profit de ce Pavillon du quai d'Orsay. Deux mots encore. Ce style de Renaissance *espagnole* — car l'Espagne entend bien avoir eu sa Renaissance à elle, en dehors du grand mouvement contemporain qui a transformé les idées d'art dans tout le reste de l'Europe — comporte un débordement de sculptures ornementales que l'architecte de ce Pavillon a très sagement atténué. Ainsi, té! pour le fragment de l'Université de Salamanque, laquelle appartient à diverses époques, on a choisi une portion de style *plataresque*, datant de 1530.

— Plata... quoi? fait la farinière, qui s'appuie fortement au bras de son farinier.

— Les *Plateros, cère* madame, sont les artistes orfèvres. Lorsque les galions apportèrent à pleines cales l'or du Mexique et du Pérou, l'art de l'orfèvrerie se développa avec une sorte de frénésie, devint tellement à la mode, qu'il s'imposa à la décoration architecturale. De là, té! ce fouillis, sans doute très beau et très délicat, qui surcharge les monuments, mais qui convient mieux au métal qu'à la pierre.

— Tout ça, c'est très joli, réclame Bêchard, dont l'exubérance de sa conjointe a exaspéré la normale méchante humeur, mais cela ne nous apprend pas ce qu'il importe de savoir, au sujet de ce Pavillon, c'est-à-dire les...

— Chiffres? achève ironiquement le documenté cicerone. Je m'en voudrais mal de mort, cornebiou! de ne pas satisfaire votre pythagoricienne... manie. Sachez donc que le Pavillon de l'Espagne forme un rectangle ayant 25 mètres et $28^{m}50$ de côtés...

— Soit : 712 mètres carrés et demi, calcule vivement l'homme-chiffre... C'est superbe!

— Ajoutez la grande tour d'angle, 8 mètres sur 8, soit 64 mètres.

— Total, 776 mètres et demi carrés... Et la hauteur?

— De la tour? 26 mètres. Etes-vous content?

— Oui. Merci.

— Je ne m'en sens pas de joie, té!... Et maintenant, mesdames et messieurs, je n'ai plus qu'à vous introduire dans ce palais, dont l'intérieur... il vaut l'extérieur, c'est tout dire. Comme vous allez voir, l'édifice se compose essentiellement de deux superbes salles perpendiculaires à la Seine et encadrant de jolies colonnades un *patio,* ou cour intérieure, dont le séjour est absolument enchanteur par les jours caniculaires, grâce à l'ombre des portiques et à la fraîcheur des eaux jaillissantes du bassin qui orne la partie centrale et découverte.

— C'est ainsi, je crois, dans tous les palais mauresques?

— Et arabes, oui, monsieur Verduret... Mais le *patio* vient de bien plus loin, puisqu'il est, en somme, une réédition de l'*impluvum* de l'architecture de l'antiquité... Comme





(Cliché Larger.)

Le Pavillon royal d'Espagne (façade latérale).

de tout, il faut tirer la philosophie, ne trouvez-vous pas qu'un peuple qui s'affirme, au cours d'une douloureuse épreuve, par une aussi noble et belle manifestation de son art, est un beau et grand peuple ?

— Hélas ! bien réduit, bien anéanti par ses récents désastres militaires.

— Té ! je ne vois pas des mêmes yeux que vous, mon *cer* monsieur Verduret. Pour moi, le déchirement — combien moins douloureux que celui que nous avons subi il y a trente ans, puisqu'en somme il est extérieur — qui met en ce moment l'Espagne en deuil, sera le signal d'une superbe renaissance.

— C'est paradoxal !

— Non, car toute sa magnifique énergie, concentrée désormais sur le sol sacré de la patrie, délaissé depuis l'immense vague d'or qui l'a submergée au temps de la conquête des Indes Occidentales, en fera vite jaillir une grandeur nationale, une force et une richesse... qui préparent peut-être la solide union latine de l'avenir.

— Oh ! jeune homme, voilà de bien audacieuses conceptions politiques !

— La vraie politique, té ! c'est d'essayer de bien lire dans l'avenir pour lui organiser le présent ; c'est...

§ 11

EN PANNE

Bouscastrol n'achève pas.

Un homme à l'allure de sous-officier retraité, qui s'est glissé derrière lui, profite d'un des gestes fréquents et larges du remuant Toulousain pour lui glisser un papier dans la main, et s'éloigne aussitôt.

Bouscastrol, comme machinalement, jette les yeux sur le papier — un vulgaire prospectus — et tressaille. En travers, il a lu ces mots écrits à la hâte au crayon : « Les *huit* en

mauvaise position ; *fort* sans garnison ; nécessité d'aviser de suite. »

Le jeune artiste cicerone froisse le papier dans sa main et va le jeter... quand il voit Puzzling se rapprocher de lui, les yeux fixés sur la dite main et son contenu. Alors, il glisse vivement contenant et contenu dans la poche bâillante de son veston fatigué, et, à mots un peu pressés, dit en s'adressant plus particulièrement au manufacturier retiré :

— Messieurs, mesdames, je vous prie de m'excuser, mais je suis contraint de vous quitter brusquement pour un moment. Je suis obligé de me rendre sans retard chez le très aimable M. Chardon, secrétaire général de l'Exposition — je dis cela, té ! pour l'estimable John Bull qui paraît très anxieux de connaître quelle direction prendront mes pas, et je serais désolé de ne pas lui être agréable en tous points. C'est tout près d'ici, à l'Administration centrale, au coin du quai d'Orsay et de l'avenue Rapp. Je vous laisse donc visiter seuls les salles de ce Pavillon de l'Espagne, si le cœur vous en dit, et comme je pourrais être retenu plus longtemps que je ne souhaite, capédious ! voici quelques notes sur le Pavillon du Grand-Duché du Luxembourg, où j'irai vous rejoindre, et que je vous demande de visiter si je tardais un peu trop à venir vous retrouver... Excusez-moi encore, millodious ! mais le temps presse et, jusqu'à tout à l'heure, j'ai bien l'honneur de vous tirer ma révérence.

Et Bouscastrol s'éloigne d'un pas rapide, laissant nos provinciaux stupéfaits de cette fuite subite et dont la cause est pour eux un mystère.

Seul, Puzzling ouvre ses longs compas et se met en devoir de suivre le Toulousain. Celui-ci se retourne et lui crie :

— Té, si vous aimez à courir, mon bon, apprêtez vos transatlantiques !

Et il prend sa course, glissant adroitement entre les groupes nombreux de promeneurs. James-Gregory aussi s'élance en avant, mais, de beaucoup moins adroit, apparemment, il n'a pas fait dix pas en courant qu'il heurte un promeneur à... l'allure militaire qui se trouve inopinément traverser juste devant lui. L'abordage a lieu si malheureu-

sement, que le pied du promeneur à grosse moustache se prend entre les longues jambes de l'Anglais qui va, à quelques pas plus loin, mesurer sa longueur sur le sol. Si vite qu'il se lève, Bouscastrol a pris une telle avance qu'il disparaît aux yeux de son acharné poursuiveur. Celui-ci serre rageusement les maxillaires, articule un « *Yes!* » plein de menace et, rebroussant chemin, vient rejoindre notre petit groupe d'expositionnistes témoins plus ou moins ironiques de sa... culbute.





CHAPITRE VI

LUXEMBOURG

LES ABSENTS ONT TORT

Après avoir longuement discuté au sujet de savoir s'ils visiteraient seuls l'intérieur du Pavillon de l'Espagne ou s'ils se rendraient, avec les notes laissées par le bohème, à celui du Luxembourg, c'est pour ce dernier que, sur l'avis de Verduret, se décident les deux couples escortés de l'inséparable Puzzling.

D'ailleurs, Mme Flore éprouve le désir de rester autant que possible en plein air

Le Pavillon du Grand-Duché que gouverne, sous la suzeraineté des Pays-Bas, le grand-duc de Nassau, se trouve placé de l'autre côté de la « Rue des Puissances Etrangères », c'est-à-dire dans la partie qui, au lieu de donner sur la Seine, s'appuie à la palissade de clôture de l'Exposition sur le quai d'Orsay. Pour l'observateur placé sur la rive droite du fleuve, il est exactement derrière le Pavillon de la Belgique, à l'angle du boulevard transversal qui fait suite à la passerelle médiane jetée sur la rivière entre les ponts des Invalides et de l'Alma.

C'est sur ce court boulevard que s'ouvre l'entrée principale du Pavillon et que s'arrêtent nos visiteurs.

Verduret, alors, ajuste tant bien que mal un pince-nez rétif... par la faute du manque de proéminence de son sup-

port, et, d'un ton important, il lit la note désespérément succincte que voici :

« Pavillon de Luxembourg (prière de ne pas confondre avec le Palais antinationaliste *idem* : pas de rapport).

« Est une reproduction partielle du Palais du Grand-Duc, à Luxembourg (XVIe siècle — jolies tourelles — Napoléon Ier y descendit en 1804) dont il reproduit quelques fragments principaux.

« Long rectangle, de 35 mètres de façade sur l'avenue, avec 10 mètres de profondeur... »

— Superficie, 350 mètres carrés, interrompit fatalement Bèchard.

Verduret poursuit sa lecture :

« A chaque extrémité, un pavillon. Celui de l'entrée principale, pavillon Est, constitue une tour haute de 20 mètres environ.

« L'entrée principale — pavillon Est — donne sur une exposition de poteries et faïences du pays. Dans la tour : premier étage, salle de lectures ; second étage, bureau du Commissaire général.

« Corps central du Pavillon, travaux de l'École des Artisans, exposition télégraphique et téléphonique, etc. *N. B.* — Ne pas oublier de montrer la reproduction du monument élevé par la Ville aux poètes nationaux Dick et Lentz, œuvre du sculpteur Federspiel — et aussi l'exposition (produits et photographies) de la station thermale de Mondorf-les-Bains, située à dix-sept kilomètres de Luxembourg.

« Sous le deuxième clocheton, c'est-à-dire pavillon Ouest, au rez-de-chaussée, brasserie de dégustation des produits du syndicat des brasseurs de la capitale luxembourgeoise ; faire remarquer dans ce bar de beaux vitraux exécutés par un artiste de Luxembourg. »

— Là, explique Verduret, deux lignes que je ne peux pas lire : c'est dans le pli du papier, le crayon est tout effacé.... Puis :

« Le Commissaire général est M. Tony Dutreux, l'ingénieur-architecte qui a construit à Luxembourg le beau monument de la « Fondation Pescator », musée de tableaux de la Ville.

« Le Commissaire adjoint est M. Auguste Dutreux, fils du précédent.

« Le Pavillon de Luxembourg, au quai d'Orsay, est construit en bois avec revêtement de carreaux de plâtre. L'architecte — français — en est M. Vaudoyer, chevalier de la Légion d'honneur, déjà chargé de la même Section luxembourgeoise aux Expositions de 1878 et de 1889.

« En dehors de son Pavillon, le Luxembourg a principalement deux belles expositions, une de l'usine Dudelange, au Palais des Mines et de la Métallurgie, et une des fameux rosiéristes et pépiniéristes du Duché, dont les échantillons sont superbes. »

Verduret s'arrête.

— Hein ? demande Bèchard... Voulez-vous que je vous aide à lire ?

— Inutile : c'est tout.

— Comment, c'est tout ?

— Absolument.

— C'est maigre !

— Ce qui m'étonne, c'est qu'avec des notes si concises, cet étonnant Bouscastrol trouve à nous dire tant de choses intéressantes.

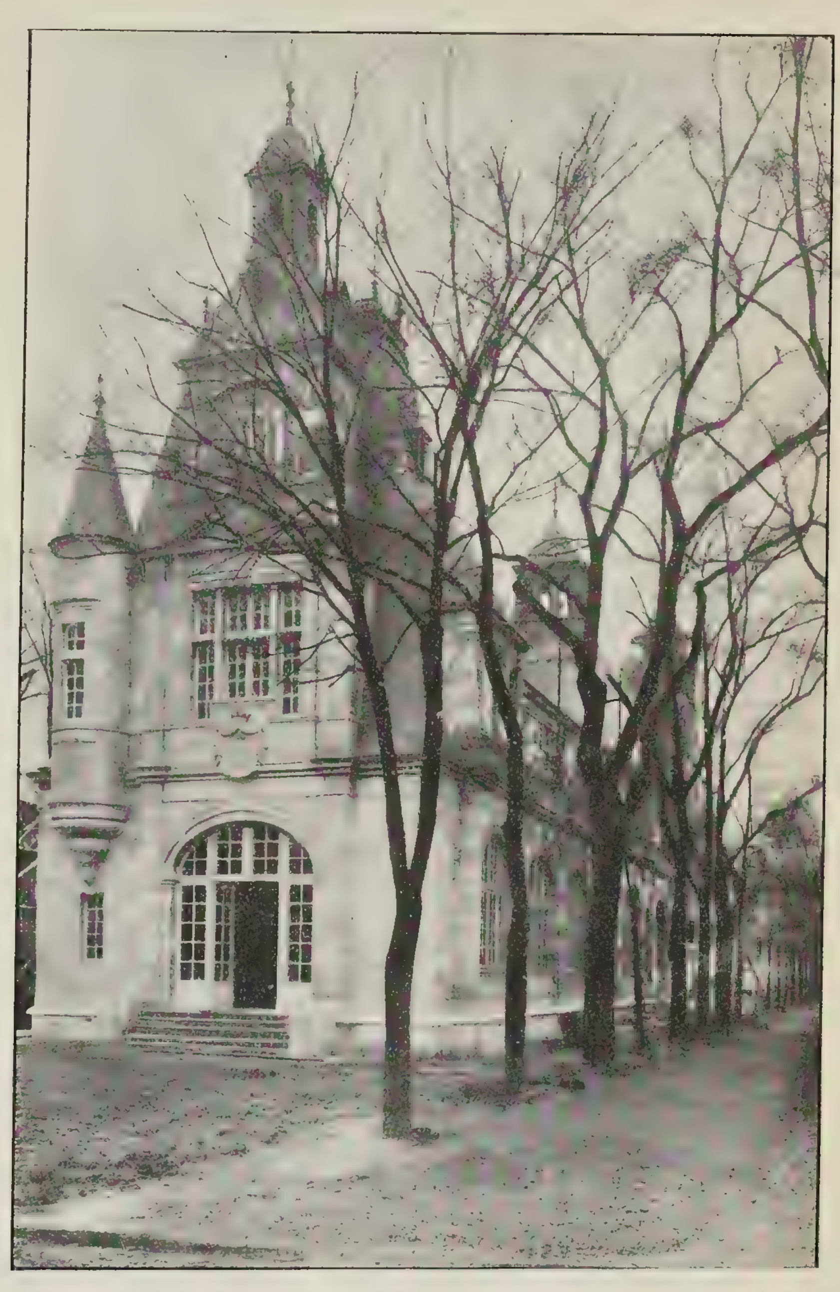
— Bah ! mon cher, ces Méridionaux sont tous les mêmes : lorsqu'ils n'ont rien à dire, ils trouvent quand même à parler.

— Bèchard, vous êtes injuste.

— Tant pis pour lui : il n'avait qu'à ne pas nous planter là... Eh bien, que faisons-nous, maintenant ?

— Nous allons visiter le Pavillon, comme il est convenu, et y attendre M. Bouscastrol. Seulement, quand nous le tiendrons, avant de passer à la visite des autres Pavillons qui nous restent à voir, nous lui demanderons des détails complémentaires.

— Ah ! vous y tenez, à son verbiage, vous !



Le Pavillon du Luxembourg.

— Bêchard, je suis venu ici pour m'instruire. Le hasard m'en offre le moyen : j'en profite.

— Allons, messieurs, dit gaiement Bertrande, ne vous disputez pas et entrons !

Puis, la jeune fille, trouvant moyen de rester en arrière avec Puzzling, lui dit tout bas :

— L'occasion, pour nous aussi, va être bonne. Mme Bêchard est toute... rêveuse ; mon oncle va être très occupé à expliquer à son ami tout... ce qu'il ignore lui-même ; donc, nous allons avoir la possibilité de causer.

— *Yes!* et de faiser alliance.

— Contre votre grand ennemi ?

— Aôh, *yes!*... Jé tenais loui dans le abhorrence : il été le caôse jé avé presque cassé le nez de môa sur le terre !

— Quel crime ! Tenez, il ne mérite aucune pitié.

— C'été one sauvage !... one Boër !... Jé allé toute raconter à vô.

Riant sous cape, la fine Bertrande se dit :

— Enfin, je vais donc, peut-être, savoir... ce qu'*il* me cache !

ERRATA

Des erreurs typographiques se sont produites dans les noms suivants :

TOME VIII. — Autriche. Lire : M. Max BEYER, Commissaire général adjoint, au lieu de *Mayer*.

— IX. — Norvège. Lire : M. Ivar AANSTAD, second Secrétaire, au lieu de *Aaustad*.

— IX. — Suède. Lire : M. Arthur THIEL, Commissaire général, au lieu de *Thill*.

Le prochain volume aura pour titre :

L'AVENUE DES NATIONS

et comprendra :

Les Pavillons de la Roumanie.
— la Bulgarie.
— la Finlande.
— la Perse.
— le Pérou.
le Portugal.
Etc.

Des dessins accompagneront le texte.

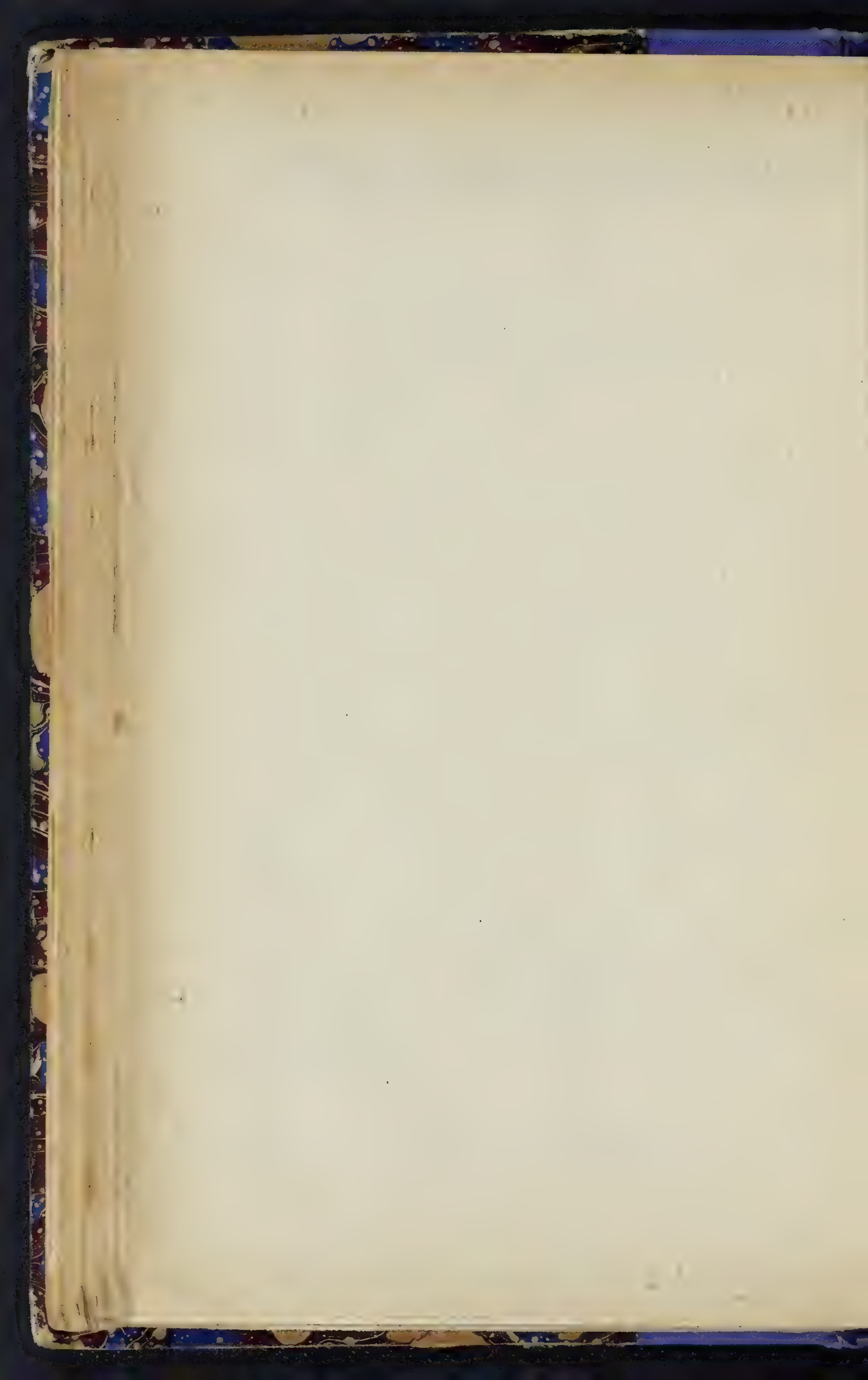
Une belle Lithographie, *faisant suite à celle du volume précédent, représentera divers Pavillons étrangers.*





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.



A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

XI

L'AVENUE DES NATIONS

EN VENTE :

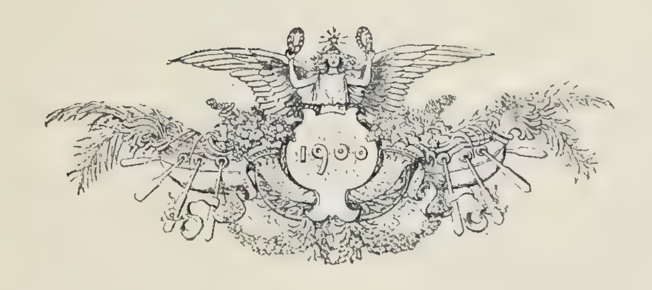
I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques**	—	» 60
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60
VIII.	**Les Pavillons des Puissances étrangères.**	—	» 60
IX.	**Les Palais des Hôtes de la France.** . . .	—	» 60
X.	**La Rue des Puissances au Quai d'Orsay.**	—	» 60

G. DE WAILLY

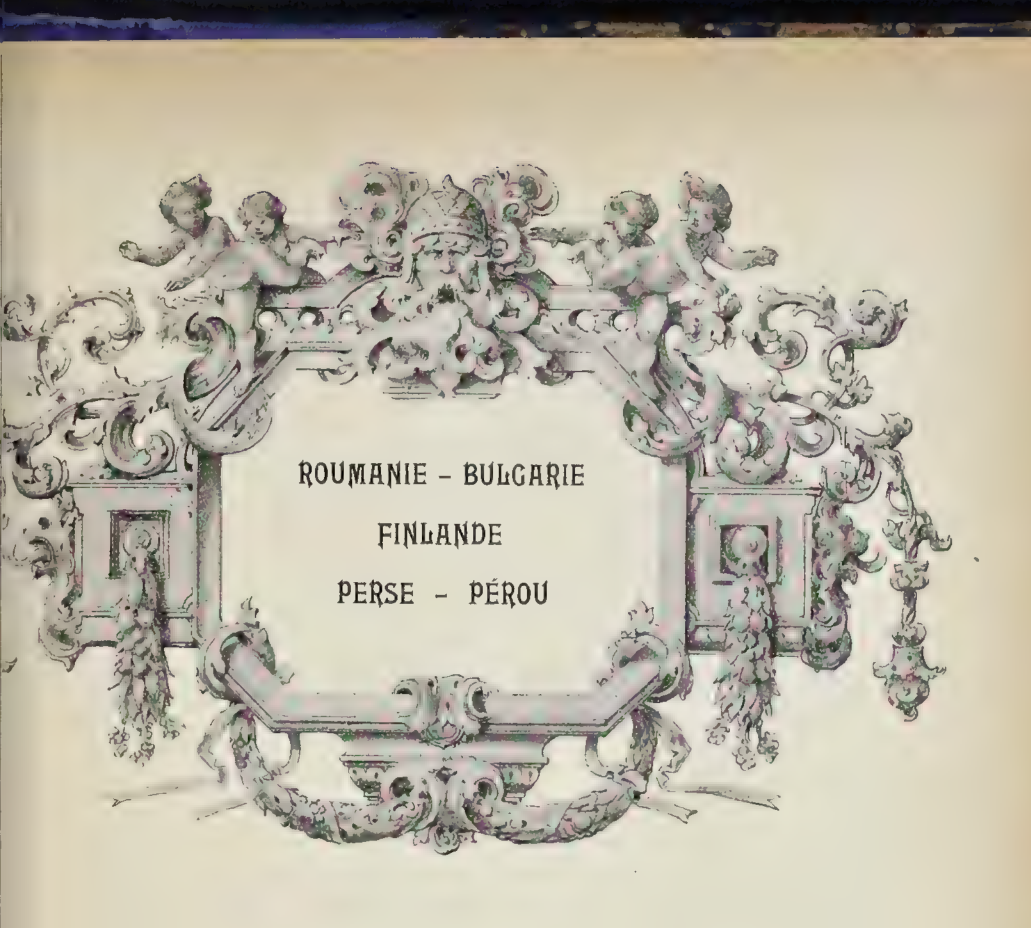
A TRAVERS
L'EXPOSITION DE 1900

XI

L'AVENUE DES NATIONS



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

LA CHASSE AU PRODIGE

§ Ier

UN PARI

Nous avons laissé notre groupe provincial en train de visiter — sans guide, hélas ! — le Pavillon du Grand-Duché de Luxembourg.

Profitant de ce que le bonhomme Verduret fait les plus louables efforts pour, le catalogue en main, remplir tant bien que mal l'office de cicerone à l'égard de son parfaitement grincheux ami Bêchard, occupation qui l'absorbe en entier ; profitant surtout de ce que Mme Flore, après avoir

commencé par jacasser comme une grosse... grive, est tout à coup tombée dans une sorte de prostration qui, sans l'empêcher de suivre machinalement « ces messieurs », la rend incapable de rien penser, dire ou voir; profitant, donc, de ce concours exceptionnel de circonstances favorables, Bertrande a mis James-Gregory Puzzling — qui ne demandait que cela — en demeure de lui faire les confidences qu'elle réclame avant de s'engager dans la secrète « alliance » proposée par l'Anglais à la jeune fille.

Or, débarrassé de la forme de langage très relativement française qu'emploie le citoyen de la libre et généreuse Albion — et dont la lecture serait une fatigue — voici l'invraisemblable histoire que Puzzling parvient à raconter, en un monologue fréquemment suspendu par la nécessité où est Bertrande de répondre aux incessants appels de son oncle :

« L'année dernière, un membre de la Chambre Haute, grand amateur de sports, ayant son yacht à Cowes, une écurie près d'Epsom, connu pour ses « challenges » sportifs de toutes natures : footbal, boxe, bicyclette, teuf-teuf, tours de force de cavalier et de piéton marcheur, lord Drysteam, pour ne pas le nommer, se trouvait à bord du bateau faisant le service de Dieppe à Newhaven.

« Le temps était superbe. Commodément assis dans un fauteuil d'osier, à l'arrière, lord Drysteam causait avec quelques amis. Leur conversation portait, non sur les premières difficultés entre Joseph Chamberlain et l'Oncle Paul, comme on pourrait le croire et comme cela n'eut pas manqué de la part de Français écervelés, mais bien sur la vitesse comparée des divers railways du monde.

« Et l'éminent membre de la Chambre des Lords était tout simplement indigné de ce que le record de la vitesse sur voie ferrée ne fut pas détenu par l'Angleterre, pas même par l'Amérique du Nord, sœur de la race d'Albion, mais bien par cette Compagnie du Chemin de fer du Nord de cette France qui, source ordinaire des inventions, arrive non moins ordinairement bonne dernière dans l'utilisation des progrès conçus chez elle, mais qui ne l'intéressent que lorsqu'ils reviennent de l'étranger.

« — C'est insupportable, disait-il avec force et conviction. A la prochaine session du Parlement, je ferai en sorte que le Gouvernement de la Reine impose à nos compagnies de railways l'obligation de la suprématie de la vitesse sur le monde entier. Il ferait beau voir que le plus vaste, le plus puissant, le plus riche et le plus « respectable » empire de l'Univers n'eût pas en tout la supériorité absolue, comme c'est son droit rigoureux par cela seul qu'il s'appelle l'Angleterre !

« Les compagnons du lord n'ont pas eu le temps d'approuver sa belle déclaration impérialiste qu'une voix ironique s'élève à quelques pas et dit :

« — Il faut pourtant, mylord, que l'orgueilleuse Albion renonce définitivement à cette suprématie et, comble de douleur! en faveur de la même voisine, la France.

« — Qui parle ainsi? demande, en sursautant sur son fauteuil d'osier, le noble membre de la Chambre Haute.

« — Moi, déclare, en s'avançant avec aisance, un jeune homme à la légère moustache brune, à la mise élégamment simple qui, depuis un moment, se tient appuyé contre le bastingage du paquebot.

« Le lord toise dédaigneusement le nouveau venu, puis détourne de lui les yeux, se disposant à poursuivre sa conversation avec ses amis comme si aucune interruption ne se fût produite.

« L'étranger sourit silencieusement, non sans hausser fort irrévérencieusement les épaules.

« — Oui, je sais, dit-il en excellent anglais ; je n'existe pas pour lord Drysteam, n'ayant pas eu le grand honneur de lui avoir été présenté. Comme je n'ai nullement l'intention de me faire connaître ici, je n'ignore pas que je demeurerai pour le haut gentleman que je contemple une quantité humaine parfaitement négligeable. Enfreignant volontairement les règles d'une sévère étiquette, je n'ai pas la prétention d'attendre aucune réponse, aucun signe, même, m'indiquant que ma voix est entendue. Mais je n'en affirme pas moins que l'Angleterre, sous le rapport de la translation ultra rapide de l'homme autour de la planète tellurienne et des conséquences qui en découlent, doit désormais — et probablement pour toujours — s'incliner humblement devant la

France... dont avant peu, si telle est sa fantaisie, des bataillons pourront fondre sur la Cité sans qu'aucun soldat de la Yoemanery ait eu le temps de faire seller son cheval... ou même d'enfiler ses bottes !

« — Aôh ! ne peut s'empêcher de faire le lord.

« — Bien, je vois que vous m'entendez, poursuit en souriant tranquillement l'inconnu. Eh bien ! milord, sachez que je n'avance rien, en ce moment, dont je ne puisse bientôt faire la preuve... oh ! discrètement, pour ne pas froisser votre susceptibilité nationale.

« — Monsieur, répond enfin le gentleman, vous ne m'êtes pas présenté, c'est vrai. Mais ce que vous dites est si étrange que, outre que la situation de compagnons de traversée excuse certaines licences, je veux, à titre de sportsman, passer outre à cette dérogation à une séculaire coutume de mon pays. Je vous serais, en conséquence, obligé de vous expliquer.

« — Je m'en garderai bien, milord. Mais je peux vous proposer un pari... de 100,000 francs.

« — Quatre mille livres sont un enjeu. Mais comment pourrais-je parier avec un inconnu ?

« — Qui se fera connaître en temps utile, croyez-le bien.

« — Et ce pari ?

« — Voici... Mais, d'abord, je vous préviens que je ne voyagerai que la nuit et que le temps où le soleil sera au-dessus de l'horizon ne comptera pas dans le compte des heures employées à faire de la route.

« — Quelle idée !

« — J'ai, pour agir ainsi, une raison majeure.

« — Soit. Eh bien ?

« — Eh bien, nous pourrons partir le même soir, aussitôt la nuit complètement tombée, vous de Londres, sur votre *hunter* le mieux en forme ; moi de Paris sur... un coursier d'un autre genre.

« — Apocalyptique ?

« — Peut-être. Toujours est-il qu'avant que vos courses nocturnes vous aient conduit jusqu'à Edimbourg, j'aurai, moi, touché successivement : un point de la côte sud de l'Angleterre, l'extrême nord de l'Ecosse ou peut-être une île

des Orcades ou des Shetland, un des fjords norvégiens des environs de Bergen, le voisinage du Cap Nord, un village à proximité de Stockholm, un lieu à ma convenance des territoires allemands ou hollandais, et serai enfin rentré à Paris... avec liberté, bien entendu, de brûler une ou deux des étapes intermédiaires si je le juge à propos, mais avec l'obligation, si je ne crois pas devoir m'arrêter, de passer par tous les points précités.

« Le lord et ses compagnons regardent l'étranger de travers.

« Celui-ci, aussitôt :

« — Je ne suis pas fou, et encore moins suis-je un mauvais plaisant.

« — Hum ! fait le membre de la Chambre Haute, à votre accent je devine que vous êtes Français, ce qui me dispense de prendre vos folies au sérieux.

« — C'est qu'alors, vous vous avouez vaincu sans combattre.

« — Du tout! Mais votre proposition, en tout cas, ne tient pas debout. Comment saurais-je que vous avez fidèlement rempli les clauses du « challenge? » Un de mes amis vous accompagnera-t-il?

« — Je m'y oppose absolument!

« — Alors?

« — C'est pourtant simple : j'ai justement sur moi une douzaine de cartes photographiques... Ces portraits de votre serviteur ont été tirés par un amateur de mes amis; ce qui explique qu'ils ne portent pas de nom de professionnel.

« — Oh ! vous tenez donc bien à ce qu'on ne puisse mettre un nom sur votre visage?

« — Peut-être. Mais cela importe peu à mon moyen de contrôle, qui est le suivant : vous prenez la peine, milord, de numéroter et de parafer au dos chacun de ses portraits. Moi, je les ferai ensuite viser dans l'ordre, avec lieu, date et heure, par les plus notables habitants que je pourrai réveiller aux endroits où je m'arrêterai, et je vous les adresserai par la poste. Il vous sera facile de faire contrôler l'exactitude de ces visa, dont les signataires, sur le vu du portrait, auront mentionné par écrit l'identité de la personne dont ils affirmeront la présence au lieu indiqué.

« Le lord éclate de rire, un peu bruyamment, à l'anglaise.

« — Ma foi, s'écrie-t-il, ce n'est pas mal imaginé et vous êtes, comme la plupart de vos légers compatriotes, un adroit farceur ! Vous voulez tout simplement collectionner quelques-uns de mes autographes.

« — Mon Dieu, milord, si cela était, je me permettrais de solliciter un peu plus qu'un numéro d'ordre et une simple signature. D'ailleurs, je ne tiens pas absolument à ce que votre nom s'étale sur l'envers de mon visage, et nous pouvons le remplacer par un signe quelconque, tracé de façon à authentiquer sûrement la carte photographique.

« — Alors, c'est sérieux ?

« — Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

« — Vous prétendez vous transporter en une semaine sur ces points si éloignés et sans communication rapide normale entre eux ?

« — Je vous ai dit en six ou sept *nuits,* voulant garder le secret de mon moyen de locomotion... Et remarquez que je choisirai des nuits moyennes, l'expédition en question ne pouvant, à mon estime, avoir lieu avant le courant de mars 1900.

« — Et si vous voyagiez jour et nuit ?

« — Sans arrêts, je ne demanderais que de soixante-dix à quatre-vingts heures pour aller de Paris au Cap Nord, en passant par l'Angleterre, et revenir au point de départ par la Suède, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande et la Belgique.

« — *By God !* si vous accomplissiez ce tour de force, je n'aurais pas besoin d'égrener des nuitées de cheval sur la route de Londres à Edimbourg. Je n'aurais qu'à me déclarer hautement vaincu sans bouger de place. Mais...

« — Quoi ? demande l'inconnu, relevant une intention railleuse dans le regard du lord.

« — Pourquoi demandez-vous, pour partir, ce long délai entre l'heure présente et le mois de mars 1900 ?

« — Parce que je ne suis absolument certain d'avoir ma *monture* prête qu'alors.

« — *Well !* c'est bien ce que je pensais : vous êtes encore un de ces illuminés qui, en fait de *monture,* chevauchent

la Chimère... Voilà un pari que je pourrais tenir sans crainte d'y risquer mes quatre mille livres sterling.

« — Alors, vous le tenez ?

« — Lord Drysteam, monsieur, se disqualifierait parmi les grands sportsmen, s'il prêtait le flanc à une telle plaisanterie.

« — Lord Drysteam, milord, a peur d'être obligé de témoigner de la défaite sportive d'Albion, et lord Drysteam, membre de la Chambre Haute, a peur d'être contraint de constater qu'un pauvre rêveur a doté la France d'un engin tel, que l'immense flotte d'Angleterre ne pourrait défendre Londres d'un coup de main, les arsenaux et les railways d'une destruction immédiate; d'un engin tel que, la Grande-Bretagne eût-elle une armée de cinq cent mille hommes, cette armée serait dans l'impossibilité d'empêcher la flamme de la ravager de l'Ouest à l'Est et du Sud au Septentrion !

« Cette fois, le noble personnage rit à gorge déployée.

« — Mais, alors, s'écrie-t-il, ce sera la fin du monde !

« — Non, milord, puisque ce sera la main généreuse de la France qui tiendra la foudre. Mais ce sera la fin de la suprématie britannique sur les faibles des cinq parties du monde ; ce sera pour longtemps la délivrance pour l'humanité, la guerre devenant impossible sans...

« — Votre permission, peut-être ?

« — Eh ! ma foi, oui, peut-être, milord !

« — Monsieur, donnez-moi vite vos portraits. Vous êtes parfaitement fou, mais vous m'avez fait passer un trop joyeux moment pour que je vous refuse de flatter votre fantaisie démente. J'adore les « *excentrics* », et je reconnais que je n'en ai pas, jusqu'ici, rencontré qui m'aient parlé sans rire de brûler l'Angleterre... en soufflant dessus. Vite, Toby, une plume et de l'encre dans mon nécessaire de voyage !... Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas connaître votre nom, pour l'envoyer au *Fun*, avec le désopilant récit de cet entretien... Mais je reconnais que, sans le complément d'originalité que donne le mystère, cette folle aventure perdrait le meilleur de son humour... Donc, monsieur le futur maître du Monde, voici vos photographies, numérotées et signées de ma main. Je vous souhaite un bon voyage au pays du Soleil de Minuit, en attendant le grand

jour où je vous verrai sortir d'une trappe, à la Chambre des Lords, la torche victorieusement incendiaire à la main...

« Et le lord, tournant le dos à l'inconnu, après lui avoir remis son lot de portraits, s'écrie, en s'adressant à ses compagnons de traversée :

« — Mes amis, il n'y a que la France pour élever au biberon de pareils bouffons : j'en rirai longtemps !

« Pendant ce temps, le jeune homme à la légère moustache brune a tranquillement remis dans sa poche ses portraits autographiés et est allé reprendre, appuyé au bastingage, sa méditative contemplation de la mer.

. . . .

« Six mois se passent. Après en avoir ri tout une longue quinzaine, il y a belle lurette que lord Drysteam a complètement oublié l'aventure du bateau de Dieppe-Newhaven.

« Or, un matin, parmi le courrier que lui présente avec le flegme de rigueur le correct Toby, il avise une lettre portant le timbre français et dont l'écriture lui est inconnue. Il l'ouvre machinalement et en tire... une photographie, celle de l'inconnu du « packet ». Il retourne vivement l'image et lit :

« *2 mars, 6 heures, soir.* — Je pars dans un instant. Préparez vos banknotes, milord. A mon retour, je vous ferai savoir comment vous pourrez me faire tenir votre chèque de quatre mille livres sterling ». Au-dessous, se trouve l'attestation de deux boutiquiers du boulevard de la Chapelle, à Paris, déclarant qu'à l'heure et au jour susdits, l'original du présent portrait était en leur présence.

« — Ah ça, se dit le lord, est-ce que ce farceur ou ce détraqué voudrait réellement me fait croire qu'il entreprend cet invraisemblable voyage ? Bah ! attendons.

« Il met la photographie de côté, après avoir bien constaté qu'elle est une de celles signées de lui et est matriculée n° 1. Tout le jour il pense à cet envoi inattendu, mais en souriant avec une parfaite incrédulité.

« Le soir, réception de la carte photographique n° 2, datée de Poole, dans le Dorsetshire, 3 mars, 45 minutes du matin, et attestée comme la précédente.

« Le lord n'en croit pas ses yeux... qu'il ne parvient guère à fermer de la nuit, tant est grande sa surprise.

« Le lendemain matin, troisième missive identique, expédiée des environs de Nickwall, capitale des Iles Orkney (ou Orcades), et portant la même date, 3 mars, 7 heures 25 minutes du matin. Cette fois, le noble lord n'a plus envie de sourire ; il bondit de sa couche, refuse, pour la première fois de sa vie, son thé matinal, qu'il remplace par un double petit verre de gin, condamne sa porte et demeure, singulièrement perplexe, dans son vaste cabinet de travail... Etre allé, en une nuit, de Paris à l'extrémité nord de l'Ecosse, en s'arrêtant à quelques dizaines de milles à l'ouest de l'île de Wight !... Cela dépassait l'imagination !...

« Le soir, rien. Le lendemain, rien. Le surlendemain, rien...

« Lord Drysteam recommence à respirer. Il se dit qu'il a été le jouet de quelque tour de passe-passe, explicable par l'admission de l'hypothèse de l'aide d'un compère ayant, avec le modèle du portrait, une ressemblance plus ou moins approchée. L'important est que le cauchemar de la réalisation de l'étrange pari ne soit qu'une fausse alerte. C'est tout réconforté par cette idée que le noble gentleman se rend à son club.

« Le lendemain, rien encore. Rasséréné, lord Drysteam se prend à rire de sa double angoisse de sportsman et de patriote impérialiste anglais. Mais, le surlendemain, tout s'effondre : quatre photographies lui arrivent à la fois : une portant le timbre de Bergen (Norvège) et le n° 3; une d'Arboga, non loin de Stockholm, et chiffrée n° 5 ; une de Linden, en Hanovre, non loin de la frontière de Hollande, n° 6; enfin, le n° 7, venant de Paris et indiquant le retour, 7 mars, à 5 heures du matin, de ce féerique voyage. Le n° 4 manque à l'appel ; mais, comme c'est celui du Cap Nord — avec lequel, en dehors des quelques semaines qui avoisinent le solstice d'été, les communications sont plutôt rares — rien d'étonnant à ce que la missive mette quelque temps à parvenir à son adresse.

« En recevant cette bordée photographique, lord Drysteam croit devenir fou. C'est donc vrai !... Un Français maudit a donc trouvé le moyen nouveau et incomparable de suppri-

mer pour l'homme la distance, et de faire en cinq jours, ou mieux, en cinq nuits, un voyage qui, normalement, en se servant des steamers et railways existants, demande près de trois semaines !... C'est vertigineux !... C'est surtout effrayant en raison des moyens d'action que donne la possession d'un tel secret à une nation qui le voudrait exploiter militairement. Ce n'était donc pas assez que l'invention des infernaux sous-marins battent en brêche la toute-puissance de la Reine des Mers !

« Blême d'angoisse, le lord se fait conduire, au galop, au War Office, où son aventure cause un trouble autrement sérieux que les nouvelles de la campagne sud-africaine. L'affaire fait l'objet d'un Conseil de cabinet où il est décidé qu'il faut à tout prix acquérir, pour l'Angleterre, la nouvelle découverte mystérieuse, ou bien, si l'on ne peut l'obtenir, ni en faisant donner en grand la cavalerie de Saint-Georges, ni par persuasion, ni par ruse, ni par surprise, faire en sorte de supprimer coûte que coûte l'invention inconnue.

« Sur l'heure, des reproductions des photographies reçues par lord Drysteam sont envoyées dans tous les offices de police du Royaume-Uni, et expédiées avec instructions précises et promesse de superbe récompense aux nombreux agents qu'Albion entretient sur le Continent. »

Tel est, dans ses grandes lignes, le récit qu'après promesse d'en garder pour elle le secret rigoureusement, James-Gregory Puzzling fait à la gentille Bertrande, non sans être obligé de s'avouer à l'intelligente jeune fille comme un des émérites limiers londoniens.

Il lui déclare — ce dont elle ne doute pas un instant — qu'il est sûr d'avoir trouvé, seul de ses confrères, la bonne piste, en s'attachant aux pas des singuliers cicerones du petit groupe provincial d'explorateurs de l'Exposition.

Bertrande, songeuse, a écouté attentivement le récit, forcément fait par bribes, du britannique détective. Lorsqu'il a fini, elle lui dit :

— Mister Puzzling, mon aide vous est tout acquise.

— *Yes !* vô il aimé le *great* pètrie, le Angleterre !

— Non. Je suis femme, voilà tout et, comme telle, je suis folle des aventures, j'adore être mêlée à une intrigue

et suis curieuse en diable. Je vous assure que, dans tout cela, l'intérêt de l'Angleterre comme celui du mystérieux parieur dont vous m'avez raconté l'histoire me sont bien indifférents. Alors, nous allons tâcher de lui faire découvrir son jeu, à ce cachottier ?

— Aôh, *yes !*

— Et vous croyez vraiment l'avoir reconnu dans ce M. Bouscastrol ?

— J'en mettrais le tête de môa sur le billotte.

— Vous savez, les femmes ont de bons yeux pour saisir le plus subtil indice de ressemblance... Montrez-moi donc cette... photographie.

— Impossibeul !

— Vous ne voulez pas ?

— Jé pòvé pas. Il avait été vôlée à môa dans le dernier nouit par des *fellows* qui avaient *boxed* môa.

— Pauvre mister Puzzling !

— Tout à l'heure encore, ces « houit », vô avez viou, ils avaient intercepté mes « quatre »... Aôh ! le rascal, il été bien défendiou !

— Bravo ! pense Bertrande.

— Comprenez : jé été broûlé, mes *boys* ils été broûlés, et jé vôlé pas metter le *french* police sur le piste.

— Dame ! elle n'a pas été créée pour faire le jeu de l'Angleterre contre un Français !

— Ce été pas cela. Le Angleterre il faisé tôjours mâcher le governement du France. C'été môa, il vôlé pas, *because* les camarades de môa ils seraient informed et alors ils prénaient le bon piste.

— En somme, quel premier service puis-je vous rendre ?

— Savoir le nom de loui et son maison.

— D'abord, le nom vous le savez aussi bien que moi : Bouscastrol.

— Ce été pas le nom de loui, et il été pas du Garonne plous qué môa.

— Comment le savez-vous ?

— Par lord Drysteam qui avait entendiou loui pâler.

— Soit... Et j'essaierai de lui faire dire où il demeure ?

— No : il dirait jamais. Il fallé faiser conduct vò par loui dans son *home*.

— Par exemple!... Pour qui me prenez-vous? s'écrie Bertrande toute rougissante.

— *Her Majesty's service.* Vô été assez jôlie pour tôrner le tête de loui. *Remember* Jioudith *and* Holophern.

La jeune fille cache sous sa main gantée un singulier sourire et, d'une voix ferme :

— Comptez sur moi, mister Puzzling. Je me dévouerai... jusqu'à l'épouser, s'il le faut!

— Nò, le flirtation il été souffisante...

§ II

LE SIÈCLE QUI MARCHE

La visite — sans guide — du Pavillon du Luxembourg est achevée. Nos provinciaux, groupés devant le seuil de l'entrée principale, interrogent en vain des yeux les alentours. Contrairement à sa promesse, Bouscastrol n'est pas venu les rejoindre, Bouscastrol ne reparaît pas à leur horizon.

Bèchard — approuvé par sa moitié qui, à peu près remise d'un trouble passager, s'appuie à son bras — prétend ne pas faire plus longtemps le « pied de grue » et poursuivre la visite des Pavillons.

Verduret, fortement appuyé par sa nièce et par les *yes* accentués du détective, déclare qu'il a promis d'attendre là le Toulousain et qu'il l'y attendra.

Bêchard riposte aigrement. Verduret s'entête. Dame Flore et Bertrande se mettent de la partie. Bref, une querelle est imminente ou tout au moins une séparation entre les deux couples... lorsque tout à coup, Verduret fait un « Ah ! » de surprise.

— Est-ce que vous apercevez enfin votre hâbleur de la Haute-Garonne !

— Non, Bêchard, ce n'est pas le joyeux Bouscastrol que j'aperçois, mais bien notre providence du jour de notre arrivée.

— Le centenaire ?

— Lui-même... Et tenez, il nous a reconnus, car il se dirige de notre côté.

Quelques instants après, le vénérable personnage à la lourde barbe blanche, aux énormes lunettes et à la peau parcheminée, aborde le groupe abandonné par ses mots dits de la chevrotante voix de tête que l'on connaît :

— Charmé de vous rencontrer, madame, mademoiselle et messieurs. Eh bien, vous avez donc terminé cette si intéressante visite des Pavillons des Puissances étrangères que vous avez rendu la volée au jeune cicerone que j'ai eu l'idée de vous envoyer ce matin ?

— Mais non, nous n'avons pas fini. Nous attendons, pour achever notre visite le retour de M. Bouscastrol qui nous a quittés tout à l'heure, au Pavillon de l'Espagne, en nous donnant rendez-vous ici.

Le vieillard secoue doucement la tête.

— Hum ! fait-il, je crois que vous ferez bien de ne pas l'attendre plus longtemps. En passant près de la Porte Rapp, je l'ai aperçu qui entrait au commissariat.

— Il nous a dit, en effet, avoir affaire au Commissariat général...

— C'est au commissariat de police que je l'ai vu entrer, et sous l'escorte de deux agents.

— Hein ?... Il serait arrêté ?... C'est impossible.

— Mon Dieu, monsieur... Monsieur Verduret, si je me souviens bien...

— L'auriez-vous oublié depuis hier soir ?

— Excusez-moi. J'ai heureusement la mémoire encore excellente pour mon grand âge, mais je n'y constate pas moins un trou, en ce qui concerne les noms propres... Donc, monsieur Verduret, il ne faut jurer de rien, voyez-vous. Ce jeune artiste — sculpteur, je crois ? — que j'eusse ignoré toujours si vous ne m'aviez parlé de lui avec éloges, est à coup sûr une vive et peut-être une remarquable intelligence ; mais il y a, dans son allure, quelque chose de factice et de voulu qui semblerait indiquer qu'il joue un personnage destiné à masquer son individualité propre. Or, ce n'est jamais sans motif que l'on adopte ainsi un rôle, et je

ne serais nullement surpris qu'il y eût, dans le passé si court de ce jeune homme, quelque chose qui légitimât l'entrée un peu trop solennelle que je viens de lui voir faire chez le magistrat de police.

— Comment, vous supposeriez ?...

— Je ne suppose rien, puisque je ne sais rien de lui. Mais j'ai idée que vous serez longtemps avant de revoir votre jeune cicerone, si même vous le revoyez jamais.

— Vraiment, ce que vous me dites là me cause une peine infinie, d'autant plus que cela s'accorde avec la singulière conduite qu'il tient avec nous depuis ce matin : un manque d'ordre dans la visite des Pavillons, dont il sautait certains pour nous y faire revenir plus tard... Et puis, des fuites soudaines, inexpliquées, et des paroles singulières... On aurait dit qu'il nous entraînait dans une partie de cache-cache.

« Mais, malgré tout, je me sentais attiré vers ce jovial, hardi et spirituel compagnon par une sympathie très vive... Savez-vous que j'ai même découvert en lui une profondeur de vues politiques absolument étonnante ? »

— Eh ! cher monsieur, nous ferons peut-être bien de ne pas chercher plus loin. J'ai, depuis un siècle, vu passer bien des gouvernements divers, mais je n'ai pas connu, parmi les démocratiques, de moins cléments que celui qui nous régente à l'égard de l'éclosion des idées audacieusement et généreusement supérieures, ni de plus timides dans la répression envers les fauteurs de désagrégation sociale, tout en étant d'un autoritarisme des plus susceptibles. Moi qui, à mon âge, ne fais plus que regarder passer la vie des autres, je ne puis retenir un sourire de philosophie ironique en voyant si diversement s'agiter les bergers des troupeaux humains que l'on appelle les peuples ; l'Europe occidentale, en particulier, me donne la comédie de la façon la plus curieuse, sinon toujours la plus sage et la plus loyale. Mais votre jeune cicerone n'a pas le triste privilège de quatre fois vingt-cinq ans pour considérer les évolutions humaines d'un œil aussi... spectateur. Il s'y est peut-être trop activement intéressé, ce qui est toujours, non pas blâmable, certes, mais dangereux.

— Alors, vous croyez ?...

— Je ne crois rien, monsieur Verduret, je le répète : je me contente d'émettre une simple hypothèse.

— Ce qui n'est pas une hypothèse, bougonne Bêchard, c'est que nous voilà en panne... ce qui m'est parfaitement indifférent, mais qui ne sera pas sans nous causer des désagréments, étant donné la manie de mon ami Verduret de prétendre se faire tout expliquer.

— C'est vrai, opine avec regret le manufacturier retiré. Ce pauvre Bouscastrol nous suggérait, à propos de chaque Pavillon, des aperçus si remplis d'à-propos et d'intérêt... Et le maladroit, qui se fait justement appréhender avant d'avoir achevé sa mission éducatrice à notre égard !...

Le centenaire, sous sa rude barbe blanche, sourit à ce joli petit cri d'inconscient égoïsme, et il ajoute :

— Vraiment, puisque c'est moi qui vous ai adressé ce jeune cicerone qui en arrive à manquer ainsi, si involontairement que ce puisse être, à son devoir professionnel, je m'en voudrais de vous abandonner dans votre détresse. Je ne prétends pas avoir la verve et encore moins, hélas ! la sonore faconde du guide que vous perdez. Mais, ces Pavillons, je les ai vus construire, j'ai causé souvent avec les hommes d'élite que sont les Commissaires étrangers, et... je crois que je pourrai vous renseigner, sinon de manière aussi gaie, originale et complète, que M. Bouscastrol, du moins de façon suffisamment utile.

— Comment, vous consentiriez ?...

— Laissez donc, je me sens aujourd'hui d'une vaillance presque juvénile, et vous accompagner me sera un plaisir, en même temps que de promener parmi ces peuples un siècle français qui marche. Voyons, que vous reste-t-il à visiter ?

— Mais, sauf le Luxembourg, tout le même côté de cette avenue des Nations.

— Bien. Comme je suis méthodique avant tout, nous allons, si vous le voulez bien, commencer notre promenade par une des extrémités. Le bout de l'avenue le plus proche de l'endroit où nous sommes est celui qui avoisine le pont de l'Alma. Allons donc voir, tout d'abord — et pour revenir ensuite dans la direction du pont des Invalides — allons voir, dis-je, le Pavillon de la



CHAPITRE II

ROUMANIE

§ Ier

BERTRANDE CONFÉRENCIÈRE

Tandis qu'à la suite du centenaire nos expositionnistes suivent en causant l'Avenue des Nations, ombragée par les arbres du quai d'Orsay, Bertrande parvient adroitement, à l'insu de son oncle et du couple Bêchard, à se rapprocher du détective londonnien. Rapidement, elle lui dit à mi-voix :

— Quel contre-temps !

— *What, miss ?*

— Mais cette disparition comme à point nommé, de celui dont nous voulons connaître le vrai nom et la demeure.

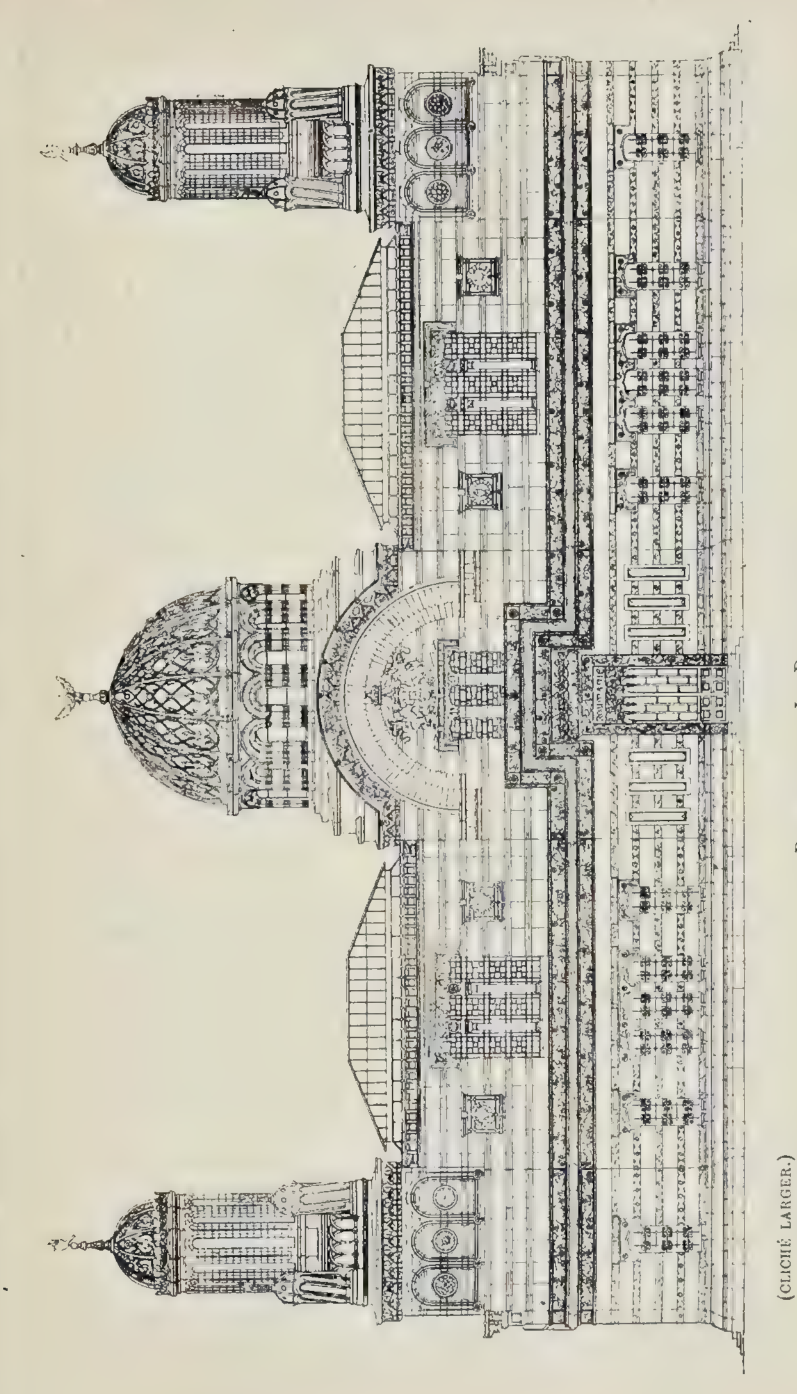
Puzzling fait une grimace qui a la prétention d'être un rire muet. Non sans une vague expression de pitié à l'égard de sa nouvelle recrue, il lui dit :

— Aôh ! ce été de même pour mòa. Le prétendiou Bouscastrol il avé disparou loui-même, *yes !*... Vô devez faiser toute pareil a le régard dé céloui-là.

Du doigt, il montre le centenaire.

— Hein ? fait Bertrande, vous voulez que je... tourne la tête à ce pauvre vieux de cent ans ?

— *Yes !* il fallé loui *conduct* vò dans son *home*.



ROUMANIE. — LE PAVILLON ROYAL.

(CLICHÉ LARGER.)

— Non!... Me voyez-vous essayer de flirter, comme vous dites, avec un « siècle qui marche!... » Il est fin comme l'ambre, ce vieillard; il me rira au nez.

— Je croyais vô plous *clever*...

— En quoi est-ce que je manque d'intelligence? demande la jeune fille d'un ton vexé.

— Du reste, poursuit l'Anglais sans répondre, cela il été, *perhaps*, plous mieux ainsi. Apprenez seulement son nom et son vraie demeure, et disez à mòa, et ce été *very well*... *Take care*... Il régâdé nôs!

Vivement, Bertrande s'éloigne de Puzzling, ayant à la fois la lèvre moqueuse et le regard soucieux.

A ce même moment, on arrive devant l'entrée principale du Pavillon Roumain, et le vieillard, invitant du geste ses compagnons à s'approcher de lui le plus possible pour ne pas obliger à trop d'efforts son organe usé, commence en ces termes:

— Je crains que, comme cicerone, vous n'ayez beaucoup perdu au change...

— Fi! c'est de la coquetterie, cela, car nous vous connaissons, fait Verduret complimenteur, mais complimenteur sincère.

— C'est la simple vérité, insiste le centenaire. D'abord, vous ne pouvez attendre d'un pauvre vieux tel que moi la verve artiste et l'exhubérance méridionale de mon jeune et vigoureux... prédécesseur. Et puis, vous avez vu par deux fois déjà combien forcer ma faible voix et parler en marchant m'épuisent. Aussi, pour me ménager, vais-je prier mademoiselle de me suppléer, au moins pour ce Pavillon.

— Moi! s'écria Bertrande en ouvrant de grands yeux. Moi qui ne sais rien, comment voulez-vous que j'explique?...

— Rassurez-vous; si je vous demande de faire la petite conférence, j'en fournis le texte... ou plutôt, c'est M. Ollanesco lui-même qui va parler par votre jolie bouche.

— M. Ollanesco? interroge Bêchard en plissant les sourcils d'un air important.

— Oui, M. Démètre C. Ollanesco, le Commissaire général du Gouvernement roumain à l'Exposition de 1900, un homme d'une distinction supérieure sous tous les rapports et dont je ne saurais trop dire la haute et délicate obli-

geance. Comme, en dilettante curieux, je m'intéressais à la construction de ces Pavillons des Puissances, j'ai commis l'indiscrétion d'aller causer avec lui de l'exposition de la Roumanie, un tout jeune royaume de vingt ans né de la principauté Valaque-Moldave qui, elle-même, ne date pas de beaucoup plus haut que le milieu de ce siècle — ce qui n'empêche pas le peuple roumain de remonter historiquement et ethnologiquement à une sérieuse antiquité, puisqu'il est né de la fusion des Daces, les occupants d'alors du territoire, et de la Colonie romaine qu'y expédia l'empereur Trajan. Voyant à quel point je m'intéresse à l'évolution des nations de la presqu'île balkanique et à la manifestation de leurs vertigineux progrès prouvés par le bel effort qu'elles font pour montrer, en cette grande Fête laborieuse de l'Humanité, ce qu'elles sont devenus et surtout ce qu'elles promettent pour un prochain avenir, M. Ollanesco a bien voulu me promettre de prendre la peine de faire, pour moi, un travail sur la participation de la Roumanie à l'Exposition. Je m'attendais à quelques notes sommaires, et c'est tout un opuscule écrit de maîtresse plume que j'ai eu le plaisir de recevoir et la joie de lire. Devant diriger aujourd'hui ma promenade vers cette rue des Nations, j'ai pris sur moi ces feuilles intéressantes et ce sont celles d'entre elles qui concernent ce Pavillon que je vais prier mademoiselle de vous lire.

— Comme ça, à la bonne heure! dit Bertrande... Mais je vous ferai observer que c'est M. le Commissaire général — et non moi — qui fera la conférence.

— Il ne pourrait, en tout cas, emprunter des lèvres plus aimables pour lui servir de porte-parole, dit d'un ton de galanterie très XVIIIe siècle le vieillard, en remettant le manuscrit sorti de sa poche profonde, véritable bibliothèque ambulante.

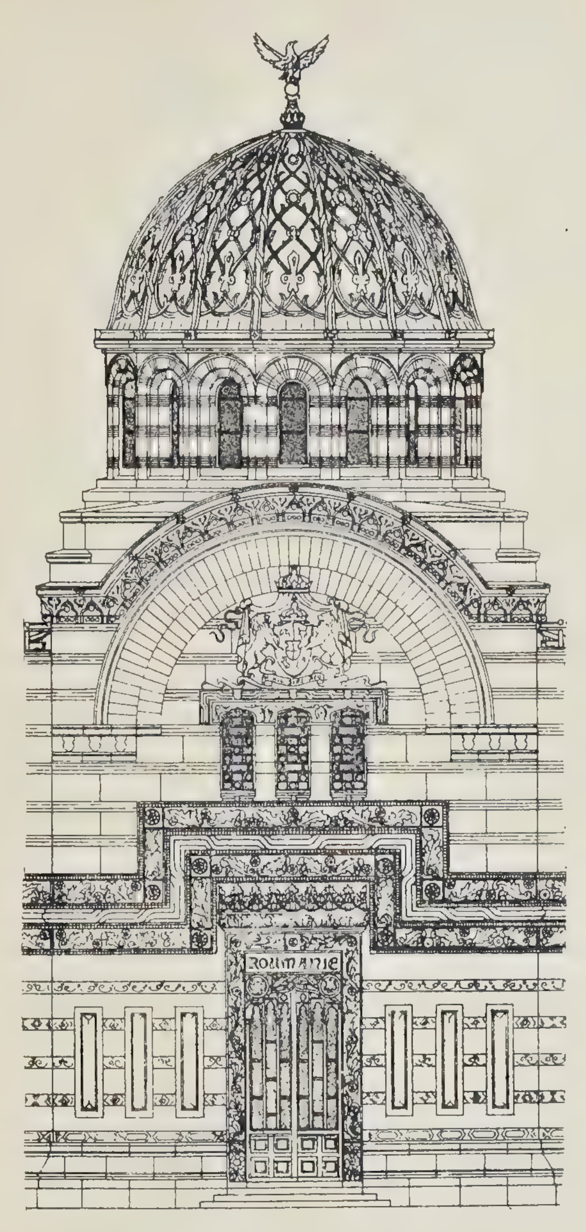
Comme Bertrande se dispose à commencer la lecture, le centenaire, d'un geste de la main, la prie de surseoir.

— M. Ollanesco est une des sommités intellectuelles de ce royaume danubien, dont l'intellectualité est, en général, si vive, et que ses origines latines ont fait un grand ami de la patrie française; de ce jeune royaume, compagnon de campagne de la Russie en 1877, et dont la reine, sous le pseu-

donyme de Carmen Sylva, est le charmant poète et le beau romancier dont toute l'Europe lettrée apprécie le talent tour à tour finement délicat et harmonieusement puissant. Quant à lui, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi de Roumanie, vice-président de l'Académie Roumaine, il est l'un des diplomates et des lettrés les plus en vue de son pays. Né à Focsani en 1849, M. Ollanesco faisait ses études en France, lorsque la guerre de 1870 l'obligea à aller les poursuivre et les achever en Belgique. Tour à tour magistrat, maire de la ville de Técutch, député au Parlement Roumain, il a fait néanmoins de la diplomatie sa principale carrière. Entré en 1876 au ministère des Affaires étrangères, en qualité de chef de cabinet du ministre, il fut désigné, en 1878, pour assister le Commissaire général roumain près les armées impériales russes, lors de la participation de la Roumanie à la guerre russo-turque, en 1877-1878. Premier secrétaire à Constantinople en 1880, chef de la Division Consulaire et du Contentieux au département des Affaires étrangères en 1883, secrétaire général de ce même département en 1885, chargé d'affaires à Vienne en 1887, il se vit confier, en 1889, la Légation royale de Roumanie à Athènes. Il abandonna ce poste en 1893, à la suite de la rupture des relations diplomatiques entre la Roumanie et la Grèce, à propos de l'affaire Zappa. Depuis, M. Ollanesco s'est plus spécialement occupé de littérature. Il a fait représenter avec succès plusieurs ouvrages dramatiques sur la scène roumaine — entre autres une magistrale traduction en vers du *Ruy Blas* de Victor Hugo. Sa très remarquable traduction — égale-



M. OLLANESCO
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA ROUMANIE.



ROUMANIE. — LE DÔME DU PAVILLON ROYAL.

ment en vers roumains — des principales œuvres d'Horace lui a ouvert, en 1893, les portes de l'Académie roumaine,

dont il est actuellement le vice-président. On doit également à M. Ollanesco, qui est depuis longtemps membre de la commission des théâtres de Roumanie, une très intéressante et très savante histoire du théâtre roumain, depuis ses origines jusqu'à nos jours.

— Màtin, fait Verduret, je vois que M. le Commissaire général roumain n'est pas précisément le premier venu !

Le vieillard s'incline en signe d'assentiment et, de la main, invite ertrande à commencer sa... conférence. Celle-ci, de sa voix claire et oliment timbrée, lit aussitôt :

« La Roumanie, qui n'avait pris officiellement part, depuis 1867, à aucune de nos Expositions universelles, résolue à figurer brillamment à celle de 1900, a fait voter par son Parlement une somme de DEUX MILLIONS pour sa participation au grand tournoi pacifique... »

— Bigre, deux millions, c'est un chiffre ! interrompt Bèchard en faisant claquer admirativement sa langue.

La jeune fille poursuit :

«... Elle a appelé à la tête de son Commissariat général, ainsi que des divers Comités d'organisation de son exposition, des hommes d'une valeur éprouvée, presque aussi connus en France qu'en Roumanie ; enfin, elle a confié le soin d'édifier ses deux principaux Pavillons à M. Formigé, l'architecte de la Ville de Paris, universellement connu par le retentissant succès de ses Palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux érigés au Champ-de-Mars lors de la dernière Exposition de 1889.

« La tâche de l'éminent artiste n'était pas des plus aisées, étant donné que les Pavillons doivent être une reproduction ou une synthèse de l'architecture nationale de chaque pays, en montrer le caractère distinctif et s'inspirer, tantôt des souvenirs du passé, tantôt des formes nouvelles et des créations plus récentes de l'art moderne.

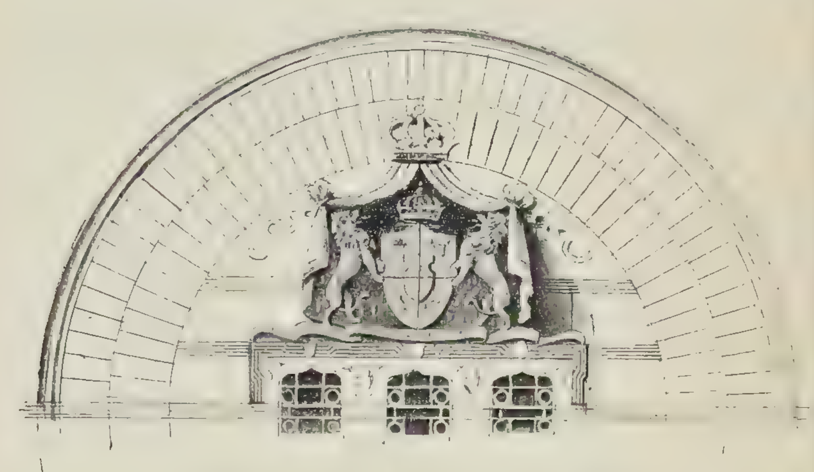
« Or, la Roumanie qui, depuis les temps les plus reculés jusque dans la première moitié de ce siècle, n'a eu d'autre souci que de défendre son existence contre les hordes des envahisseurs, qui n'a jamais pu jouir des loisirs fécondants de la paix, qui pendant plus d'*un siècle et demi* a subi le

joug de la domination étrangère, ne possède pas encore à l'heure qu'il est une architecture nationale bien caractérisée. Forcés de chercher un refuge dans leurs forêts et dans leurs montagnes, craignant toujours la surprise d'un coup de main, condamnés à une vie plutôt errante et nomade, les anciens Roumains ne pouvaient songer à bâtir des villes ni même des maisons dont le séjour ne leur offrait aucune sécurité. Braves et pieux, ils ne rentraient de quelque expédition lointaine que pour manifester leur foi religieuse en bâtissant des églises.

« C'est ce qui explique pourquoi seule l'architecture religieuse existe en Roumanie. On n'y relève presque aucune trace d'édifices civils ou militaires anciens ; en revanche, on y trouve un nombre incalculable d'églises et de couvents. Il n'est pas de ville d'une population moyenne de dix à quinze mille habitants qui ne compte au moins une dizaine d'églises. Bucarest en a cent quinze, Iassi cinquante, et l'on peut estimer actuellement à environ sept mille le nombre des édifices de toutes sortes, églises, couvents, monastères, consacrés au culte dans le jeune royaume danubien. Cette profusion de monuments religieux ne pouvait manquer de frapper l'esprit et les yeux de M. Formigé, au cours du voyage qu'il entreprit en Roumanie pendant l'été de 1898, dans le but d'étudier sur place le type prédominant de l'art architectural roumain.

« Désireux de conserver au Pavillon qu'il avait été chargé d'édifier au quai d'Orsay le caractère, le style, l'ornementation des constructions roumaines qui avaient fixé son attention, et de mêler aussi à ces éléments quelques formes plus nouvelles, inspirées de l'évolution toute naturelle qu'aurait accomplie l'art roumain s'il avait pu suivre sa marche et son développement réguliers à travers les âges, M. Formigé s'est appliqué et a réussi à faire œuvre d'artiste en se montrant, dans la conception et l'exécution de son Palais, novateur original en même temps que gardien respectueux des traditions du passé. Les types d'architecture roumaine des XVIe et XVIIe siècles qui ont le plus contribué à inspirer l'auteur de ce Palais sont les églises d'Argesh, des trois Hyérarques de Iassi, d'Horezu, toutes trois fleurs tardives mais originales de l'art byzantin. »

— Un moment, s'il vous plaît, mademoiselle. A propos de cette église de Curtea d'Argesh — dont la situation est si pittoresque au nord de la ville entourée des imposants contreforts des Alpes de Transylvanie, cette chaîne méridionale



ROUMANIE. — LES ARMES DU PAVILLON ROYAL.

des monts Karpathes — je veux vous dire une vieille légende roumaine qui fleure terriblement son moyen âge ignorant et superstitieux. Cette église est due à l'un des premiers *Domni* ou princes roumains, nommé *Radu-Negru* (Rodolphe le Noir), qui la fit élever au commencement du xve siècle. Il chargea de la construction un Maître Tailleur et Assembleur de Pierres, c'est-à-dire un architecte, nommé Mestéroul-Manolé. Or, tout ce que celui-ci édifiait pendant le jour, par suite de quelque diabolique sortilège, s'effondrait pendant la nuit. Il fallait conjurer ce mauvais sort et, pour cela, les maîtres travailleurs, assemblés la nuit en conseil secret, ne trouvèrent rien de mieux que le plus cruel des sacrifices humains. Ils décidèrent, avec l'impitoyable esprit de ces temps de barbarie, que le plus proche parent du premier travailleur qui, avec le jour, paraîtrait sur le chantier, serait *muré* dans la rebelle et démoniaque maçonnerie. Dès l'aurore, les voilà rôdant autour de l'église en construction, et la première personne qui se présente, c'est... la propre femme de l'architecte. Mestéroul-Manolé veut se précipiter

au devant d'elle ; ses compagnons le retiennent de force et l'empêchent de crier... Le malheureux invoque le Dieu du ciel et toutes les forces de la terre, les suppliant d'inspirer à sa femme l'idée de retourner en arrière. Il n'est pas exaucé ; elle avance toujours... elle arrive sur le chantier ! Or, Mestéroul-Manolé a solennellement juré d'emmurer *lui-même* la victime expiatoire et, comme le patriarche Abraham, il s'incline devant ce qu'il croit être la volonté d'En-Haut. Le cœur torturé, il impose à ses lèvres de sourire ; l'âme saignante, il commande à sa voix de se faire gaie et à son esprit ulcéré de jouer une horrible comédie. Il prend sa femme par la main et l'amène au pied de la muraille maudite.

« Là, par manière de jeu auquel la malheureuse se prête en riant, il veut lui faire figurer une sainte dans une niche ; mais comme, paraît-il, de la sainte on ne doit voir que le buste, il élève la maçonnerie jusqu'à la taille de sa femme... et celle-ci rit toujours. Mais alors, pris de frénésie, le voilà qui ajoute une pierre, et, très vite, une autre. Alors, seulement, la victime s'inquiète, puis s'émeut, puis prend peur !... Le mur montant toujours, elle comprend enfin, éclate en sanglots et en supplications. Lui, les yeux éperdus, travaille avec une ardeur de folie... Le mur atteint le cou. Il regarde une dernière fois ces lèvres tordues d'épouvante, ces prunelles dilatées d'horreur, ce front et ces cheveux qu'il aime tant et, avec un cri de démence, pose une dernière pierre qui achève l'œuvre cruelle... puis il tombe sans connaissance au pied du mur. Longtemps on entend, à travers la pierre, des appels de plus en plus faibles et, lorsque l'architecte reprend ses sens, le silence de la mort règne absolu et lui apprend que tout est consommé.

« Les travaux, dès lors, s'achèvent sans encombre : les murs scellés d'une vie humaine résistent aux maléfices de Satan. A la fin des travaux, le Domni condamne l'architecte à demeurer, sans moyens d'en descendre, sur le toit de l'édifice, afin qu'il ne remette jamais à la truelle une main aussi habile et qui construirait d'autres temples de Dieu. L'architecte se fabrique alors des ailes de bois pour tenter de fuir la mort... Mais il tombe et se tue. Dans sa chute, le corps de Mestéroul-Manolé crève le sol, d'où jaillit, voisine

de l'église, une fontaine toujours existante et qui porte le nom de l'architecte. »

— Brrrrr ! fait en se moquant le farinier, c'est un conte de Barbe-Bleue que vous venez de nous réciter-là !

— Moi, dit dame Flore, j'en ai la chair de poule.

— Faisons vite diversion, alors ! Mademoiselle, voulez-vous continuer de nous lire la prose élégante de M. Ollanesco? Vous en étiez au passage où il est question des trois églises auxquelles sont empruntées les parties principales du Pavillon, n'est-ce pas?

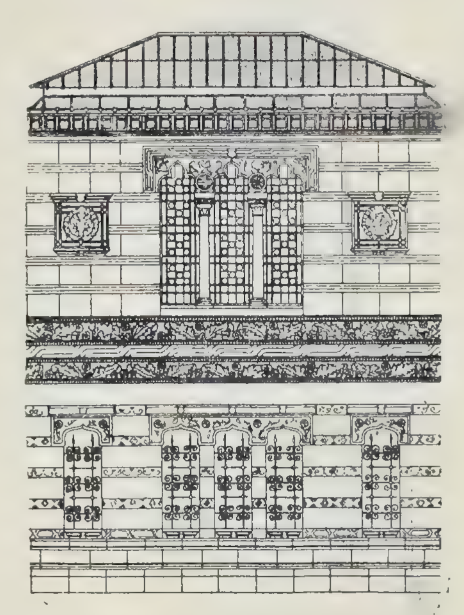
— Oui, monsieur.

Et elle ajoute :

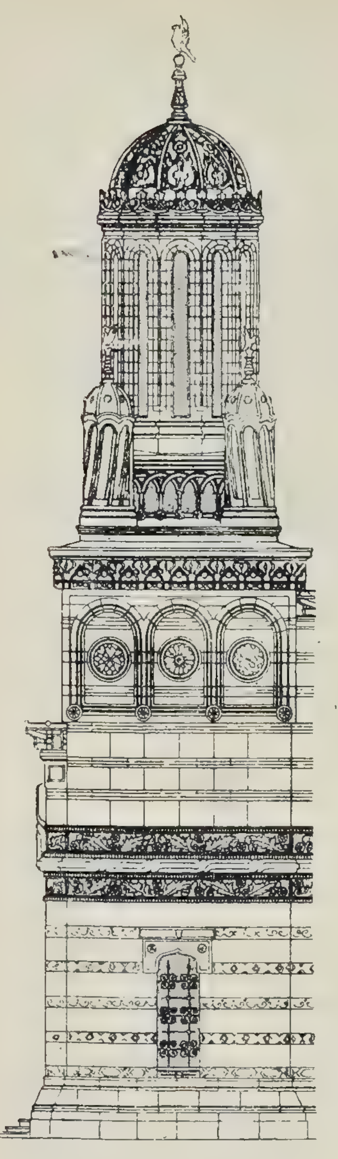
« C'est ainsi que le hall central du Pavillon royal reproduit le pronaos du monastère d'Horezu. Surmonté d'une vaste coupole mesurant trente mètres de hauteur, ce hall est occupé par un grand escalier à double rampe conduisant aux galeries du premier étage, lesquelles se terminent par deux élégants Pavillons couronnés de deux clochetons, dont la forme est empruntée à la cathédrale d'Argesh, restaurée il y a quelques années par un autre architecte français, M. Lecomte du Noüy.

« Sur les façades sont reproduits divers motifs inspirés par l'architecture et la décoration des monuments religieux roumains. La porte principale n'est autre que le porche de l'église d'Horezu ; les fenêtres latérales imitent celles de l'église de Stavropoleos, tout en étant de plus grande dimension ; les colonnades des extrémités tiennent à la fois du pronaos d'Horezu et de celui d'Argesh ; enfin, sur la façade principale, l'arc du grand tympan, dont la courbe est d'un effet si puissant, a été emprunté à l'église d'Argesh, mais s'est enrichi en même temps de la corniche à consoles de l'église des Trois-Hyérarques de Iassi. C'est également cette dernière église qui a fourni le dessin de la frise qui forme une riche ceinture à tout le monument. Comme à Argesh, les coupoles sont ornées de rinceaux et de cabochons dorés du plus heureux effet décoratif. Quant à l'appareil des murs de façade, il comporte des assises de briques émaillées, en même temps que des motifs de sculpture, dont la variété constitue un ensemble des plus harmonieux.

« Le second Pavillon que M. Formigé construit pour la Roumanie, au quai d'Orsay, de l'autre côté du pont de l'Alma, et qui est destiné à l'exploitation d'un restaurant national — où une place d'honneur sera faite, bien entendu, à la cuisine française — reproduit un type de l'antique maison des champs roumaine. Ici encore, l'œuvre qu'a tenté de réaliser l'architecte présentait un problème assez difficile à résoudre, car les spécimens de ce genre d'habitation sont devenus peu communs. Ces maisons, bâties sur un soubassement élevé, n'avaient au niveau du sol qu'une porte d'entrée pour le cellier; les appartements, situés au premier étage et recouverts d'un large toit, étaient entourés de galeries à jour, où on n'accédait que par une échelle et du haut desquelles les habitants n'avaient aucune surprise à redouter. Il s'agissait de se défendre contre les incursions des barbares qui dévastaient le pays et chaque maison — surtout les maisons des champs — était une sorte de citadelle capable de soutenir, au besoin, un siège en règle. A mesure qu'une sécurité relative vint régner dans les campagnes, le soubassement de la maison fut graduellement abaissé et la galerie de défense prit peu à peu l'aspect d'une loggia plus ou moins saillante. C'est de ce dernier type que M. Formigé s'est inspiré dans la construction du restaurant roumain.


ROUMANIE. — TYPE DE FENÊTRES.

« Il s'est servi à cet effet des éléments les plus purs et les plus authentiques qu'il a rencontrés dans les édifices anciens, en conservant d'une part à ces éléments leur caractère et leurs proportions, et en s'attachant d'autre part, aussi bien par le fini du travail que par une préoccupation con-



ROUMANIE. — LE CAMPANILE DU PAVILLON ROYAL.

stante d'harmoniser les couleurs, à faire du moderne et à créer comme un art nouveau dérivant en droite ligne de l'ancien art architectural roumain.

« Les motifs de décoration des antiques monuments religieux de la Roumanie ont été également mis à contribution par l'éminent architecte pour donner à son œuvre un caractère vraiment national. Les colonnes de la loggia sont copiées sur celles qui décorent les bâtiments claustraux du monastère d'Anthyme; les balustrades rappellent celles de l'église de Stravropoléos, avec cette différence que l'architecture et la sculpture y sont moins byzantines de formes, enfin les frises en terre cuite sont une reproduction des frises des églises de Harlau et de Saint-Nicolas-de-Iassi. Dans cet édifice comme dans le grand pavillon, l'appareil des briques apparentes, les charpentes polychrômes, enfin la frise formée de disques en grès flammé, d'un coloris si harmonieux, viennent donner l'impression exacte du style original qui caractérise l'architecture roumaine et montrer ce qu'aurait pu devenir cet art, si plusieurs siècles d'asservissement n'en avaient brusquement arrêté l'essor. »

— Mademoiselle, interrompt le centenaire, voulez-vous, avant que nous pénétrions dans le Pavillon — j'allais dire le sanctuaire — lire le passage où M. Ollanesco parle de ses principaux collaborateurs?

— Tout à vos ordres, monsieur. Voici :

« M. Ollanesco s'est fait adjoindre, comme commissaire spécial, M. N. Coucou, député au Parlement roumain, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, ancien directeur des travaux de la ville de Bucarest, et ancien secrétaire général du Ministère de l'Agriculture, du Commerce, de l'Industrie et des Domaines. M. Coucou est l'auteur d'un ouvrage sur le pétrole et ses dérivés, publié en 1881, et qui a obtenu les suffrages de l'Académie roumaine, et il s'est fait en outre connaître très avantageusement, par une compétence toute spéciale, dans les diverses questions industrielles.



M. BENJESCO
DÉLÉGUÉ DE LA ROUMANIE.

« Les deux principaux délégués du Commissaire général sont bien connus à Paris : l'un, M. Georges Sterian, élève diplômé de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, où il a suivi le cours de M. Guadet, ancien député au Parlement roumain, ancien directeur de l'Ecole d'architecture de Bucarest, membre de la Commission des Monuments historiques et conseiller technique du Gouvernement royal, est l'un des meilleurs architectes que compte la Roumanie, et a participé à la restauration de la cathédrale d'Argesh, ainsi qu'à celle de l'église des Trois-Hyérarques de Iassi — l'autre, M. Georges Bengesco, ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Roumanie à Bruxelles, La Haye et Athènes (où il a été spécialement envoyé en 1896 pour renouer les relations diplomatiques rompues à la suite du départ de M. Ollanesco) est l'auteur d'une bibliographie des œuvres de Voltaire en quatre volumes, couronnée à deux re-

prises par l'Académie française; d'une bibliographie franco-roumaine du XIXe siècle; d'une bibliographie de la question d'Orient, ainsi que de plusieurs autres ouvrages historiques et littéraires qui ont été accueillis avec faveur en France aussi bien qu'à l'étranger. M. G. Bengesco est membre correspondant de l'Académie roumaine, membre correspondant de la Société d'histoire diplomatique et vice-président de la Société d'histoire littéraire de la France. »

— Ah ça! tous les hommes d'État sont donc artistes, dans ce pays-là?

— C'est, monsieur Bêchard, riposte en souriant le centenaire, un avantage que la plupart des nôtres pourraient leur envier... Pour ne pas abuser de la complaisance de mademoiselle, je vous dirai rapidement que, parmi les autres délégués roumains brillent le prince Ferdinand Ghika, le peintre éminent Grigoresco, M. Ghitza, ancien député, etc.; que le très aimable secrétaire du Commissariat est M. Constantin C. Mano, ancien juge au Tribunal de Bucarest; que M. Nicolas Philippesco, vice-président de la Chambre des députés et ancien maire de Bucarest; le général Bengesco-Dabija, contrôleur général de l'armée; M. Minco, architecte; M. Scortzesco, député; M. Zanné, grand industriel, sont les principaux membres du Comité consultatif, et je vous inviterai à entrer dans le Pavillon dont les exposants — ainsi, d'ailleurs, que ceux dont les produits sont disséminés dans les diverses sections de l'Exposition — sont une véritable élite industrielle obtenue par voie d'élimination. Tout en visitant, mademoiselle voudra bien continuer de lire, et c'est ainsi que ce sera M. Ollanesco lui-même qui vous fera le grand honneur d'être votre cicerone... et que je pourrai réserver mes faibles forces.

Le groupe, amusé par ce mode nouveau de documentation, franchit le seuil et Bertrande poursuit :

« Une partie du rez-de-chaussée du Pavillon royal — côté gauche faisant face au Palais de la Bulgarie, est plus spécialement réservé à l'Exposition du sel gemme. On connaît l'abondance et la richesse des gisements de sel gemme en Roumanie, qui peuvent rivaliser avec les célèbres mines de sel de la Galicie. On peut citer notamment les mines

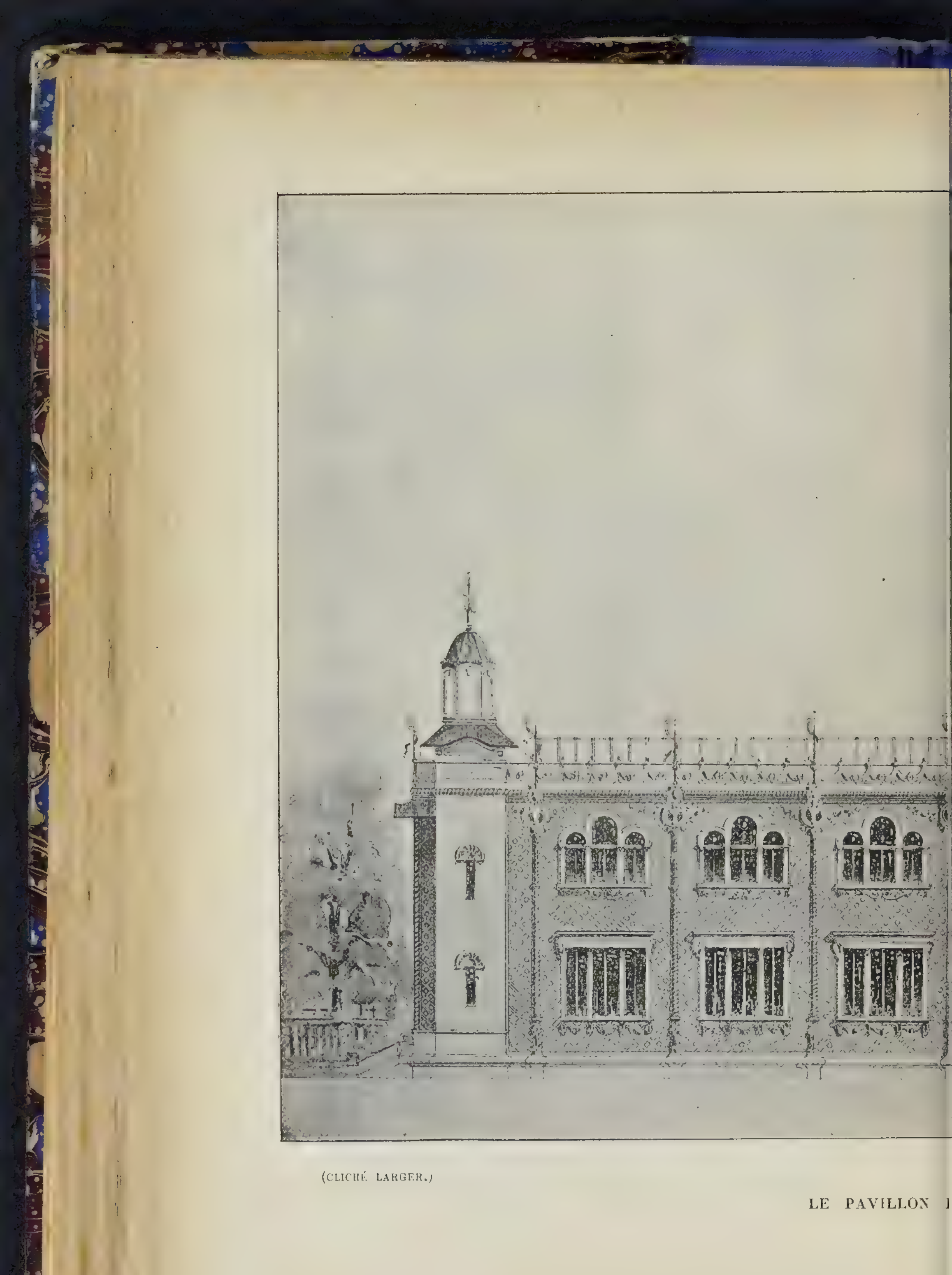
d'Ocna, dans le district de Bacau, celles de Slanic, de Téléga et de Doftana, dans le district de Prahova, enfin celle d'Ocnele-Mari, dans le district de Valcea. Exploitées par l'Etat, qui en tire des revenus considérables, et qui emploie à l'extraction du sel, soit les condamnés aux travaux forcés, soit des paysans de certains villages voisins des salines, les mines de la Roumanie, éclairées à la lumière électrique et dotées de tous les perfectionnements que la science de nos ingénieurs modernes a su trouver pour ce genre d'exploitation, constituent à la fois l'une des curiosités et l'une des principales richesses de la Roumanie. Les diverses variétés des sels gemmes roumains sont ici représentées par des blocs de grosseurs différentes, parmi lesquels un admirable globe de DEUX MÈTRES de diamètre reposant sur un piédestal de $1^{m}50$ de hauteur, également en sel.

« C'est aussi dans cette section du Pavillon royal que figurent les instruments et procédés des Lettres, des Sciences et des Arts : le papier, la carrosserie et la sellerie, enfin les peaux et les cuirs. Toujours au rez-de-chaussée, mais du côté faisant face au pont de l'Alma, prennent place les Cristaux et la Céramique — produits de la fabrique d'Azuga et de la Société de Basalte ; — la Mécanique et la Métallurgie — celle-ci plus spécialement représentée par les articles en fer et en fonte émaillée, dorés, argentés, nickelés, de la maison Jacques Catz ; — enfin les Minerais et leurs dérivés industriels, depuis le pétrole, la parafine, l'ozokérite, jusqu'à la cire fossile, le bel ambre noir de Valachie, l'albâtre, le charbon de terre, les lignites, etc... »

— Mesdames, messieurs, prie le vieillard, gravissons, si vous le voulez bien, le superbe escalier central qui conduit du rez-de-chaussée au premier étage... Et maintenant, cette ascension faite, vous voyez... Mais, poursuivez, mademoiselle : je m'en voudrais trop de remplacer, par ma vieille voix cassée et par ma pauvre prose improvisée, votre délicieux organe et la claire documentation de M. Ollanesco !

Bertrande, tout en marchant, annonce donc :

« — C'est, à gauche : l'Exposition des Industries diverses ; — de la Décoration fixe des édifices publics et des habitations ; — des Meubles et Tissus pour meubles; à signaler



(CLICHÉ LARGER.)

LE PAVILLON I



BULGARIE

un très beau mobilier en noyer sculpté avec un portail monumental exposé par l'Ecole des Arts et Métiers de Bucarest; — du Génie militaire : armes, spécimens et produits de la pyrotechnie, aperçu des travaux exécutés par l'Institut cartographique de l'armée ainsi que de l'organisation de la manutention : habillements, équipements, literie militaire, etc. — A droite : la Papeterie, l'Economie sociale et l'Hygiène — collection complète des Eaux minérales roumaines, avec une description des stations balnéaires de l'Etat; Service sanitaire en Roumanie, avec la description des Instituts de vaccine de l'Etat, des Instituts de chimie de Bucarest et de Iassi, des Instituts antirabiques organisés par le professeur Babesh, le collaborateur de M. le professeur et sénateur Cornil, etc. ; — l'Education et l'Enseignement, avec les remarquables publications de l'Académie roumaine, qui forment plus de cent dix volumes, etc. — Enfin, l'extrémité droite de cette galerie supérieure sera tout entière occupée par l'Exposition de l'Administration du Domaine de la Couronne, placé sous la haute et habile direction de M. Jean Kalindéro, l'un des jurisconsultes et des économistes les plus éminents de la Roumanie ; — procédés de l'exploitation rurale, des industries agricoles et forestières, des pêcheries, de l'horticulture et de l'arboriculture, de l'outillage mécanique, etc.

« Une exposition rétrospective d'objets d'art anciens complète la série des collections du Pavillon royal. On y voit figurer le célèbre trésor de Pétroassa en orfèvrerie ancienne, en or massif, enrichi de pierreries, qui est un des rares spécimens que l'on possède en Europe de l'orfèvrerie barbare, lequel a appartenu, selon toute vraisemblance, à Alaric, roi des Visigoths; — des Etoffes et Broderies religieuses appartenant au Musée de Bucarest et provenant de divers couvents de Roumanie : chasubles, étoles, *épitaphions*, etc., des XIVe au XVIe siècles; — des Produits de l'Art typographique roumain du commencement du XVe siècle : psautiers, évangiles, livres de liturgie, en langues slave et roumaine; — enfin un magnifique Evangile manuscrit, avec enluminures, par S. M. la reine de Roumanie, « Carmen Sylva », dont l'exécution est une merveille d'art, et que Sa Majesté a offert à la cathédrale d'Argesh. — Des vases

sacrés en or et en argent, de très belles portes d'églises en bois sculptés du XIV[e] siècle, des vêtements sacerdotaux d'une grande richesse, une collection de médailles et d'estampes anciennes donnent à cette exposition un intérêt et un attrait tout particuliers. »

§ II

LES MARCHES GÉANTES

Le vieillard arrête la jeune lectrice.

— Merci, mademoiselle, dit-il. La suite intéresse l'ensemble de l'Exposition Roumaine qui n'a pu accueillir que quelques centaines d'élus sur les cinq mille demandes d'exposants reçues au Commissariat... Donc ce qui suit nous sortirait du cadre des Pavillons du quai d'Orsay, et ne sera intéressant pour vous tous que lorsque vous visiterez les nombreuses sections où expose la Roumanie. Ce qu'il faut que je vous dise avant que nous quittions ce Pavillon, c'est quelques mots sur ce pays plein d'avenir, et ce très ancien peuple latin jeté depuis tant de siècles parmi les races slave, grecque et ottomane, qui l'entourent. Rassurez-vous, chère madame Bêchard, de qui je n'ai pas oublié les tendances à l'impatience : je traiterai cette double question en quelques mots.

« Le territoire moldo-valaque qui compose la Roumanie, mitoyen avec la Russie d'une part et l'Autriche de l'autre, ce qui lui donne sa haute importance politique, s'étage, du Danube et de son affluent le Prut, qui lui servent de frontières méridionale et orientale, jusqu'aux monts Karpathes qui la séparent de la Transylvanie autrichienne en trois zones bien déterminées, qui forment comme trois marches géantes : première marche, l'immense plaine qui, en face la Bulgarie, s'appuie à la rive gauche du grand Danube, et vers la Russie, à la rive droite du Prut; deuxième marche, la région des collines formée par les premiers contreforts des monts, Alpes de Transylvanie en Valachie, Karpathes

en Moldavie; enfin, troisième marche, la région pittoresque de ces montagnes. Comme vous voyez, c'est un pays complet possédant les trois sols : le plat, propre à l'agriculture, l'accidenté et le montagneux, et ayant de plus, toute la côte maritime de la province de Dobroudja, sur la mer Noire.

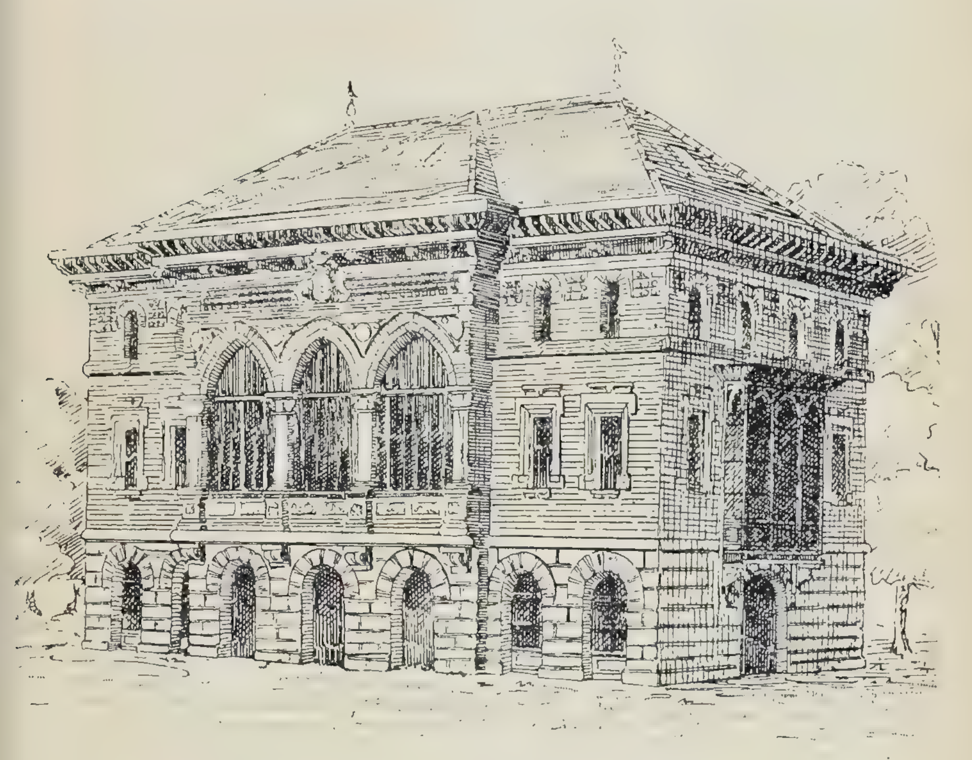


ROUMANIE. — TYPES DE LA MONTAGNE.

Comme, en outre, il est bien délimité par des frontières naturelles fluviales et alpestres, ce jeune royaume a la constitution géographique normale pour développer en sécurité sa richesse industrielle et terrienne.

« Et ce territoire est habité par une population de plus six millions d'êtres robustes, sains, intelligents et d'une grande beauté de race. La langue qu'elle parle, qui n'est autre que le vieux latin populaire d'avant l'ère chrétienne, dit son origine coloniale romaine. La colonie trajane, aban-

donnée parmi les Daces, a englobé ceux-ci au lieu, comme certains le croient, de s'être fondue en eux. Les qualités belliqueuses originaires de la race se sont perpétuées grâce à des luttes incessantes, d'abord pour conquérir son indépendance obtenue vers la fin du XIII[e] siècle et ensuite pour la conserver ou la reconquérir après une éclipse momen-



ROUMANIE. — LE PETIT PAVILLON.

tanée sous le joug des Turcs. Voilà cette nation fine, belle et rude, trop amie de la nôtre pour que jamais un Roumain dise jamais à un Français : « Je voudrais manger de ta *coliva,* c'est à dire te voir mort, la *coliva* étant un gâteau porté en avant des cortèges funèbres et que l'on distribue aux mendiants assemblés à la porte du cimetière. Bien au contraire, le proverbe roumain dit :

« *Qând Parisul strànutà, Bucurestiul are guturai.* »

— Ce qui veut dire ? demande curieusement Verduret.

« — Quand Paris éternue, Bucarest est enrhumé ». Maintenant, tout en nous dirigeant vers la sortie, je vais, pour ces dames, ajouter quelques mots concernant les modes féminines, le costume national sous lequel les Roumaines, si belles, sont plus belles encore. Le costume si pittoresque qui s'est conservé dans les montagnes est celui des anciens Daces, ou à peu près. Les femmes portent une chemise brodée, soit en couleur, soit en or, et élégamment serrée à la taille, où elle disparaît sous une courte jupe, également brodée avec un art merveilleux et nommée *zuvelca*. Sur la tête elles arborent un gracieux voile disposé en parure, la *marama*. Jugez si, là-dessous, la flamme langoureuse de leurs yeux de Castillanes, ombragés de sourcils superbes, acquiert un charme troublant et délicieusement conquérant... Mais, nous revoici au seuil. Nous allons passer maintenant au palais voisin...

— Ecoutez donc, fait Bertrande. Voici — un Roumain, sans doute — qui vous parle.

En effet, une voix chaudement timbrée, chante cette phrase au centenaire :

— *Poftiti, Domnule, in faimosul nostru Pavilion, si sa dicem toti pe teritoriul generosei nostre surori mai mari : Vivat Francia!*

— C'est vrai qu'on jurerait entendre du latin ! s'écrie Verduret. Que peut-il bien dire ?

— Il croit que nous n'avons pas encore visité le Palais roumain et m'invite à le faire par ces mots que je vous traduis textuellement : « Voulez-vous, monsieur, entrer dans notre fameux Pavillon, et nous disons tous, sur le territoire de notre généreuse sœur aînée : Vive la France ! »

— Ah ! que vous êtes heureux de comprendre tout cela !

— Qu'aurais-je fait, mon cher monsieur Verduret, de toutes les années que j'ai vécues, si je ne m'étais intéressé à la pensée humaine cachée sous les différents dialectes ?... Mais ce n'est pas le moment de philosopher ; le palais voisin appelle votre visite.

— Et... lequel est-ce ?

— Celui de la



CHAPITRE III

BULGARIE

§ Ier

BOULGRES PARISIENS

— Vraiment, dit le vieillard, j'ai peur que ma manière un peu grave — comme il convient à mon siècle d'existence — de vous parler de ces Pavillons et des nations qui les ont construits, ne fatigue votre attention de touristes à travers l'Exposition... J'ai peur que, fatigués un peu par le tour d'Europe que vous venez de faire au quai d'Orsay, vous n'établissiez mentalement, entre mon jeune prédécesseur aux ardeurs juvéniles et aux images pittoresques et moi, un parallèle qui doit être tout à mon désavantage...

— Pouvez-vous croire ?

— Eh oui! monsieur Verduret. Quelque effort que fasse un centenaire pour garder son esprit jeune malgré le poids des ans, celui-ci se fait sentir en dépit de tout, alourdissant le vol de la pensée, lui enlevant l'humour, les saillies, les aperçus originaux qui ne fleurissent à l'aise que dans les jeunes cervelles... Et puis, comment lutter contre le souvenir immédiat de la chaude faconde méridionale, avec une pauvre voix frêle et cassée telle que la mienne !

— Je vous assure, monsieur, que, pour moi, je ne sens pas de différence, dit Bertrande avec un joli sourire qui fait

voir un mignon rang de perles entre la pourpre mutine de ses lèvres.

— Vous montrez, mademoiselle, une générosité rare parmi la jeunesse à l'égard de ceux pour qui la jeunesse n'est plus qu'un lointain souvenir.

— Mais non, je ne suis pas du tout généreuse, je vous jure : je suis sincère.

— *Well!* fait Puzzling à voix basse à l'oreille de la jeune fille.

— Vous allez, mademoiselle Bertrande, trop me faire regretter le grand âge qui me vaut ces délicates paroles.

— Votre âge !... votre âge !... Vous en parlez tant que je finis par avoir toutes les peines du monde à y croire !

— Vous êtes une charmante flatteuse, dit le centenaire gracieusement, mais d'un air un peu contraint en se détournant de la nièce pour faire face à l'oncle.

— *Very well!* approuve derechef le détective londonnien à l'oreille de la complimenteuse. Ce été par le *flattering* qu'on faisé un bon *beginning*... no : commencement de le flirt !

La jeune fille se tournant résolument vers le rouge fils d'Albion :

— Et c'est en parlant quand on devrait se taire qu'on compromet la réussite d'un plan d'attaque. Comment voulez-vous que l'ennemi tombe dans le piège si, dès la première escarmouche, vous vous ingéniez à lui faire toucher du doigt notre entente.

— Aôh !

— Il n'y a pas de « aôh ! » Si vous voulez que je pousse les choses, allez donc... un peu plus loin méditer sur l'inconvénient d'avoir la langue trop longue !

— *Yes!* fâchez pas vous-même : jé allé... Je souivé de loin.

— C'est ça, de très loin, n'est-ce pas ?

— *Yes!*

Et, virant tout d'une pièce, l'Anglais, sûr d'avoir lancé sur la piste un adroit petit limier, gagne à grands pas le large dans la direction du pont des Invalides.

— Ouf ! fait tout bas Bertrande en suivant du coin de l'œil la retraite de son... associé.

— Comment, Mr Puzzling nous quitte ! s'écrie Verduret qui n'en peut croire le témoignage de ses yeux.

— Je serais surpris que ce fût pour longtemps, observe le vieillard en faisant entendre le petit rire de crécelle qui



Le prince Ferdinand Ier de Bulgarie.

a le don de faire vibrer si désagréablement les nerfs de la farinière.... au point que l'imprudente échantillonneuse de crus germains s'en trouve subitement réveillée de son vague engourdissement général.

— Voyons, poursuit le centenaire, nous ne sommes pas venus devant le Pavillon de la Bulgarie pour nous pré-

occuper des faits et gestes d'un sujet de la libre Angleterre.

— Ça, c'est vrai ! approuve Bèchard.

— Laissez-moi donc d'abord vous dire que, géographiquement, la Bulgarie est la sœur jumelle inversée de la Roumanie que M. Ollanesco et mademoiselle viennent de vous présenter. Leur frontière commune est le Danube, mais elle est septentrionale pour la Bulgarie alors qu'elle est méridionale pour l'Etat roumain. La Bulgarie a également sa région de plaines danubiennes, mais moins étendue ; sa région de collines et ses montagnes qui se nomment Stara Planina — monts Balkans — au lieu de la chaîne des Karpathes, mais elle franchit les monts et retrouve collines et plaines dans sa grande annexe de la Roumélie orientale. Donc, pays tout aussi complet et jouissant même d'un climat plus doux...

— Alors, pays d'avenir, comme son voisin ?

— Oui, pays de très grand avenir, mais moins avancé que le dit voisin, étant plus *neuf* encore et, officiellement, moins affranchi de la suzeraineté ottomane.

— Et, comme population ?

— Ici, la fraternité cesse. Si les Roumaines sont d'origine daco-romaine, les Bulgares sont franchement slaves, et l'élément mahométan est pour ainsi dire nul sur leur territoire.

« Venus des rives du Volga — d'où leur nom — le brave peuple bulgare s'installa dès le ve siècle dans la « Mœsia inférieure » des Anciens, leur pays d'aujourd'hui — beau et fertile pays et pourtant pauvre pays ! C'est que, plus peut-être encore que la Roumanie, il fut, jusqu'à ces dernières années, un constant champ de bataille : guerres contre l'empire de Byzance, luttes vaines contre la sanglante domination de l'Islam, théâtre des opérations initiales de la Russie contre la Turquie, etc., toujours les combats, les massacres, les incendies, les rapts, les viols, les pillages... et de l'avidité des oppresseurs ottomans et de leurs propres prêtres du rite grec lancés sur eux comme sur une proie par leurs maîtres mahométans... Ils ont résisté, ils ont vécu quand même, et voilà enfin que s'ouvre pour eux, depuis quelques lustres, l'ère du relèvement dans la

paix féconde, par le travail et le progrès. Ah! les vaillants et — trop longtemps — les malheureux Boulgres!

— Hein? fait Verduret en sursautant, moins offusqué que stupéfait d'entendre ce terme tomber tranquillement des lèvres du vénérable cicerone.

— Qu'y a-t-il? demande celui-ci.

— Vous avez dit... les « bougres? »

— J'ai dit: Boulgres, corruption très directe de Boulgares, d'où est venu, en effet, notre terme ultra-familier de « bougre ». Et cela date de loin. Lorsque les Croisés traversèrent le pays, ils en crurent les habitants idolâtres, et firent de leur nom une grossière injure. Quand le *Père Duchesne* qualifiait de « bons bougres de patriotes » les citoyens des sections parisiennes, ceux-ci ne s'imaginaient pas qu'il adressait, par-dessus leurs piques et leurs baïonnettes, un superbe compliment à un peuple opprimé dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence.

— Ainsi, résume le philosophe Verduret, nos faubouriens et nos frustes campagnards ne font, en s'injuriant, que suivre, après tant de siècles écoulés, la tradition créée par les chevaliers bardés de fer allant en Terre Sainte reprendre le tombeau du Christ!... On les étonnerait b...igrement, si on le leur disait!

— Je vous ferai observer, Verduret, que vous distrayez monsieur de ses explications pour bien peu de chose, gronde Bêchard, l'éternel mécontent.

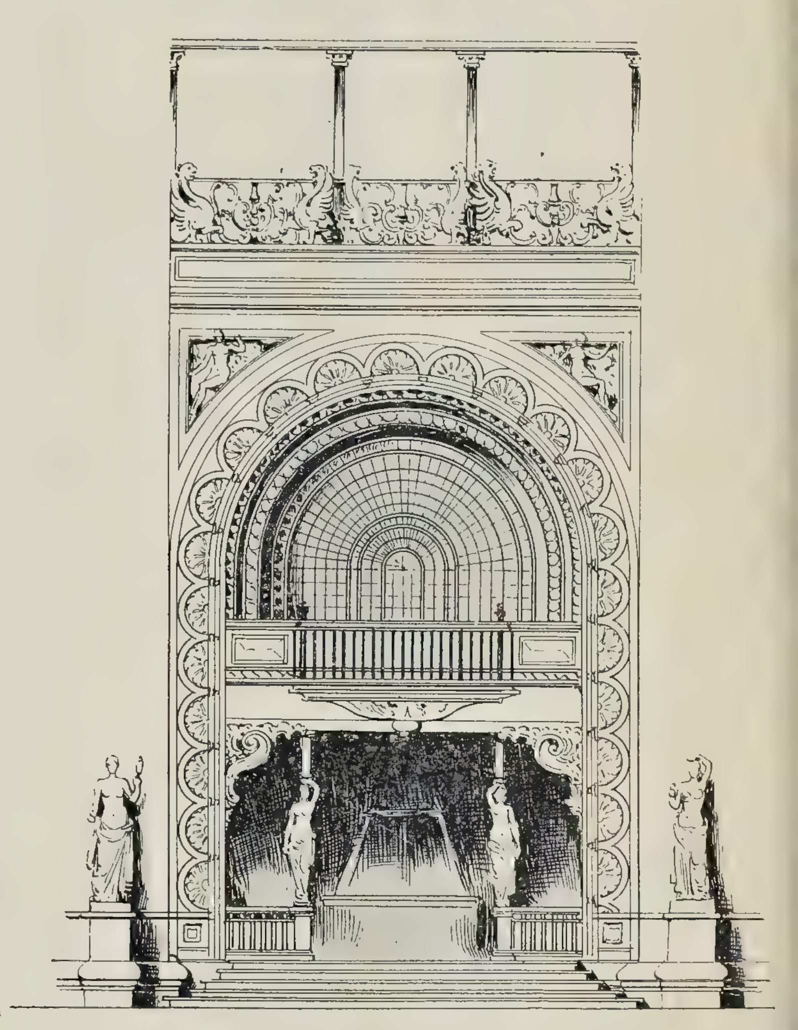
— Pardon, terrible ami: je ne le ferai plus!

— Donc, dit en souriant le vieillard, je poursuis, tout comme si j'étais moi-même un bon Boulgre...

— Malheureusement, vous êtes Français, observe en riant le manufacturier retiré.

— Ce qui serait loin de me faire mal voir dans ce pays dont le prince, Ferdinand I[er], est le petit-fils de notre roi Louis-Philippe, par sa mère, la vénérée princesse Clémentine, une des femmes les plus éminentes de l'Europe et dont l'esprit, si élevé, est encore dépassé par sa souveraine bonté qui n'exclut pas une sagesse et une fermeté toutes royales. Elle est la digne sœur du duc d'Aumale, dont le noble et loyal souvenir est resté universellement cher en notre patrie, comme celui d'un grand et généreux Français.

Si le prince de Bulgarie a pu se maintenir dans les Balkans, malgré les terribles oppositions européennes que son élévation a rencontrées, il le doit beaucoup au respect dont sa



BULGARIE. — L'ENTRÉE PRINCIPALE DU PAVILLON.

mère est l'objet de la part de tous, et au grand sens politique de cette femme d'élite. Formé à une telle école, soutenu de si précieux conseils, le prince Ferdinand a été le très habile ouvrier de la résurrection de la nation bulgare à

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

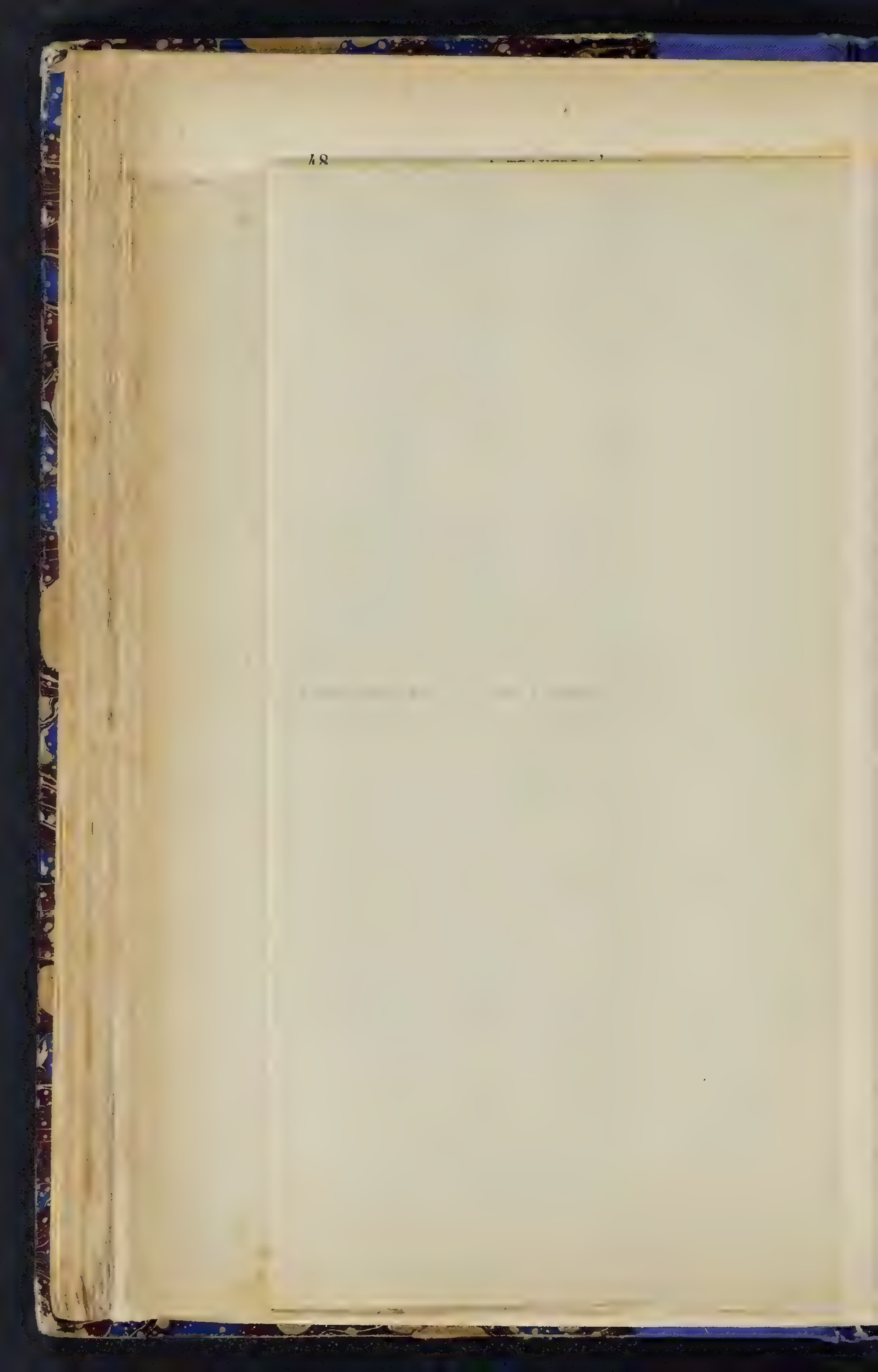


FAYARD Frères Editeurs, 78, Bd St Michel, PARIS

Imp. Michels & Fils

FINLANDE — BULGARIE — ROUMANIE

PAVILLONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES



laquelle, après tant de siècles d'esclavage et de répressions effroyablement cruelles, l'empire Ottoman avait été contraint de rendre l'autonomie et les libertés nécessaires. Grâce à lui, la Bulgarie, sans cesser d'être encore vaguement inféodée à la Turquie, est entrée dans le concert des Puissances européennes, ce qui constitue son brevet d'existence politique. Aussi la jeune nation, enfin sortie du vieux peuple enchaîné, s'est-elle fébrilement mise en marche vers le progrès, faisant surgir du sol abandonné les moissons et les usines, triplant les étapes vers l'avenir, comme le faisaient, de leur côté, les Roumains, les Bosniaques et aussi les Serbes... Car, en vérité, c'est avec émotion qu'il faut, en présence de ces Palais, songer au superbe développement industriel de ces jeunes Etats chrétiens des Balkans, si nouvellement libérés de la déprimante tutelle de ce Constantinople turc qui, tant qu'il est le plus fort, brise les races dans le sang et éteint leur génie sous l'esclavage. Ah! le beau et réconfortant spectacle que cette large participation de ces nations réveillées enfin d'hier de leur séculaire torpeur, à notre grande Exposition universelle de 1900! Ce sont des frères enfin libérés à jamais de la tyrannie, et qu'accueille à bras ouverts, avec des larmes heureuses, cette



BULGARIE.
TOUR D'ANGLE DU PAVILLON.

France qui, sur la terre d'Afrique, a versé son sang pour délivrer du joug funeste, sans toucher à leur foi, les peuples d'Algérie, de Tunis et, autrefois, la vieille terre des Pharaons où une autre a pu planter ses étendards, mais non faire oublier la généreuse libératrice.

Ces paroles émues font un effet bizarre prononcées par la voix chevrotante et aigre du vétuste cicerone, mais ni Verduret ni sa nièce ne songent à en sourire, impressionnés qu'ils sont par l'ampleur de l'Idée. Quant à Bêchard, il fronce les sourcils d'un air profond, tandis que son épouse écoute bouche bée des mots qui dépassent de beaucoup son superficiel entendement.

— Au moins, hasarde Verduret, ces États nouveaux du Danube et des Balkans comprennent-ils cette vive sympathie de la France à leur égard ?

— M. Ollanesco a pris la peine de vous répondre lui-même, tout à l'heure, en ce qui concerne la Roumanie. Quant à la Bulgarie, outre son prince d'origine si hautement française et qui n'avait pas besoin du grand-cordon de la Légion d'Honneur que lui a remis le regretté Président Félix Faure, pour être un des grands amis de la patrie de ses ancêtres, les membres du Gouvernement de Sofia sont presque autant Parisiens que Bulgares.

— Des Boulgres parisiens, alors ! fait en souriant l'oncle de Bertrande.

— Ma foi, jugez-en vous-même. Son Altesse Royale le prince Ferdinand a fait de notre Exposition présente une de ses constantes préoccupations depuis quatre années. Grand collectionneur, amateur d'art éclairé, intrépide chasseur et même, ainsi que son oncle d'Aumale, viticulteur passionné comme j'aurai le plaisir de vous en donner la preuve tout à l'heure, il a veillé personnellement à ce que la Bulgarie (dont il est le *Roi indépendant* de demain) fasse bonne figure parmi les nations réunies pacifiquement à cette heure sur les rives de la Seine.

« Il a été très activement secondé dans son œuvre par son ministre de l'Agriculture et du Commerce, M. G. D. Natchovitch, homme du plus grand mérite, dont l'influence heureuse et la réputation sont universelles, et dont l'affinité vers la France ne fera pour vous aucun doute lorsque vous sau-

rez que l'actif ministre bulgare est un ancien élève du lycée Louis-le-Grand. »

— Ah ! bah ?

— Passons rapidement, puisqu'il nous a quittés, M. J.-S. Guéchoff, premier représentant de la Principauté danubienne lorsque, en 1896, le Gouvernement de Sofia noua des relations diplomatiques directes avec la France, et qui, très goûté autant qu'apprécié à Paris, cumula aussitôt ses fonctions d'ambassadeur avec celles de Commissaire général, premier en titre, et arrivons au très distingué érudit M. Vassil Pavlitoff, Commissaire général actuel de la Bulgarie à l'Exposition, après avoir été chargé d'affaires du Gouvernement bulgare en France.

— Est-ce qu'il serait aussi un Boulgre parisien ?

— Doublement. D'abord, avant de devenir le Secrétaire général du ministère des Affaires étrangères et des Cultes qu'il est également, il a fait à Paris ses humanités ; et puis, il a choisi pour compagne une de nos plus charmantes compatriotes.

— A la bonne heure !... Alors, c'est lui qui a organisé l'Exposition bulgare ?

— Pas précisément. Il n'a remplacé M. Guéchoff que depuis quelques mois et a été remplacé lui-même à la légation par le très aimable docteur Stephan P. Nikyphoroff, qui est déjà passé parisien en pied.

— Mais, est-ce que ces changements ?...

— Rassurez-vous. Depuis que le Commissariat bulgare a été créé, il a trouvé sa cheville ouvrière dans la personne du plus actif, du plus dévoué, et du plus complaisant des commissaires généraux adjoints, notre compatriote M. le comte Maurice de La Fargue, aussi modeste que grand travailleur, et qui a porté le plus allègrement du monde le poids de ses délicates responsabilités.

— Alors, un débrouillard ! prononce sentencieusement le grave farinier.

— Un laborieux, cher monsieur, et qui, ayant fait ses premières armes dans la Presse, a été à bonne école pour savoir se tirer élégamment de toutes les difficultés. Le prince Ferdinand a eu en lui le plus adroit et le plus distingué des seconds et... *il ne l'ignore pas*. Maintenant, par-

lons un peu du Pavillon où, sauf les œuvres des artistes qui ont leur place au Palais des Beaux-Arts, se trouve réunie toute la très intéressante exposition bulgare.

— Ma parole, pense Bêchard, je croyais que nous n'y arriverions jamais. En fait de bavardage, passer du Toulousain à ce loquace centenaire, c'est à peu près tomber de... de... chose en machin... enfin, je m'entends!

— De quel style, le Pavillon? demande le manufacturier retiré.

— Du style... futur.

— Hein?

— Cela vous fait rire?

— Dame!... J'avoue que le joyeux M. Bouscastrol nous a expliqué, aux Champs-Elysés et ici, plus de styles que ma pauvre mémoire n'en pourra retenir, mais il n'a pas été jusqu'à glisser dans la nomenclature un style qui n'existe pas encore... et pourtant, il est Toulousain, lui!



M. MAURICE DE LA FARGUE

COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT DE LA BULGARIE.

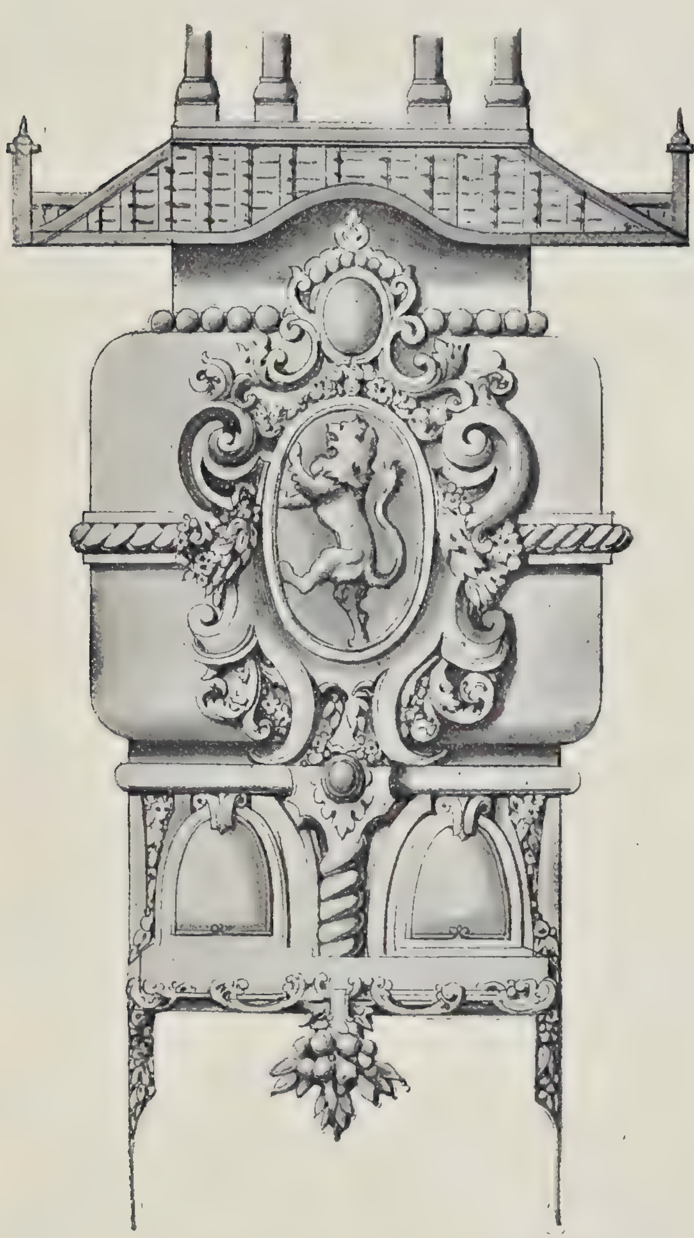
(Cliché LARGER.)

— Je vais vous expliquer. Les deux architectes, diplômés et français, chargés par le Gouvernement de Son Altesse Royale le prince Ferdinand, de construire ce Palais bulgare au quai d'Orsay, sont MM. Henri Saladin et H. de Sevelinges. Le premier est un fervent d'orientalisme, comme M. Binet, l'auteur de la Porte Monumentale de la place de la Concorde.

— Parbleu! observe Bêchard, Saladin... la « lampe de Saladin!... » il devait à son nom...

— Je ne crois pourtant pas, cher monsieur, qu'il descende des Maures. Mais vous pourriez, dans un certain sens, avoir raison. Il est des noms qui semblent prédestinés, sans

qu'on puisse cependant affirmer qu'il y ait là autre chose que de curieuses coïncidences ou des facéties du hasard. Ainsi, ce nom de Bêchard, que vous portez... si bien..



BULGARIE. — DÉCORATION D'UNE PILE DU PAVILLON. (Entrée principale.)

— Pardon, pardon !... Je vous serais obligé de ne pas faire de personnalité.

— Soit. Je continue donc. M. Saladin sait à fond l'art oriental et s'est vu, en raison de cette spécialité, confier la construction des Pavillons de la Tunisie et du Maroc par le Commissariat général de l'Exposition, comme celle de ce Pavillon par la Bulgarie. Or, ce tout jeune Etat, dont la reconnaissance officielle ne remonte qu'à peu d'années, est privé, bien plus encore que la Roumanie, de toute architecture nationale. Les architectes ont pensé qu'au Palais représentant une principauté aussi *neuve,* il fallait une architecture absolument *neuve*, qui s'éloignât suffisamment des arts byzantin et ottoman pour être susceptible de devenir une indication pour le style personnel que les progrès de la Bulgarie obligeront à créer demain. Ce qu'ils ont conçu est à la fois très moderne, très léger, très élégamment décoratif et très... suffisamment oriental. Vous voyez, cela a l'air de vouloir rappeler bien des styles et, de fait, ne resssemble à aucun. C'est de la fantaisie remarquablement ingénieuse et harmonieuse, qui laisse tout juste sentir qu'elle est née d'esprits savamment documentés. A chaque partie, à chaque détail, soit qu'il s'agisse du porche de superbe venue, des fenêtres trilobées du premier étage ou des campaniles s'élançant gracieusement vers le ciel, il vient aux lèvres ce cri : « Parbleu, c'est du... » Mais la parole ne s'achève pas, car, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que plusieurs caractères principaux manquent pour permettre de formuler le nom du style connu venu d'abord à la pensée. On ne peut que dire : c'est du nouveau et du nouveau de qualité exquise, où la couleur joue un rôle charmant, comme, par exemple, pour ces baies, angles et tourelles se détachant en blanc sur ce fond d'un beau rouge. Et remarquez que ce nouveau a déjà sa marque bulgare par le fait que tous les motifs ornementaux qui accusent les lignes principales du petit monument sont tirés de la faune et de la flore spéciales du pays. N'avais-je pas raison de vous dire tout à l'heure que c'était là de l'Art « futur », que la principauté fera bien de consacrer sien en en faisant son style national ?

— Je m'incline et me rétracte, déclare Verduret. Et je

regrette que notre Toulousain ne soit pas là pour applaudir à un aperçu éminemment original qui est big... pardon... Boulgrement dans sa manière.

— Laissez donc votre Bouscastrol tranquille, mon cher! Un gaillard qui se met dans le cas d'être appréhendé par les gardiens de la paix n'est pas une personnalité recommanble à évoquer à chaque tournant de phrase! Si vous m'en croyez, vous ferez bien mieux de demander à notre guide de nous introduire dans ce Pavillon, car, sans reproche, voilà assez longtemps que nous posons à la porte!

Devant cette injonction peu déguisée du grave farinier, le centenaire invite docilement du geste le petit groupe à entrer et prend lui-même les devants.

§ II

LA BULGARIE « PARFUM DU MONDE »

— Vous voyez, mes chers auditeurs, reprend le vieillard aussitôt que notre groupe de visiteurs a franchi à sa suite le seuil du Palais, vous voyez que la disposition intérieure de ce Pavillon, qui couvre 375 mètres carrés, est des plus simples : un beau, clair et vaste vestibule, à droite et à gauche duquel sont deux superbes salles d'exposition.

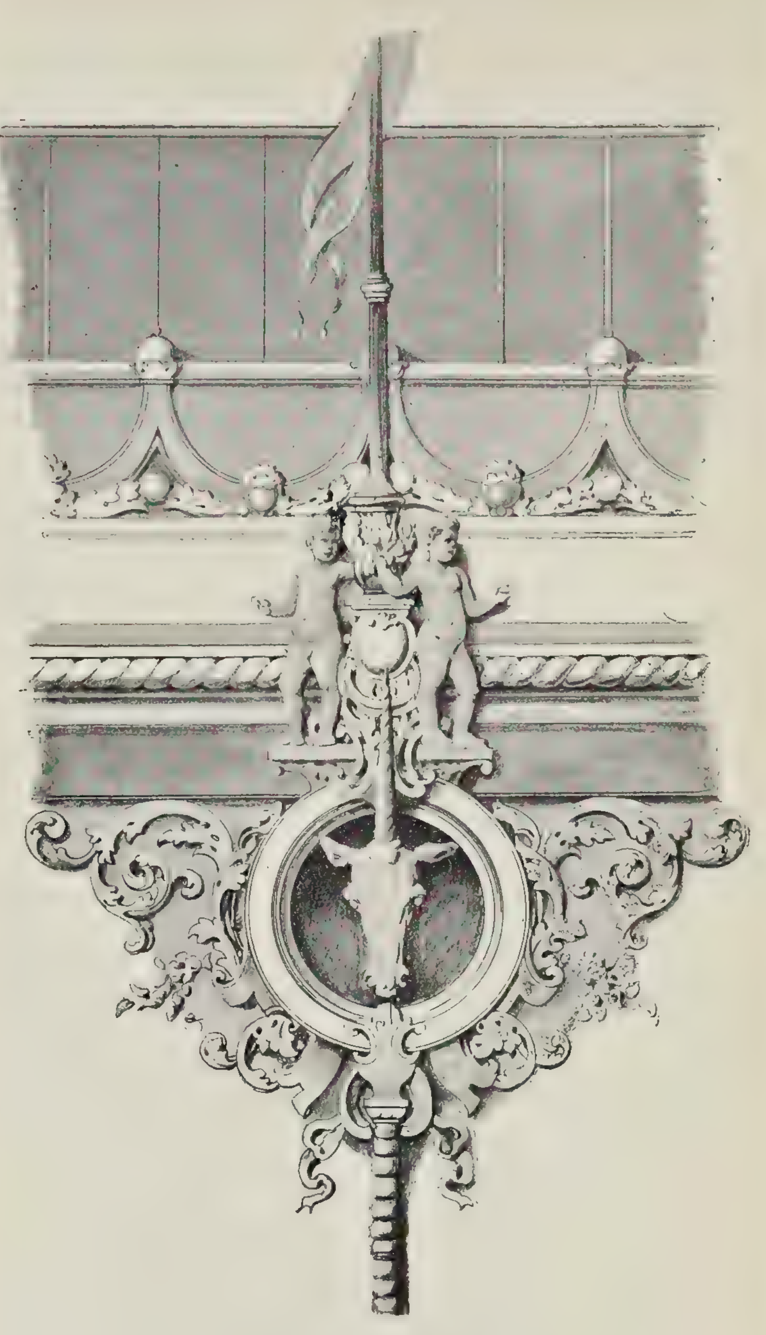
— Tiens! s'écrie Mme Flore, un jet d'eau au milieu de ce vestibule! C'est trouvé, cela!

— Mais, fait tout à coup Bertrande en faisant palpiter les ailettes délicatement rosées de ses mignonnes narines, cela sent délicieusement bon, ici.

— Mademoiselle, voulez-vous nous faire le plaisir de lire l'inscription que vous voyez là-haut, au-dessus du jet d'eau :

« Тъ мäричъ парфюмира
цвѣтиф свѣтъ »

— Vous dites cela pour me faire honte de mon ignorance. Il y a là-dedans des lettres si bizarres que, bien loin



Bulgarie. — Mat décoratif.

de pouvoir déchiffrer le sens des mots, je serais même incapable de les épeler... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Textuellement :

« *La Bulgarie parfume tout le monde.* »

— Alors, ce jet d'eau?...

— Fait tout simplement voltiger dans l'atmosphère des millions de petites gouttelettes d'essence de rose. La Bulgarie se devait de placer ici ce bassin parfumé.

— Est-ce que ce serait un symbole? demande Verduret en clignant de l'œil d'un air entendu.

— Le jet d'eau en pourrait être un, en somme, une des curiosités naturelles de la Bulgarie étant, parmi son grand nombre de sources thermales — dont celle du Mont-Suha lance des eaux sulfureuses colorées en rouge — la double source qu'elle possède près de la frontière serbe. Ces deux sources, très voisines l'une de l'autre, débitent : l'une, une colonne d'eau tiède de la grosseur du bras, et l'autre, située un peu plus bas, au pied de la même colline, un jet cristallin et glacial.

— Diable! observe Verduret, le sous-sol doit être intéressant pour les géologues, dans ce pays-là!

— Mais, poursuit le séculaire cicerone, les organisateurs de ce palais ont vu dans ce jet mieux qu'un symbole qui serait, avouez-le, quelque peu tiré par les cheveux. Il constitue l'enseigne parlante de la grande et charmante industrie du pays : la culture des roses. La reine des fleurs est bien une reine en Bulgarie, puisqu'elle y a pour domaine souverain toute une vallée, la « Vallée des Roses », dont les approches, comme celles de cette fontaine, se reconnaissent par les suaves parfums qu'emporte la brise. Les essences qu'en tire l'industrie locale sont sans rivales, et vous voyez ici l'exposition des produits de vingt fabricants réputés.

— Est-ce qu'on peut tremper un coin de son mouchoir? hasarde la coquette farinière,

— Laisse donc, s'oppose son peu sociable époux. Tu empoisonnes déjà le musc, bichette... Avec l'essence de rose, ça ferait un joli mélange! Comme odeur, je ne comprends que la lavande, dans les armoires!

— Voyons, mon gros, nous sommes à Paris !

— Nous sommes même à Sofia... pour le moment, et la rose est ici *odeur* locale, monsieur Bêchard, sollicite gracieusement Bertrande.

— Puisqu'il est dit que je n'échapperai pas à la migraine, va faire ta trempette, consent le farinier de mauvaise grâce.

Mme Bêchard ne se fait pas répéter l'autorisation et court plonger son mouchoir entier dans l'eau parfumée.

Puis, le centenaire emmène le groupe d'expositionnistes dans les salles où l'industrie bulgare est représentée par quelque cinq cent soixante exposants, un joli chiffre, surtout si l'on fait la comparaison avec la Turquie qui n'a au quai d'Orsay que trente-trois exposants... obligés de construire leur palais à leur frais — « la revanche du *vassal !* » comme l'a spirituellement souligné M. Beer, dans un de ses articles du *Figaro*.

Le vieillard fait rapidement passer en revue à nos provinciaux les expositions (photographies, plans, cartogrammes, diagrammes, statistiques) des ministères : Travaux publics, Agriculture et Commerce, Instruction publique; et celles des corporations, parfois fort naturalistes, comme le bizarre et inattendu lot de cornes et d'os envoyé par les bouchers de Sofia.

Il leur fait voir les photographies des antiquités, moulages de statues et reliefs du temps des Traco-Illyriens et des Macédoniens, existant au Musé national de Sofia. Il leur fait remarquer les parures et costumes nationaux qui, après la Grande Fête de 1900, iront grossir les collections ethnologiques du Musée du Trocadéro ; les intérieurs d'ateliers (avec travaux d'élèves) de l'Ecole commerciale Pistor ; tout ce qui intéresse l'armée bulgare, les foires et marchés, les institutions de crédit, les assurances, les Chambres de commerce, les Musées, etc., de la Principauté.

Puis il leur montre, après les monnaies nouvelles, poids et mesures (système métrique comme en France), les produits expédiés par cent soixante-neuf agriculteurs et qui prouvent ce qu'est rapidement devenue la généreuse terre bulgare dans les travaux de la paix et sous le régime d'une paternelle administration.

Ensuite, ce sont les vins, dont la qualité semble protester contre la réalité géographique qui, là-bas, fait descendre les côtes, face au nord, des Balkans vers le Danube... Et encore les envois de dix-sept fabriques de tapis de Sofia, Plewna, Tsaribrod, Kotel, Slivno, Gabrowo, Elena, Stanimaka, Dragomirovo, Vratza, Roustchouk, Tchiporovtzi et Panagurichté.

— De boulgres de noms... à coucher à la porte, ricane Bêchard.

Le vieillard se contente de hausser les épaules en regardant Verduret, et, ramenant son monde dans le vestibule, lui dit :

— Maintenant, allons rendre visite à l'envoi du principal exposant bulgare.

— Et quel est cet exposant principal ?

— Le prince lui-même, monsieur Verduret. Voici, au premier, au-dessus de la porte d'entrée du Pavillon, le salon qui lui est réservé. Vous voyez là les pièces les plus importantes de ses vitrines de grand collectionneur, les collections d'histoire naturelle de ce beau chasseur et... cent dix-huit échantillons des vins, vermouths et cognacs, produits par son domaine princier d'Euxinograde, dans le district de Varna. Le souverain a donné, en se consacrant à l'exploitation agricole et surtout vinicole de ses propriétés, un bel exemple à ses sujets, exemple que ceux-ci s'empressent de suivre pour le plus grand bien de l'industrie bulgare. Il a bel et bien consacré deux millions à ses plantations de vignes qui produisent les fameux vins blancs et rouges d'Euxinograde qui sont les « bordeaux » de la Bulgarie.

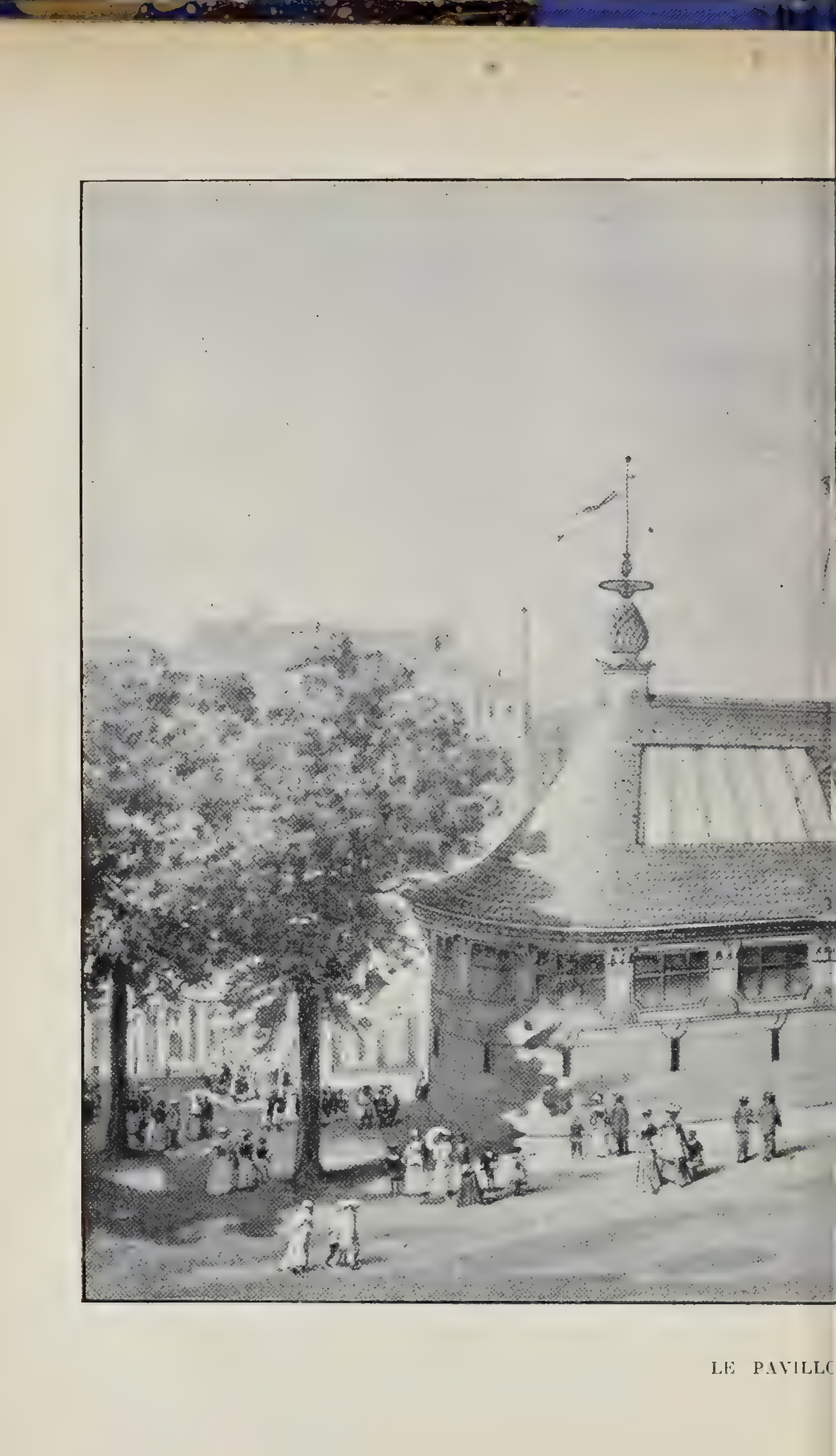
— Est-ce qu'on peut déguster ? demande Mme Flore, subitement intéressée.

Pour toute réponse, le farinier saisit vivement le bras de son épouse et, pour qu'elle n'ait pas la velléité « d'échantillonner » de nouveau, l'entraîne tout d'une traite hors du Pavillon de la Bulgarie.

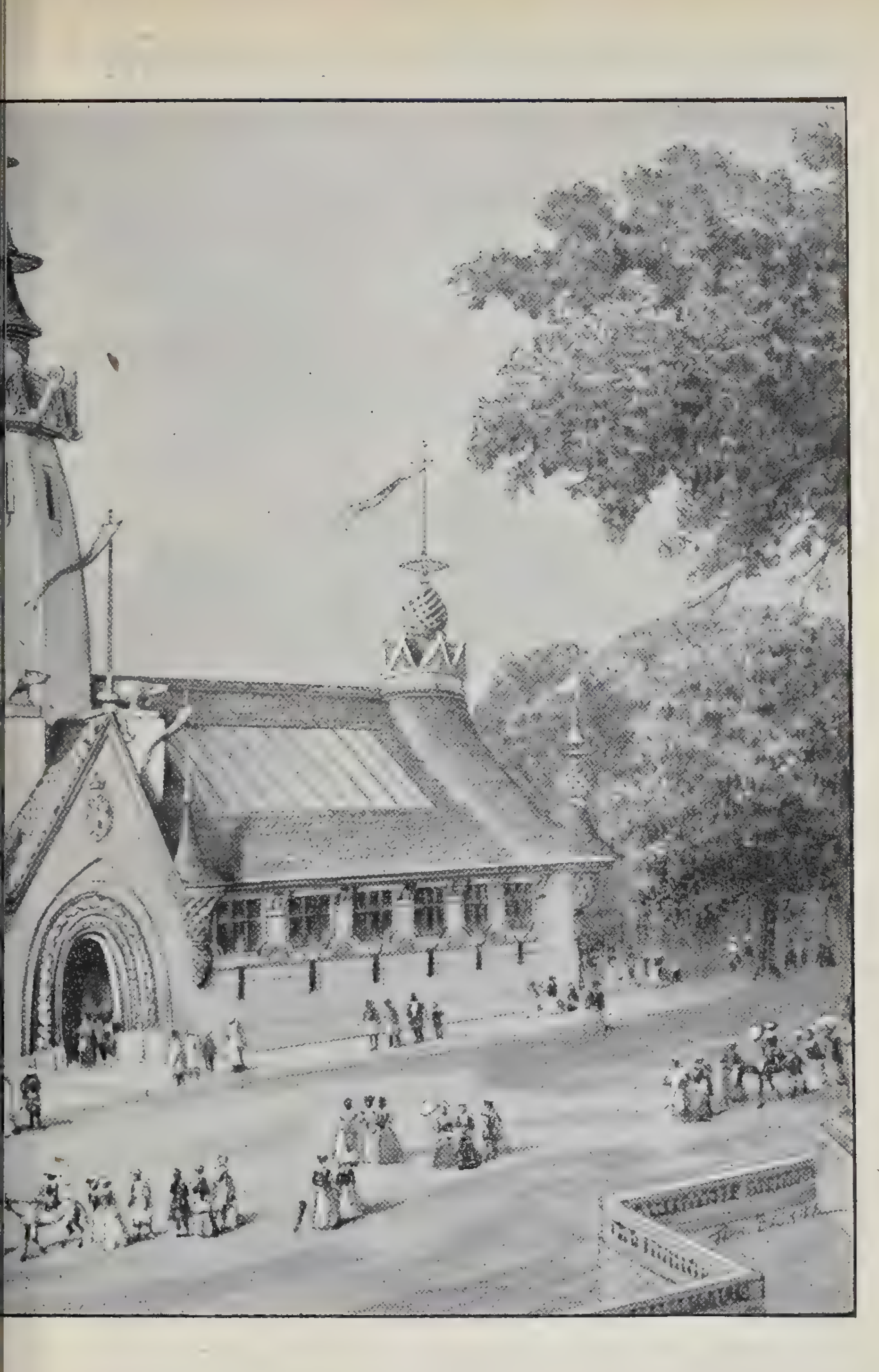
Alors, rassuré, il demande :

— Quel Pavillon allez-vous nous montrer, après celui de la Bulgarie ?

— Mais, le suivant, si vous voulez bien, c'est-à-dire celui de la



LE PAVILLC



LA FINLANDE



CHAPITRE IV

FINLANDE

§ Ier

LE MUR DU CENTENAIRE

— Vraiment, mes chers auditeurs, dit le vieillard de sa voix perchée qui, en essayant de prendre du volume, se fait effroyablement criarde, je crains que vous ne saisissiez pas tout l'intérêt de l'excursion que vous faites en ce moment à travers les pays les plus étonnamment divers. Ainsi nous quittons les rivages de la mer Noire où se reflètent les côtes brûlantes de la Turquie d'Asie, et nous voilà, traversant d'un bond l'immense Russie, transportés sans transition dans une de ses plus septentrionales provinces, grandes comme des Etats, tout là haut, aux confins de la Laponie, dans les contrées presque hyperboréennes... et cela sans quitter les bords cléments de la Seine estivale! Savez-vous que ce sont là des sensations précieuses, qu'il n'a été donné à personne d'éprouver aussi complètement avant cet ingénieux groupement au quai d'Orsay des évocations intenses de races et de nationalités que sont ces Pavillons, sensations que la rapidité même des communications ne permettent pas aux plus ardents *globe trotters?..* Savez-vous que cette merveilleuse possibilité de passer ainsi soudain de l'un à l'autre de ces centres de la vie complète de pays situés aux

extrémités opposées de l'Europe et même du monde, tient de la magie, de la féerie réalisée, du miracle!

— Moi, déclare Bêchard, je trouve que cela tient tout simplement au hasard de la distribution faite par M. Picard des concessions aux diverses puissances.

— Ah! monsieur, riposte le centenaire en regardant fixement le farinier, la muraille de Chine n'est qu'une mousseline en comparaison des murs opaques qui s'interposent entre certains intellects humains! Permettez-moi de plaindre ceux qui traversent cette Exposition sans la *voir*, quelque effort que l'on fasse pour la leur *montrer*, et de féliciter hautement ceux que hante le désir de la compréhension aussi complète que possible.

Bêchard se redresse furieux sous la leçon anonyme.

— Autrement dit, ironise-t-il, vous prônez le roman, l'illusion, aux dépens du solide réalisme! Je suis heureusement d'esprit trop sérieux pour vous suivre sur ce nuageux terrain.

— Je ne faisais aucune personnalité. Mais, puisque vous déclarez si fièrement vouloir rester de l'autre côté de... mon mur, je vais tout d'abord m'empresser de déblayer *votre* terrain.

— C'est-à-dire?

— Vous apprendre que ce Pavillon de la Finlande, qui affecte la forme d'une vieille chapelle en bois de ce pays très spécial englobé dans le vaste empire des Tzars, s'inspirant de toutes sans reproduire aucune d'elles, couvre 400 mètres carrés de superficie, à raison de 40 mètres de longueur sur l'avenue des Nations, et de 10 mètres dans le sens perpendiculaire de la largeur de l'édifice. J'ajouterai que cette chapelle, comme toute construction consacrée au culte, se compose essentiellement d'une grande nef, d'une coupole correspondant à l'entrée principale sur l'avenue, et d'une abside. Je dirai encore que la tour qui surmonte la coupole s'élève à très peu près à la hauteur de 35 mètres. J'achèverai, pour M. Bêchard, en indiquant que le bâtiment a coûté environ 100,000 marcks finlandais, c'est-à-dire à peu près une centaine de mille francs.

— A la bonne heure : voilà qui est bien parler.

— Et maintenant, si vous le permettez, je vais commen-

cer à parler pour M. Verduret et sa très aimable nièce, qui ont, eux, la prétention d'être fermement du côté de « mon mur » opposé au vôtre.

— Parlez, docte et obligeant cicerone, nous sommes tout oreilles, déclare le manufacturier retiré, dont l'amour-propre, qui se dissimule derrière une bonhomie... un peu vaniteuse, comme toutes les bonhomies, est intimement flatté.

Le farinier *pratique* hausse les épaules, et le vieillard reprend :

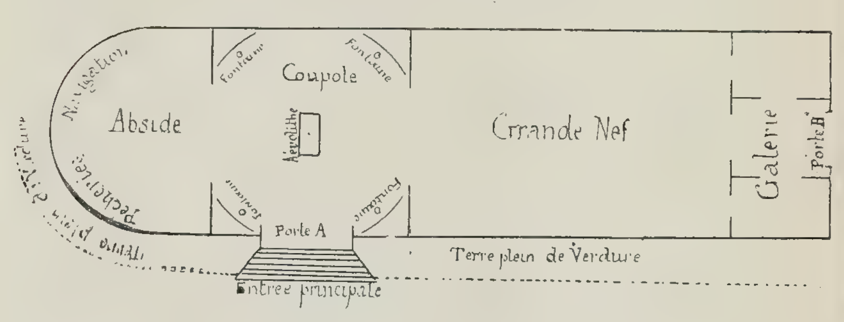
— Ce Pavillon — qui est une synthèse, plusieurs chapelles finlandaises lui ayant conjointement servi de modèles, et qui, construit par la maison Sornes Angsog, là-bas, avec des pins du pays, a été apporté par pièces et monté par des ouvriers indigènes — ne dédaigne pas, en son ornementation, de sacrifier aussi au symbolisme... Oh ! très peu, que M. Béchard se rassure ! Ainsi, voyez, de place en place, au-dessus des fenêtres, ces crapauds sculptés, le ventre en l'air.

— Oui. A quoi cela fait-il allusion?

— Tout simplement aux nombreux marais dont cette contrée très plate, aux lacs aussi vastes que nombreux, est littéralement encombrée.

— Hum !... C'est du symbolisme primitif et naïf.

Pavillon de la Finlande



— Et, d'ailleurs, c'est le seul... car ce n'est pas du symbole qu'a voulu faire, d'un ciseau émérite, le sculpteur Emil Halonen, en déposant ces têtes de loup, en cintre, au-dessus de l'entrée principale, que j'appellerai la porte A (*v. le plan*) pour préciser les idées. Le loup est, en effet, à la Finlande

ce que le lion est au grand désert d'alfa du nord-africain, l'animal-roi du pays. C'est dans le même ordre d'idées que l'entrée secondaire (porte B) se voit ornée de têtes d'élans, et qu'aux quatre coins de la tour, au point ou celle-ci émerge de la coupole, se tiennent quatre ours de grandeur naturelle, dus au beau talent de M. Emil Wittstrom.

— Très original, ces têtes et ces corps d'animaux domestiques ou carnassiers parant un temple de la prière!

— C'est mieux qu'original, c'est l'évocation de toute la vie de la Finlande, l'homme religieux au sein d'une dure et sauvage nature.

— Quel contraste avec les Pavillons voisins!

— Egal au contraste existant entre des contrées si différentes que celles de la Finlande et de ses voisines immédiates .. du quai d'Orsay, la Bulgarie et... la Perse! Les architectes, MM. Saarinen (de Rantasami), Armas Lindgren (de Tawastehus), et Herman Gesellius (de Helsingfors), ont excellemment compris leur œuvre, qu'a parfaitement exécutée le *baumeister* (entrepreneur), M. A. Janssen, et supérieurement ornée les artistes de talent que sont les sculpteurs. Ce trio d'architectes est sorti, la même année (1896), de l'Ecole polytechnique...

— Hein?

— Attendez: de l'Ecole polytechnique de Helsingfors, et ils ont ensemble créé dans ce port méridional — relativement — de l'entrée du golfe de Finlande, une sorte de très brillant « bureau d'architecture » qui a remporté nombre de prix dans divers concours et, comme consécration ultime, la première récompense pour leur projet de Pavillon pour 1900. Si, maintenant, vous voulez bien me faire l'honneur d'entrer avec moi...

— Ah! pardon: vous oubliez quelque chose.

— Et quoi donc, cher monsieur Verduret?

— Jamais l'aimable toulousain Bouscastrol ne nous a permis de pénétrer dans aucun pavillon sans nous avoir parlé peu ou prou du Commissaire général. Il estimait qu'il était pour nous d'élémentaire politesse de saluer au moins le nom de celui qu'il appelait: « le maître de céans ». Il m'en a donné l'habitude et, il me semble, tant mon esprit routinier prend vite l'accoutumance, qu'il me manquerait

quelque chose si je pénétrais dans le sanctuaire sans savoir...

— Qui a présidé à sa consécration. Soyez satisfait : le Commissaire général est un ingénieur pétersbourgeois de haut renom. M. Runeberg, directeur du bureau technique « Wega ». Mais croyez que je ne faisais pas une omission involontaire en me taisant sous ce rapport. La Finlande faisant partie de l'Empire russe, je comptais avoir le plaisir de vous dénombrer les membres éminents du Commissariat de la grande Nation « amie et alliée », lorsque je vous en montrerai la si importante et si curieuse Exposition au Trocadéro... car j'entends ne laisser cette satisfaction à aucun autre.

— Ah ! voilà une aimable promesse dont nous vous remercions tous avec une sincère reconnaissance. Mettons donc que je n'ai rien dit, et hâtons-nous...

— D'entrer ? Veuillez donc me faire l'amitié de me suivre.

§ II

AUTOUR D'UN AÉROLITHE

Sur les pas du complaisant centenaire, notre quatuor de visiteurs — car James-Gregory Puzzling a laissé le champ libre à la diplomatie de Bertrande, qui s'empresse... de n'en pas profiter — gravit les marches de l'entrée principale du Pavillon de la Finlande et pénètre dans le vaste carré surmonté de la coupole, et dont chaque angle arrondi sert de gite à une fontaine décorative.

Dès les premiers pas, Mme Flore pousse un petit cri de surprise.

— Oh !... là, au milieu, sur ce piédestal et habillé d'une vitrine, qu'est-ce que c'est que cela ?... Une pierre ?

— En effet, madame, mais une pierre tombée du ciel sur la terre de Finlande. C'est un aérolithe géant, un des milliards de petits mondes qui gravitent comme nous autour du soleil dans l'espace infini et qui, pour être entré, en sa

course en apparence seulement vagabonde, dans la sphère d'attraction dominatrice de notre planète, est venu choir sur le sol marécageux de la grande province de la Russie septentrionale.

— Bigre, observe judicieusement Bèchard, si cela vous tombait sur la tête, on pourrait dire que c'est une maîtresse tuile !

Sa digne épouse, regardant autour d'elle, hoche la tête :

— C'est égal, c'est une drôle de chapelle, ici. Voyez donc ces fontaines... Ce ne sont pas des fonts baptismaux, je présume ?

— Elles s'en gardent bien, chère madame. Ces fontaines de caractère, au nombre de quatre, une dans chaque angle du carré servant de base à la coupole, avec leurs vasques où tombe gracieusement une onde qui pourrait être plus pure, étant donné qu'elle est... séquanienne, sont de jolis morceaux de sculpture dus à M. Axel Gallen, auteur également des dessins des très curieux vitraux qui tamisent ici les rayons du jour.

— Et toutes ces grosses pierres ?

— Des spécimens de ces granits superbes dont la Finlande fournit toute la Russie.

— Et ces peintures murales !... Vous n'allez pas prétendre qu'elles représentent des sujets religieux ?

— Je me permettrai de vous rappeler, intransigeante madame, que si cet édifice a emprunté sa forme aux temples rustiques du pays en même temps que la double muraille de bois destinée à s'opposer à l'invasion du froid, il n'en est pas moins un Pavillon d'exposition, et qu'en conséquence ce serait se montrer un peu exigeant de demander à n'y voir...

— Que prêtres, fidèles et cérémonies du culte ! achève en riant Verduret.

— C'est cela même, confirme le vieillard. Ainsi, ce n'est pas la Passion du Christ qu'ont l'intention de faire vivre aux yeux ces peintures, qui sont du même M. Axel Gallen. Ce que vous voyez là, ce sont des scènes de la fameuse épopée finnoise « le *Kalevala* ».

— Une épopée du Nord? questionne curieusement Verduret.

— Un gigantesque poème en 50 *runas* ou chants et quelque 22,500 vers, poème d'une race, légende étrange faite des chansons de gestes des antiques rapsodes populaires et conservée dans la mémoire des générations successives, histoire où le « lien » manque à chaque pas, mais étrange, puissante, superbe et, en même temps, triviale par endroits, d'une psychologie profonde et aussi d'un réalisme parfois brutal. On y voit les dieux voisiner avec bonhomie avec des héros plus ou moins magiciens, splendides d'audace, en des scènes tour à tour terribles et familières...

— Enfin, quelque chose comme cet « anneau de Niebelungen » dont Wagner a harmonisé la Tétralogie?

— Ou du genre du *Mahâbhârata,* monsieur Verduret, ou, si vous voulez, de l'*Iliade* d'Homère, qui s'en voit magistralement dépassée. « En étudiant le Kalevala », a écrit M. Leouzon Le Duc dans un travail qui fait autorité et dont quelques passages sont restés en ma vieille mémoire, « on est comme fasciné par une création aussi étrange. C'est un monde qui se révèle et dont le type ne se reflète nulle part; c'est un abîme d'où s'exhalent des nuages orageux qui vous enveloppent de leurs noires spirales, à travers lesquels la magie fait scintiller de rougeâtres éclairs; c'est une lutte acharnée entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, qui s'agite sous d'incroyables personnifications... Les héros ont le bras plus fort, accomplissent des exploits plus grands que ceux d'Homère. Souvent ils parlent comme les prophètes de la Bible, car souvent la phrase finnoise rivalise avec la phrase orientale... » C'est sublime, grossier, délicat, logique, contradictoire et excentrique à la fois, ce poème national dont vous voyez ici de curieuses scènes reproduites par un maître pinceau, et c'est si naïvement complexe que cela ne peut se raconter...

— Vous nous mettez pourtant l'eau à la bouche! Voyons, cher savant, qu'est-ce que c'est, en quelques mots?

— C'est, monsieur Verduret, l'histoire de la rivalité de deux cités sœurs et parfaitement imaginaires : *Kalevala* (qui signifie quelque chose comme : demeure ou patrie des hommes et des actes héroïques) et *Pohja*, se disputant le *Sampo*, objet inconnu, mais qui doit être quelque homérique Toison d'or. L'action (qui n'a pas plus d'époque qu'on ne peut

en assigner une au poème) commence lorsque les deux villes en sont encore à la période de tension... diplomatique, pour se continuer parmi les gigantesques coups de lance et des hécatombes formidables mêlés de scènes conjugales, de passions tendres et violentes, de générosités et de cruautés, trame où vibre l'éternel féminin sous la figure d'une Hélène finnoise qui n'a rien à envier à celle de l'épopée troyenne.



Finlandais du Nord.

— Enfin, conclut nettement Bèchard, tout ça, passez-moi le mot, ce sont des « blagues » parfaitement inutiles, puisque ce n'est pas arrivé.

— Tout ça, monsieur Bèchard, ce sont de géniales imaginations de poètes inspirés par le milieu où ils vivaient et qui révèlent l'âme d'un peuple : c'est donc de l'art, dans le sens le plus haut et le plus vaste du terme.



CHAPITRE V

PERSE

LA MEDRESSEH MADERICHAH

Nos visiteurs, étant sortis du Pavillon-chapelle de la Finlande par la porte qui donne sur le Pavillon de la Bulgarie, se trouvent avoir un assez long chemin à faire pour atteindre le Palais persan. Il leur faut, en effet, longer de nouveau l'église rustique, puis le Pavillon du Duché de Luxembourg déjà visité, pour de là, traverser la large place correspondant à la passerelle sur la Seine et où s'élève la petite sation du chemin de fer.

En passant devant l'entrée du Pavillon du Luxembourg, la manufacturier retiré expose son désir de le visiter de nouveau, mais cette fois avec un guide documenté tel que le centenaire. Bêchard coupe court à cette velléité en criant à notre Malesherbois :

— Regardez donc l'heure, mon cher!

Mme Flore tire aussitôt de sa ceinture sa belle « montre de mariage » et, la plaçant devant les yeux de l'oncle de Bertrande :

— Six heures et demie, monsieur Verduret! Et j'ai une faim et... une soif!

— Encore? fait entre ses dents le bonhomme, non sans s'incliner, cependant, devant cette « raison majeure » de ne se permettre aucune flânerie.

En arrivant à hauteur de la station, Bertrande aperçoit, guettant derrière le quatuor de ses *boys* à carreaux, le détective James-Gregory Puzzling en personne. Aussitôt,



(Cliché LARGER.) LE PALAIS DE LA PERSE.

elle court rejoindre le centenaire qui a pris les devants de quelques pas et lui dit très vite, à voix basse :

— Savez-vous de quoi on m'a chargée ?

Le vieillard répond de même, en souriant :

— Je n'ai pas besoin de mes lunettes pour savoir de quel

« on » vous parlez, et mes yeux sont encore assez bons pour distinguer à vingt pas... quatre hommes et un caporal. Quant à la mission que vous dites avoir reçue à mon sujet, je serais curieux, ma chère demoiselle, de la connaître.

— Je me suis engagée à tout faire pour... vous séduire.

— Eh ! mais, c'est chose faite, alors !

— Mon oncle peut nous rejoindre ; laissez-moi achever. Je dois chercher à me faire conduire chez vous par vous-même.

— Tiens, c'est tout à fait charmant, et je ne saurais trop remercier « On » d'une aussi coquette idée.

— Alors ?

— Je vous indiquerai demain le *home* propice à cette savoureuse entrevue.

— Vous ne supposez pas que je vais...

— Je suppose qu'*on* vous permettra bien de vous faire accompagner par Mme Bèchard, personne tout à fait exempte de malice, pendant que je trouverai le moyen de faire occuper ailleurs ces messieurs.

— Et je pourrai trahir le lieu de ce singulier rendez-vous.

— Vous ne pourrez me faire un plus grand plaisir.

— A la bonne heure ! fait entre ses dents la jeune fille dont les yeux pétillent d'espièglerie.

A ce moment, le groupe, la station dépassée, découvre en plein, chaudement éclairé par le soleil presque couchant, le grand arc en ogive lancéolée de l'entrée principale du Palais de la Perse.

— Oh ! oh ! s'extasie Verduret en s'arrêtant net et en obligeant, de son bras étendu, le pressé Bêchard à l'imiter.

— Que vous arrive-t-il ? bougonne le farinier.

— Mon cher, il m'arrive de constater combien cette excursion de tout un jour à travers tant de beautés architecturales de tous styles m'a ouvert les yeux et affiné le sens artiste. J'avais déjà aperçu de loin, ce matin, ce Pavillon sans y prêter attention et, ce soir, sa vue me cause une vive impression d'admiration. Je trouve cela à la fois très curieux, très spécial et très beau. Ai-je tort, monsieur notre savant cicerone ?

— Vous avez tout à fait raison, cher monsieur, et je vois

avec plaisir que vous quitterez cette merveilleuse Exposition de 1900 transformé en véritable amateur. Il n'est peut-être pas d'architecture plus curieuse à étudier que celle de la Perse, et je ne saurais trop vous complimenter d'en avoir eu l'intuition dès le premier coup d'œil.

Notre ex-manufacturier savoure délicieusement ces éloges et, par effet réflexe, sent d'un seul coup s'enflammer en lui jusqu'à l'amitié, la sympathie plutôt respectueuse qu'il a éprouvée dès le premier jour pour le complaisant et docte centenaire.

Celui-ci explique :

— La Perse, voyez-vous, a été et sera sans doute encore un des Etats les plus tourmentés de l'univers comme il en est un des plus antiques. Aussi loin que nous pouvons remonter les âges, nous voyons le fabuleux Zohâc y régner vers l'an 800 avant Jésus-Christ. Puis, de 536 à 323, toujours avant notre ère, c'est la glorieuse dynastie des Achéménides, depuis Cyrus, Cambyse, Darius et Xercès, jusqu'à Alexandre le Grand. Jusqu'alors, c'est la guerre de conquêtes, à l'époque où nos ancêtres occidentaux couraient nos forêts sauvages couverts de peaux de bêtes et armés de silex. Depuis le partage de l'empire d'Alexandre, ce pays a vécu au milieu des révoltes intestines et des invasions étrangères. Il a subi tour à tour le joug des Mahométans de l'Inde, des Mogols, des Turcs, etc., changeant de religion, se reprenant, succombant à l'anarchie et reconquérant enfin son indépendance. Mais au milieu de tant de désastres, de destructions, de flots de sang répandus, ce peuple fort, qui savait absorber ses successifs vainqueurs au lieu de se fondre en eux, a toujours gardé son tempérament, son caractère, sa civilisation, sa conception d'art originaires. C'est ainsi que, chez lui, l'architecture, ce livre si clair de la vie des races et des nations, a pu subir des influences nombreuses et très diverses, tout en restant typique et toujours persane. Le style ottoman qui, avec la loi du Coran volontiers acceptée, s'est imposé à elle, n'y est sorti de terre que transformé, marqué du sceau personnel de la race, de cette race qui était grande, puissante, maîtresse de son art bien des siècles avant que ne fussent nées les antiquités européennes.

— A ce compte-là, l'architecture persane serait singulièrement composite ?

— Elle l'a surtout été dans les édifices disparus qui dataient d'avant l'hégire. Comme, depuis, c'est le style arabe qui a prévalu dans l'Iran...

— Où prenez-vous l'Iran ?

— C'est tout simplement le vrai nom de la Perse, chère madame. . Le style arabe ayant prévalu, dis-je, modifié de plus en plus et au point d'en presque complètement différer, le style des temps modernes ne porte plus que des traces des architectures indienne, mogole, etc.

— Tout ça peut être très intéressant pour ceux que cela amuse, mais... le Pavillon ? réclame Béchard.

LE GÉNÉRAL KITABGI-KHAN
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA PERSE.
(Cliché LARGER.)

— Eh bien, ce Pavillon est la reproduction de certaines parties d'un immense édifice d'Ispahan, l'ancienne capitale devenue une cité à peu près déserte depuis le siège qui, au commencement du XVIIIe siècle, lors de l'invasion afghane, la laissa aux trois quarts détruite. Ce grand édifice appelé *Medresseh maderichah Sultan Hasseïn*, c'est-à-dire « Collège de la mère du Sultan Hasseïn », fut érigé, en 1710 de notre ère, dans un but éminemment philanthropique, par cette sultane... douairière. Dans une partie étaient logés, hébergés et instruits les étudiants pauvres dont la royale bienfaitrice surveillait elle-même la garde-robe et la lingerie...

— Cela valait autrement mieux que notre mélange des boursiers parmi les élèves plus fortunés des lycées et collèges, observe Verduret.

— Dans l'autre partie, continue le vieillard, était organisé un caravansérail, c'est-à-dire un vaste établissement où étaient logés gratuitement les voyageurs et leurs montures.

— C'était pratiquer somptueusement l'hospitalité de nuit, plaisante Bêchard, enchanté d'avoir glissé cette grosse pointe à travers le monologue... interminable (selon lui) du vieux cicerone.



PERSE. — LE CARCAN; DANSEUSE DU HAREM.

— Toute la partie du Pavillon où se trouve l'entrée principale, continue celui-ci sans prendre garde à l'interruption — ce qui blesse profondément son auteur — est la copie exacte d'une porte monumentale dépendant de ce Collège de « boursiers », comme l'a si bien dit M. Verduret. Et dire que peut-être, ces petits ingrats, par suite de l'accoutumance, la traversaient sans faire attention à son exceptionnelle beauté artistique. Regardez, en effet, autour de l'arc en

ogive lancéolée du seuil, cette large frise formant encadrement; puis, en arrière, la voûte en cul-de-four formée d'une série de stalactites superposées, le tout entièrement revêtu de faïences bleu d'outre-mer, bleu turquoise, relevées de vert et d'orangé... N'est-ce pas à la fois plein de grandeur, d'élégance et de brillante gaieté?

— Mais, cette porte, qui se termine en haut par une terrasse, est surmontée d'un autre étage... à jour?...



UN MARIAGE PERSAN.

— Ceci n'appartient pas à la porte monumentale en question. C'est un autre spécimen de l'art persan que l'architecte, un Français, M. Philippe Mériat, a tout simplement et très heureusement greffé sur son Palais asiatique. Vous remarquerez que cet édicule a un frère perché sur l'autre aile du Pavillon. Ces superstructures à colonnades reproduisent le *Tchepel soutoun* ou « Pavillon des quarante colonnes », qui, reconstruit après un incendie, au siècle dernier, par le sultan Hosseïn, existe encore à Ispahan. Les colonnes octogonales en cyprès, recouvertes de glaces, soutiennent un plafond à caissons profondément sculptés et peints et dorés. Le tout repose sur des assises de marbre blanc.

— Ce doit être merveilleux sous le beau ciel d'Orient, pense tout haut Verduret.

— Très juste, approuve le vieux savant. Il aurait fallu pouvoir étudier chacun de ces palais étrangers sous son vrai ciel. Malheureusement, modifier les lois de la nature n'est pas au pouvoir de l'homme. Pour en finir avec l'extérieur, j'ajouterai que le reste du Pavillon est rigoureusement exécuté dans le style de cette porte monumentale de la « Medresseh mederichah », que les baies, amples et rapprochées les unes des autres, portent des verres peints et émaillés qui sont des merveilles, et...

— Et sans doute, interrompt Bêchard, que la Perse pourrait rendre des points à l'Amérique, sous le rapport de la réclame.

— Pourquoi cela, cher monsieur?

— Dame! ne voyez-vous pas que ce Palais persan mériterait le surnom de Pavillon sandwich?... Chaque façade est une véritable affiche : on a écrit partout, sur la faïence des murs, sur tous les vitraux...

— Voyez, à votre tour, cher monsieur, comme on peut, en jugeant trop légèrement ce... qu'on ne comprend pas, se montrer affreusement ingrat à l'égard de la plus courtoise des intentions étrangères. L'art architectural persan prête beaucoup à ses inscriptions murales, et on ne s'en fait pas faute dans l'Iran. Mais celles que vous voyez là ne sont copiées sur aucun édifice ; ce sont des vers spécialement composés en l'honneur de la France et à l'occasion de cette Exposition de 1900, par un poète célèbre de Téhéran.

— Et il y en a partout!... C'est très gentil, cela... mais, je ne pouvais pas deviner, non plus !

— Maintenant, messieurs, tenez-vous bien à ce que je vous conduise moi-même à l'intérieur de ce Pavillon ?

— Comment, si nous y tenons! se récrie le manufacturier retiré.

— C'est que, en dehors de vous apprendre — ce que vous verrez par vous-même au premier regard — que le Pavillon contient un grand salon de réception de 110 mètres carrés magnifiquement meublé dans l'attente de la venue du souverain, que le reste constitue un immense « bazar » où — sans préjudice des envois dans les groupes et sections —

sont installés des produits du sol, de l'industrie et des arts persans... je ne sais trop ce que je pourrais bien vous dire, sauf qu'il y a un kiosque à musique...



Musiciens persans.

— Eh ! quoi, vous, si bien documenté ?...

— C'est que... voilà !.. Je n'ai pu voir le général Kitabgi-Khan, Commissaire général du Shah de Perse. Le jeune secrétaire du Commissariat, le fils du général, je crois, très occupé, n'a pas cru pouvoir disposer du temps nécessaire

pour satisfaire autant que je l'eusse désiré la manie curieuse d'un vieil amateur d'exotismes tel que moi — ce que je comprends très bien, aussi n'ai-je eu garde de commettre l'indiscrétion d'insister... Mais cela me prive du plaisir de vous initier aux détails de l'intérieur de ce très beau petit Palais.

— Alors .. Ma foi, il se fait si tard !... Si nous terminions notre laborieuse après-midi en passant tout de suite au Pavillon suivant ? Qu'en dites-vous, Bêchard ?

— Parbleu, c'est évident : d'ailleurs, ma femme meurt de faim. Nous visiterons l'intérieur un autre jour. Je demande seulement que l'on n'inflige pas à Mme Bêchard un jeûne trop prolongé.

— Ce serait, en effet, un crime de lèse-galanterie. En conséquence, mesdames et messieurs, veuillez me faire l'honneur de venir avec moi jeter un rapide coup d'œil — le dernier pour aujourd'hui — au Pavillon du





CHAPITRE VI

PÉROU

VENTRE AFFAMÉ N'A POINT D'OREILLES

Le vieillard, toujours merveilleusement alerte, entraîne à sa suite, d'un pas rapide, notre groupe de visiteurs vers... la façade postérieure du Pavillon des Etats-Unis. Pour cela, il lui fait traverser obliquement l'Avenue des Nations.

Mme Flore, fortement accrochée au bras de son long et sec époux, gémit entre ses dents :

— Ah ça ! où nous conduit-il donc, maintenant?

Verduret, qui, marchant devant le couple Bêchard avec sa nièce, a entendu le propos, explique :

— Vous n'avez donc jamais vu travailler un peintre, chère amie... je veux dire un peintre de tableaux ? Il se recule fréquemment pour juger de l'effet, à distance. Or, comme ce Pavillon du Pérou est précisément derrière celui des Etats-Unis, il est évident que notre guide nous conduit près du second pour que, de là, ayant un peu de champ devant nous, nous puissions bien d'avoir d'ensemble le premier.

— Comme c'est amusant ! Cela allonge le chemin et retarde d'autant le moment où nous pourrons nous mettre quelque chose sous la dent !

— Voyons, bichette, tu n'as pas fini de te plaindre ? C'est insupportable ! gronde Bêchard, prouvant une fois de plus le si humain apologue évangélique de la paille aperçue dans

l'œil du prochain par une pupille obstruée d'une poutre symbolique.

— Tiens, tu es bon, toi ! s'exclame la grosse dame. Ce n'est pas moi qui me plains, c'est mon estomac !

— Allons, encore un peu de patience, chère amie, réclame le manufacturier retiré. Annoncez-lui, à votre estomac, la toute prochaine satisfaction, à ce révolté, et, à moins qu'il ne soit un socialiste irréconciliable, aux appétits irraisonnables, il se taira.

— Vous en parlez à votre aise. Vous n'avez pas faim, vous !

— Eh ! eh ! je crois que je ferai honneur au dîner : cette longue promenade m'a creusé.

— Il n'y paraît pas... à la rondeur de vos joues. Gras comme vous l'êtes, vous vous nourrissez de votre propre substance.

— Allons, bien, s'écrie Bertrande en éclatant de rire, est-ce que vous prenez mon oncle pour un ours?

— Sans compter, chère amie, riposte Verduret avec une bonhomie enjouée, que si je ne saurais, en conscience, avoir la prétention de passer pour un sylphe, de votre côté...

— C'est ça, vous allez peut-être comparer ma taille à la vôtre !

— Je n'irai pas jusque-là, mais, en fait de sveltesse...

— Mesdames, messieurs, interrompt à temps le vieux cicerone, je vous demande de laisser un moment de côté une question irritante où la galanterie de M. Verduret lui fait un devoir d'être battu... et de vouloir bien jeter d'ici un coup d'œil sur ce très coquet petit Palais péruvien... tout en reremarquant qu'il ne nous a fallu que quelques pas pour accourir du cœur de l'Asie jusqu'au lointain Pérou, en franchissant comme en un rêve toute l'Europe, et le vaste Atlantique, pour remonter jusqu'à sa source le plus grand fleuve monde, le Marañon ou Amazone... Plus même, car enjambant les sommets altiers des Andes, nous voici à Lima, à 9 kilomètres de Callao, port de la capitale républicaine sur l'immense océan Pacifique.

— Mais, observe Verduret, c'est étonnant comme, avec moins de majesté dans les lignes et beaucoup plus de détails d'ornementation, ce Pavillon rappelle, en tant qu'ensemble de style, avec ses tours carrées, ses fenêtres au cintre



(CLICHÉ LARGER.)

LE PAVIL



PÉROU

casqué de sculptures, celui de l'Espagne que nous avons vu tout à l'heure.

— Vous vous attendiez, je suis sûr, à voir ici, un monument de l'art indigène d'avant la conquête du pays par Pizarre sur les deux frères ennemis, les Incas Huascar et Atahualpa, au premier tiers du XVIe siècle. Pour vous, la vision du Pérou n'existe que par le roman sentimental de Marmontel ; hors « les Incas, point de Pérou ! »

— Dame ! acquiesse Verduret, cet ouvrage a été le livre de chevet de l'adolescence de notre génération.

— Et plus encore de la mienne, cher monsieur, car c'est étonnant comme on aimait la mièvre douceur de ce style précieux au rude temps ou Napoléon le Grand promenait héroïquement par le monde ses aigles victorieuses. Mais la vérité est que l'architecture indigène n'a pas survécu aux premiers temps de la conquête espagnole. Les envahisseurs du Sud-Amérique étaient animés de deux passions absolues : l'amour de l'or et l'asservissement impitoyable de ces peuples à un intransigeant catholicisme. Ces deux passions effrénées amenèrent la prompte destruction de tous les temples et palais péruviens, pour en arracher l'or et pour anéantir toute trace de la religion primitive des adorateurs du Soleil. Mais les terribles aventuriers, gorgés d'or, et disposant de tant de bras esclaves, élevèrent à profusion, sur les ruines des édifices des Incas, des églises et des palais qui, depuis plus de quatre siècles, ont transformé, au point de vue architectural, le Pérou en une seconde Espagne. Naturellement, le style de cette violente transformation ne pouvait être que celui de la « Renaissance espagnole », le même que celui des cathédrales et des alcazars de la mère-patrie que nous montre le grand et beau Pavillon d'Espagne, mais encore plus surchargé de détails ornementaux, détails qui, dans l'esprit des néo-millionnaires, proclamaient le faste de leur soudaine fortune. C'est exactement de l'art hispano-lusitanien... Mais, mon Dieu, madame, que vous avez donc l'estomac impatient.

Cette apostrophe s'adresse à Mme Bêchard qui, par des gestes réitérés, montre que les plus précis renseignements sur l'histoire architecturale du Pérou ne sauraient valoir, pour elle, la moindre cuillerée de consommé.

Bèchard, à qui ces renseignements importent peu, d'ailleurs, vient très volontiers au secours de son épouse.

— L'architecture, nous la voyons du reste, dit-il. Bichette à raison : parlez-nous du Pavillon. Il me paraît de dimensions restreintes.

— 250 mètres carrés sur 320 de la concession. Les 70 mètres restant sont, comme vous le voyez, occupés en grande partie par un kiosque affecté à la dégustation des boissons.

— Ah ! ah ! fait Mme Bichette, subitement intéressée, en dessinant un mouvement en avant.

— Voyons, lui souffle Verduret à l'oreille, vous ne voulez pas de nouveau... échantillonner ?...

Mme Flore se redresse et, avec une dignité qu'eût pu lui envier son mari :

— Vous êtes un impertinent, monsieur Verduret ! C'est mon estomac qui crie et il trouverait peut-être là-dedans quelque chose pour le faire taire.

— En effet, certifie le centenaire ; on y trouve, outre les vins de là-bas, du café, du chocolat, des liqueurs et des fruits d'un exotisme garanti, voire même du tabac et de menus objets de fabrication indigène.

— Oh ! ma foi, je n'y tiens plus, s'écrie l'affamée farinière. Mon « gros », tu vas me payer quelque chose !

— Ça va te couper l'appétit, observe l'économe Bêchard.

— Ça va m'empêcher de défaillir, car je te préviens qu'avant cinq minutes je serai évanouie d'inanition dans tes bras !

— Merci ! il me faudrait te faire voiturer... J'aime encore mieux y aller d'un chocolat... quoique je sois sûr qu'ils vont le faire payer « les yeux de la tête ! »

Le couple, la ronde Bichette remorquant rapidement le long Aristide, se dirige vers le kiosque, où le suivent l'oncle et la nièce, à qui le vieillard explique tout en marchant :

— Ce Pavillon, dessiné avec autant de science que d'art et de goût par un architecte français de grand talent, M. Ferdinand Gaillard, est, comme celui de la Grèce, dont le jeune Bouscastrol a dû vous parler, destiné à survivre à l'Exposition. Il est, comme lui, armé d'une ossature de fer boulonnée et démontable, et les murs sont en pierre factice, dure et résistante, bien plus longue à préparer que le staff,

quoique issue du même procédé, mais qui prend beaucoup plus finement les empreintes les plus délicates du moulage et leur assure une longue durée en dépit des morsures des intempéries.

— Et surtout du soleil, car je présume que si l'on a fait ce palais démontable, c'est pour le transporter en Amérique. Or, le Pérou est peu éloigné de l'Equateur.



M. TORRIBIO SANZ
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU PÉROU.
(Cliché LARGER.)

— Le Pavillon fragmenté sera, en effet, transporté et réédifié à Lima. Mais, si je n'ai pas parlé avant tout du soleil, c'est que, quoique Lima soit au nord du tropique du Capricorne, c'est-à-dire dans la zone torride, cette capitale jouit d'un climat relativement tempéré par suite de la couche de nuages qui, presque constamment, y adoucit la rudesse du Phœbus tropical.

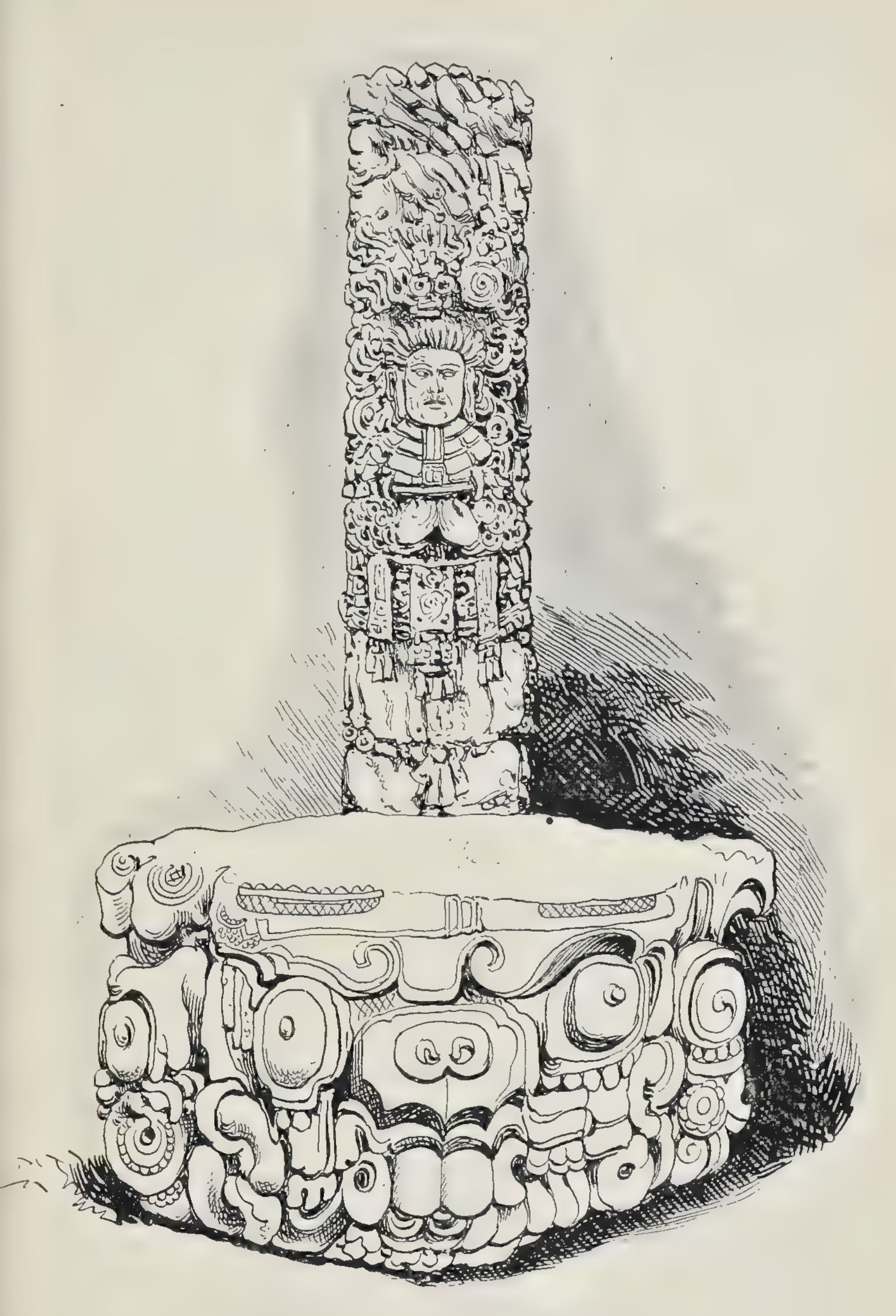
— Est-ce que toute l'Exposition péruvienne est réunie ici?

— Je le crois, mais je ne suis pas en mesure de l'affirmer.

— Comment?

— Pour la même raison qui m'a fait si peu prolixe à l'égard du Pavillon de la Perse. Je n'ai pas eu le plaisir de pouvoir causer avec M. Torribio Sanz, l'aimable et très parisien Commissaire général du Pérou. Je n'ai eu l'avantage de rencontrer, au cours des travaux, que son secrétaire, M. l'ingénieur des mines Ernesto Diaz, lequel a fait quelque peu fi de ma sénile curiosité.

— Hum! pense Verduret, ce n'est pas ce brave Bouscastrol



PÉROU. — AUTEL ET DIVINITÉS ANTIQUES.

qui se serait ainsi trouvé à court de documentation. Il entendait joliment bien son rôle de cicerone, celui-là !

Il est à croire que le vieillard lit cette remarque désavantageuse sur le visage de l'oncle de Bertrande, car, en souriant d'un air très drôle, il y répond :

— Je vous avais prévenu que, quelque bonne volonté que je misse à vous être agréable, je ne remplacerais que bien imparfaitement mon prédécesseur. Quant à M. Torribio Sanz, je puis vous dire qu'il a partagé entre Londres et Paris sa déjà longue carrière diplomatique, qu'il a longtemps habité notre grand'ville où il est connu et apprécié à sa haute valeur par toute la société, qu'il parle notre langue avec une perfection que pourraient lui envier nombre de nos compatriotes, et qu'il était un des commissaires du Bazar de la Charité lors de l'effroyable incendie qui a fait tant de nobles et même illustres victimes. Il s'est montré, dans cette horrible catastrophe, d'un sang-froid et d'un courage au-dessus de tout éloge, et bien gagnée est la médaille de sauvetage qui lui a été décernée en cette circonstance pour son intrépidité à secourir au milieu des flammes tant de femmes généreuses dont beaucoup ont payé de leur vie leur dévouement aux œuvres de la sainte Charité. Pour ce qui est des objets contenus dans le Pavillon où je n'ai pas encore eu le loisir de pénétrer depuis la récente ouverture de l'Exposition, je serai un visiteur au même titre que vous-mêmes ; mais je sais déjà qu'il y a à y remarquer les collections minéralogiques, au premier rang desquelles les échantillons des mines d'argent et d'or.

— Il y en a donc encore ? Je croyais qu'il fallait aller au Transvaal ou au Klondyke pour... *trouver le Pérou ?*

— Il est toujours chez lui, croyez-le bien, et voilà que ses mines d'argent principalement commencent à reprendre une activité qui pourrait bien faire retrouver au pays sa vieille réputation — celle du temps où les mines inondaient à ce point l'Espagne, que le comte d'Albuquerque, trouvant qu'il avait vraiment assez de quatorze cents douzaines d'assiettes et de douze cents plats, fit faire en argent son mobilier, les échelles de service de son buffet géant; de ce temps invraisemblable où nombre de señores caballeros ne plantaient plus à leurs seuils orangers ou jasmins que dans des

bacs d'argent massif. Je me suis aussi laissé dire que les spécialistes s'émerveillent, en ce Pavillon du Pérou, à la vue de matières premières telles que : laines de vigogne et d'alpaga, bois d'ébénisterie ; des textiles comme le coton, le lin, le chanvre ; des plantes pharmaceutiques telles que le quinquina, l'aloès ; et des gommes, et des résines, etc... Enfin, nous allons jeter un coup d'œil à tout cela : voici que M. et Mme Bèchard sortent du kiosque... sans même daigner jeter un regard aux éclatants échantillons rares de la flore péruvienne gracieusement disposés derrière l'élégante balustrade qui relie ce kiosque au Pavillon...

Les deux époux rejoignent, en effet, leurs compagnons. Mme Flore est pâle — autant du moins, qu'elle peut l'être — de colère et de... fringale inassouvie.

— C'est révoltant ! s'écrie-t-elle. Un monde fou de gens qui n'ont pas faim et qui empêchent les vrais affamés de se faire servir !.. Aristide a pu tout juste m'attraper un fruit... mais ça n'a ni goût ni vertu : c'est de l'eau !

— Délicieuse sous le chaud climat pour lequel la nature l'a créé. Voyez-vous, chère madame, il ne faut déguster la pastèque que sous les tropiques, comme en Espagne l'orange, et la pomme... en Normandie. Pourtant, je pense que ce jus végétal aura assez calmé vos inquiétudes stomacales pour nous permettre une rapide excursion parmi les salles de ce Pavillon...

— Encore attendre pour aller dîner ?... Ah ! jamais, par exemple ! Est-ce que vous croyez que je pourrais rien voir ou même entendre un seul mot de ce que vous nous diriez, quand j'ai tout l'intérieur qui hurle famine ?... Vite, à table, ou je mange quelqu'un !

— Alors, la visite du Pavillon du Pérou ?... fait Verduret.

— Une autre fois : j'ai trop faim !

— Ce serait un crime de prolonger les angoisses de madame, intervient le vieillard. Je me mets à votre disposition pour terminer cette promenade à travers les Pavillons étrangers... Demain, à une heure, voulez-vous ? car, fatigués comme vous devez l'être, je pense que vous ferez grasse matinée.

— Vous êtes vraiment trop aimable... Nous craignons d'abuser...

— Nullement, monsieur Verduret. Voyons, que vous reste-t-il à voir ici? Le Portugal et le Danemark...

— Et puis l'Angleterre... et Monaco, que M. Bouscastrol nous a fait « brûler ».

— Nous verrons d'abord ces Pavillons particulièrement intéressants. Et puis, je tâcherai de vous trouver un guide expert pour vous montrer et vous expliquer les très curieux moyens de transport dans l'Exposition : chemin de fer électrique, plate-forme roulante, etc... A moins que...

— A moins que?

— Je ne vous procure une distraction pour agrémenter votre voyage d'exploration expositionniste.

— Peut-on savoir?

— Demain... Cela vous sera ainsi une surprise.

— Bon... C'est cela... à demain! interrompt Mme Flore.

Elle ajoute aussitôt :

— Où est le restaurant le plus près?

— Vous n'avez que l'embarras du choix entre les sous-sols gastronomiques de ces Pavillons des Puissances étrangères.

— Pour que nous soyons écorchés dans toutes les langues, n'est-ce pas? réclame Bêchard. Non, non, pas de ça!

— Alors, il faut que vous gagniez l'autre bord de la Seine où, de chaque côté de la joyeuse « Rue de Paris », vous trouverez jusqu'à cinq restaurants à prix moyens.

— Mais, c'est au bout du monde! se récrie notre affamée.

— Non : vous n'avez qu'à traverser la Seine sur la passerelle du pont des Invalides.

— Mon Dieu! C'est moi qui serai invalide... ou défunte avant d'arriver!

— Il n'y a pas moyen de prendre au court?

— Dame! à moins de traverser la Seine en bateau...

— En bateau!... Jamais de la vie! s'écrie Bêchard en frémissant au souvenir de la « gondole enchantée ».

Le farinier saisit sa femme par le bras et l'entraîne rapidement dans la direction... des prix moyens.

Au moment où Bertrande prend à son tour le bras de son oncle pour marcher sur les traces du couple Bêchard, elle voit se dresser soudain à côté d'elle la rougeaude silhouette de Puzzling. D'un signe de tête, elle l'invite à l'accompagner.

— *Well,* se dit le détective, il y a du neuf, *proberly*... Je avé bien fait dé engager ce petite miss.

Sans s'inquiéter du centenaire qui s'éloigne après lui avoir lancé, à travers ses énormes lunettes, un perçant et énigmatique regard, notre Anglais emboîte résolument le pas au couple Verduret-Bertrande... qui allonge les siens pour rejoindre le couple Bêchard.

Le prochain volume aura pour titre :

FIN DE PROMENADE AU QUAI D'ORSAY

LA PLATE-FORME ROULANTE

et comprendra :

Les Pavillons du Portugal.
— Danemark.
— Grande-Bretagne.
— Monaco.
Le Chemin de fer électrique.
La Plate-forme roulante.
Les Élévateurs et autres moyens de transport dans l'Exposition.

Des dessins et une Lithographie *hors texte complèteront ce fascicule, qui terminera les Puissances étrangères au quai d'Orsay.*



TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

XII

PROMENADE AU QUAI D'ORSAY

EN VENTE :

I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques**	—	» 60
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60
VIII.	**Les Pavillons des Puissances étrangères**.	—	» 60
IX.	**Les Palais des Hôtes de la France**. . . .	—	» 60
X.	**La Rue des Puissances au Quai d'Orsay**.	—	» 60
XI.	**L'Avenue des Nations**.	—	» 60

G. DE WAILLY

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

XII

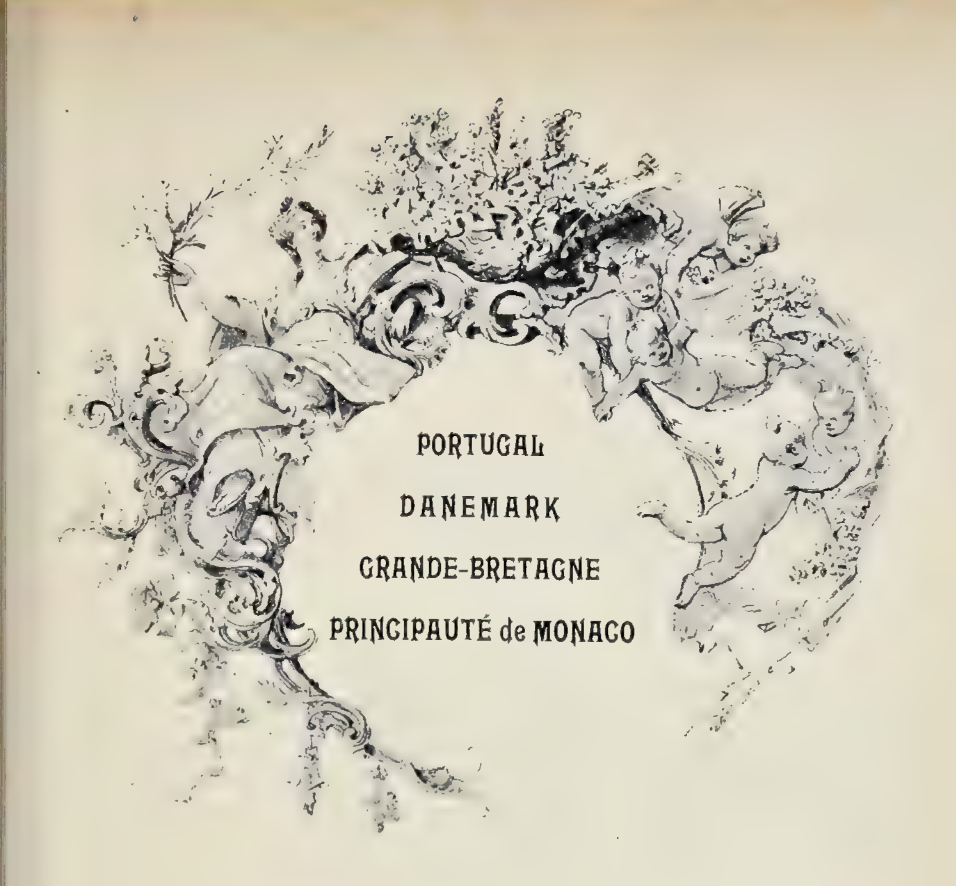
PROMENADE AU QUAI D'ORSAY



PARIS

FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS

78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

PORTUGAL

§ Ier

ÉCLECTISME

En traversant le pont des Invalides, Verduret tire sa montre et, se tournant vers M. et Mme Bêchard, qui suivent consciencieusement le couple formé par l'oncle et la nièce, il annonce :

— Une heure moins cinq !... Et la porte donnant accès à la Rue des Nations n'est plus qu'à quelques pas !... C'est ce qui s'appelle être d'une exactitude toute militaire !

— Parbleu, nous pouvons bien être en avance, après toute cette matinée perdue... par obéissance aux ordres de ce vieux bonhomme...

— Dont l'avis de ne reprendre le cours de nos visites que cet après-midi fut, avouez-le, plein de sagesse. Pour ma part, j'étais, hier soir, brisé de fatigue.

— Moi, je ne l'étais pas !

— Mais votre femme l'était, et Bertrande même était lasse, en dépit de la vigueur de ses vingt ans. D'ailleurs, vous ne vous êtes pas fait prier pour aller tôt et rester tard au lit, tout comme nous.

— Tiens, il fallait bien, puisque c'était dans votre programme !

— Ah ! tenez, Bêchard, ne bougonnez donc pas toujours ainsi à propos de tout et de rien ; cela finit par me mettre en colère, malgré toute ma placide philosophie... Je sais bien, au fond, ce qu'il faut prendre et laisser — surtout laisser — de vos continuelles boutades. Qui vous connaîtrait moins vous jugerait, ma parole d'honneur, un ingrat à l'égard de nos précieux cicerones... ce que vous n'êtes pas le moins du monde.

— Qu'en savez-vous ?

— Pardieu ! voilà le cri que j'attendais ! Et qu'elle est bien française cette fausse honte des vrais bons sentiments, que l'on cache sous le masque superficiel d'une manie que l'on possède ou d'un vice que l'on n'a pas ! Vous, Bêchard, qui avez, comme ces « vieux de la vieille », la petite maladie de trouver à redire à tout, vous seriez désolé qu'on vous surprît dans un élan d'admiration vraie, d'approbation ou de satisfaction sincère. Quand une émotion vous vient, vous forcez la note de votre humeur... ronchonneuse, comme ces vieux héros de la garde qui, après s'être indignés d'avoir été laissés en réserve, grognaient encore que le « Tondu voulait les faire hacher pour se débarrasser d'eux », lorsque le « Petit Caporal » leur causait la joie sans pareille de les lancer, terribles, en pleine fournaise. Allez, mon cher, soyez tant que vous voudrez un fanfaron de dénigrement et de méchante humeur, comme tant de nos compatriotes sont, à Paris surtout, d'invétérés fanfarons des vices coquets et bien portés : cela vaut diantrement mieux que l'hypocrisie

en honneur chez d'autres qui se prétendent les plus vertueux de la terre et qui…

— *Good day !* interrompt une voix rude.

C'est, devant nos expositionnistes débouchant du pont sur le quai d'Orsay, James-Gregory Puzzling, qui, disparu depuis la veille, les salue… de la voix seulement, bien entendu.

— Du diable, si je m'attendais à vous revoir! lui dit fraîchement Verduret à qui rien n'est désagréable comme de se voir couper une période qu'il se flatte de croire bien pensée et excellemment dite.

— Aôh! ils revoyaient môa tôjours, quand le moment il été véniou.

Clignant de l'œil à l'adresse de Bertrande, le detective ajoute :

— Jé avé travaillé *very* bien dans le dernier nouit. Si tout le monde il travaillé aussi *very well,* jé été contente, tout à faite !

— Ah bah !… Vous avez des occupations nocturnes, à Paris ? goguenarde le manufacturier retiré.

— *Yes!* mister Verdiourette, et je croyais nôs ils allé rire très biaucoup… bientôt !

— Rire, vous ?… Pas possible ! Si vous vous livrez à des occupations aussi gaies que vous le dites, il faut avouer que vous cachez bigrement bien votre jeu !

— *Yes!* jé été fort sur le cache-cache.

— Vite, mon oncle, donnez les tickets, nous voici au tourniquet… Et, tenez, voici notre « siècle » qui nous attend.

La frontière de l'Exposition franchie, nos provinciaux voient, en effet, venir à eux le centenaire, son vaste et vénérable chapeau à la main.

— Ah ! dit le vieillard, tous mes compliments. Vous êtes d'une exactitude dont je ne saurais trop féliciter ces… dames.

— Fi, monsieur, s'écrie joyeusement Bertrande, c'est là une pierre dans notre jardin.

— Pouvez-vous supposer?

— Oui, oui. On prétend que les dames mettent toujours les messieurs en retard.

— Quelle calomnie, quand, au contraire, ce sont elles qui... les font marcher! Mais, je suis sûr que M. Béchard nous en voudrait de nous immobiliser près de ce seuil, alors que le Portugal nous réclame... Si vous voulez me faire l'honneur de me suivre...

Sur un acquiescement muet et très arrondi de Verduret, notre groupe de visiteurs s'avance sur les traces du centenaire.

Après avoir longé, à droite, le Pavillon de l'Italie et, à gauche, la légère et pittoresque construction jetée à la dernière heure sur le quai d'Orsay par le royaume de Danemark, le dit groupe, sur un geste de son guide, s'arrête devant le bâtiment léger, aux lignes droites et sobres, mais non inélégantes, qui fait l'objet de sa première visite en ce début de sa cinquième journée d'Exposition.

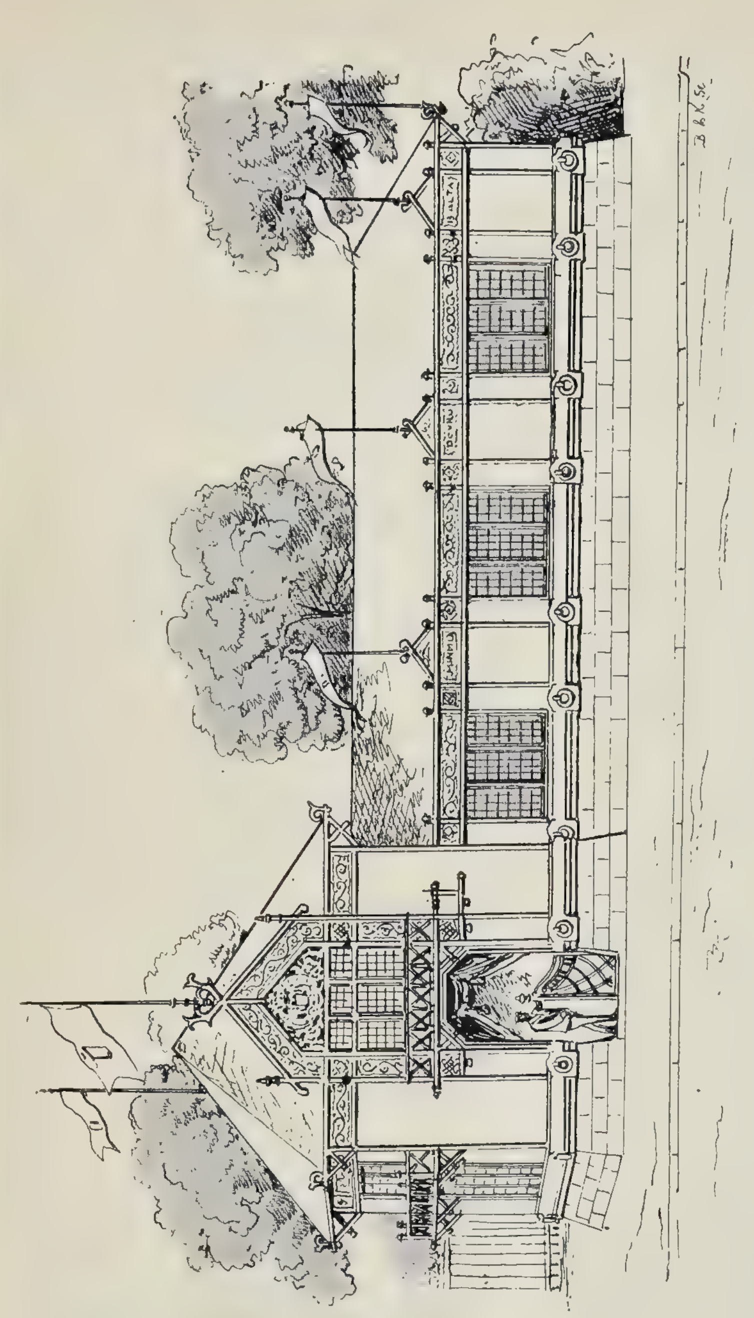
Verduret ne peut s'empêcher de comparer l'absence d'ornementation de ces murs nus — faits de gâteaux de plâtre préparé un peu à la façon du staff et appelé *fibro,* et fixés sur une charpente de bois — au luxe exagéré de statues et de sculptures qui surcharge le vaste Palais italien d'en face. Mais il garde son observation pour lui, prudemment désireux d'étayer ses opinions sur celles du vieux cicerone.

Celui-ci, dont l'œil s'est mis soudain à briller, narquois et sceptique, derrière l'écran presque impénétrable de ses grosses lunettes, fait entendre une petite toux discrète qui réclame l'attention, et commence en ces termes :

— Devant ce Pavillon portugais... du quai d'Orsay — car le Portugal en a un autre, d'intérêt supérieur, dans le Groupe colonial du Trocadéro — devant ce Pavillon, mesdames et messieurs, je me sens, en tant que Français, envahir par un sentiment... mélancolique.

— Il est pourtant d'aspect plutôt gai, dans son extrême simplicité, ce Pavillon?

— Oui, monsieur Verduret.



LE PAVILLON DU PORTUGAL.

— Il paraît petit et bas, en comparaison de ses grands voisins de l'autre côté de la rue.

— Il n'est pas si petit qu'il en a l'air, monsieur Bêchard, puisqu'il couvre 350 mètres carrés de superficie. Quant à la hauteur, elle n'atteint, il est vrai, que 10 mètres.

— C'est modeste !

— Tout le Pavillon est élégamment modeste. Le budget, également modeste du Portugal, ne permettait pas des dépenses somptuaires.

— Et c'est là ce qui vous rend mélancolique ?

— Non, monsieur Verduret... car ma mélancolie vient de ce que, comme Français, j'éprouve comme un peu d'humiliation et quelque chose comme un vague regret... envieux.

— C'est une énigme que vous nous posez là ! Ce n'est pas l'architecture du Pavillon qui vous cause ce sentiment ?

— Non, monsieur Verduret. L'auteur du projet, M. Ventura Terra, architecte portugais qui a fait ses études à Paris, n'a pas eu un seul instant l'intention, comme vous vous en rendez compte à première vue, de donner ici un spécimen de l'architecture nationale, ainsi que l'ont fait les autres Puissances. Ce petit palais d'exposition — élevé par M. Monteiro, l'éminent architecte de Lisbonne, où il a construit la si coquette « gare centrale » et le grand hôtel de la Compagnie des Wagons-Lits dénommé « Avenue Palace », et de qui le second est M. Soarès, élève de notre Ecole des Beaux-Arts — est une pure fantaisie d'artiste. Si l'on voulait y voir un style, cela se rapprocherait plutôt de celui qui préside à l'édification de nombre de bâtiments européens en Extrême-Orient.

— C'est vrai : il y a, dans l'ornementation et dans certaines lignes, comme de vagues réminiscences sino-japonaises... Mais, en ce cas, d'où vient la sensation singulière que ce Pavillon vous procure ?

— Eh ! oui, dites, à la fin ! Nous ne sommes pas des enfants ou des femmes pour nous amuser aux *propos interrompus*.

— Allons, ne vous fâchez pas, monsieur Bêchard. Ce n'est pas en considérant ce Pavillon si simple que je sens

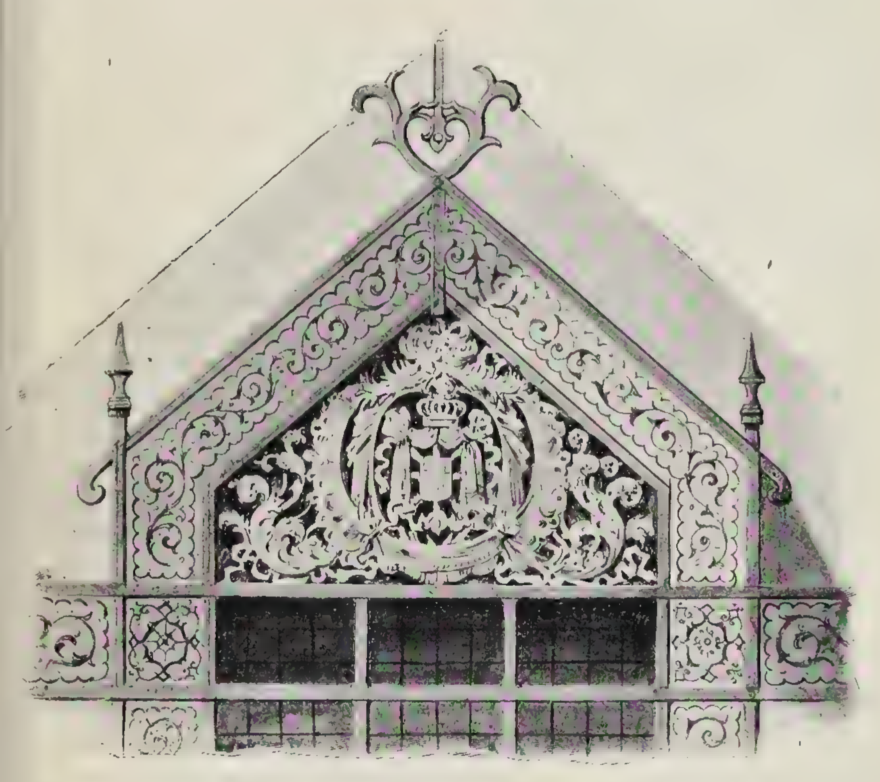
une sorte d'humiliation patriotique; c'est en songeant à la haute illustration des représentants ici du Portugal que je trouve que, vraiment, la France moderne manque, comparativement, de... panache.

— Ah ! ah ! ricane le politicien farinier, vous êtes encore un réactionnaire, vous !

— Eh ! bon Dieu ! cher monsieur, de quelle *réaction* voudriez-vous que je pusse être partisan, après avoir vécu sous tant de régimes différents ? Puis-je souhaiter la restauration du Directoire qui m'a vu naître? Ah ! il avait du goût pour la parade, les superbes chapeaux emplumés et les glaives romains ; les cérémonies n'y manquaient pas d'apparat, lorsqu'il accueillait un général victorieux et distribuait des armes d'honneur, aux applaudissements de beautés féminines au costume presque mythologique et... tout à fait indiscret. Mais il faut croire que ce régime avait quelques torts, puisque le pays entier cria de bonheur lorsque Bonaparte le fit jeter dehors par ses grenadiers. — Est-ce la restauration du Consulat, période superbe d'organisation au dedans et de triomphes au delà de nos frontières, ère brillante où la petite cour du Premier Consul savait rivaliser de jeune éclat avec de vieilles royautés étrangères. Il paraît pourtant que le Consulat n'était pas le rêve du pays, puisque celui-ci acclama frénétiquement l'empereur Napoléon lorsqu'il prit la place du Premier Consul Bonaparte. — Est-ce la restauration du Grand Empire, légende unique de gloire et de faste, d'enthousiasme guerrier où, entre deux conquêtes, les demi-dieux de la Guerre, pressés autour du maître de l'Europe, faisaient pâlir les lustres des Tuileries moins encore sous l'éclat fauve de leurs chamarrures d'or et de l'or de leurs épées que sous le rayonnement de leurs victoires. Il faut croire, néanmoins, que le régime de l'Epopée sublime n'engendra qu'une fièvre de gloire momentanée, puisque la partie lasse du pays accueillit avec une déférence empressée l'ancienne royauté ramenée par une Europe qui avait les meilleurs motifs du monde de ne pas chérir l'ère impériale. — Est-ce la restauration du Drapeau blanc, souvenir des gloires séculaires de la vieille Monarchie française, royauté des frères du Roi-Martyr dont la cour fut — autant que le permettaient la virgule d'émancipation de 1789, ponc-

tuant l'histoire, ainsi que le trait rouge de 1793, et surtout la fière promenade des trois couleurs à travers l'Europe — fut, dis-je, une réédition de la suprématie aristocratique des siècles échus avec ses hautes élégances ? Il est à présumer que cette Restauration n'avait pas satisfait l'idéal national, puisque ceux mêmes qui s'étaient tant hâtés d'arborer la cocarde blanche firent une révolution pour reconquérir le drapeau tricolore. — Est-ce la restauration de la Monarchie constitutionnelle de Juillet? Ce fut une période de calme semée de troubles intérieurs, qui ne fut pas sans quelque éclat militaire puisque nous lui devons l'Algérie, une ère particulière de gloire pour la tribune et la littérature, un régime qui, quoiqu'on le qualifiât de « royauté bourgeoise », ne s'auréola pas moins du prestige inhérent à une cour entourant une couronne... Il faut admettre cependant que cette royauté tricolore et mitigée de parlementarisme ne satisfît pas encore le pays, puisqu'il s'offrît le plaisir d'une troisième révolution pour fonder la deuxième République. — Est-ce la restauration d'une République toute vibrante de généreux sentiments et pavée d'excellentes intentions comme celle de 1848? Ce fut, avec, pour présidents, un général, puis un prince du sang du Grand Empereur, un entr'acte d'une quarantaine de mois qui ne manqua pas d'un certain éclat et qui eut — comme il arrive toujours des grands mouvements de l'âme française — sa répercussion dans le monde entier. Il faut, encore une fois, supposer que cette forme républicaine n'était pas la cristallisation définitive du rêve du pays, puisque l'immense majorité de la nation approuva hautement Napoléon III de s'être assis dans le fauteuil du prince-président, siège transformé pour la circonstance en second trône impérial. — Est-ce la restauration de ce Second Empire ? Mon Dieu, messieurs, nous touchons là au dernier régime déchu, de la chute duquel vit encore la République actuelle, car il est visible qu'en France un régime ne vit que de son opposition avec celui qui l'a immédiatement précédé et que, lorsque l'image du premier s'est assez estompée sous le brouillard des temps pour que cette opposition ne soit plus nettement sentie par tous, le second est bien près de s'évanouir dans un nouveau souffle populaire. Vous n'êtes plus des jeunes gens et vous pouvez

avoir conservé, adoucies mais encore existantes, des opinions trentenaires que, quel que soit leur sens, je ne voudrais pas froisser. Cette reculée de trente ans permet pourtant d'apprécier, en même temps que les fautes, la prospérité et l'exceptionnel éclat de ce second Empire qui nous a acquis la Savoie et Nice et qui, s'il n'eût été renversé devant l'ennemi, nous eût, dans la défaite, préservé, non de l'humiliation, mais de la perte matérielle des provinces de l'Est.



DÉCORATION DU FAÎTE DU PAVILLON DU PORTUGAL.

— Oh ! oh ! regimbe Bêchard.

— Je ne parle pas politique, cher monsieur, mais histoire froide et impartiale. Que diable, si vos affaires allaient mal et qu'un successeur ayant acquis votre moulin, ait fait faillite, alors que vous eussiez pu, vous, éviter probablement la catastrophe, le failli serait lui, et non vous !

— C'est évident. Mais...

— Mais... laissez-moi fermer ma trop longue parenthèse. Aussi bien, l'interruption de l'honorable M. Bèchard, en m'amenant à faire défiler devant vous une série d'instantanés gouvernementaux du siècle, ne m'a pas trop fait sortir de mon rôle, puisque cette Exposition est justement celle du XIXe siècle.

— Vous avez beaucoup parlé, mais vous ne m'avez pas répondu.

— Est-il donc besoin que je formule une conclusion ? Soit. Comment voulez-vous qu'après avoir été témoin de tant de formes de gouvernement qui, toutes, ont cessé de plaire, je puisse souhaiter plus particulièrement le retour d'aucune d'elles ? Je sais que si je m'employais — et quelle folie ce serait à mon âge auquel convient si bien le rôle de sceptique spectateur — à ramener une royauté pacifique ou guerrière, ou bien un empire militaire ou ami de la paix, ce ne serait que pour le nombre d'années nécessaire à l'action française dans le monde et que, ce temps échu, le système à la résurrection ou à l'invention duquel j'aurais collaboré se verrait remplacé par son contraire, parce que la nécessité de ce contraire serait venue.

— Alors, ricane aigrement Bêchard, vous n'avez pas d'opinion politique ?

— Si fait, et la voici : pour moi qui en ai vu tant naître, triompher, péricliter et mourir, les différents régimes ne sont que des étiquettes correspondant à chaque état d'âme de la Nation française selon l'étape qu'elle fournit parmi les groupements humains, dans sa destinée providentielle. La France, qu'on le veuille ou non, est le grand creuset de l'humanité ; c'est en elle, de par une loi supérieure indépendante de sa propre volonté, que s'élaborent les combinaisons de transcendante chimie morale de l'espèce; elles jaillissent ensuite de son foyer pour s'épandre sur l'Univers terrestre. Ce rôle, dont elle peut tirer quelque fierté, mais dont elle aurait tort de concevoir de l'orgueil puisqu'il lui est assigné par un insondable décret du Grand Tout, l'oblige à des sursauts historiques qui ne sauraient rimer avec un paisible bonheur. Si la liqueur douloureusement combinée dans les brûlantes tortures du creuset est de celles qu'un implacable destin veut voir répandue de force sur l'huma-

nité, la France arbore l'étiquette guerrière d'une royauté conquérante ou d'un empire militaire et, au prix de son sang répandu pour l'Idée, accomplit sa mission. Sa tâche remplie, elle change l'étiquette rouge en une étiquette grise et, dans le recueillement, se refait pour se préparer au nouvel effort que la destinée lui imposera... Mais j'estime que, même grise, l'étiquette doit être belle et briller, quand ce n'est pas par la teinte du fond, au moins par l'éclat des enluminures. Un peuple instrument généreux de grandes œuvres comme le nôtre, un peuple dévoué à l'Idée, incapable de s'armer pour de mesquins intérêts, un peuple qui a toujours donné son sang pour l'opprimé et pour les belles causes, mais ne l'a jamais vendu, ce peuple a le droit de voir marcher à sa tête, sous les plis de son drapeau, le faste et les panaches qu'il aime, étant de race gallo-latine et élevé dans ce pompeux culte catholique, si brillant aux yeux et si chaud au cœur !...

« Messieurs, j'ai trop vécu pour que le régime politique dont s'étiquette temporairement la Patrie française ne me soit pas indifférent; mais je proclame que ce régime, quel qu'il soit, puisqu'il représente momentanément la France, a le devoir de ne pas découronner la tête réelle ou apparente de la Nation de l'éclat somptuaire que veut son tempérament ennemi d'austérités souvent hypocrites, et que lui mérite son glorieux et noble passé. Un gouvernement de France doit toujours montrer au monde des hommes dont le pays soit fier et les montrer dans un apparat qui rayonne leur gloire, qui est celle de tous. Quand je plonge mon regard jusqu'au fond de ce siècle que j'ai vécu, je vois que pas un seul des régimes déchus n'avait failli à ce devoir de légitime flatterie envers le goût populaire. Seul, le présent décalque de la monarchie constitutionnelle — sans roi et sans cour — qui règne sous le nom de Troisième République, prive le pays de l'étiquette éclatante, du *panache* qui lui est cher. C'est surtout lorsque, comme ici, la France traite le Monde, que cette prétendue austérité — qui n'est faite que de la frayeur que la médiocrité collective éprouve des personnalités de génie — jette dans la fête comme une ombre quelque peu humiliante... et voilà pourquoi je disais éprouver, en tant que

Français, devant ce tout modeste Pavillon portugais, une sorte de vague mélancolie... »

— Mais... pourquoi devant ce Pavillon du Portugal plutôt que devant tout autre ?

— Parce qu'ici, la comparaison décevante est plus sensible qu'ailleurs. Voilà le Portugal, un petit pays combien déchu de son ancienne fortune et de sa puissance passée ; un petit peuple frère de race du nôtre, à qui — plus heureux en cela que sa sœur et voisine si éprouvée, l'Espagne — l'Anglo-Saxon permet encore de posséder quelques colonies, à condition d'incliner sa vaillante pauvreté devant les richesses et les navires d'Albion ; voilà, dis-je, ce petit peuple que le comte français Henri de Bourgogne a créé comme Puissance, ce peuple, ardent mais faible, qui nous envoie, pour une simple fête internationale du travail, des représentants devant lesquels nos grands hommes politiques du jour font assez déplorable figure.



S. E. LE CONSEILLER RESSANO GARCIA
PRÉSIDENT
DE LA COMMISSION PORTUGAISE.

— Ah ! oui, du panache ! ironise lourdement Bêchard.

— Oui, du panache, du vrai, de celui que chez nous on fait tout pour éteindre et que, là-bas, on place en vedette dans l'éclatante lumière qui lui est due. Ah ! ce noble petit Portugal, dont le roi Carlos a posé la couronne sur le front charmant d'une fille de France, à la grâce si royale et sympathique, avec quel tact amical il a délégué à notre Exposition ses illustrations les plus françaises !

— Comment cela ?

— Jugez-en vous-même. Qui le gouvernement de Lisbonne a-t-il désigné pour présider la Commission portugaise?

— Un personnage de haut mérite, sans doute?

— Tout simplement un de ses plus éminents hommes d'Etat, cher monsieur Verduret, c'est-à-dire S. E. le Conseiller Ressano Garcia, le seul Portugais qui fasse partie de notre Corps, si hautement renommé, des ingénieurs des ponts et chaussées.



M. LE VICOMTE AUGUSTO DE FARIA

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU PORTUGAL.

— Ah bah! un Portugais ingénieur français?

— Et qui voulut, de plus, être un défenseur de la France. En sortant de l'Ecole polytechnique de Lisbonne, il entra, en 1865, à notre Ecole des ponts et chaussées, où il conquit brillamment le diplôme d'ingénieur. Resté en France pour étudier sur place les travaux de notre génie civil, il était à Paris lorsque les Allemands investirent la capitale. Aussitôt, il s'engage dans ce bataillon de garde nationale mobilisée de la *Rue des Ecoles*, qui s'est tant distingué par sa bravoure en plusieurs combats. Pendant la Commune, il ne doit qu'à son énergique sang-froid de n'être pas « collé au mur » pour intrépide refus de travailler aux barricades. C'est mûri par ces rudes épreuves qu'il rentre à Lisbonne où il devient successivement — toujours premier dans les concours — professeur à l'Institut industriel et commercial en 1872, directeur général des travaux de la Ville en 1874 et professeur à l'Ecole militaire en 1879. L'année suivante il est élu député

de la capitale et sénateur en 1886. Il est ministre de la marine en 1889 et, en 1897, opère de si habiles réformes, comme ministre des Finances, qu'il enthousiasme tout le Portugal d'admiration et de reconnaissance. Orateur de premier ordre dans le Parlement, son incroyable activité lui a permis d'être la providence des diverses compagnies industrielles qui ont appelé à leur aide ses merveilleux talents d'administrateur et de technicien : tour à tour directeur délégué de la Compagnie générale des eaux de Lisbonne, dont sous sa direction les actions ont triplé de valeur, administrateur de la Compagnie générale des tabacs, ingénieur-conseil de la Compagnie des allumettes de la capitale portugaise — qu'il est encore actuellement — la présence de cet adroit, de ce savant et de ce laborieux à la tête d'une industrie a toujours été le gage d'un éclatant succès. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? qu'il est Grand Cordon de nombre d'ordres, et il est à peine besoin d'indiquer que les principales Sociétés scientifiques — et aussi littéraires — de son pays ont tenu à honneur de l'avoir pour président...

— Le fait est que voilà un homme de bien haute valeur intellectuelle et de tout exceptionnel mérite... Et c'est lui qui a été chargé d'organiser l'Exposition portugaise ?

— En Portugal, oui, monsieur Verduret. Pour faire connaissance avec l'organisateur à Paris de l'Exposition lusitanienne, passons à M. le Commissaire général, El Vizconde Augusto de Faria, une des sommités du monde diplomatique, je ne dis pas portugais, mais européen.

— Oh! proteste Bêchard, c'est donner une bien grande importance à un Etat tel que le Portugal !

— Mon cher monsieur, une nation qui a joué un si grand rôle dans l'univers; qui compte parmi ses fils des B. Diaz, des Vasco de Gama, des Cabrol, un conquérant comme d'Albuquerque; qui fut rivale de l'Espagne au temps où celle-ci fut si puissante; qui regorgea de richesses et s'éleva au rang de puissance maritime de premier ordre; à qui ses hardis navigateurs, les célèbres découvreurs de terres inconnues, donnèrent d'immenses possessions en Asie et en Afrique; qui étendit jadis sa domination sur les plus belles contrées de l'Amérique du Sud, notamment sur le grand Empire brésilien, contrées qui, pour être détachées de la métropole, n'en

conserveront pas moins sa marque pendant des siècles; une telle nation, dis-je, parce que la destinée a réduit son vaste domaine et sa fortune, ne cesse pas de ce fait de compter en honorable place dans le Concert européen. Son grand passé dit trop sa valeur pour que, amoindrie, la diplomatie universelle la considère comme déchue. Quoi qu'on ait dit des races latines — dont un courant de snobisme s'est plu à affirmer l'irrémédiable décadence et à annoncer la fin fatale — il y a trop de ressort en elles pour que les esprits clairvoyants n'envisagent pas la possibilité de quelque fier et soudain relèvement... Mais je m'égare et me hâte de revenir à M. le vicomte de Faria. Né, en 1838, à Marseille...

— Comment?... Mais, alors, il est français!

— Non. Partout, un consulat étranger est terre étrangère, et le père de M. de Faria représentait l'état lusitanien en notre grand port de commerce méditerranéen.

— Une famille de diplomates, à ce que je vois.

— De père en fils, monsieur Verduret. Augusto de Faria, qui compte parmi ses ancêtres plusieurs illustres marins de la grande époque navale et glorieuse du Portugal, fit ses études premières à Copenhague, entra en 1849 à l'Ecole polytechnique de Lisbonne, passa par les ministères de la Marine, du Commerce et des Travaux publics, où il montra l'énergique initiative à laquelle le Portugal doit la réforme de son service postal et l'adoption du système métrique. A cette période de sa jeunesse remonte un glorieux fait d'armes qui lui valut la croix de La Tour et de l'Epée, l'ordre de chevalerie le plus envié et le plus difficilement accordé de tous les ordres portugais. C'était en 1857, lors de la guerre civile qui faillit mettre en péril la couronne de la Maison de Bragance. Officier dans un des bataillons de mobiles organisés l'année précédente, il fut chargé de défendre contre les rebelles l'immense château-citadelle de Saint-Georges, bâti au sommet d'une des collines de Lisbonne, et où se trouvaient de nombreux prisonniers et de vastes magasins d'approvisionnement. Il déploya tant de valeur et de savoir guerrier, qu'à la tête de ses soldats improvisés il résista victorieusement à tous les assauts. Puis il embrassa la carrière consulaire, qui est de tradition dans sa famille. Après avoir débuté à Stockholm, il alla occuper le

Consulat général de Maranhao (Brésil) où, à force de dignité, de fermeté et d'énergie, il obtint une réparation éclatante pour une insulte faite au drapeau portugais au cours d'une émeute. Chargé d'affaires à La Plata, Consul général à Paris et premier secrétaire de la Légation; Consul général de 1re classe au Havre, puis en Angleterre, partout il rendit de hauts services à son pays et, par sa bienveillance et son affabilité exquises, son loyal et ferme caractère de gentilhomme, sa belle intelligence, la finesse de son esprit et son tact délicat, laissa de son passage les plus excellents et durables souvenirs. En 1890, il fut appelé aux hautes fonctions d'Inspecteur général des consulats de Portugal en Europe. Il est Conseiller de S. M. Très Fidèle le roi Dom Carlos et « Hidalgo en la Corte ». Si je devais vous énumérer les ordres de tous pays — y compris notre Légion d'Honneur — qui transforment en cuirasse éblouissante le plastron de sa tenue de cérémonie, il nous faudrait renoncer presque à visiter aujourd'hui ce Pavillon dont l'installation est son œuvre; mais je ne veux pas passer sous silence ce signe particulier : en dehors du titre de membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Paris et de Toulouse, et de nombre d'autres Sociétés savantes de tous pays, M. le vicomte de Faria est président honoraire de plusieurs Sociétés de sauvetage françaises, telles que celles de *l'Aude,* de *la Méditerranée,* de *la Loire,* de *la Nièvre,* etc. Il a épousé, en 1861, doña Maria de Portugal, descendante d'une des plus nobles familles militaires portugaises, et dont le père, le général dom Guillermo de Portugal, est mort gouverneur de la colonie de Mozambique.

— Dites donc, il me semble que, né sur le sol français et membre de tant de Sociétés françaises, ce vicomte de Faria ne peut manquer d'être un sincère ami de notre pays?

— Il l'est peut-être plus encore que vous ne l'imaginez, cher monsieur Verduret. Je suis sûr qu'il ne me démentirait pas si je disais devant lui qu'il tient la France pour sa seconde patrie et qu'il l'aime presque autant que l'autre. Il l'a maintes fois prouvé, d'ailleurs en saisissant toutes les occasions de resserrer les liens intellectuels entre les deux nations latines en même temps que les relations commerciales...

« Et maintenant, quelques mots concernant le Secrétaire général du Commissariat de Portugal. »

— Encore ! réclame Bèchard. Vous voulez donc que nous prenions racine à la porte de ce Pavillon ?

— Voilà plus de dix minutes que vous nous tenez debout et... ça commence à me « tirer l'estomac », appuie Mme Flore.



LE COMMANDEUR
ANTONIO DE PORTUGAL DE FARIA
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DU COMMISSARIAT GÉNÉRAL DU PORTUGAL.

— Désolé, déclare doucement le vieillard, mais je ne vous laisserai pas entrer que je ne vous aie présenté le plus charmant jeune diplomate et distingué autant que fécond écrivain que j'aie rencontré dans ma longue carrière... et aussi Parisien que Portugais, puisqu'il a fait ses études au Collège Stanislas, où fut élève feu le jeune roi Alphonse XII d'Espagne, et où le jeune secrétaire du Commissariat lusitanien eut pour condisciple le duc d'Orléans, frère de Sa Très Française Majesté la « Rainha de Portugal ». Ce déjà éminent consul du roi de Portugal à Livourne est, à trente-deux ans — étant né à Lisbonne en 1868 — gentilhomme à la Cour, Commandeur de l'ordre militaire de Notre-Dame-de-la-Conception de Villaviciosa et de l'ordre de la Couronne d'Italie, chevalier du Christ, de Charles III et d'Isabelle la Catholique... Pour dire beaucoup en un mot, il est le fils aîné du vicomte de Faria dont je viens de vous parler, et se nomme : Antonio de Portugal de Faria. Ce cavalier élégant, à l'abord si aristocratiquement simple et distingué, si franchement sympathique, est un travailleur opiniâtre et un érudit qui, au cours de ses missions consu-

laires, à Paris d'abord, puis à Cadix, à Montevideo et enfin en Toscane, avec retour à Paris pour y tenir auprès de son père son poste actuel, a publié déjà le chiffre fantastique de 53 volumes ou brochures, toutes œuvres historiques, diplomatiques, biographiques ou documentaires, d'un très sérieux intérêt... ce qui ne l'empêcha pas, pendant les quelques années de son séjour à Cadix, d'être le très fécond correspondant de plusieurs journaux français, parmi lesquels, *le Figaro, le Monde diplomatique, le Courrier du Dimanche, la Gazette des Pays Latins, la Géographie*, etc.

— Tout cela à la fois !... Quelle tête il faut avoir! s'écrie Verduret émerveillé.

— Il faut seulement être, comme M. Antonio de Faria, doué d'abord, et puis laborieux, actif et d'une intelligence supérieure.

— C'est drôle, fait Bêchard, je m'imaginais que tous ces grands d'Espagne, de Portugal ou d'ailleurs, tous ces descendants de l'ancienne noblesse, en un mot, passaient surtout leur temps à monter à cheval, à aller au club et à faire le joli cœur dans les boudoirs des grandes « madames » !

— Ce qui prouve qu'en tout, monsieur Bêchard, on se trompe quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, lorsqu'on adopte sans contrôle les opinions toutes faites. Il est certain que si ce jeune diplomate de grand avenir a trouvé le temps de remplir galamment les gracieux devoirs mondains qui font partie de ses fonctions, il n'a dû y consacrer que le strict minimum d'heures qu'ils réclamaient, car il est membre ou délégué, voir président de vingt-neuf Sociétés scientifiques, littéraires ou humanitaires, parmi lesquelles : les Sociétés de Géographie de Paris — qui le reçut à l'âge de vingt et un ans, après la publication d'un très remarquable ouvrage sur les découvertes des Portugais, et sous le haut patronage de Ferdinand de Lesseps et du prince Roland Bonaparte — de Lisbonne, Madrid, Lille, etc. ; de la Société de Géographie commerciale de Paris ; de la Section d'Histoire et de Géographie de la Société académique franco-hispano-portugaise de Toulouse, dont fait également partie son père ; et de l'Alliance scientifique universelle de Paris, et de la Société néo-latine de Carcassonne, et de la Société de Topographie de France, et de la Ligue du Bien de Bologne, et du Conseil

héraldique de France, et de la Propaganda di Scienza popu-laire, et de la Société d'Ethnographie américaine et orien-tale de Paris, et des Sauveteurs de l'Aude, du Haut-Rhin, de Belfort, et... et..., etc., etc., etc. !

— C'est effrayant !

— Moi, je trouve cela d'un bel exemple, et... réconfor-tant. Quant à l'homme aimable, spirituel, de caractère loyal et sûr, je me contenterai de vous citer les deux sixains que lui a dédiés son illustre et intime ami, notre maestro Ca-mille Saint-Saëns, le maître compositeur d'*Ascanio,* lorsque le jeune diplomate exerçait les fonctions de consul à Cadix :

Dans votre main cordiale,
On sent une âme loyale,
On devine un noble cœur ;
Vos aïeux de grande race
Vous ont, comme une cuirasse,
Légué leur antique honneur.

Votre amitié réconforte :
Celui qu'un vain souffle emporte,
Navire désemparé,
Sans port et sans espérance,
Est heureux, dans sa souffrance,
De vous avoir rencontré.

— C'est charmant et tout à l'honneur de celui qui a inspiré le poète, déclare Bertrande avec une gentille émo-tion.

— N'est-ce pas, mademoiselle ?... Et, pour recevoir de façon pour nous flatteuse de tels hôtes étrangers, trouvez-vous que j'aie tort de penser que nos maîtres politiciens du régime actuel manquent vraiment un peu de légende per-sonnelle et de... panache ? — Mais, bien vite, pour ne pas faire languir plus longtemps M. et Mme Bêchard, qui ne sont pas venus ici pour m'entendre dire... des vers, je m'empresse de vous inviter à me suivre... en Portugal !

Sur les pas du vieillard, notre groupe d'expositionnistes pénètre — enfin ! — dans le Pavillon, où l'infatigable cen-tenaire reprend aussitôt la parole pour expliquer :

§ II

LISBAO!

— Ce Pavillon se divise uniquement en deux grandes salles, plus, au premier étage, au-dessus de la porte d'entrée, un vaste salon élégamment décoré et meublé, mais qui n'a nullement l'intention de fournir, comme cela se voit fréquemment ailleurs, un échantillon de la fabrication portugaise. Le Pavillon entier, main-d'œuvre et matériaux, est de construction parisienne. Seuls, viennent du Portugal les produits exposés, car le Pavillon est, avant tout, un local « d'exposition ».

— Pourtant, ce salon dont vous parlez ?

— Est en même temps le « bureau » de M. le vicomte de Faria, Commissaire général, et le salon de réception intime. C'est là que, lors de sa visite attendue dans l'enceinte de l'Exposition, Sa Majesté Très Fidèle Dom Carlos descendra...

— Descendra ?... quand c'est au premier ? retorque le farinier.

— Se rendra, si vous préférez, ô la précision faite homme !

— D'après ce que je vois, remarque Verduret, c'est ici une exposition maritime ?

— Oui, cette première salle carrée est consacrée aux produits, instruments et industries relatifs à la pêche. Les flottes modernes ne s'obtenant plus qu'à coups de centaines et de centaines de millions — de francs et non de *reis* — car vous n'ignorez pas qu'une ménagère qui dépense au marché quelque *deux mille six cents reis,* a tout juste déboursé une *dizaine* de francs...

— Ce qui fait, calcule Bêchard, qu'un centime équivaut à environ deux reis et demi... Les livres de cuisinières, là-bas, doivent ressembler à des livres de caisse de banquiers !

— Je disais donc, reprend le centenaire, que le faible budget du Portugal ne pouvant faire construire beaucoup de cuirassés du prix de sept à huit *milliards... de reis*, ce pays a dû renoncer à compter parmi les grandes nations maritimes, au point de vue militaire. Les nombreux et excellents marins de ses belles côtes accores sur l'Atlantique ne trouvent donc guère l'emploi de qualités nautiques héréditaires qu'un peu dans la marine de commerce et principalement dans la pratique de la pêche, qui est une des industries les plus importantes du pays. Les ports de pêche — dont vous voyez ici six beaux panneaux représenter les six principaux — sont pleins d'activité et, à chaque marée, couvrent la mer de belles barques robustes. Ah! ces côtes du Portugal aux eaux profondes, que le navire peut longer d'un bout à l'autre, si près, souvent à portée de la voix!... Et ce Tage, dont on n'a pas assez chanté la large, calme et puissante poésie, s'étendant comme un lac ondulé sous la forte caresse de la brise, avant de se tordre en goulet pour aller, à Belem, se fondre dans le divin Océan!... Et Lisbonne, la ville aux sept collines, comme Rome, mais comme une Rome qui se refléterait, au lieu du Tibre étroit, dans le miroir d'un lac de Constance qui serait chaudement animé et enflammé d'un superbe soleil méridional!...



Armes de la ville de Lisbonne.

— Alors, c'est un beau pays? demande Verduret.

— Si c'est un beau pays?... Mais, d'abord, voyez la seconde salle, qui occupe tout le reste du Pavillon et qui est consacrée aux produits des forêts, aux chasses et aux industries chimiques... Et puis, je vous dirai quelques mots de Lisbonne.

La visite rapidement effectuée, tandis que nos provinciaux, suivis toujours de Puzzling plus muet que jamais, se dirigent lentement vers la sortie, le centenaire reprend :

— Vous me demandiez si le Portugal est un beau pays. Je ne connais, hors ses côtes que j'ai admirées en les ran-

geant du large, que l'estuaire du Tage jusqu'à Lisbonne, et ce que j'ai vu constitue un pays de charme, de saine et chaude beauté et de rêve, qu'il faut vraiment que nos touristes mondains ignorent, même de ouï-dire, pour se refuser l'enchantement d'y courir au début de l'automne. Quel site merveilleux que celui de « Lisboa » s'étageant en amphithéâtre au bord de ce Tage qui, avec ses treize kilomètres de largeur en cet endroit, semble une tranquille mer intérieure ! Du fleuve, les sept collines (S. Vicente de Fóra, Santo André, Castello, Sant' Anna, S. Roque, Chagas et Santa Catharina) apparaissent coiffées de châteaux ou de cathédrales qui, dans l'or du soleil se détachent, tel un décor de féerie, sur le bleu si pur du ciel. C'est San Vicente, panthéon des rois de Portugal; c'est le Castillo, antique château des Maures, autour duquel naquit la ville ; c'est le dôme majestueux et magnifique de la basilique da Estrella, etc... Ah ! cette superbe rade que forme le fleuve profond, comme on sent qu'elle est veuve des flottes du passé aux grandes voiles blanches, en voyant ses quelques croiseurs et avisos, ses paquebots, navires de commerce et barques de pêche qui semblent des libellules perdues dans l'aquatique désert d'un vaste étang !... Comme elle rappelle la puissance maritime d'antan et comme elle semble en appeler la résurrection, cette rade si bien protégée où tiendraient les forces navales réunies de l'Europe moderne. Voilà pour la majesté et la beauté, appréciées depuis une si lointaine antiquité que la fondation première de Lisbao est attribuée, par certains historiens, à Ulysse, roi d'Ithaque, perdu jusqu'au delà des Colonnes d'Hercule, en revenant du siège de Troie.... Il est vrai que d'autres prétendent que les Ibères fondateurs fuyaient, en l'an 1900 du monde, la tyrannie de Nemrod, roi de Babylone... Quoi qu'il en soit, Lisbao a été successivement au pouvoir des Carthaginois, des Phéniciens, des Grecs, des Romains, puis des Maures jusqu'à ce qu'en 1147, Affonso Henriques, fils de ce comte Henri de Bourgogne, dont je vous ai parlé, les en chassa avec l'aide d'une flotte de Croisés. Voilà sommairement pour l'histoire. Quant au charme intime, il est dans la franche hospitalité, dans l'activité heureuse d'une population pittoresque et loyale, mi-partie citadine, mi-partie maritime.

Chez les Lusitaniens, un Français se sent chez des amis en étroite communion de pensées avec lui et parlant une langue à ce point sœur de la sienne qu'il peut la lire sans étude et la comprendre et parler grâce à un facile minimum de travail. Je regrette de n'avoir pas le temps de faire avec vous une petite promenade ethnologique à travers les différents quartiers de Lisbonne, de vous montrer la ville populaire avec ses mœurs intéressantes, la ville commerçante sillonnée de tramways traînés par des mules qui grimpent les collines au grand trot et en redescendent ventre à terre, de vous signaler la promiscuité du palais du roi et de pauvres masures qui s'abritent familièrement à son ombre, de vous conduire à une course de taureaux (ne fût-ce que pour vous faire remarquer que ce peuple généreux a depuis bien longtemps proscrit la « muerte » en *emboulant* les cornes de l'animal, tout comme aux corridas de l'ex-arène parisienne de la rue Pergolèse), de vous faire rire aux lazzi des gamins, car *gavroche* triomphe aux bords du Tage comme aux rives de la Seine, et de faire loucher un peu M. Verduret du côté des jambes nues des jolies, gracieuses et typiques *peisciras* (pêcheuses) allant, jupes relevées et balançant harmonieusement les hanches, chercher jusqu'aux barques revenant de la mer les vastes mannes lourdes de poisson... Je ne vous parlerai pas davantage des délicieux soirs de Lisbonne, dans la brise câline et attiédie que l'on respire avec ivresse et où l'on se sent vivre avec une joie dolente... Je veux seulement vous nommer, à quelques lieues de Lisbao, Cintra, avec son château de la Pena, planté en pleine montagne, au sommet de rocs escarpés d'où le roi Dom Manuel guetta pendant tant de longs jours le retour de Vasco de Gama. Du haut des tours de ce séjour favori de la reine Amélie, on découvre un panorama prestigieux, réunissant la mer sans limite, la sierra altière, la ville et le Tage lointains. Je veux vous nommer enfin, plus près encore de la capitale, à l'extrême avancée de l'estuaire du Tage, au delà de Belem et du fort Saint-Julien, la coquette plage de Cascaës qui, avec ses jolis chalets, est le Trouville de Lisbonne, mais un Trouville qui serait presque suburbain et où les Lusitaniens pourraient se rendre — si les chemins de fer de la presqu'île ibérique se décidaient à déambuler avec moins de... sagesse — à

quelque chose près comme les Parisiens vont à Fontainebleau, Versailles ou Saint-Germain... Ah! voyez-vous, je suis trop vieux maintenant pour former des projets au delà du lendemain; mais, si cela m'était permis, je voudrais, avant d'entreprendre le grand voyage sans retour, revoir l'inoubliable spectacle du Tage et de Lisbonne et villégiaturer paresseusement à Cascaës après être monté à Cintra!

— Mâtin! vous me faites venir l'eau à la bouche à propos du Portugal, comme hier cet étonnant Bouscastrol nous suggérait l'envie folle de visiter la Bosnie ou d'aller contempler le Soleil de Minuit au Cap Nord... Et, ma foi, Lisbonne est moins loin que la Laponie ou les Balkans! observe gaiement Verduret en sortant, avec ses compagnons, du Pavillon portugais.

— J'ai bien envie, fait en riant Bertrande, d'ajouter Lisbao sur mon itinéraire de futur voyage de noce!

— Trop ambitieuse, petite, s'écrie l'oncle d'un ton jovial. Avec le Cap Nord et les Balkans, cela dépasserait par trop les limites d'un tour... conjugal.

— Pourquoi? dit sérieusement le centenaire.

— Mais... parce qu'il faudrait y consacrer plus d'un trimestre et que la dépense écornerait singulièrement la dot!

— Bah! qui sait si ce ne serait pas avant peu l'affaire d'une simple excursion.

— Vous dites?

— Que la science, après avoir piétiné, puis marché, court maintenant et bientôt volera!... D'ailleurs, M. Henry Deutsch n'a-t-il pas récemment fondé un prix de 100,000 francs que l'Aéro-Club remettra au premier aéronaute qui, parti de Saint-Cloud à bord de sa *machine*, sera, en moins de trente minutes, revenu à son point de départ après avoir fait le tour de la Tour Eiffel?... Cet enthousiasme des capitalistes est un signe certain que la solution du grand problème est proche... plus proche, peut-être même, que ne le croit le généreux ami de la conquête de l'air... Mais je vois M. Béchard esquisser un geste d'impatience... Passons vite du Portugal en...



CHAPITRE II

DANEMARK

§ Ier

LA MAISON DANOISE

— Mesdames, dit le vieillard en s'adressant plus particulièrement à la ronde farinière, je reconnais que tout à l'heure, lorsque je vous ai tenues si longtemps debout dans cette rue si parfaitement internationale, avant d'entrer chez nos bons amis les Portugais, j'ai vraiment abusé de vous.

— Vous avez abusé de moi? fait Mme Flore en ouvrant tout ronds ses yeux, miroirs d'une très paresseuse pensée.

— Je veux dire : de votre patience et surtout... de vos muscles inférieurs.

Mme Bêchard se redresse, un flot de sang indigné aux joues :

— Où prenez-vous mes muscles inférieurs, monsieur? s'écrie-t-elle d'un ton pudiquement courroucé.

— Je ne les prends pas, rectifie le vieillard avec un calme parfait, tandis que Verduret éclate de rire et que le farinier commence à froncer d'olympiens sourcils. Je les laisse à vos jambes qui doivent m'accuser de manque d'égards pour les avoir ainsi fatiguées.

Mme Flore comprend enfin qu'elle a attribué à tort au vieux cicerone ce qu'elle prenait pour une inconvenance de langage. Sa rougeur offusquée disparaît et les noirs sourcils de son époux retrouvent leur arc d'importante dignité. Verduret cesse également de faire sauter son ventre de soubresauts hilares, et, de sa voix monotone et aigrement perchée, le vieillard poursuit :

— Rien ne lasse, en effet, comme les stations sur place, surtout à écouter de longues et peut-être fastidieuses explications. Mais si je me suis permis de vous imposer cette fatigue tout à l'heure, en Portugal, c'est que je savais pouvoir, en Danemark, vous offrir un moment d'agréable et réparateur repos.

— Comment cela? demande Mme Flore avec un sourire aimable, qui a l'intention de s'excuser d'avoir pu soupçonner d'incongruité ce « siècle » cicerone.

— Madame, le Pavillon danois que voici n'est pas, comme son voisin, un pavillon d'exposition. Le plus méridional des Etats Scandinaves a peuplé de ses produits les diverses sections étrangères.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

— Rien...

— Cette construction est vide?

— Non pas! J'ai voulu dire : rien de ce qui sollicite la curiosité d'explorateurs de la Grande Fête industrielle, tels que vous êtes. Ce Pavillon n'a d'autre but que d'être un lieu agréable de rendez-vous... pour les sujets du roi Christian attirés à Paris par cette merveilleuse Exposition. Ils y trouveront, outre les bureaux de leur Commissaire général, M. le comte Raben-Levetzau, des petits salons de réunions intimes et de lecture donnant sur la double galerie entourant un vaste hall, lequel est une salle de conversation. Dans les petits salons, les journaux et revues de leur pays permettent aux Danois, en ce tout petit coin de la grande réunion internationale, de se sentir encore dans l'atmosphère de leur si intéressante patrie.

— Mais, observe Verduret, nous ne sommes pas danois, et...

— Le Danemark est généreusement hospitalier, cher

monsieur, et galant envers les dames. Aussi, sa maison du quai d'Orsay sera-t-elle ravie de permettre à nos compagnes de se délasser un instant, instant que, d'ailleurs, j'occuperai en vous parlant, commodément... et chez lui, du pays d'Hamlet... Mais qu'au moins nous fassions auparavant le tour — je ne dis pas « du propriétaire » — mais de l'hôte.

— Tout à vos ordres, monsieur, acquiesce la farinière en esquissant une révérence, tant est grand son désir de faire oublier sa méprise.

— Et puis, ajoute le vieux cicerone, nous perdrions trop à ne pas jeter un coup d'œil d'amateur sur ce charmant échantillon de l'architecture danoise du XVIIe siècle.

— Comment? ce Pavillon daterait de deux cents ans.

— Son style, chère madame, et non lui qui n'est qu'une copie légère, si hâtivement édifiée que deux mois avant l'ouverture de l'Exposition les premiers matériaux n'étaient même pas à pied d'œuvre, alors que plusieurs des autres Pavillons de cette rue unique et qui demeurera dans le souvenir des visiteurs comme un « clou » exceptionnel étaient complètement achevés.

— Le fait est qu'il donne une sensation très différente, parmi l'ensemble de ses collègues du quai d'Orsay : à première vue, on dirait un fragment du « Vieux Paris » de Robida, que l'on aurait transporté ici, fait Verduret qui cligne de l'œil en connaisseur. Malgré un caractère très personnel, principalement dans cette jolie tourelle si gracieusement coiffée de sa flèche au ventre rebondi — caractère qui est évidemment la note scandinave — cela vous a comme un air de famille avec les antiques maisons que l'on découvre encore dans les anciens quartiers de nos vieilles villes de province. Voyez ces nombreuses fenêtres aux vitres minuscules enchâssées dans des filets de plomb, et ces étages qui avancent légèrement laissant un peu en retrait la partie inférieure de la construction... Ne trouvez-vous pas que cela fleure le moyen âge... mais comme qui dirait un moyen âge atténué, modernisé ?

— Toutes ces observations sont très justes, cher monsieur. Le Pavillon Danois élevé par souscriptions privées (ce qui explique l'heure tardive à laquelle l'éminent architecte, M. V. Koch, en a assemblé les premières charpentes),

représente une maison bourgeoise de province contemporaine de la fin du règne de Christian IV, un des plus grands rois dont s'honore le Danemark, ou du commencement de celui de Frédéric III, ère de revers et point de départ de cent soixante-dix ans de monarchie absolue. Les murs sont en brique, blanchis à la chaux et laissant bien apparentes toutes les charpentes qui, comme vous le voyez, sont agrémentées d'ornements et très artistiquement fouillées de sculptures.

— Moi, hasarde Bertrande, ce que je trouve tout à fait pittoresque, c'est ce grand toit en tuiles rouges...

— Sur lequel tranche le ton effacé de la tourelle... Vous avez mille fois raison, mademoiselle. Cela est du plus heureux effet et prouve que les générations déjà lointaines qui construisaient leurs demeures dans un style à la fois si simple, si coquet et même si pimpant, savaient merveilleusement jouer de la couleur. Ce Pavillon du Danemark est assurément un des plus curieux et des plus originaux parmi les édifices si divers qui peuplent cette étonnante Rue des Nations, s'il ne peut avoir la prétention de compter parmi les plus importants.

— Au fait, pourriez-vous nous en dire les dimensions, réclame Bêchard, pour n'en pas perdre l'habitude.

— Je le peux, cher monsieur.

— Ah! A la bonne heure! Nous avons donc, comme longueur de la façade?...

— Vingt mètres.

— Bien. Et en profondeur?

— Dix mètres.

— Parfait. Soit : une superficie de deux cents mètres carrés... Hum! ce n'est pas le Pérou, en effet!

— Pas tout à fait.

— Ah! ah! vous jouez sur les mots.

— C'est que rien ne me met en joie comme de les entendre *si bien* approprier. Eh! vous oubliez de me demander la hauteur!

— Jamais! J'allais vous poser la question, car, pour sa base relativement restreinte et pour le bon vieux temps où elle a été construite, cette maison me semble assez élevée.

— Seize mètres, cher monsisur... tout comme une moderne *caserne* à quatre étages.

— Et pourtant, elle n'en a que deux. C'est drôle, ces maisons d'autrefois : le toit prenait tout ! En perdait-on, de la place ! Le progrès nous a rendus plus pratiques...

— En faisant cuire l'été et geler l'hiver les pauvres diables dans les mansardes ! Certes, monsieur Bêchard, ce progrès est superbe... pour les propriétaires.

Le farinier, stupéfait par cette réplique inattendue, ne trouve rien à répondre, et le centenaire, toujours du même ton de pince-sans-rire, poursuit :

— Ces toits si élevés avaient du bon, croyez-moi ; ils constituaient d'immenses greniers qui étaient de vastes magasins d'air : sec sous la pluie, tiède sous la gelée et frais sous le soleil.

— Oh ! ah ! ricane Bêchard, qui, comme tous les petits esprits, se croirait déshonoré s'il n'avait pas le dernier mot, ce dernier rôle de matelas d'air frais contre les ardeurs solaires est au moins superflu dans ces pays du froid !

— Où prenez-vous qu'il fasse si froid en Danemark ?

— Mais... dans mes connaissances géographiques, car on en a, ne vous déplaise.

— Cela ne peut que m'enchanter chez un Français : c'est, hélas ! chose si rare... de façon un peu complète, s'entend.

— Eh bien ! poursuit le farinier triomphant, je n'ignore pas que le Danemark est tout aussi septentrional que la Gothie suédoise, et qu'il n'est pas besoin d'atteindre le cap Skagen pour se trouver sur le même parallèle que cette île Gottland, de la Baltique, à laquelle, pendant tout l'hiver, les glaces font si bien une ceinture qu'on peut gagner à pied sec, à certains moments, la grande île Oland pour entrer, de là, en communications postales avec la Scandinavie continentale. Ah ! mais, vous ne direz pas que je vous en conte : j'ai lu, au sujet des marins postiers de Gottland, des histoires terribles... dans le *Journal des Voyages !*

— Bravo ! s'écrie le centenaire après avoir lancé quelques notes narquoises de son rire aigu de crécelle. Je ne m'attendais à voir l'étude du planisphère en si grand honneur près de la meule d'un moulin.

— C'est qu'il y a meunier et maître de moulin, môssieu ! La géographie est une science exacte et qui devait tenter un esprit précis et pratique tel que le mien !

— Croyez que je m'incline respectueusement devant votre savoir et vous en félicite hautement ; seulement... Mais, d'abord, pénétrons dans le hall du Pavillon, où ces dames trouveront pour se reposer, ainsi que je le leur ai promis, de bons divans ayant tout le confortable des mobiliers modernes, car on n'a pas fait ici d'archéologie sous le rapport de l'ameublement... En route, donc, mesdames et messieurs, et tout en allant gagner nos sièges, je ferai observer à monsieur Bêchard que tout son bagage géographique n'a qu'une valeur relative dans la question de climat qui nous occupe ; que la géographie sans la climatérologie ressemble fort à la chronologie sans l'histoire, et qu'il lui aurait été sage de ne pas s'en tenir aux rigides latitudes de son atlas — dont s'écartent très capricieusement les courbes thermales. Connaissez-vous les zones thermales, monsieur Bêchard ?

— Je connais les eaux thermales, ayant dû, pour mon estomac...

— Ce n'est pas tout à fait la même chose... Là, maintenant que ces dames, commodément assises, ne pourront plus me reprocher de ne pas me préoccuper assez de leur bien-être, laissez-moi vous dire, monsieur Bêchard, que la seule inspection des courbes thermales vous aurait appris que le Danemark jouit d'un climat infiniment plus doux que ne semble le comporter sa situation géographique. L'hiver n'y dure que trois mois et demi, sauf dans le nord du Jutland, et les étés y sont plus chauds que dans bien des régions de l'Europe centrale. Les ouragans y sont rares, la mer y est le plus souvent calme, et, n'était la grêle qui y est un peu trop fréquente, le « pays d'Odin » (Danemark signifie Marche du pays Wodan ou Odin — ô Wagner !) serait tout à fait un pays de Cocagne... Mais, laissons cela. Eh bien ! madame Bêchard, trouvez-vous suffisamment moelleux ce divan, et vous, mademoiselle, votre fauteuil ? Vous voyez que les tapissiers de Copenhague s'y entendent aussi bien que leurs confrères parisiens pour bien asseoir leurs compatriotes.

— Ces meubles viennent de Copenhague ?

— Directement, oui, madame. C'est du meuble danois moderne. D'ailleurs, ici, le modernisme ne s'arrête pas au mobilier. Si vous voulez bien lever les yeux vers les tableaux qui décorent les murailles, vous y verrez des œuvres de premier ordre de l'Ecole danoise actuelle, et vous constaterez que les peintres « fin de ce siècle » sont les dignes successeurs des nombreux et excellents artistes qui, au précédent, ont pour ainsi dire fondé l'art de la peinture en Danemark.

— Mais, objecte Verduret, la disposition intérieure de ce Pavillon, avec son grand hall ourlé de deux galeries longitudinales, sur lesquelles s'ouvrent les petits salons, n'a évidemment aucun rapport avec l'aménagement interne des maisons bourgeoises de la province danoise au XVIIe siècle ?

— Non, sans doute, cher monsieur. L'architecte, M. V. Koch, n'a en vue que l'utilisation du bâtiment comme une sorte de cercle à l'usage, comme je vous l'ai dit, des sujets du vieux roi Christian IX présents à Paris.

— Eh bien, observe Verduret, au point de vue éducateur et pittoresque, je le regrette. C'eût été un régal intellectuel véritable de pouvoir, en causant ici comme nous le faisons, s'imaginer que l'on revit momentanément un peu de l'existence de ces ancêtres scandinaves.

— Vous êtes un gourmet de sensations curieuses, à ce que je vois.

— Je le suis devenu depuis que je visite l'Exposition, et la faute en est aux précieux initiateurs qu'un providentiel hasard nous a donnés, moins pour guides que pour éducateurs. Je constate seulement que nous sommes, en ce moment, beaucoup moins les hôtes du vieux Danemark que de M. le Commissaire général du moderne Danemark à l'Exposition universelle de 1900.

— Que voulez-vous ? On ne pouvait pourtant oublier, dans cette Exposition, que cette Exposition existe, et il a fallu sacrifier l'intérêt archéologique aux convenances des exposants danois de 1900, les principaux intéressés. Mais puisque, comme vous l'exprimez si bien, nous sommes actuellement les hôtes de M. le Commissaire général du Danemark, permettez-moi de vous présenter en quelques



LE PAVILL



DANEMARK

mots ce grand seigneur scandinave qui, par sa haute distinction et son extrême affabilité, s'est conquis à Paris la plus respectueuse et la plus générale sympathie... Je devrais plutôt dire qu'il l'a reconquise, car un quart de siècle n'a pu faire oublir la charmante impression produite dans notre monde par son trop court passage à la Légation danoise à Paris.

— Ce Commissaire général serait aussi un diplomate, comme celui du Portugal?

— M. le comte Raben-Levetzau, qui est le chef d'une des familles aristocratiques les plus estimées du Danemark, est né en 1850.

— Soit : cinquante ans, tout rond.

— Et tout juste, monsieur Bèchard. Après avoir terminé ses études...

— A Paris?

— Voyons, monsieur Bêchard, vous n'avez pas la prétention que tous les hommes éminents du monde entier aient, enfants ou adolescents, sucé le lait de notre civilisation française? Il est évident que, malgré nos revers et notre déprimant sous-parlementarisme, celle-ci a quand même maintenu son poste d'honneur à l'avant-garde de l'humanité; mais de là à l'imaginer unique et s'imposant à toutes les classes élevées de l'univers, il y a la distance qui sépare le calme bon sens des imaginations folles d'un halluciné, ou le patriotisme sain de l'ultra-ambitieuse folie de l'outré impérialisme britannique...

— Jé vôlé pas vô pâler avec irrespect du grand Angleterre!

— Oh! excusez-moi, mister Puzzling, je vous oubliais! Mais nous sommes dans un pays qui, tout en ayant fourni une plus ou moins prochaine reine au trône d'Albion, n'est à aucun degré atteint, heureusement pour lui, de... comment dire?... de l' « *universite* » dangereuse qui finira par jouer un vilain tour à votre Angleterre, les plus forts tempéraments ne pouvant résister aux fièvres trop intenses. C'est sans doute l'atmosphère de sage raison émanée d'un petit peuple exceptionnellement instruit et sérieux qui, emplissant ce hall, m'a soufflé une comparaison qui vous offusque. Voyons, mister Puzzling, vous ne pouvez plus me garder

rancune, puisque je vous déclare que mes paroles n'ont pas été dictées par un état d'esprit français.

— Jé été Anglais : jé comprené pas les finasseries. « *All right!* » il été le devise de mon pètrie.

— Honni soit qui mal y pense.

— Vô disez?

— Rien. Je continue ma présentation de M. le comte Raben-Levetzau à ces dames et à ces messieurs. Donc, lorsqu'il eut terminé ses études... dans les excellents collèges danois, il entra dans la carrière diplomatique. C'est alors seulement, monsieur Bêchard, qu'il s'assimilât la belle culture intellectuelle de notre pays, car son premier poste fut à Paris. Il y resta deux années à titre d'attaché à la Légation, puis quitta notre capitale, au regret de tous ceux qui avaient pu apprécier ses hautes, nobles et délicates qualités, pour celle de l'Autriche, où il séjourna également deux années... Mais passons... En 1888, la mort de son père le mit en possession du « Comté Christiansholm », un des seize majorats du Danemark auxquels est attaché le titre de comte.

— Mâtin! nous avons un peu plus de comtes que cela dans notre France républicaine!... Je veux dire de noblesse authentique, car, s'il fallait songer à tous ceux dont le goût immodéré de notre républicanisme pour le titre et le ruban fait fleurir la boutonnière ou, sans parchemins, la carte de visite...

— Il serait peut-être bon de susciter un nouveau Louis XI pour abattre un si grand débordement de chevalerie et de noblesse... C'est cela que vous voulez dire, monsieur Verduret? fait en riant le vieillard.

— Vous avez complété ma pensée, déclare modestement le manufacturier retiré.

— Donc, poursuit le cicerone centenaire, le nouveau comte, par droit d'héritage, quitte alors la diplomatie pour se consacrer à l'administration de son Comté, labeur très absorbant, étant donné la très grande étendue de ses domaines. Depuis lors et jusqu'à ces dernières années, il avait renoncé à toute situation ou mission officielle. Mais, sollicité par le vénéré monarque danois, et très certainement tenté par un retour dans ce Paris que nul n'oublie et où il avait jadis fait si heureusement ses premières armes diploma-

tiques, il accepte le poste délicat de représentant du Danemark à l'Exposition de 1900, poste pour lequel le désignaient, outre sa connaissance du monde parisien où il avait laissé de si excellents souvenirs, sa grande expérience administrative et son goût artistique si éclairé et si sûr.

— Je vois, observe Verduret, que vous aviez raison, tout à l'heure, de nous dire que les Puissances étrangères avaient décanté la fleur de leurs aristocraties et de leurs sommités éminentes pour la déléguer vers notre grand Concours international du Travail humain. Il me semble que, vraiment, nous avons le droit d'en être fiers, puisque — en remarquant que notre tête est, comme vous le regrettiez, quelque peu découronnée de... de panache — c'est bien au peuple français que s'adressent de si hautes attentions .. Et dame ! le peuple français, c'est vous, c'est moi, n'est-ce pas, Bêchard ?

— C'est même, à la rigueur, fait en souriant le vieillard, un héros comme le colonel Marchand, un auteur dramatique comme Sardou (après la France, le Danemark est le pays par excellence de l'art dramatique), un soldat comme le généralissime Jamont, un savant comme... Enfin, vous, ceux-là et... quelques autres.

— Fi! vous êtes méchant, dit Bertrande à mi-voix au centenaire. Aussi, pour vous punir, je vais vous rappeler une promesse, faite hier, et dont vous ne paraissez plus vous souvenir.

Et tout haut, la jeune fille demande :

— Eh bien, monsieur notre aimable guide, et... cette surprise ?

— Quelle surprise ? interroge Bêchard.

— Ah! dame ! monsieur Bêchard, je ne peux pas savoir plus que vous, moi ! Rappelez-vous seulement qu'hier, comme nous le quittions pour aller en courant apaiser la fringale de Mme Bêchard, monsieur nous a annoncé qu'il nous réservait peut-être pour aujourd'hui une surprise.

— C'est vrai, au fait.

Le vieillard hoche la tête.

— Oui, fait-il, j'avais l'intention, pour rompre la monotonie de ce voyage parmi tant de pays représentés par leurs curieux Pavillons, de vous amuser un moment au spectacle d'une des si nombreuses attractions dont est peuplé le territoire de l'Exposition, et j'avais jeté mon dévolu sur le Maréorama.

— Eh bien ?

— J'y ai renoncé.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai réfléchi et que j'ai eu vraiment peur de M. Bêchard.

— Peur de moi ? fait ce dernier sincèrement et très modestement stupéfait.

— Pas de vous, si vous voulez, mais peur de vos critiques, auxquelles j'ai senti que je ne serais pas en mesure de riposter avec la conviction nécessaire.

— Je ne vois pas quelles critiques j'aurais bien pu faire.

— Parce que vous n'êtes pas allé faire ce pseudo-voyage en mer sur une portion restreinte de pont de paquebot roulant et tanguant à l'aide de pistons...

— Les bateaux comme j'en ai vu à la fête de Corbeil, alors ?

— Tenez, voilà que vous bêchez... même sans avoir vu ! Oui, ce pseudo-bateau, où des marins traînent des câbles inutiles pour faire croire à des manœuvres, et autour duquel se déroulent des toiles qui vous font voir, en un raccourci de temps vraiment trop invraisemblable, les escales méditerranéennes, avec de l'air soufflé par une pompe pour imiter le vent, air qui passe sur du varech humide pour essayer d'imiter les senteurs salines du large, j'ai eu peur que cela ne prêtât trop au besoin de dénigrement de monsieur, sans que je puisse, en conscience, moi qui ai beaucoup navigué, ne pas être, au fond, un tout petit peu de son avis...

— Monsieur, déclare Bêchard en se levant et en se cambrant avec dignité, votre pseudo-bateau, sur lequel on fait un pseudo-voyage, en respirant des pseudo-airs salins, vous m'avouerez que c'est bon pour amuser les enfants, et j'ai la prétention d'être un homme sérieux que l'on ne mène pas, sous prétexte de l'amuser, voir Guignol ou jouer avec des jouets enfantins !

— Hum ! murmure le centenaire, je vois que j'ai eu raison de ne pas vous y emmener. Ce spectacle adroitement machiné ne mérite pas un tel mépris, mais, en vous y conduisant, monsieur Bèchard, je me serais trop exposé à fournir matière à votre critique d'homme grave. Nous nous contenterons donc, si vous le voulez bien, d'achever pour le moment notre visite des Pavillons, en nous rendant tout de suite — car je pense ces dames suffisamment reposées — à celui de la





CHAPITRE III

GRANDE-BRETAGNE

§ 1er

PUZZLING SPEAKER!

A cette simple annonce du vieux cicerone, James-Gregory Puzzling bondit du siège où il s'était assis et paraissait attendre avec une absolue indifférence la fin de la causerie sur le Danemark.

Il se dresse tout d'une pièce et, en deux pas, larges comme ceux de l'Ogre du conte de Perrault, vient se planter devant le centenaire.

— Vô allez montrer *the english Pavilion* à ces *gentlemen and ladies ?* interroge-t-il de toute la rudesse de sa voix.

— Mais, sans doute.

— Vô ?

— Oui, moi !

— No !

— Comment, non ?

— No, *because* jé vôlé pas.

— Je vous ferai observer, inévitable mister Puzzling, que nous nous inquiétons fort peu de votre autorisation.

— Aôh ! je vôlé pas, tout de même, *because* personne il devé pâler de le Angleterre.

— Ah ! bah ?

— Vô surtout. Vô été français, et le *french people* il pâlé jamais *properly*... Je vôlé dire « proprement » de le Angleterre.

— Ah ça ! s'écrie ironiquement Verduret, se mêlant à ce singulier débat, prétendriez-vous nous interdire de visiter le Pavillon britannique ?

— No ; ce été le *contrary. But an Englishman* il pouvait toute seul pâler « comme il faut » du *country* de loui !

— Est-ce que, demande le centenaire en lançant son petit rire aux notes si aigres, vous voudriez me procurer le repos de montrer vous-même le Pavillon de la Grande-Bretagne à ces dames et à ces messieurs ?

— *Yes !* je vôlé ! Je devé être le *speaker*... Je vôlé dire : le parleur de cette chose.

— Ma foi, je suis trop curieux de savoir comment vous vous en tirerez pour ne pas vous passer de bon cœur la parole.

— Vô allez vôar !

Et Puzzling, s'adressant aux couples Verduret et Bêchard, commande laconiquement :

— *Come !*

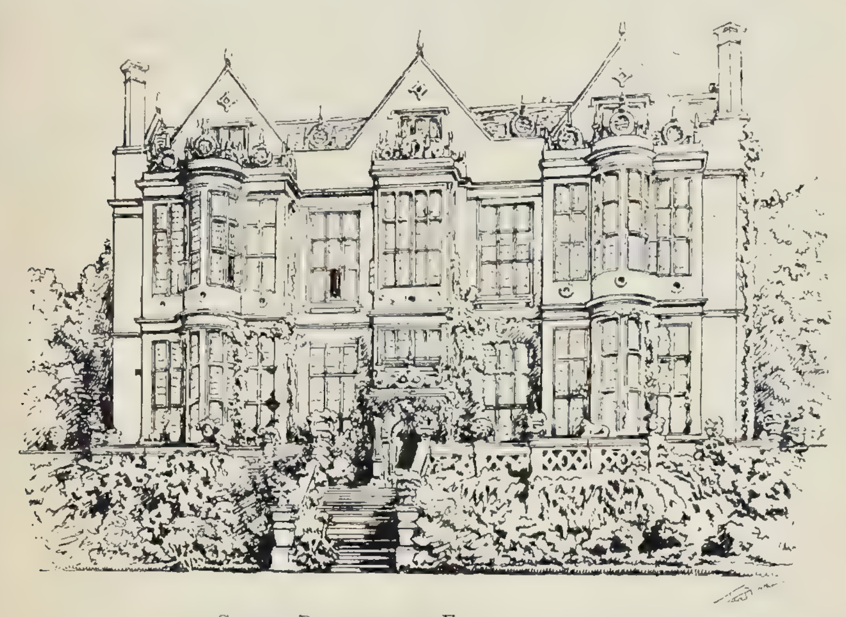
Naturellement, personne ne bouge, sauf Bertrande qui montre, en esquissant un mouvement en avant, qu'elle comprend l'Anglais plus qu'elle ne consent à en avoir l'air.

Puzzling, déjà en route vers la sortie, se retourne.

— Aoh ! *they don't understand*... Jé avé dite : Vénez !

Cette fois, le groupe entier s'ébranle et se met en devoir de suivre son nouveau et très inattendu cicerone. Mais celui-ci, avec l'absence de préoccupations altruistes qui est une des caractéristiques de sa race si fortement individualiste, prend les devants, par le simple fait qu'il marche à *son* pas et que ce pas se trouve être d'une envergure considérablement supérieure à la plus grande longueur de terrain que puissent couvrir les enjambées féminines de Bertrande et surtout de Mme Flore... alors que tout naturellement Verduret, Bêchard et le centenaire conforment leur marche à celle de leurs compagnes.

Pour se rendre du Pavillon danois à celui de la Grande-Bretagne, notre groupe a exactement à franchir la moitié de la longueur de la Rue des Nations. Mais, il n'a pas encore dépassé le travers des Pavillons yankee, sur la droite, et péruvien, sur la gauche, qu'il est déjà laissé à plus de dix mètres en arrière et que la farinière, toute rouge et suffoquée par ses vains efforts pour rivaliser avec les favoris du Derby, renonçant à la lutte, s'arrête net en s'écriant :



GRANDE-BRETAGNE. — FAÇADE DU CHATEAU.

— Ah ! non ! S'il faut courir comme des lièvres, vous savez, je n'en suis plus. Il aurait dû nous prévenir qu'il prétendait nous faire galoper, ce fameux milord anglais !... J'aurais demandé à Aristide de me faire mettre en fauteuil roulant !

— Pour un parcours d'un quart de kilomètre, une voiture pour madame !... Comme tu y vas, bichette, proteste le long mais... étroit maître de moulin.

Averti sans doute, par quelque secret instinct, qu'il n'est plus suivi, James-Gregory se retourne, et, voyant le groupe arrêté, lui crie de loin :

— Allò ! *Go on!*
— Que dit-il ? demande Mme Flore.
— Il nous invite à nous hâter, explique Bertrande. Il nous crie : « En avant ! »
— Comme les petits laiderons de l'Armée du Salut, alors ! En fait de salut, je tiens à celui de ma personne et je ne vais pas étouffer pour lui faire plaisir !
— Oh ! fait en riant Bertrande, je ne pense pas que Mr Puzzling nourrisse des projets aussi noirs !
— C'est cela !... Vous défendez votre complice, ma petite !
— Mon complice ?
— Oui, oui, vous devez me comprendre si vous savez ce que parler veut dire !

Sans daigner faire un pas en arrière, Puzzling répète, en élevant davantage la voix et d'un ton plus impérieux :

— *Allò !... Come !... Go on !*
— Gone, gone !... tant qu'il voudra !... Donne-moi ton bras, Aristide... et marchons doucement, hein !

L'Anglais, qui s'est laissé rejoindre, dit, avec rudesse :

— Vò, mâchez pas !
— Dites donc, nous ne faisons que cela...

Superbe de conviction, James-Gregory proclame :

— Tous ils devaient mâcher, tous ils devaient attrapper beaucoup du peine, quand ce était pour contempler le glory de le Angleterre !
— Voyez-vous ça ! s'écrie Verduret en éclatant de rire. Passe pour vous autres, Anglais... mais, les autres peuples ?
— Tous les *peoples* de Mappemonde ils étaient dans le admirative contemplation pour le *Great Britain*.
— Quel pince-sans-rire vous faites, mister Puzzling !
— No, mister Verdiourette, jé été pas une... pince... comme vò disez !
— Ma parole, il a l'air de croire à ce qu'il dit.
— Et il y croit, monsieur Verduret, je puis vous le certifier, affirme le centenaire. Ce chauvinisme hyperbolique de la bourgeoisie et du peuple britanniques, qui prête tant à

rire à des Gallo-latins tels que nous, est la vraie force d'Albion, car il étonne le monde en même temps que la superbe opinion de soi qu'il inspire aux Anglais légitime à leurs yeux tous les procédés de britannisation de la planète. Sans la sincérité de la conviction, cet orgueil absolu jusqu'à en être brutal serait une monstruosité. Avec elle il devient une grandeur… que l'on ne peut pas apprécier, mais qu'il convient de reconnaître.

— Alors, dit Bêchard ironiquement au vieillard, vous admirez les Anglais ?

— Mon cher monsieur, ma vieille philosophie admire tout ce qui s'élève franchement au-dessus du niveau moyen. J'admire le mont Blanc et l'immensité anormale du désert saharien, la figure d'un Pasteur ouvrant à la Science la conquête de la Vie sur le mal morbide, d'un Christ fondant sur l'amour et le renoncement de soi une religion qui élève l'Homme au-dessus des matérialités terrestres… et j'admire les cyclones dévastateurs, les fléaux humains comme Attila ou Gengiskan, le crime, même, lorsqu'il se vautre dans la pourpre sanglante d'un Néron en des horreurs qui semblent dépasser l'humanité, et jusqu'à la fourbe odieuse, lorsqu'elle est géniale. Je n'ai, après cent ans de vie, conservé qu'une haine : celle de la médiocrité prétendant régenter les supériorités… Mais, voici qu'en vous faisant cette profession de foi qui, je le vois, vous « ébouriffe » quelque peu, nous sommes arrivés devant la façade du Pavillon de la Grande-Bretagne qui donne sur la Rue des Nations. Voyons comment mon suppléant volontaire va s'y prendre pour jouer son rôle de conférencier. Attention, il commence.

En effet, James-Gregory Puzzling, le bras étendu vers la porte à laquelle conduit une double série de marches interrompues de paliers, s'écrie :

— Rigâdez !

— Nous regardons… Après ?…

— Vô… ils avaient viou ?… *Yes… All right… Come, now.*

Quittant la façade sud, Puzzling emmène le groupe, à marche forcée, devant la façade ouest, qui donne sur la

petite place faisant suite à la passerelle jetée sur la Seine entre les ponts des Invalides et de l'Alma. Etendant de nouveau le bras vers le Pavillon, il ordonne :

— Rigâdez !

— Nous ne faisons que cela, répète Verduret. Expliquez-nous...



Grande-Bretagne.
Vue du chateau et de la terrasse (côté ouest).

Mais Puzzling :

— Vô, ils avaient viou ?... *All right... Come !*

Et, sans daigner avoir paru entendre l'invitation du manufacturier retiré, le rouge fils d'Albion entraîne, à allure plus que vive, nos visiteurs devant la façade nord donnant sur la terrasse de la Seine. Là, il réitère son geste indicateur et son impérieux avis :

— Rigâdez !

— Eh ! que diable, nous avons vu ! Vous n'allez pas nous faire tourner autour de ce Pavillon comme des chevaux de

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900.



DANEMARK PORTUGAL PEROU PERSE

PAVILLONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES

cirque galopant aux claquements de chambrière de l'écuyer! Dites-nous quelque chose!

— *Yes,* mister Verdiourette, jé allé...

— Parler?

— *Yes.*

— Nous sommes tout oreilles, déclare au nom de tous le chef de la petite bande.



GRANDE-BRETAGNE. — VUE DU CHATEAU (CÔTÉ EST).

— Ce été le *english* Pavilion.

— Je vous ferai remarquer que nous nous en doutions.

— *Well.* Ce été le plous *beautifull!*

— Hum, je ne trouve pas. Ce n'est pas mal, sans doute, mais ce teint jaunasson...

— Le plous grand...

— Ça... autant du moins qu'on en peut juger d'un simple regard, vous nous permettrez de le trouver plus petit que d'autres, à commencer par celui de l'Italie, par exemple.

— No, je permettrai pas. Le *Great Britain* été le plous grande nation de l'Ounivers, le *people* anglais le premier *people* du monde!

— En l'admettant, ce n'est pas une raison pour que...

— *Yes!* Le plous grande nation et le premier *people*, il avé necessarily le plous large et le plous *beautifull* Pavilion dans le *great* Exhibition *in* Paris.

— Cela, ce peut être une opinion... très patriotique, mais je vous avoue que je suis comme mon ami Bêchard et que le moindre chiffre ferait bien mieux mon affaire.

— *What?...* Quels chiffres?

— M. Verduret serait heureux que vous condescendissiez, par exemple, à lui dire quelle longueur a cette façade sur la Seine, intervient ironiquement le centenaire.

— Aôh? *How many feet?...* Jé savé pas.

— Environ quatre-vingt-trois, souffle obligeamment le vieillard.

— *Well...* Cette *front,* il avé quatre-vingt-trois...

— Mètres?... Jamais de la vie, proteste Bêchard.

— No, pas *french* mètres, *english feet...* je vôlé dire : pieds.

— Et quelle est la longueur du pied?

— Douze inches... je vôlé dire : pouces.

— Nous vous demandons l'équivalent en mesure française.

— Aôh! je vôlé pas savoir. Le pied il été la base de tous les mesioures, *because* il été anglais.

— Au diable! fait Bêchard en frappant le sol de son pied, à lui.

— Ne vous fâchez pas, cher monsieur, fait en riant le centenaire. Le pied anglais vaut, en chiffre rond, 0m30, et les 83 feets de cette façade équivalent à 25m30.

— A la bonne heure, cela se comprend, au moins!

Puzzling hausse les épaules avec autant de mépris que... d'absence de politesse.

— Pour obliger notre britannique cicerone, j'ajouterai, dit le vieillard, que les façades perpendiculaires à la Seine ont 90 pieds anglais ou, approximativement, 27m50... Maintenant, cher mister Puzzling, je vous rends la parole.

— *Yes.* Cette incompérébeul palace du plous grand et du plous puissant empire du monde, il été *construct* comme le « *home* » *of the Prince of Wales.*

Nos provinciaux regardent le centenaire. Celui-ci grimace

un sourire et se rend à la muette prière de ses compagnons :

— Mr Puzzling — dans un langage trop... mélangé pour être pour vous bien facilement compréhensible, vous dit que ce Pavillon est destiné à servir d'habitation de jour au Prince de Galles. C'est rigoureusement exact. L'héritier de la couronne d'Angleterre y a ses appartements... que nous pourrons visiter tout à l'heure, Son Altesse ne les occupant pas en ce moment. Mais, continuez, je vous prie, mon bien cher... mon trop cher mister Puzzling !

— No. Ce été tout.

— Comment, proteste Verduret, vous prenez d'autorité la place de notre si aimable et savant cicerone, vous nous faites courir comme des lapins de garenne, et c'est là tout ce que vous nous dites ?

— Je avé proclaimed le majesté du Pavilion du *Great Britain*. Ce été cela jé vôlé... Le reste il été rien pour môa: Celoui-là, il aurait pas proclaimed le supériorité souperbe de mon pètrie et je avé fait.

D'un doigt assez... incivil, il indique le centenaire, qui riposte du tac au tac.

— Et qu'en savez-vous, s'il vous plaît, mister Puzzling? Je n'aurais pas poussé le néo-impérialisme jusqu'à poser en principe que, hors la race anglo-saxonne, il n'est pas, sur notre globe chétif, d'humanités dignes de ce nom ; mais j'aurais rendu un juste hommage à la grande nation marchande, industrielle et pratiquant partout, avec une superbe énergie rude le *stuggle for life ;* à la race forte, peu sensible et très sentimentaliste qui peut en même temps : fabriquer à l'usage humain la cruelle balle « expansive », flirter au clair de lune, essaimer froidement la famille adolescente sous toutes les latitudes, rêver avec ses poètes, vouloir subjuguer le monde et dispenser généreusement de la liberté... pourvu qu'elle soit de marque britannique. J'aurais dit que l'Angleterre a beaucoup fait pour la civilisation universelle, sans m'inquiéter si les mobiles mercantiles n'ont pas eu, dans l'œuvre utile, une part un peu exclusive et si les moyens employés pour rendre cette civilisation hostilement britannique sont toujours frappés au coin d'une chevaleresque loyauté. Le

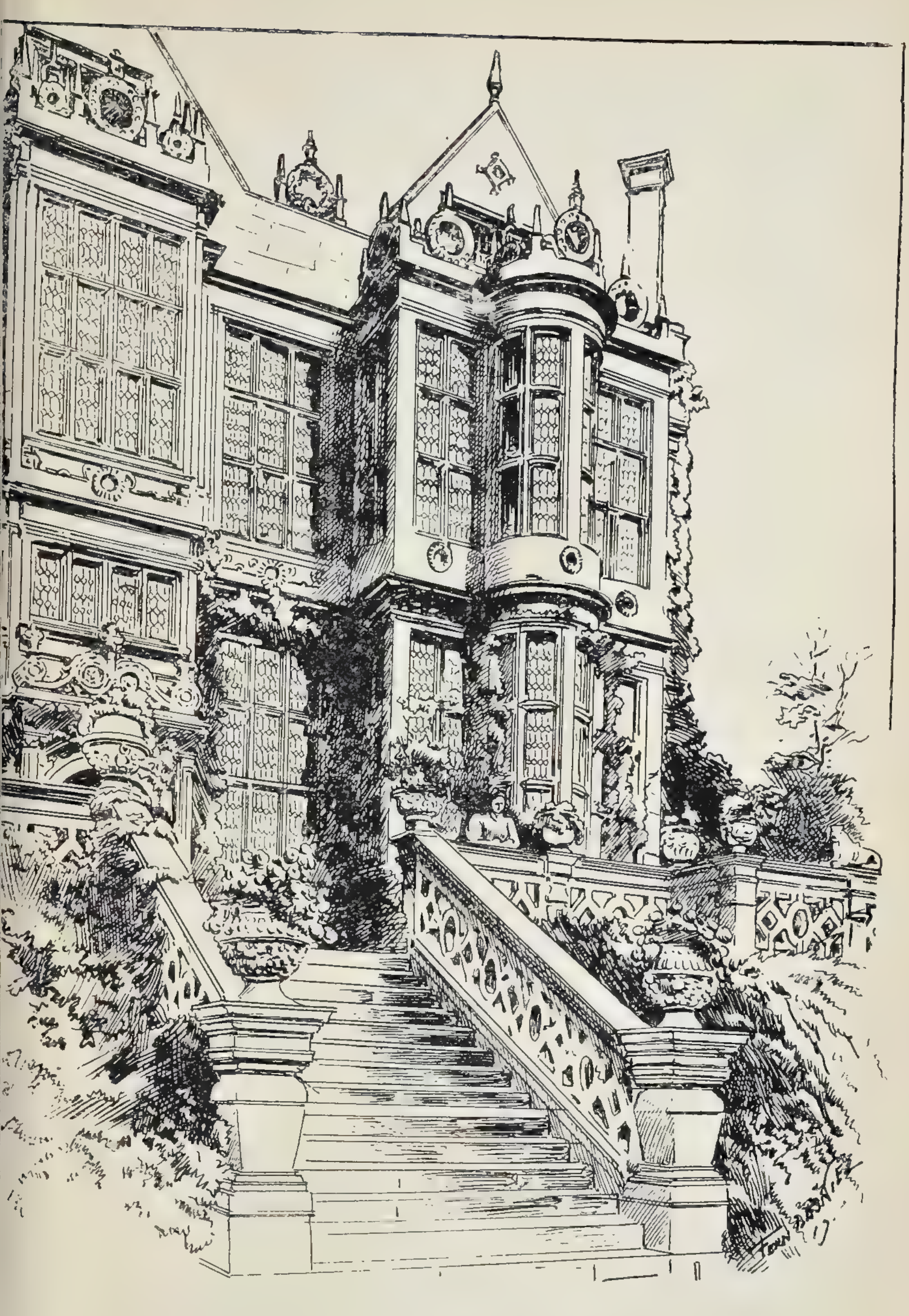
fait prime tout : l'Œuvre anglaise est grande et elle a même été jusqu'ici très utile à la paix européenne en créant le courant colonisateur continental, par nécessité de ne pas laisser accaparer le monde noir, brun et jaune, par un seul pavillon... J'aurais proclamé que l'Angleterre est un colosse ; mais, malheureusement pour elle, un colosse « virtuel », selon l'expression dont abusent les nouvellistes d'outre-Manche, c'est-à-dire un colosse de surface — et cela, parce qu'à l'orgueil anglais (et j'estime que l'orgueil national est une vertu) ne correspondent pas des sommes égales de dévouement individuel et de tempérament militaire. L'antique Rome fut une merveilleuse puissance colonisatrice et conquérante, mais les Romains étaient un peuple militaire qui savait, avec ses propres légions, vaincre les forts. Albion, même au loin, ne peut prétendre renouveler Rome, parce qu'après tous les faibles rudement abattus, elle se heurtera aux forts, contre lesquels il lui est impossible de lutter... Voyez-vous, mon cher mister Puzzling, on a beaucoup reproché autrefois aux Français de ne pas savoir regarder au delà de leurs frontières. C'était vrai et la France a payé cher cette vaniteuse légèreté. Mais que dire, alors, de votre pays qui, voyant les peuples d'Europe s'armer formidablement et travailler, en bénédictins de la cape et de l'épée, l'art de la guerre, en est resté, comme organisation et science tactique, à l'ère de la guerre de Crimée.

— En somme, résume Verduret d'un air de bonhomie finaude, la nation anglaise est un peuple civilisé qui civilise, surtout par intérêt, les non civilisés, et qui se montre parfois un tantinet... incivile sans être pour cela le moins du monde... militaire.

— Fichtre, mon cher, vous êtes donc humoriste? constate Bêchard au milieu de l'éclat de rire provoqué par la boutade du manufacturier retiré.

— Ma foi, depuis que je suis à Paris, je crois, parole d'honneur, que je le deviens, répond celui-ci d'un ton de modestie qui ne trompe personne, pas même lui.

A mi-voix, et parlant bien directement au detective londonien, le centenaire achève ainsi son rapide croquis politico-ethnologique :



Grande-Bretagne. — Entrée principale du pavillon.

— L'impérialisme intransigeant et agressif prépare de terribles déboires à l'Angleterre, et croyez que je le regrette, car une nation forte, commerçante et moins déraisonnablement coloniale, est, pour l'Europe continentale, un contrepoids et un « excitement » éminemment utile... Vous reconnaîtrez, mon cher Anglo-Saxon, que je ne suis nullement hostile à la puissance équilibrée de votre pays, que j'estime grand et que, dans l'intérêt de la paix européenne future, je serais heureux de voir un esprit moins orgueilleusement dominateur et âprement conquérant.

— Je voyé que vô il dénigré *systematically, by jealousy*, la *glory* du premier *people* du monde !

— Ah !... *Quod vult perdere Jupiter, dementat prius...*

— *What do you say ?*

— Je dis... Ah ! tenez, je dis vous serez toujours un grand peuple, car l'avenir, quel qu'il soit, ne fera pas qu'un Shakespeare ne soit Anglais !

— Pardon, pardon, objecte Bêchard, il ne s'agit pas ici de Shakespeare, mais du...

— Pavillon britannique. Votre rappel à « la question » est la sagesse même et, si mister Puzzling veut bien me céder la parole...

— *Yes ! but* je permetté pas vô il attaqué le Angleterre ! Si vô faisé, je coupé le parole de vô.

— Entendu ! acquiesce le vieillard en s'inclinant.

§ II

LA BIGAME

— Mesdames et messieurs, puisque nous sommes sur cette terrasse devant la façade nord du Pavillon, laissez-moi vous dire qu'elle est la reproduction exacte de la façade sud du château...

— Kingston House, Bradford-on-Avon, près de Bath, dans le Wiltshire, England.

— Parfait!... Je parlerai de vous à l'Agence Cook, mister Puzzling!... La ville de Bradford-on-Avon abonde en vieilles demeures de pierre et aux façades à pignons, telles que celle-ci; mais aucune ne peut rivaliser avec Kingston House qui est le parfait modèle du « Jacobean Style », avec son luxe excessif de « windows », son crénèlement d'arabesques et de détails classiques, où l'on croirait reconnaître la main qui traça le plan de Longleat, près de Warminster. Cette façade a trois pignons avec mansardes, devant lesquelles court une balustrade de pierre élégamment sculptée; cette façade avec ses deux étages de « windows » aux meneaux superbes qui en font comme un immense vitrage gracieusement tourmenté, est le type parfait de l'architecture châtelaine et bien anglaise du XVIIe siècle. John Aubrey, le digne et intime ami de Milton, le grand poète du « *Paradise Lost* », disait de Kingston House, que ce château était la « gentilhommière par excellence du comté de Wilts ». Il aurait pu dire de l'Angleterre entière.

— Et naturellement, observe le judicieux Verduret, cette « Maison de gentleman » a été construite pour quelque lord?

— Nullement... ou, du moins, pour un seigneur du Commerce. C'est un drapier du nom de John Hall qui la fit édifier, dans la première moitié du XVIIe siècle, sur l'emplacement d'une vieille maison que la famille Hall possédait au XVIe siècle et dont certaines parties ont dû être incorporées dans le château.

— Pourtant, ce nom de Kingston House semble indiquer une demeure noble?

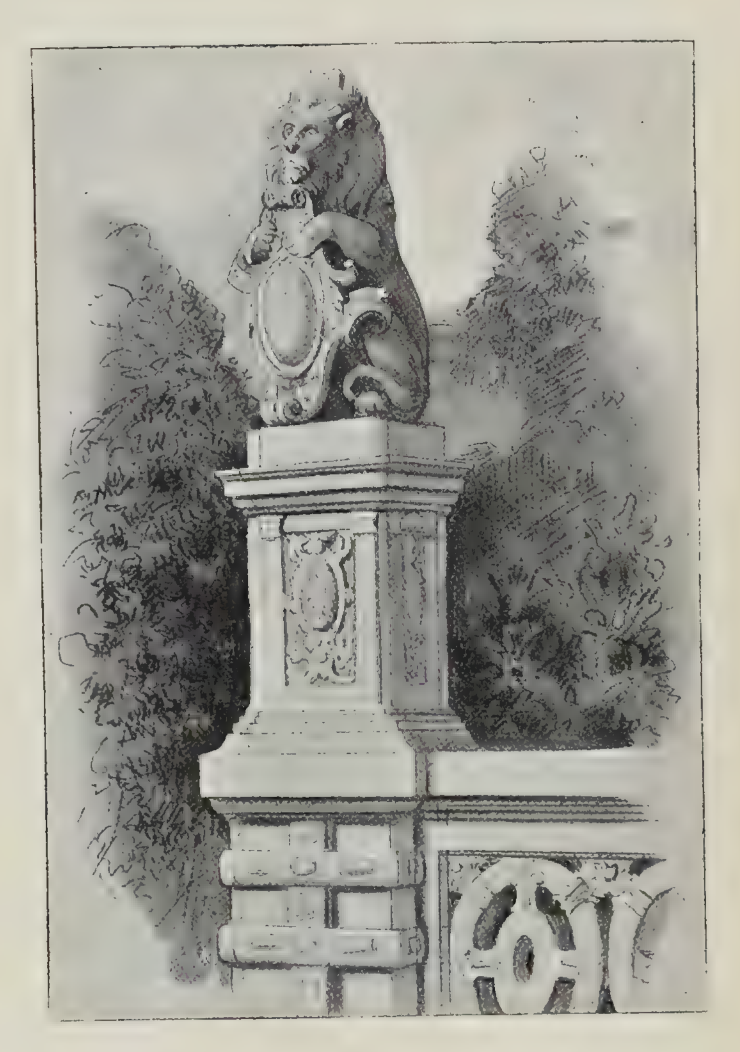
— Elle est devenue ducale par le mariage de la petite-fille de ce John Hall avec le fils du premier duc de Kingston. Celui-ci étant mort avant son père, la maison passa au second et dernier duc de Kingston, qui lui donna son nom... devenu trop fameux par le scandale dont Elisabeth Chudleigh, duchesse de Kingston et épouse de ce dernier duc, fit rougir la pudibonde Albion,

— *Yes!* le Angleterre il été le pètrie de la Vertiou.

— Cordieu! mister Puzzling, il faut que vous ayez une profession qui vous fasse bien ignorant de la criminalité en pays d'Outre-Manche, pour oser être à ce point affirmatif.

Le detective pince les lèvres et l'ironiste centenaire poursuit :

— Albion tient à cette réputation de Vertu générale et



GRANDE-BRETAGNE. — LE LION DE LA BALUSTRADE.

transcendante. Mais le masque de pureté qu'elle se met sur le visage ne peut donner le change à un vieux philosophe qui, depuis quatre-vingts ans, regarde danser les pantins



Grande-Bretagne. — Ornementation des balustrades.

humains. A bien observer, l'humanité est, du plus au moins, partout la même, avec son lot de tares comme ses nobles exceptions. L'attitude surtout est différente : ici, on est fanfaron de vice ; là, de vertu. A bien prendre, j'aurais plus de confiance dans la valeur morale des fanfarons du premier genre, parce qu'ils se découvrent... plus même qu'ils n'ont à montrer, et que, ceux-là, on les voit bien alors que les autres dissimulent leurs lèpres. Ainsi, voilà Paris, qu'on se plaît au loin, tout en l'adorant, à appeler la « Babylone moderne » ; eh bien, je mets en fait que le Paris fêtard et joyeux est, au total, beaucoup moins perverti que telles autres capitales qui se drapent ostensiblement d'hermine ; et je sais que les étrangers *documentés* et qui sont sincères pensent ainsi, s'ils évitent de le dire, ce dont je ne saurais les blâmer... Mais, revenons à la trop célèbre duchesse. Vers 1740, elle était, à vingt ans, belle... belle, comme savent l'être les Anglaises, quand elles s'en donnent la peine. La vivacité de son esprit, l'exquise distinction de sa personne, tournaient alors, autant que sa beauté, toutes les têtes. Celle du duc d'Hamilton ayant fait le tour complet, le noble lord en fut récompensé, ce qui n'empêcha pas l'éblouissante Elisabeth de convoler avec le capitaine Hervey, qu'elle abandonna dès le lendemain du mariage pour filer en Allemagne avec un major accouru sur le vu d'un avis que la dame avait fait insérer dans les gazettes... Les « petites correspondances » ne sont pas, comme vous voyez, d'invention moderne. Or, la volage personne envoya promener le dit major avant qu'il ait eu le temps de lui faire goûter les charmes de la grande vie germanique, et revint conquérir sans efforts et épouser le duc de Kingston... sans s'arrêter à ce vulgaire détail qu'elle n'avait pas, de fugue en fugue, laissé au capitaine Hervey, son premier mari, le temps moral de passer de vie à trépas.

— Une bigame, alors !

— Qui faillit être trigame, car, avant de se laisser épouser par le dernier Kingston, elle se serait nommée princesse d'Albany si elle n'avait pas flairé à temps que ce d'Albany était simplement un audacieux aventurier : « les loups ne se mangent pas entre eux ! » Le duc de Kingston, en ayant la complaisance d'aller promptement villégiaturer dans l'autre monde,

la laissa veuve avec une immense fortune... que la famille du défunt, avertie, ne put lui enlever, non plus que son titre de duchesse. Notre bigame en fut quitte pour aller respirer l'air du continent où son étrange notoriété n'empêcha pas qu'elle fut reçue avec distinction par le Grand Frédéric, l'Electrice de Bavière et la grande Catherine II de Russie. Emule de Ninon de l'Enclos, elle inspira encore des passions dans sa vieillesse, et le plus épris fut le prince Ratziwil. Elle finit ses jours dans le magnifique château de Saint-Assise, près de Fontainebleau, juste à temps pour ne pas voir les horreurs égalitaires de la Révolution, en 1788.

— Mâtin, quelle gaillarde! s'écrie Bèchard.

— Revenons à Kingston House, se hâte de dire le vieillard. Passée au neveu du duc, elle fut vendue, en 1802, à Mr Divett, qui affecta cette perle de l'architecture britannique à ses laboureurs. Avec de tels locataires, le château ne pouvait qu'être douloureusement dévasté et il le fut. Heureusement, il devint, en 1842, la propriété d'un Mr S. Moulton, ancêtre du possesseur actuel, qui, ami des belles œuvres, le restaura avec le plus grand soin.

— En somme, historiquement, cette maison n'a qu'une notoriété scandaleuse.

— On dit, cher monsieur Verduret, que le fameux et malheureux conspirateur, James Scott, duc de Monmouth, fils naturel de Charles II d'Angleterre et dont la hache du bourreau trancha le col en 1685, s'y arrêta lorsqu'il vint visiter la noblesse des comtés de l'Ouest, mais ce n'est pas absolument certain. Aussi, n'est-ce pas au point de vue historique, mais uniquement architectural, que le Comité britannique de l'Exposition de 1900 choisit le modèle de Kingston House, d'accord avec l'architecte du Pavillon, Mr Lutyens, qui a apporté à cette reconstitution autant de conscience que de savoir-faire. Mr Lutyens — un jeune, puisqu'il est né à Londres en 1869 — est un artiste de haute valeur... qui a de qui tenir : fils du peintre renommé dont il porte le nom, il a grandi, grâce à son père, dans le commerce de tous les maîtres qui ont honoré et honorent encore l'Art anglais moderne. Elève de la « Royal School of Art » de Kensington, il a, après un court apprentissage dans le bureau d'architecture de MMrs George et Peto,



LE PAVILLO



, BRITANNIQUE

commencé à voler de ses propres ailes dès 1889, à l'âge de vingt ans, par conséquent. A trente et un ans, il ne compte plus les maisons de campagne, grandes et petites, qu'il a édifiées, souvent dans des conditions très délicates, non seulement en Angleterre, mais dans le Nord de la France et en Allemagne, et toujours avec le souci de la tradition d'art anglais dont il s'est fait une méritoire spécialité.

— Pardon... mais, le Pavillon ?

— J'y reviens, monsieur Bêchard.

§ III

UN MUSÉE ROYAL

Le vieillard reprend, non sans avoir adressé un regard ironique au detective Puzzling, qui ne peut qu'écouter bouche bée des détails qui lui prouvent à quel point humiliant il ignore le propre Pavillon de son pays :

— Mr Lutyens a donc fait la face nord de ce Pavillon avec la face sud de Kingston House. Quant aux autres faces, il a dû, à cause des exigences de l'utilisation de son éphémère château, les créer presque entièrement, tout en restant rigoureusement dans le style du type-modèle. Au point de vue technique, il a eu — comme d'ailleurs la plupart de ses collègues cosmopolites des autres Pavillons — de sérieuses difficultés à vaincre... plus sérieuses, même, en raison des conditions exceptionnelles de solidité et d'incombustibilité imposées par le Comité.

— Pourquoi ces conditions *exceptionnelles* de solidité et surtout d'incombustibilité ?

— Parce que, cher monsieur Verduret, le Pavillon britannique est tout simplement un tout *exceptionnel* Musée où le Prince de Galles, le grand président de la Commisssion anglaise de cette Exposition, a voulu que soit réunie la quintescence des œuvres de l'Art anglais.

— *Yes* : les chefs-d'œuvre incompèrèbeuls du premier art du monde...

— Britannique.

— Je disé : du monde entier.

— Et vous m'obligez à répéter : britannique.

— Vô, il dénigré tôjours *systematically !*

— Mais non, que diable ! s'écrie le centenaire en s'animant — ce qui fait, à l'inverse de l'effet ordinaire, singulièrement baisser le ton de son organe. J'ai, au contraire, une très particulière estime pour vos grands artistes du Royaume-Uni. C'est votre rage maladroite de prétendre imposer à l'Univers l'opinion que tout ce qui est anglais est en quelque sorte au-dessus de l'humanité qui me force, non pas à des restrictions qui ne sont pas dans ma pensée, mais à une remise au point légitime et raisonnable. C'est ainsi que — sauf, bien entendu, les nombreuses exceptions sensées — tant d'Anglais ont rendu le caractère anglais insupportable aux autres nations... qui ont bien le droit, morbleu ! de se dire artistes, politiques, coloniales, etc. Mais je me fâche ; j'ai tort. Il y a chez vous, heureusement, une minorité importante d'esprits d'élite — minorité qui se réduit fort, il est vrai, quand la question réservée de politique impérialiste est en jeu — qui sait voir au dehors, juger équitablement et, sans ravaler en rien la valeur morale et matérielle anglaise au profit d'autrui (aberration dont nous autres Français paraissons avoir le ridicule monopole admirer le génie ou simplement les supériorités, quelle que soit la couleur du drapeau qu'elles honorent. Cette minorité-là empêche les esprits sages du Continent de généraliser ce que j'appelais tout à l'heure le caractère anglais, faute de pouvoir, en quelques mots, indiquer les nuances ; elle permet de se fermer les oreilles aux violences jingoïstes de la masse, qui est évidemment de civilisation retardataire par suite de son isolement orgueilleux ; elle s'étendra, gagnera rapidement du terrain au jour où une prospérité trop exagérée pour être durable en le même état, étant donné l'insuffisance des moyens de la maintenir au même niveau, éprouvera de sérieux échecs... et cette minorité-là sera alors le salut de la puissance britannique parce qu'elle sera la raison reprenant le dessus sur la fièvre. Mais voilà

que les interruptions de Mr Puzzling m'ont entraîné de nouveau dans une digression que je supplie M. Bêchard de me pardonner.

— C'est vrai, taisez-vous donc, monsieur l'Anglais, ou nous n'en finirons pas !

— Je été Anglais, *yes*. Je été donc libre de pâler !

Bêchard serre les poings avec colère ; mais, comme il se sent près d'éclater... il se tait. Le centenaire se hâte de reprendre :

— Ce Pavillon, construit pour être, en même temps qu'un séjour princier éventuel, un rare musée permanent, presque sans cesse accessible au flot d'une foule nombreuse, il a été prescrit à l'architecte : 1° De donner à l'édifice éphémère le maximum de résistance ; 2° de bâtir de façon à mettre les trésors artistiques confiés au Pavillon à l'abri de toute possibilité d'incendie.

— Pour prévenir le péril d'incendie, il est indiqué que la charpente doit être métallique et l'emploi du bois proscrit autant que possible.

— Sans doute. La charpente est toute en acier. Mais Mr Lutyens ne s'en est pas tenu là. Il a aussi métallisé les murs, intérieurs comme extérieurs, ainsi que les planchers.

— Allons donc ! fait Bêchard. On voit bien que ces murs sont en pierre... ou plutôt en imitation de pierre !

— Ils sont en plâtre étendu : en partie sur une nouvelle sorte d'acier très mince et comme plissé...

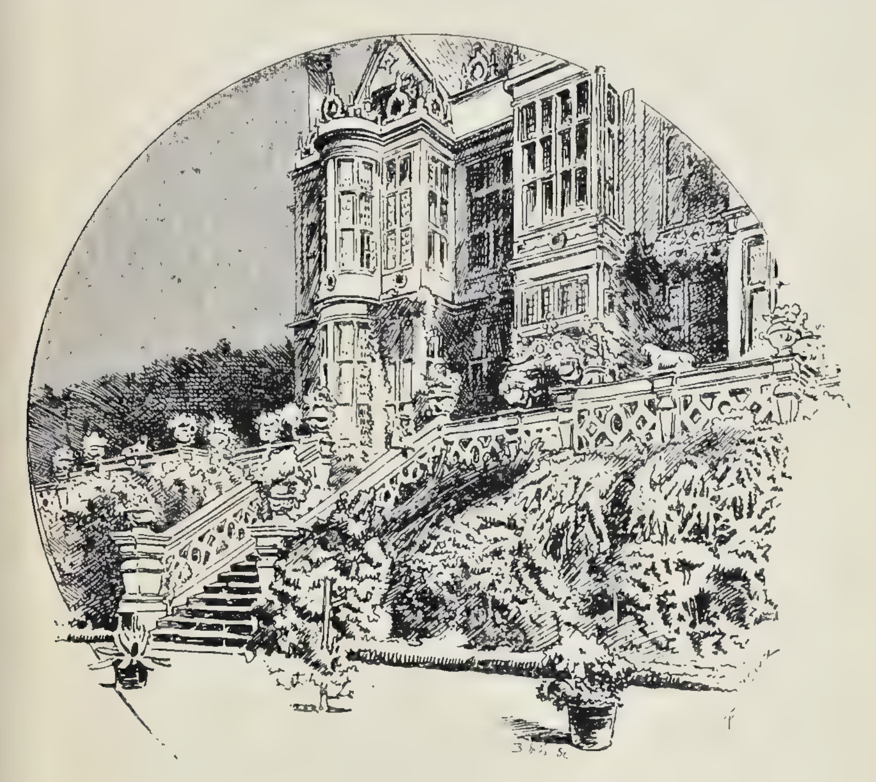
— Eh oui ! se rappelle Verduret, le joyeux Bouscastrol — pauvre diable ! — nous a parlé, hier matin, de quelque chose comme cela.

— ... Et, continue le vieillard, en partie sur l'appui formé par des bandes métalliques plates fixées, avec intervalles de 0m45, aux montants verticaux de la charpente. Quant aux planchers, soutenus par des traverses d'acier, ils sont en béton armé pour les surfaces planes de fer *plissé* — comme l'acier des murs dont je viens de parler — et, pour les surfaces en pente, de réseaux de fil de fer.

— Bouscastrol nous a aussi indiqué cette méthode, se souvient encore le très attentif Verduret.

— En ce qui concerne la résistance, celle-ci est fonction

de la force de la charpente et des planchers et par suite de leur poids. Il est évident — et pour le comprendre il n'est pas nécessaire d'être le moins du monde ingénieur — qu'une pièce de fer qui doit supporter un grand poids doit être beaucoup plus grosse et partant plus lourde qu'une autre qui ne doit soutenir qu'un poids léger. L'architecte



GRANDE-BRETAGNE. — VUE DE LA TERRASSE.

du Pavillon a calculé que le bâtiment construit assez en force pour résister au poids d'une vague humaine l'emplissant sans cesse en entier devait, avec la dite foule, peser sur ses fondations à raison de 4,300 kilogrammes par mètre carré. Or, plus de la moitié du terrain couvert par le Pavillon est occupé par le tunnel du prolongement de la ligne des Moulineaux jusqu'à l'Esplanade des Invalides, et le radier de béton qui couvre ce tunnel ne peut supporter une

pression supérieure à 1,000 kilogrammes par mètre carré, c'est-à-dire moins du quart de la poussée verticale du Pavillon.

— Diable !

— De plus, il était interdit de prendre un point d'appui sur le mur de soutènement de la tranchée du chemin de fer souterrain. D'où, sérieuse difficulté de construction, étant donné que si le Pavillon britannique n'est pas très grand, il est, comparativement aux autres, extrêmement lourd.

— Comment a-t-on fait ?

— Mr Lutyens a dû créer le sol résistant qui faisait défaut à l'aide de poutres parallèles, longues de $15^{m}40$, afin de prendre leur point d'appui extrême au delà du mur de soutènement interdit. Ces poutres, qui supportent à distance le plancher du rez-de-chaussée au moyen de petits piliers, reposent sur un seuil de fer, long de 27 mètres et scellé avec du béton. Tout le poids de l'édifice et de ce système de terrain artificiel porte sur des pieux de $0^{m}30$ à $0^{m}35$ de diamètre et enfoncés de 7 mètres dans le sol. Il y a 46 de ces pieux — qui, même, à cause toujours du tunnel, ont dû être enfoncés obliquement — du côté de la face sud, et 52 du côté de la façade nord.

— Tant de difficultés pour une construction que l'on abattra dans six mois ! Je ne l'aurais jamais cru ! s'écrie Verduret.

— Ah ! cher monsieur, j'aurais — dût ce pauvre Mr Puzzling, qui fait vraiment triste figure, avoir la jaunisse de dépit de me voir faire constater plus encore son ignorance à l'égard de cette œuvre... pourtant bien anglaise, puisque tout, jusqu'aux moindres matériaux, est anglais dans ce Pavillon...

— Aôh ! ce été pas le métier de môa de savoir toutes ces choses...

— Ce n'est pour moi que métier tout occasionnel, mais je ne le changerais pas avec le vôtre, dit le vieillard en dardant un regard d'une singulière acuité ironique vers le rouge fils d'Albion qui mâche quelque inintelligible menace entre ses longues dents, pendant que Bertrande se trouve soudain prise d'un subit accès de toux en fixant le centenaire.

Celui-ci fait un léger signe de tête à l'adresse de la jeune fille et reprend aussitôt :

— J'aurais, disais-je, bien des choses à vous dire encore au sujet de la construction de ce Pavillon britannique, mais je dois me limiter. Voulez-vous maintenant me permettre de vous faire les honneurs de ce princier petit temple de l'Art? Veuillez me suivre, je vous prie.

A la suite du vieillard, le groupe quitte la terrasse du bord de l'eau, et, après avoir escaladé quelques marches, pénètre dans l'intérieur par la porte voûtée en plein-cintre de la façade nord.

— Ici, annonce le vénérable cicerone en entrant dans une première pièce au mobilier luxueux, nous sommes dans le salon du prince de Galles. Placés comme nous le sommes, c'est-à-dire au milieu de la façade nord et tournant le dos à la Seine, nous avons, à notre gauche, la salle à manger *(dining room)*, et, à notre droite, le salon de réception *(drawing room)*. Devant nous s'ouvre un large corridor courant entre l'escalier principal et l'office, et aboutissant au grand hall, décoré d'une superbe collection de tapisseries de sir Edward Burne-Jones, exécutées par Morris. Ce hall, avec la bibliothèque, occupe presque entièrement la façade sur la Rue des Nations. Au milieu de la façade de l'est, la seule qui n'ait pas de porte donnant accès de l'extérieur, se trouvent le second escalier, les W.-C., le lavabo, le poste du portier. Deux ascenseurs de service, un dans l'office et un dans le second escalier, mettent le rez-de-chaussée en relation rapide avec l'étage supérieur.

— Mais... c'est tout un vaste appartement, sans chambres à coucher !

— C'est, cher monsieur Verduret, l'appartement réservé dans l'Exposition à l'héritier de la couronne d'Angleterre.

— Et, comme l'Exposition est fermée la nuit et que personne n'est autorisé à y demeurer...

— L'installation de chambres à coucher eût été un non sens : cher monsieur Verduret, vous êtes la logique même.

— Vous savez, observe gravement Mme Flore, c'est tout à fait bien ici... Il n'y a pas à dire : nous n'avons pas d'appartement organisé et meublé comme cela, à Essonnes !

— Cela vient, chère madame, de ce que, jusqu'ici, le prince de Galles a plutôt préféré Paris à Essonnes, mais... il ne faut désespérer de rien.

— Tu as perdu une belle occasion de te taire! bougonne Bèchard à l'oreille de sa femme. Pour la première fois, ou presque, que tu ouvres la bouche depuis la visite de cette matinée, tu n'as pas *la main* heureuse!



Anglais a l'Exposition.

Mme Flore rougit, confuse, et le centenaire reprend :

— Avant de vous inviter à me suivre au premier, je tiens à vous exprimer combien je me sens à l'aise, en cet appartement royal, pour dire tout le bien que je pense de l'aristocratie britannique. Affabilité, tact, correction, compréhension large de la vie, clarté de l'esprit, solidité des sympathies, générosité, le gentleman — une expression que l'on vulgarise à tort — a à peu près tout pour lui.

— Pourtant, la Chambre des lords approuve...

— Monsieur Verduret, nous ne parlons pas politique. Elle serait ici déplacée. Si, dans tous ces Pavillons étrangers que je vous ai fait visiter, je me suis plû à vous dessiner des silhouettes de peuples et de personnalités, c'est uniquement



Types anglais et hindous.
Femmes et jeunes filles de Gurkas et de Madras.

au point de vue ethnique des caractères de race et des valeurs individuelles. Ainsi, au sujet de cette *gentry* anglaise, je suis sûr de n'être contredit ni en Angleterre ni en France en affirmant qu'il n'est aucune sélection humaine avec la-

quelle notre élite, à nous, entretienne un plus agréable commerce d'excellentes relations. Je me crois en droit, par contre, de dire franchement que jamais les bourgeoisies et les peuples d'Albion et de France ne s'entendront et ne sympathiseront, car tout en eux est opposé : pensée, sentiments, vertus... et jusqu'aux vices — sans compter l'immémoriale hostilité historique. Je le regrette, mais les faits sont les faits et on ne modifie pas le génie même des races.



SIR WILLIAM AGNEW
BARONNET
MEMBRE DU COMITÉ DU PAVILLON ROYAL BRITANNIQUE.

— Alors, les Anglais seront toujours nos ennemis?

— Pourquoi ? Deux familles de mœurs, d'humeur, de religion opposées peuvent très bien vivre en bonne harmonie en deux maisons voisines... Il n'y a qu'à tâcher d'éviter mutuellement et avec le plus grand soin toute discussion... de mur mitoyen... Mais, nous causons — je reconnais que c'est ma très grande faute, cette fois — et nous perdons du temps. Montons au premier, où je veux vous montrer la superbe galerie placée au-dessus des salons princiers et, par conséquent, ayant vue sur la Seine.

Lorsqu'ils y sont :

— Cette longue galerie, où abondent les maîtresses-œuvres des grands artistes anglais *défunts* des XVIIIe et XIXe siècles, est copiée — sauf la disposition des fenêtres qui est commandée par la reproduction de la façade de Kingston House — sur la galerie fameuse de Knole Park, près de Sevenoaks, dans le Comté de Kent.

— Et... qu'est-ce que Knole Park ? demande curieusement Bertande.

— C'est, mademoiselle, une des plus célèbres parmi les anciennes demeures baronniales de l'Angleterre. L'édifice est considérable, flanqué de tours, défendu par des portes massives à créneaux, et l'on y voit le mélange des architectures des trois derniers siècles. Le park couvre 5 ou 6 milles en circonférence (de 8 à 10 kilomètres), ce qui donne, n'est-ce pas, une haute idée — très juste, d'ailleurs — des propriétés seigneuriales d'outre-Manche. Ce château possède une galerie de tableaux des plus remarquables (Titien, l'Albane, Salvator Rosa, Rembrandt, Rubens, Van Dyck, Holbein, Téniers, etc., plus une curieuse collection de portraits anglais), et c'est sur le modèle de cette galerie qu'a été construite celle de ce Pavillon.



M. THOMSON LYON

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DU PAVILLON ROYAL BRITANNIQUE.

— Je crois bien, fichtre! qu'il ne faudrait pas que le feu prenne ici! murmure Verduret.

— Aôh!... les trésors de le Angleterre broûler!...

— Rassurez-vous, estimable mister Puzzling : non seulement le coffre-fort est incombustible, mais on a poussé la précaution jusqu'à installer dans les dessous un poste d'incendie avec une pompe à vapeur! Vous voyez que le « Comité » du Pavillon est composé d'hommes que l'on ne pourra accuser d'imprévoyance.

— Je vois, moi, qu'en le cas présent, étant donné la foule qui envahit sans cesse céant, c'est un véritable Comité de Salut public! s'écrie Verduret, tout jovialement fier de faire « un mot ».

— Hum! rectifie le centenaire, je n'imagine pas bien un comité révolutionnaire avec des noms tels que ceux : du major général sir Arthur Ellis (président); de sir William

Agnew, baronnet; de sir William Murray Scott, également baronnet; de sir Charles Tennant, toujours baronnet; de Mr Purdon Clarke, directeur du South Kensington Museum; de Mr Montague Guest, du professeur G. Attchison, président du « Royal Institut » des « Architectes britanniques »; du colonel Jekyll, Commissaire général britannique à l'Exposition de 1900; enfin du très aimable secrétaire du Comité, M. H. Thomson Lyon !

— Bigre, vous avez raison; mes « sans-culottes » n'ont qu'à battre en retraite... si peu que cela fût dans leurs habitudes. Excusez donc ma facétie qui se trompe de porte, et laissez-moi vous dire ma surprise d'apprendre que le Commissaire général britannique est un colonel.

— Mon cher monsieur Verduret, dans une nation foncièrement militaire ou sérieusement militarisée, les militaires ne sont que militaires... à moins qu'ils ne se reposent en se faisant des savants, des techniciens. Les officiers des grandes armées si instruites du présent craindraient de n'être plus à la hauteur des devoirs des hauts commandements s'ils se distrayaient de l'étude constante de leurs sciences spéciales et des incessants perfectionnements de la tactique et de l'outillage guerrier. Il n'en est pas de même en Angleterre où, comme je vous l'ai dit, on en est, au point de vue militaire, sauf en ce qui concerne les nécessités des modifications de l'armement, à peu près encore à 1855 ou 1860, et vous savez qu'alors on demandait surtout aux officiers d'être braves et d'avoir du coup d'œil; or, les officiers anglais, s'ils n'ont pas toujours un impeccable coup d'œil, sont tous d'une parfaite bravoure.

« Le colonel Hubert Jekyll, Commissaire général à notre Exposition est, dans l'armée anglaise, un officier des plus remarquables. Brillant élève de Woolwich, il appartient à l'arme savante du génie. Il fut cité plusieurs fois à l'ordre du jour, en 1874, dans la campagne contre les Ashantis. A son retour, il devint secrétaire *privé* du Ministre des Colonies, puis secrétaire du « Comité de la défense nationale » et de la « Commission chargée de faire prévaloir les intérêts du commerce britannique ». Il redevient ensuite secrétaire de l'ancien Ministre des Colonies, comte Carnavon, appelé au poste de vice-roi d'Irlande; il va organiser l'Expo-

sition de Melbourne, puis reprend la situation de secrétaire auprès du nouveau vice-roi d'Irlande, lord Houghton... »



TYPES ANGLAIS DE 1830.

— Ah! bien, dans cette succession de postes plutôt civils, il a dû quelque peu se brouiller avec l'art de diriger les fortifications de siège ou de campagne.

— Nullement. Les perfectionnements de son arme n'allaient pas assez vite, en son pays, pour distancer un homme intelligent. Aussi, après ces diverses fonctions, prit-il sans effort le commandement du génie de la circonscription de Cork, pour venir ensuite organiser la défense de l'industrie anglaise sur le pacifique champ de bataille de l'Exposition de 1900.

— Vous avez beau dire, je ne vois pas la France envoyant le colonel Marchand commander la section française à une exposition universelle de Londres.

— Parce que vous jugez, comme toujours, avec des yeux français; mettez-vous au point de vue anglais et vous trouverez cela tout naturel. D'ailleurs, le colonel Jekyll n'est pas le seul militaire que la grande puissance navale voisine ait délégué à l'organisation de l'exhibition britannique.

— C'est vrai, ne venez-vous pas de dire que le président du Comité du Pavillon était un général ?

— Oui, le major-général sir Arthur Ellis. Mais ce n'est pas de lui, demeuré dans les hautes sphères lointaines, que je veux parler; c'est d'un ancien vaillant officier comptant trente années de bons services, sur les fortes épaules de qui a porté tout le poids de l'organisation de l'exposition anglaise, la plus importante, je crois, des sections étrangères; c'est du Commissaire général adjoint qui, présent à Paris, qu'il habite, a, dès la première heure, été la cheville ouvrière de toute l'œuvre : Mr Spearman.

— Cela fait trois officiers, calcule d'emblée le mathématicien Bèchard.

— Et remarquez, en passant, poursuit le centenaire, que ce sont trois officiers de l'armée de terre.

— Tiens, c'est vrai. Pourquoi pas un marin, dans le nombre, pour varier ?

— Parce que, cher monsieur Verduret, la marine est la vraie armée de l'Angleterre, celle qui travaille sans cesse pour garder la suprématie maritime, et dont on ne distrait pas les chefs, toujours tenus en haleine.

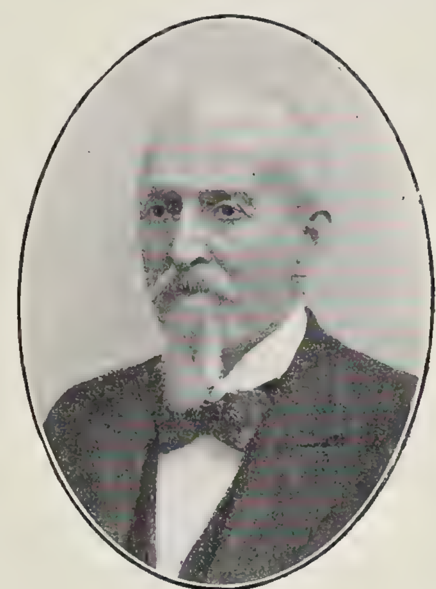
— Pourtant, chez nous, où la marine est moins importante que l'armée de terre, l'une comme l'autre...

— N'essayez pas de comparer, cher monsieur : la France est une nation et militaire et maritime; l'Angleterre est

la nation la plus puissamment maritime, mais n'est pas une nation militaire. Tout le secret est là... Mais, laissez-moi revenir à Mr Spearman, si laborieux et si courtois. Tout soldat de carrière qu'il a été, il est, bel et bien, de souche... *expositionniste.*

— Hein ?

— Oui, et au premier chef. Son père, le « Très honorable sir Alexander Spearman, baronnet, Conseiller privé de *Her Majesty the Queen Victoria* », était membre de la Commission royale qui fut chargée de préparer la première des grandes expositions universelles, celle qui fut ouverte à Londres en 1851, et dont je vous ai dit un mot, si vous vous souvenez, lors de notre première rencontre, le jour de votre arrivée à Paris.



M. SPEARMAN
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT
DE LA GRANDE-BRETAGNE.
(Cliché LARGER.)

— Parfaitement. C'était pendant le trajet que nous avons fait dans votre automobile si étonnamment légère, pour nous rendre du Trocadéro à l'avenue Nicolas II.

— C'est cela. Donc, Mr Spearman, après avoir fait ses études au Collège royal d'Eton, les a complétées en Allemagne et... en France. Comme c'est à Paris qu'il est venu s'installer après avoir pris sa retraite, vous voyez qu'il est bien l'Anglais le plus Français de tous les éminents organisateurs de la Section de la Grande-Bretagne. Il est très sympathiquement accueilli et hautement estimé dans la société parisienne et, en quittant l'épée, sa main s'est armée d'une plume aussi valeureuse qu'elle. Il envoie de Paris aux revues anglaises des études très appréciées et dont beaucoup traitent la question si délicate et humaine des

régimes pénitentiers, questions dont il s'est fait une spécialité qui l'a désigné pour représenter la Grande-Bretagne au Congrès pénitentiaire international qui a été tenu à Paris en 1895. Inutile d'ajouter que l'heureux choix fait par le Gouvernement de la Reine a été pour beaucoup dans les excellentes relations, toutes de complaisances réciproques et de cordialité, qui n'ont cessé d'exister entre le Commissariat général de l'Exposition et le Commissariat britannique... Et maintenant, puisqu'il vous reste encore un Pavillon étranger à visiter, voulez-vous que nous nous y rendions?

— Aôh! déjà quitter le Angleterre!

— Comment, déjà? riposte Verduret. Mais, sans reproche, voilà près de trois quarts d'heure que nous venons de consacrer à ce Pavillon.

— Et il me semble, bien cher mister Puzzling, ajoute le vieillard, que je n'ai pas ménagé les explications, alors que vous en étiez si sobre?

— Yes! vô avez dit biaucoup des chaôses... et surtout biaucoup des... Aôh! comment vô disez... Ah! yes: des méchancetés.

— C'est de votre faute aussi, et de votre seule faute. Si j'ai articulé un peu crûment quelques vérités d'ordre général, c'est par besoin de répondre à vos déclarations de suprématie universelle, envers et contre tous, de tout ce qui est anglais. Savez-vous, mister Puzzling, quels sont les plus terribles ennemis de l'Angleterre?

— Yes! les ridiquioules *farmers* hollandais du South Africa.

— Non, mais bien les Anglais agressivement intransigeants tels que vous.

— Aôh!

— Et, sur cette conclusion *ad hominem,* quittons Kingston House et les brumes du Royaume-Uni pour le beau soleil de la...



CHAPITRE IV

PRINCIPAUTÉ DE MONACO

§ 1er

LE PLUS PETIT ÉTAT DU MONDE

En quittant le Pavillon de la Grande-Bretagne, notre groupe provincial, sur les pas très fermes du centenaire, se met tranquillement en marche dans la direction du pont de l'Alma, sans quitter la terrasse du bord de l'eau. Pour atteindre Monaco, but de sa dernière station parmi les Pavillons étrangers groupés au quai d'Orsay, il lui faut longer les territoires parisiens de la Belgique, de la Norvège, de l'Allemagne et de l'Espagne.

Chemin faisant, le cicerone antique se débarrasse de son exorde coutumier précédant visite.

— Vraiment, dit-il à ses compagnons, le hasard vous offre, pour cette fin de promenade au quai d'Orsay, la surprise du plus grand contraste qu'il soit possible d'imaginer. Nous quittons la plus vaste Puissance du monde, celle qui, sous la figure tangible de ses réseaux télégraphiques, étend ses bras maigres sur le globe entier qu'il enserre avec une énergie farouche; la Puissance dont la formidable marine fait fouetter le pavillon sur toutes les mers, qui porte la

guerre jusqu'en les parages les plus lointains, jetant ses troupes mercenaires à la conquête de toutes les terres dont les populations faibles ou arriérées osent vouloir vivre hors de sa dépendance au moins morale... Et voilà que nous allons saluer un Etat qui tiendrait presque dans Hyde Park; qui n'a d'autre prétention de conquête que celle d'attirer chaque hiver sous sa domination aimable une plus grande foule cosmopolite d'élégantes mondaines et leurs galants cavaliers; qui n'a pour armée que dix ou douze dizaines de soldats de parade; un Etat dont toute la marine nationale consiste en l'unique *Princesse Alice,* le beau yacht du Prince qui ne compte plus ses savantes campagnes maritimes.

— Le fait est, approuve Verduret, qu'entre un pays qui fait voguer une armée de 200,000 hommes de la Métropole et de l'Inde jusqu'au Sud de l'Afrique, et un autre dont toute l'armée n'atteint pas l'effectif d'une de nos demi-sections commandées par un de nos petits sergents plus ou moins imberbes, il y a de la marge!

— Eh bien! je vous assure qu'un habitant de Mars, tombant ici de sa planète, aurait toute chance, en son ignorance de la géographie politique de notre Terre, de prendre bel et bien Monaco pour la grande puissance, car vous allez voir ce que Kingston House semble médiocre en comparaison du palais de la petite principauté.

— Ce qui prouve une fois de plus qu'il ne faut pas se fier aux apparences, poursuit sentencieusement le grave farinier d'Essonnes.

— Bien parlé, monsieur Bêchard!... Il est évident que si le Martien que j'imaginais poussait sa visite au delà de cette Rue des Nations, son opinion changerait vite du tout au tout : de Monaco, pas trace dans les sections et au Trocadéro, où l'Angleterre réclame l'attention à chaque pas.

— Ce qui veut dire, traduit Verduret, que toute l'exposition de la principauté est contenue dans son Pavillon. Je me demande même, puisque vous dites ce Pavillon si important, comment cet Etat moins peuplé qu'une seule rue moyenne de Paris a bien pu faire pour le meubler de ses produits agricoles et industriels?

— Eh! eh! Monaco est un petit port de pêche et de commerce très actif; il possède des manufactures, tissus de

coton et distilleries d'essences ; il récolte de très beaux fruits et des fleurs merveilleuses... Et puis, moralement, n'est-il pas l'égal de la Russie, de l'Angleterre ou de la France, puisque, comme elles, il est Etat indépendant?... Avant que nous arrivions devant le Pavillon, je n'ai pas, vous le comprenez, à vous parler de ce pays microscopique et charmant. Il est trop connu. Perché pittoresquement sur son rocher, il est à la fois banlieue de Nice et du quartier des Champs-Elysées. Et puis, pour vous le décrire dans sa note si particulière de rendez-vous mondain, au lieu de l'aigre voix d'un pauvre vétuste érudit tel que moi, toujours occupé de vieux livres et de sciences neuves, il vous faudrait la parole autorisée d'un élégant oisif, habitué des sensations du « Trente et Quarante » et de « la rouge ou la noire ». Dans l'esprit du public, Monaco, c'est son Casino, accidentellement ses régates. Vous allez voir, puisque nous voici arrivés, qu'il est... autre chose, grâce à l'orientation supérieure que son Souverain a donnée à ses propres efforts et à sa vie...

Mais ses auditeurs n'écoutent plus le centenaire ; ils contemplent. Ils n'ont pas assez d'yeux pour admirer. Pourtant, leurs sensations sont essentiellement diverses.

— Comment trouvez-vous cela ? demande le vieillard en les observant.

— C'est... c'est « riche » ! déclare tout de suite Mme Flore.

— Eh !... c'est que c'est très grand ! formule le farinier... Et cette tour... Voyez donc ce qu'elle est haute !

A son tour, Verduret, d'un air amateur et extasié, exprime :

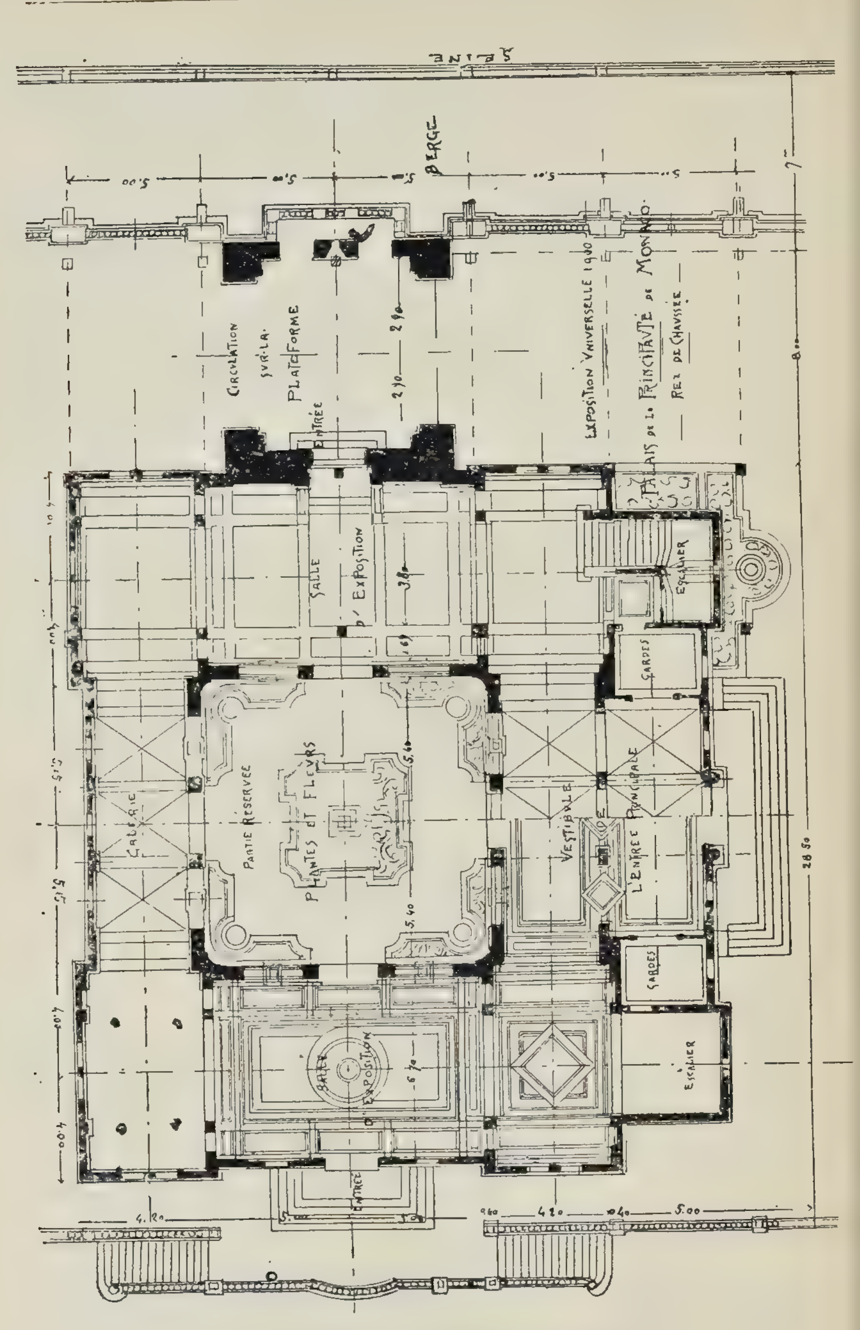
— C'est à la fois coquet, somptueux et imposant ; cela vous a un double caractère de château fort moyenâgeux et de palais moderne qui enchante l'œil !

— Et vous, mademoiselle Bertrande ?

— Oh ! moi, je regarde et ne dis rien, car si je parlais, mon oncle me gronderait.

— Moi, petite ? Et pourquoi ?

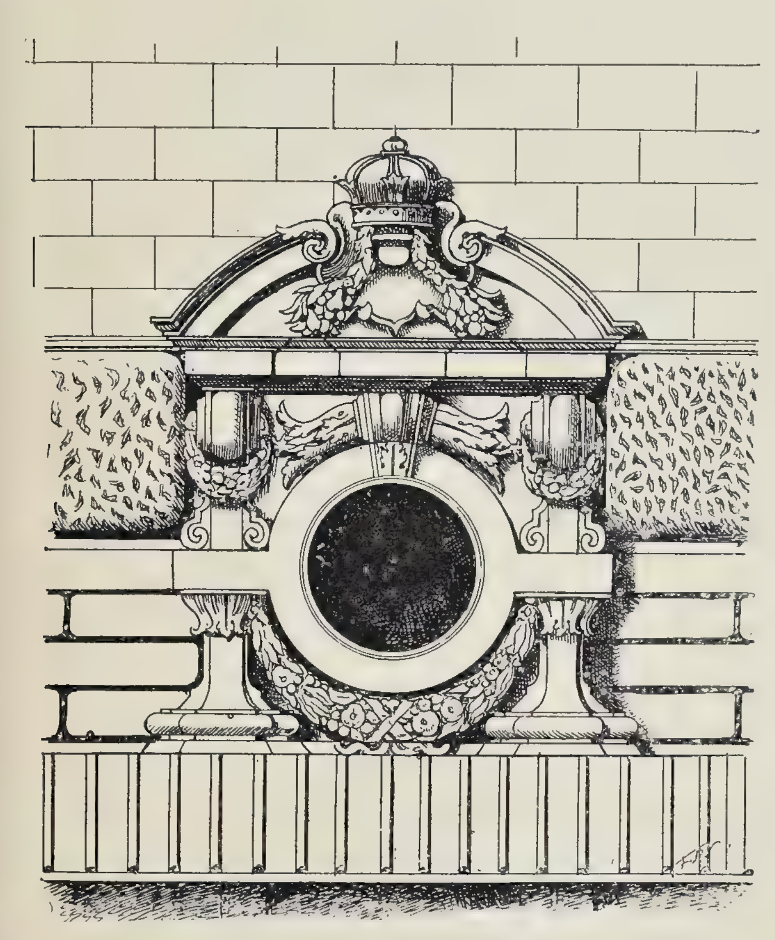
— Parce que, en contemplant ce beau Pavillon, je me dis qu'il est dommage que l'on ne construise ces superbes demeures que pour les Altesses Sérénissimes, sans cela...



Plan du Palais de la Principauté de Monaco.

— Sans cela ?

— Mon oncle, vous rêvez pour moi un époux exceptionnel... Eh bien, s'il voulait et pouvait mettre un joli château de rêve comme celui-là dans ma corbeille de mariage...



MONACO. — L'ŒIL DE LA TOUR DU PAVILLON.

— Veux-tu bien te taire! Serais-tu assez sotte pour te laisser prendre à la folie des grandeurs?

— Là, vous voyez bien que vous me grondez!

— Et je prétends que monsieur votre oncle a tort, mademoiselle, déclare d'une voix bizarre le vieillard. Sait-il si

celui qui aura l'honneur de votre choix ne sera pas capable, tôt ou tard, de satisfaire votre rêve somptueux?

— Ah! je vous en prie, s'écria Verduret, n'allez pas lui mettre de pareilles idées en tête!

— Je me le tiens pour dit, cher monsieur, et je m'empresse, pour détourner le cours des idées — que vous jugez dangereuses — de mademoiselle votre nièce et pupille, de répondre à chacune de vos exclamations. Mme Bèchard trouve ce Palais de bois et de staff très riche; si Monaco ne faisait pas riche, qui donc l'oserait? M. Bêchard le trouve grand: il l'est, mais il l'est plus d'aspect que par ses proportions réelles. La concession de terrain accordé à la Principauté mesure 38 mètres sur 35. L'édifice provisoire se compose de deux parties: 1° le Pavillon proprement dit qui a 28m50 de façade principale (c'est-à-dire celle perpendiculaire à la Seine et devant laquelle nous sommes), sur 25 mètres de profondeur; 2° la tour qui a pour base un carré de 8 mètres de côté et qui atteint la jolie altitude de 48 mètres. Pour répondre à M. Verduret, je n'ai qu'à indiquer que le Pavillon reproduit quelques-unes des principales parties du Château de Monaco, qui est, en effet, de plusieurs époques. Mais, je reviendrai dans un instant sur ce sujet. Quant au vœu formulé par Mlle Bertrande, je me garderai, à mon tour, de ne rien ajouter à mes paroles qui m'ont fait gronder, moi aussi... Et puisque Mr Puzzling n'a, selon son habitude, exprimé aucune pensée, il ne sera pas étonné que je réponde par un prudent silence au froid brouillard de ses impressions artistiques. Avant de vous donner quelques indications sur ce Pavillon, laissez-moi vous dire rapidement à quel groupe d'hommes d'incontestable valeur, Son Altesse le prince de Monaco a confié le soin d'organiser la représentation de la principauté à l'Exposition de 1900.

— Parfait; le petit défilé du Commissariat général.

— Comme vous dites, monsieur Verduret. Jusqu'au début de cette année, le Commissaire général était M. le baron du Charmel, ministre plénipotentiaire du prince à Paris. Quelques semaines avant l'ouverture de l'Exposition, il a résilié ses fonctions entre les mains du Commissaire général actuel, M. de Pelley, directeur de la Société des Câbles transatlantique, un administrateur de premier ordre, officier de

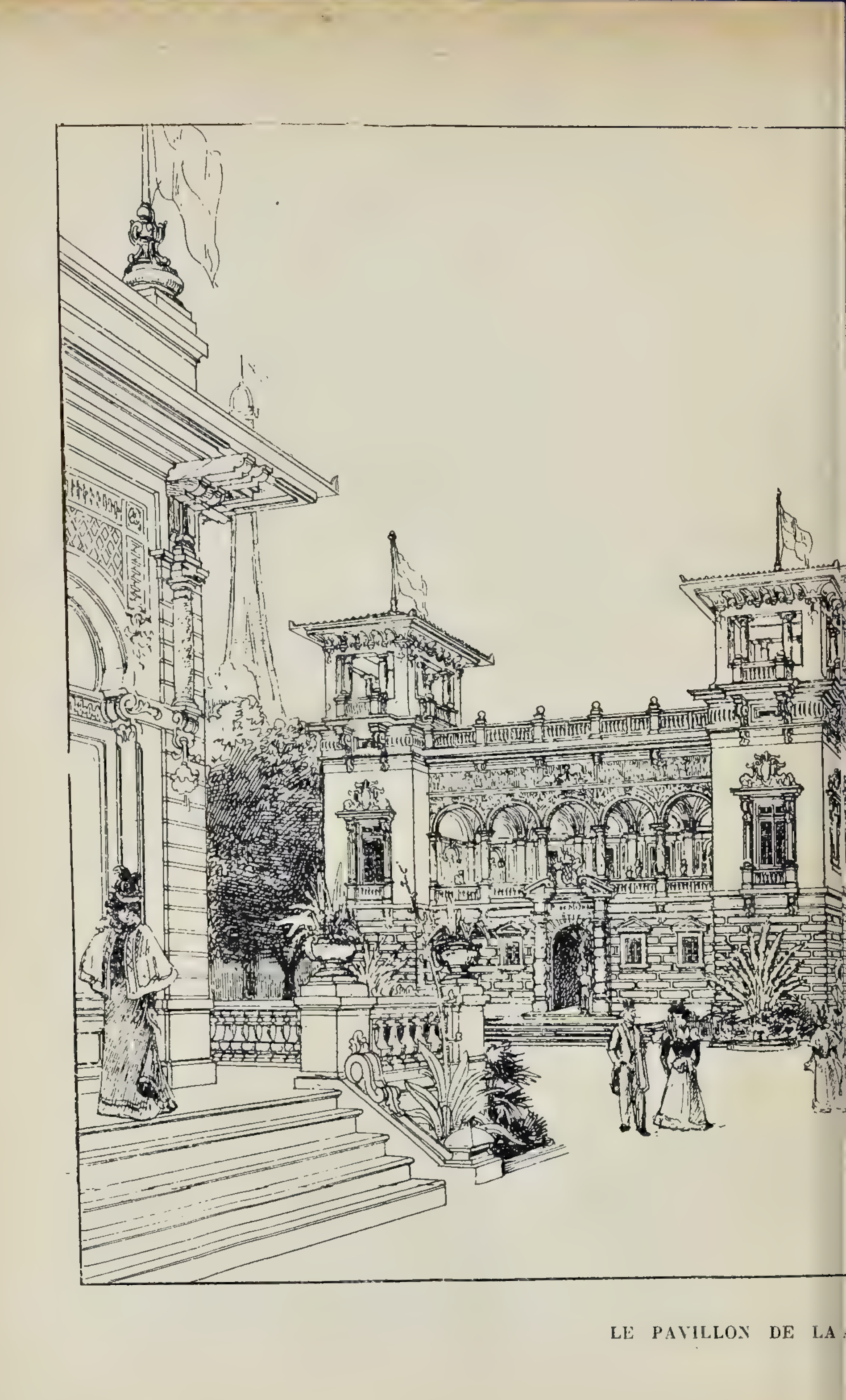
la Légion d'honneur et français — cela va sans dire — la Principauté enclavée dans notre département des Alpes-Maritimes étant « virtuellement » française tout en étant exclusivement monégasque. M. de Pelley s'est déjà occupé d'expositions, et en particulier, a joué un rôle dans celle de 1889. Le Commissaire délégué est M. Camille Blanc, l'universellement connu et apprécié Président du Conseil d'administration de la Société des Bains de Mer et Cercle des Etrangers de Monte-Carlo. Sportman *di primo cartello*, M. C. Blanc est président du Conseil de la Société du Tattersall, et possède une écurie de courses presque aussi renommée que celle de son frère. Il est le président du Comité d'organisation de l'exposition monégasque dont les membres sont MM. Eugène de Millo, Delefortrie, Cabireau, Jenty, etc. Le secrétaire du Commissariat est le distingué, aimable et très sympathique, secrétaire de la rédaction du *Figaro*, M. Gaston Calmette. Avec une telle cohorte pour porter son drapeau, la principauté de Monaco ne pouvait que marcher à un éclatant succès, ce qui a lieu. Maintenant, jetons un coup-d'œil sur le Pavillon, situé, comme vous voyez, entre ses deux collègues d'Espagne et de Grèce.

§ II

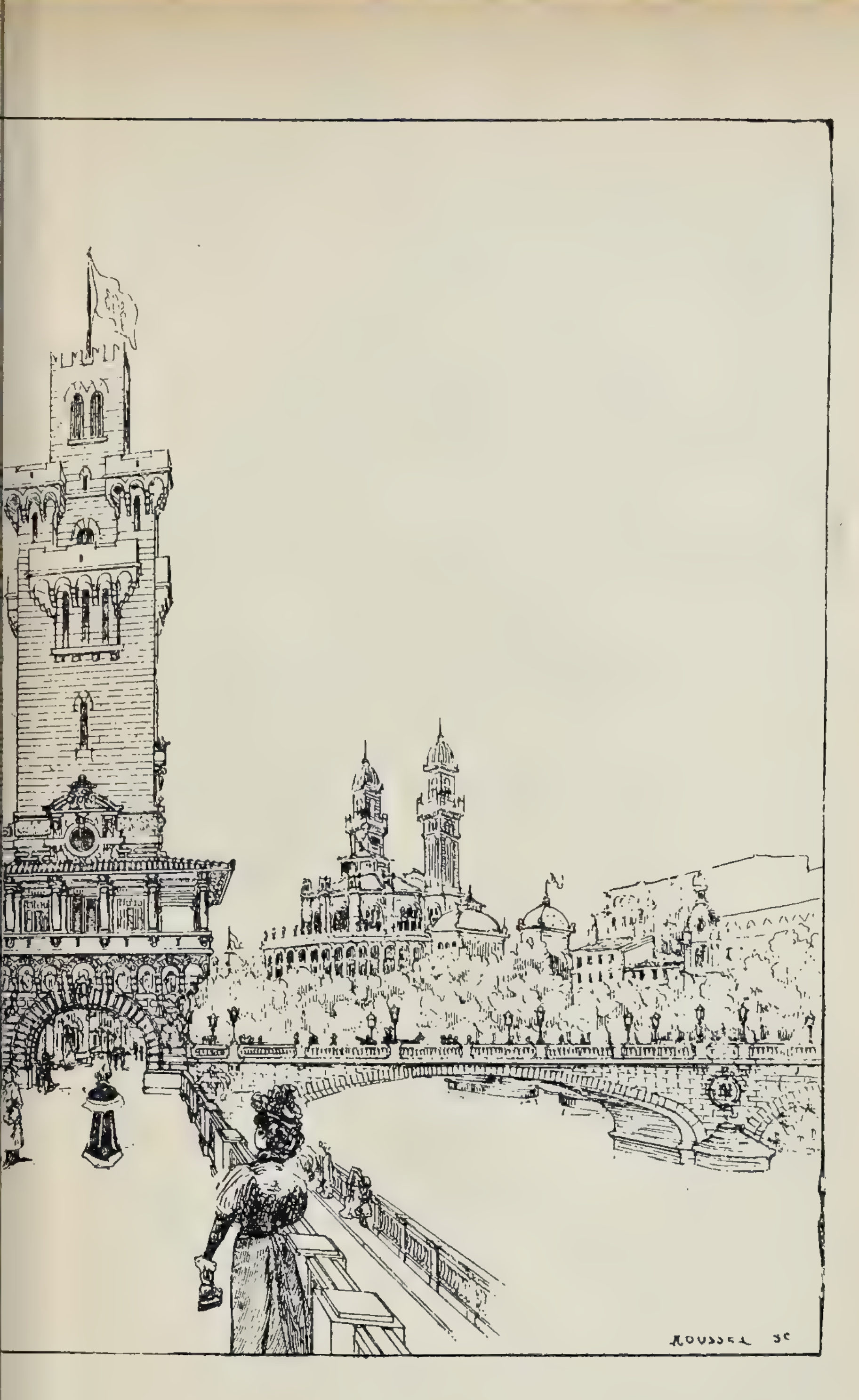
MONACO A PARIS

— Alors, dit Verduret, ceci est une reproduction du Château de Son Altesse à Monaco.

— Reproduction est un terme impropre. Le Château de Monaco, sans remonter aux temps préhistoriques où Denys d'Halicarmasse, Diodore de Sicile et d'autres historiens veulent que la ville de Monaco (*Herculis Monœci Portus*) ait été fondée par Hercule allant en Espagne combattre Géryon, voit remonter sa construction à une antiquité assez reculée ; mais il a été agrandi par des annexes de différentes époques et ayant par conséquent des styles différents. Il est très vaste, ave cses tours surmontées de créneaux, et qui sont de



LE PAVILLON DE LA



PAUTÉ DE MONACO

style mauresque, ses riches galeries, ses salles d'honneur, sa chapelle et ses jardins étagés en terrasse. Ce Pavillon d'exposition ne peut donc en être une reproduction, au sens exact du mot; mais, comme je vous l'ai dit, il en reproduit quelques fragments saillants. Ainsi, de concert avec MM. Médecin et Marquet, les architectes monégasques, M. Teissier, l'architecte français du Pavillon... (Ah ! que je vous dise tout de suite que M. Teissier est un jeune, étant né à Marseille en 1869, et que, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, il est bien connu à Monte-Carlo pour y avoir été chargé de travaux importants en 1897 et 1898)... ainsi, disais-je les architectes ont exprimé, dans cette belle tour qui s'élève au bord de la Seine, une réminiscence des vieilles tours que possède encore — et surtout qu'a possédées — le Château. De même, le Pavillon proprement dit est un assemblage de plusieurs motifs empruntés au Château moderno-féodal du pittoresque Cap. Tenez, par exemple, la porte principale est la reproduction exacte de celle du Château de Monaco...

A ce moment, un mouvement se produit parmi le flot de visiteurs qui coule lentement par la Rue des Nations. Le centenaire tourne vivement la tête de ce côté. Peu amateur apparemment des poussées populaires, fussent-elles internationales, il dit rapidement à ses compagnons :

— Entrons, je vous prie.

Et, joignant l'exemple au précepte, il gravit en quelques enjambées le large perron et pénètre dans le Pavillon. Nos provinciaux seuls l'y rejoignent aussitôt, car James-Gregory Puzzling — serait-il devenu curieux et badaud comme... un Parisien? — s'est élancé vers le point où se produit un léger tumulte.

Entraînant les deux couples, le centenaire descend au sous-sol, où il leur montre un superbe diorama de la ville de Monaco vue du large, et qui est dû au pinceau habile de M. Olive, peintre de marine marseillais.

Il les emmène ensuite à la salle de Cinématographie; là, ils assistent à une intéressante séance où défilent les clichés primés au Concours de bandes cinématographiques qui a eu lieu à Monaco en 1899.

Laissant nos visiteurs à leur plaisir doublé de la surprise de faire connaissance avec cette Côte d'Azur qu'aucun d'eux ne connaît, le vieillard s'est un moment éclipsé. Lorsqu'il revient, c'est avec un calme souriant qu'il leur dit :

— Vous avez bien vu ? Eh bien ! remontons visiter le rez-de-chaussée.

Il les promène, tout causant, à travers les trois grandes galeries d'exposition où ce ne sont, artistiquement présentés, que fruits appétissants, oranges parfumées, et surtout des plantes et des fleurs, et des fleurs encore, rares et belles, dont l'atmosphère est embaumée... et, aux murs, des peintures exquises qui, pour six mois, ont gracieusement déserté la principauté.

Le tour fait, il les conduit dans l'atrium central et leur dit :

— Regardez, et faites-vous une idée du merveilleux climat d'un pays où, sur un rocher s'avançant dans la mer, croît et vit un arbre pareil !

— Mais... c'est un palmier !... et un palmier géant !

— Ce palmier, cher monsieur Verduret, pèse 3,000 kilogrammes.

— 3,000 kil... s'écrie Bêchard que ce chiffre, parce que *chiffre,* manque de faire tomber en extase.

Heureusement, le centenaire ne lui permet pas cette dérogation à ses principes de gravité. Il paraît ne pouvoir tenir en place, le singulier vieillard; et c'est presque nerveusement qu'il invite ses compagnons à gagner le premier étage.

Il leur dit :

— Il y a, en réalité, dans ce superbe Pavillon, deux expositions : celle de la principauté de Monaco et celle de Son Altesse Sérénissime le Prince de Monaco.

— Alors, c'est comme pour la Bulgarie, où se trouve la très belle exposition des domaines particuliers du Prince Ferdinand ?

— Cela n'a aucun rapport.

— Comment ?

— L'exposition du Prince Ferdinand est encore une exposition bulgare, tandis que celle du Prince de Monaco n'a

pas le moindre lien avec son petit Etat. Jugez-en. Ce que vous avez vu jusqu'ici, c'est l'exposition de la principauté :



La tour du Palais de Monaco.

dioramas et cinématographes du sous-sol, fleurs, fruits, plantes, tableaux du rez-de-chaussée, enfin le Pavillon lui-même qui montre partiellement aux Parisiens et à leurs

hôtes le vieux château du Port d'Hercule. A cette exposition de la principauté appartient encore la superbe galerie du premier étage où nous entrons, et qui est située sur la



MONACO. — LA PORTE PRINCIPALE DU PAVILLON.

façade principale, au-dessus de la porte maîtresse du Pavillon.

— Elle est, en effet, magnifique, cette galerie. Est-ce qu'elle est une reproduction ?

— C'est la reproduction rigoureusement exacte de celle qui, au château méditerranéen, porte le nom de « Galerie d'Hercule ». Véritable chef-d'œuvre d'architecture, avec ses colonnes si légères et son luxe d'ornementations, de motifs, de peintures. Regardez attentivement ces fresques qui, en plusieurs panneaux nés sous les maîtres pinceaux de l'artiste monégasque M. Fissore et de son collaborateur M. Fautrew, représentent les plus célèbres douze travaux légendaires d'Hercule. Vous savez que ce héros, dont l'antiquité grecque a fait un demi-dieu, ayant tué sa femme Mégare et ses enfants dans un accès de folie, dut, pour expier ce crime involontaire et sur l'ordre de son frère le roi Eurysthée, accomplir une série mémorable d'exploits considérés comme surhumains, mais dont sa force extraordinaire lui permit de sortir à son honneur. Il combattit et tua le lion formidable de la forêt de Nemée ; tua l'hydre de Lerne ; prit vivant le sanglier d'Erymanthe ; s'empara à la course — une course d'une année — de la biche fugace et rapide dont les cornes étaient d'or et les pieds d'airain, ce qui ne l'empêchait pas, paraît-il, de bondir avec autant de légèreté que s'ils eussent été... de caoutchouc ; perça de ses flèches les oiseaux du lac Stymphale ; dompta le taureau de l'île de Crète ; enleva les cavales que le roi de Thrace, Diomède, nourrissait criminellement de chair humaine ; vainquit les redoutables Amazones, ce qui manquait peut-être un peu de galanterie, et leur enleva leur reine, ce qui est tout à fait... talon rouge ; nettoya les écuries du malpropre Augias en détournant sur elles le cours du fleuve Alphée, et l'on ne dit pas que les commissions sanitaires du temps lui aient, pour cette œuvre magistrale d'assainissement, fait décerner le moindre prix Montyon ; il combattit et tua Géryon et lui subtilisa — héroïquement, bien entendu — ses nombreux troupeaux ; il enleva les pommes d'or du Jardin des Hespéride ; enfin, enchaînant le farouche Cerbère, concierge des Enfers, il délivra Thésée du noir séjour. Or, mes chers auditeurs, vous voyez ici plus encore que ces Travaux fameux,

Combats contre l'Hydre, le Lion, le Gladiateur, etc., puisqu'un panneau, prenant l'histoire fantastique du héros à son origine, vous montre la Naissance d'Hercule. Ces peintures sont faites « à la fresque », c'est-à-dire à la détrempe sur enduit frais. En levant les yeux, vous ne pourrez, si peu de sang artiste que l'atavisme vous ait mis dans les veines, qu'admirer les très remarquables plafonds de cette merveilleuse galerie, lesquels sont peints dans le style raphaélisque.

— Ma parole, déclare Verduret d'un air convaincu, on se croirait ici dans une salle du Louvre !

— Voilà, poursuit le vieillard, de qui l'articulation se fait de plus en plus rapide, comme s'il avait une hâte de plus en plus grande de terminer au plus tôt son rôle de cicerone, voilà — en y ajoutant, si vous voulez, le très beau salon de réception de la tour, salon de style Louis XVI, et tout entouré de loggias à l'italienne — voilà, dis-je, l'exposition de la Principauté de Monaco. Passons à celle du Prince, qui occupe tout le premier étage du Pavillon.

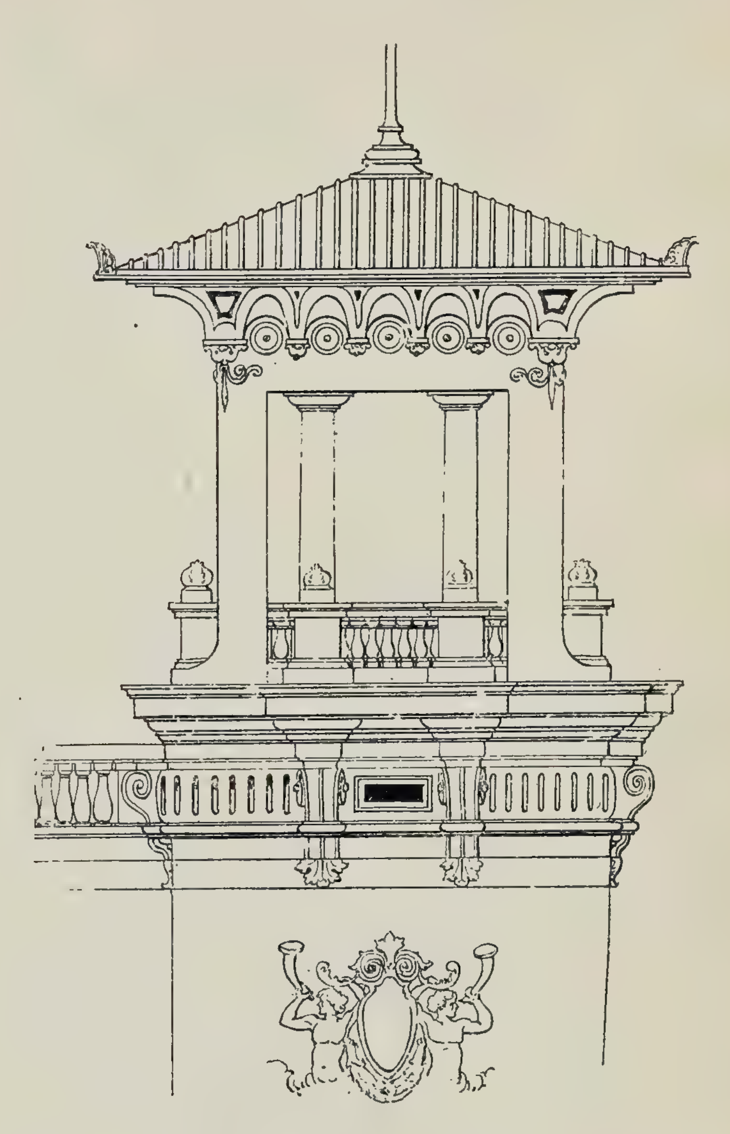
— Toutes ces vitrines ?

— Oui, ce sont les précieuses collections qui résument l'œuvre de Son Altesse Sérénissime, œuvre maritime de haut intérêt universel et humain.

— Et cette œuvre ?

— C'est la consécration de toute une existence à la grande science nouvelle de l'Océanographie. Le Prince est un marin. Il consacre sa vie et une part de ses gros revenus à pénétrer les mystères de l'abîme. Faisant croisière sur croisière à bord de son beau yacht galamment baptisé du nom de la Princesse Alice, un yacht qui est en même temps un laboratoire de savant, il fait sous toutes les latitudes, chaudes comme glacées, des dragages et des sondages incessants qui révèlent au monde les curiosités inconnues des fonds marins, de leur flore, de leur faune ; il étudie, en un mot, toutes les particularités de la vie sous-marine. Près du pôle, il découvre des rades et des ports sûrs de refuge pour les expéditions scientifiques dans ces inhospitaliers parages ; dans les océans, grâce à sa qualité de chef d'Etat, il a pu organiser par toutes les marines des lancers de bouteilles qui ont permis de connaître le régime —

marche, direction, vitesse — des courants, connaissance si précieuse à la navigation. Un peu partout il a pu dresser des



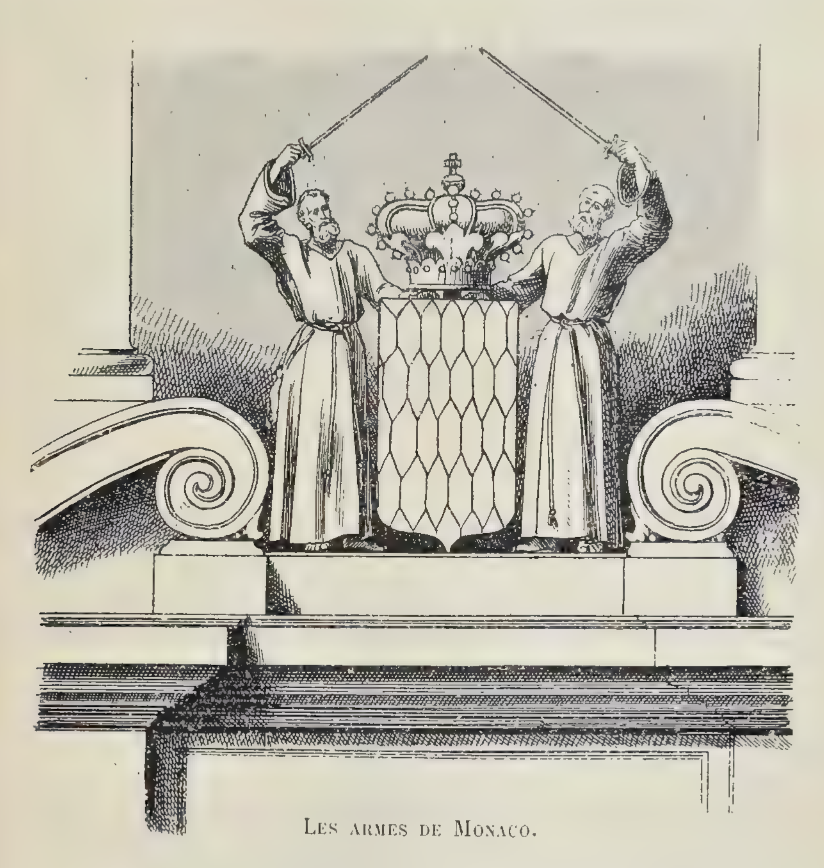
Monaco. — Le campanile du Pavillon.

cartes des fonds et révéler aux naturalistes des milliers de formes de la vie inconnues avant ses patients et nobles tra-

vaux... Voilà l'œuvre du Prince, et cette œuvre est écrite en lettres de gloire dans ces nombreuses vitrines... que je vous invite à étudier avec attention et respect, mais sans moi, si vous le permettez.

— Comment, vous quittez?

— Il le faut. Un rendez-vous urgent m'appelle ailleurs, pour le moment. Mais, rassurez-vous, je ne vous abandonne pas.



Les armes de Monaco.

Et, prenant Verduret sous le bras, il l'emmène un peu à l'écart.

— Cher monsieur, lui dit-il, voulez-vous me permettre de profiter de l'absence de Mr Puzzling pour vous indiquer l'itinéraire que je vous serais obligé de suivre pendant l'heure environ où il me faut me priver de votre aimable société?

— Mais, comment donc, cher monsieur. Nous vous devons trop de reconnaissance pour ne pas obéir aveuglement à vos excellentes indications.

— Aveuglement et... discrètement?

— Je ne comprends pas.

— Je m'explique. Je vous avoue que l'éternelle présence de cet Anglais à nos petites conférences expositionnistes me produit un effet d'agacement tout particulier — vous avez vu qu'au Pavillon britannique je n'ai pu me retenir de lui dire des choses désagréables — et, puisqu'il vous a momentanément quittés, j'en voudrais profiter pour le dépister.

— Ma foi, pour ma part, j'en serais ravi, car je trouve sa tenace indiscrétion tout à fait insupportable.

— Eh bien, voici, j'espère, le moyen. Visitez rapidement les collections princières qui sont ici et sortez du Pavillon par la porte du bord de l'eau, sous la Tour. Mêlez-vous à la foule et, rebroussant chemin adroitement, entrant pour en ressortir aussitôt dans quelques-uns des Pavillons que vous connaissez, gagnez la station qui se trouve dans la Rue des Nations, entre les Pavillons du Luxembourg et de la Perse. Là, vous n'aurez que peu d'instants à attendre pour voir arriver quelqu'un que vous connaissez et qui vous fera faire une intéressante et distrayante excursion sur les chemins de fer électriques, trottoir roulant, etc., de l'Exposition. Vous verrez qu'il y a là, pour vous, beaucoup à apprendre.

— Je n'en doute pas, et cette promenade sera, j'en suis sûr, charmante. Mais quel guide nous donnez-vous donc?

— Vous verrez. Quand vos petits voyages seront terminés, il sera bien temps que vous alliez vous reposer en prenant un léger goûter ou quelques rafraîchissements dans un des nombreux bars cosmopolites qui sont aussi nombreux à l'Exposition que les coquelicots dans un champ. une fois reposés, rendez-vous à l'Exposition du Mexique, entre le pont de l'Alma et le Palais des Armées de Terre et de Mer.

— Au grand Pavillon du Mexique?... Oui, je sais... Mais pourquoi?

— Parce que vous m'y retrouverez, tout prêt, si cela ne vous lasse pas, à vous continuer mes explications.

— Parfait. Compris. Votre plan est excellent pour nous

débarrasser d'un gêneur et je ne saurais trop vous remercier de votre amabilité.

— Donc, à tout à l'heure, au Mexique. Mais surtout, gardez pour vous seul la connaissance de notre petit complot. Je crains trop les indiscrétions involontaires.

— C'est promis.

— A bientôt !

Et le centenaire, saluant de la main le groupe intrigué de nos provinciaux, s'éloigne rapidement.

Le prochain volume aura pour titre :

LES CHEMINS DE FER A L'EXPOSITION

LE TROTTOIR ROULANT — LE MEXIQUE

et comprendra :

Le Chemin de fer électrique.
La Plate-forme à deux vitesses.
Les divers moyens de locomotion dans l'intérieur de l'Exposition.
Le Palais du Mexique.

Comme dans les précédents volumes, de nombreuses illustrations accompagneront le texte.





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS ET FILS, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

XIII

LES MOYENS DE LOCOMOTION A L'EXPOSITION
LE MEXIQUE

EN VENTE :

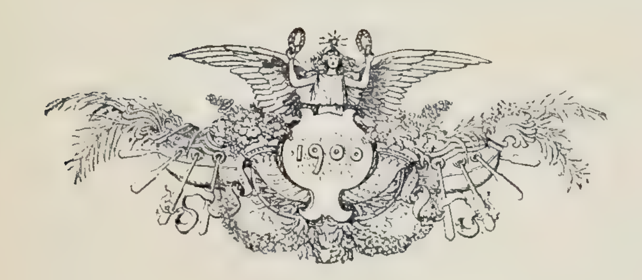
I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques**	—	» 60
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60
VIII.	**Les Pavillons des Puissances étrangères** .	—	» 60
IX.	**Les Palais des Hôtes de la France**	—	» 60
X.	**La Rue des Puissances au Quai d'Orsay** .	—	» 60
XI.	**L'Avenue des Nations**	—	» 60
XII.	**Promenade au Quai d'Orsay**	—	» 60

G. DE WAILLY

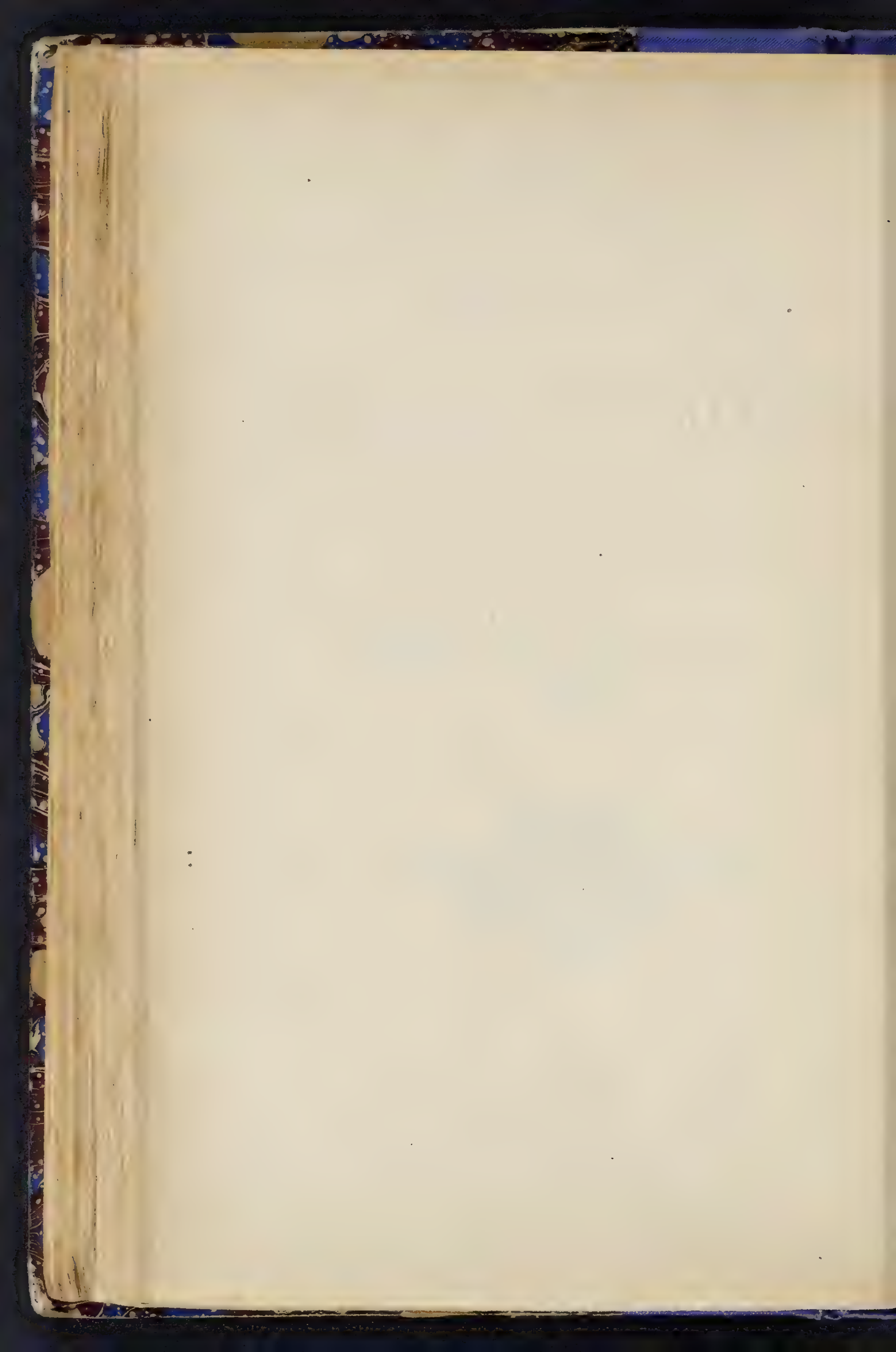
A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

XIII

LES MOYENS DE LOCOMOTION A L'EXPOSITION
LE MEXIQUE



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78





CHAPITRE PREMIER

L'EXPOSITION QUI MARCHE

§ Ier

DOUBLE RÉSURRECTION

— Ah ça ! que vous prend-il, Verduret? Vous avez l'air d'un conspirateur de mélodrame qui conduirait un groupe d'affidés vers quelque tragique exploit!

— Vous exagérez, Bèchard, et surtout vous dramatisez les choses à plaisir. Regardez-moi, et dites si j'ai la mine d'un conspirateur?

— Parce que vous avez le visage joyeux et que vos yeux brillent comme quand vous faites quine à notre loto de famille... Ce n'est pas une raison. Dans les drames, on voit très bien des intrigues terribles menées par des gaillards qui ne se privent pas d'avoir le mot pour rire. Enfin, vous ne nierez pas que votre façon de nous faire déguerpir de ce Pavillon de la Principauté de Monaco ne soit au moins singulière? Ma parole, nous aurions cambriolé les collections du prince et nous aurions la police à nos trousses que nous n'aurions pas agi autrement pour dépister les recherches!

— Pensez ce que vous voudrez, mais suivez-moi.

— Où nous conduisez-vous, avec vos airs mystérieux?

— Vous verrez... Venez!

Malgré la résistance de son ami, le manufacturier retiré entraîne son compagnon récalcitrant et ses compagnes, Mme Flore et Bertrande, vers le Pavillon de l'Espagne. Arrivé là, il commande :

— Entrons.

— Pourquoi?... Nous l'avons déjà visité, ce Pavillon.

— Je vous expliquerai plus tard.

Bèchard s'exécute, tout en maugréant :

— Décidément, mon cher, vous êtes piqué de la même tarentule que ce Méridional mal élevé de Bouscastrol, lorsqu'hier il nous faisait galoper par ici à tort et à travers... Vous n'allez pas, je pense, nous faire visiter de nouveau?...

— Ne me questionnez pas : cela perd du temps.

— Est-ce que nous avons le diable sur les talons?

— Peut-être... Venez!

— Bien... Nous voilà dehors. Maintenant...

— Filons en Bulgarie, en face, de l'autre côté de la rue.

— Alors, c'est une course au clocher?

— Ah! mais, réclame à son tour Mme Flore, je n'ai pas des jambes de cerf comme Aristide, moi...

— Bichette! fait sévèrement le maître de moulin.

— Bien sûr, riposte sa ronde moitié déjà essoufflée, tu n'as pas la prétention de poser pour le mollet... à moins que ce soit dans un concours de coqs!

— Ah! mais, bichette!... gronde l'époux vexé, en colère.

Heureusement, le chef de la petite bande arrête net ce début de conjugal débat, en s'écriant vivement :

— Halte!... Retournons vite sur nos pas!... Il y a un attroupement dans la rue, sur notre droite.

— Oh! allons voir... demande Bertrande, curieuse.

— Jamais de la vie! Terrons-nous bien vite, au contraire, dans le Pavillon de l'Espagne, retraversons-le et filons par la terrasse du bord de l'eau.

Et le bonhomme, saisissant sa nièce par le poignet, l'entraîne et disparaît avec elle dans le superbe échantillon d'architecture de la « Renaissance » espagnole. Bèchard, dame Flore accrochée à son bras, le suit en lui criant :

— Verduret!... Voyons, Verduret!... Qu'est-ce qui vous prend?

Pour toute réponse, le gros propriétaire malesherbois fait décrire à son bras libre un impérieux moulinet signifiant clairement qu'il invite ses amis d'Essonnes à le suivre en toute hâte... ce qu'ils font en continuant à le sommer de donner la raison de cette inconcevable fuite.

Tentative vaine. Verduret presse de plus en plus le pas. Arrivé au seuil nord du Pavillon de la péninsule ibérique, il s'arrête, plonge un regard inquisiteur sur la terrasse, et repart de plus belle, entraînant Bertrande à son bras.

Il arrive à l'entrée de la superbe vieille maison allemande, s'y engouffre, en fait le tour à une allure vertigineuse, monte au premier, redescend au rez-de-chaussée, dégringole dans le sous-sol, d'où il s'élance sur la berge. Là, il consent pour la première fois à modérer l'ardeur de sa course incompréhensible.

A vingt pas derrière lui, le farinier, voyant haleter sa moitié, s'efforce de la rejoindre. Mais, après avoir laissé le couple diminuer la distance qui le sépare de lui, Verduret recommence son geste d'appel, et file vers le Pavillon de la Norvège, où il ne tarde pas à disparaître.

— Ah! c'est trop fort, à la fin! s'écrie le farinier. Vous allez m'expliquer...

Bèchard regarde Mme Bèchard; Mme Bèchard, tout en épongeant son front qui s'empourpre, regarde M. Bèchard...

Dans ce double regard, ces deux intelligences se sont comprises : leur ami, leur pauvre ami Verduret, est devenu subitement fou... Il se croit poursuivi, sans doute... C'est évidemment un accès inopiné du délire de la persécution!...

Or, le bon petit égoïsme de ces deux belles âmes ne va pas jusqu'à l'indifférence coupable, d'abandonner le malheureux... Ils le rejoindront à tout prix. Et Bêchard, qui a toutes les peines du monde à soutenir la démarche de sa ronde épouse à cette allure anormale, hèle la jeune fille.

— Hep!... hep! Bertrande!... Cramponnez-vous à son bras et arrêtez-le... autant que vous le pourrez!

Mais Bertrande, de qui ce jeu amuse les alertes vingt ans, répond à l'invitation du farinier par un joyeux éclat de rire et, au lieu de peser sur le bras avunculaire, le soutient et aide ainsi le manufacturier à accélérer encore son allure.

— La sotte! fait Bêchard furieux, elle ne comprend pas ce qui se passe... Est-on bête quand on est jeune!

Et la course folle continue, à travers la maison de bois du pays du « Soleil de Minuit », puis parmi les salles — inexplorées, mais où la rapidité d'un tel pas ne permet de rien voir — de l'hôtel de ville belge d'Audenarde.

Toujours conduite par le malheureux Verduret, la folle galopade sort du Pavillon de la Belgique, savez-vous. Bêchard va prendre un grand parti, pour une fois.

— Attends-moi là, dit-il à sa femme. Seul, je l'aurai vite rejoint et je le maîtriserai jusqu'à l'arrivée du secours qu'ira chercher Bertrande.

En prenant ce parti héroïque, Aristide compte sans Bichette, ce en quoi il a tort. Celle-ci, à l'énoncé de ce généreux projet, se cramponne au bras de son long seigneur.

— Me quitter?... Jamais! Il nous serait impossible de nous retrouver parmi tout ce monde. Que deviendrais-je?... Je te préviens que si tu me quittes, je me trouve mal!

— Ah! bien, il ne manquerait plus que ça!

Rivé par cette menace à la remorque conjugale, Bêchard se résigne à continuer la pénible et vaine poursuite. Les yeux fixés sur le couple fuyant, le ménage traverse obliquement la rue des Nations et, voyant Verduret et Bertrande disparaître derrière le kiosque à musique situé entre les Pavillons de la Perse et du Luxembourg, s'y précipite à son tour.

A leur grande stupéfaction, les époux fariniers y tombent face à face avec Verduret, qui, fort échauffé mais souriant, les attend tranquillement, la rieuse Bertrande au bras.

A cette vue, Bèchard se redresse et, avec une noble indignation :

— Ah ! ça, mon cher, je vous ai cru fou !

— Et je ne suis qu'en nage, voilà tout.

— Alors... c'est une mauvaise farce ?

— Je la crois très bonne, au contraire.

— Pardon, mais... il me semble que vous venez de vous moquer de nous !

— De vous ?... Fi, la vilaine idée ! Pas de vous, mon cher, mais du dénommé Puzzling.

— Hein ?

— Eh ! oui. Je viens de couper et recouper notre piste de façon à faire perdre la voie aux meilleurs limiers, et vous m'en voyez tout fier.

— En tout cas, voilà une bien subite turlutaine.

— Ce n'est pas une turlutaine, Bêchard. Il fallait à tout prix, et au plus vite, « semer » cet Anglo-Saxon.

— J'y suis, dit Mme Flore aigrement, entre deux soupirs oppressés. Vous avez compris le danger pour votre petite écervelée de Bertrande...

— Ma nièce est hors de cause, chère madame. En dépit de certain écart d'imagination, je la sais de goût trop délicat pour redouter à cause d'elle la présence de ce rouge gentleman en complet à carreaux. C'est un motif de toute gravité... pour nous qui m'a fait ainsi agir.

— Voyons, Verduret, vous n'êtes pas sérieux ?

— Si, Bêchard, je le suis.

— Quel mal, en dehors de l'ennui de l'avoir toujours en tiers avec nous, pouvait nous faire ce personnage ?

— Le plus terrible. Grâce à lui, nous allions être privés de la liberté...

— Ça y est, s'écrie le farinier : « de la liberté » ; c'est bien le délire de la persécution. Mon pauvre ami, êtes-vous bien sûr que votre tête ?...

— J'en souhaiterais une aussi solide et aussi calme à tous les enragés politiciens de France et de Navarre... Rassurez-vous, mon cher. Mais c'est celle de ce Puzzling que je voudrais voir en ce moment... Vous ne m'avez pas laissé achever. Par le fait de ce gêneur, c'est de la liberté de poursuivre notre visite de l'Exposition sous la si intéressante

direction de ce bon et obligeant centenaire que nous allions être privés.

— Alors, c'est simplement pour faire perdre notre trace à cet Anglais que vous avez infligé cette course folle où Mme Bêchard a failli attraper une congestion? Par exemple, si j'avais su!...

— Si vous aviez su, vous n'auriez rien eu de plus chaud que de vous mettre en travers de mon projet, et je n'aurais pas réussi. Comme je m'y suis pris, au contraire, tout est pour le mieux.

— Pour le mieux, quand je suis en eau, quand mon cœur bat à rompre, quand j'ai les jambes coupées à ne plus me tenir debout! s'écrie Mme Flore indignée.

— Allons, ne vous fâchez pas, chère madame. Vous allez avoir tout le temps de vous remettre, bien assise...

— Où ça?

— En chemin de fer.

— Hein?... Est-ce que nous repartons pour Essonnes?

— Quand nous n'avons encore vu qu'une faible partie de la Grande Exposition!... Vous ne voudriez pas. Nous allons seulement faire connaissance sérieuse avec les moyens de transport de l'intérieur de la grande fête de 1900.

— Après tout, dit le farinier, ça nous reposera, en nous permettant un coup d'œil d'ensemble sur des régions que nous n'avons pas encore visitées. Allons-y donc du petit tour en chemin de fer... d'autant que ce n'est pas très cher, je crois?

— Vingt-cinq centimes, cher ami.

— C'est dans nos prix... Eh bien! qu'est-ce que nous attendons?

— Un guide, qui m'est promis.

— Un guide, pour aller nous faire voiturer dans un wagon?... Vous vous moquez de nous, Verduret!

— Il paraît qu'il y a des choses très intéressantes à apprendre au sujet des chemins de fer de l'Exposition.

— C'est ce vieux bavard qui s'est moqué de vous. Un chemin de fer est toujours un chemin de fer, que diable!

— Comme un palais est toujours un palais.

— Ce n'est pas la même chose... Enfin, soit encore : va pour le guide, puisque vous y tenez. Où est-il?

— Je l'attends.

— Vous le connaissez?

— C'est-à-dire que c'est l'obligeant centenaire qui a pris soin de vous pourvoir de ce Mentor inconnu... que je connais, paraît-il... Mais, du diable! si je soupçonne qui cela peut être.

Bèchard regarde le chef de la petite troupe avec une expression si inquiète que Verduret éclate de rire.

— Décidément, mon cher, dit-il, vous tenez donc bien à ce que j'aie perdu la tête? J'avoue que mes paroles peuvent sembler incohérentes, mais vous allez voir que les faits vont se charger de réhabiliter mon équilibre mental dans votre esprit... Tenez, là... Que disais-je?

— Quoi?

— Regardez... sur la place... cet homme qui se dirige de notre côté.

— Eh! mais, c'est...

— Eh! oui, Laurentieff, le pseudo-prince russe, ouvrier mécanicien par abnégation de patriotisme slave en pays ami et allié, cet étonnant désiquilibré — un vrai, celui-là, mon cher Bèchard! — qui nous a si magistralement expliqué le Pont Alexandre, dont il s'imagine avoir inspiré le plan et dirigé la construction par la mystérieuse puissance de son « Moi » extériorisé... Comment ne l'avais-je pas deviné? Mais par quel miracle consent-il à quitter le poste, à la tête du Pont de l'Alliance, où sa démence attend la venue de Sa Majesté le Tzar?

— Vous savez bien, mon oncle, qu'il vous prend, le pauvre garçon, pour le ministre russe des voies et communications.

— C'est parbleu vrai... J'oubliais mes grandeurs. Tout s'explique... sauf la connaissance de ce pauvre diable par notre vénérable centenaire.

— J'ai idée, fait Bertrande, que cette connaissance est beaucoup plus intime que vous ne croyez. D'ailleurs, le voici : il va, sans doute, vous expliquer lui-même...

Laurentieff, qui se dirige vers la gare voisine du chemin de fer électrique, aperçoit le groupe, vient droit à lui, s'arrête devant Verduret, les talons joints et la main à la visière de sa casquette de soie, grasse de poussière de houille.

— Excellence, articule-t-il de sa voix outrageusement enrouée, j'ai l'honneur de me mettre à votre disposition.

— Trop aimable, mon brave ami. Oh!... Pardon... Je voulais dire : mon cher prince! Mais j'avoue que votre arrivée m'intrigue énormément. Comment avez-vous pu savoir tant à l'avance que je souhaitais utiliser vos lumières au cours d'une promenade sur les voies ferrées de l'Exposition.



FAUTEUIL ROULANT.

— Excellence, voici l'ordre qui vient de m'être remis de la part du prince Tenicheff, Commissaire général de l'Empire russe.

Il tend une feuille toute ouverte à Verduret qui, au comble de la surprise, constate :

— C'est bien du papier à en-tête du Commissariat général de Russie ! Je n'y comprends plus rien.

— Ce sont, vous le voyez, Excellence, les hauts représentants de l'Empire du Tzar à l'Exposition qui m'ont mis à vos ordres.

— Parbleu, c'est bien ce qui me stupéfie. Un pareil hon-

neur à de simples visiteurs tels que nous, cela passe mon entendement.

— Oh! simples visiteurs pour qui ne soulève pas le masque transparent de votre incognito!

— Et puis, poursuit Verduret, cela ne s'accorde guère avec ce que me disait tout à l'heure le vénérable centenaire, notre guide, que c'était lui qui...

— Le centenaire!... Vous avez le bonheur d'avoir pour guide le centenaire! s'écrie Laurentieff avec une soudaine exaltation. Oh! alors, plus encore que par votre haute dignité, vous êtes bien, Excellence, la roi de l'Exposition, car cet auguste vieillard plane au-dessus de cette incomparable fête de l'Humanité comme l'aurore boréale au plus haut de l'atmosphère polaire... Ici, tout le monde s'incline devant lui.

— Ah! bah!... Qu'est-il donc?

— Tous l'ignorent, sauf moi.

— Alors, vous allez nous le dire, car je suis singulièrement curieux de le savoir.

— Vous ne le répéterez à personne au monde!

— C'est donc un bien grand mystère?

— C'est plus qu'un mystère, c'est un miracle que m'a seul permis de découvrir la souveraine sensibilité savante de mon corps astral.

— Hein? fait Verduret en ouvrant de grands yeux.

Et Laurentieff, plaçant ses lèvres près de l'oreille du manufacturier retiré, lui souffle, en grande confidence:

— Ce centenaire est plus de deux fois millénaire, ayant près de vingt-trois siècles d'existence. Il n'a pas été tué en l'an 212 avant notre ère, comme on l'a dit. Le soldat romain n'a fait que le blesser; cet insondable puits de science est... Archimède en personne!

— Patatras! pense Verduret, voilà la folie du pauvre diable qui fait encore des siennes!... Et moi qui l'écoutais!

Mais, fidèle à son principe de ne jamais contrarier un dément, il se contente de dire, en approuvant gravement de la tête:

— C'est merveilleux!

A ce moment, l'attention de Bêchard et des deux compagnons du propriétaire malesherbois est attirée par le pas-

sage devant le kiosque de l'agglomération populaire formée plus d'une demi-heure auparavant à l'autre bout de la rue des Nations, ce qui évite à Verduret d'avoir à traduire, pour satisfaire la curiosité de ses amis, la confidence insensée qui vient de lui être faite.

En tête de cette foule et immédiatement escorté de quatre gaillards à la moustache rousse et au feutre dur, dont la forme toujours reconnaissable crie la provenance londonienne, marche un personnage dont la seule vue amène un petit cri de surprise aux lèvres de nos quatre visiteurs.

— Bon ! s'écrie Bèchard, il a donc été relâché par le commissaire de police ?

En effet, ce personnage que suit curieusement la foule badaude, c'est le méridional Bouscastrol.

— Comment, songe tout haut Verduret, notre Toulousain en quelque sorte gardé à vue par ces mêmes Anglais qui ont fait esclandre, hier, dans je ne sais plus quel pavillon que nous étions en train de visiter? Que signifie ?

— Oui, que signifie? répète Bertrande à mi-voix, avec une expression de stupéfaction profonde.

Laurentieff s'est reculé dans l'ombre du kiosque et subit, impassible, cette indirecte interrogation de la jeune fille. Celle-ci remarque alors, parmi la foule, la rouge silhouette de James-Gregory Puzzling qui, haussant les épaules, jette autour de lui des regards furieux. Elle sourit et murmure :

— Je comprends... Parfait !

Et, pressant le bras de son oncle en même temps qu'elle touche celui de Bèchard, elle dit vivement, les obligeant à se retourner :

— Nous oublions que le prince Laurentieff nous attend.

§ II

— Excusez-moi, dit Verduret au « prince-mécanicien ». Mais vous ne sauriez croire combien, pour ce jeune et intelligent artiste que je viens de voir passer — en assez mauvaise posture, je le crains — j'éprouve de sympathie.

— C'est pour lui un grand honneur, Excellence.

— Malheureusement, il paraît qu'il est assez peu mérité.

— J'ai trop de foi en la haute sagesse de Votre Excellence pour l'admettre. Si celui dont vous parlez et que je n'ai pas l'honneur de connaître a attiré votre bienveillance, cela suffit pour que je sois certain qu'il en est digne.

— Prince, vous voulez me flatter.

— Parce que je dis ce que je pense ?

— Vous m'attribuez donc réellement une clairvoyance.

— Les âmes honnêtes ont comme un mot d'ordre mystérieux pour se reconnaître sûrement entre elles.

— Vous pourriez bien avoir raison, déclare sans fausse modestie le manufacturier retiré, dont les paroles du mécanicien monomane caressent délicieusement l'amour-propre.

— Veuillez me suivre, invite Laurentieff.

Sur les pas du mécanicien, notre groupe de visiteurs atteint en quelques pas la station toute proche.

— Très gentille cette petite gare, déclare Verduret.

— Très solidement bâtie en briques émaillées, Excellence... comme, d'ailleurs les quatre autres disséminées sur le parcours. Cela leur donne un air clair et joyeux du plus heureux effet.

— Alors, il n'y a que cinq stations en tout ?

— Nombre très suffisant, monsieur le Grand Panetier. Après celle-ci, il y en a une rue Fabert, en face de la rue de l'Université, pour desservir l'esplanade des Invalides ; deux avenue de La Bourdonnais, une à la hauteur du Palais de l'Electricité, l'autre près de la concession du Gaz et du Palais de la Métallurgie, c'est-à-dire entre la porte Rapp et le travers de la Tour Eiffel : toutes deux desservent, par conséquent, le Champ de Mars ; enfin, une sur le même quai d'Orsay où se trouve celle où nous sommes, mais à la hauteur de la passerelle qui relie l'extrémité Ouest du « Vieux Paris » au grand Palais des Armées de Terre et de Mer... Prenons nos tickets, je vous prie, ou mieux, je vais les prendre pour nous tous.

Bêchard a l'air inquiet.

— Inutile de nous mettre plus en frais qu'il ne faut, dit-il ; il y a déjà tant d'occasions de dépenses supplémentaires dans cette Exposition ! Prenez seulement un billet pour la prochaine station.

Laurentieff hausse assez irrévérencieusement les épaules et explique :

— Il n'y a qu'un prix unique et modeste de 25 centimes, qui donne droit au parcours complet.

— En ce cas, nous ferons le tour entier, déclare le farinier qui entend en avoir pour son argent.

— Allons, bien ! se dépite Mme Flore ; voilà un train qui part et nous n'avons pas de billets !



Plate-forme roulante (gare intermédiaire).

— Que votre fatigue prenne patience, chère amie, dit Verduret. Elle n'aura pas longtemps à attendre : les trains se succèdent toutes les une minute et demie.

Les quatre-vingt-dix secondes annoncées exactement écoulées, le train suivant part, emportant nos visiteurs et leur guide. Inutile de dire qu'en prenant place sur sa confortable banquette, Mme Flore a poussé un « ouf ! » de satisfaction.

— Excellence, commence aussitôt Laurentieff, je dois vous prier de ne pas trop m'interrompre, car le parcours de de 3,400 mètres (quai d'Orsay, rue Fabert, avenue de La

Motte-Piquet, avenue de La Bourdonnais et retour quai d'Orsay) étant couvert en quatorze minutes, j'aurai à peine le temps de vous dire les principales choses qu'il faut que vous sachiez.

— Dites, prince. Nous sommes tout oreilles.

Laurentieff tousse — sans parvenir à s'éclaircir la voix, tant son organe désolement couvert est rebelle à tout perfectionnement — et débute en ces termes :

— Quels sont les deux principaux *desiderata*, d'ordre général, auxquels doit répondre toute Exposition universelle pour avoir chance d'être un succès?

— Parbleu! fait Verduret, c'est qu'elle soit et très belle et très instructive.

— Et amusante, avec la facilité de se reposer et d'y bien manger, proclame Mme Flore.

— Il faut, déclare sententieusement le farinier, qu'elle soit *pratique* et *économique*.

Bertrande, joyeusement, s'écrie :

— Bah! une Exposition peut être tout ce qu'elle voudra; elle sera toujours merveilleuse pour qui y découvre précisément ce qu'il souhaite. C'est comme pour messieurs les amoureux, n'est-ce pas, mon oncle? La personne pour qui ils soupirent se trouve douée de toutes les qualités imaginables, par cela seul que le tressaillement de son cœur répond aux battements du leur!

— Je te trouve bien osée en tes comparaisons, petite, pour une fille bien élevée, morigène le bonhomme Verduret.

— Mademoiselle n'exprime là qu'une vérité courante, Excellence; mais je lui ferai remarquer qu'une exposition qui ne satisferait que les techniciens de la Science, de l'Art, de l'Industrie ou... du sentiment, n'atteindrait pas tout son but, car elle laisserait de côté la foule et sa curiosité d'ordre général. M. le Grand Panetier a fort bien dit en déclarant qu'une exposition doit être *pratique* et *économique*.

— Evidemment! fait le farinier d'Essonnes en se rengorgeant.

— J'ajouterai seulement qu'elle doit être généreusement hospitalière et... je m'explique. Devant accueillir le plus grand nombre d'exposants possible et donner à chacun la place nécessaire pour mettre en valeur ses produits, il faut

nécessairement qu'elle présente une très ample superficie. C'est là pour le principe de *généreuse hospitalité* à l'égard des exposants de tous pays. Mais, en même temps, il faut qu'elle songe aux innombrables visiteurs et que, en plus d'un classement ingénieusement rationnel, clair et *pratique*, elle soit *économe* du temps, des pas et de la fatigue de M. Tout-le-Monde. Ce monsieur-là veut pouvoir, lorsqu'il s'intéresse à tels et tels produits, les comparer tout de suite aux similaires des autres nations, ce qui lui sera facile étant donné le mode de classification qui préside ici. C'est là une très intéressante étude comparative par le détail. Or, M. Tout-le-Monde, étant beaucoup plus « la foule » que tel spécialiste, veut aussi pouvoir, à l'Exposition de 1900 qui offre ce qui a été fait de plus complet jusqu'ici sous ce rapport — faire son tour du monde détaillé et éminemment instructif. C'est même là, pour les Français, le principal attrait, en même temps que la plus légitime ambition. Vous savez, Excellence, combien le Français s'expatrie difficilement, non parce qu'il est indifférent à ce qui se passe hors de chez lui, mais parce que son « chez lui » est si confortable qu'il redoute instinctivement d'affronter les climats et les mœurs de l'étranger. Eh bien ! voilà que, pendant six mois, le monde entier vient chez lui ; vous jugez s'il a hâte d'en profiter pour tâcher de tout connaître d'autrui sans avoir à se déranger. Que fera-t-il d'abord ?...

— Il ira à la rue des Nations.

— Oui. Il se donnera là une sommaire idée générale de la nation qu'il veut connaître. Mais, s'il est sérieux, il ne s'en contentera pas. Il voudra poursuivre dans chaque groupe, dans chaque classe, le génie industriel, scientifique, artistique, militaire et maritime du pays ; puis, en cette ère d'effort universel vers la conquête colonisatrice, il lui faudra compléter son voyage par un coup d'œil intéressé sur la puissance coloniale de la nation étudiée. Et, dame ! pour réaliser ce très sage programme, il y a du chemin à faire, car l'Exposition, vous le savez, ne couvre pas moins de 108 hectares.

— Le fait est que, si on voulait suivre par pays et voir complètement chacun d'eux, il faudrait être marcheur comme un zouave !

— Pas tant que vous le pensez, Excellence.

— Ah ! sous ce point de vue, parlez-moi de l'Exposition de 1867...

— A la bonne heure ! s'écrie avec emphase le farinier, qui, en 1867, avait — jeune Bèchard alors, mais quand même Bêchard — trouvé l'Exposition ridiculement comprise. Alors, on rayonnait par nation et on tournait par produits similaires, en quelque sorte géométriquement et sans fatigue.

— Oh ! sans fatigue !... Permettez, mon cher, j'étais *déjà* moins jeune que vous, il est vrai ; mais, après une journée de rayonnements et de périples, j'étais rendu.

— Votre Excellence a raison. Lors de la grande et triomphale fête cosmopolite qui marqua l'apogée de l'ère impériale — Capitole combien voisin de la Roche Tarpéienne ! — bien des jambes se plaignirent, et non à tort, de la trop vaste étendue du territoire d'exhibition. Ce fut bien autre chose, en 1878. Beaucoup renoncèrent alors à des comparaisons instructives ou au moins intéressantes, à cause de la perte de temps considérable et de la fatigue qu'imposaient les visites successives à des points éloignés les uns des autres. Il en est résulté que la foule se localisait dans quelques centres, qu'elle jugeait, à tort ou à raison, plus attractifs, et délaissait certaines parties de haut intérêt, mais qu'il fallait gagner au prix d'une courbature. Voyez-vous, le public est un autocrate singulièrement exigeant : il entend, pour lui faire un grand succès, qu'une exposition universelle soit en même temps très complète, ce qui l'oblige à être très étendue, et très resserrée, afin de lui permettre d'avoir, pour ainsi dire, sous la main, tout ce qu'il veut connaître ou étudier, quel que soit l'ordre dans lequel sa curiosité veut voir ou son esprit étudier les choses.

— Dites donc, ça ne me paraît pas facile.

— C'est simplement impossible, Excellence. Il est évident que si une exposition qui occupe comme celle-ci un territoire s'étendant de la place de la Concorde à l'Ecole Militaire et du Trocadéro à l'Hôtel des Invalides, a pris comme base excellente de classification le groupement des produits, elle oblige ceux qui veulent se rendre compte exclusivement des productions et du génie d'un peuple pris à part, à vagabonder parmi les 108 hectares de superficie...

— Aussi, était-il bien plus simple de classer par nation.

— Alors, ce serait contraindre les savants, les philosophes, les industriels, les artistes, les spécialistes de tout poil à l'impossible tâche d'aller un peu partout chercher les éléments de comparaison qui leur sont nécessaires pour se rendre compte de la concurrence et du progrès universels dans chaque branche de l'activité humaine. Ce serait tomber de Charybde en Scylla, reconnaissez-le, monsieur le Grand Panetier.

Bèchard fait la grimace. Il y a plusieurs voyageurs étrangers dans le même compartiment. Naturellement, ils prêtent une oreille attentive aux paroles du mécanicien conférencier, et être ainsi appelé : « Grand Panetier » devant eux produit sur le farinier d'Essonnes le plus désagréable effet.

— Si ça vous était égal, monsieur Laurentieff, dit-il en pinçant les lèvres d'un air vexé, de vous priver, à mon égard, d'une appellation ridicule et de vous contenter de m'appeler « monsieur » tout simplement.

— Monsieur le Grand Panetier de Son Excellence entend garder l'incognito? C'est son droit, et je me ferai, dorénavant, un devoir de respecter son désir...

— Oui, vous m'obligerez.

— Mais n'ayant, moi, aucune raison de dissimuler ma personnalité, je vous serai, par contre, très obligé, « monsieur », de me donner mon titre.

— Vous voulez que je vous appelle prince avec le costume d'ouvrier que vous portez? C'est vouloir que... la galerie se moque de moi! dit Bèchard en haussant les épaules.

— Appelez-moi « monseigneur », si vous préférez.

— Ce serait encore pis!

— L'incident est clos! prononce Bertrande en se contenant de son mieux pour ne pas pouffer de rire.

Laurentieff incline galamment du chef devant la joyeuse sentence juvénile et poursuit :

— Donc, en présence de l'impossibilité de satisfaire à la fois les deux *desiderata* diamétralement opposé de Sa Majesté le Public — vous voyez, « *Monsieur* », que je ne crains pas, moi, de décerner le plus haut titre à qui est pourtant d'essence roturière — on s'est ingénié à supprimer pour lui (non en réalité, puisque c'est impossible, mais *virtuelle-*

ment la distance. Pour ce faire, on a de toute part multiplié...

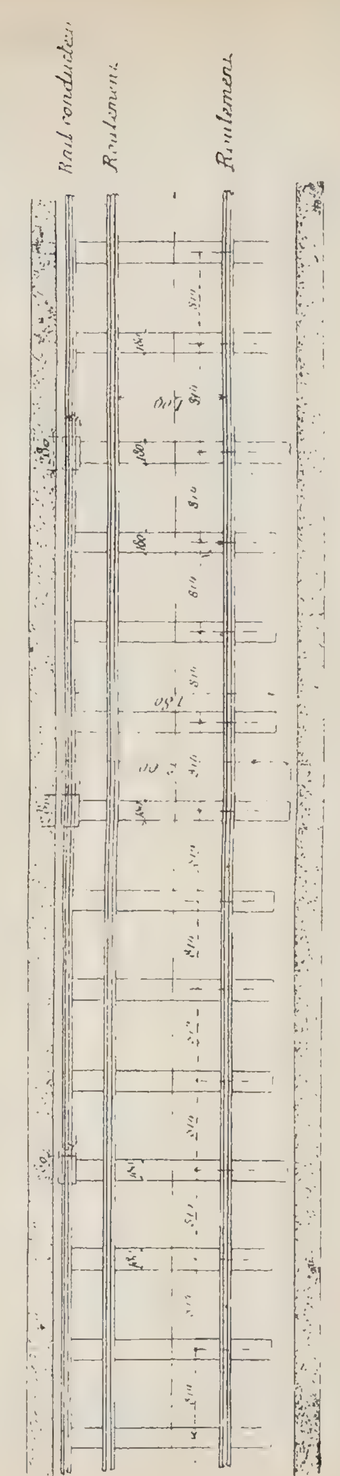
— Les moyens rapides de locomotion.

— Précisément, Excellence ; et je n'ai pas besoin de vous dire si la dite Majesté le Public a chaudement applaudi à l'effort tenté pour le satisfaire. Vous vous souvenez du succès qu'il a fait, en 1889, au petit chemin de fer Decauville qui reliait le Champ de Mars à l'esplanade des Invalides ?

— Ah ! certes ! approuve Verduret. Amusant et curieux comme tout, ce petit Decauville, filant comme un rat entre le double rang d'arbres du quai d'Orsay.

— Et vous vous rappelez comme c'était drôle ces affiches répétant, au long du parcours, le même avis dans toutes les langues du monde ?

— Si je m'en souviens, chère madame ! On le prenait, ce petit chemin de fer bijou, par plaisir. En dehors de son utilité — quand on avait à se rendre sur un point quelconque de son parcours long de trois kilomètres et demi, entre le Palais des Machines et l'esplanade des Invalides, par l'avenue de Suffren, le bas du Champ de Mars et le quai d'Orsay — on peut dire qu'il a été une des attractions les plus sui-



Le chemin de fer électrique.
Disposition générale de la voie sur plate-forme ordinaire.

vies de l'Exposition de 1889. Dame! c'était une nouveauté, alors. Maintenant qu'on est habitué aux tramways automobiles, l'effet surprise, le caractère attraction de ce moyen de locomotion sont supprimés.

— Puissamment raisonné, Excellence. On voit tout de suite que, lorsqu'il s'agit de chemins de fer, vous êtes dans votre... département.

— Mais non, puisque nous l'avons quitté pour venir à Paris, fait étourdiment Mme Flore.

— Sache, madame Bêchard, que « département » est mis ici pour ministère d'Etat, rectifie solennellement le farinier. Ceci prouve que tu n'étais pas du tout à la conversation : tu entends le dernier mot, et, crac! tu te perches dessus. Ah! ah! nos féministes qui voudraient faire des femmes des hommes... d'Etat! Le cerveau féminin n'est pas construit de matière assez solide pour...

— Eh! tu m'ennuies! déclare péremptoirement l'épouse vexée. J'aime bien mieux regarder défiler le monde... Tiens, nous voilà déjà à la gare suivante... La station de la rue Fabert, n'est-ce pas?... Très gentil, le costume des employés, en vareuse et casquette bleues... Oh! mais on s'arrête à peine!... deux secondes!... Et comme ça repart facilement!...

— Femme... linotte! murmure Bêchard en haussant les épaules. Voyons, revenons aux choses sérieuses. Ce chemin de fer n'a pas été établi sur le budget de l'Exposition?

— Non, monsieur le Grand Pan... Ah! pardon, j'oubliais l'interdiction!...

— Tâchez, je vous prie, de vous en souvenir à l'avenir.

Laurentieff s'incline respectueusement et poursuit :

— La concession de ce chemin de fer a été accordée, il y a deux ans, à une société constituée au capital de quatre millions.

— Ah! ah! c'est un *chiffre*, cela. Mais, dites-moi, je n'ai pas vu de machine en tête du train.

— Pourquoi faire?

— Parbleu, pour le tirer.

— Ce ne serait pas la peine, vraiment, que la Science marchât à pas de géant dans la voie du Progrès, si l'on était condamné à refaire, en 1900, un Decauville de 1889! Le

chemin de fer de cette Exposition est un chemin de fer électrique.

— Ne parlez pas, je vous prie, sur un ton qui tendrait à me faire prendre pour un ignorant. Je sais ce que je dis, môssieu ! Je sais parfaitement que nos grands réseaux, l'Ouest en particulier, ont essayé la « locomotion électrique », avec des machines, donc...

— Ces machines sont destinées à traîner de grands poids à de grandes distances et à de formidables vitesses. Ici c'est tout différent. Chaque train ne comporte que trois voitures légères embarquant 200 voyageurs — exactement 206 au complet — pour un parcours total de 3,400 mètres, d'une durée de quatorze minutes, avec arrêt toutes les trois minutes en moyenne, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Pour ce service, les voitures automotrices étaient indiquées.

— Dans les tramways électriques, on voit pourtant les appareils où s'emmagasine la force motrice.

— Sauf pourtant pour le trolley, ou système dans lequel le courant, c'est-à-dire la force, est amenée par un fil aérien avec lequel la minuscule machine de la voiture est constamment en rapport. Si ce système n'est pas employé à Paris, il orne — je n'ose pas dire très heureusement — les artères principales d'un grand nombre de villes.

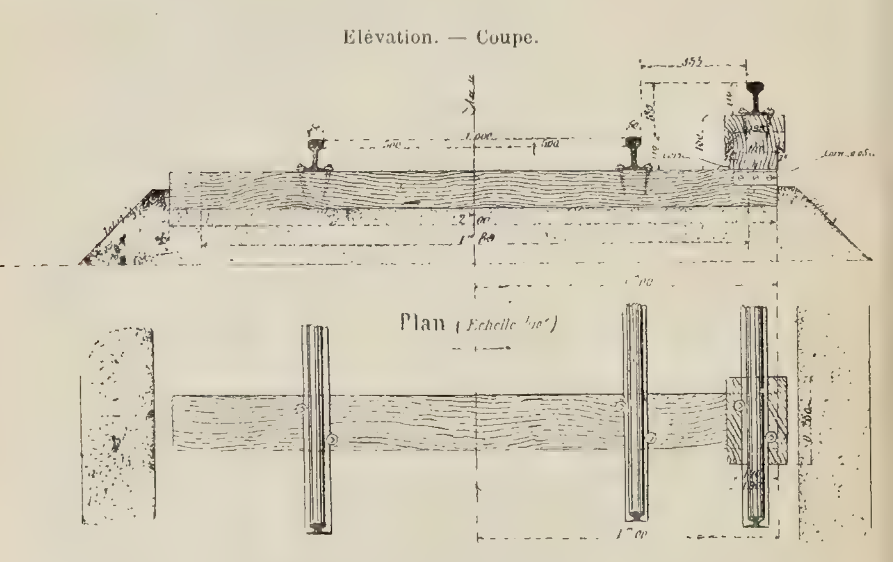
— Saprebleu ! môssieu, je n'ai pas la berlue. Il n'y a pas ici de ces fils aériens.

— Non, mais si vous daignez jeter un regard sur la voie, en avant, puisque nous sommes dans la grande première voiture, vous verrez que cette voie possède trois rails : deux de roulement espacés de 1 mètre, le troisième à 0m 35 du rail de roulement courant du côté opposé au quai. Ce troisième rail, qui domine de 0m 18 le plan des deux autres, est dit « rail latéral conducteur », et n'a d'autre office que de conduire le courant électrique comme le fil aérien du trolley... D'ailleurs, voici un plan de la voie dressé par l'éminent ingénieur qui en est l'auteur... Vous allez aisément vous rendre compte.

— A la bonne heure, avec cela sous les yeux, on y voit clair, proclame Verduret. Je comprends que l'on a mis le rail conducteur du côté opposé au quai afin qu'il soit isolé du public.

— Précisément, Excellence. Le contact de ce rail serait très dangereux.

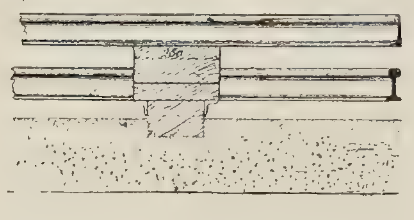
— Toute la force électrique court le long de ce rail ?



Plan du chemin de fer électrique.

— Oui, et la force employée est de 2,000 chevaux, fournis par une usine située aux Moulineaux.

— Comment?... si loin. Je supposais qu'elle venait du Palais de l'Electricité, comme celle qui anime les machines et alimente l'éclairage dans l'Exposition.

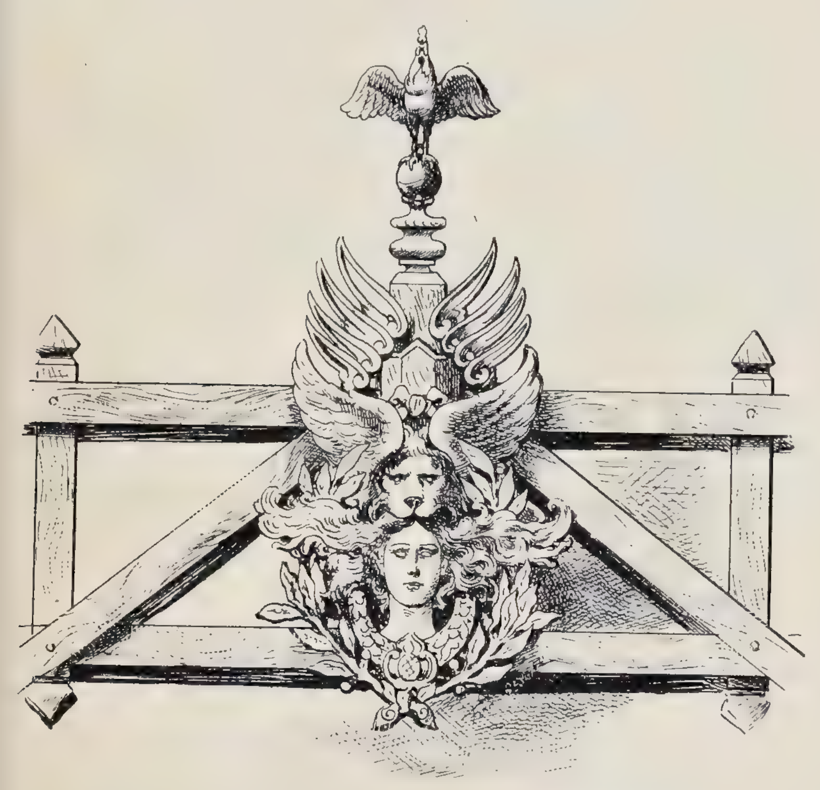


Coupe longitudinale.

— Non, Excellence. Elle est produite par une usine spéciale. Elle arrive au Champ de Mars au moyen d'une canalisation souterraine latérale à la tranchée du chemin de fer des Moulineaux au Champ de Mars. Elle se rend, sous forme de courant triphasé à 5,000 volts, c'est-à-dire...

— Inutile d'entrer dans plus d'explications sous ce rapport, mon cher prince : le vénérable centenaire nous a donné — je veux dire a donné pour M. le Grand Panetier

et ces dames qui ne peuvent être aussi techniquement informés des choses de l'électricité qu'un Ministre des Voies et Communications — des indications très précises sur les courants, volts, ampères, watts, etc., lorsque nous avons visité avec lui le Palais merveilleux de M. Henard.



MOTIF DE DÉCORATION DU TROTTOIR ROULANT (AVENUE RAPP).

— Parfait. En ce cas, j'abrège. Je disais donc que le courant triphasé à 5,000 volts se rend à une sous-station dite de transformation qui se trouve à l'angle du quai d'Orsay et de l'avenue de la Bourdonnais. Cette sous-station transforme le courant triphasé, à l'aide de commutatrices d'une force de 600 kilowatts, en courant continu de 500 volts que prend ce rail conducteur... Vous voyez que le garde-fou qui en défend l'approche n'est pas un excès de précaution et qu'il ne serait pas prudent d'essayer de s'y asseoir...

— Bigre !... Quelle secousse ! Il vaut évidemment mieux laisser prendre par le train un contact qui lui est destiné... Quand je dis « le train », je devrais sans doute dire « les trains ».

— En effet, Excellence, ils sont au nombre de neuf circulant sans cesse, dans le sens des aiguilles d'une montre, sur cette voie circulaire sans fin.

— Pas la nuit, je suppose ?

— Non, assurément. Ils marchent de neuf heures du matin à la fermeture de l'Exposition, c'est-à-dire, jusqu'à l'extrême limite de une heure du matin, lorsqu'il y a fête de nuit. Lorsque le service cesse, les trains vont se garer au dépôt du chemin de fer électrique situé avenue de La Bourdonnais, entre les rues de Grenelle et de Saint-Dominique, à la hauteur du Château d'Eau.

— Parfait.

— Tiens, s'écrie Mme Flore, nous sortons de l'Exposition ?

— C'est que, madame, nous allons longer l'avenue de la Motte-Piquet, pour passer de l'Esplanade des Invalides au Champ de Mars.

— Mais... ça monte ! C'est donc le chemin du paradis, votre avenue de la Motte-Piquet ?

— Du paradis de Mahomet, apparemment, puisque les houris d'Occident le fréquentent, madrigalise, de sa voix rogomme, le mécanicien en s'inclinant légèrement vers Mme Flore et Bertrande, assises côte à côte en face de lui, mais particulièrement à l'adresse de cette dernière.

Au compliment, Mme Flore se rengorge.

— Prince, dit-elle en se tortillant en manière de révérence, vous êtes du dernier galant. Ma parole, vous auriez été le roi des mécaniciens talons rouges des locomotives du temps de la Régence !

— Hélas ! madame, déplore avec une gravité superbe Laurentieff, qui ne sourit même pas à cette bourde... monumentale comme la Porte Binet, hélas ! les chemins de fer et moi sommes pour cela un peu jeunes, et... nous le regrettons.

Le farinier pousse le coude à sa femme, en roulant des yeux féroces.

— Tu devrais bien, lui dit-il aigrement, attendre au au moins pour parler que nous soyons entre nous !

— Vraiment ! Tu crois qu'il n'y a que toi à qui il soit permis de risquer des allusions historiques... Tu aimerais mieux que je paraisse une sotte devant le monde... Tiens, Aristide, veux-tu que je te dise... tu es jaloux !... Tais-toi, va, et laisse M. le prince nous expliquer...

— Pourquoi nous roulons ainsi entre ciel et terre ?... Mon Dieu, madame, c'est simplement pour permettre de circuler aux humains qui rampent sur le sol. Le chemin de fer est ainsi en viaduc — à 5 mètres de hauteur, à cause du passage des tramways — tout le long de l'avenue Bosquet. En tournant vers le Champ de Mars, la voie, descendant un plan incliné, redevient « en palier », c'est-à-dire horizontale, presque au niveau du sol. Elle plonge en tranchée pour laisser libre la porte Rapp, regrimpe en viaduc pour la traversée du carrefour La Bourdonnais-quai d'Orsay, replonge de nouveau en terre devant le pont de l'Alma et s'élève une dernière fois en viaduc au carrefour Tour Maubourg-quai d'Orsay. Le reste du parcours et toutes les gares sont en palier.

— Cela n'a pas dû être facile à construire.

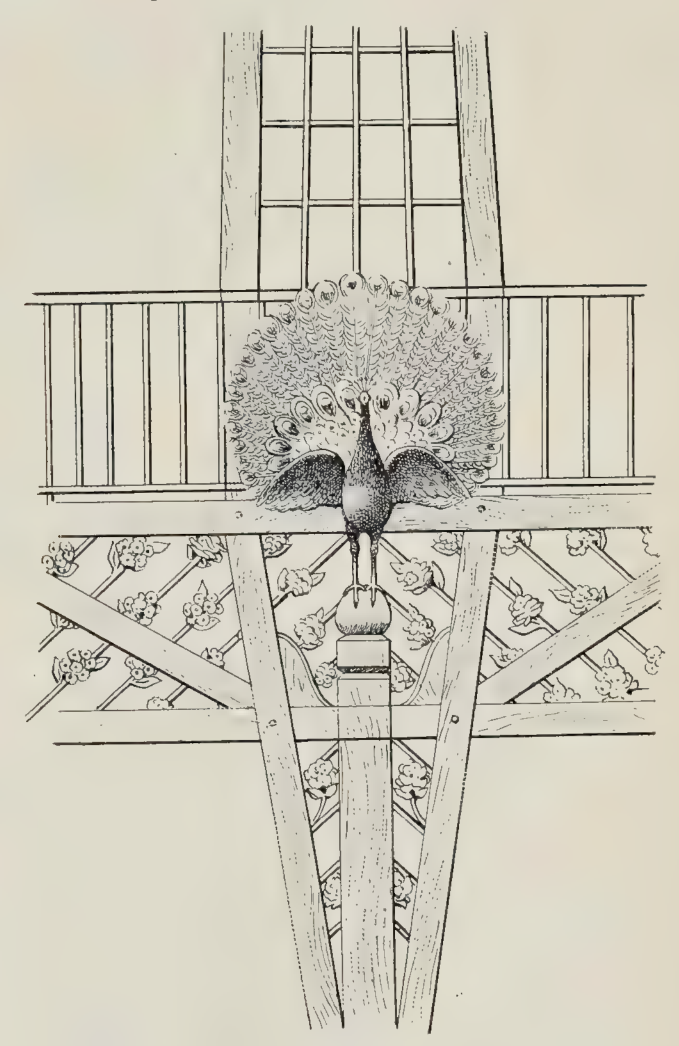
— En effet, Excellence. Pour les parties en palier, c'était un jeu ; de même pour celles en viaduc...

— Pourtant, le poids...

— Oh ! les voitures sont aussi légères que solides (par train, celle de tête chiffre 10 tonnes et chacune des deux autres 4 tonnes, soit ensemble 18 tonnes ou 18,000 kilogrammes) et les rails ne pèsent que 25 kilogrammes. Les difficultés, qui ont été de deux sortes, matérielles et... comment dirai-je ?... morales, ont résidé, au premier point de vue, dans la construction des tranchées. Là, on a rencontré plusieurs égouts, entre autres le collecteur Rapp. La querelle avec ces importants adversaires étant d'ordre purement technique, un ingénieur habitué, comme M. Maréchal, à jongler avec les obstacles, en a eu vite raison. Il n'en a pas été de même pour le second point de vue, les adversaires étant ici d'humaine espèce, c'est-à-dire peu dociles et facilement processifs.

— Des jaloux, peut-être ?

— Non, Excellence, des gêneurs, de simples propriétaires, ceux de l'avenue de la Motte-Piquet qui poussaient les hauts cris, prétendant que le viaduc allait enlever du



Décoration des piles du pont du Trottoir Roulant (pont de l'Alma).

jour à leurs immeubles et le passage des trains causer pour ceux-ci de dangereuses trépidations... Et puis, ils estimaient que leurs grands locataires du premier étage verraient sans

cesse des regards étrangers, voire cosmopolites, violer l'intimité de leur *home*.

— Le fait est que, d'ici, on plonge admirablement dans les appartements qui entr'ouvrent les guipures isolatrices de leurs baies ! Si l'on était indiscret...

— Bah ! on passe si vite. D'ailleurs, comme vous dites, c'est une question de stores et affaire de tapissier. Et puis, est-ce que des impériales de tramways ou d'omnibus on n'a point des vues presque aussi pénétrantes, sans que jamais personne ait songé à demander la suppression des moyens de communication dans la capitale?

— Ah ! prince, fait Verduret en riant, vous avez des raisons...

— Frappées au coin de l'expérience... personnelle.

— Je n'en doute pas, mais...

— Excellence, voici que nous redescendons vers le Champ de Mars. Notre parcours est plus qu'aux deux tiers accompli, et je suis effrayé de tout ce qu'il me reste encore à vous dire au sujet de ce chemin de fer électrique, si rapide et si pratique. Laissez-moi vous parler bien vite des voitures qui nous emportent, car, une fois descendus, vous n'auriez plus sous les yeux les éléments de la démonstration.

— Faites, prince.

— Chaque train, comme vous voyez, se compose de trois voitures et occupe une longueur totale de 30 mètres. Cette longueur totale se subdivise comme suit : voiture de tête, 11 m. 80 c.; chacune des deux autres, 8 m. 30 c.; plus deux intervalles d'attelage de chacun 80 centimètres.

— 11,80 + 16,60 + 1,60, cela fait bien 30 mètres, confirme avec autorité le farinier calculateur.

— Tenez Excellence, voulez-vous jeter les yeux sur ce plan? Vous y verrez que la voiture de tête est portée par huit roues ou deux systèmes de deux essieux conjugués. Cette voiture est la plus intéressante, c'est elle qui tient lieu de cette locomotive réclamée tout à l'heure par M. le Grand P... Oh! pardon! je voulais dire par M. Tout-Court. Seule des trois, en effet, elle est automotrice. Elle comporte quatre moteurs de trente-cinq chevaux et commande un système de frénage électrique à air comprimé.

— Mais, proteste Bèchard, je n'admets pas une locomo-

tive sans machine et sans mécanicien ! Où sont-ils? Je ne les ai pas vus !

— C'est qu'en effet machine et mécanicien occupent fort peu de place. Le minuscule compartiment de 70 centimètres de profondeur sur la largeur totale de la voiture, soit 2 m. 30, et qui se trouve à l'avant, a facilement échappé à votre attention non prévenue. C'est dans ce réduit, indiqué sur le plan sous le nom de « Wattman », qu'habitent la machine et la main intelligente qui la conduit.

— Bon, je regarderai cela en descendant.

— Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer le très adroit aménagement des voitures qui permet, pour monter et pour descendre, l'écoulement presque instantané du flot des voyageurs. Songez que le temps théorique de stationnement n'est que de deux secondes ! Les deux déversoirs d'humains que constituent les plates-formes de chaque extrémité se prolongent intérieurement en places debout qui sont en contact immédiat avec les courtes travées de places assises ; de la sorte, pas de perte de temps à se glisser entre les rangées de genoux des voyageurs, comme cela a lieu dans les incommodes compartiments des railways français. C'est ainsi que cette voiture de tête contient trente-six places debout contre quarante-six assises. Pour un parcours comme celui-ci, qui ne dure que quelques minutes, cet aménagement est ce qu'il y a de plus pratique. Quant aux deux autres voitures, simplement remorquées par celle de tête, d'une longueur moindre, elles ont la même largeur de 2 m. 30 c., et la disposition intérieure est la même, moins deux doubles banquettes transversales et une diminution de longueur de la grande banquette longitudinale. Chacune de ces deux voitures comporte trente-deux places assises et trente debout.

— Eh ! eh ! dites donc, prince, il me semble que ce chemin de fer de l'Exposition doit transporter pas mal de monde dans sa journée ?

— De neuf heures du matin à une heure du matin, quelque 350,000 personnes, Excellence.

— Hein ?... C'est fantastique !

— Comment comptez-vous cela ? questionne Bêchard d'un ton doctoral.

— Mon Dieu! d'après les chiffres de l'ingénieur. Je ne saurais indiquer sur quel barème il se base, mais il affirme que le chemin de fer voiture 22,000 voyageurs à l'heure. Pour une journée pleine de seize heures, comptez! En tout cas, on peut dire qu'ils font, surtout s'ils sont commodément assis comme nous, un voyage charmant. Rien n'est agréable, par les chaleurs de l'été, comme cette fraîcheur que procure la vitesse (car nous faisons, en moyenne du 25 mètres à la seconde) dans ces jolies voitures ouvertes, dont les coquets rideaux ne se closent qu'en cas de mauvais temps. Je vous recommande le tour le soir, dans le rayonnement de lumière électrique dont la voie est inondée: c'est féerique... Mais, nous voici à la dernière station que nous ayons à franchir avant de descendre à notre point de départ, celle du quai d'Orsay, située en face de la Manufacture des Tabacs et près de l'Annexe des Armées de Terre et de Mer. Il n'est que temps que je profite de ces derniers instants pour vous présenter l'auteur de ce projet de chemin de fer si heureusement et si ponctuellement réalisé.

— Vous nous l'avez déjà nommé : c'est M. Maréchal.

— C'est-à-dire l'un des techniciens les plus justement estimés que je connaisse. Comme homme, il est l'affabilité, l'obligeance et la distinction mêmes; comme chef, il me suffit de dire qu'il est aussi aimé qu'apprécié, respecté et obéi par les divers personnels qu'il a eu sous ses ordres; comme ingénieur, aussi actif que travailleur, je...

— Je parie que c'est encore un jeune : c'est incroyable ce qu'on voit de jeunes parmi les préparateurs de cette Exposition de 1900! articule le mûr farinier avec une moue significative de la plus injuste, mais de la plus humaine rancune.

— Ma foi, vous ne vous trompez pas, répond Laurentieff. M. Maréchal vient à peine de doubler le cap de la quarantaine, étant né en 1859, dans le département de l'Indre, à Issoudun ou à Châteauroux, je ne me rappelle plus au juste. Mais, s'il est encore en pleine seconde jeunesse, je vous prie de croire qu'il n'a pas perdu son temps. Sorti dans les premiers rangs de l'Ecole Polytechnique, il a fait sa carrière dans les Ponts et Chaussées. Très vite, il est arrivé au poste recherché d'ingénieur de la Ville de Paris. Comme tel...

— Il a abattu une pomme sur la tête de son fils ? demande étourdiment Mme Flore, qui, très préoccupée de la toilette... bizarre de deux Anglaises debout près d'elle, le face à main rivé devant les yeux, est on ne peut moins aux explications du prince-prolétaire.



LE CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE.

— Non, madame, se hâte de dire celui-ci, coupant à temps une sévère mercuriale de l'époux farinier à sa trop distraite conjointe. Je disais que, comme ingénieur de la Ville de Paris, M. Maréchal a été directeur de l'Usine électrique des Halles, qu'il a fait l'éclairage de l'avenue de l'Opéra et a

grandement collaboré au percement de la rue Réaumur. Les deux premières fonctions vous indiquent que le maniement des forces électriques n'a pour lui aucun mystère. Il a, d'ailleurs, écrit, sur l'*Eclairage à Paris* et sur les *Tramways électriques,* deux ouvrages techniques de premier ordre et qui font autorité en la matière. Il est, avec une simplicité exquise, une véritable sommité savante, merveilleusement en sa place comme directeur de la Compagnie des Transports électriques de l'Exposition, administrateur au Métropolitain et membre du Comité de direction...

— Oh ! s'écria tout à coup Bertrande, regardez donc !... Comme c'est drôle !

— Quoi, petite ?

— Mademoiselle parle de la plate-forme à deux vitesses, dont l'itinéraire, après s'être séparé du nôtre en arrivant au quai d'Orsay, vient le rejoindre en approchant de l'avenue Rapp. C'est, en effet, amusant à voir...

§ III

CHASSÉ CROISÉ

Penchés en avant et le nez en l'air, nos quatre visiteurs contemplent, une gaieté croissante dans le regard, le bizarre spectacle qu'offrent, vus d'en bas, les promeneurs du Trottoir Roulant.

Rien, au premier moment, ne donne envie de rire, comme de voir tous ces personnages courir, se dépasser mutuellement, sans faire un seul des gestes ordinaires de la translation. Ils ressemblent à des pantins qu'une main invisible déplacerait rapidement, en oubliant de mouvoir les fils qui leur font aller les jambes.

Tout mouvement dont on ne voit pas la cause et qui donne l'impression de quelque chose d'anormal, de contraire aux lois naturelles qui régissent le déplacement accoutumé des êtres et des choses, produit tout d'abord un effet d'hilarité sur les spectateurs.

Il est évidemment tout à fait anormal de voir des gens,

tranquillement assis sur l'impériale d'un tramway, se déplacer latéralement; mais c'est une vision habituelle et acquise à laquelle nous ne faisons plus attention. Il en est de même à propos du Trottoir Roulant : le premier effet de surprise passé, la bizarrerie du geste s'atténue pour bientôt n'être plus sensible.

Brusquement, Laurentieff, assis à côté de la fausse Excellence, saisit le bonhomme par les deux épaules, le fait pivoter sur sa banquette de façon à l'interposer, obèse écran, entre lui et les promeneurs du dit Trottoir Roulant.

— Hein?... Qu'est-ce qui vous prend? interroge Verduret tout interdit et réduit à l'immobilité par la pression d'étau des mains nerveuses de Laurentieff.

— Chut! siffle celui-ci à voix basse et d'un ton d'épouvante... Cachez-moi, j'ai vu le diable!

— Eh! bon Dieu! où prenez-vous le diable, mon pauvre prince? fait l'oncle de Bertrande avec toute la compassion que lui inspire cette nouvelle preuve de déséquilibrement mental chez ce pauvre garçon.

— Je le vois... Il est sur la plate-forme rapide!... Pourvu que lui ne me voie pas!

Instinctivement, nos quatre *expositionnistes* lèvent de nouveau les yeux vers la bruyante machine qui se rapproche rapidement de la voie du chemin de fer.

Tous quatre étouffent un cri de surprise.

A leur quadruple geste répond, du haut du Trottoir, un cri guttural qui les fait tressaillir.

Parmi les personnages glissant dans le sens opposé à celui du train, un individu en complet à carreaux, rouge de poil comme de visage, lève vers le ciel deux poings exaspérés.

— Puzzling! murmurent-ils stupéfaits.

— Mon cher prince, lâchez-moi, supplie Verduret, que l'étreinte de Laurentieff gêne et inquiète quelque peu. Ce n'est pas le diable, c'est notre crampon d'Anglais... vous savez bien, celui qui nous a accompagnés dans la fameuse gondole... à qui j'étais parvenu à faire perdre notre trace et qu'un fâcheux hasard remet sur notre piste.

— Il ne faut pas qu'il nous suive, Excellence, gémit le fou d'une voix effarée. Je suis sûr que c'est Belzébuth incarné! Je l'ai bien reconnu!...

— Parbleu ! je ne demande pas mieux que de l'éviter... J'ai assez fait courir Mme Bêchard pour ne pas souhaiter voir tant de peine perdue... Mais cela me semble bien difficile.

— Les saintes Icônes me protègent ! S'il m'atteint, je serai un damné ! s'écrie Laurentieff, dont les mains tremblent sur les épaules de Verduret qu'il ne lâche toujours pas. Voyez-vous, Excellence, il ne faut pas qu'il puisse nous rejoindre, il ne faut...

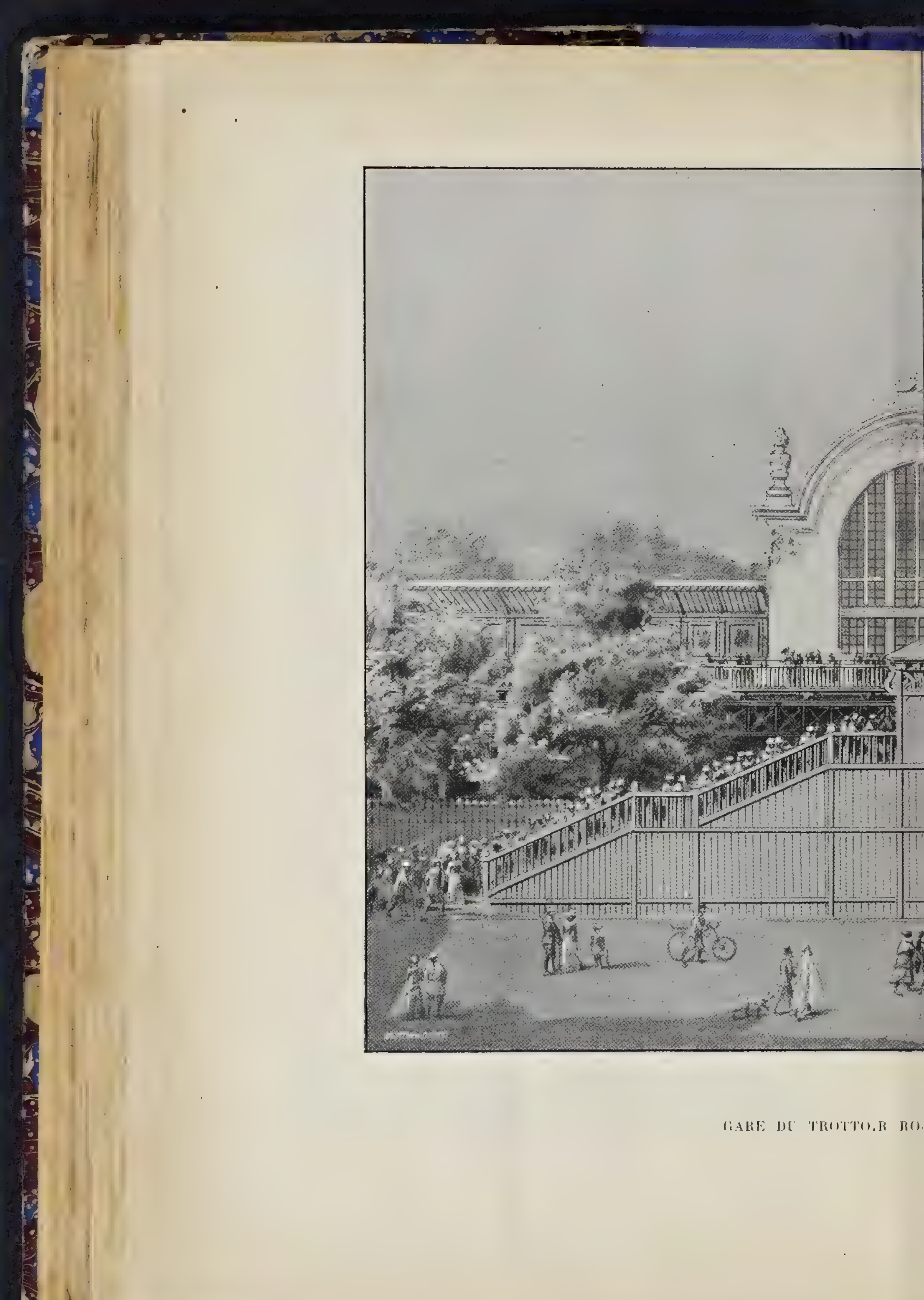
Soudain, le prince-mécanicien pousse un cri. Ses mains abandonnent les grasses omoplates du manufacturier retiré pour se frotter l'une contre l'autre, avec une joie enfantine, comme en ont les déments dont la folie est douce.

— J'ai trouvé ! s'écrie-t-il... Un moyen naïf et sûr dont l'autre ne s'avisera pas, tout Satan qu'il est !... Car vous savez, Excellence, qu'en prenant la forme humaine pour venir accomplir ici ses méfaits infernaux, il a endossé les infirmités de l'humaine nature et perdu le don d'ubiguité des esprits. En raison de la direction où l'entraîne la plate-forme mobile, il ne peut, après l'avoir quittée, que prendre le train qui nous suit à la dernière station que nous avons franchie, avec l'espoir de nous apercevoir avant que nous ayons eu le temps de nous éloigner de la station, inconnue de lui, où nous quitterons le chemin de fer... Eh bien ! nous allons descendre dans quelques instants à notre station initiale, gagner en courant l'escalier-station de la plate-forme qui se trouve tout près, à côté du Pavillon de la Perse, et filer par le trottoir roulant pendant que, sous nos pieds, il roulera dans le sens inverse... Et du diable, alors, si le diable nous rattrape jamais !

— Ma foi, approuve en riant Verduret, le moyen est bon et le résultat cadre trop bien avec notre désir de nous défaire de cet animal pour que nous ne l'essayions pas.

— En ce cas, Excellence, descendons vite : voilà que nous arrivons.

Notre quatuor se trouve, quelques secondes après, sur le quai de la petite gare. Verduret offre le bras à sa nièce, Bêchard saisit solidement celui de sa femme, et, bande folle conduite par un fou, les deux couples s'élancent à la suite de Laurentieff vers l'embarcadère du Trottoir Roulant...



GARE DU TROTTOIR RO



(ESPLANADE DES INVALIDES)



CHAPITRE II

LE TROTTOIR ROULANT

§ Ier

PATATRAS !

Tant de monde se presse pour profiter de l'immense chemin qui marche, que notre groupe de visiteurs et son guide ont été contraints de « faire la queue » quelques moments à la gare du Pavillon de la Perse, gare située à la hauteur du premier étage du dit Pavillon, et l'une des douze qui permettent l'accès du public au mode nouveau de locomotion.

Cet empressement, qui prouve l'excellent accueil fait par la foule à cette innovation, a le don de causer un surcroît de méchante humeur à l'esprit étroit et jaloux de Bêchard.

Cet homme, toujours prêt à dénigrer ce qui montre un mérite ou une valeur au-dessus de la moyenne, est décidément bien la personnification de l'élément faussement démocratique dont la France, ce pays de pensée généreusement hardie et d'éclat intellectuel, subit sceptiquement le joug. Toute personnalité qui, en sa présence, captive trop les regards, provoque en lui comme une sourde hostilité; et cette hostilité hausse le ton dès qu'elle juge que la supériorité qui l'offusque aura la timidité, la politesse ou la sagesse de lui épargner les cinglantes ripostes. Cette ja-

lousie — qui est la caractéristique principale de la Médiocrité devenue souveraine de par la loi du nombre — s'étend, chez Bêchard, jusqu'aux choses : il déteste, à travers l'ouvrier de talent, l'œuvre même qui se permet de triompher et est coupable d'être née d'une capacité artiste, industrielle ou savante.

— Ridicule ! maugrée-t-il. Ne se dirait-on pas à la gare de la Porte Maillot, lors d'un retour de la revue du 14 Juillet ! Quand on fait un Trottoir Roulant, on s'arrange pour qu'il soit commodément accessible pour tous et constamment ! Ce n'est pas douze gares qu'il aurait fallu espacer sur le parcours : c'est cent que l'on aurait dû semer afin qu'il y en eût tous les quelques pas !

Quand il s'agit d'acquitter les cinq modestes décimes exigés pour avoir droit à l'accès sur les plates-formes, autre litanie :

— Cela devait être, parbleu ! Le Decauville électrique, moyen de transport rapide et normal, ne coûte que vingt-cinq centimes, et cette invention-là, qui fait exactement le même trajet, lève sur le public bénévole un impôt double. C'est grotesque !

— Je vous ferai observer, mon cher ami, que, pour ce prix modique, vous pouvez, si vous le voulez, rester toute la journée sur le Trottoir Roulant.

— Vous voilà bien, Verduret. Parce que cette machine est une innovation, elle a le droit, d'après vous, d'écorcher vifs les visiteurs de l'Exposition. Vous mériteriez d'être Parisien, car vous êtes autant qu'eux badaud et... gogo, ma parole ! Et puis, pourquoi est-ce fait, pratiquement, le Trottoir Roulant ?... Pour épargner la fatigue de la marche, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Eh bien ?

— Eh bien, voilà que nous l'atteignons enfin et que, pour cela, il nous a fallu gravir un gigantesque étage... J'ai les jambes coupées. Ah ! elle est jolie l'économie de fatigue !

A ce moment, le guide, que le groupe vient de rejoindre sur l'étroit trottoir fixe, se tourne vers nos provinciaux. C'est avec une aisance et un calme — qui contrastent avec l'extraordinaire agitation du pauvre prince-ouvrier depuis la rencontre de Puzzling-Belzébuth — que Laurentieff répond :

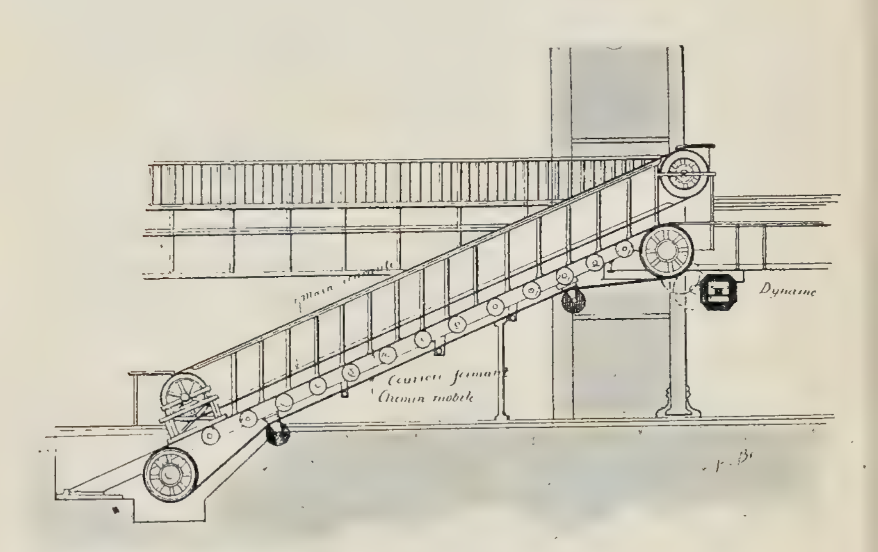
— Pour deux des douze gares, on a, remplacé les escaliers par des plans inclinés mobiles...

— Comme ces « tapis » des grands magasins de nouveautés que m'a fait voir mon oncle ?

— Oui, mademoiselle.

Bêchard hausse les épaules :

— Une grande Exposition comme celle-ci aller emprunter des moyens de locomotion aux modernes bazars du commerce de détail... Quel effort d'imagination !



RAMPE MOBILE.

— Elle a même fait cet emprunt dans des proportions bien plus vastes que vous ne le soupçonnez. Quand vous visiterez les Palais du Champ de Mars et de l'Esplanade des Invalides, vous verrez nombre de ces élévateurs si *pratiques*, supprimant l'effort pour gagner l'étage supérieur. Mais, Excellence et mesdames, nous sommes au Trottoir Roulant, et...

— Pas neuf non plus, votre fameux Trottoir. J'ai lu quelque part qu'il y en avait un à l'Exposition de Chicago.

— Et aussi, plus récemment, à celle de Berlin.

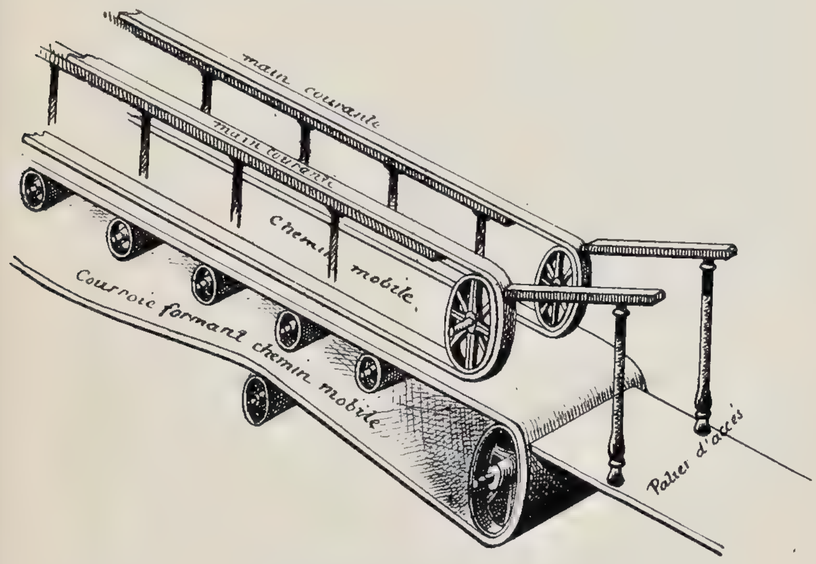
— Allons donc !... Nous marchons à la remorque du génie anglo-saxon et allemand.

— Pas le moins du monde.

— Par exemple ! Ne venez-vous pas de dire vous-même que les Américains et les Teutons ont eu leur Trottoir avant nous ?... Il est vrai que j'ai tort de m'étonner de vous voir vous contredire... Ce n'est pas de votre faute si vous n'avez pas deux idées de suite.

— D'abord, monsieur le Grand Panetier...

— Je vous ai prié de ne pas...



ENTRÉE D'UNE RAMPE MOBILE.

— Vous donner votre titre ? C'est vrai... Pardon ! D'abord, dis-je, le Trottoir Roulant de 1900 est très différent de ses prédécesseurs qui n'étaient que de faibles essais... En second lieu, ainsi que j'aurai le plaisir de vous le démontrer, sachez que les projets de plates-formes roulantes sont nés...

— Parbleu, en Amérique, comme tout ce qui est pratique !

— Non, monsieur : en France, comme tant d'idées ingénieuses que le monde a assez l'habitude de venir puiser à Paris et que les Français adoptent ensuite .. avec la marque étrangère.

— Ça m'étonne !

— Ah ! que voilà un étonnement éminemment français !

— Et maintenant, observe Verduret, si nous montions comme tout le monde sur le Trottoir, qu'en dites-vous ?

— A vos ordres, Excellence... Et, tenez, voilà un employé qui va vous indiquer la façon de vous y prendre.

— Pour monter là-dessus ? La belle malice, se récrie Bèchard... Une simple petite marche à monter, quelle grande affaire ! Dirait-on pas qu'on a besoin, pour cela, de leçons comme pour apprendre à monter à cheval.

— Une leçon, non ; mais une indication n'est pas superflue.

— Vous voulez rire !... Cela va si doucement ! Voyez comme c'est simple !

Bèchard, joignant le geste à la parole, fait — toujours raide comme la justice — un pas en avant, perpendiculairement au Trottoir, et pose le pied gauche sur le chemin qui marche...

Mais le farinier d'Essonnes, hôte accidentel de Paris, est loin d'être assoupli à l'exercice très parisien de l'ascension et de la descente d'une voiture en mouvement. Inapte à mettre son corps rigide dans la position d'équilibre convenable, sa jambe, soudainement entraînée fait perdre à cet homme grave son centre de gravité... physique et, tel un capucin de cartes ou un mât de navire sous une rafale, il s'allonge rudement sur le côté gauche.

— Patatras ! s'écrie la mutine Bertrande, qui se hâte de bâillonner ses jolies lèvres avec son mouchoir pour essayer de contenir l'accès de fou rire que lui cause le spectacle du juste châtiment de la présomption du maître de moulin.

Celui-ci a à peine eu le temps de mesurer complètement sa longueur sur le plancher mouvant, que les deux mains nerveuses de Laurentieff l'ont remis sur pied, vexé et sacrant.

Soutenu, cette fois, par le prince-prolétaire, il a regagné le trottoir fixe.

— Eh bien, mon cher, lui dit Verduret d'un ton goguenard, trouvez-vous toujours qu'un petit avis préalable soit si inutile ?

— Je trouve que cette invention de plancher qui se dérobe sous les pas est ridicule ! Je trouve que l'auteur de cette machine infernale, créée expressément pour que les

honnêtes gens s'y viennent rompre le cou, mériterait d'être envoyé aux galères !

L'employé en vareuse bleue, signalé l'instant d'avant par Laurentieff, va vivement à Bèchard.

— Vous ne vous êtes pas fait mal, monsieur ?

— Non, grogne le farinier, et je le regrette. J'aurais voulu me casser un membre... qui aurait coûté cher en dommages et intérêts, je vous le certifie !

— C'est que vous vous êtes trop hâté, aussi ! Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous expliquer... Voyez : il suffit de marcher tout doucement dans le même sens que le Trottoir, d'attendre le passage d'un des poteaux d'appui, de poser la main sur la boule qui le surmonte et, garanti contre toute perte d'équilibre par ce solide tuteur, de prendre pied en toute sécurité sur la plate-forme mobile.

— Tenez, voyez comme c'est simple ainsi ! dit Bertrande.

Et elle saute légèrement sur le Trottoir mobile, en se conformant aux indications de l'employé, lequel va répéter son utile avis à d'autres débutants.

A l'exemple de la souple jeune fille, Mme Bêchard soutenue par Laurentieff, et ensuite Verduret, s'engagent sur le chemin fatal au farinier. Celui-ci les suit d'abord en marchant sur le plancher fixe... Il hésite... Enfin, pris de fausse honte, il se décide à réitérer une tentative précédemment couronnée d'un insuccès dont son amour-propre est fort mortifié. Il guette le passage du suivant point d'appui, le saisit convulsivement à deux mains et, faisant un pas de géant des plus... grotesques, se trouve enfin, sans chute nouvelle, entraîné dans le placide mouvement translatoire de la plate-forme.... Alors, il se redresse et, d'un air de dédain :

— Peuh !... C'est enfantin !

A ce mot, si « nature » dans la bouche d'un homme tel que Bèchard, comme un vent léger de sourire muet court parmi la foule ambiante témoin amusé de la mésaventure du personnage. Celui-ci en a l'intime sensation et, intérieurement, sa mauvaise humeur s'en décuple, quoique, prudemment, il se tienne coi... pour quelques secondes. Se composant un visage... diplomatique, il rejoint ses compagnons à qui Laurentieff explique que, pour passer de la plate-forme en marche au petit quai fixe, il suffit, toujours

en faisant face dans le sens du mouvement, de se pencher franchement en arrière pour descendre le petit pas qui forme la frontière des deux planchers.

Le prince-mécanicien commence ensuite, en s'adressant plus spécialement à Verduret qui, dans l'idée du monomane, occupe le sommet hiérarchique relativement à ses compagnons :

— Comme vous le voyez, Excellence, le Trottoir Roulant de 1900 se compose de trois parties distinctes, dont l'ensemble est élevé à la hauteur d'un second étage, sur une solide charpente en bois...

— Qui est bien du plus horrible effet ! récrimine le farinier, incapable de contenir sa bile plus longtemps. Drôle d'idée de faire courir cette rustique estacade à travers l'Exposition !

— J'avoue qu'au point de vue esthétique, ces robustes madriers, plantés dans le sol et couronnés d'un fouillis de lambourdes, de longrines, d'entretoises, manquent un peu de... légèreté et de grâce. Mais croyez que si les auteurs et exécuteurs du projet s'y sont résignés, ce n'a pas dû être sans valables motifs.

— Allons donc ! Qu'est-ce qui les empêchait de faire, comme pour le chemin de fer électrique, un viaduc métallique ?

— Écoutez, je vous prie.

— Votre raison ?... Eh bien, j'attends.

— Non. Ecoutez simplement.

— Quoi ?

— Le bruit constant de roulement du système.

— Ah ! parbleu, il est on ne peut plus insupportable... On dirait un grondement ininterrompu d'orage qui approche.

— Vous exagérez. Je le trouve doux relativement à l'effrayante masse sonore en mouvement et, pour garder votre comparaison orageuse, cela ressemble à un écho d'orages lointains. Mais, figurez-vous ce roulement s'accomplissant sans répit sur un vibrant viaduc de fer. Cela ferait pour l'oreille, avec ce qui existe, une différence analogue à celle des bruits (d'intensité à peine comparable) d'un train roulant sur remblai de terre, ou bien franchissant une rivière

sur un pont métallique. Avouez qu'il vaut mieux sacrifier un peu d'esthétique pour éviter un pareil inconvénient.



L'ENTRÉE DE LA RAMPE MOBILE.

Mais, permettez-moi de fermer cette parenthèse et de reprendre...

— Oui, précise Verduret : les trois parties du Trottoir Roulant...

— Sont, Excellence : 1° une plate-forme fixe, ayant 1^m15 de largeur, servant à la fois de quai continu d'embarquement et de terrasse, lorsqu'il plaît aux voyageurs d'interrompre leur marche pour, appuyés à la balustrade comme à un balcon, contempler une perspective, étudier l'architecture d'un palais ou tout simplement saluer d'un bonjour quelqu'ami aperçu dans la foule pédestre circulant au long du parcours; 2° une plate-forme de petite vitesse, c'est-à-dire celle, toute étroite, qui nous emporte en ce moment.

— Ah! par exemple, elle est bien nommée, celle-là! Quelle marche de tortue! Un enfant la suivrait à quatre pattes!

— Elle avance pourtant à raison de 4 kilomètres un quart à l'heure.

— Hein?... Plus d'une lieue à l'heure!... Vous plaisantez?

— Les chiffres sont les chiffres.

— Sans doute ; mais, voyons, c'est impossible.

— Pourquoi?

— Ce serait une allure équivalente à celle d'une troupe d'infanterie en marche!

— Pas tout à fait, car il ne faut pas oublier que la plate-forme n'éprouve pas le besoin de ces repos que l'on désigne, dans l'armée, sous le nom de haltes horaires. D'ailleurs sa vitesse ne représente que 70^m83 à la minute, tandis que, dans le même temps, la troupe d'infanterie française couvre 91 mètres au « pas de route » et 96 mètres au « pas accéléré ». Elle équivaut donc à un simple pas de promenade pas trop nonchalant. Du reste, cette plate-forme n'a été construite si étroite — 0^m90 — que parce qu'elle constitue un chemin marchant de transition entre le quai immobile et le véritable Trottoir Roulant, troisième partie du système, lequel, large de 2 mètres, progresse à raison de 8 kilomètres et demi à l'heure, soit 141^m66 à la minute, ce qui équivaut, à très peu près, à la vitesse de fantassins lancés au pas gymnastique. Vous savez, en effet, que les dits fantassins couvrent, à cette allure, 136 mètres à la minute; ce n'est donc qu'un excédent de moins de 6 mètres par soixante secondes en faveur de la plate-forme de grande vitesse... sur laquelle je vous prie de vouloir bien me suivre.

— Pardon, mais...

— Ne vous effrayez pas. La différence de vitesse étant égale à la vitesse du plancher intermédiaire, le passage de la petite à la grande correspond exactement au passage que vous venez d'exécuter du trottoir fixe à la petite vitesse. Cela vous explique l'utilité de cette plate-forme intermédiaire qui permet aux dames, aux personnes âgées, ainsi qu'aux enfants, de passer, sans danger ni effort, et en deux fois, du plancher immobile au plancher animé du mouvement rapide.

— C'est excellemment compris, approuve Verduret.

— N'est-ce pas, Excellence? Il est certain que si l'on n'avait à sa disposition que la petite vitesse, on trouverait bien long de mettre tout près de cinquante minutes à faire les 3,500 mètres que comporte la longueur totale du système.

— Le Trottoir Roulant est donc plus long que le Decauville électrique, qui n'a, nous avez-vous dit, que 3,400 mètres? Il suit pourtant le même itinéraire.

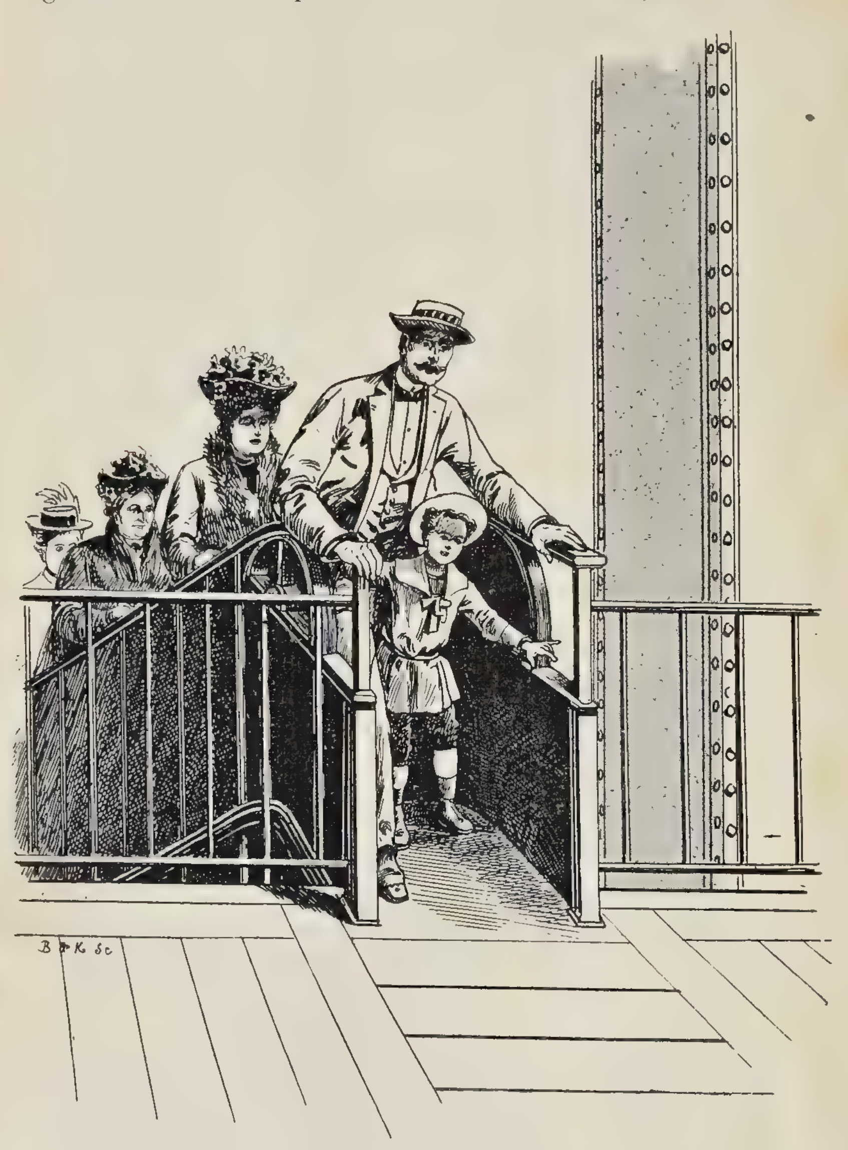
— Il passe, en effet, par les mêmes voies — quai d'Orsay, avenues de La Bourdonnais et de La Motte-Piquet, et rue Fabert — et souvent les deux tracés se confondent; mais, là où ces tracés se disjoignent, la courbe du Trottoir est enveloppante par rapport à celle du chemin de fer, et, partant, légèrement plus longue... Mais passons, ainsi que je viens de vous en prier, sur le trottoir à grande vitesse, qui, lui, fait le tour complet en un peu moins de vingt-cinq minutes... Faut-il vous aider, monsieur le Grand Panetier?

— Merci, j'y suis! répondit sèchement Bêchard au trop prévenant pseudo-prince russe.

— Hum! ces trois planchers, fixes ou plus ou moins roulants, manquent singulièrement de sièges, regrette Mme Flore en opérant à son tour le passage avec l'aide du bras de Verduret.

— Toute l'Exposition est un peu en retard et les installations ne sont pas achevées. Les sièges dont vous blâmez l'absence, madame, feront bientôt leur apparition, mais peut-être en nombre plus restreint que ne le souhaiterait la gracieuse indolence féminine. N'oublions pas que nous sommes ici sur un *trottoir* et non dans une sorte de *voiture* sans fin.

— Bah! dit gaiement Bertrande en sautant, avec une légèreté d'oiseau, auprès de son oncle, ces sièges ne feront



L'ARRIVÉE DE LA RAMPE MOBILE.

qu'entraver la circulation de ceux qui veulent ajouter la vitesse de leur propre marche à celle de la plate-forme.

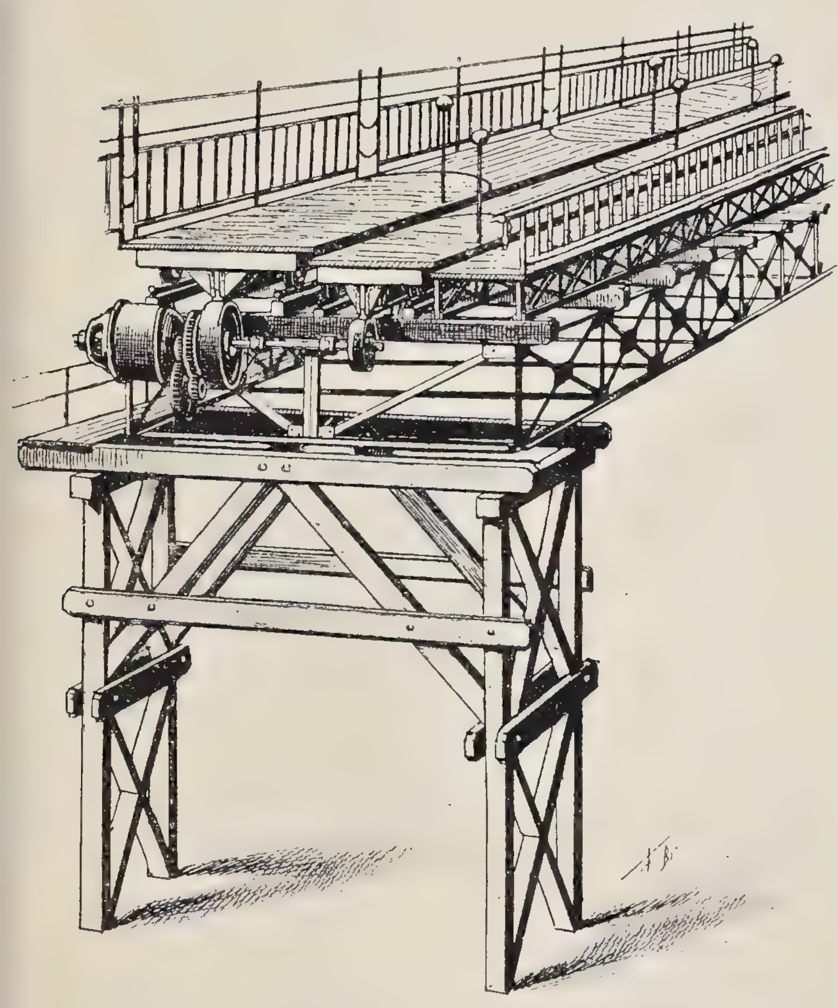
A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900.



LE TROTTOIR ROULANT ET LE CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE

— C'est, en effet, le moyen d'obtenir le maximum de rapidité de translation.

— Et à combien s'élève ce maximum?... Non, non... ne



SUPPORT ET MÉCANISME DE LA PLATE-FORME ROULANTE.

répondez pas, monsieur le prince Laurentieff : vous marcheriez sur les brisées de M. le Grand Panetier, dont le calcul est la spécialité.

— Petite Bertrande, vous savez combien cette appellation ridicule me...

Mais Bêchard, qui commençait à gronder, oublie de poursuivre, saisi qu'il est par sa chère marotte calculatrice. Les mots fâchés lui manquent et sa gronderie esquissée s'achève en un énoncé de la solution du problème par lui mentalement résolu aussitôt que posé par la jeune fille.

— En ajoutant, dit-il, à la vitesse de la plate-forme rapide celle de la plate-forme intermédiaire ou du pas de promenade, on obtient 212 mètres 1/2 à la minute, soit du 12 kilomètres 750 mètres à l'heure, et le tour complet en 16 minutes 1/2. Si l'on prend le pas accéléré, on se trouve faire 232 mètres 2/3 à la minute, 13 kilomètres 960 mètres à l'heure, et le tour en un quart d'heure. Avec le pas gymnastique, on arrive au maximum de 277 mètres 2/3 à la minute, ou 16 kilomètres 660 mètres à l'heure, et on fait le tour de la piste en 12 minutes 36 secondes.

— Superbe! s'écrie Laurentieff avec une admiration qui paraît toute sincère. Vous êtes, monsieur, un barême vivant!

Bêchard se rengorge, quoiqu'il ne saisisse pas bien la valeur de la comparaison marquée par ce mot hiéroglyphique de barême, qui rappelle plus à sa mémoire un crime politique et... préfectoral, sur lequel a été étendu un voile mystérieux, qu'une allusion mathématique à son esprit insuffisamment éclairé. Il n'en est pas moins très satisfait d'avoir produit son petit effet, effet très capable, pense-t-il, d'avoir fait oublier sa chute grotesque de tout à l'heure. Cette intime satisfaction d'amour-propre adoucit l'âpreté de son humeur, et c'est sans l'interrompre d'observations aigres qu'il laisse le mal équilibré cicerone poursuivre la documentation du petit groupe.

§ II

LES DESSOUS DE L'ŒUVRE

— Excellence, dit en s'inclinant respectueusement Laurentieff, je n'insisterai pas sur la genèse de ce Trottoir Roulant, qui porte le nom de « Système de transport Blot-Mocomble-Guyenet ».

— Oh ! un nom très composé !

— Exactement de trois noms propres : celui de l'inventeur du système, M. de Mocomble, et ceux des autres ingénieurs qui lui ont apporté le concours de leurs lumières pour l'élaboration du projet et son exécution. Il y avait bien un Trottoir Roulant à Chicago, et aussi un à Berlin, mais ni l'un ni l'autre ne dépassait trois hectomètres de développement, alors que celui-ci s'allonge sur un parcours de près d'une lieue et résout, de plus, le problème des deux vitesses. Vous voyez que, quoique le premier projet sérieux de chemin marcheur continu, dû à l'éminent architecte de l'actuel Palais de l'Electricité...

— M. Hénard ?

— Lui-même. Vous voyez, dis-je, que, quoique ce premier projet français, rejeté alors comme trop audacieux, date de 1887, c'est-à-dire de treize ans, l'étranger n'a pas devancé la France dans l'application sérieuse et suffisamment vaste pour être probante, de l'idée d'ailleurs enfantée chez elle.

— Je n'en reviens pas. Comment, l'Amérique elle-même, si prompte aux réalisations osées ?...

— L'Amérique, comme l'Allemagne, n'a tenté qu'une application trop timide et surtout trop imparfaite pour que l'on puisse, d'après elle, pronostiquer de l'avenir de ce mode nouveau de locomotion. Avec cette double plate-forme, couvrant 3,500 mètres et fournissant ses deux mouvements avec une régularité rigoureuse, sans arrêts comme sans à-coups, il est permis à l'imagination la plus timorée d'entrevoir relativement prochaine la révolution qui transformera les habitudes de vie dans toutes les grandes villes.

— Oh ! vous allez un peu vite !

— Mais non, Excellence, puisque, sous vos yeux et sous vos pas, la preuve est faite. Sans doute, il y aura des perfectionnements à apporter encore pour rendre tout à fait pratique ce système de transport, mais on est d'ores et déjà autorisé à voir de semblables « trottoirs » courir au-dessus de ceux des grandes artères de circulation citadine, de même qu'on est en droit de concevoir le maximum de vitesse accru par l'adjonction d'une troisième et même d'une quatrième vitesse sur les voies très larges, telles que les boule-

vards. On peut désormais, sans être nullement prophète, envisager le temps où Parisiens, Londonniens, Madrilènes, Viennois, Pétersbourgeois, etc., pour se rendre en quelques minutes à leurs affaires ou à leurs plaisirs, n'auront qu'à mettre le pied sur un élévateur qui les portera au Trottoir Roulant, puis — soit directement, soit par correspondance, avec d'autres reliés à l'aide de passerelles — vers le point de la ville où les appelle leur fantaisie ou leur intérêt... Et cela gratuitement, sinon au début, du moins dès que les frais d'installation auront été couverts.

— Eh bien, et les omnibus?

— Supprimés, rejetés au rang des antiquailles. Supprimées, les poussées dans la boue gluante et les interminables stations sous la pluie, avec un numéro au chiffre désespérant à la main. Seules, les automobiles sillonneront encore les chaussées, que ne traverseront plus que les gens trop affairés.

— Et les habitants du premier étage, proteste Bèchard, ils verront donc tout Paris défiler presque chez eux?

— Ils en seront quittes pour monter plus haut. Ce n'est qu'une habitude à prendre, et les ascenseurs généralisés auront alors mis de plain-pied tous les étages d'une maison.

— Vous verrez que le sixième deviendra l'étage « select »! s'écrie joyeusement Bertrande.

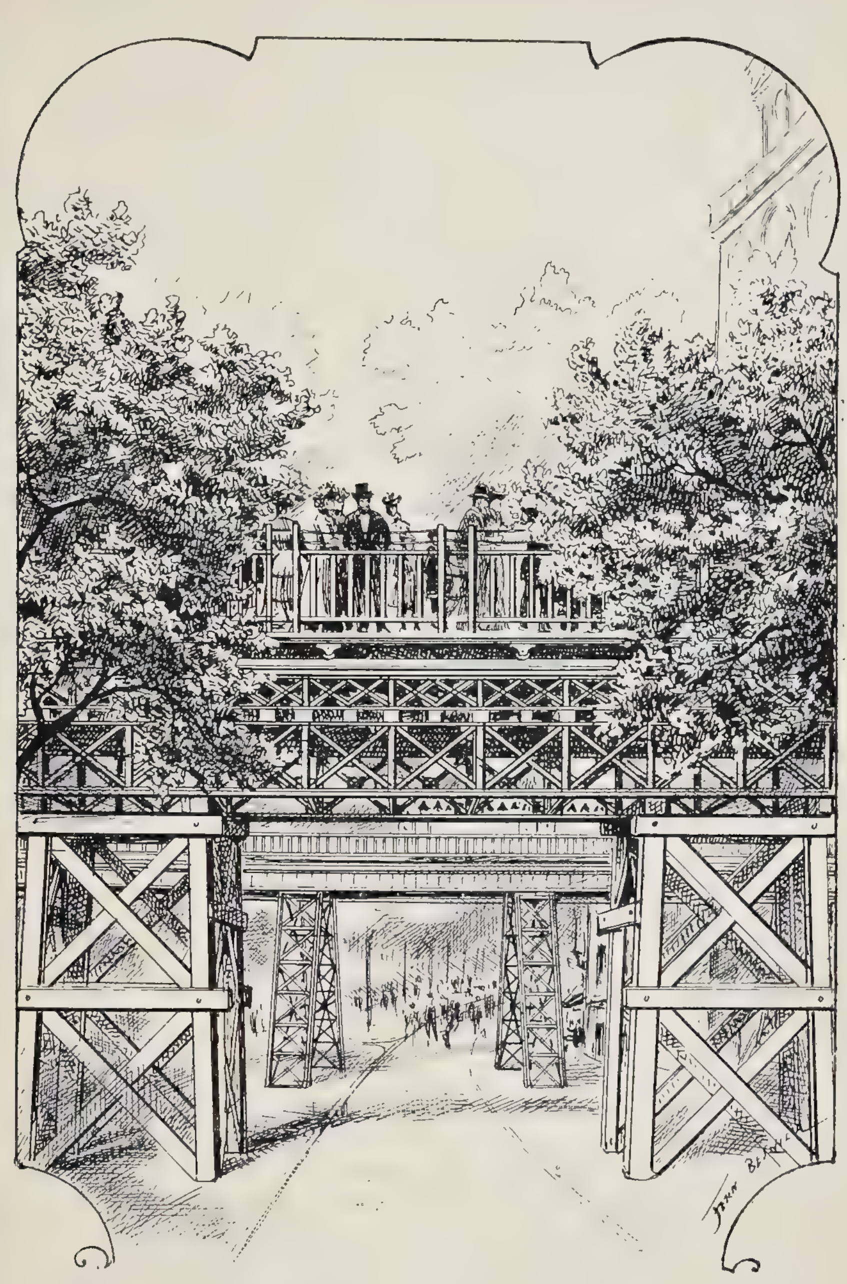
— Ce sera le monde renversé, appuie gaiement Verduret.

— Ou plutôt un anormal préjugé enterré, dit Laurentieff, car il est bien évident que l'air, la lumière, la salubrité et la garantie du « home » familial contre les regards indiscrets croissent à mesure que davantage on s'approche du faîte des immeubles.

— Oh! vous aviez raison de dire que ce Trottoir Roulant serait le point initial d'une véritable révolution!

— Elle n'est pas encore accomplie, Excellence, rien n'étant lent à déraciner comme les habitudes prises, en dépit des pas de géant du progrès. Je voulais seulement vous faire toucher du doigt une des métamorphoses qu'entraînera, au prochain siècle, c'est-à-dire presque demain, la fécondité créatrice de l'esprit humain moderne en constant travail, et... je crois que j'ai réussi.

— Trop, malheureux, car c'est me donner d'amers et



Vue d'ensemble du Trottoir Roulant.

cruels regrets d'avoir déjà tant vieilli. Que le monde sera curieux à contempler seulement dans trente ans!... Mais, hélas! je ne serai plus là.

— Vous y serez, Excellence; mais la Parque dût-elle avant ce terme trancher le fil précieux de vos jours, vous n'auriez pas le droit de vous plaindre, votre génération ayant assisté à la transfiguration de l'univers par la mise en pratique de la vapeur et de l'électricité... Mais redescendons, s'il vous plaît, de l'avenir au présent, et de la vision de Paris entier roulant à ce premier chemin qui marche.

— Je serais, en effet, curieux de me rendre compte du mécanisme...

— De cette plate-forme promeneuse? Ah! parbleu, il se voit de reste : on n'a qu'à regarder d'en bas. Vous n'y voyez donc pas clair?

— J'ai la prétention de n'être pas plus myope que vous, mon cher Bêchard; seulement je me méfie de ce que mes yeux me disent lorsqu'ils sont arrêtés à la surface des choses, comme c'est ici le cas.

— Les miens, déclare péremptoirement le farinier, ne m'ont jamais trompé; aussi m'en rapporté-je à ce qu'ils constatent et à rien autre. Au sujet de ce Trottoir Roulant, par exemple, j'ai parfaitement vu qu'il est construit à l'instar d'un train de marchandises auquel ne seraient attelés que des « trucs ». On en voit toutes les roues tourner sur le rail : il n'y a donc pas d'erreur possible. Il doit y avoir dessous des mécaniques qui actionnent tout ou partie de ces roues, comme dans les locomotives, et mettent tout le système en mouvement; c'est clair comme le jour, n'est-ce pas, monsieur Laurent...?

— *Tieff*, je vous prie.

— Laurentieff, soit.

— Et *prince*, si cela ne blesse pas trop vos lèvres démocrates.

Bêchard hausse les épaules.

— Eh! prince Laurentieff si vous voulez; peu m'importe sous quels titre et nom vous me direz que j'ai raison.

— J'ai, au contraire, le regret de vous dire que vous vous trompez du tout au tout sur la façon dont est actionnée la plate-forme à deux vitesses de 1900. C'est même là le point

très particulièrement intéressant de l'invention de M. de Mocomble. Ce que vous venez de définir, c'est exactement le principe du Trottoir Roulant de Chicago. Celui-là était, en effet, un véritable train pourvu de moteurs faisant mouvoir les roues sur des rails fixes, absolument comme dans le Decauville électrique que nous venons de quitter. C'est bien à cause de cela, précisément, que la plate-forme mobile de Chicago a subi, après sa mise en service, de si fréquentes anicroches. Les moteurs, entraînés dans le mouvement général qu'ils produisaient, étaient exposés à faire des avaries qui, pour être réparées, nécessitaient le démontage de certaines parties du trottoir ambulant, et ils y étaient d'autant plus exposés que leur surveillance était presque impossible en cours de route... Et ce n'était qu'un train continu d'une longueur de 300 mètres! Le principe du système Blot-Mocomble-Guyenet est tout à fait l'inverse. A Chicago et ailleurs, c'étaient les roues qui, mises en mouvement sur les rails fixes faisaient marcher les trucs automobiles et la plate-forme qu'ils supportaient. Ici, à Paris, ce sont des moteurs et des roues fixes qui font avancer le rail ou « poutre axiale ».

— Par exemple! proteste violemment Bèchard; mais on voit...

— Ce que vous voyez tourner en avançant, ce sont de simples galets de support destinés à donner la stabilité à la plate-forme. Les agents de translation, vous ne les voyez pas; et voici en quoi ils consistent. Des moteurs fixes, au nombre de cent soixante-dix, sont dissimulés dans la charpente du viaduc, en des places où il est aisé, en tous temps, de surveiller leur fonctionnement. Chacun de ces moteurs actionne un galet de friction, également fixe, qui vient s'appuyer sur le rail axial fixé au-dessous du trottoir. Or, c'est cette série de galets qui, tournant d'un mouvement uniforme, fait avancer le rail. C'est donc, comme vous voyez, l'inverse de ce qui se passe pour un train de chemin de fer et de ce qui avait lieu dans les précédents essais de plate-forme continue mobile.

— Très ingénieux et très simple, en vérité, applaudit Verduret. Seulement, il fallait le trouver... C'est comme le fameux œuf de Colomb.

Et, d'un ton de bonhomie triomphante, en s'adressant à Bêchard :

— Allons, mon cher saint Thomas, avouez qu'il est quelque fois prudent de ne pas s'en rapporter au seul témoignage de ses yeux...

Le farinier se drape dans un digne mutisme et Verduret poursuit :

— Mais, ce rail, cette poutre axiale qui est l'âme du système, il ou elle ne peut être rigide sur une grande étendue, à cause des courbes.

— Evidemment, Excellence; de même que la plate-forme trottoir est nécessairement articulée pour pouvoir s'infléchir selon les sinuosités du parcours.

— Pourtant, je ne vois pas de solution de continuité sur ces trottoirs?

— C'est que le mode d'articulation est à peu près invisible, et ce mode, le voici... Je vous le dessine à grands traits pour mieux vous le faire comprendre. Les deux plates-formes mobiles sont composées d'une suite de trucs de deux espèces, j'ai envie de dire de deux sexes. Chacun des trucs mâles, terminé aux deux extrémités en demi-cercle, est fixé, vers l'avant et vers l'arrière, tous les 4 mètres, au rail axial qui l'entraîne dans sa marche. Entre le point de contact *arrière* d'un de ces trucs et le point de contact *avant* du suivant, l'espace libre est occupé par un truc, que j'appellerai femelle, et dont les deux extrémités sont creusées en demi-cercle pour emboîter exactement les convexités hémicirculaires de ses deux voisins. Ce truc intermédiaire femelle n'a aucun point de contact avec l'axe axial; il est emporté dans le mouvement général par la seule poussée du truc mâle qui le suit. Vous voyez tout de suite, la fonction de liaison harmonique dans les courbes de ce truc, qui est à la fois indépendant du rail directeur et esclave de ses deux compagnons immédiats.

— Bigre, c'est de la polyandrie! s'écrie avec un gros rire le manufacturier retiré.

— Oui, répond sur le même ton le prince-mécanicien, oui, si l'on considère la situation du truc intermédiaire; mais c'est de la pure bigamie si l'on prend pour objectif le truc mâle...

— Qui se trouve faire le panier à deux anses, c'est ma foi vrai! Ah! prince, prince, vous avez décidément de drôles de façons d'expliquer les choses... Mais glissons, n'insistons pas! Dites-moi plutôt comment on est parvenu à régler les moteurs, de sorte qu'ils impriment à chaque plate-forme une vitesse différente.

— Tous les galets de friction sont animés d'une égale vitesse de rotation.

— Alors, les deux plates-formes devraient marcher aussi vite l'une que l'autre.

— Nullement, et c'est là qu'apparaît l'excellence du système de rails se déplaçant sur des galets à essieu fixe. Il suffit, la circonférence étant fonction du diamètre, comme disent les mathématiciens, de donner aux galets des diamètres différents pour obtenir des vitesses proportionnellement différentes. Ainsi, les galets de friction de la plate-forme à grande vitesse ayant $0^{m}70$ de diamètre, alors que ceux de la plate-forme à petite vitesse n'ont que $0^{m}35$, il s'ensuit qu'un tour des premiers fait faire au rail qu'ils portent le double du chemin que font couvrir chaque tour des seconds à l'axe de la plate-forme intermédiaire.

— C'est lumineux!

— Comme tout ce qui est simple, Excellence. Maintenant, passons à la force motrice.

— Elle provient, sans doute, de l'usine des Moulineaux, comme celle qui actionne le chemin de fer électrique?

— Oui, et les câbles qui la transportent représentent le joli chiffre de 40.000 kilogrammes de cuivre. Le courant, qui arrive triphasé de l'usine, est transformé en courant continu de 500 volts à la même sous-station centrale qui fournit le courant continu au chemin de fer électrique. Mais, comme le démarrage du Trottoir est bien plus difficile et exige une beaucoup plus grande dépense de force que celui des trains du Decauville modèle 1900, on a usé d'appareils spéciaux — des transformateurs tournants — qui permettent d'employer, pour le moment du démarrage, un courant à tension croissante.

— Voyez, tout de même, observe Verduret, comme les vraies difficultés sont justement là où le public ne les imagine pas.

— Il y a donc de mis en œuvre, dans la sous-station centrale, pour le service de la plate-forme à deux vitesses, deux commutatrices de 600 kilowatts et les deux transformateurs tournants dont je viens de vous parler, lesquels sont également de 600 kilowatts.

— Et, demande Bèchard pour couper court à ces détails techniques qu'il juge plutôt oiseux, combien ce Trottoir Roulant peut-il porter à la fois de personnes?

— Vous parlez, n'est-ce pas, de la seule plate-forme à grande vitesse?

— Evidemment, puisque la partie fixe n'est qu'un quai d'embarquement et la plate-forme à petite vitesse un simple plancher intermédiaire.

— Je vous répondrai donc que cette plate-forme peut contenir 8.000 personnes : soit une approximation de 25.000 promeneurs à l'heure, ou 375.000 pour la journée complète, de huit heures du matin à une heure du matin.

— Oh! le soir, elle ne doit pas avoir beaucoup d'amateurs, car je ne vois pas le plaisir que l'on pourrait goûter à rouler ainsi dans la nuit.

— D'abord, la nuit n'existe pas pour le Trottoir Roulant qui est splendidement éclairé par des lampes à arc suspendues dans les arbres, tout le long de son parcours ; et puis, c'est en réalité le soir que le spectacle de cette Exposition, si fériquement lumineuse, est le plus merveilleux.

— Alors, questionne Bertrande, le Trottoir Roulant est donc un nouveau Juif-Errant qui ne s'arrête jamais?

— Jamais, mademoiselle, tant que les portes de l'Exposition sont ouvertes. Il ne se repose que la nuit, après que le dernier visiteur a quitté le vaste champ clos de la grande Fête du Travail et jusqu'à ce que le premier visiteur du lendemain matin ait fait contrôler son ticket à l'une des cinquante-six portes de cette Thèbes électro-cosmopolite... Je crois, Excellence, mesdames et... mossieu Tout-Court, vous avoir dit, au sujet de ce très curieux et prometteur système de transport, les quelques choses importantes qu'il est nécessaire que vous sachiez. Avez-vous quelque autre question à me poser ou quelque observation à me faire?

— Je ne vois pas trop, dit Verduret, sinon que je m'émerveille de l'esprit de décision de M. Picard qui osa prendre la

responsabilité de confier à une telle innovation le service de transport du public... Car, enfin, cela s'est vu des systèmes nouveaux qui ne rendent pas ce qu'en espéraient les auteurs... Il aurait bien pu ne pas marcher, ce Trottoir Roulant !

— Excellence, M. Picard est trop habile ingénieur pour risquer de se tromper aussi lourdement. Il savait, après avoir étudié les plans des ingénieurs, que cette plate-forme marcherait, et, dans les meilleures conditions. Mais, quelle que fût à cet égard sa certitude dès le premier jour, il est trop prudent, malgré tout, pour « acheter chat en poche », comme dit un assez bizarre proverbe français. Il a donc exigé, avant d'accorder la concession de terrains et l'autorisation nécessaires, que MM. de Mocomble, Blot et Guyenet lui donnassent la preuve de la viabilité certaine de leur grandiose projet. A cet effet, ces messieurs ont dû préalablement construire, à Saint-Ouen, une plate-forme d'expérience de 400 mètres de développement. Cette première réalisation provisoire du système de translation à deux vitesses a été soumise aux essais les plus sévères et, comme elle en est sortie triomphalement victorieuse, la responsabilité de M. Picard, comme le dit Votre Excellence, était entièrement mise à couvert. Vous remarquerez aussi que, dans l'installation de ce Trottoir Roulant — qui constitue un progrès pratique considérable, puisqu'il supprime les attentes des foules localisées aux gares, les dangers de déraillement et de rencontre de trains, tout en laissant aux voyageurs l'absolue liberté de s'arrêter où et quand ils veulent — toutes les précautions ont été prises pour assurer la sécurité la plus complète de chacun : un petit pas à gravir impose l'attention pour passer d'une plate-forme à une autre, et celle de vitesse supérieure déborde de quelques centimètres sur sa voisine, afin d'éviter tout danger provenant du plus infime écartement à vide entre les deux trottoirs. Vous voyez comme les poteaux d'appui sont fréquents et quelle solide balustrade borde, de chaque côté l'ensemble du système... Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Rien, déclarent en même temps Verduret, Bèchard et Bertrande.

— Moi, fait Mme Flore avec une moue réfléchie, ce que

je vois de plus clair dans ce Trottoir Roulant, c'est qu'on y a trouvé le moyen d'utiliser les galets, et je demandais justement à mon mari, la première fois qu'il m'a conduite en

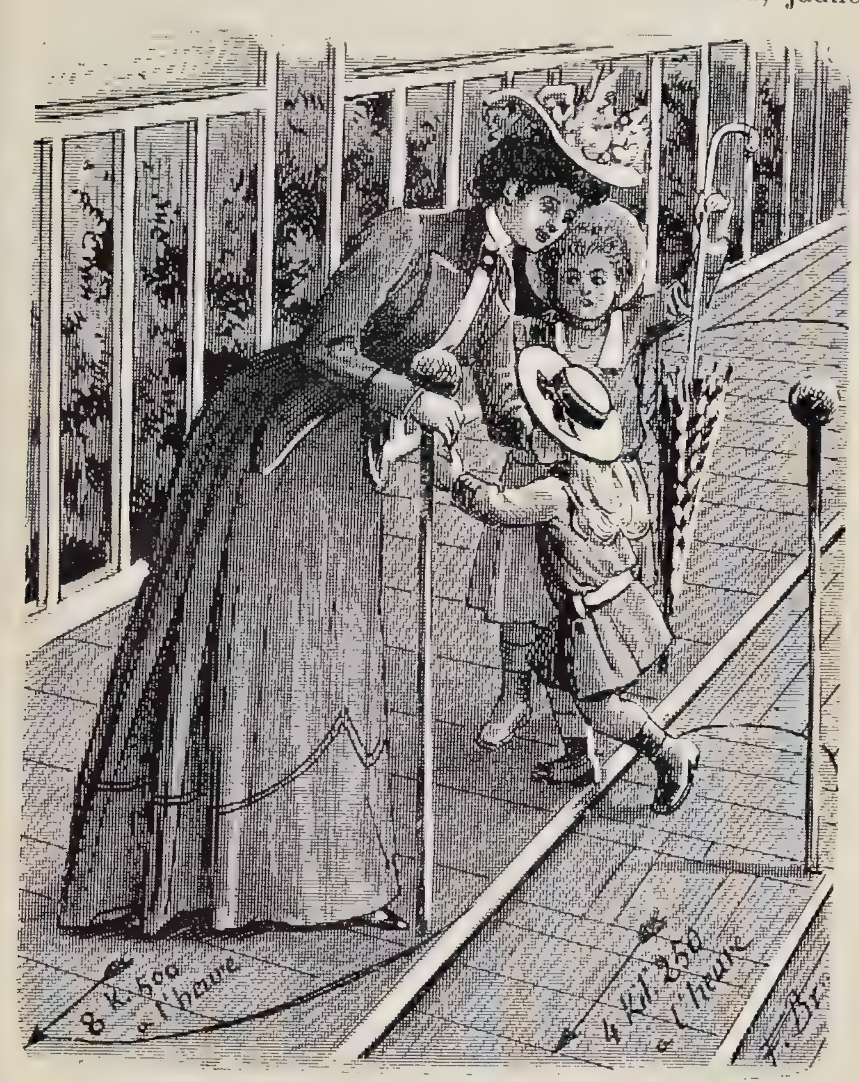


Voyageur sur la plate-forme.

train de plaisir à Fécamp, à quoi on pouvait bien faire servir cette masse de cailloux arrondis qui semble mise là exprès pour donner des entorses aux baigneurs. Je vois avec plai-

sir que, grâce à ce progrès de l'industrie, on arrivera maintenant à en débarrasser nos plages, et...

— Mais, tais-toi donc! crie à sa femme Bêchard, jaune



Trottoir Roulant. — Assaut de la deuxième plate-forme.

de dépit. Tu n'as donc pas compris que ce que MM. les ingénieurs appellent galets, ce n'est pas autre chose que de petites roues de chemin de fer! Tu devrais au moins réflé-

chir avant de dire de ces énormités qui font rire de nous !

— Ne te fâche pas, Aristide. Après tout, nous ne sommes pas plus l'un que l'autre allés à l'École polytechnique : on peut bien se tromper !

Le farinier, humilié en sa moitié, serre les poings et les lèvres de colère contenue. Il se dispose, pour la seule galerie, à dire vertement son fait à une trop étourdie conjointe, lorsque Laurentieff lui rend le service de l'interrompre.

— De la méprise de madame sont seuls coupables les ingénieurs dont l'esprit de comparaison est vraiment par trop élastique, déclare Laurentieff avec le plus grand sérieux. Je vous demande en conscience quel rapport il y a entre leurs petites roues parfaitement circulaires et ces débris de roche usés par le frottement... qui le sont si peu ?

— Là, tu vois, Aristide, monsieur le prince me donne raison.

— Les dames ont toujours raison, madrigalise galamment le singulier cicerone monomane, en adressant à la grosse farinière enchantée, un salut très... Comédie-Française.

Il reprend aussitôt, en se tournant vers Verduret :

— Excellence, avant d'abandonner ce sujet du Trottoir Roulant et de quitter avec vous ce plancher mobile pour le sol immobile, voulez-vous me permettre de remonter le temps de treize années et de vous dire les quelques mots que je vous ai annoncés tout à l'heure, concernant :

§ III

UN VIEUX PROJET SIMPLISTE

— Celui qu'avait proposé alors, nous avez-vous dit, M. Eugène Hénard, l'auteur de l'étincelant Palais de l'Electricité?

— C'est cela même, Excellence.

— Et qui fut rejeté par la Commission de l'Exposition de 1889?

— Qui le considéra comme une utopie, sans doute, parce que, complètement nouveau, l'idée n'avait été consacrée réalisable par aucune tentative faite à l'étranger. Si je désire vous entretenir de ce projet — mort-né, malheureusement, car, s'il eût vu le jour, la France aurait eu l'honneur de la première application en même temps que de l'idée — c'est que je n'ai pas oublié les objections formulées, en prenant... pied sur le Trottoir Roulant, par M. votre Grand Panet... Pardon! je veux dire par M. Tout-Court. Ces objections visaient, si j'ai bonne mémoire, la fatigue de l'ascension du viaduc sur lequel courent la plate-forme à deux vitesses, le nombre insuffisant de gares d'accès, et le léger débours exigé pour être ici admis.

— Parfaitement, approuve avec force, conviction, autorité et majestueuse dignité, le farinier d'Essonnes.

— Eh bien, poursuit Laurentieff, je soumets à votre appréciation le titre explicite du projet de M. Hénard. Ce titre, le voici : « *Projet de train, portant plate-forme sans fin au ras du sol, pour l'Exposition de 1889, système breveté, s. g. d. g., destiné à obtenir la suppression de la fatigue des visiteurs.* »

— Au ras du sol?... Tiens, tiens!

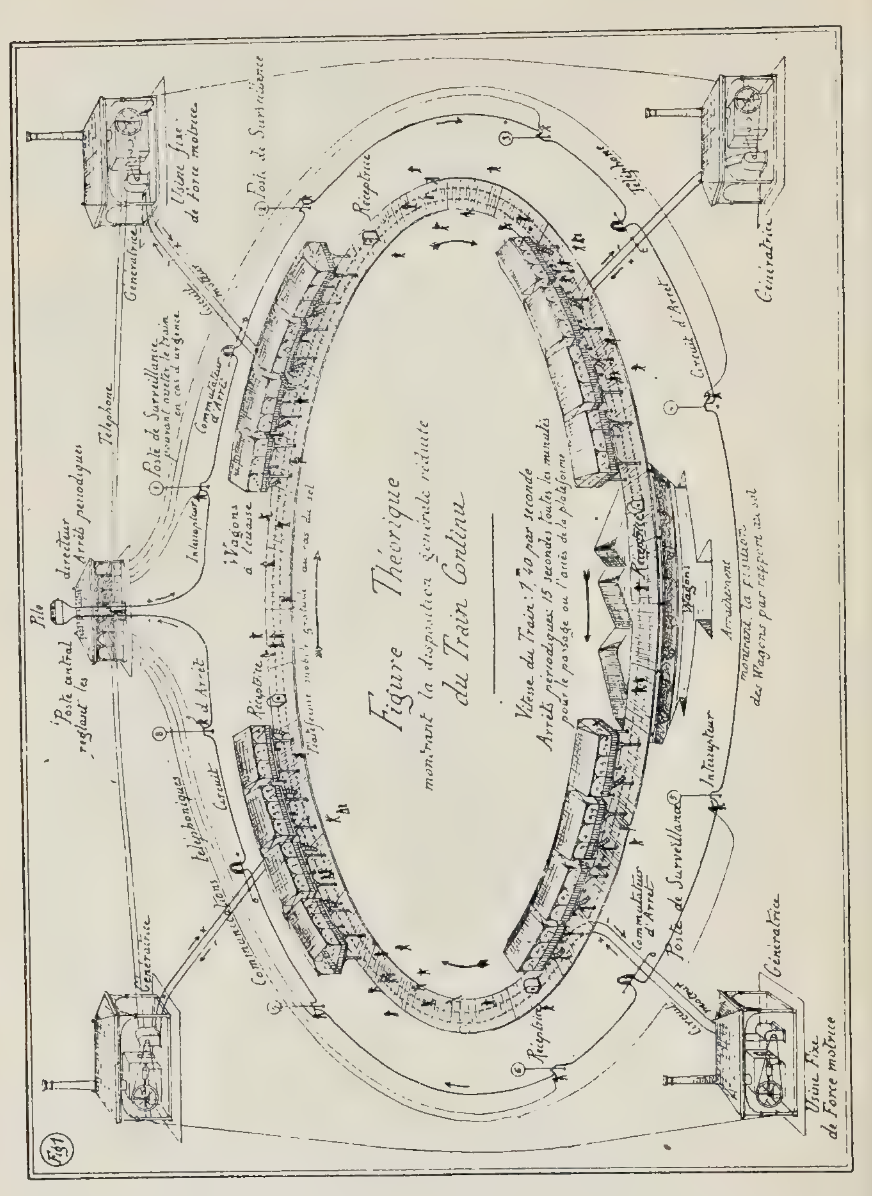
— J'ajouterai ces trois mots que l'auteur a omis dans le titre, et qui ont leur importance : « *Et d'usage gratuit.* »

— Diable!... Mais, dites-donc, Bêchard, voilà qui répond à la fois à tous vos desiderata!

— Etonnemment, c'est vrai.

— Dans l'étude qu'il a rédigée en 1887 sur son projet, M. Hénard fait, en ces termes, autant que je m'en puisse souvenir, le procès des planchers roulants sur viaduc. « Cette colossale machine, dont l'idée a été émise en Amérique, outre qu'elle est d'un fonctionnement très aléatoire, coûterait fort cher, ce qui serait un de ses moindres inconvénients. Une pareille construction présenterait un aspect déplorable : ce long viaduc indéfini, avec ses milliers de piliers, couperait toutes les lignes et toutes les perspectives des Palais et des Jardins. Non seulement les embarras des stations, au point de vue de la formation de la foule, ne se-

raient pas évités, mais le promeneur, astreint à gravir souvent des escaliers d'accès, perdrait dans le sens vertical



l'économie de fatigue que la plate-forme lui aurait procurée dans le sens horizontal. »

— Ma parole d'honneur, opine gravement Bèchard, je n'aurais pas dit mieux !

— M. Hénard serait heureux de vous entendre ! affirme Laurentieff avec une gravité égale à celle du farinier.

Et il continue :

— Après avoir ainsi fait la critique du système à viaduc, l'auteur du projet de 1887 propose de « mettre la plateforme au ras du sol, de façon à la rendre presque invisible de loin et accessible gratuitement sur tous les points de son parcours. »

— Et on n'a pas donné suite à ce merveilleux projet? Ceux de qui l'acceptation en dépendait étaient donc insensés ou aveugles ?

— Ils se sont arrêtés, tout simplement, à la grave objection qu'un plancher mobile et continu au niveau du sol formerait une barrière permanente à la circulation générale.

— Très juste. Je n'y pensais pas.

Projet de train continu pour l'Exposition de 1889.

— M. Hénard y avait pensé et répondait : 1° que sa plate-forme n'aurait qu'une très faible vitesse permettant aux gens alertes et pressés de la franchir à leur guise ; 2° que pour les personnes craintives ou peu ingambes, de fréquents arrêts de courte durée (quinze secondes toutes les minutes) permettraient de la traverser n'importe où ; 3° que, de distance en distance, des passerelles aériennes offriraient en outre des moyens de passage permanents et indépendants du système.

— Au fait, j'allais le dire, approuve le farinier d'un air docte.

— Comme moyen d'exécution, c'était la simplicité même : une tranchée sans fin, profonde de 1ᵐ45, large de 2ᵐ85, au fond de laquelle est posée une voie ordinaire de chemin de fer. Sur cette voie roule une suite continue de trucs empruntés au matériel des Compagnies et sur laquelle est disposé le plancher. M. Hénard répondait d'avance à la critique que formulait tout à l'heure madame au sujet du manque de places assises, tout en compensant les frais pris à sa charge par l'administration et résultant de la gratuité du transport pour le public : il imaginait des wagons à terrasse avec tentes et places assises payantes, sortes de petits bars ambulants qui eussent été, je crois, très courus par les visiteurs. La plate-forme roulante, d'autant plus économique que le principal du matériel eût été pris en location, n'avait, il est vrai, qu'une seule vitesse, et une vitesse très modérée (1ᵐ40 par seconde) ; de plus, elle comportait de nombreux arrêts qui augmentaient la durée du parcours ; mais elle offrait d'autre part tant d'avantages pratiques, était si minutieusement étudiée, qu'il est regrettable que ce simpliste projet n'ait pas été réalisé en 1889. Paris aurait pris ainsi une avance complète sur Chicago et Berlin, tandis qu'il n'a, cette année, que la gloire — très grande, d'ailleurs — de montrer au monde accouru la première application sérieuse, vaste et de fonctionnement parfait de l'idée si intéressante et de grand avenir du *chemin qui marche*... Mais, je m'aperçois, Excellence, que j'ai eu l'honneur de si bien captiver votre attention depuis près d'un quart d'heure que nous voici presque revenus à notre point de départ sans que vous ayez jeté un coup d'œil sur les nombreux palais

d'exposition et autres que nous avons longés pendant ma causerie. Voulez-vous recommencer ce petit voyage en touriste uniquement occupé de contempler les sites traversés?

— Non. Je suis charmé de connaître si bien, grâce à vos claires explications, ce Trottoir Roulant à deux vitesses dont on parle tant depuis deux ans; mais nous reviendrons faire un autre jour le tour d'amateur que vous nous proposez, prince Laurentieff. En ce moment, le digne centenaire doit nous attendre, pour nous montrer, le Palais du Mexique, et je serais trop désolé de mettre sa complaisante patience à l'épreuve.

— Vous avez raison, Excellence. Un tel homme a droit à un respect et à des égards plus grands qu'aucun autre humain, Sa Majesté le Tzar exceptée. Un illustre ministre tel que vous se disqualifierait aux yeux de tous les savants de l'univers s'il faisait attendre... Archimède !

— C'est cela, ne faisons pas attendre Archimède, acquiesce Verduret avec une bonhomie souriante et apitoyée, pendant que son ami le farinier tourne brusquement le dos en haussant les épaules. Pour un esprit aussi solidement équilibré qu'il juge le sien, la folie n'est pas un mal digne de pitié; c'est une tare ne comportant que le mépris à l'égard de qui en est atteint.

Cependant, en attendant le moment de quitter le Trottoir Roulant à la station de la passerelle de l'avenue Rapp, endroit de descente le plus rapproché du Palais du Mexique, Laurentieff reste rêveur.

Tout à coup, comme un homme qui prend un grand parti, il se tourne résolument vers Verduret et lui dit d'un ton de prière :

— Excellence, voudriez-vous daigner exaucer un de mes souhaits les plus ardents ?

— Parlez, prince, invite le manufacturier retiré en essayant de se donner de grands airs de dignité condescendante qui ne vont guère à sa grosse face réjouie.

— Eh bien, implore le mécanicien, je vous supplie timidement de me permettre de vous accompagner jusqu'au Mexique et de vouloir bien me faire l'insigne honneur de me présenter au plus grand savant des temps antiques que vous avez le bonheur d'avoir pour cicerone.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher prince ! Je serai trop heureux de vous faire ce plaisir.

— Merci du fond du cœur, Excellence! s'écrie Laurentieff avec une expression d'infinie reconnaissance.

Bertrande regarde Laurentieff d'un air de stupéfaction si intense que son oncle lui dit à l'oreille :

— Ne fixe pas ainsi ce malheureux : il faut flatter sa manie... et le plaindre, vois-tu, car il est douloureux de voir sombrée une aussi belle intelligence.

Mais le conseil de l'oncle est sans effet, et il est évident que l'étonnement de la jeune fille ne fait que s'accroître lorsqu'elle voit Laurentieff quitter, avec le petit groupe provincial, le « chemin qui marche », se diriger vers la berge de la Seine voisine du pont de l'Alma, et se disposer à faire, en compagnie des deux couples...





CHAPITRE III

UNE VISITE AU MEXIQUE

§ Ier

ARRIVÉE SENSATIONNELLE

Comme notre quatuor visiteur quitte le Trottoir Roulant, Laurentieff, après avoir pris les devants pendant quelques pas, se retourne vivement, et, levant les deux bras, s'écrie :

— Arrêtez !

— Pourquoi ? demande Verduret.

— Parce que je ne souffrirais pas, Excellence, qu'un ministre de Sa Majesté le Tzar Nicolas, mon auguste et bien-aimé Maître, aborde le territoire d'une république américaine pédestrement, comme le commun des mortels.

— C'est pourtant ainsi qu'avant de vous recontrer pour la seconde fois, nous avons visité les Pavillons des Puissances étrangères.

— Ceux qui vous guidaient alors ignoraient évidemment votre haute qualité, comme je l'ignorais moi-même lorsque vous êtes venu interrompre, l'autre jour, ma faction au pied du pylône de ma grande Œuvre, le pont de l'Alliance. Aujourd'hui que je sais qui j'ai le grand honneur de conduire à travers les merveilles de l'Exposition de 1900, je n'entends pas que, moi présent, soit renouvelée une pareille déroga-

tion aux égards dus à un des premiers serviteurs de l'Empereur... Daignez prendre patience un court instant, Excellence; je vais faire avancer nos équipages.

Et Laurentieff tire un son modulé d'un sifflet qui lui pend au cou.

— Voyons, mon cher prince, pour faire quelques pas, ce n'est pas la peine, dit avec complaisance Verduret qui ne peut s'empêcher de sourire à cette nouvelle idée baroque du pauvre cerveau fêlé.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, où les prendriez-vous, vos équipages?

— Les voici, Excellence.

De la main, il montre dix gaillards à face d'ébène qui accourent, armés de cinq longues perches que, par couples, ils portent sur l'épaule. Au milieu de chacune de ces perches est suspendu un siège assez primitif.

— C'est ça que vous appelez nos équipages?

— Ce sont les seuls, avec les banaux fauteuils roulants à cinquante deux sous l'heure, qui soient autorisés dans l'intérieur de l'Exposition. Ce sont les *filanzanes* de Madagascar et les porteurs sont des Sakalaves...

— Mais... comment sont-ils ici, à point nommé?

— Votre Excellence oublie qu'il existe en moi un être mystérieux qui a un don de divination étrangement affiné. J'avais, ou plutôt, c'est lui qui avait prévu que nous nous arrêterions à cette gare du Trottoir Roulant. Lui et moi avons pris nos précautions en conséquence.

— Va pour les filanzanes! consent Verduret en prenant place dans l'africaine chaise à porteurs.

— Cela va être amusant comme tout! déclare Bertrande en s'installant dans la sienne.

— Et nous coûter les yeux de la tête! grommèle le farinier économe en aparté.

— Aristide, lui crie sa conjointe, je me fais l'effet de la reine Ranavalo... Mais je trouve le siège un peu étroit.

Sur un geste de Laurentieff embarqué à son tour dans le cinquième véhicule indigène, les dix Malgaches font sauter l'extrémité des perches sur leur épaule droite et partent au pas de course.

— Que c'est drôle d'être balancé là-dedans! énonce de sa

voix claire la nièce de Verduret. Quel dommage que ce soit pour si peu d'instants !

— Mademoiselle, lui répond le prince-prolétaire, nous prolongerons votre plaisir en faisant ainsi tout le tour du Palais du Mexique.

La course continue quelques instants.

— Oh là! oh là!... doucement! gémit tout à coup Mme Flore... Ça me tourne !... Je vais avoir le mal de mer !...

— Au pas! commande aussitôt Laurentieff, immédiatement obéi.

Sur ses indications, les filanzanes marchent désormais deux par deux, avec un léger intervalle. Leur ordre forme ainsi un parallélogramme dont le pseudo-prince fait occuper le centre de figure par ses propres porteurs. De la sorte, en élevant autant qu'il le peut sa voix cassée au timbre sourd, il parvient à se faire entendre de tous ses compagnons à la fois. S'adressant d'abord à la femme du maître du moulin :

— Vous venez de ressentir, dès les premiers pas, madame, un effet que n'ont pas oublié nombre de militaires du corps d'occupation de Madagascar, lesquels ont usé de ce mode de transport soit pour se rendre de la côte à Tananarive, soit pour rallier les postes de l'intérieur. Beaucoup qui n'avaient eu que le « cœur doux », comme disent les marins, au cours de la longue traversée, ont failli avoir le plus complet mal de mer en escaladant en filanzane les sentiers escarpés de la Grande Ile. C'est surtout au moment où les porteurs se relaient, faisant, sans cesser de courir, sauter la perche de leur épaule sur celle de leur remplaçant, que la petite plongée qui en résulte produit le vertige caractéristique analogue à celui que cause le roulis du navire. Mais, ici, à l'Exposition, ce mode de transport ne peut provoquer ces sensations particulières, les porteurs allant presque toujours au pas, et n'ayant pas à escalader d'accidents du sol.

— Pourtant, réclame Mme Flore, j'ai parfaitement éprouvé...

— Permettez-moi de vous dire, madame, que vous êtes d'une susceptibilité toute... imaginaire, comme ces personnes qui commencent à se croire atteintes du mal de mer lorsque

le paquebot est encore au bassin, immobile sur ses amarres, au long du quai d'embarquement... Mais voici, tant était courte la distance à franchir, que nous avons entamé déjà



Les filanzanes de Madagascar.

notre tour extérieur du Pavillon de l'Exposition mexicaine... Au petit pas, les Malgaches !

— Ah ! ah ! nous allons donc retrouver notre aimable et docte centenaire, songe Verduret avec satisfaction.

— Regardez bien ce Palais du Mexique, poursuit Laurentieff. C'est du plus pur style néo-grec, ce que nous a donné là l'éminent architecte mexicain, M. Anza, et c'est de sa part de l'excellent modernisme. C'est dans ce style, en effet, que sont construites la plupart des riches demeures et des édifices récents de Mexico et des autres grandes villes de la République.



Les Mexicains en 1830.

— C'est drôle... Je me rappelle très bien qu'en 1889 le Mexique avait au Champ de Mars un superbe Palais... qui n'avait, comme architecture, pas le moindre rapport avec celui-ci.

— Vos souvenirs sont fidèles, Excellence. Cette grande nation transatlantique nous avait alors montré un très beau spécimen de l'art aztèque, qui constitue l'antiquité mexicaine, comme le gallo-romain forme celle de la France. Cette fois, le gouvernement du général Porfirio Diaz a voulu montrer dans un cadre du présent ce pays qui est sorti,

avec une si belle énergie et une si complète réussite dans le progrès, des langes anarchiques du passé d'hier; ce pays qui, en son développement agricole et industriel, n'a plus qu'un vague lien historique avec le lointain passé des anciens maîtres du sol. N'oublions pas que la rétrospectivité de cette superbe Exposition de 1900 ne porte que sur la durée du siècle qui se meurt — et que, par conséquent, c'est le monde tel qu'il s'est développé depuis cent ans qui doit y être représenté, et non des souvenirs des périodes antiques, si ce n'est à titre d'exceptionnels points de comparaison. En 1889, c'était un magnifique Palais Aztèque, évoquant les splendeurs de l'ancien empire de l'Anahuac, qui triomphait non loin de la rive de la Seine; aujourd'hui, c'est un spécimen des palais qu'élève, sur les ruines des temps révolus, une des républiques les plus modernes et les plus prospères du Nouveau-Monde.

— Je comprends, opine Verduret d'un air entendu.

— Ce Palais — qui comprend toute la très importante exposition du Mexique, occupe un rectangle de 60 mètres de long sur 28 mètres de large, et dont les deux extrémités sont arrondies en rotonde.

— Oui, je vois. C'est étonnant ce que tout cela vous a un air familier « premier empire ».

— Assurément, puisque la caractéristique de l'art, pendant la glorieuse ère de transition napoléonienne, était le retour — pas toujours très réussi — à l'antiquité grecque. Ce Palais est intérieurement un vaste hall. Des deux rotondes quiforment les petits côtés arrondis du rectangle, celle qui fait face au pont de l'Alma (et qui contient le musée de peinture et de sculpture) constitue le superbe salon de réception; la rotonde opposée contient un bel escalier à double révolution conduisant à la galerie qui court, à hauteur d'étage, autour du hall central. En ce moment, nous doublons — j'emploie l'expression maritime pour flatter le goût que professe madame pour le malaise nautique — cette rotonde-vestibule, et nous voici, au long de la Seine, devant la façade principale du Palais.

— Oh! mais, elle me semble ravissante, cette façade! s'extasie Verduret, avec la prudence d'un sage qui n'ose s'en rapporter à ses seules lumières.

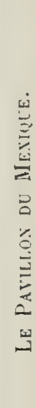
— Excellence, vous pouvez affirmer sans crainte, et j'admire la grande modestie d'un goût aussi sûr que se montre le vôtre. Cette façade principale, avec sa loggia limitée par une colonnade d'une très belle venue, presque imposante, même, est, en effet, du plus joli effet en sa très savante et élégante pureté technique.

Verduret, ainsi complimenté sur la justesse artistique de son coup d'œil et la qualité de ses appréciations spontanées, éprouve une intime satisfaction d'amour-propre qui lui fait se caresser le menton non sans quelque vanité.

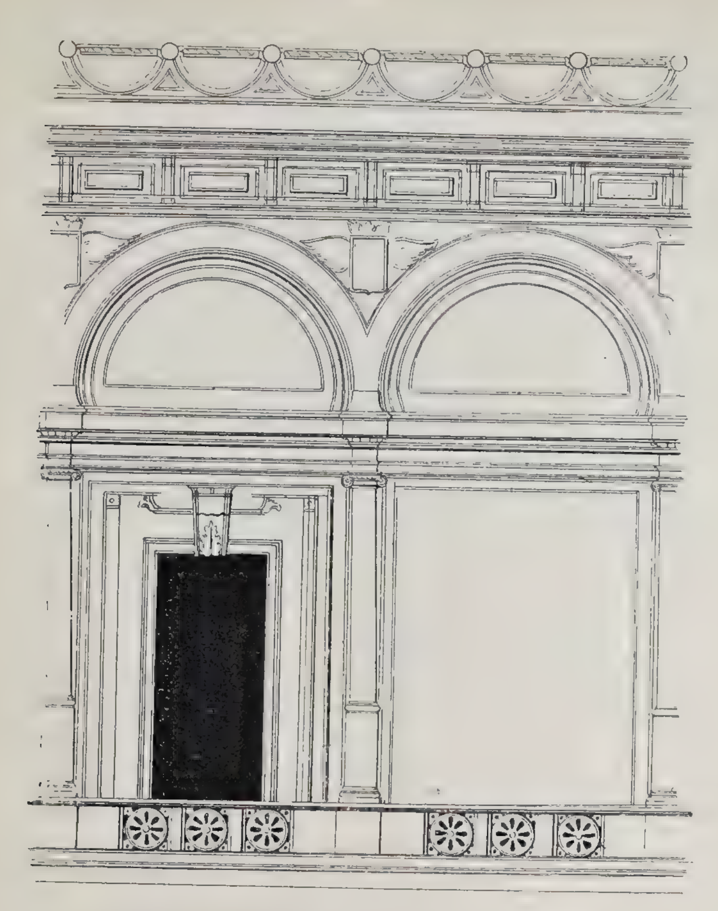
— Décidément, pense-t-il, il faut que je ne sois pas tout à fait une vieille bourrique pour que des hommes de l'évidente valeur du centenaire, de ce joyeux Bouscastrol et de cet étonnant déséquilibré de Laurentieff s'accordent avec une si parfaite unanimité à corroborer mes jugements.

Et l'oncle de Bertrande couvre d'un regard singulièrement sympathique le pseudo-prince russe, dont il sent qu'il ne se contente plus uniquement de plaindre la folie et d'admirer l'érudition savante... Mais il voit celui-ci faire un geste et, aussitôt, les cinq filanzanes s'arrêtent, déposant nos *expositionnistes* au seuil de l'entrée principale s'ouvrant par une triple baie derrière la colonnade. L'appareil d'une telle arrivée n'est pas sans causer une sensation parmi la foule des visiteurs qui, instinctivement, s'écarte et, curieuse, fait la haie... comme à l'apparition de personnages de marque.

Bêchard se redresse, en une raideur exagérée qu'il croit de la dignité; Mme Flore, intimidée, baisse son épais petit nez et colle les coudes au corps. Quant à Verduret et à Bertrande, ils ne s'occupent guère de la foule : l'oncle se demande en quels termes il pourra bien présenter Laurentieff au vénérable centenaire pour que celui-ci n'aille pas supposer au rentier malesherbois la naïveté de croire aux titres dont se pare le pauvre fou ; la nièce porte alternativement son clair regard fouilleur du pseudo-prince à ce seuil où l'on doit retrouver le vieillard. Donc, selon les personnages, c'est magistralement, gauchement ou préoccupé, que le groupe visiteur traverse la terrasse et arrive à la porte principale.



Le Pavillon du Mexique.



Pavillon du Mexique. — Détail de la façade.

§ II

HONNEUR INATTENDU

Or, à cette porte, une déconvenue tout d'abord l'attend.

— Je ne vois pas notre aimable centenaire, dit Verduret, dont les yeux cherchent anxieusement de toutes parts... Pourtant, nous sommes plutôt en retard sur le temps qu'il avait jugé que nous consacrerions au chemin de fer et au Trottoir Roulant... Je ne sais que penser !

— Et moi, je sais à quoi m'en tenir, murmure entre ses jolies dents la gentille Bertrande en regardant ironiquement Laurentieff.

— Parbleu, grogne le farinier, il nous aura attendu quelques minutes et, voyant que nous ne paraissions pas, il nous aura brûlé la politesse.

— Lui, mon cher ? Il est trop galant homme pour cela. Peut-être nous guette-t-il à une autre porte ou se promène-t-il, en nous cherchant, dans les environs.

— Veuillez m'attendre ici. Je vais m'en assurer, dit Laurentieff, qui, sans attendre de réponse, s'éloigne vivement.

— Voulez-vous parier une chose, mon oncle ?

— Laquelle, fillette ?

— C'est que si nous retrouvons le centenaire, nous perdrons Laurentieff ; et que si Laurentieff nous revient, il faut faire notre deuil du vieux cicerone.

— Quelle folie !... Qui te fait supposer cela, alors que, justement, ce pauvre mécanicien brûle d'être présenté à notre vénérable guide ?

— Mon Dieu, c'est ma conviction, voilà tout. Nos divers cicerones me font, je ne sais pourquoi, l'effet de ces bonshommes en carton des baromètres... vous savez ? Quand l'un sort de la guérite, c'est que l'autre y rentre, et réciproquement.

— Quelle idée biscornue ! fait Bêchard du haut de son importance.

— Attendons ! conclut la jeune fille avec une moue mutine.

L'attente est de courte durée. Laurentieff revient, déclarant qu'il n'a vu nulle part le... « Grand Archimède ». Verduret, très embarrassé, se demande s'il lui faut rester avec ses amis sur ce seuil où les témoins de leur arrivée sensationnelle les regardent avec une curiosité qui est bien un peu gênante, ou bien s'il doit se décider à entreprendre la visite du Palais et de l'exposition mexicaine... sans guide, puisque le mécanicien, interrogé, déclare que sa compétence est limitée aux œuvres des ingénieurs... Et Bêchard s'impatiente, et Mme Bêchard réclame un fauteuil pour le cas où l'attente devrait se prolonger, et Bertrande ne sait que sourire de façon narquoise et agaçante. Le manufacturier retiré,

le centenaire ne paraissant toujours pas, commence à devenir extrêmement perplexe... lorsqu'il est abordé par un gardien du palais, en livrée, qui lui dit :

— N'est-ce pas vous qui attendez un vieux monsieur ?

— En effet.

— Alors, veuillez me faire l'honneur de me suivre, ainsi que vos compagnons. On vous attend au Commissariat général du Mexique.

Interdit, notre groupe emboîte le pas à l'employé, qui bientôt ouvre devant lui la porte d'un élégant salon, en invitant les deux couples provinciaux à y entrer. Verduret, de plus en plus stupéfait, cherche des yeux Laurentieff pour lui demander ce qu'il pense de cette invitation inattendue ; mais le mécanicien a disparu. Alors, de l'intérieur du salon, une voix, au timbre agréable et très distingué, prononce :

— Veuillez prendre la peine d'entrer, je vous prie, mesdames et messieurs.

Interloqués, Verduret et le couple Bêchard, qu'escorte Bertrande, se rendent à cette courtoise invitation, et se trouvent en présence d'un gentleman de tenue parfaite, portant binocle, habillé avec la plus correcte élégance, et qui leur dit en souriant :

— Le vénérable vieillard qui devait vous faire les honneurs de notre Palais mexicain se trouve empêché et m'a prié de vouloir bien le suppléer dans cette agréable tâche. Je n'aurai peut-être pas son éloquence, que vous avez été, je le sais, à même d'apprécier ; mais, au point de vue de la documentation, j'espère que vous ne perdrez pas trop au change, car j'ai de sérieuses raisons pour ne rien ignorer de cette exposition. Avant de vous faire visiter ce Palais, je crois que vous en saisirez mieux l'intérêt, si je vous explique rapidement ce que vous y verrez. Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir et me faire l'honneur de m'écouter quelques instants.

— Monsieur, nous sommes aussi surpris que... confus... ou plutôt aussi confus... que... s'embrouille Verduret, à qui les manières délicatement mondaines du gentleman en imposent considérablement.

Renonçant à achever une phrase trop rétive, il s'assied, ainsi que le ménage Bêchard, non moins interdit que lui.

Bertrande, fait de même, tandis que le personnage inconnu la regarde avec une bienveillante attention qui ne laisse pas que d'embarrasser un peu la jeune fille.

S'asseyant à son tour, l'hôte de l'élégant salon commence en ces termes :



Indiens du Mexique.

— Le Mexique est un des pays qui répondirent les premiers à l'appel de la France pour prendre part à cette magnifique apothéose du XIXe siècle qu'est l'Exposition de 1900. Déjà, en 1889, il avait tenu à honneur de figurer dignement à l'Exposition universelle. Cette année, il offre au public parisien et à ses invités de l'univers entier une exposition nationale très intéressante et très complète. Je ne vous parle pas de ce Palais moderne sur lequel vous avez, je pense, jeté un coup d'œil avant d'entrer...

— En effet, monsieur, hasarde Verduret avec un peu

moins de timidité, enhardi qu'il est par la bonne grâce accueillante du distingué suppléant du centenaire. Nous venons d'en faire le tour avec... quelqu'un que je suis surpris de ne plus voir avec nous ici, et qui nous a donné quelques indications sur le style et l'ensemble de ce vaste Pavillon du Mexique.



Cavalier mexicain.

— Je n'insisterai donc pas. Je vous dirai seulement que l'intérieur rivalise de beauté avec l'extérieur et que, même, M. Anza a trouvé, pour le dit intérieur, une disposition très originale, consistant en une série de niches voûtées délimitées par des colonnes, et permettant de donner un exceptionnel développement de murs pour l'exposition. Je vous recommande d'accorder toute l'attention qu'il mérite au salon de réception de la rotonde d'amont, très luxueusement meublé en style Empire le plus pur.

— Pourquoi, Empire?

— Simplement parce que c'est celui qui cadre le mieux avec l'architecture néo-grecque dans lequel est construit le Palais. Vous admirerez aussi, je n'en doute pas, l'escalier d'honneur de l'autre rotonde, un morceau très original et de remarquable beauté. Passons à un autre ordre d'idées. Le président de la République mexicaine, général Porfirio Diaz, s'est beaucoup occupé personnellement de l'exposition que vous allez voir ici. Il l'a fait, je puis dire, avec un réel plaisir, car il aime beaucoup la France et les Français, qu'il a connu et appréciés... en les combattant. Le général fut, en effet, un des héros de la guerre franco-mexicaine; mais vous savez que cette guerre fut toute politique. Comme cela s'est passé entre Français et Russes en Crimée, les adversaires luttèrent avec un grand courage, mais sans haine... mieux encore, en s'estimant et en sympathisant. Vous pouvez parler du général Diaz à votre ancien généralissime Saussier, aux généraux de Galliffet, Japy, Niox... Ils vous diront qu'ils se souviennent de lui avec autant de franche et loyale amitié qu'il leur a conservé de noble et cordiale estime... et c'est ce qu'il y a de plus fièrement émouvant au monde, cette généreuse amitié entre officiers de camps adverses qui se serrent la main en vaillants camarades avant de retourner lutter héroïquement les uns contre les autres. Avec le général Diaz — président depuis vingt ans et à qui notre République doit l'état de prospérité dans lequel elle se



M. S. B. DE MIER

MINISTRE DU MEXIQUE A LONDRES

COMMISSAIRE GÉNÉRAL

DU MEXIQUE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1900.

trouve — le ministre du Commerce et de l'Industrie, M. Fernandez-Leal, est l'homme qui s'est peut-être le plus occupé de cette exposition mexicaine, à l'organisation de laquelle il a travaillé sans repos depuis deux ans. Quant au Commissariat parisien du Mexique, le Gouvernement ne pouvait mieux choisir que M. de Mier pour les hautes fonctions de Commissaire général. M. de Mier est un Parisien...

— Comment, un Français?

— Non. Je dis un Parisien parce qu'il a fait ses études à Paris et l'a habité pendant trente ans; parce qu'il parle français, vous le pensez bien, comme le plus pur « boulevardier ». Mais il tient au Mexique par sa naissance; par ses propriétés terriennes qui y sont considérables; par les beaux travaux d'intérêt général qu'il y a fait exécuter, tels que la dérivation de la rivière Atoyac, dans l'Etat de Puebla, qui lui donne une force motrice hydraulique de 23,000 chevaux; enfin, par ses fonctions diplomatiques: il a été nommé, l'année dernière, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres, poste qu'il a momentanément quitté, en vertu d'un congé, pour venir prendre la tête du Commissariat général de l'Exposition.



M. RAMON FERNANDEZ DE ARTEAGA
CONSUL DU MEXIQUE A MARSEILLE
ADJOINT AU COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU MEXIQUE.

« Il a organisé la participation du Mexique de façon très

brillante, et vous verrez les superbes fêtes qu'il donnera en ce pavillon. »



Le Bois de Chapultepec a Mexico.

— Excusez-moi, je...

— L'erreur n'est que toute flatteuse pour le Français de cœur et de sélection de vie qui en est l'objet; je puis donc

vous pardonner en son nom. Il est aidé en sa tâche par M. Antonio Anza, Commissaire général adjoint...



LE CHATEAU DE CHAPULTEPEC, RÉSIDENCE D'ÉTÉ DU PRÉSIDENT DU MEXIQUE.

— Un parent de l'architecte, alors?
— Mieux, cher monsieur... Verduret, je crois?
— Vous savez mon modeste nom?

— Puisque je supplée, il était juste que je fusse au moins informé auprès de qui... Donc, M. Anza, un des ingénieurs les plus émérites du Mexique, n'est nullement doublé : il est « cumulard ». Commissaire général adjoint, il est en même temps architecte du Pavillon. Je vous nommerai ensuite, par ordre hiérarchique, le premier adjoint au Commissaire général, M. Ramon Fernandez de Arteaga, Consul du Mexique à Marseille, actuellement en congé au Commissariat; M. Garcia Torres, attaché à la Légation du Mexique, qui fut, en 1889, membre de la Commission mexicaine et est marié à une charmante Française; puis M. Albert Hans, un Français, qui fit comme officier d'artillerie la campagne du Mexique; enfin, M. Bernardo de Mier, attaché au Commissariat.

— Je vois, monsieur, remarque Verduret, que le premier adjoint, M. Ramon Fernandez, est le seul qui n'ait pas des liens directs avec la France.

— Allons, dit en souriant le personnage inconnu, voilà que, par culte pour la vérité, vous me forcez à parler de lui. Sachez donc que ce M. Ramon Fernandez est peut-être le plus français des Mexicains du Commissariat général, ayant fait ses études dans votre pays, étant ancien élève de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, membre de la Société des Ingénieurs civils de France, ancien représentant des usines du Creusot au Mexique. Entré dans la diplomatie il y a cinq ans, c'est encore à Paris qu'il a débuté, comme attaché à la Légation mexicaine.

— Eh! mais, fait le manufacturier retiré avec sa bonhomie finaude, c'est la revanche de la fâcheuse guerre entreprise il y a quelque quarante ans, car je constate que, pour terminer le siècle, c'est bel et bien le Mexique qui conquiert Paris, ce M. Fernandez de Arteaga en tête.

— En ce qui le concerne, cher monsieur, j'avoue qu'il se fait gloire d'avoir même conquis sur ce Paris, centre du monde, un trophée de haut prix en la personne de sa femme, une des plus ravissantes Parisiennes, dont la grâce, l'esprit et la délicate beauté sont universellement célébrés dans l'aristocratie intellectuelle et mondaine de la grande capitale.

— Quels redoutables conquérants que ces messieurs du

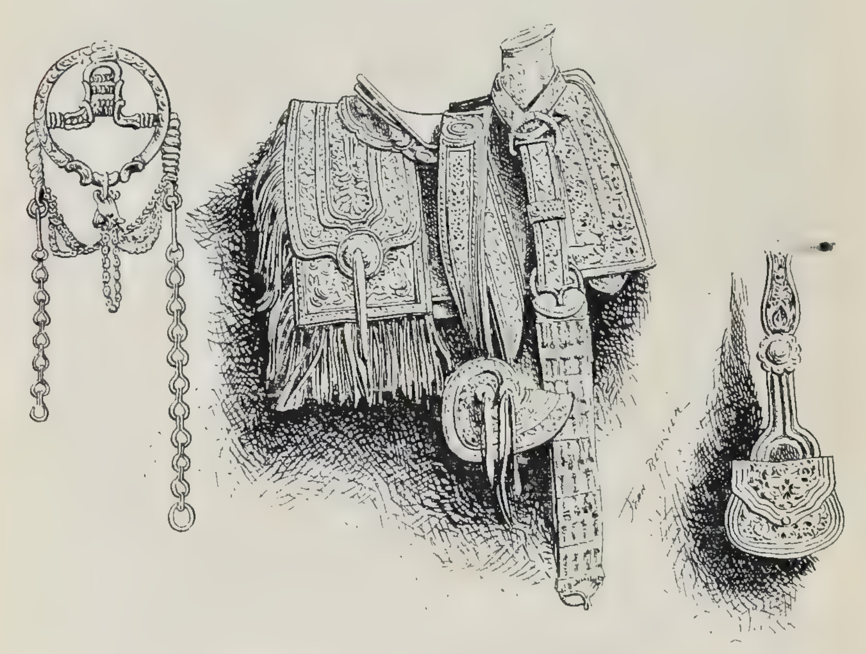
Nouveau-Monde ! J'ai envie de prier notre député d'en toucher un mot au ministre de la Guerre pour qu'il prenne des précautions majeures.

— Peine perdue, cher monsieur, puisque je vous ai dit que le marquis de Galliffet, comme nombre de vos généraux, est depuis longtemps conquis lui-même par notre Président de la République en personne!... Mais revenons à l'objet de votre visite. Le gouvernement mexicain, qui a dépensé cinq millions de francs pour l'Exposition de 1889, dépasse encore ce chiffre pour celle-ci. Il faut vous dire que, chez nous, non seulement l'Etat ne réclame aucune redevance pour les places occupées par les exposants dans ce palais — où ils sont, hélas ! bien à l'étroit, étant donné leur nombre considérable (3,500 !) — mais prend à sa charge tous les frais d'emballage et de transport. C'est, je crois, le seul gouvernement qui aide ainsi les industriels de tous genres à faire apprécier leurs produits. Ce que vous disiez en badinant, c'est-à-dire que le Mexique a à faire la conquête de la France, est absolument sérieux : l'Allemagne, l'Angleterre connaissent bien maintenant ce beau pays; la France ne fait que commencer depuis peu à... *l'apprendre*. Et pourtant les Français sont très aimés là-bas : votre « 14 Juillet » est une fête presque aussi grande à Mexico qu'à Paris, une fête officielle à laquelle prend part la municipalité, parmi les illuminations et les drapeaux unis des deux républiques. Voyez-vous, nous comptons beaucoup sur cette Exposition pour que la France apprécie enfin à leur valeur les amis sincères qu'elle a par-delà les mers. Il lui suffira, pour cela, d'étudier avec une attention sympathique l'effort, couronné de succès, de notre lointaine patrie; il en surgira pour elle comme une révélation. Prenons, par exemple, la section des mines. Sous ce rapport, le Mexique est d'une richesse exceptionnelle.

— Parbleu !... les mines d'or de Californie !

— Si l'or et l'argent y ont seuls été exploités pendant des siècles, on a commencé depuis peu à s'occuper des gisements des autres métaux. On a découvert une superbe bande métallifère de près de 200 kilomètres, de l'Etat de Sonora à celui d'Oaxaca, contenant à profusion l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb... et puis de l'asphate, de

l'amiante, des pierres précieuses, de l'onyx et une grande variété de marbres... Et les magnifiques perles mexicaines!... Vous allez voir cela. Notez que la plus belle exploitation minière, la mieux comprise du Mexique et je crois bien du monde, est celle de cuivre du Boléo, et elle est *exclusivement française*. Quel exemple à suivre! Sous le rapport de l'industrie, les progrès réalisés depuis dix ans sont étonnants. Il faut remarquer que le Mexique, ayant toutes les

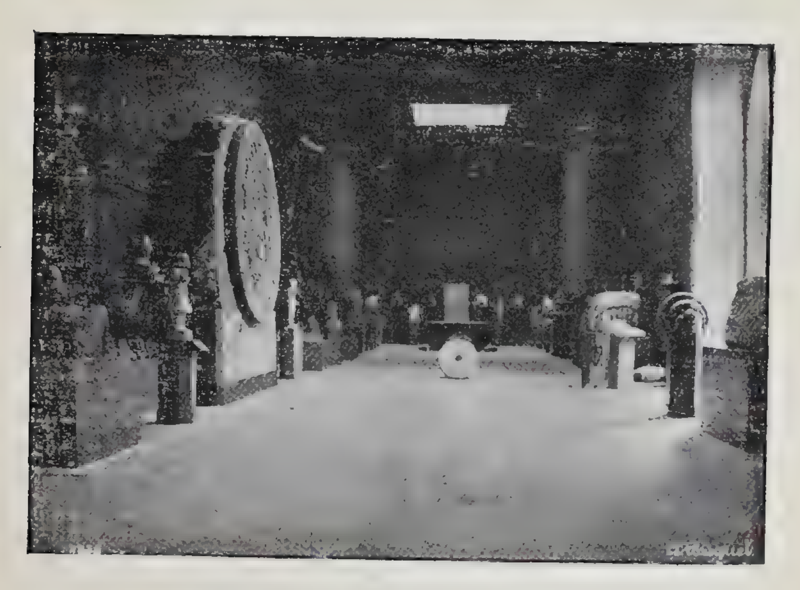


Harnachement et selle de cavalier mexicain.

altitudes, a tous les climats et produit à volonté toutes les matières premières; que la main-d'œuvre y est à très bon marché et que de nombreuses et puissantes chutes d'eau produisent de toutes parts la force motrice économique. Ce M. Ramon Fernandez, dont vous m'avez forcé à vous parler tout à l'heure, a publié au commencement de 1898, dans le *Génie Civil*, une étude sur le Mexique (généralités, volcans, chutes d'eau) qui a vivement intéressé tous les ingénieurs et qui montre à quel grand avenir peut, industriellement, prétendre ce pays privilégié. Même pro-

grès au point de vue agricole, car, grâce à ses différences d'altitudes, le sol produit depuis le blé, le maïs, le tabac et le café, jusqu'au cacao, à la canne à sucre et au caoutchouc. L'exploitation du café, en particulier, se fait en grand, et vous verrez fabriquer d'excellentes cigarettes par de jolies Mexicaines...

— N'insistez pas, je vous en prie, monsieur, réclame Bêchard, ou mon ami Verduret nous retiendra ici jusqu'à la fermeture!



Antiquités aztèques (Mexique).

— Cela prouverait simplement que votre ami a fort bon goût.. Mais je passe. Je ne voudrais pas faire tort à l'exposition des ministères, montrant que nos chemins de fer ont atteint 16,000 kilomètres et nos télégraphes 45,000, faisant toucher du doigt les grands travaux exécutés depuis dix ans, tels que le drainage de la vallée de Mexico qui, construit par les Aztèques sur un lac, comme Venise sur l'Adriatique, ayant vu les Espagnols transformer les canaux en rues, est devenu maintenant, grâce aux travaux d'assainissement, une des villes les plus saines du monde entier... Et tant et tant d'autres travaux considérables — ce qui n'empêche pas

le budget du ministre modèle des Finances de s'arrondir d'un excédent de quelque soixante millions.

— Bigre, pense Verduret, je connais une république à qui pareil accident n'arrivera probablement jamais.

— Une chose qui vous intéressera, j'en suis sûr, poursuit l'inattendu et très aimable conférencier, c'est les progrès de l'instruction publique, qui, à tous les degrés, est *absolument gratuite* au Mexique, et dirigée de manière que tout jeune homme faisant des études sérieuses sache, *à fond*, le français et l'anglais.

— Ah ! ah ! proclame Bêchard avec autorité, voilà qui est utile.

— Et obtenu de la très simple façon que voici : au bout de deux ans d'étude d'une de ces langues, c'est dans cette langue que sont aussitôt professés certains cours, tels que ceux de physique, de chimie, etc. L'exposition des Beaux-Arts vous montrera une jeune école indigène pleine d'avenir, sans que, pour cela, soit négligé l'art ancien, c'est-à-dire l'art des Aztèques, qui est aussi imposant que la civilisation de ce peuple ancêtre était avancée au temps de la conquête espagnole. Du domaine de l'art, passons à celui du *pittoresque*. Je vous recommande les vues de cet étonnant pays. Vous savez que Mexico est à 2,300 mètres d'altitude. « Or, a écrit Désiré Charnay, la vallée de Mexico, contemplée du château de Chapultepec, constitue le plus beau panorama que l'on puisse voir au monde : plaines immenses, superbes montagnes, et des volcans comme le Papocatepelt et l'Ixtacihualt, et des lacs avec des jardins flottants, et des bois !...

— Assez, de grâce, implore en riant Verduret, sinon ma nièce va encore mettre un voyage au Mexique... dans sa future corbeille !

— Je passe donc au chapitre costume, si intéressant en ce pays où le peuple a conservé sous ce rapport les traditions nationales. Le costume du cavalier mexicain est surtout typique et... très dénaturé par les croquis qui en sont publiés par les illustrés de l'ancien Continent. Ce costume est beaucoup plus sobre qu'on le représente, surtout pour les personnes d'un certain monde. Le peuple, lui, se permet quelques fantaisies ornementées d'argent, dans la tenue du ca-

valier (toujours émérite) et dans le harnachement. Ce qui est unique au monde, par exemple, c'est le *sombrero,* ce chapeau mexicain dont la valeur s'élève souvent à deux ou trois mille francs.

— Et j'en porte un qui n'a pas coûté huit francs! s'écrie Mme Flore humiliée.

— Vous verrez ici des spécimens de sombreros, et remarquez qu'ils n'ont pas la forme que vos dessinateurs leur prêtent et qu'ils ne sont jamais ornés de grelots nés, sans doute, dans l'imagination de quelque voyageur un peu trop... gascon. Les selles sont très luxueuses; il en est, ornées de broderies d'or, qui valent jusqu'à huit et dix mille francs. Je ne vous parle pas du *lazo*, ce sport aussi utile que dangereux : il est trop connu. Ce qui l'est moins, ce sont les objets si curieux que fabriquent les indigènes : poteries, merveilleuses *deshiladas* (broderies), objets en bois, en filigrane. Vous allez voir tout cela, et vous garderez certainement le souvenir de notre collection des costumes si pittoresques des paysans du Mexique... Voulez-vous me permettre une question :

— Comment donc, monsieur...

— On me dit assez bon physionomiste... et je jurerais que monsieur Verduret est un fin gourmet.

— Ah! mon oncle, vous ne le nierez pas?

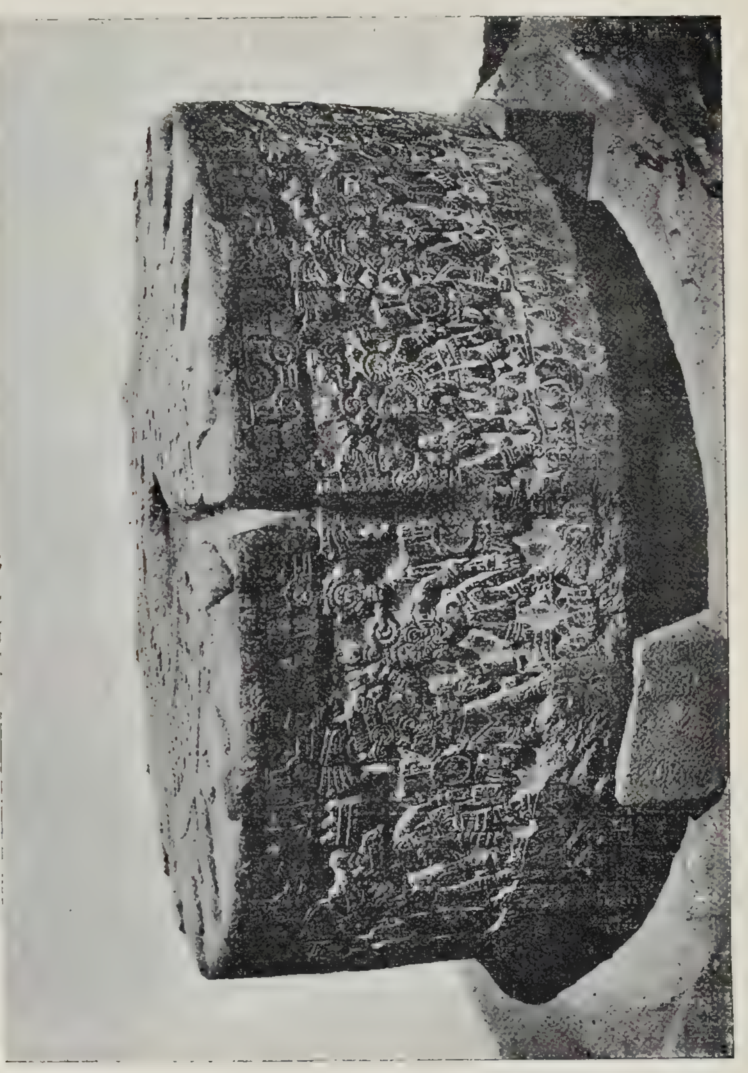
— J'avoue, petit démon... J'avoue même sans fausse honte.

— Alors, monsieur, il faudra goûter à la très variée et très savoureuse cuisine mexicaine... au plat national, surtout, le *mole*, une dinde accommodée avec une sauce que relève des piments indigènes inconnus en Europe. Je ne vous engage pas, pourtant, à l'arroser avec la boisson nationale, le *pulque*, fait avec de l'agave. Ce breuvage populaire ne coûte que 15 centimes le litre, mais... on en a pour son argent. Ah! par exemple, vous pourrez, cher monsieur, vous régaler avec les entremets et les fruits confits dont vous me direz des nouvelles.

— Mais, c'est tout le Mexique qui est enfermé dans ce Pavillon !

— Et il est quatre fois grand comme la France, s'il n'a encore que quatorze millions d'habitants... Voyez quel tour

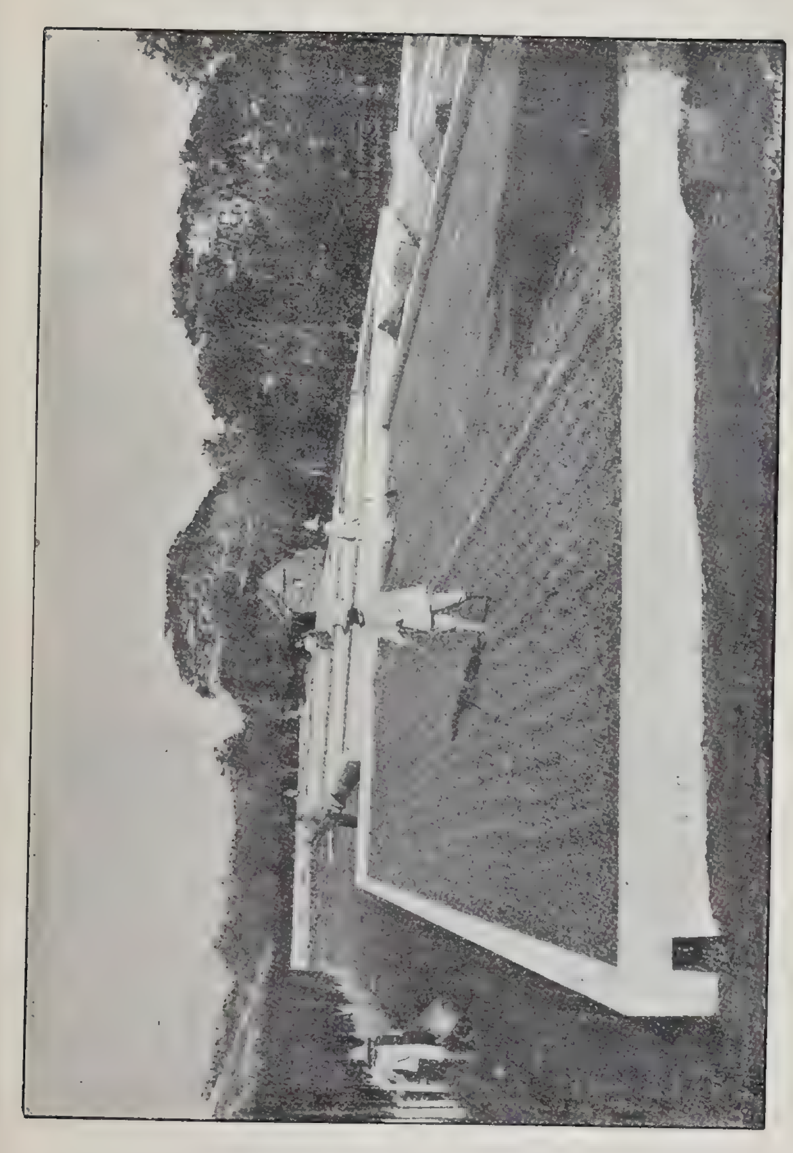
de force ! Sérieusement, je puis dire que, parmi toutes les Expositions étrangères, celle de la République mexicaine est une des plus complètes. Pour finir, un mot grave : ce



MEXIQUE. — LA FAMEUSE PIERRE AZTÈQUE DES GLADIATEURS.

pays neuf et riche a le devoir de bien se défendre et, si peu que vous soyez au courant des choses militaires, vous jugerez ici sur quel excellent pied le général Diaz a mis l'armée

du Mexique. Du reste, la nouvelle artillerie, système du si distingué, vaillant et savant colonel mexicain, Mondragon,



Plantations de café au Mexique. — Séchage du café.

est bien connue et hautement appréciée des officiers français, car elle est en totalité fabriquée... chez vous. Vous constaterez que notre marine, si elle commence à se former,

n'est pas encore très développée; elle sera très importante un jour, car le gouvernement, maintenant qu'il possède une armée de terre de premier ordre, tourne méthodiquement ses regards... vers la mer.

« Voici, mesdames et messieurs, un aperçu général sur ce que contient ce Palais. Je vais vous remettre aux mains d'un guide intelligent qui vous montrera tout cela en détail. »

— Oh! monsieur, que d'amabilité!

— Ne me remerciez pas, je vous en prie, mais bien le si sympathique centenaire pour qui j'ai une toute particulière estime et à qui je suis trop heureux de faire plaisir.

— Vous le connaissez *bien*, ce centenaire? demande Bertrande d'un ton singulier.

— Mademoiselle, je le considère comme une des plus rares intelligences qu'ait produites cette France si riche en génies... Mais, voici votre guide, suivez-le bien vite... Ah! un dernier mot : le centenaire m'a prié de vous dire qu'au sortir du Pavillon du Mexique — où il a bien regretté de ne pouvoir vous attendre — vous le trouverez au Trocadéro, au seuil du beau Palais sybérien. Il m'a semblé avoir grand'hâte de vous conduire chez vos grands amis, les Russes.

— Nous n'aurons garde de manquer de nous y rendre, monsieur!... Encore, merci, et...

— C'est bon, c'est bon!... Suivez ce brave garçon-là. Il sait son Mexique sur le bout des doigts. Bonne et intéressante promenade je vous souhaite, mesdames et messieurs!...

Après force salutations, notre groupe provincial quitte le salon sur les pas du même gardien qui l'y a amené et que le personnage inconnu a chargé de le guider.

La porte est à peine refermée que Bertrande va vivement au dit gardien et lui demande rapidement :

— Vite, vite, dites-moi le nom de ce monsieur que nous venons de quitter.

— Comment, vous ne le savez pas?

— Après la façon dont il a parlé de certain centenaire, je le considère comme le plus aimable et le plus galant homme de Paris... J'éprouve pour lui une sympathie très vive... Mais qui est-il, je ne sais pas... Dites donc vite.

— Eh ! mademoiselle, c'est M. Ramon Fernandez de Arteaga.

— Hein ? s'écrie Verduret qui s'est approché.

— Oui, M. l'adjoint au Commissaire général en personne.

— Et je ne m'en suis pas douté ?... vieil imbécile que je suis !... Quel honneur pour nous, ma nièce !

— Et cet honneur-là, n'oubliez pas, mon oncle, que c'est à notre charmant centenaire que nous le devons.

— Ton oncle, Bertrande, a la mémoire du cœur. Sache-le et... donne-moi le bras. Visitons vivement le Mexique pour aller bien vite remercier ce savant vieillard... que j'aime comme un père !

Bertrande se mord les lèvres pour ne pas éclater de rire, et... la visite commence.

Le prochain volume aura pour titre :

AU TROCADÉRO

et comprendra :

Le Pavillon de la Sibérie.
Les Pavillons du Transvaal.
Les Indes Néerlandaises.
Etc., etc.





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS ET FILS, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

XIV

AU TROCADÉRO

EN VENTE :

I.	L'Exposition à vol d'oiseau	1 vol. illustré	» 60
II.	La Porte Monumentale et le Petit Palais .	—	» 60
III.	Le Grand Palais	—	» 60
IV.	Le Vieux Paris	—	» 60
V.	Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris.	—	» 60
VI.	La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques	—	» 60
VII.	Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau	—	» 60
VIII.	Les Pavillons des Puissances étrangères.	—	» 60
IX.	Les Palais des Hôtes de la France. . . .	—	» 60
X.	La Rue des Puissances au Quai d'Orsay.	—	» 60
XI.	L'Avenue des Nations.	—	» 60
XII.	Promenade au Quai d'Orsay	—	» 60
XIII.	Les moyens de locomotion à l'Exposition. Le Mexique	—	» 60

G. DE WAILLY

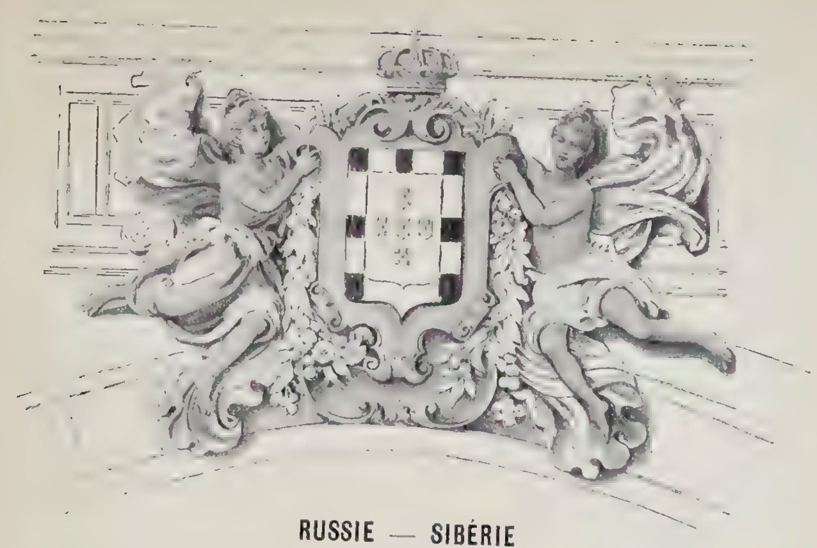
A TRAVERS
L'EXPOSITION DE 1900

XIV

AU TROCADÉRO



PARIS
FAYARD FRÈRES, EDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



RUSSIE — SIBÉRIE
CÉLESTE-EMPIRE — TRANSVAAL — INDES NÉERLANDAISES
JAPON — COLONIES PORTUGAISES
COLONIES ANGLAISES

CHAPITRE PREMIER

LA RUSSIE A L'EXPOSITION

§ Ier

DIALOGUE RUSSO-SÉQUANIEN

Quel auteur paradoxal a donc prétendu que la foule est intelligente, que son esprit fait de milliers d'esprits saisit dans l'immatérielle ambiance l'idée opportune avec un subtil à propos, et qu'un instinct très sûr la guide vers le lieu où sa présence s'impose et où lui est réservé un rôle à jouer, soit de comparse, soit de premier sujet?

Telle n'est pas, assurément, l'opinion d'Aristide Bèchard, maître de moulin à Essonnes, et de Mme Bèchard, son épouse, lorsque, le front haut et tenant la tête de leur petit groupe, ils quittent fièrement le seuil du Pavillon de l'Exposition Mexicaine.

Comment, cette foule maladroite faisait curieusement la double haie à leur entrée, alors que la singularité de leur équipage malgache les désignait seule à l'attention du public, et elle a la sottise de s'être dispersée et de circuler indifférente lorsqu'ils sortent grandis par l'honneur — exceptionnel pour de simples visiteurs — d'avoir été reçus et longuement documentés par une des hautes personnalités du Commissariat général de la Grande République de l'Occident américain ?

— Ah ! murmure le farinier en jetant autour de lui de dédaigneux regards, ces gens ne se doutent pas que nous sommes ceux pour qui les autorités mexicaines viennent de se mettre en frais d'amabilités et d'égards !... Je serais curieux de voir leur mine jalouse s'ils pouvaient seulement le soupçonner !

La France est un pays d'égalité, farouchement républicain, où chaque citoyen — et d'autant plus qu'il est plus médiocre — n'a qu'un souci : obtenir une fonction, un titre, un ruban, un privilège quelconque ou même une simple faveur qui, à ses yeux, l'élève au-dessus de la vulgaire foule de ses concitoyens.

De cette innocente faiblesse si répandue parmi le Peuple Souverain de la Gaule moderne, le manufacturier retiré Verduret, quoique d'un intellect très sensiblement supérieur à celui de son ami et compagnon, n'est pas exempt. Si, en sortant du Palais Mexicain, sa nièce au bras, il ne se care pas comme Bèchard, derrière qui il marche, ce n'est pas sans un demi-sourire modestement triomphateur qu'il se place parmi le flot du *vulgum pecus* des visiteurs n'ayant pour guide que la constante et toute plébéienne consultation du catalogue.

— Or ça, mon cher, lui dit le farinier d'Essonnes en élevant intentionnellement le verbe, m'est avis que nous ferons bien de hâter le pas ; l'accueil empressé qui nous a été fait par ce haut et distingué personnage du Mexique

n'est pas une raison pour que nous fassions attendre la Russie !

— Eh bien, et notre équipage ?... Ces *file-en-sacs* de M. le prince... dit Mme Bêchard.

— Filanzanes, bichette ! corrige Bêchard mécontent.

— Enfin ces file... en ce que tu voudras, pourquoi se sont-ils évanouis juste au moment où leur secours nous serait réellement utile ?...

— Parbleu, quand on se confie à un fou, il faut toujours s'attendre à des incohérences, déclare solennellement le farinier. Ce prince Laurentieff — et Bêchard appuie sur le haut titre nobiliaire — nous fait voiturer pour franchir cent pas et emmène ses porteurs lorsque nous avons à fournir une étape sérieuse. En tout cas, ce que je trouve absolument mal compris, c'est qu'on ait limité le Trottoir Roulant au pâté de maisons s'étendant en arrière du quai d'Orsay. On aurait dû, au moins le faire aller jusqu'au Trocadéro, pour lequel il n'existe pas de moyen de transport... Cette conception est ridicule !

— Que voulez-vous, monsieur Bêchard, on n'a évidemment pas prévu que nous aurions à faire ce trajet, dit ironiquement la moqueuse Bertrande. Nous n'avons qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur et à prendre notre courage à deux... jambes. A moins que... Ah ! c'est trop fort : regardez donc, mon oncle !

— Quoi, fillette ?

— Cette personne qui se dirige vers nous.

— De quel côté ?

— Venant de la porte voisine du pont de l'Alma... A moins que ce soit de la berge même du fleuve... d'autant plus que, près du ponton, il me semble bien voir...

— Ah ! parbleu, s'écrie gaiement Verduret, je vois notre homme, et voilà une ceinture rouge et un chapeau de paille qui ne me sont pas inconnus.

En même temps que Verduret, mais avec bien plus de lente dignité, Bêchard a dirigé un regard interrogateur vers le personnage annoncé. Lui aussi l'a reconnu et, tandis qu'il jaunit visiblement — ce qui est la façon de pâlir de son sombre et exsangue visage — ses lèvres articulent, en un rictus angoissé :

— Le gondolier !

— Qui vient, mesdames et messieurs, mettre son esquif à votre disposition, déclare le compagnon de Bouscastrob l'artiste improvisé marinier qui, arrivé à quelques pas salue avec correction et grâce.

— Mettre de nouveau le pied sur votre infernale machine ? Ah ! jamais, par exemple !

— Rassurez-vous : j'ai fait des progrès. Mon bateau m'obéit maintenant comme un king-charles à sa maîtresse.

— Ta, ta, ta, ta !... Je ne m'y fie pas.

— Je n'aurai garde d'insister... auprès de vous ; mais j'espère que mon offre, adressée à monsieur et à mademoiselle...

— Nous flatte, assurément, autant qu'en profiter nous serait agréable.

— Je crois bien, approuve vivement Bertrande. Elle est si jolie votre étonnante gondole, et si amusante avec ses soudains caprices !

— Et puis, poursuit Verduret, j'avoue que la perspective de faire pédestrement tout le quai d'Orsay pour aller chercher le pont d'Iéna ne sourit que médiocrement à mes vieilles jambes éprouvées par ces cinq journées consécutives d'Exposition. Je serais donc charmé de glisser sur l'onde en votre nacelle, jusqu'au Trocadéro ; mais vous comprenez que je ne peux pas abandonner mes amis, M. et Mme Bêchard.

— Je sais quelqu'un qui va être fort contrarié de votre refus.

— Le centenaire ?

— Lui-même. Il vous attend dans ma gondole amarrée au ponton voisin et m'a dépêché auprès de vous.

— Voilà qui change la thèse du tout au tout. Bêchard, mon ami, nous ne pouvons faire à notre guide si savant et si complaisant l'impolitesse de ne pas répondre avec empressement à une aussi délicate prévenance.

— Eh ! je ne vous empêche pas d'aller risquer un plongeon si cela vous amuse. Emmenez même ma femme si elle y consent, c'est son affaire. Quant à moi, serviteur ! Je vous retrouverai là-bas : cette Sibérie n'est pas au Pérou, après tout.

— Je crois, intervient le marinier, que mon vénérable

passager serait très contrarié, pour un motif que j'ignore, que monsieur, même seul, promène sa très reconnaissable silhouette de ce côté de l'Exposition.

— Je comprends, fait Verduret... Et je vois que vous en savez... ou devinez plus que vous n'en voulez dire. Oui, il est inutile que certain Anglais... enfin, je m'entends. Allons, Bèchard, réagissez contre une appréhension indigne d'un homme tel que vous. Que diable, quand un vieillard de l'âge de notre guide navigue à bord de cette gondole, c'est qu'on n'y court aucun danger, et sa présence avec nous doit vous rassurer.

— Mon cher, on fait des folies à tout âge; mais sachez que je suis de ceux qui n'en font à aucun. Je vous rejoindrai... par le pont.

Bertrande, l'œil malicieux, se glisse jusqu'auprès du prudent farinier et lui dit tout bas.

— Oh ! monsieur Bêchard, êtes-vous donc si peu brave ! Vous savez que tout le monde, autour de nous, vous regarde.

— Ça m'est bien égal.

— Non, cela ne peut vous être indifférent, car j'ai entendu quelqu'un murmurer : « Tiens, je croyais que ce devait être un de ceux de la suite du Président... Mais il paraît que non, puisqu'il n'ose pas s'embarquer... »

— Verduret, s'écrie brusquement Bêchard, Verduret, je vous accompagne !

Et tout bas, il ajoute :

— Mais faisons vite, hein ? Ne me laissez pas le temps de la réflexion. Quand un homme sérieux se décide à faire une sottise, il faut en hâter l'accomplissement.

Précédé du marinier inexpert et suivi de Bertrande riant sous cape, le groupe se dirige vers le ponton près duquel le flot berce la « gondole enchantée ».

— Monsieur, dit au centenaire le farinier, en prenant pied sur le plancher de la rapide embarcation, il faut que j'aie bien à cœur de ne pas vous désobliger pour consentir à monter sur ce bateau.

— Auriez-vous à ce point peur de l'eau, cher monsieur?

— Sachez que je n'ai peur que du ridicule; mais je compte que votre présence empêchera que de pareils faits se renouvellent, des faits qui ont causé une grande et

légitime frayeur à Mme Bèchard et m'ont mis moi-même dans la posture très blessante d'un homme grave que l'on se permet de mystifier.

— J'ignore de quelles facéties vous voulez parler, dit le vieillard... à moins que ce ne soit de quelque expérience de la vélocité incomparable dont ce bateau a été doué par son constructeur...

— Un ingénieur de génie, à coup sûr! proclame Verduret.

— Un inventeur de quelque avenir, en effet, cher monsieur, et que j'ai l'honneur de connaître assez pour avoir pu lui emprunter son petit navire à votre intention.

— Hum !... Etes-vous sûr, au moins, que son pilote a suffisamment appris à le diriger? demande le farinier.

— Qu'importe ?...

— Ah ! pardon ; il importe à notre sécurité...

— Je veux dire, qu'importe la valeur technique de notre pilote, puisque, ayant choisi ce mode de locomotion pour pouvoir causer tranquillement avec vous de cette Russie à qui nous allons rendre visite, j'ai prié ce nautonnier que tant vous suspectez de n'user que de son seul aviron pour nous faire traverser tout doucement la rivière et nous laisser ensuite descendre au fil de l'eau.

— Comme cela, soit, acquiesce Bêchard qui, seulement enfin, consent à s'asseoir dans la chambre de l'embarcation.

— Mesdames, messieurs, commence alors le centenaire de sa voix grêle et tremblotante, il y a toujours une foule si compacte, dans ce vaste et si beau Pavillon de la Sibérie, qu'il m'y sera impossible de faire autre chose que de vous y guider en éclairant de quelques mots rapides votre curiosité intéressée. Sans la précaution que j'ai prise de ce lent petit voyage nautique, si favorable à la causerie, je ne sais vraiment où j'aurais pu vous développer les quelques idées préalables, vous faire les présentations coutumières, en un mot, donner à l'impatiente Mme Bêchard l'ennui de subir ma petite conférence préliminaire.

— Oh ! fait la grosse dame, vous pouvez raconter tout ce qu'il vous plaira : tant que nous serons là-dessus, ce n'est pas moi qui vous interromprai!

— Eh ! eh ! dit, en agitant la crécelle de son rire, le véné-

rable cicerone, imposer à la fois le silence et la patience au sexe gracieux, voilà ce qu'en l'antiquité grecque ou romaine, nous autres philosophes eussions appelé un miracle de Neptune !

Verduret fixe sur le centenaire un regard singulier.

— Pardon, demande-t-il d'un ton un peu contraint, vous avez dit *nous*, en parlant... des Grecs du vieux temps ?

— J'ai dit nous en parlant seulement des savants et des philosophes, dont la docte chaîne remonte, ininterrompue, de sage en sage, jusqu'au delà des temps préhistoriques.

— A la bonne heure. C'est que ce pauvre et intéressant Laurentieff — à qui, entre parenthèses, vous avez, complaisamment à notre endroit, fait parvenir un ordre officiel russe...

— Oui. On est charmant pour moi au Commissariat de Russie, particulièrement le très aimable fils du plus parisien des généraux de la belle armée du Tzar. C'est ce parfait et galant jeune gentilhomme qui, instruit de mon désir de décider ce Laurentieff à vous piloter, m'a suggéré l'idée de cette petite comédie et a mis à ma disposition le papier à en-tête diplomatique dont je conçois que la vue vous ait surpris.

— Tout s'explique. Je disais donc que ce brave garçon, en sa paisible et innocente folie, voit en vous ni plus ni moins que le célèbre Archimède... Cela ne vous fait pas rire ?

— Je ne trouve pas à sourire d'un exemple très curieux de perspicacité.

— Hein ? fait Verduret, à la fois interloqué et railleur, vous ne prétendez pas être ce fameux...

— Je ne constate qu'une chose : c'est qu'Archimède s'écria : *Eurêka!* après avoir trouvé la loi physique de la pesanteur spécifique des corps. Or, comme Archimède, je me suis cru en droit, un jour, moi aussi, de crier : « J'ai trouvé ! » Voilà pourquoi j'estime étonnamment profonde la comparaison de ce garçon. C'est à croire qu'il est doué de la double vue.

— Il le prétend... Mais... qu'avez-vous donc trouvé ?

— Chut !... Il faut laisser aux mystères, pour se révéler, l'heure secrète qu'ils se sont choisis.



PAVILLONS DE L'AS



E ET DE LA SIBÉRIE

— Je ne voudrais pas être indiscret... mais pourrons-nous savoir jamais ?...

— Patience, cher monsieur. Je crois pouvoir affirmer que le moment est proche où vous saurez *tout*. Pour le moment, vous me désobligeriez en me pressant davantage.

— Je m'incline donc.

— Et vous ne faites pas mal, Verduret ! intervient Bêchard. Vous me faites l'effet d'un vieil enfant intrigué par le tic-tac d'une montre qu'il brûle de démolir !... Au lieu de chercher à deviner ce qui ne vous regarde pas, vous feriez mieux de vous apercevoir que monsieur se moque de vous, et de le laisser nous raconter ce qu'il a à nous dire ; nous sommes ici pour parler de la Russie à l'Exposition.

— Messieurs, reprend donc le centenaire, la puissante Russie se devait d'occuper un rang exceptionnel dans la Fête pacifique de l'Humanité que donne à Paris la France, la grande amie de son Tzar bien-aimé et religieusement obéi.

— Aussi m'étonnai-je de ne l'avoir vu représentée par aucun Pavillon dans la rue des Nations.

— Eussiez-vous admis qu'elle occupât un petit emplacement quelconque, près de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche ou de l'Italie ? Il eût fallu qu'elle y primât de toute l'ampleur de sa majesté, de toute la prépondérance de sa situation de géante alliée. Et qu'eussent dit les autres Puissances si une réduction du Kremlin eût occupé, ainsi que cela eût été normal, une concession triple ou quadruple de celles qui leur étaient accordées ? Aussi, Nicolas II s'est-il contenté, pour garder les distances... morales, de déléguer une des provinces de son empire, la Finlande, pour représenter ses Etats parmi les Etats de l'Europe.

— C'est évident... La pensée fière du jeune empereur saute aux yeux !

— Le Tzar attache une importance capitale, dans le pacifique tournoi de cette Exposition, au succès de sa Russie modernisée qui marche à pas de géant vers un éblouissant avenir industriel et agricole ; il juge d'intérêt supérieur de faire savoir à son grand ami le peuple français, qui l'ignore, le prodigieux développement économique de son empire. Vous n'avez pas l'air de soupçonner quelle place le plus

grand congrès industriel, savant et artistique du siècle et de tous les temps, a occupé et occupe actuellement dans les préoccupations si multiples du Tzar ; que la Tzarine, l'Impératrice-Mère et des Grands-Ducs y ont, pour ainsi dire, leurs expositions propres, des installations d'ordre particulier placées sous leur patronage et auxquelles ils se sont activement consacrés; enfin que le Commissariat de Russie créé pour la merveilleuse exhibition parisienne est un véritable ministère, qui ne compte pas moins de vingt et un fonctionnaires.

— Tant que cela !

— Et quels fonctionnaires ! C'est d'abord le Président de la Commission impériale, M. de Kowalewsky, Conseiller Privé de Sa Majesté. M de Kowalewsky, né en 1844, est une des plus hautes autorités européennes en matière d'économie rurale. Il a traité en maître, en de nombreux ouvrages, ces questions délicates et complexes. C'est un spécialiste d'une rare valeur, issu de l'Académie agronomique de Saint-Pétersbourg, dont il est l'une des gloires. Il a été chef de la statistique au ministère russe de l'Agriculture et membre du Comité scientifique au même ministère. Il est, depuis 1893, Directeur du département du Commerce et des Manufactures au ministère des Finances.

— Ah ! ah !

— Puis, c'est le Vice-Président de la Commission impériale, le Conseiller d'Etat actuel, M. Arthur de Raffalovich, membre du Conseil du ministère des Finances, Agent commercial et financier de Russie en France, attaché à l'Ambassade de Russie à Paris. Pour vous donner une idée de la haute personnalité de M. A. de Raffalovich, il me suffira de vous dire qu'il était le secrétaire général de la Conférence de la Paix, à La Haye, et d'ajouter qu'il est membre correspondant de l'Institut de France. Il est un vétéran de nos expositions universelles, sa sûre compétence l'ayant fait nommer, en 1889, juré et rapporteur du groupe de l'Economie sociale.

— Eh ! eh !

— Mais, bien vite, laissez-moi vous présenter le prince Winceslas Ténicheff, Commissaire général de la Russie à l'Exposition. Le prince Ténicheff est un ingénieur émérite et a fourni, dans cette branche savante de l'activité humaine,

une très belle carrière. C'est lui qui, entre autres œuvres importantes, a créé les usines de la Société de Briansk (Russie). Depuis cinq ans, il se repose de ses grands travaux... actifs en se vouant à l'enseignement technique. Un laborieux, au premier chef, comme vous voyez.

— Et c'est un prince ! murmure Verduret rêveur.

— Je passe au Commissaire général adjoint, le Conseiller d'Etat actuel, M. de Vouich, qui poursuit, lui, sa carrière dans l'Administration, mais au titre... comment dirai-je ?... au titre de l'Etat-Major, en quelque sorte. Il a dirigé, pendant plusieurs années, diverses administrations de l'Etat, mais occupe un poste assez particulier et qui exige de remarquables aptitudes : il est fonctionnaire *pour missions spéciales* près le ministère des Finances.

— Oh ! oh !

— Puis viennent, attachés au Commissariat général et délégués pour les rapports avec l'Administration française, M. le comte L. d'Assche, courtois comme savent l'être les gentilshommes de la haute aristocratie russe, et M. de Vonlar-Larsky ; les membres du Comité technique des constructions à Paris, M. D. de Nikiphoroff et M. le Conseiller d'Etat de Gazentzer ; les attachés au Commissariat général, MM. le baron Jacques de Berwick, le baron A. de Freedericksz — chargé d'une statistique commerciale au ministère russe des Finances — P. Apostol, E. de Kireevski, V. de Pastchenko (chargé des installations), Maurice Ephrussi, J. de Schreyer, E. de Poliakoff, P. de Chimkévitch, W. de Yourkévitch ; les membres du Contrôle général de l'Empire, MM. de Kirsanoff, de Solski et Serge L. Raffalovich. Je ne vous parle pas de la légion des secrétaires et du monde d'employés en sous ordre...

— Vous me voyez stupéfait et très fier : stupéfait que la participation à une Exposition universelle comporte le déploiement d'un si nombreux personnel.

— Vous avez le droit d'être plus fier que vous ne pensez, cher monsieur, car c'est au généreux *peuple ami de France* et nullement à son... étiquette que *le Tzar* adresse cette cohorte brillante et d'exceptionnelle valeur, avec mission de lui bien montrer ce que, dans les travaux de la paix, peut son Empire. Et, tenez, puisque l'occasion s'en présente, je

vais vous faire remarquer ce qu'il y a de très curieux et d'unique dans cette alliance franco-russe qui a déjà produit de si importants résultats et qui sera par la suite bien autrement et glorieusement féconde.

— Quelque chose de curieux et d'unique?... Je parie que je devine ! interrompt le manufacturier retiré d'un air finaud.

— Voyons?

— Eh bien, Napoléon avait dit que « la France serait républicaine *ou* cosaque » ; or, voilà que, pour finir le siècle, elle s'amuse à donner un démenti formel au grand homme qui en a couvert de lauriers l'aurore : la France, en effet, est bel et bien *et* républicaine *et* cosaque.

— Pas mal, cher monsieur, quoique, en jouant ainsi sur les mots, vous vous trouviez dire une contre-vérité un peu bien criante...

— Voyons, Verduret, ne faites pas de facéties au sujet d'une question aussi grave ! gronde Bèchard, s'arrachant un instant à son inquiétude pour le plaisir de... grogner. Monsieur, je pense, nous fait l'honneur de nous prendre pour des hommes sérieux ; ne lui donnez pas l'idée défavorable que nous sommes de ces gens futiles qui, lorsqu'on traite devant eux de l'avenir des nations, répondent par une pirouette, comme les clowns !

— Pas mal non plus, monsieur Bèchard, approuve le centenaire en hochant la tête. C'est effrayant ce que vous trouverez de clowns, si votre mauvaise étoile veut que vous frayez dans les milieux politiques. Mais j'en reviens à ma remarque : à mon âge, voyez-vous, on ne fait plus que regarder passer l'histoire du présent de façon personnellement désintéressée, et c'est un moyen de la bien voir. Eh bien, quand cette alliance a été conclue, je n'ai pu m'empêcher de sourire en songeant combien sont différentes les parties contractantes. Ordinairement, ces sortes de pactes sont conclus de chef d'Etat à chef d'Etat; c'est, par exemple, François-Joseph vaincu et dépouillé mettant par politique sa main dans celle de Guillaume vainqueur. Dans l'alliance franco-russe, rien de pareil ; ce n'est ni le gouvernement de Saint-Pétersbourg pactisant avec celui de Paris, ni le peuple russe se jetant dans les bras du peuple français...

— Pourtant?...

— Et cela pour cette double raison très simple qu'en Russie le peuple n'est pas, le Tzar étant tout; tandis qu'en France, le peuple étant tout, le très instable gouvernement n'est guère, comme je vous l'ai dit, qu'une étiquette. Allez, le Grand Tzar Pacifique Alexandre et, plus tard, son illustre Fils ne s'y sont pas trompés. Ils se sont peu préoccupés des cabinets éphémères issus de la politicaille parlementaire, et qui n'ont guère fait que mettre des bâtons dans les roues. Alexandre, avant de se décider, a longuement tâté le pouls à la vieille nation des Gaules, dont le fier relèvement, après le désastre de l'Année terrible, a démontré, aux yeux de l'Europe et du monde stupéfiés, l'incomparable vitalité. Et l'on a vu alors ce fait unique de l'Autocrate le plus absolu offrant sa main loyale aux mains tendues de tout un Peuple, et une Nation entière, fière et heureuse d'être si bien comprise, donnant ardemment sa solide amitié à cet Autocrate et enchaînant ses destinées à la sienne... Et c'est là, messieurs, un spectacle superbe! Une alliance, ainsi conclue dans la foi d'un en tous et de tous en un, est la plus sincère que présente l'Histoire, comme elle en sera la plus durable... Mais, voici que, tout en causant, nous sommes arrivés au pont d'Iéna. Nous allons accoster — ce qui n'est pas, je crois, pour déplaire à M. et à Mme Bèchard — et, gravissant la pente des jardins du Trocadéro, nous rendre sans tarder au vaste et beau

§ II

PAVILLON DE LA SIBÉRIE

En reprenant pied sur le résistant plancher des... terriens, notre farinier, toute crainte évanouie, retrouve comme par enchantement le don de la parole.

Il s'en sert, naturellement, pour trouver à redire à tout : quelle idée de s'en aller commencer la visite des Colonies étrangères réunies dans la partie est du jardin du Trocadéro,

justement par le Pavillon perché tout là haut et le plus éloigné de la rive de la Seine !

Une première fois, le centenaire lui répond :

— Cher monsieur, quand on débarque dans une ville où l'on possède un grand ami, ce serait manquer au premier des devoirs que de ne pas se rendre tout d'abord à la maison qu'il habite.

Mais comme alors Bèchard se plaint que la pente de la colline parisienne est trop raide; s'étonne que dans une exposition bien comprise et que l'on a eu tant d'années pour préparer — sans d'ailleurs arriver à être prêt en temps — on n'ait pas songé à supprimer cette pente, ou tout au moins à y installer un funiculaire; réclame d'abord contre la rapidité égoïste d'une allure qui oblige Mme Bèchard à se consumer en impuissants efforts pour essayer de suivre, puis, cette allure modérée, contre une lenteur qui fait que l'on n'atteindra jamais le but, et que l'on aurait plus tôt fait, selon lui, d'aller réellement en Sibérie que d'en gagner le pavillon... le vieillard hausse les épaules et prend le parti, sur le conseil donné tout bas par Verduret, de laisser s'écouler librement le petit ruisseau de bile issu de l'esprit maussade du noir farinier d'Essonnes.

Enfin, on arrive devant l'entrée principale du Palais de l'Exposition coloniale russe. Le centenaire s'arrête, attend que le groupe soit bien compact à ses côtés et, de son aigre voix tremblante, explique :

— Ce n'est qu'ici, au Trocadéro, que la Russie pouvait trouver un emplacement digne d'elle, sans blesser la susceptibilité des autres Etats hôtes de la France. Ce vaste palais — construit par une nombreuse équipe de charpentiers russes (dont le pittoresque costume, ample blouse rouge, larges culottes, bottes et casquette, ont attiré, au cours des travaux, tant de curieux) sur les plans et sous la direction des architectes russes, MM. Meltzer et Stoborovsky, et de l'architecte français, M. Leblanc, dont l'entrepreneur est M. Meltzer, frère de l'architecte — couvre, d'un seul tenant, 4,000 mètres carrés de terrain.

— Et il représente ?

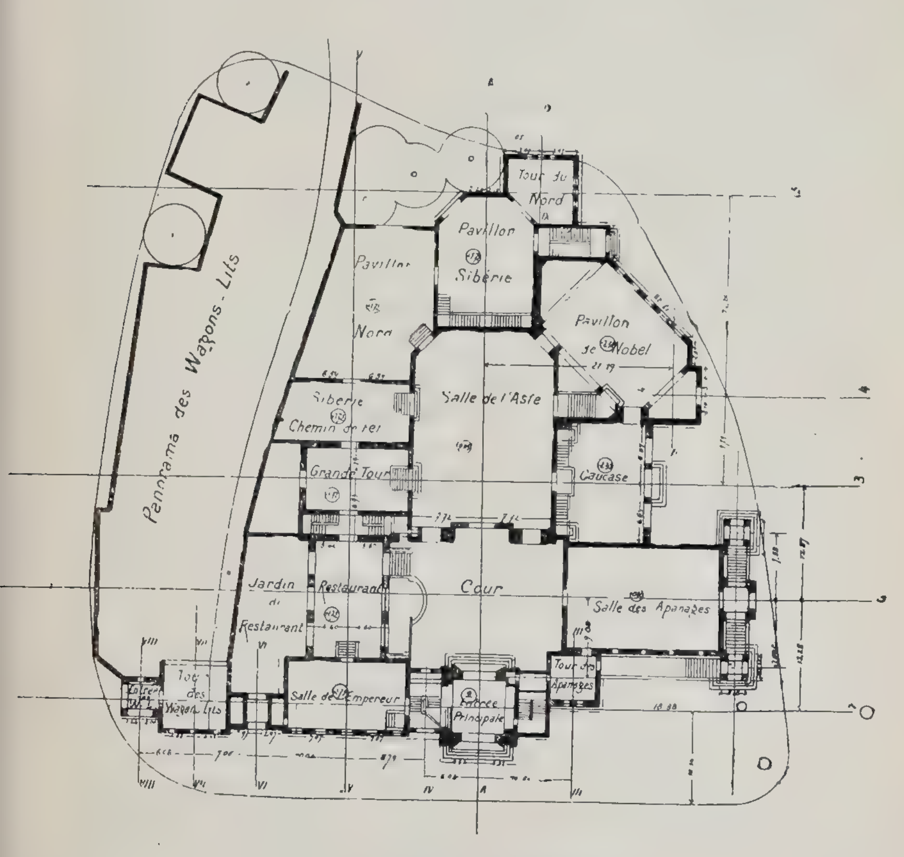
— Différentes parties du Kremlin.

— Alors, nous sommes en pleine capitale de la vieille

Russie moscovite, berceau de l'Empire des Tzars, et non en Sibérie ?

— Nous sommes bien en Sibérie, et aussi en Asie Centrale russe, puisque nous sommes au Trocadéro et que le Trocadéro groupe exclusivement l'Exposition coloniale. Mais il ne faut pas oublier que la Russie — sa province finlandaise figurant seulement dans la Rue des Nations — a élevé ici son Palais impérial. C'est donc dans le Palais Russe que notre illustre allié, le Tzar Blanc, fait admirer au monde sa superbe Exposition — je ne dirai pas coloniale, car la Sibérie et l'Asie Centrale... en attendant plus, sont les prolongements de son immense empire européen — mais mieux *asiatique*. Or, pour édifier à Paris le Palais de la Sainte Russie, des reproductions du Kremlin n'étaient-elles pas indiquées? Quel édifice, composé de palais et d'églises ajoutés au cours des âges à des palais et à des églises, dirait de façon plus lumineuse (avec tous ses styles, depuis le tartare, l'indien et le chinois jusqu'au gothique) la Russie et sa vaillante et souvent terrible histoire... et une Histoire plus intimement liée à la nôtre? Quels grandioses souvenirs ce Kremlin n'invoqua-t-il pas dans l'âme des petits-fils des soldats de la Grande Armée, et, partant, où eût-on trouvé un monument qui fût plus évocateur pour les Français et leur fût plus familier. Vraiment, n'y a-t-il pas quelque chose de souverainement élégant dans cette visite que vient nous rendre ce Kremlin après celle que nous lui fîmes voilà quatre-vingt-huit ans? J'étais bien jeune alors, mais je me souviens cependant de l'émotion poignante que produisit à Paris la nouvelle de la terrible illumination de Moscou. Aussi est-ce avec une joie intense, une admiration profonde pour les mystérieux décrets de la Providence, que j'ai contemplé du haut des tours de ce petit Kremlin le pacifique embrasement du Palais de l'Exposition. Une amitié qui se cherche pendant un siècle, à travers les drames sanglants d'hostilités qui furent exclusivement d'ordre politique, n'est pas une amitié légère, soumise aux fluctuations des idées ou des nécessités passagères; une amitié semblable, née d'une longue estime réciproque entre deux Forces qui deux fois se sont appréciées les armes à la main, entre ces deux Pensées, l'une autoritaire et l'autre démocratique,

et qui ont toujours marché de pair dans les voies généreuses qui sont l'honneur de l'humanité, cette amitié-là, incomparablement plus qu'aucune autre, est faite pour les longs et féconds lendemains.



Plan du Pavillon de la Sibérie.

— Oui, observe jovialement Verduret, c'est, toutes proportions gardées, comme pour ces camarades de collège, à la tête prompte, au cœur chaud et... au poing vif, qui deviennent amis pour la vie, après s'être administré, pendant les récréations, d'épiques trépignées.

— Voyons, Verduret, réclame Bêchard, ne réveillez pas de si vieux souvenirs de potache, lesquels ne demandent qu'à dormir en paix, et revenons-en au Pavillon.

— Ce Pavillon de la Russie, poursuit le vieillard, occupe un terrain de 4,000 mètres carrés revêtant la forme d'un vaste quadrilatère. Sa plus grande largeur — parallèlement à la façade, c'est-à-dire du nord au sud — mesure 75 mètres. Sa profondeur atteint, près de la face nord, 76 mètres. Le maximum de hauteur, mesuré à la grande tour, est de 48 mètres. La plus petite tour s'élève à 27 mètres. Les parties du Kremlin reproduites ici ont été construites avec le plus minutieux souci de l'exactitude. L'état de conservation du vieux *Kremi,* comme on appelle aussi le Kremlin, est des plus inégaux; à côté de parties relativement neuves et d'autres bien restaurées, il en est qui présentent presque l'aspect de ruines. Vous comprenez que pour arriver à une reproduction exacte et dans l'état primitif, les architectes ont dû faire de délicates recherches; c'est ainsi que plusieurs des détails d'architecture que vous voyez ici dans le festonnage des toits et la décoration des fenêtres, ont été retrouvés d'après le dessin d'anciennes dentelles russes... légers travaux arachnéens plus durables — ô ironie des choses! — que les dentelles de pierre! Quant aux plaques de brique émaillée, elles sont copiées sur des originaux provenant et du Kremlin et de quelques-uns des plus anciens monuments de l'architecture russe des XVIe et XVIIe siècles que l'on trouve dans les villes de Jaroslav, Nijni, etc... Et, maintenant, entrons, si vous le voulez bien.

— Nous sommes respectueusement à vos ordres, proteste le manufacturier retiré en obéissant avec un empressement qui fait hausser l'épaule à son ami Bêchard.

— En principe, et sauf les rares exceptions que je vous indiquerai, explique le centenaire, toute l'exposition est réunie au rez-de-chaussée. Voici d'abord l'Entrée principale et, en tournant à gauche, la « Salle de l'Empereur ». Cette superbe pièce rectangulaire, ayant treize mètres de long sur huit de large, coiffée d'une voûte dorée et ornementée dans le style russe le plus pur par M. Dalgoff, est le salon de réception de Sa Majesté le Tzar Nicolas II. C'est là, derrière les vitraux remarquables des cinq fenêtres, sous les deux beaux tableaux du maître Parfiroff, au milieu d'un mobilier de haut goût, mobilier russe dans le style des boyards du XVIe siècle, création de la maison Meltzer, de Saint-Péters-

bourg, que le jeune, tout-puissant et si charmant souverain, lorsqu'il viendra, recevra le Peuple français qu'il aime, en la personne de ceux qui ont actuellement mission de le représenter. La Salle de l'Empereur communique, par quelques marches, avec le restaurant, où les garçons en blouses blanches serrées à la taille par une ceinture servent la succulente cuisine russe ou française, au choix. Ce restaurant donne, au sud, sur un perron où se tient l'excellent orchestre slave et qui domine la vaste cour — vingt mètres sur quinze de profondeur — faisant suite à l'Entrée principale, et, au nord, sur un grand jardin. Dans une grotte en sous-sol est installée, comme vous le voyez, une brasserie... Redescendons, je vous prie, dans la cour d'honneur.

— Est-ce que nous ne nous attablons pas devant quelque fraîche consommation, comme toutes ces personnes qui ont l'air d'être si bien ? réclame Mme Flore.

— Laissez-moi d'abord, chère madame, vous montrer ce Palais de la Russie, dont vous n'avez rien vu encore. Tenez, voici, à l'angle droit de la cour, tout de suite à côté de l'Entrée principale, à main droite, la « Tour des Apanages ». Le rez-de-chaussée en est occupé par le « Cabinet de l'Empereur », une pièce carrée de cinq mètres de côté, richement décorée, comme il convient pour le séjour privé du Maître à qui elle est destinée, et dont les murs sont tout tendus d'étoffes aux belles broderies, de style russe, bien entendu. Au premier se trouve le bureau du Commissaire général, puis encore le bureau des apanages...

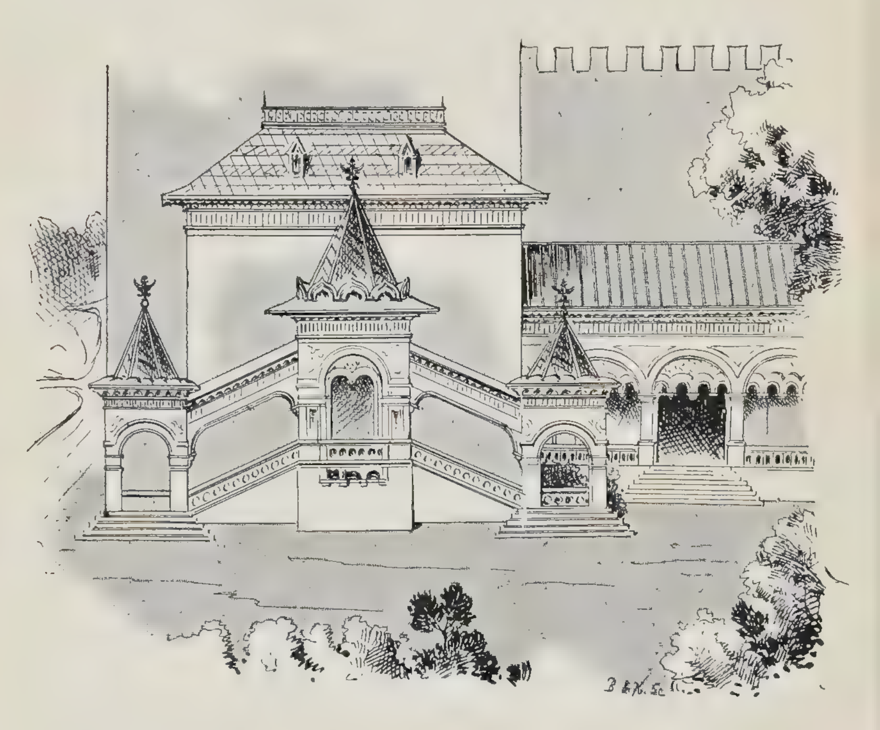
— Qu'est-ce que c'est que ça, les apanages ?

— Mademoiselle, les apanages, dont nous voyons la si intéressante exposition dans cette grande « Salle des Apanages » — quinze mètres sur onze — qui forme, en retrait, la droite de la façade, ce sont les domaines impériaux ; la variété et le nombre des produits exposés vous disent leur très impériale importance. Nicolas II n'a pas voulu se laisser dépasser par les autres souverains-exposants, dont la rivalité n'est pas un mince honneur pour notre Exposition. Cette « Salle des Apanages » a, par un escalier monumental, sa sortie sur la face sud du Palais-Kremlin ; mais revenons dans la cour d'honneur et tournons le dos à l'Entrée principale, comme si nous ne faisions qu'arriver dans la cour

intérieure. Devant nous, par cette porte dont l'architecture est empruntée aux édifices russo-asiatiques de Samarkand, s'ouvre l'immense et merveilleuse « Salle de l'Asie centrale ». Large de près de seize mètres, profonde de vingt-deux...

— Surface, trois cent cinquante mètres carrés.

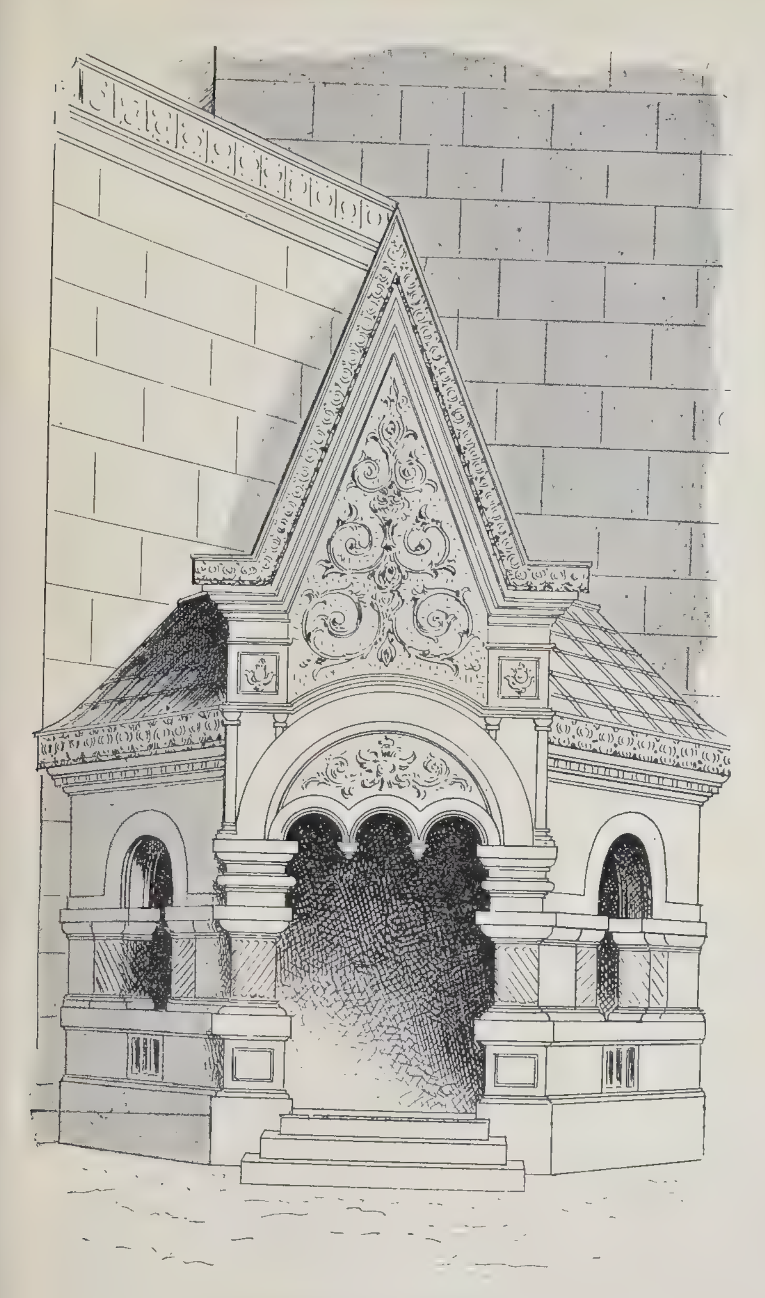
— Ah ! monsieur Bèchard, c'est vous et non moi que ce pauvre fou de mécanicien aurait dû prendre pour Archimède, car vous êtes le roi du calcul mental.



ASIE RUSSE. — GRAND PERRON ET CLOITRE.

— Un des princes, seulement ! déclara modestement le farinier.

— Donc, poursuit le vieillard, nous voici, le seuil franchi, dans cette féerique Russie de l'Orient, dont nous vivons un moment la vie parmi ces vrais marchands de Samarkand, vendant en leurs petites boutiques les bijoux, les armes constellées, les étoffes éclatantes. Ces deux grands panneaux nous montrent des selles, armes, tapis, etc., appartenant



Asie Russe. — Porte nord.

à l'Emir de Boukhara et au Khan de Khiva. Pour compléter l'illusion, nous n'avons, du point où nous sommes, c'est-à-dire en goûtant la fraîcheur de la grande fontaine centrale, qu'à repaître notre vue des cinq grandes toiles où M. Korovine, d'un pinceau si alerte, a fixé la vie de ces beaux pays.

— Oh ! tenez... écoutez ! Quelle douce et grave harmonie !

— Ce sont les musiciens de la cour intérieure qui exécutent un morceau d'un maître slave en attendant qu'ils interprètent, avec un égal talent, quelque chef-d'œuvre de la musique française...

— C'est du franco-russe pour l'oreille comme le restaurant offre du franco-russe aux palais des gourmets : la menue monnaie de l'alliance, quoi ! observe le judicieux Verduret.

— Où mène cet escalier, à droite ?

— A la « Salle du Caucase », chère madame, où sont exposés les tapis, armes, outils, minerais de cette contrée voisine de la Perse... si heureusement conquise à l'amitié moscovite. On y voit, entre autre choses, les grottes et les sources minérales de Bargow et de Piatigorsk.

— Et cette porte de droite, vers le fond de la Salle d'Asie ?

— Conduit au « Pavillon de Nobel » comprenant la Salle et la Tour. Très curieuse, cette Salle de Nobel, consacrée à l'industrie du pétrole qui est, vous le savez, un des produits du sol concourant le plus largement à la fortune industrielle de la Russie.

— Nobel veut donc dire pétrole en russe ? demande Mme Flore, avec autant de réflexion que de coutume.

— Non, madame. Nobel est le nom de l'un des « rois du pétrole » de la Russie, dont l'exploitation colossale fait l'objet de cette exposition spéciale. C'est un fantastique paysage que celui d'un territoire producteur de l'utile et redoutable liquide, et ce tableau étrange est évoqué, dans cette salle, aux yeux des visiteurs, par trois toiles du peintre Schilder. Figurez-vous un « Champ de Carnac » où chaque dolmen serait remplacé par une immense cheminée de bois, puits artésien d'où jaillit *l'huile de pierre*... Mais

non, ne cherchez pas à vous rien imaginer, puisque vous allez voir. Vous admirerez aussi, du même artiste, une grande toile, absolument saisissante, représentant le *Temple des adorateurs du feu*. Quant à la tour qui surmonte la salle de Nobel, son ascension s'impose à tout visiteur français; au premier étage, en effet, triomphe le superbe tableau représentant le couronnement de Nicolas II et que le Tzar a demandé au pinceau de notre Gervex, si fidèle à reproduire les traits de tant de hauts personnages.

— Allons-y tout de suite ! s'écrie Bertrande en sa juvénile impatience.

— Attendez, de grâce, que je vous aie nommé les autres salles donnant sur cette grande Salle centrale de l'Asie. A gauche, près de l'entrée, la première ouverture conduit à la « Grande Tour », dont le rez-de-chaussée contient une partie de l'exposition des chemins de fer sibériens et où l'on trouve, au premier étage, le « Panorama mouvant » du docteur Piassetsky.

— C'est le fameux panorama du Transsibérien dont on a tant parlé !

— Pardon. C'est bien un panorama du Transsibérien, mais ce n'est pas, justement, celui dont on a tant parlé et dont je vous entretiendrai tout à l'heure. Le Panorama mouvant de la Grande Tour est une œuvre qui, sans viser à l'effet, est un document d'exactitude rigoureuse. C'est une sorte de tableau qui marche dans un cadre plan et qui représente, kilomètre par kilomètre, les pays traversés par la voie ferrée depuis Moscou jusqu'à Vladivistok... La porte suivante, toujours à notre gauche, donne dans deux salles contiguës à la Grande Tour et contenant avec celle-ci l'exposition des chemins de fer sibériens, dessins et plans, maquettes, petit matériel, etc. C'est du plus haut intérêt pour les techniciens; mais, comme vous êtes de simples curieux, je passe. La porte en pan coupé, symétriquement opposée à celle conduisant au Pavillon de Nobel, introduit dans le « Pavillon du Nord ». Ah ! c'est là un véritable lieu de perdition pour les dames, et de péril pour... la poche de leurs époux, non pas que l'on y vende rien, mais par la seule tentatrice magie de la plus merveilleuse, de la plus riche exposition de fourrures que l'on puisse voir. Si j'ose me per-

mettre de donner un conseil à M. Bêchard, c'est, lorsque nous serons dans cette Salle du Nord, de ne pas trop se laisser distraire par la contemplation des ours blancs ou noirs, naturalisés avec tant d'art qu'ils semblent terriblement vivants, non plus que par celles des rennes, des phoques, des morses, etc., car, pendant ce temps-là, Mme Bêchard serait tout entière livrée sans protection au dangereux démon de la convoitise, à l'aspect d'idéales fourrures : renard bleu, hermine, martre zibeline, etc., dont le souvenir hanterait ses rêves comme ses songeries éveillées, et lui donnerait le désir fou des somptueuses parures hivernales... C'est étrangement troublant pour la féminine coquetterie que de se voir entouré par une telle profusion de grisantes pelleteries dont on semble ressentir la délicieuse caresse, en dépit du sage avis qui défend d'y toucher... Ah ! que les époux économes prennent garde ! Il y a là de ces petites peaux tentantes qui, un peu plus grandes seulement que les deux mains, valent des 5 et 6,000 francs.

— Hein ! mais alors il y en a pour des sommes fabuleuses dans cette salle ?

— Fabuleuse est le mot, monsieur Bêchard. Ce Pavillon du Nord est presque aussi grand que la Salle d'Asie où nous sommes et, de la toiture vitrée au sol ce n'est littéralement qu'une mer d'inestimables fourrures !

— Bon. En ce cas, nous ne ferons que la traverser pour passer à la salle suivante.

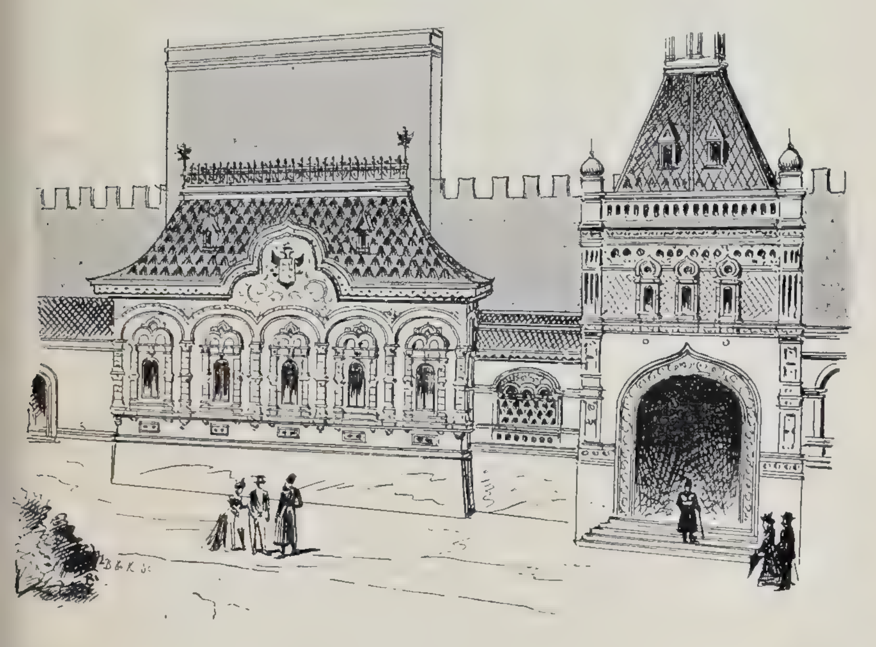
— Qui est le « Pavillon de la Sibérie », c'est-à-dire la salle de même forme que celle où nous sommes et qui lui fait immédiatement suite. Là, l'étonnement de voir tant de beaux produits — et en particulier les minerais d'or tels qu'on les trouve dans les mines — venir de cette contrée que nous nous imaginons à tort être une sorte de vaste désert glacé, sera un utile dérivatif à l'impression produite par le passage à travers le prestigieux décor des fourrures. Pour achever de glacer toute velléité somptuaire dans l'esprit de madame, nous n'aurons qu'à passer de la Salle sibérienne dans la « Tour du Nord ». Nous nous trouverons là, en plein pays boréal, dans les territoires qui longent l'océan Arctique. Nous y verrons dans leurs sombres forêts, sur les plaines couvertes de neige, les Esquimaux glissant

sur leurs rustiques traîneaux aux attelages de rennes ou de chiens, ou bien chassant, chaussés de raquettes, ou bien encore se lançant en kaïac à la poursuite des hôtes marins des rudes mers des banquises.

— Et lorsque nous aurons vu tout cela ? demande Verduret émerveillé de la vaste variété de l'exposition russe.

— Alors, fait le vieillard, nous monterons en wagon-lit...

— Eh mon Dieu ! pour aller où ?



Sibérie Russe. — Entrée ouest.

— Mais pour faire, grâce au talent du maître peintre décoratif, M. Jambon, un voyage sensationnel — et aussi véritable que possible sans quitter le Trocadéro — de Moscou à Vladivistok.

— Comme au premier étage de la Grande Tour, alors ?

— C'est-à-dire que le parcours est le même, puisqu'il s'agit du même Transsibérien ; mais le spectacle est d'ordre très différent. D'abord, nous serons dans l'immense galerie du Panorama de la Société des wagons-lits, laquelle mesure 75 mètres de longueur. Puis, nous serons installés dans

un véritable train, dans les voitures mêmes qui courront à toute vapeur à travers l'Asie septentrionale, mettant l'Europe à quelques journées des eaux japonaises. Ce train réel a sa locomotive à Moscou, tandis que son dernier wagon, crevant la muraille de ce Kremlin, est à Pékin, en pleine concession chinoise. De nos wagons, nous verrons se dérouler une immense toile panoramique qui nous montrera, non plus exactement tout le chemin parcouru, comme dans le tableau mouvant du docteur Piassetsky, mais les principaux sites, ceux qui frappent le voyageur réel et dont il garde le souvenir. Nous aurons de plus, par le fait de la translation du décor, l'illusion que nous courons à travers les paysages de l'immense Asie russe du nord.

— Voilà ce qui peut s'appeler un « clou » de première grandeur !... sans compter les autres, car c'est bien de ce Pavillon de la Russie que l'on peut dire — excusez de la trivialité — qu'un « clou » y chasse l'autre. En vérité c'est tout un monde, ce Kremlin du Trocadéro.

— Et je ne vous ai pas parlé du « Village russe », église, isbas, etc., construit à l'extérieur et tout le long du grand mur du nord du Pavillon, sur les plans du peintre Korovine. C'est une reproduction des constructions villageoises de l'empire, reconstitution dans le genre du « Vieux Paris », mais de grandeur réelle. Cette section spéciale est sous le haut patronage de la grande-duchesse Elisabeth, femme du grand-duc Serge, oncle de l'Empereur et gouverneur de Moscou, et la direction en a été confiée à Mme Jakountchikoff, qui y a consacré toute son intelligence et tout son dévouement.

— Et c'est, sans doute, comme le « Vieux Paris », un rendez-vous de « nopces et beuveries », mais à la mode moujik, s'entend ?

— Quelle erreur, monsieur Verduret ! Son objet est d'instruire et non d'amuser. Dans le « Village russe » est installée l'exposition des « Petites Industries »... Vous me regardez tous en vous demandant ce que peuvent bien être ces « Petites Industries ». Eh bien, ce sont les travaux de toutes sortes, bois sculptés, broderies, etc., exécutés par les paysans, à domicile, soit seuls, soit par ateliers, pendant les longs mois d'hiver, alors que les travaux des champs

sont suspendus par le fait de la saison rigoureuse et que le peuple agreste est confiné dans ses demeures de bois, autour du grand poêle familial. Ce village devrait être un lieu de pèlerinage pour tous les Français venus à l'Exposition, car c'est là qu'ils apprendront, par l'habilité patiente déployée en ces œuvres manuelles, à connaître ce peuple frère qu'ils ignorent et à apprécier son remarquable savoir-faire. Dans l'église, reproduction exacte des églises en bois des gouvernements du Nord, sont les superbes coffres à cierges, chandeliers, lampadaires sculptés en plein bois, d'après des modèles anciens, et des icônes, des croix, des ornements du culte orthodoxe. Dans une isba, sont les objets que l'on trouve sur les marchés de campagne. Dans une autre salle, les meubles si curieusement façonnés par les paysans. Ailleurs, sur le désir exprimé par l'Impératrice, sont les objets confectionnés dans les asiles de bienfaisance, de secours aux travailleurs, fondés par Sa Majesté. Enfin, une salle, pur XVIIe siècle, contient une partie de la merveilleuse collection de vêtements d'autrefois, de broderies anciennes de Mme Chabelsky, dont la compétence comme antiquaire est renommée dans tout l'empire.

— Cette exposition russe, décidément, est aussi merveilleusement comprise qu'elle est vaste, riche et complète.

§ III

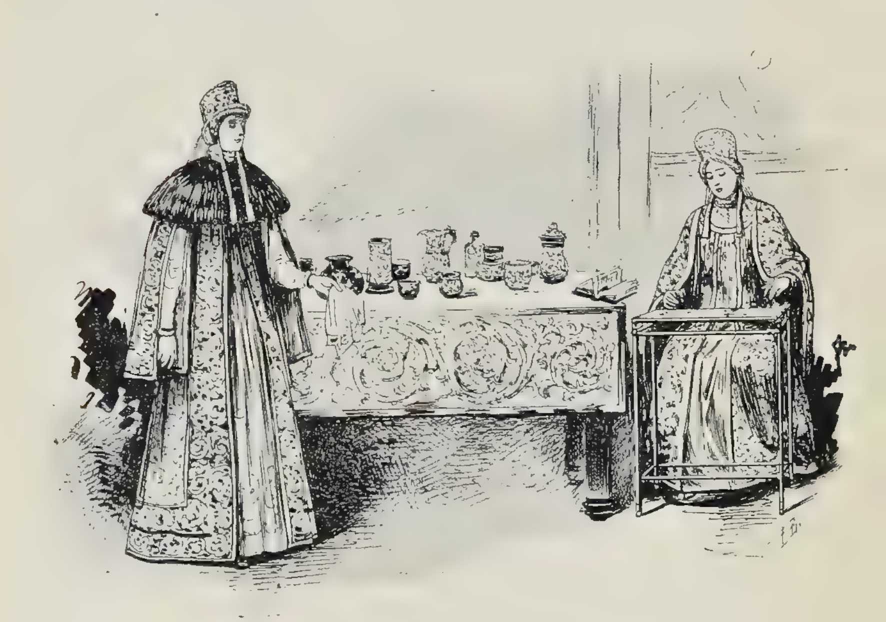
AUTRES PAVILLONS RUSSES

— Attendez, ce n'est pas tout. En dehors des envois de ses mille sept cents exposants répartis dans toutes les classes, envois qui constituent un véritable triomphe industriel pour notre grande alliée qui, depuis trois ans, a *triplé* la masse de sa production; en dehors, dis-je, de cette exposition de détail qui place l'Empire russe à la tête de l'Europe pour les filatures de coton et après Lyon pour la fabrication de la soie, le Commissariat général de l'Empire slave a semé, de toutes parts, de petits pavillons spéciaux, aussi

intéressants que pittoresques. C'est, par exemple, à l'Esplanade des Invalides, le « Pavillon des œuvres de l'impératrice Marie... »

— La mère de Sa Majesté le Tzar ?

— Non pas la noble veuve du Grand Tzar pacifique Alexandre III, mais son homonyme, la Tzarine Maria-Fede-



Dames russes, xvie siècle.

rowna, femme de Paul Ier, qui organisa définitivement la création hospitalière, éducatrice et féminine de la Grande Catherine. C'est un ministère impérial de charité — de l'assistance publique, si vous voulez, mais avec une organisation spéciale pour la protection de la femme et l'éducation de l'enfance — que, depuis la fondatrice, dirigèrent les impératrices. Il est, depuis 1881, sous le patronage et l'autorité directe de Sa Majesté Marie-Federowna actuelle, c'est-à-dire la mère du Tzar.

— C'est une idée charmante.

— C'est de la haute philanthropie et c'est aussi du bon... féminisme. Avant Catherine, la femme russe était à peu près dans la même condition d'infériorité que se trouve

encore la femme musulmane; avec la géniale compagne de Pierre le Grand, elle conquit son rang social dans la nation. La veuve du Géant du Nord savait, par expérience personnelle, ce que peut la femme intelligente et instruite pour le progrès d'une société. Elle voulut, des jeunes filles du présent, faire des femmes utiles à la patrie dans l'avenir. Aidée de son ami le philanthrope et pédagogue Betzky, elle fonda des maisons d'éducation, des orphelinats, des asiles qui, d'abord féminins, s'étendirent aux enfants de l'autre sexe. De cette institution embryonnaire, l'impératrice Marie, femme de Paul Ier, fit une administration complète d'Assistance publique, augmentée de l'organisation spéciale d'établissements d'éducation et de protection de la jeune fille. C'est à cette œuvre de charité et de féminisme, au sujet de laquelle M. le baron A. de Freedericksz a fait un rapport documenté du plus haut intérêt, qu'est consacré le pavillon que l'architecte Robert Metzer a, sur les indications de l'Impératrice douairière, élevé sur l'Esplanade des Invalides. Il est dédié au souvenir de l'impératrice Marie par la femme de si grand cœur dont la vie de dévouement et d'abnégation sublimes, comme épouse et comme mère, grave une sainte auréole aux armes de la Maison impériale de Russie. C'est un chalet de bois, couvrant 210 mètres carrés, surmonté d'une flèche peinte en bleu, haute de 22 mètres et qui supporte l'aigle impérial d'or étincelant. A l'intérieur, une grande salle tendue d'étoffe bleue turquoise, un salon de réception et un petit bureau réservé à M. Descarrières, délégué des « Institutions de Sa Majesté l'Impératrice Marie ». Tous les matériaux de ce pavillon viennent de Russie. Je n'ai pas besoin de vous indiquer la nature de l'exposition qui y est contenue ; cette administration — qui donne rang de ministre au directeur en chef de la chancellerie des « Institutions » — ne peut, comme les administrations similaires, se faire juger qu'à l'aide de plans, cartes, photographies, cartogrammes, spécimen d'ouvrages, statistiques, etc.

« Parmi les autres pavillons spéciaux, je vous rappelle le Pavillon de la Finlande, que nous avons visité ensemble Rue des Nations. Je cite, pour mémoire, un pavillon de dégustation du fameux « Thé des caravanes » et une Bou-

langerie où l'on fabrique du pain russe sous les yeux des visiteurs : cela se trouve à côté du Pavillon des « Institutions de l'Impératrice Marie ». Je ne m'arrête pas au Pavillon spécial des Armées russes de terre et de mer, non plus qu'au Pavillon des Domaines. Mais je vous signale, du côté de l'avenue de Suffren, le très curieux Pavillon de la célèbre manufacture de galoches de caoutchouc, de laquelle la production s'élève au chiffre... respectable de 70,000 paires par jour. Le volume de cette production quotidienne est représenté par la dimension même du dôme qui coiffe cette originale construction. L'histoire de cette industrie est représentée à l'intérieur par le peintre Schilder sous la forme d'un panorama et d'un diorama. Vous vous arrêterez aussi au Pavillon de l'Administration du Monopole de l'Alcool, construit par l'architecte, M. Zeidler; il montre, conjointement avec les procédés de fabrication, de très pittoresques « débits » — le populaire français dirait : mastroquets — tels qu'on en voit dans les villes et les villages de Russie... Enfin, j'en aurais pour une heure à vous citer les attractions de tous genres de la Section russe, telles que : des mosaïques d'une beauté exceptionnelle, des vitraux d'église de style byzantin, un tapis qui ne mesure pas moins de *quarante mètres* de longueur, un iconostase géant (quarante mètres carrés) tout en argent émaillé et dont le superbe dessin est du peintre Vasnetzoff, le piano que l'incomparable maëstro russe, Rubinstein, a promené avec lui dans ses tournées triomphales tout autour du globe, etc. »

— Mais, alors, ce n'est plus l'Exposition universelle, c'est l'Exposition russe à Paris !

— Ce n'est pas à ce point-là ! s'écrie le vieillard en riant de son petit rire criard. La Russie a laissé de la place aux autres Etats, mais il est incontestable que son exposition est de toutes la plus complète et, pour nos esprits, soutenus par le cordial enthousiasme de nos cœurs, la plus intéressante.

— Mais, observe Mme Flore, et la carte de France en mosaïque et pierres précieuses, vous ne nous en parlez pas?

— Si fait, j'y arrive : je gardais pour la fin ce régal, ce cadeau unique, merveilleux et d'intention si délicate, fait

par le Tzar à *son* peuple français représenté par notre Gouvernement.

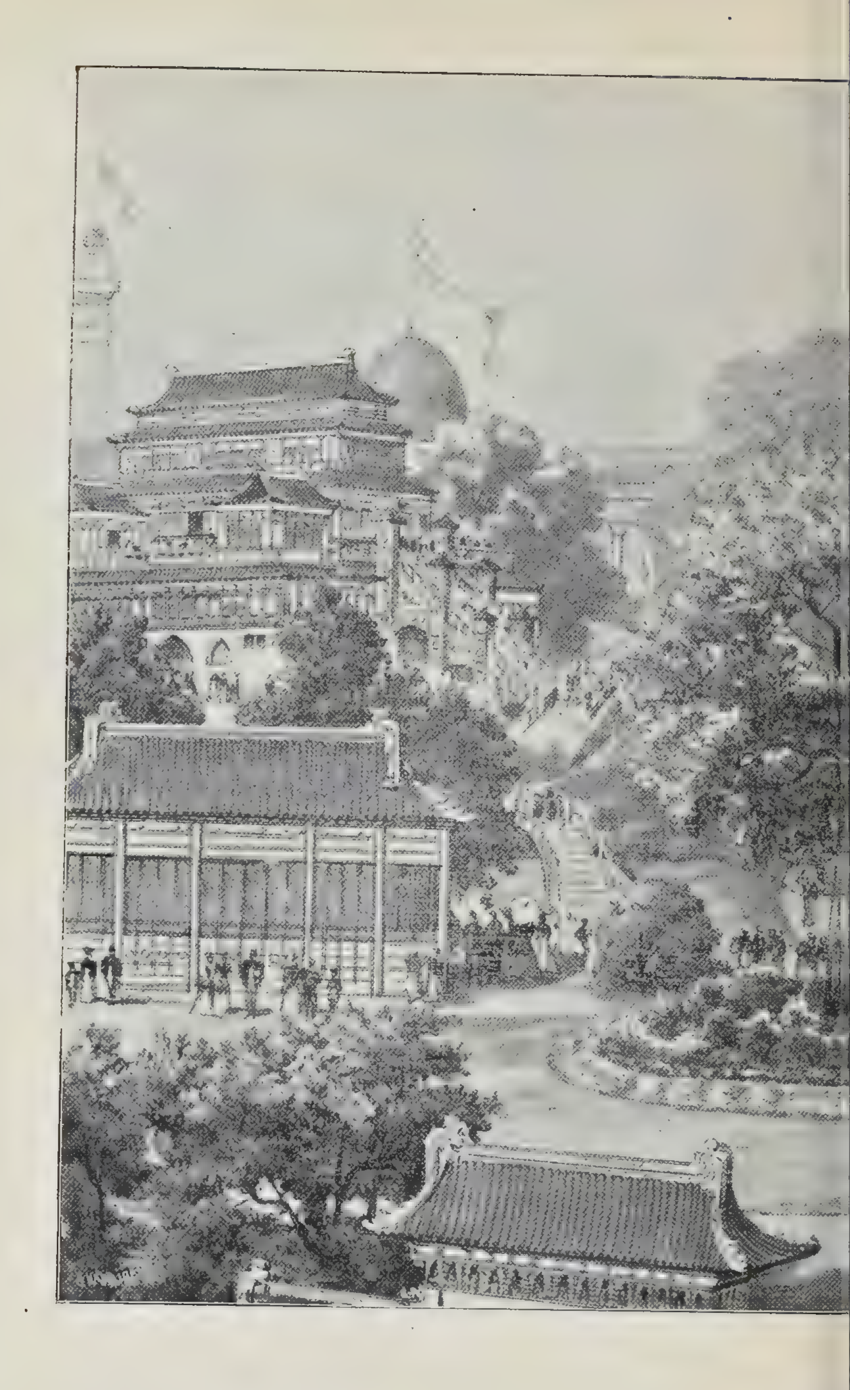
— Elle n'est donc pas ici?

— Non, madame. Le Président de la République, avec un tact dont il faut le louer, a voulu que ce gigantesque joyau, quoique devenu propriété française par le fait de la remise de l'incomparable présent, restât, pendant toute la durée de l'Exposition, parmi les envois de la joaillerie russe. C'est donc au groupe 15, à la classe 95, à l'Esplanade des Invalides qu'il le faut aller admirer. C'est un don vraiment impérial que cette mosaïque de gemmes de l'Oural, du poids imposant de 350 kilogrammes, exécutée par la taillerie impériale de Katherinbourg. Sur son lit de velours rouge frangé d'or, sous l'éclat de la lumière électrique, elle est éblouissante, cette carte de $1^{m}25$ de côté, sur laquelle cent six pierres de haut prix, représentant autant de villes, iradient de toutes parts des faisceaux lumineux de toutes teintes. C'est bien là que Paris peut se dire la Ville-Lumière, représentée qu'elle est par une énorme *sibérite*, couleur de rubis. Le cadre est un lapis Nicolas II; la mer, l'Océan, les lacs, les fleuves, en lapis-lazzuli; les affluents en platine; les départements, en marbre de nuances différentes; les frontières en jaspe. Le nom des villes est inscrit en lettres d'or.

— En somme, combien y a-t-il de genres de gemmes pour représenter les villes?

— Treize, monsieur Verduret. Et, tenez, j'en ai justement sur moi la nomenclature, avec les villes que chaque pierre représente :

1 Sibérite : — Paris.
1 Saphir : — Rouen.
1 Olivine : — Reims.
1 Alexandrite : — Cherbourg.
1 Topaze ou fénatite : — Lille.
2 Diacinthes : — Nice, Lyon.
2 Emeraudes : — Marseille, Le Havre.
3 Aigues marines (*Aqua marina*) : — Bordeaux, Toulon, Biarritz.
8 Brillants teintés jaunes : — Mont-de-Marsan, Lons-le-Saunier, Annecy, Domrémy, Rochefort, Lorient, Quimper, Nantes.



PAVILL



LA CHINE

7 Brillants teintés brun : — Beauvais, Chaumont, Figeac, Draguignan, La Roche-sur-Yon, Cahors, Cette.
23 Brillants blancs : — Laon, Bar-le-Duc, Foix, Auch, Auxerre, Mâcon, Vesoul, Gap, Digue, Saint-Quentin, Cambrai, Saint-Malo, Le Creusot, Privas, Evreux, Saint-Lô, Alençon, Guéret, Rodez, Mende, Le Puy, Tulle, Aurillac.
22 Améthystes : — Amiens, Troyes, Versailles, Orléans, Toulouse, Dijon, Besançon, Brest, Calais, Grenoble, Valence, Nîmes, Nancy, Rennes, Le Mans, Angers, Bourges, Limoges, Saint-Etienne, Clermont-Ferrand, Montpellier, Tours.
et 34 Rubis : — Arras, Châlons-sur-Marne, Melun, Chartres, Mézières, Agen, Montauban, Pau, Tarbes, Perpignan, Carcassonne, Nevers, Belfort, Bourg, Chambéry, Verdun, Dieppe, Bayonne, Châlon-sur-Saône, Avignon, Epinal, Caen, Saint-Brieuc, Vannes, Laval, Blois, Châteauroux, Poitiers, Niort, Moulins, Périgueux, Albi, La Rochelle, Angoulême.

— Hélas ! soupire la farinière émerveillée, que ne puis-je mettre Paris en broche et seulement une dizaines d'autres villes à mes oreilles et à mes doigts !

— Pour qu'on te prenne pour une châsse ! riposte son époux avec humeur.

— Hélas ! dirai-je, moi, soupire gravement le vieillard, pourquoi deux belles villes auxquelles tout bon Français pense sans cesse sans les nommer, n'ont-elles plus le droit d'être des diamants ?... Ah ! cette carte, quand donc le Tzar aura-t-il la joie d'envoyer un bon sertisseur la... compléter ?

D'un geste ému, Verduret tend la main au centenaire... qui longuement la serre — ce qui, à la grande indignation de l'oncle, fait partir Bertrande d'un éclat de rire aussi franc que... déplacé.

Le charme rompu, Verduret demande :

— Que fera-t-on de cette carte unique au monde, après l'Exposition ?

— Cette carte de France au cent-millionième ira dans le seul palais digne d'elle et de son impérial donateur : au Louvre... Allons, mesdames et messieurs, c'est assez causé sur place. Nous allons visiter ce beau Pavillon de la Sibérie que je viens de vous décrire et selon l'itinéraire que je vous ai tracé. Pour commencer, donc...

Soudain, le documenté centenaire s'arrête et murmure :

— Allons, il paraît que le change est résolu. Au Coûte ! Voici les chiens qui de nouveau goûtent la voie !

§ IV

LE RENDEZ-VOUS

En se retournant, en effet, le vénérable et docte personnage a aperçu, par la vaste baie d'entrée de la Salle de l'Asie, quatre tout britanniques melons s'installant flegmatiquement autour d'une des petites tables de bois qui transforment en terrasse de brasserie la partie de la Cour intérieure avoisinant l'estrade des musiciens. Ce sont les quatre très reconnaissables subordonnés de James-Gregory Puzzling, ceux que nos visiteurs, au moment d'aller prendre le chemin de fer électrique, ont vus s'acharnant à la poursuite de l'infortuné Bouscastrol, génie... avarié de Toulouse.

— Hum ! murmure encore l'homme d'un siècle, quand l'escouade entre en ligne, le caporal ne saurait être loin. Il est temps de changer nos dispositions, et voilà un incident qui va quelque peu hâter notre promenade à travers cette partie du Trocadéro.

Et, s'adressant à Verduret et à ses compagnons :

— Je songe que l'après-midi est déjà très avancé et que c'est à peine si, d'ici à l'heure du dîner, vous auriez le temps de visiter, comme il le mérite et y a tous les droits possibles, le Palais de la Sibérie avec son exposition si complexe et ses attractions artistiques et panoramiques. D'autre part, à mon âge, il est imprudent de compter sur le lendemain... tout au moins au point de vue de l'état des forces. Au lieu d'atteindre à l'extrême fatigue en faisant avec vous, à petits pas et parmi la foule compacte, cette visite pour laquelle, après ce que je vous ai dit, ma présence n'est plus nécessaire, voulez-vous me permettre de vous conduire rapidement à travers les autres concessions étrangères du Trocadéro? Vous rentrerez ensuite bien sagement dîner à votre hô-

tel et irez admirer Sarah Bernhardt dans *l'Aiglon*, pour lequel j'ai un coupon de loge que je ne pourrais utiliser personnellement sans imprudence majeure. Cela vous va-t-il?



GÉORGIENNE, MORDRIENNE, ÉVÊQUE GREC.

— Si cela nous va!... Mais, en vérité, vous nous comblez, et je ne sais vraiment en quels termes vous...

— Vous me remercierez plus tard... du moins, je l'espère, cher monsieur Verduret. Pour le moment, venez

vite... De ce côté : nous sortons par le pavillon de Nobel, où... il y a moins d'affluence de visiteurs. Allons, je vous prie !

D'un rapide coup d'œil, il constate que les quatre *boys* du detective n'ont pas quitté leur poste d'observation de la Cour intérieure, et, prenant les devants, entraîne du geste et de l'exemple notre quatuor expositionniste vers la sortie opposée.

Avec une légèreté de gazelle, Bertrande rejoint le centenaire. Profitant de la distance qui les sépare tous deux du reste plus lent du groupe, elle lui dit hâtivement, à mi-voix :

— J'ai vu les Anglais : Puzzling ne doit pas être loin.

— C'est ma conviction.

— Je vais donc avoir votre réponse à lui faire connaître, car vous m'avez promis hier de me faire savoir aujourd'hui où je pourrai...

— Rendre à mon *home* particulier une visite aussi gracieuse qu'indiscrète ?

— Oui, où et quand ?

— Allons, j'ai pitié de l'impatience de cet aimable gentleman... D'autant plus que l'esclandre qu'il cherche à provoquer pour mêler la police parisienne à nos affaires, et forcer ainsi à dévoiler certain incognito dont il a mission de déchirer le masque, finirait par réussir : le brave Bouscastrol n'aurait pas toujours à point nommé un sosie à envoyer chez le commissaire... à sa place. Il est donc prudent d'en finir. Vous pourrez donc trahir le rendez-vous que voici. Je vous attendrai demain soir, à dix heures, au coin du quai de Javel et de la rue des Cévennes, emplacement de l'usine des pavés en bois, pour, de là, vous conduire chez moi.

— Comment, le soir et dans un endroit qui, si peu que je connaisse Paris, me paraît être un pays perdu ? Mme Bêchard et moi nous mourrons de peur pour nous y rendre, si même je parviens à décider à m'y accompagner l'excellente farinière, qui n'est pas précisément une Jeanne d'Arc pour la bravoure !

— Aussi m'arrangerai-je de façon que vous y soyez escortée par votre oncle et Mme Bêchard par son époux... ces deux personnages pouvant avoir leur utilité à titre de témoins.

— Oh ! mais, alors, c'est un rendez-vous général ?

— Mon Dieu, oui : tous les rôles, principaux comme épisodiques, en scène... ainsi que pour le dénouement d'une comédie bien charpentée.

— Eh quoi ?... c'est ?... Hélas ! à cette idée, me voilà toute tremblante !...

— Vous, si brave ?... Allons donc !... J'ai la conviction que le spectacle sera de votre goût.

— Dieu vous entende ! murmure Bertrande devenue un peu pâle, tandis que le centenaire et la jeune fille, ayant ralenti le pas, sont rejoints par Verduret et le couple farinier.

— Nous voici hors du Kremlin, dit le manufacturier retiré. Serait-il indiscret de vous demander où vous nous conduisez ?

Le centenaire fait un geste théâtral et, de tout le maigre volume de sa pauvre vieille voix haut perchée, il s'écrie, à la façon de Buridan dans la *Tour de Nesle :*

— En Chine !

— Bigre ! fait en riant Verduret.

— Et... nous y voici. Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le territoire parisien du





CHAPITRE II

CÉLESTE-EMPIRE

Dès que notre groupe provincial a pénétré jusqu'au bassin, autour duquel sont si artistement semés le grand et les petits pavillons de l'empire le plus peuplé du monde, le centenaire annonce :

— Ici, nous sommes en plein Pékin, capitale de la Chine.

— Délicieux, s'écrie Verduret, qui entonne, avec beaucoup plus de conviction que de justesse, et en le paraphrasant un peu, le morceau connu de l'opéra-comique de Bazin :

La Chine est un pays charmant
Et qui doit plaire, assurément !...

— Assez, mon oncle ! supplie... bien irrespectueusement Bertrande, en faisant mine de se boucher les oreilles.

— Et qui plaît tout d'abord, aux gros appétits européens, se hâte de répondre le vieillard. Elle plaît même à tant de monde que la rivalité des prétendants à ses territoires est sa sauvegarde... Mais j'ai mieux à faire que de traiter avec vous la grosse question du « péril chinois ». Je...

— Pardon si je vous interromps, articule gravement Bêchard, mais le Trocadéro réunissant les expositions coloniales, comment se fait-il que l'on y ait mis la Chine qui est, tout au contraire, une immense métropole, et une métropole sans colonies, au sens que nous donnons à ce mot ?

— Je pourrais vous répondre que c'est une flatterie...

avant la lettre à l'égard des appétits dont je viens de parler; mais cette idée n'a certainement pas effleuré l'âme impartiale du Commissariat général, et il faut y voir des raisons d'organisation intérieure et de convenances mutuelles. Un palais chinois isolé, comme, par exemple, celui du Mexique, eût été une banalité dans laquelle s'est bien gardé de tomber le Commissaire général, M. Vapereau.

— Wa-Peuh-Rô?... Quelque grand mandarin, sans doute?

— Je crois bien, dit le centenaire en faisant entendre son petit rire de crécelle. Il fait partie, s'il vous plaît, du Tsong-Li-Yamen, ou grand conseil. Il est vrai que ce très chinois mandarin — qui est bien l'homme du monde le plus affable et le plus simple, autant que d'esprit distingué... est né à Tours, le 15 février 1847...

— Comment, ce Chinois est un Français?

— Ah! on voit bien que Malesherbes est aux antipodes, puisque vous ignorez M. Vapereau, que tout Paris a applaudi en tant que spirituel conférencier extrême-orientaliste, a lu en tant qu'auteur des relations si excellemment et finement écrites de ses voyages — et quels voyages! — que tout Paris, dis-je, connaît et estime pour ses multiples et hauts mérites.

— Vous le connaissez?

— J'ai eu le régal d'une conversation avec lui, à propos de cette exposition chinoise qu'il a organisée, et je vous avoue que nous avons causé d'elle et surtout d'autre chose. M. Vapereau est un sympathique et un charmeur, et je ne prise rien au-dessus de la parole d'un homme qui, avec une science sûre, a beaucoup vu... en sachant voir, c'est-à-dire en observateur et en artiste. Sous ce dernier rapport, M. Vapereau était bien préparé par ses études à l'Ecole des Beaux-Arts, qu'il quitta, en 1869, pour suivre en Extrême-Orient le beau-frère de sa sœur — lequel n'était autre que le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, dont l'héroïque expédition indo-chinoise (1866-1868) est un des plus beaux exploits d'explorateur. C'est ainsi qu'à l'âge de vingt-deux ans, le jeune Vapereau visite Saïgon, Fou-Tchéou, puis Formose et ses sauvages. Il arrive à Pékin, en novembre 1870, non sans avoir fait naufrage sur les côtes de Chine, et entre dans l'Administration des douanes,

au service du Gouvernement chinois. En 1873, Francis Garnier ayant été tué dans un combat près de Hué, capitale de l'Annam — dont il s'était emparé avec 120 marins et qu'il a eu le temps de garder à la France — Charles Vapereau se fixe définitivement à Pékin. Il y est resté, attaché aux Douanes du Céleste-Empire, pendant vingt-six ans, résidence interrompue seulement par des congés qu'il a superbement utilisés, comme vous allez en juger. En 1884, lors de la guerre contre la Chine, au Tonkin, il a offert sa démission. La meilleure preuve de ses mérites, de ses capa-



Marchands chinois.

cités et aussi des charmes d'un caractère qui ne lui a créé partout que des amis, c'est que le Tsong-Li-Yamen refusa, en cette circonstance, de se séparer de lui ; la seule entrave que lui attira, pendant cette guerre, sa qualité de Français et de bon Français, fut la défense de s'éloigner à plus de 50 kilomètres de la ville. M. Vapereau, qui connaît à fond le chinois et l'anglais, voire un peu le russe, est particulièrement apprécié, à Paris, comme émérite collectionneur; il a fait au musée Guimet et à celui des Arts décoratifs des envois précieux. Lorsque, en 1896, le Gouvernement chinois, se décidant à faire acte de modernisme en prenant part à l'Exposition de 1900, chargea le directeur

des Douanes, sir Robert Hart, d'organiser sa participation à notre Grand Concours universel du Travail, celui-ci proposa M. Vapereau pour les délicates fonctions de Commissaire général. C'est grâce à ce poste aussitôt accepté, que nous avons le plaisir de posséder à Paris notre éminent compatriote.

— Et ses voyages ?

— Ah ! ah ! cela pique votre curiosité de Français sédentaire ?... Je ne vous citerai pourtant que les deux principaux, qu'il fit l'un et l'autre, en la société de sa vaillante compagne, Mme Vapereau. Le premier fut un raid en Mongolie : quarante jours à cheval, à raison de 60 kilomètres par jour. Couchant, soit sous la tente, soit dans les paillottes, sur le petit matelas cambodgien, avec la valise en guise d'oreiller, le couple hardi poussa, cette fois-là, jusqu'au désert de Gobi, faisant ample provision de documents photographiques. Elle est tout simplement admirable, la collection de photographies prises aux Indes, à Java, au Japon, en Corée, en Californie et dans l'Amérique du Nord par cet observateur artiste et savant ! Il m'en a montré qui sont de véritables merveilles, comme celle du « Pont du Palais d'Eté », ce prodige de grâce dont l'arche unique, presque ogivale, d'une légèreté inouïe, dresse sa courbe de rêve au sein d'une plaine sans limite, et se reflète dans une eau dormante où le mirage transforme l'ogive en une ellipse complète... Cela vous a un caractère d'irréel, de rêve, de poésie qui est un enchantement.... Mais je m'égare, et M. Bèchard ne me le pardonnerait pas. Quant au second grand voyage de M. le Commissaire général de la Chine, ce fut, en 1892, un retour de Pékin à Paris, en passant par Tchéfou, Shangaï, le Japon, la Corée, Vladivostok, Alexandrevsk, Nicolaïevsk, toute la remontée du grand fleuve Amour, toute la Sibérie (Irkoutsk, Tomsk, Samarova, Tobolsk), toute la Russie (Perm, Kazan, Nijni, Moscou, Saint-Pétersbourg), puis Varsovie, Vienne, Bâle et Paris. Ce voyage, que les hautes autorités russes, parmi lesquelles M. Vapereau a tant de solides amitiés, qualifiaient de folie, a été superbement accompli par le couple intrépide et raconté avec humour et en style combien attachant, par son auteur, dans le *Tour du Monde*. Il faut lire cela, mon-

sieur Verduret ; vous vous délecterez, et grâce aux innombrables photographies prises en cours de route et jointes au récit, ce sera pour vous un indispensable complément à la visite que nous venons de faire du Pavillon de la Sibérie.

— J'en ferai la lecture à mon oncle, déclare Bertrande, et je suis bien sûre qu'il ne s'endormira pas.

— Donc, poursuit le vieillard, vous comprenez que, pour la première fois que la Chine expose officiellement, M. Vapereau, avec son érudition spéciale, acquise par vingt-six années de séjour dans la capitale du Céleste-Empire, n'allait pas nous offrir, pour sa bienvenue de retour dans la Mère-Patrie, la banalité d'un kiosque quelconque, ainsi qu'on l'a fait jusqu'ici. Il a voulu que ses compatriotes, et avec eux leurs hôtes, aient ici une sensation de réalité chinoise, en ayant sous les yeux l'ensemble d'une demeure de haut mandarin, avec son corps de logis principal et ses pavillons séparés. Il a voulu, de plus, que quelques-unes des parties de cet ensemble aient la valeur documentaire de reproductions exactes de constructions célèbres de Pékin. C'est dans cet ordre d'idées qu'il a inspiré et guidé les plans de M. Masson-Détourbet, l'architecte au talent précis et original chargé des Sections étrangères à l'Exposition de 1900. Prenons d'abord le Pavillon principal...

— Celui qui est voisin du Palais de la Sibérie, et s'y trouve relié, à faible hauteur, par une passerelle ?

— Dont je vous expliquerai tout à l'heure la fonction. Ce Pavillon principal, long de dix-neuf mètres, large de treize, doit être séparé, par l'observateur qui l'étudie extérieurement, en deux parties distinctes : la partie inférieure et la partie supérieure. La première, à muraille droite percée d'une porte et de deux fenêtres, évoque exactement l'aspect d'un temple chinois. Les temples, en effet, possèdent tous ces trois ouvertures, derrière lesquelles se tiennent, à l'intérieur, les quatre gardiens sacrés de rigueur de ces lieux de prières... mâchées.

— Des suisses, sans doute ? demande étourdiment Mme Flore.

— Auprès desquels, chère madame, ceux de nos églises paraîtraient n'être que d'infimes pygmées.

— Ce sont des géants?

— Monstrueux... mais muets : ce sont de gigantesques idoles, hideuses et terribles, armées de toutes pièces... sans pour cela causer une bien grande frayeur à leurs adorateurs... plutôt sceptiques — car nous n'avons pas inventé le



MANDARINS ET MUSICIENS CHINOIS.

scepticisme, croyez-le bien. Ce rez-de-chaussée contient, entre autres choses, une très curieuse collection de monnaies, si anciennes que les antiques médailles romaines, dont la découverte fait l'orgueil de nos numismates, sont, en comparaison, presques modernes. Il y aussi, dans cette partie inférieure du Pavillon principal, un « clou »... ou plutôt la

pointe de ce « clou » énorme qui, à juste titre, fait la joie des visiteurs du Kremlin mitoyen : c'est la fin du train du transsibérien dont fait partie la passerelle que remarquait tout à l'heure M. Verduret. En Chine, le panorama du maître décorateur Jambon montre l'arrivée à Pékin... ou plutôt le départ de la plus vaste capitale du monde, puisque la tête du train est à Moscou. Une des toiles fait passer sous les regards des sédentaires voyageurs l'immense rempart réputé comme une des « merveilles du monde » : la fameuse *Muraille de Chine*, une merveille qui ne survivra guère à la reproduction qu'en a exécuté le pinceau de l'habile décorateur, car cette muraille, qui d'ailleurs, comme l'épée sénile de Don Diègue, a toujours

... servi de parade et non pas de défense,

vient d'être condamnée par le gouvernement Chinois. Les pierres serviront utilement de matériaux (et Dieu sait s'il y en a !) pour de grands travaux publics. *Sic transit gloria !...* Et que l'on dise encore, devant un tel sacrifice, que les Célestes ne se laissent pas pénétrer par les idées pratiques de l'Europe moderne !

— La Chine sans sa Grande Muraille !... Il semble que ce ne sera plus la Chine.

— Ce ne sera plus celle de la légende. Pourvu que ce ne soit pas le commencement de l'évolution de l'innombrable race jaune continentale vers cet avenir auquel la pousse l'avidité... initiatrice de la race blanche !... Mais, encore une fois, cela regardera nos arrière-neveux. Passons...

— ... Au premier étage ?

— Ou mieux à la partie supérieure du Pavillon, c'est ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire. Cette partie supérieure est la reproduction exacte de l'une des tours à plusieurs toits superposés qui se trouvent au-dessus de chacune des portes de Pékin. Ces tours — je parle des véritables — sont des dépôts de matériel de guerre, pas bien redoutable, réuni pour la défense éventuelle de la Cité impériale ; elles contiennent de petits canons, des fusils, des munitions, des armes blanches à l'usage des soldats jaunes, etc. Ici, celle que vous voyez a un objectif absolument pacifique : elle sert de logis à une exposition de meubles... qui sont à vendre

et, par conséquent, à acheter si le cœur vous en dit...

— Hum! des prix d'exposition, non merci, déclare l'économe Bèchard. Si nous voulions un mobiler chinois, nous en ferions l'acquisition au *Louvre*, c'est bien meilleur marché!

— Et, pour vous, d'une authenticité très suffisante, c'est entendu! J'achève donc ce qui concerne le Pavillon principal en vous indiquant que la partie supérieure contient encore une exposition d'instruments aratoires et une salle de théâtre, devant laquelle commence à descendre ce gigantesque escalier extérieur aboutissant aux bassins, et qui est celui du Temple du Dragon noir. Passons à cet autre Pavillon que vous voyez à droite du Pavillon principal...

— Celui qui paraît n'avoir qu'un rez-de-chaussée, mais, en revanche, s'offre deux toits superposés?

— Celui-là même, monsieur Verduret. C'est une imitation très approchée de l'un des Pavillons successifs dont l'ensemble constitue le « Palais d'Eté » du *Fils du Ciel,* autrement dit de l'Empereur de Chine. Il contient une exposition d'objets d'argent, d'ivoire, etc., qui fait l'admiration des collectionneurs d'art chinois.

— Et cette espèce d'arc-de-triomphe à trois arcades et si élevé que l'on voit à côté du palais d'Eté?

— C'est tout simplement la reproduction exacte d'une des trois plus belles *portes* de Pékin, lesquelles sont des merveilles. Ces immenses arches en céramique multicolore font, sous l'éclatante caresse du soleil, un effet extraordinaire : c'est brillant, somptueux, gracieux et imposant à la fois. M. Vapereau a été excellemment inspiré en plaçant cette porte monumentale à l'entrée de la concession de la Chine.

— Oh! regardez-donc, s'écrie Mme Flore, tous ces Chinois, là, au seuil du Pavillon suivant.

— Mesdames et messieurs, j'ai le plaisir de vous mettre en présence d'une « tranche de vie » pékinoise. Le pavillon où madame vient de remarquer cette affluence de Célestes qui tant l'intrigue, est une des boutiques de la capitale chinoise transportée telle quelle ou presque, d'Extrême-Orient à Paris, contenant et contenu. A l'enseigne :

« YOUNG-TCHEUNE-TCHAÏ »,

c'est M. Kou-Young-Pao en personne, un gros marchand

de là-bas — gros sous tous les rapports, me faisait spirituellement remarquer M. Vapereau à propos de l'énorme rotondité du porte-natte — qui, aidé de ses commis, offre aux chalands parisiens cosmopolites un superbe étalage de bibelots empruntés à ses vastes magasins. Le gros homme ne s'est pas moqué de sa clientèle de l'Exposition, je vous assure, car la collection de marchandises de choix qu'il a apportée avec lui représente une valeur d'au moins deux millions de francs.

— Bigre! ne peut s'empêcher de s'exclamer Verduret.

— C'est drôle, observe Bertrande, parmi ces vendeurs, je ne vois pas une seule vendeuse. J'aurais pourtant été plus curieuse, je l'avoue, de voir des Chinoises que des Chinois !

— Mademoiselle, si, comme il est probable, certains de ces Célestes employés de commerce ont amené leurs femmes à Paris, ils se gardent bien de les produire à l'Exposition.

— Pourquoi?

— C'est que la femme chinoise est, socialement, moins encore que la femme musulmame. Elle reste au logis, cachée aux yeux indiscrets.

— Fi! Quels vilains cachottiers que vos Chinois.

— Plus que vous ne pouvez l'imaginer, ma chère demoiselle. C'est au point qu'ils ne se reçoivent pas entre eux...

— Quels ours!

— Ils le sont jusqu'à ne pas vouloir, la plupart du temps, être même reconnus dans la rue; et, pour cela, ils mettent des lunettes...

— Noires comme les vôtres? demande espièglement la jeune fille au centenaire.

— Oui, noires, justement, riposte tranquillement celui-ci. Quand un Chinois porte des lunettes noires dans la rue, cela veut dire : « il ne me plaît pas que vous ayez l'air de me reconnaître ». Ainsi, un ménage se montre exceptionnellement en ville pour quelque course obligatoire : sur la petite charrette nationale, on voit la femme assise en arrière et le mari juché sur un brancard. Si celui-ci a les yeux libres, il sera salué légèrement et *seul* par les connaissances rencontrées ; mais, si sur son nez chevauchent les lunettes de

l'incognito, non seulement personne ne le saluera, mais, passât-il au milieu d'une bande de relations intimes de famille ou de négoce, pas un regard ne se détournera vers lui : *on ne le verra pas.*

— Voilà une mode que l'on devrait bien adopter à Paris, à l'usage des importuns ! Je les trouve très pratiques, ces Chinois, déclare Bêchard.

Le vieillard reprend :

— Quant au dernier Pavillon fermant le demi-cercle et venant, en face du Pavillon principal, voisiner avec le Kremlin, là, sur notre gauche, il contient, en son unique rez-de-chaussée, une très instructive et amusante exposition ethnologique. Il y a là-dedans tout un peuple de Chinois en cire arborant la curieuse variété des costumes des habitants du Céleste-Empire... Et voilà, très résumées, les principales choses que j'avais à vous dire concernant l'exposition chinoise et son aimable Commissaire général. Maintenant...

— Nous allons bien vite visiter ces merveilles au sujet desquelles vous nous avez littéralement mis l'eau à la bouche...

— J'allais vous dire, au contraire, passons d'un bond... qui n'aura rien de fatigant, de l'Extrême-Orient asiatique à l'Extrême-Sud africain, de la Chine au...

— Comment, nous ne visitons pas ?... interrompt le manufacturier retiré tout décontenancé

— Vous aurez tout le loisir de le faire à votre temps et le catalogue en main. Je vous demande, pour le moment, de vous contenter de ma causerie d'ordre général, comme vous y avez consenti pour la magnifique exposition russo-sibérienne ; il se fait tard et... j'ai une raison majeure pour ne pas désirer prolonger cette conférencière séance...

— Oui, la fatigue que vous impose votre bienveillance à notre égard... Nous serions ingrats d'insister et nous sommes trop heureux de vous suivre où vous voudrez bien nous conduire.

— Parfait. Veuillez donc me faire l'honneur de me suivre au



CHAPITRE III

TRANSVAAL

Lorsque quelques pas ont transporté notre groupe d'expositionnistes sur le territoire de la Concession de la République Sud-Africaine :

— Messieurs, dit le centenaire d'une voix émue, c'est avec un sentiment de sympathie douloureuse que nous devons, en pénétrant chez lui, saluer ce vaillant peuple boër qui combat avec tant de persévérance pour la défense de son indépendance, attaquée si odieusement et pour un si vil motif de lucre par une nation européenne qui fut grande, mais dont la conduite à l'égard de ces burghers fermiers, marque le front d'une tache indélébile. La cause de leur malheur, tenez, voici qu'eux-mêmes nous la montrent ici, sans orgueil ni regret, plutôt comme un fait dérivant du *fatum* antique. Vous voyez, devant nous, à gauche du chemin que nous suivons depuis que nous avons quitté la Chine, cette pyramide...

— Cette sorte d'obélisque doré ?

— Précisément, madame. C'est le monument représentatif de l'or extrait des mines du Transvaal de 1884 à 1899, c'est-à-dire en seize ans.

Mme Flore ouvre des yeux effarés.

— Comment, tout ça, c'est de l'or ? s'écrie-elle avec un tremblement dans la voix.

— Non, sourit le vieillard. La pyramide que vous voyez est en plâtre doré, car vous pensez bien que le volume d'or qu'elle représente court depuis longtemps le monde. Ce tronc de pyramide, haut de 36 mètres, ayant 2ᵐ 50 de côté à la base inférieure, et 0ᵐ 40 de côté à la base supérieure, pèserait, en or pur comme celui qui sort en lingots des laboratoires des mines, 621,706 kilog. 604,063 milligrammes.

— Un poids d'or pareil doit représenter une somme colossale ?

— Exactement deux milliards, cent quarante et un millions, sept cent neuf mille quatre cent dix-huit francs, monsieur Verduret. Ainsi, ce peuple de sages qui méprisent cet or maudit dont l'appât, en notre vieille civilisation, fait commettre tant d'infamies, d'apostasies, de lâchetés, ce peuple de cultivateurs et de bergers creuse avec indifférence ses sillons et fait dédaigneusement paître ses troupeaux sur un sol tout contaminé de l'épidémique métal. Qu'importe à ces saines natures exemptes de tout morbide besoin de luxe, à ces êtres simples et forts devant Dieu qui ne demandent qu'à mener librement la large vie du plein air, la vie pastorale des patriarches, et à vieillir dans le respect de l'immense famille dont ils sont la souche et qui seule fait leur noble orgueil ! Ce peuple était trop heureux ; une telle exception à la loi fatale qui courbe l'humanité sous le niveau aux mille aspects de la Douleur ne pouvait subsister. La terre de ces pasteurs contenait de l'or, et l'or a attiré sur leur sol la meute des appétits insatiables et sur leur tête le malheur. Messieurs, saluons avec respect et admiration ce peuple boër, au secours duquel eût volé sans hésiter la France d'autrefois ; saluons-le avec l'amertume de constater en quel état de déchéance morale le culte du veau d'or qui nous est imposé a fait descendre la nation qui fut la généreuse France. Mais détournons les yeux de ces tristesses...

— Parbleu ! proteste Bêchard, nous ne pouvons pas non plus sacrifier nos intérêts pour protéger le monde entier !

— Pendant des siècles, monsieur, nul opprimé n'appelait en vain la France à son secours. On disait alors : *Gesta Dei per Francos*, et je ne sache pas que nos intérêts, au bout du compte, s'en soient si mal trouvés. C'est notre posture

effacée actuelle qui est seule dangereuse pour nous, croyez-le bien et... passons vite à l'intéressante leçon de choses qui nous est donnée ici. Dans la République Sud-Africaine, il y a deux éléments opposés : la terre et l'or, c'est-à-dire le Boër et l'Etranger. Ces éléments si disparates qui partagent là-bas le pays, partagent également ici l'exposition transvaalienne. L'architecte, chargé par le Commissaire général de la construction des pavillons sur la concession de 1,800 mètres obtenue, en a construit quatre, sur lesquels deux sont consacrés à l'exploitation minière et les deux autres à l'Etat et au peuple boër. On ne pouvait, vous voyez, mieux faire le départ entre les deux éléments. De la pyramide, où nous sommes, et en lui tournant le dos, nous avons les deux premiers à notre droite et à notre gauche les deux seconds, c'est-à-dire le Pavillon principal et la ferme boër. Occupons-nous d'abord de l'exposition minière.

— Pardon si je vous interromps, fait Verduret, mais il me semble qu'une concession de 1,800 mètres, pour ce petit Etat africain...

— C'est disproportionné, évidemment ; mais si le Transvaal a pu y prétendre, c'est que, en outre de l'important budget d'un demi-million voté par le Volskraad, la nature de son exhibition offre un intérêt et un attrait qui sont de tout premier ordre. Vous allez en juger.

« Vous n'ignorez pas que le Trocadéro — comme Montmartre et la grande partie du Paris de la rive gauche sous laquelle s'étendent les Catacombes — est creux par le fait des anciennes carrières qu'il récèle dans ses flancs. Ces cavités du sous-sol ont été mises à profit par la Société des Houillères de France pour organiser la si curieuse attraction consistant en l'aménagement de galeries souterraines de mines de houille, de sel, etc. Or, une section de ce « clou »... que l'on ne peut pas accuser d'être sans profondeur, section qui est placée au-dessous de la concession de la République Sud-Africaine, représente en une longue galerie une portion d'une des principales mines d'or du sous-sol transvaalien. Dans cette galerie, qui communique par un puits muni d'une benne authentique avec le plus grand des deux pavillons dont nous nous occupons et qui est désigné sous le nom de « Pavillon du bocardage », se trouve déposée une

provision de 800 tonnes de minerai du Witwatersrand, c'est-à-dire de minerai aurifère importé directement de cette mine du Transvaal. »



Les Boers chez eux. — La pyramide d'or.

— Une mine d'or au Trocadéro, c'est vraiment extraordinaire !

— Ce qui l'est bien davantage — et pour le public aussi bien que pour les ingénieurs — c'est de voir passer ce mi-

nerai par toute la série d'opérations nécessaires pour en extraire l'or.

— Comment, on voit?...

— La benne chargée de quartz aurifère sortir du puits et le précieux chargement déversé dans le « concasseur ». Le minerai ainsi fragmenté tombe dans la trémie terminée par un appareil à distribution automatique placé en arrière du « bocard », c'est-à-dire du mortier où cinq pilons pulvérisent le minerai dans une grande quantité d'eau. La pulpe formée par le bocardage s'échappe par le tamis disposé à la face antérieure du bocard et tombe sur la « plaque à amalgation », c'est-à-dire une plaque en cuivre recouverte de mercure qui retient au passage une partie de l'or contenu dans la pulpe. Cette pulpe — et ceci est la « centralisation » — coule ensuite sur une table à secousses *(le truc vanner)*, où l'on recueille les particules de pyrites riches en or pour être traitées directement au laboratoire. Ces opérations du concassage, du bocardage, de l'amalgation et de la centralisation ont toutes lieu dans le premier bâtiment, long de 18^{m}50 et large de 9 mètres, dit « Pavillon du bocardage ». Dans l'intervalle qui sépare ce Pavillon de son voisin — le laboratoire — vous voyez ce volumineux appareil? C'est une grande roue à augets qui élève la pulpe pour la déverser dans une grande caisse pointue où se fait la séparation en *schlamms*, boues flottantes qui subissent un traitement spécial, et en *tailings*, sables lourds d'où l'or est extrait par la « cyanuration » opérée dans les deux cuves, supérieure et inférieure. Cette opération consiste dans l'envoi de cyanure de potassium en dissolution sur les sables aurifères, dont il extrait l'or en le dissolvant. Ce liquide qui sort des cuves de traitement est envoyé dans les « caisses à précipitation » et... nous voici dans le Pavillon du laboratoire, de beaucoup plus petit que le précédent. Le liquide produit par la cyanuration est *précipité*, soit par le zinc, soit par l'électrolyse. Dans le premier cas, le zinc est dissout par de l'acide sulfurique, le liquide obtenu est transformé par le filtre-presse en gâteaux de précipité que l'on fait sécher et que l'on fond ensuite au four et l'or est coulé en lingots. Dans le second cas, la méthode électrique précipite l'or sur le plomb, lequel plomb aurifère est fondu et l'on en sépare l'or par coupellation. Donc,

lorsque vous serez de loisir, vous pourrez venir voir sortir de terre un morceau de minerai et le suivre jusqu'à la formation du lingot d'or pur.

— Sapristi, je crois bien que c'est intéressant, cela !

— Ce que je trouve bien plus intéressant — à un point de vue tout philosophique, il est vrai — c'est, en face de cette laborieuse extraction du métal précieux, de voir s'élever cette modeste ferme boer qui, avec son ameublement rustique, sa lourde porte d'entrée en bois brut, sa salle commune précédant la vaste cuisine où la pastorale famille s'assied à la table du patriarche, avec ses chambres aux meubles simples et robustes faites pour le sommeil calme de ces rudes travailleurs de la terre. Ah ! comme cette ferme, emblème sain et paisible, semble par le contraste violent, dire à l'usine en mal d'enfantement tumultueux des fauves parcelles pour la possession desquelles l'homme abreuve de sang pourpre le sein maternel de Cybèle : « Folle qui t'agites, qui fais grincer les monstres de fer pour créer le vain métal, regarde ma fière et tranquille médiocrité et ne cherche pas dans ta fièvre le bonheur que j'ai trouvé dans ma rudesse et dans ma paix ». Mais l'usine semble lui répondre, à grands ronflements de machines en marche : « Folle qui a cru à la possibilité du calme bonheur en ensemençant de graines une terre qui recèle l'or!... C'était construire un volcan. Le jour où tu m'as laissé creuser ton sol, tu as ouvers la porte de l'enfer et tu t'étonnes de t'y engloutir. Tu dédaignes cet or qui ronge l'âme et les forces humaines sur toute la surface du globe : l'or se venge de ton mépris en t'apportant l'esclavage et la mort ! Ta paix heureuse insulte trop aux souffrances des autres nations qui n'ont pas ta sagesse pour que ces nations ne laissent pas un peuple de proie te détruire en toute liberté ! Que ton sang et tes biens soient la rançon de ton insultante vertu, toi qui prétends ne pas sacrifier à l'idole du progrès civilisé, au dieu Business; c'est la justice nouvelle depuis que la France a abdiqué sa mission ! » Ah ! messieurs, toute l'histoire des nobles et glorieuses infortunes des Boers tient dans le contraste voulu de cette usine en face de cette ferme, et... Pardon... excusez-moi. Voilà que je sors trop de mon rôle de cicerone. Allons voir le Pavillon principal.

Sur les pas du singulier vieillard, notre groupe de visiteurs passe devant la ferme boer; non sans y jeter un regard tristement sympathique, et arrive devant l'élégante construction portant, au-dessus du porche, l'écusson du Transvaal surmonté d'un aigle et des initiales : R. S. A. et Z. A. R., c'est-à dire, en français et en hollandais : « République Sud-Africaine. »

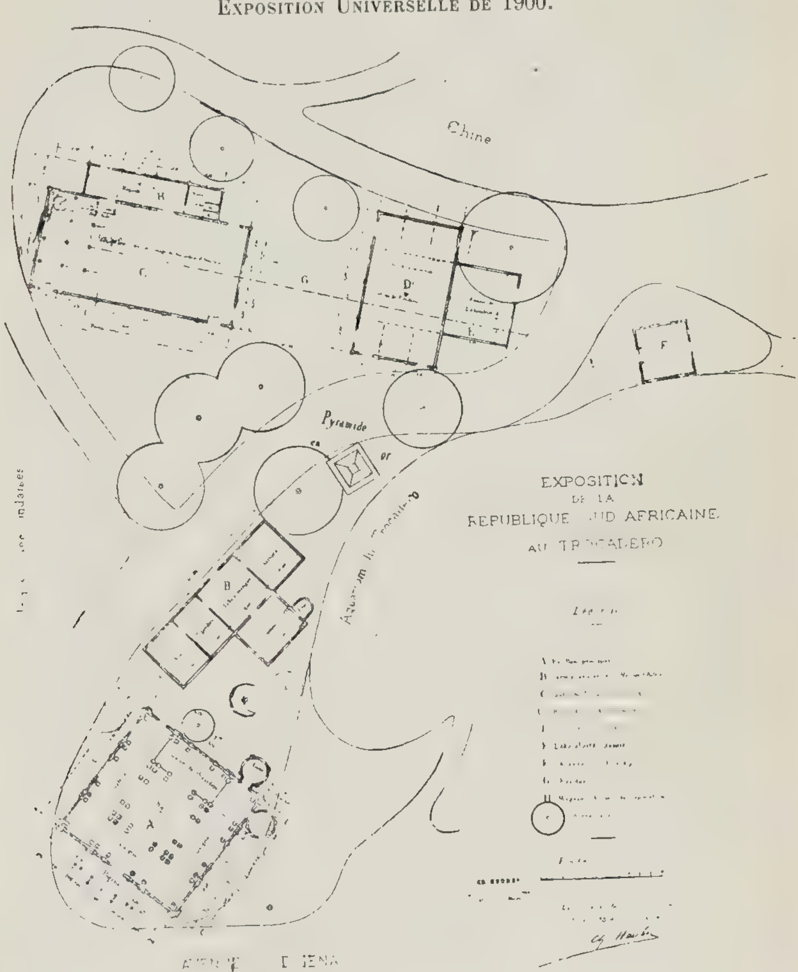
— Oh ! s'écrie Verduret, il est du dernier coquet, ce Pavillon. Si c'est là le style architectural à Prétoria, ce doit être une ville charmante.

— Le Transvaal, cher monsieur, est un état beaucoup trop jeune pour posséder un style architectural national. Les édifices de ses grandes villes juxtaposent un peu partout les deux styles européens qui représentent les deux principaux éléments de la population : le style hollandais rappelant la patrie originaire du peuple boer et le style anglais personnifiant la majorité de l'élément uitlander. Pour ce Pavillon de la République Sud-Africaine, le très aimable Délégué du Transvaal, M. Johannes Pierson, a laissé carte blanche à l'éminent architecte parisien, M. Heubès, en lui confiant la partie architecturale de son exposition. M. Heubès — qui joint la plus courtoise simplicité à un talent consacré — est l'architecte bien connu, diplômé par le Gouvernement, inspecteur des Travaux de la Ville de Paris, où il est né en 1862 et où il a conquis le second Grand Prix de Rome. Il est l'auteur du superbe monument élevé à Saint-Quentin en souvenir de l'héroïque défense de la ville en 1557 et, quoique jeune, a à son actif de nombreuses constructions de premier ordre. Si, au Trocadéro, il a fait de l'érudition au sujet de la ferme boer, qui est la reproduction rigoureusement exacte des anciennes habitations des colons hollandais du sud de l'Afrique ; s'il y a poussé une savante incursion dans le domaine technique de l'ingénieur en procédant à l'installation de la mine artificielle et des bâtiments d'exploitation — ne laissant à M. Bousquet, ingénieur du Gouvernement de Prétoria et inspecteur des mines du Transvaal, que l'exécution de la machinerie — il n'a pas eu l'intention d'offrir, en ce Pavillon principal, autre chose qu'une fantaisie d'artiste, fantaisie excellemment réussie, comme vous voyez, et pour laquelle il s'est un peu

inspiré de l'art hollandais. Ce Pavillon carré, de 14 mètres sur chaque face...

— Superficie : 196 mètres carrés, calcule Bêchard, entraîné par la force de l'habitude.

Exposition Universelle de 1900.



— ... Comprend, continue le vieillard, un rez-de-chaussée et un premier étage, surmonté lui-même d'un campanile qui, sans compter le mât, atteint une hauteur de 28 mètres au-dessus du sol. Un porche de $6^{m}50$ de large sur $2^{m}50$ de profondeur, soutenu par de légères colonnettes, conduit à

l'entrée principale. A l'intérieur, un hall central carré de 5 mètres est entouré de trois côtés par des galeries et s'ouvre, au fond, sur le « Salon du Président », dont les circonstances, hélas! tiennent éloigné le vieil « oncle Paul », représenté par sa seule statue. Quant au contenu de ce



Pavillon du Transvaal.

Pavillon principal, c'est l'exposition officielle de la République Sud-Africaine...

— C'est-à-dire pas grand'chose, conclut péremptoirement Bêchard.

— Vous croyez?

— Évidemment. Vous l'avez dit vous-même : il n'y a que deux choses au Transvaal, l'or qu'y vont chercher les étrangers et la vie pastorale des Boers. Comme l'usine concerne le premier et la ferme ancienne la seconde, il ne reste pour le Pavillon principal...

— Que de montrer, cher monsieur, l'état si avancé d'organisation et de civilisation de cette nation que la race anglo-saxonne, du bout de dents bien longues et bien puissantes pour ne pas faire songer à la primitive barbarie de notre espèce, traite de race inférieure. Il semble, n'est-ce pas, que ces burghers, ou bourgeois fermiers, vivant par familles et clans sur leurs terres conquises sur la sauvagerie nègre, n'aient besoin que d'une administration très rudimentaire ? Mais, veuillez vous souvenir que nous avons affaire ici à des Européens, car le Transvaal, l'Etat libre et une grande partie de la colonie anglaise du Cap, ne sont autre chose qu'une Hollande transplantée dans l'autre hémisphère. Les graves et pieux républicains, en dressant en 1897 le programme de leur exposition officielle, se sont trouvé répondre par avance aux accusations formulées contre eux par l'Angleterre, pour les besoins de sa laide et mauvaise cause. Le Gouvernement de Prétoria a, dès lors, divisé son exposition — révélatrice pour l'ignorance indifférente de l'Europe — en trois groupes : 1° l'exposition directe de l'Etat ; 2° l'exposition des compagnies jouissant d'un privilège direct de l'Etat ; 3° l'exposition des objets prêtés à l'Etat. Dans le premier groupe se trouve l'administration militaire. Les événements ont montré que le peuple boer mobilisé, s'il ne constitue pas, malheureusement pour lui et malgré l'extrême mobilité de ses détachements une arme manœuvrière, ne peut cependant passer pour une force négligeable. Sa mobilisation si prompte n'a pas été sans causer de rudes angoisses à ses agresseurs, et les pertes effrayantes des Anglais prouvent la solidité de ces troupes citoyennes avec lesquelles les légions britanniques ne peuvent se mesurer qu'à la condition d'être quatre... et parfois jusqu'à dix contre un. Il est dommage que la pénible guerre qui ensanglante le sud de l'Afrique pour la satisfaction de quelques capitalistes d'Albion n'ait pas permis de venir au détachement de réguliers qui devait faire le service

d'honneur du Pavillon : l'Europe continentale réunie à Paris eût fait une belle réception à ces vaillants si hautement humains qu'ils ne se réjouissaient pas de leurs premières victoires à cause du sang qu'avaient répandu leurs balles si merveilleusement sûres.

— Ah! les braves gens! soupire Verduret, répétant sans y penser le cri de Guillaume I[er] assistant à la charge héroïque de notre cavalerie se sacrifiant pour couvrir la retraite fatale vers le gouffre de Sedan.

— Dans le même premier groupe, poursuit le centenaire, se trouvent le service de l'Instruction publique, comprenant les types d'écoles, les musées, l'histoire du Transvaal ; le Ministère des mines, législation, statistiques, histoire, collections ; le service des finances et des travaux publics qui montre quel était l'avenir de cette sage nation brisée par une inavouable cupidité. Dans le deuxième groupe entrent les Compagnies de chemins de fer ; la Compagnie, trop fameuse, de la dynamite, et les distilleries d'alcool. Enfin, le dernier groupe comprend tout ce qui a trait à l'habitation, à la terre, sous-sol (minerais, quartz, charbons, minéraux) et surface (culture, plantes indigènes, etc.), ainsi qu'aux produits de l'agriculture et de l'élevage, à la faune indigène, aux arts, aux sciences, aux curiosités cafres, sans oublier la fée travailleuse de cette fin de siècle, l'électricité. Vous le voyez, c'est une exposition d'Etat absolument complète que vous verrez en détail dans ce Pavillon que, un peu légèrement, M. Bêchard supposait devoir être vide. Si vous constatez quelques... manques, songez que c'est l'envoi d'un peuple qui, depuis six mois, est tout entier sous les armes... L'heure qui nous presse ne me permet pas d'insister. Saluons, au départ comme à l'arrivée, le Pavillon emblème de cette petite patrie lointaine dont les fils défendent de leur mieux l'indépendance contre l'effroyable invasion de deux cent mille hommes, et, sans quitter cette belle race de lutteurs, passons sur cet autre territoire hollandais que sont les



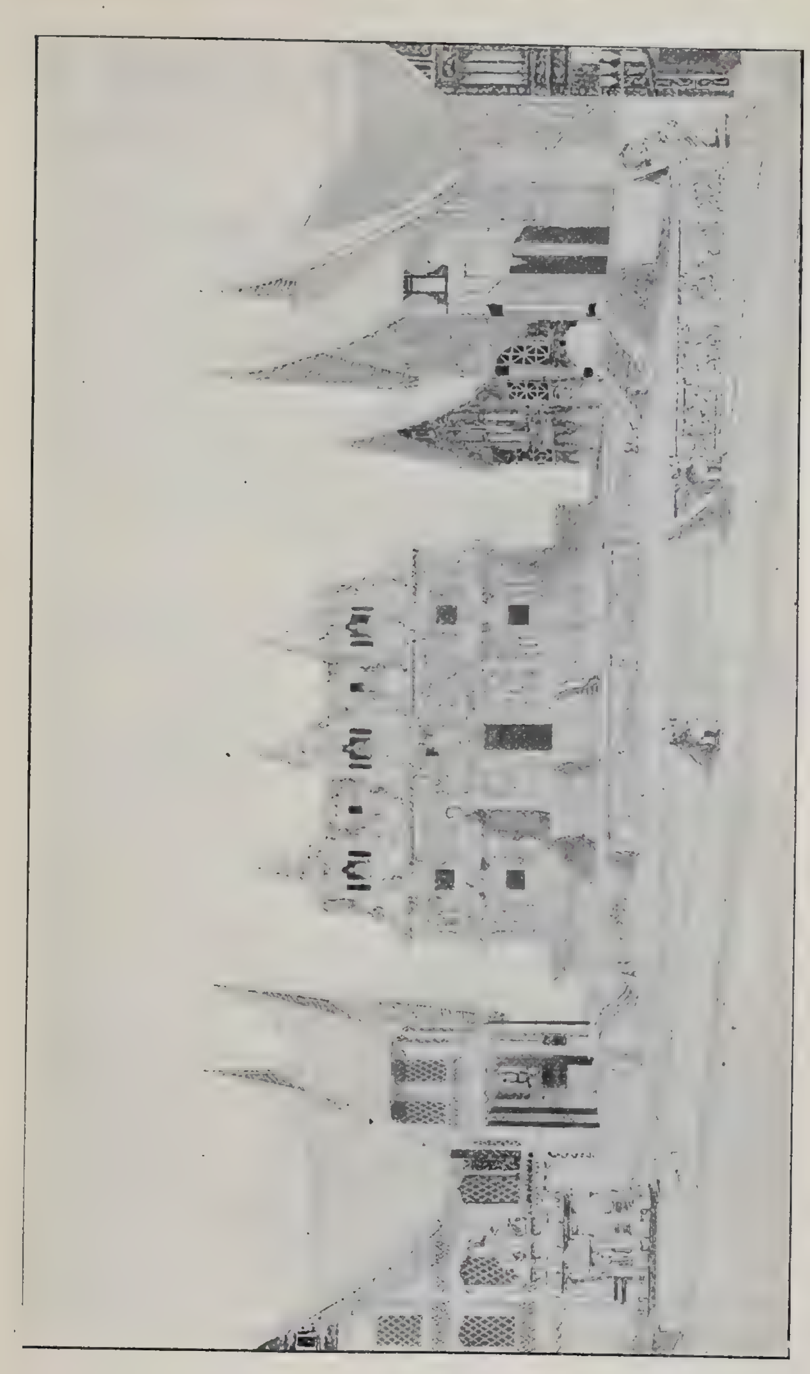
CHAPITRE IV

INDES NÉERLANDAISES

Le Pavillon principal du gouvernement de la République Sud-Africaine que quitte notre quatuor provincial se trouve placé derrière l'aile droite du groupe de constructions néerlandaises. Pour venir faire face à la partie centrale de ce si intéressant ensemble, il suffit donc d'en contourner la droite et de remonter, l'espace de 40 mètres, la large avenue qui, sur la droite du bassin, monte au Palais du Trocadéro. Ce chemin si court, le guide centenaire semble ne l'entreprendre qu'avec la plus grande appréhension. Est-ce de fatigue soudaine que son pas se fait si incertain ? Est-ce la chaleur, pourtant très adoucie de cette fin d'après-midi, qui le rend sourd aux remarques de Verduret, lui toujours si complaisamment attentif aux moindres idées émises par le manufacturier retiré, et le fait n'avancer qu'avec la plus grande circonspection ?

Non. C'est tout simplement que la façade de l'exposition coloniale des Pays-Bas est sur le même front et précède immédiatement celle du Kremlin, où il a aperçu tout à l'heure les quatre Anglais de James-Gregory Puzzling installer leur poste d'observation... et il est évident qu'il lui serait très désagréable de provoquer une rencontre avec ces trop indiscrets personnages.

Aussi, dès qu'il a amené ses compagnons devant le centre du triple Pavillon indo-hollandais, se hâte-t-il d'expliquer :



PAVILLON DES INDES NÉERLANDAISES.

— Avec le Kremlin de la superbe exposition de nos amis de Russie, l'exposition coloniale néerlandaise est certainement la plus curieuse et la plus réussie du groupe des colonies étrangères. On ne peut rien rêver de mieux comme pittoresque, et cela fait le plus grand honneur à M. le baron Michiels Van Verduynen, vice-président de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, président de la Commission royale et Commissaire général à l'Exposition de 1900 ; à M. le baron Van Asbeck, membre de la Commission royale et délégué du Commissaire général, et à M. Bouwens Van der Boyen, l'architecte de la Commission royale, auteur émérite des plans et directeur de la construction de cette triple reconstitution de l'art architectural ancien et moderne à Java. Regardez : est-il possible d'imaginer un décor plus beau et d'effet plus intense ?

— Et d'un développement énorme, car c'est aussi vaste que la Russie.

— Comme façade sur le bassin du Trocadéro, oui ; cette façade se déroulant sur une étendue de 80 mètres. Mais la superficie n'est que de 2,500 mètres, c'est-à-dire les cinq huitièmes de l'emplacement occupé par le Kremlin.

— Ce n'en est pas moins colossal pour un pays aussi petit que la Hollande.

— Mais dont les colonies sont — surtout si on les compare à la métropole — aussi vastes que superbes. Or, monsieur Verduret, ce ne sont pas les petits Pays-Bas qui se présentent ici aux visiteurs, mais leurs grandes colonies. Celles-ci — en particulier celles des mers asiatiques — étant parmi les plus belles, les plus riches, les plus intéressantes dont puisse se glorifier un Etat européen, vous voyez qu'il n'était que juste qu'un emplacement vaste et de choix leur fût concédé.

— Vous avez raison et j'ai parlé trop vite, sans réfléchir. Ainsi, ce sont des édifices de l'île de Java que nous avons sous les yeux ?

— En fait d'édifice proprement dit, il n'y a...

— Il n'y a ?...

— Que la partie centrale, placée en retrait... et à laquelle on accède par trois terrasses... c'est-à-dire... le... le temple.

— Un temple qui me paraît avoir de grands airs de famille avec ceux de l'Inde ?...

— Oui, temple hindou, d'avant la conquête musulmane de Java, au xve siècle... conquête imparfaite, d'ailleurs... Beaucoup de ruines de monuments religieux bouddhiques dans la grande île hollandaise... Pour celui-ci, c'est... c'est...

— Qu'avez-vous donc, mon cher cicerone ?

— Moi, monsieur Verduret ?... mais, rien.

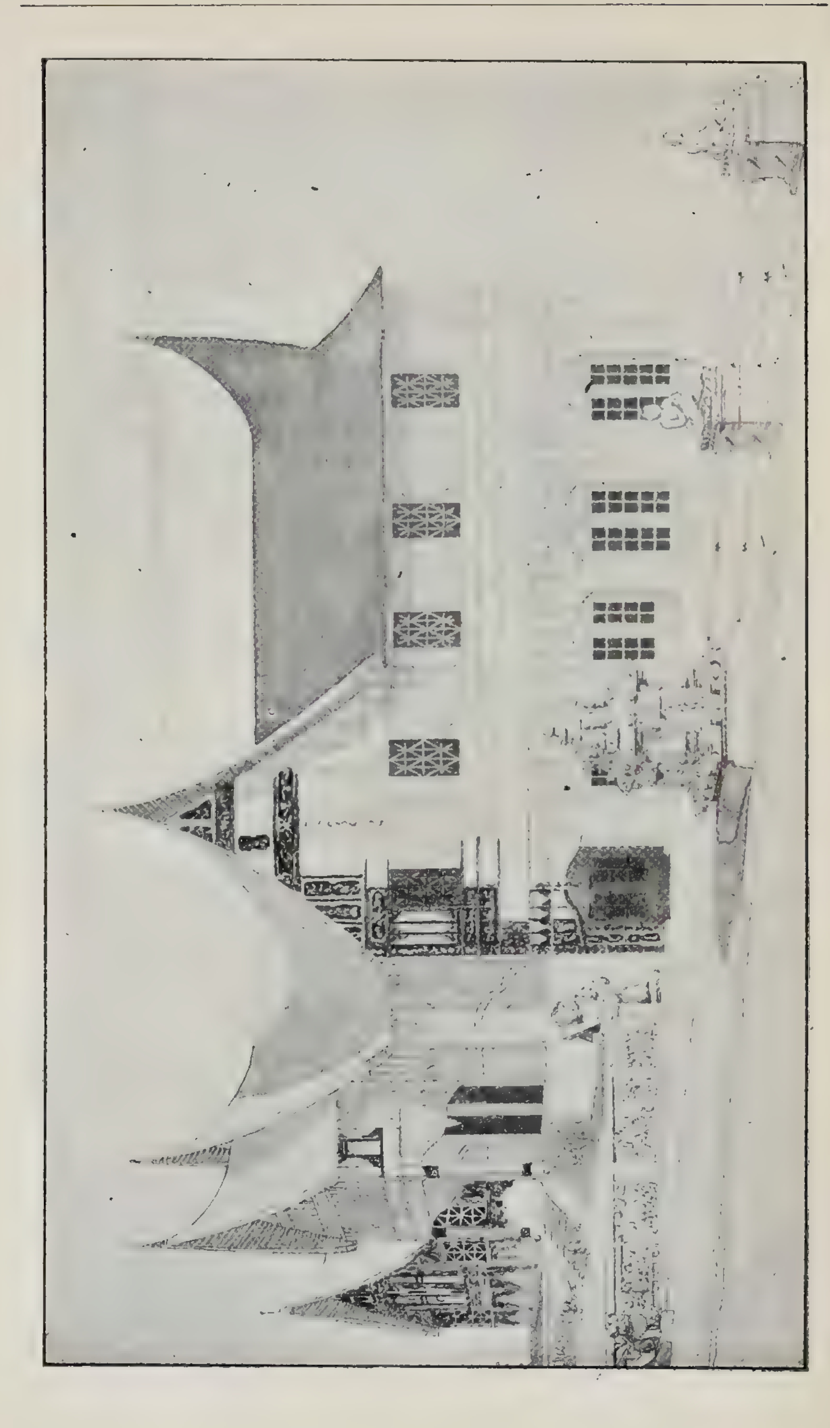
— Si. Malgré vous, vous ne parvenez pas à fixer votre attention sur cette exposition que vous nous montrez si obligeamment... Vous paraissez préoccupé... distrait.

— Je suis... je suis un peu fatigué. Et puis, ces allées et venues de foule sur cette avenue si passagère gênent l'enchaînement de mes idées. Je vous prie de m'excuser, mais...

— Vous excuser ! Par exemple !... Nous nous reprocherions trop d'être cause que vous excédiez vos forces. Nous allons tout simplement suspendre notre visite et, comme il est à peu près l'heure d'aller dîner...

— Non. J'ai mieux à vous proposer. Je suis mal en état, ici, je le confesse, de vous donner les explications nécessaires en toute liberté d'esprit. Je vais même vous demander la permission de vous abandonner un moment pour aller prendre un peu de repos... en ingurgitant une tasse du thé exquis que servent les « mousmés » à la « Maison de thé » de l'exposition voisine du Japon... en bas du Trocadéro, le long du quai de Billy. C'est là que je vous demanderai de vouloir bien venir me rejoindre lorsque vous aurez visité les « Indes néerlandaises »... Vous me trouverez à l'intérieur : on y est plus tranquille...

— Alors, réclame Bêchard, nous allons visiter ce temple criblé de statues bizarres et ces jolies constructions bariolées de couleurs vives et dont les énormes toits se relèvent de toutes parts, en pointes, comme s'ils voulaient aller voir là-haut le temps qu'il fait... sans que personne nous dise seulement ce que c'est que ce temple, ce que sont les pavillons si coquettement drôles qui le flanquent ? Il y a quelques jours, je n'aurais pas mieux demandé ; mais maintenant que j'ai pris l'habitude de m'entendre tout expliquer, je



Pavillon des Indes Néerlandaises.

trouve ça très pratique, et j'aime mieux, comme Verduret, remettre la visite que de m'en passer.

— Rassurez-vous, cher monsieur : mon absence momentanée ne vous privera pas de la documentation à laquelle je



INDES NÉERLANDAISES. — TEMPLE.

vous félicite d'avoir si bien pris goût. Je puis même dire que, comme cicerone, vous serez loin de perdre au change, puisque, pour la seconde fois, je vais prier Mlle Bertrande de vouloir bien me remplacer.

— Pas comme cicerone, alors ; comme lectrice?

— Si vous préférez. Voici, mademoiselle, une note sur cette exposition des Indes néerlandaises qui vous permettra de remplir à la satisfaction de tous votre complaisante mission. C'est une note dont on ne pourra révoquer en doute l'authenticité, car elle me vient du Commissariat général même des Pays-Bas.

— Allons, donnez et... allez vite voir vos « mousmés », dit Bertrande d'un ton mutin.

Et elle ajoute à mi-voix, pour le vieillard seul dont elle interrompt ainsi le geste de protestation déjà dessiné :

— N'attendez donc pas que les quatre Anglais de Puzzling, ou bien James-Gregory lui-même, surgissent comme des diables de leur boîte... Filez vite !

Sur un salut rapide, le centenaire s'éloigne à grandes enjambées. Verduret lui crie :

— A tout à l'heure !

Et, s'adressant à sa nièce :

— Va, petite : nous t'écoutons !

Bertrande lit :

« L'ensemble de l'exposition comprend trois constructions distinctes : au milieu, en retrait, le plus remarquable spécimen de l'architecture hindoue à l'île de Java, le temple de Tjandi-Sari ; à gauche et à droite — du côté nord et sud — deux reproductions des maisons très décoratives des indigènes du haut plateau de Padang, dans l'île de Sumatra.

« Le temple de Tjandi-Sari a une hauteur totale de 13 mètres, une largeur de 17 mètres et une profondeur de 10 mètres, avec un soubassement de $1^{m}80$ de haut sur 20 mètres de large.

« Les moulages des sculptures et des motifs d'ornementation ont été pris sur le temple même à Java, et les parties tombées en ruine ou détruites par le vandalisme des Chinois immigrés, ont été restaurées avec des soins consciencieux et artistiques. Malheureusement le soubassement et le grand portique de Tjandi-Sari n'existent plus. Les Chinois, dans une guerre contre le prince de Soerakarta, en ont utilisé les pierres pour construire des fortifications ; mais des fouilles pratiquées au temple identique, le Tjandi-Plaosan, ont per-

mis de faire une reconstitution complète et fidèle du monument dans toute la splendeur de sa conception primitive.

« Par son ordonnance imposante, par son ornementation d'une richesse prodigieuse, mais toujours d'une pureté absolue, par la profusion de ses statues et de ses bas-reliefs, le temple de Tjandi-Sari peut être considéré comme l'idéal de l'architecture hindoue à Java ; tous les fragments, vestiges vénérables d'une civilisation et d'un art disparus, forment isolément des objets d'art inédits, dont jusqu'à présent aucun spécimen ne fut introduit en Europe et dont la primeur est offerte aux visiteurs de l'Exposition universelle de 1900.

« Le temple s'élève sur deux terrains superposés; l'accès à la première terrasse est formé par deux autres temples de petites dimensions, reproduits d'après les ruines de Prambanam à Java. Les soubassements de la deuxième terrasse sont revêtus de reproductions des bas-reliefs les plus remarquables du célèbre temple de Boro-Boudhour (1), représentant, sur une longueur de 60 mètres, des scènes de la vie de Bouddha, depuis l'annonciation de sa naissance jusqu'à sa mort.

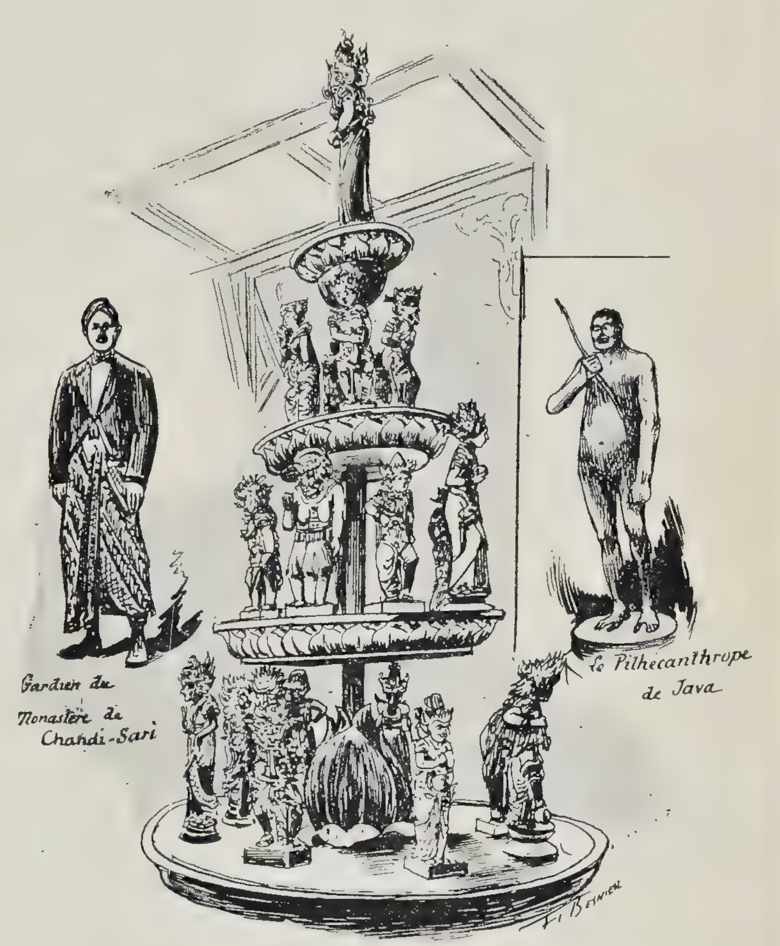
« Dans l'intérieur du temple, on peut admirer les reproductions des spécimens les plus précieux de l'architecture et de la sculpture hindoue à Java. Au fond, large de 17 mètres,

---

(1) Ce temple de Boro-Boudhour — ou Boeroe-Boedor — est un splendide monument de l'art hindou, situé dans la résidence de Kadoe. On le tient pour un des plus beaux spécimens d'architecture inspirés par la religion bouddhique. En indiquer ici les mesures principales sera donner une idée des dimensions réelles et imposantes de ces temples. Formé d'étages en retrait, il figure une superbe pyramide à base carrée ayant 125 mètres de côté. L'étage supérieur est élevé de 40 mètres au-dessus du sol. De la base au sommet, il est littéralement couvert de statues et de frises — celles-ci, mises bout à bout, atteindraient l'énorme développement de cinq kilomètres — exécutées avec une perfection rare, une grande science de composition, de la vérité, du mouvement et le sentiment exact des scènes figurées. Ces scènes racontent aux yeux : « la légende de Bouddha; l'histoire de Çouddhona, son père; de la reine Maya, sa mère; l'annonce de l'incarnation du dieu et l'épopée entière du Çakia-Mouni se déroulant en seize cent trente-six tableaux, qui comportent environ vingt-cinq mille figures en haut relief. »

Ce temple de Boro-Boudhour remonte au VIIIe siècle de notre ère. Celui de Tjandi-Sari, qui est reproduit au Trocadéro, ne date guère, probablement, que du commencement du XVe siècle, époque qui marque les derniers temps du règne souverain de la religion de l'Inde à Java.

s'élève le grand portique du Temple de Boro-Boudhour, dont les formes gracieuses et élancées sont merveilleusement ornées. A droite et à gauche de ce portique, sur des bas-reliefs et dans des niches richement décorées, se trouvent



INDES NÉERLANDAISES.

les statues de Bouddha dans différentes attitudes, le tout également emprunté au Temple de Boro-Boudhour. La paroi, à droite, est occupée sur une longueur de 10 mètres par la reproduction, d'après nature, d'un fragment du Temple de Prambanam, au milieu duquel est représenté le lion légendaire entre deux arbres sacrés. La paroi gauche est occupée

par la splendide façade du Temple de Tjandi-Seavu, et dans le vestibule on trouvera toute une série de statues de Vichnou et de Siva.

« Les deux Pavillons qui sont élevés sur la même terrasse, des deux côtés et en avant du Temple central, représentent deux types de maisons indigènes des hauts plateaux de Sumatra, dont les toitures, d'une courbe élégante, reposent sur des façades en bois sculpté et décoré; les ornements de leur décoration ont été reproduits par des moulages pris sur place. Pour bien démontrer la diversité de cette ornementation indigène, les quatre faces de chaque Pavillon représentent autant de types différents de maisons.



Pagode des Indes Néerlandaises.
Divinités.

« Le Pavillon nord contient les modèles de fortifications dans les Colonies néerlandaises, de matériel de campement, d'hôpitaux militaires, d'établissements de marine, etc., et une belle collection de cartes et de photographies.

« Dans le Pavillon sud, on voit des expositions ethnogra-

phiques, minéralogiques et agricoles des différentes possessions néerlandaises, et enfin le Panthéon des dieux hindous adorés par les populations actuelles de Bali et de Lombok, composé de soixante-dix grandes statues richement décorées.

« Par suite de la différence de niveau du terrain sur l'emplacement de l'exposition coloniale hollandaise, il a été possible de ménager, dans la partie en-dessous de la salle d'exposition du Pavillon sud, une salle de théâtre, où une troupe excellente de danseuses et de musiciens javanais donnent d'intéressantes représentations, tandis que les visiteurs peuvent apprécier les produits des plantations coloniales par la consommation sur place de thé et de café. »

— Eh! mais, songe tout haut Verduret, on doit passer là d'agréables moments !

Se reprenant vivement, après avoir jeté un regard inquiet vers la jeune lectrice, trop adroite pour avoir paru même entendre la réflexion de son oncle, le manufacturier vieux garçon demande à sa pupille :

— C'est tout, petite ?

— Oui, mon oncle.

— Évidemment, c'est très intéressant et ce ne peut qu'être parfaitement exact, étant donné la source d'où cette note est originaire; mais j'avoue que les commentaires habituels de notre vénérable guide manquent à ma complète satisfaction.

— Oh! moi, observe Mme Flore, je ne peux pas supporter entendre lire debout : ça me donne des crampes d'estomac.

— Tais-toi donc, gronde l'époux farinier. Je le connais, ton estomac, bichette : ce n'est pas contre la lecture qu'il réclame, c'est après le dîner.

— Oh! regrette Verduret, si notre amie se met à avoir faim, je retire ma proposition de jeter un coup d'œil à l'intérieur du Temple et au... théâtre javanais. Ce que nous avons de mieux à faire pour obtenir que la fringale de Mme Bêchard nous permette d'achever notre visite, c'est de l'amuser avec quelque chose, par exemple un peu de ce thé japonais que déguste notre savant centenaire en nous attendant... Pas un instant à perdre, Bêchard : filons au



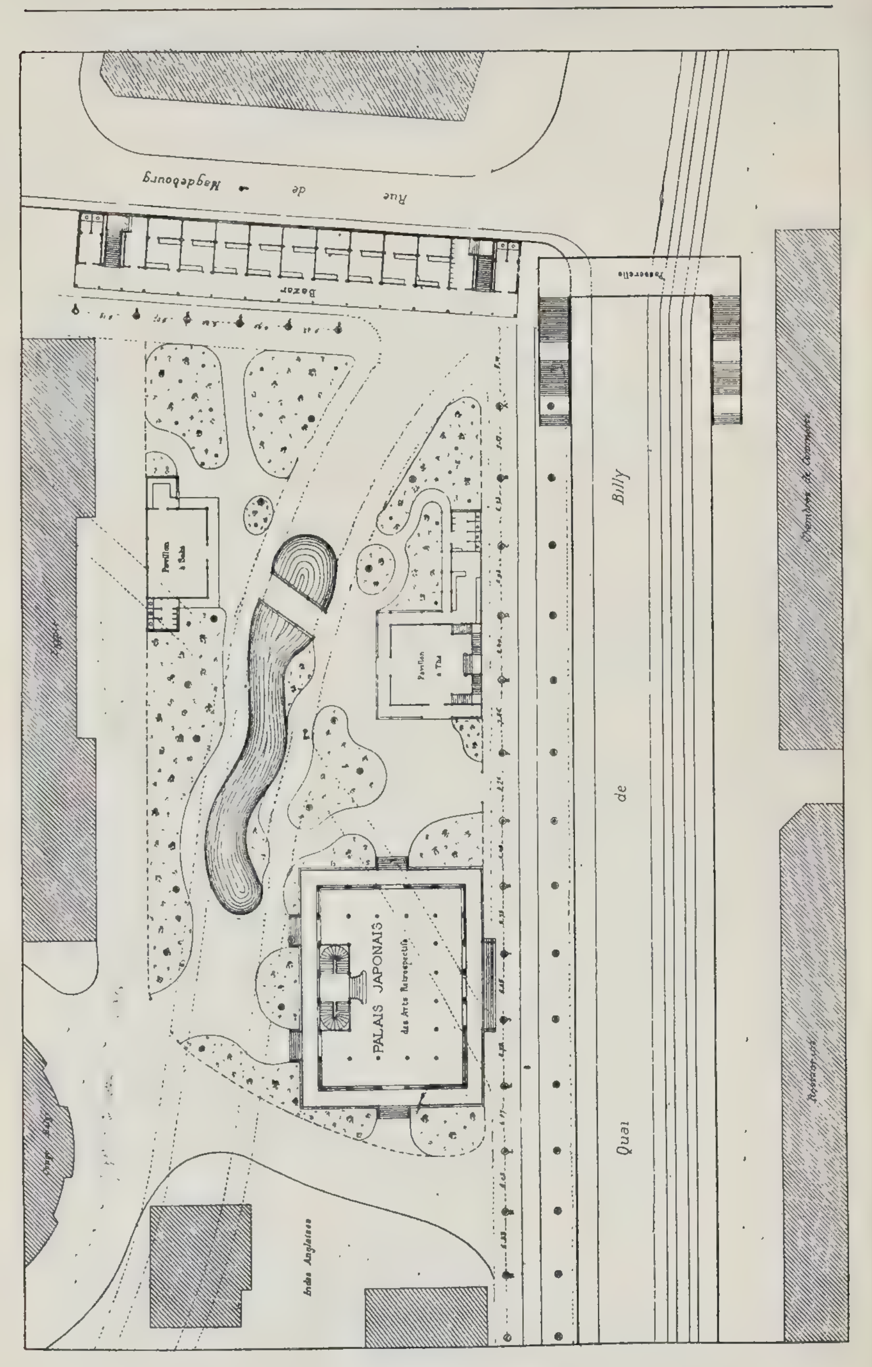
CHAPITRE V

JAPON

Verduret, Bertrande au bras, se met en marche pour conduire le groupe, dont il est le doyen, des Iles de la Sonde à l'Empire insulaire du « Soleil Levant ».

Malheureusement, pour remplir sûrement le rôle de pilote, il est on ne peut plus mal préparé. Habitué jusqu'alors à se laisser guider sans guère s'occuper de s'orienter, il est peu au courant de la topographie du Trocadéro de l'Exposition. Il redescend bien jusqu'à l'avenue transversale qui, à hauteur du fond du Palais de l'Algérie officielle, conduit vers l'avenue d'Iéna, et il s'y engage ; mais, au lieu de prendre le premier chemin dévalant sur la droite et conduisant directement au Japon en passant derrière les Colonies anglaises, il continue l'artère transversale, passe entre le Palais de l'Egypte, sur la droite, et le Pavillon des Colonies portugaises sur la gauche, et ne s'arrête que lorsqu'il voit devant lui la porte de sortie de l'Exposition. Alors, il tourne enfin à droite et ne tarde pas à pénétrer dans la concession japonaise, en longeant le bazar qui en occupe l'extrémité orientale.

Outre que ce trajet allonge le chemin, il a l'inconvénient de mettre à l'épreuve la curiosité de Mme Bêchard, attirée en dépit des réclamations urgentes de son estomac, par les étalages de bibelots, d'éventails, d'étoffes et de lanternes du bazar. C'est avec toutes les peines du monde que ces mes-



PLAN DU PALAIS JAPONAIS.

sieurs parviennent à arracher la très ronde farinière aux vues fascinatrices des assortiments bizarres ainsi qu'aux offres tentatrices des petits marchands jaunes aux yeux bridés. Ils y parviennent enfin et, lisant les suscriptions des Pavillons, atteignent celui de la dégustation du thé, où ils retrouvent le centenaire attablé devant une tasse microscopique — tout est petit au Japon, choses et gens, sauf les am-



PAVILLON IMPÉRIAL JAPONAIS.

bitions politiques! — et essuyant ses gants trop larges de fil noir à une très coloriée serviette en... papier de soie.

D'un regard investigateur, le vieillard s'assure que le groupe n'entraîne aucun complet à carreaux dans son sillage et, rassuré sur ce point, s'écrie d'un ton de belle humeur:

— Vous voyez que je vous attendais en véritable sybarite. Ce thé vert a un arôme que nous ignorons, nous autres pauvres occidentaux. Ne me ferez-vous pas l'honneur d'en accepter une tasse en ma sénile compagnie?

— Oh ! de grand cœur, augmentée de... quelques gâteaux ! accepte Mme Flore avec une impétuosité d'affamée.

— Prenez donc place, je vous prie. Nous sommes ici on ne peut mieux pour causer, en nous reposant, de cette ravissante exposition japonaise... et même de quelques autres.

Chacun s'installe. De vives « mousmés », étroitement drapées de soies éclatantes, accourent avec des plateaux chargés de tasses fumantes. Un petit homme correct, en habit noir, la serviette européenne sous le bras, apporte à Mme Flore, sur un plat aussi minuscule qu'authentiquement japonais, une pyramide substantielle de gâteaux sur lesquels notre farinière se jette avec frénésie, et, après que Bêchard eut consciencieusement critiqué la joliesse coquette de l'exotique service dont s'amusent Verduret et sa nièce, le centenaire demande :

— Eh bien, que dites-vous de ce coin du Japon transplanté au Trocadéro ?

— Charmant ! déclarent d'une seule voix Bertrande et son tuteur.

— Ridicule ! proteste Bêchard, car il est absurde de perdre tant de place alors que l'espace est si parcimonieusement compté aux autres pays. N'est-ce pas, bichette ?

Mais « Bichette-Chonchon » n'a aucune opinion : elle est trop occupée à calmer gloutonnement ses angoisses stomacales.

— Voyez, retorque le vieillard, comme, suivant la nature d'esprit de chacun, les jugements sont différents. Pour moi, c'est justement cet air, cet espace, qui font le charme de cette exposition japonaise, véritable oasis de verdure parmi la forêt de fragiles murailles environnantes. La concession s'étend sur trois mille mètres carrés, et c'est à peine si les deux architectes français, M. Régnier, inspecteur des travaux de la Ville de Paris, et M. Petitgrand, également architecte de la Ville, en ont consacré un quart à leurs jolies et très documentaires constructions. D'ailleurs, ils fussent allé contre l'idée qui préside à toutes ces typiques évocations d'exotisme vrai en donnant satisfaction à la critique formulée par M. Bêchard : puisqu'ils faisaient japonais, il fallait avant tout qu'ils donnassent aux visiteurs une impression de ce Japon mignard et fleuri, mièvre et coquet, qui

est la note très spéciale des villes de l'Empire du Soleil Levant... et ils y ont excellemment réussi. C'est ici un chapitre de Pierre Loti ou de Félicien Champsaur matérialisé pour le plus grand enchantement et la plus exacte documentation des Occidentaux. Il faut dire que ces messieurs de l'équerre étaient guidés dans leur reconstitution si délicatement et sincèrement exotique, par deux purs sujets du Mikado, qui sont des esprits supérieurs : un savant, dont la réputation a franchi les mers, M. Hayaski, Commissaire général, et le si aimable et très distingué M. Saïto, Commissaire général adjoint, à qui revient plus particulièrement l'honneur d'avoir réalisé ce joli rêve vécu de petite ville japonaise.



M. T. HAYASKI
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

— Je n'ai aperçu, tandis que nous venions vous retrouver ici, que quatre Pavillons. Est-ce qu'ils contiennent toute l'exposition du Japon?

— Que non pas, cher monsieur Verduret! Le gouvernement si modernisé du vieil empire insulaire d'Extrême-Orient a fait voter un budget de trois millions de francs pour la participation du Japon à l'Exposition de 1900, et les exposants sont au nombre imposant de dix-huit cents. C'est vous dire combien l'Exposition japonaise est importante dans les sections. Ici, c'est uniquement une évocation de vie réelle et pittoresque. Etant donné la direction que vous suiviez

lorsque vous êtes venus me rejoindre, vous avez dû passer devant le très curieux bazar, composé d'une quantité de petites boutiques à échelons?

— En effet. Nous y avons vu vendre quantité d'objets de bronze, de porcelaine, des éventails, des étoffes...



M. SAÏTO

COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT.

— C'est enrageant de ne pas être riche comme Rothschild! déclare Mme Flore, la bouche pleine. Avec quel plaisir on achèterait de tout cela... qui ferait si bien dans notre salon d'Essonnes!

— Eh bien, poursuit le centenaire, ces marchands sont d'authentiques commerçants de Yeddo ou des grands ports, qui ont transporté au Trocadéro les plus jolies choses de leurs étalages, absolument comme le gros Chinois de Pékin que nous avons vu dans son kiosque de la concession du Céleste Empire. Devant ce bazar, on peut, avec un léger effort d'imagination, se croire soudain au pays de Mme Chrysanthème... et cela même pour ceux qui y sont allés, car tout ici est de pur japonisme. Ces jardins, dont la vue est si plaisante, sont dessinés à la japonaise, et servent d'exposition à la flore de ces îles enchanteresses. On y voit quatre cents fleurs indigènes sur tige, dont des chrysanthèmes monstres qui font l'admiration des spécialistes... Et puis des iris, des nénuphars, des pivoines superbes, etc., etc. Ah! oui, allez, vous êtes bien ici au Japon! Peut-on rêver rien de plus japonais que ce « Pavillon du thé » où nous sommes, où tout est si bien comme là-bas, et le service et les objets d'art qui le décorent. Il constitue l'exposition du Syndicat japonais du thé... Et le Pavillon du Saké, que vous voyez d'ici, et où nos palais curieux de sensations exotiques peuvent déguster

le vrai « vin de riz »... Avez-vous vu le Pavillon principal?

— Je... je ne crois pas.

— C'est vrai, votre itinéraire ne vous l'a pas permis. Ce sera pour quand nous nous dirigerons de l'endroit où nous nous reposons vers les Colonies britanniques. Laissez-moi tout de suite vous en dire quelques mots... Ce Pavillon principal est superbe, avec ses portes dorées, ses toits bronzés



Les Japonaises chez elles.

dont le faîte supérieur atteint vingt mètres de haut. Cette construction, élégante et brillante, a un intérêt archéologique puissant, en ce qu'elle est la reproduction — approximative, il est vrai, mais aussi fidèle que possible — d'un très remarquable monument du VIIe siècle. C'est l'ancien Temple d'Or, désigné sous le nom de Khondo, et situé dans la province de Nara, pays de Yamato. Je vous signale le dessus des fenêtres où triomphent des dessins, imitation d'originaux dont le temps n'a pu qu'à peine ternir l'éclat. Ces dessins représentent des déesses de la mythologie japonaise, des oiseaux, etc.

— Toute la lyre des divinités invraisemblables auxquelles, évidemment, l'intérieur de ce pseudo-temple est consacré !

— Fi, cher monsieur Verduret, que c'est mal connaître le modernisme avancé des fils de l'Albion d'Extrême-Orient ! Voyez-vous la France exposant à Yeddo — ne souriez pas, cela pourrait fort bien arriver avant longtemps — et consacrant son Pavillon principal à des souvenirs de la religion druidique ? Non ; l'Empire du Soleil Levant a fait de cette reconstitution architecturale d'ordre religieux un « Palais japonais des arts rétrospectifs ». On y voit donc, et à profusion, des objets d'art anciens, tableaux, sculptures, céramiques, faïences, porcelaines.

— Toutes choses bien connues, grâce à la mode de japonaiseries qui, avec les Goncourt, a possédé nos collectionneurs.

— Erreur encore, car la collection qui est exposée dans ce Pavillon principal est absolument nouvelle pour le public européen, et, même, elle est inconnue au Japon. Elle est, en effet, composée d'objets rarissimes prêtés par les grands seigneurs japonais qui en sont les possesseurs jaloux. Il a fallu la fascination du nom de Paris et de la merveilleuse fête universelle qu'il donne pour clore le XIXe siècle, pour décider ces hauts personnages à s'en dessaisir l'espace de quelques mois.

— Alors, observe Bêchard, tout ici est authentiquement japonais ?

— Tout... sauf les matériaux qu'il eut été vraiment trop exigeant de réclamer d'aussi lointaine provenance. C'est le soir que l'Exposition japonaise est bien curieuse à voir, avec tous ses candélabres funéraires si artistiques, datant du VIIe siècle, et qui sont semés un peu partout sur les pelouses ; avec l'éclairage du Pavillon principal dont le double toit est bordé de lampes de verre, peintes aux couleurs nationales, et dont les huit angles portent, suspendue, une immense tulipe de cristal faisant fonction de réverbère... A propos de ce Pavillon, j'ai exagéré en vous disant que le contenu était d'ordre exclusivement profane. Vous verrez, en effet, à l'intérieur — qui forme un immense hall avec galeries circulaires au premier étage — vous verrez, dis-je, à l'intérieur, au centre du hall, une antique statue du dieu

bouddhique de la guerre, Bishanne ; de plus, placés en sentinelles au pied de l'escalier d'honneur — bizarre série de paliers conduisant aux galeries du premier étage — se tiennent deux terribles « gardiens » du temple de Niwo, datant du ve siècle.

— Ils sont vivants, ces gardiens ? demande étourdiment Mme Flore.

— Oh ! madame, quelle humiliation ce serait pour moi, qui n'ai qu'un pauvre siècle d'existence ! S'ils *vivent* encore, voyez-vous, ils le doivent à leur nature minérale, particulièrement propice à la longévité presque sans limite... Et maintenant, mesdames et messieurs, voulez-vous que nous laissions le Japon pour nous occuper des colonies britanniques, ses importantes voisines ?

— C'est, réclame Mme Bêchard, que je n'ai pas fini de prendre mon thé, et...

— Aussi dis-je : nous occuper d'elles, et non pas : les visiter encore. Si votre appétit n'est pas tout à fait calmé, ma fatigue n'a pas entièrement disparu, et vraiment nous sommes ici le mieux du monde pour causer tranquillement. Qu'en dites-vous, monsieur Verduret ?

— Vous savez que je ne me permettrais pas d'avoir un avis différent du vôtre. Si vous jugez inutile de nous donner vos précieuses explications sur place, c'est qu'évidemment cela est superflu. Mais avant d'entamer ce gros morceau des colonies anglaises, voulez-vous m'autoriser à solliciter de vous un simple renseignement ?

— Dites vite, cher monsieur.

— Eh bien, en quittant les Indes néerlandaises pour le rendez-vous que vous nous aviez donné au Japon, nous avons vu, sur notre gauche, un fort joli Pavillon dont vous ne nous avez pas parlé jusqu'ici, et qui pourtant se trouve situé dans la même partie du Trocadéro que la Sibérie, la Chine, les Pays-Bas et le Transvaal...

— Attendez donc... Sur la façade, un groupe sculpté de deux femmes qui...

— C'est cela ! s'écrie vivement le manufacturier retiré.

— Je vous fais toutes mes excuses et me hâte de réparer une impardonnable omission. Parlons donc tout d'abord de ce Pavillon des



CHAPITRE VI

COLONIES PORTUGAISES

— Comment, c'est là l'exposition coloniale du Portugal? dit Verduret non sans quelque surprise. Mais cette construction me paraît bien plus importante et surtout bien plus ornée que le Pavillon royal de la rue des Nations?

— Vous avez raison. L'effort du gouvernement de Lisbonne, représenté par M. le conseiller Frederico Ressano Garcia, Président de la commission, et M. le vicomte de Faria, Commissaire général, est bien plus grand et plus heureux au Trocadéro que sur la rive gauche de la Seine. La somme de talent dépensée par l'architecte, M. Monteiro, y est aussi incontestablement plus considérable. C'est que ses colonies sont d'autant plus chères au Portugal que la durée de leur possession en est plus compromise par le fréquent voisinage d'une grande amie politique qui ne professe qu'un respect modéré pour le bien d'autrui. Un hasard doucement ironique a placé, au Trocadéro, les colonies portugaises assez loin de l'exposition exotique d'Albion — et beaucoup plus près du malheureux Transvaal — mais, dans la réalité géographique, les distances sont malheureusement, dans plusieurs cas, infiniment plus rapprochées et, dame! les intérêts britanniques se montrent parfois singulièrement exigeants. Jusqu'à présent, et pour prix de complaisances que le faible n'a pas toujours la liberté de refuser, les possessions d'outre-mer de la petite nation péninsulaire ont été

relativement respectées. Fasse le ciel que l'impérialisme londonien n'ait pas besoin trop tôt d'une nouvelle Rhodésia...



Pavillon des Colonies Portugaises.

ou que les dents longues que le monde connaît bien se soient auparavant attaquées à quelque morceau un peu dur pour elles et se trouvent contraintes au repos ! Telle est la

grâce que, sans être prophète de malheur, on peut se permettre de souhaiter au sympathique royaume de dom Carlos... Enfin, qui vivra verra. Pour ne parler que du Pavillon, vous n'avez dû lui accorder qu'un regard au passage...

— En effet, nous cherchions à nous orienter pour descendre au Japon...

— C'est cela, car autrement, rien qu'à la vue du très beau groupe de M. Thomas Costa, qui orne la façade principale, vous vous seriez rendu compte de la nationalité à laquelle appartient ce pavillon. Ce groupe, avec une superbe ampleur de ligne, représente deux femmes soutenant l'écusson portugais. Si je ne vous parle pas plus de l'architecte, que je vous ai présenté lors de notre visite du Pavillon du quai d'Orsay, je serais impardonnable de ne pas attirer votre attention sur le vigoureux talent du sculpteur, et de ne pas ajouter que les compliments que mérite M. Costa vont à l'artiste parisien autant qu'au Portugais.

— Quel artiste parisien ?

— Mais M. Costa lui-même, qui est venu demander à Paris, où il s'est établi, la consécration de son talent. Quand vous visiterez ce charmant Pavillon — qui atteint 16 mètres de hauteur alors que celui du quai d'Orsay borne à 10 mètres sa peu ambitieuse altitude — vous verrez avec quel goût il est orné intérieurement de peintures décoratives dont les sujets, excellemment traités, se rapportent aux colonies exposantes et à la navigation. Quant à l'aménagement intérieur, il est très simple : au rez-de chaussée, une vaste salle de 200 mètres carrés de superficie et, au premier, une galerie de 140 mètres.

— Et l'exposition qui y est contenue comporte ?...

— Mais, naturellement, les produits agricoles et industriels des colonies portugaises : c'est-à-dire, en Afrique occidentale, la petite enclave de Bissao-Geba, dans notre Sénégambie, et, au sud du Congo, le vaste territoire de Benguela ; dans l'Est africain, le non moins vaste Mozambique, dont les longues côtes, vis-à-vis de Madagascar, tirent dangereusement l'œil de la « *Greater Britain* » ; puis Goa, petit grain de mil toléré sur la côte du gigantesque Hindoustan britannique ; Macao, en Chine, près de Canton ;

la demi-île de Timor, en voisinage courtois avec les Hollandais ; et l'île Saint-Thomas, aux Antilles ; enfin surtout, les archipels atlantiques du Cap Vert et des Açores.

— Si je me souviens bien, autour de ce beau Pavillon colonial, il m'a semblé apercevoir, en passant de petits...

— Kiosques? Vous avez très bien vu, monsieur Verduret. Ces kiosques satellites sont au nombre de cinq. Quatre sont affectés à la vente du tabac, des vins et des cafés provenant des manufactures et entrepôts de Lisbonne. Le cinquième a un objet tout spécial et auquel, je crois, vous ne serez pas indifférent, étant donné la finesse de votre Palais amateur des bonnes choses.

— Vous me mettez l'eau à la bouche, fait en riant le manufacturier retiré. Et qu'y montre-t-on dans ce cinquième kiosque ?

— La manière de cultiver les ananas au Portugal... Et ils y sont délicieux, vous savez.

— Vous êtes un tentateur, mon cher cicerone !... Mais, dites-moi : en face de cette concession coloniale portugaise, nous avons vu un immense Palais au-dessus du seuil duquel est écrit : « *Egypte* ». C'est là, sans doute, l'exposition de la vieille terre des Pharaons et du Nil, aujourd'hui domaine anglo-khédivial ? Ce doit être bien intéressant?

— Ma foi, mon cher monsieur, vous irez voir vous-même, car j'ignore ce qui s'y passe. C'est une exhibition privée et je ne me suis attaché jusqu'ici qu'aux expositions officielles et largement publiques. Est-ce tout ce que vous désirez me demander?

— C'est tout.

— Alors, terminons cette causerie sur le Trocadéro étranger par une rapide excursion dans le domaine colonial britannique, autrement dit, les

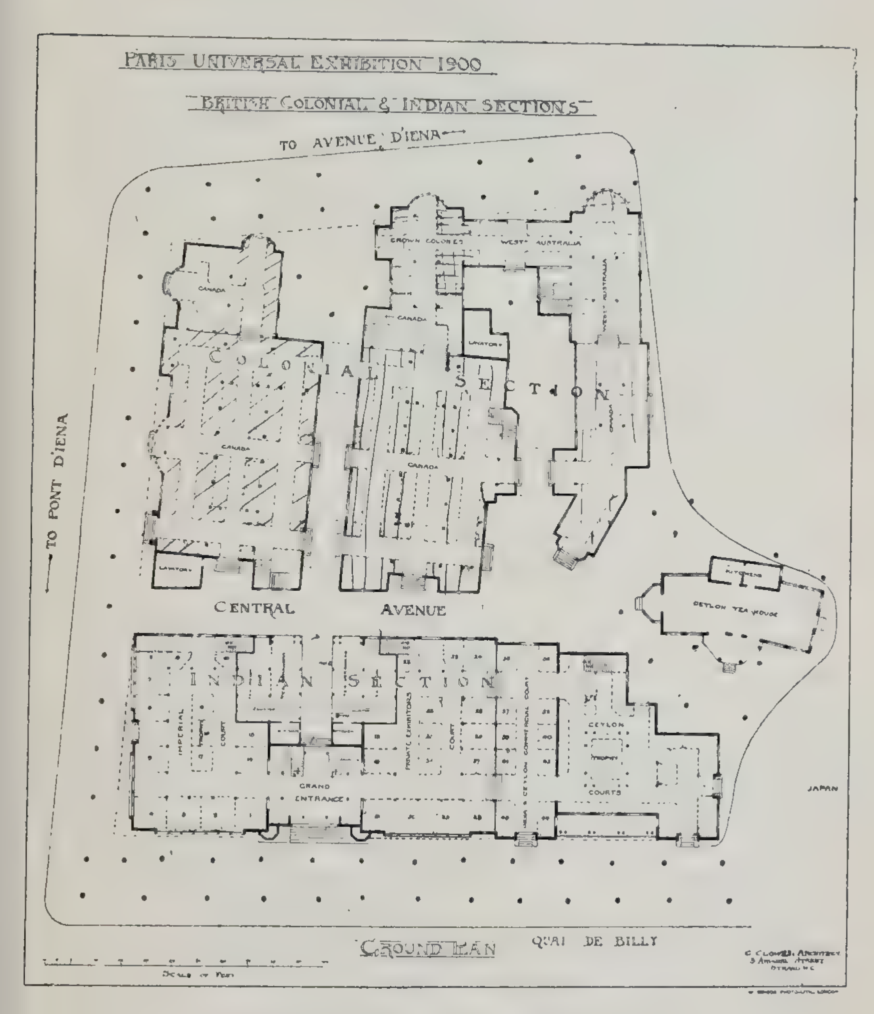


CHAPITRE VII

COLONIES ANGLAISES

— Je n'ai pas besoin de vous dire que l'exposition coloniale d'Albion est aussi belle qu'intéressante et variée. J'insinuerais le contraire que vous auriez raison de ne pas ajouter foi à mes paroles. Ce ne serait pas la peine qu'une nation étendît sa vaste et lourde domination à travers le monde entier et jusque sur les points les plus reculés du globe, sur des pays de climat, de faune, de flore et d'humanités les plus diverses, pour qu'elle n'offrît aux visiteurs d'une exposition universelle qu'une exhibition d'ordre secondaire. C'est comme si l'on disait que l'hôtel d'un milliardaire est meublé d'un mobilier de pacotille, orné de bibelots achetés à la « boutique à treize ». Cela ferait hausser les épaules à tous les gens sensés. L'exposition coloniale anglaise est donc fort belle ; mais, parbleu, on n'en saurait dire autant de l'écrin dans lequel les bijoux sont présentés. Ce sont de grandes constructions basses en staff... j'allais dire des hangars, tant l'architecte, Mr C. Clowes (3, Arundel Street, Strand, W. C.), s'est peu mis en frais d'art architectural et d'ornementation. Ce spécialiste du tire-ligne — qui a collaboré à la décoration du Pavillon du quai d'Orsay, a construit le restaurant anglais qui s'élève au pied du Trocadéro, près du pont d'Iéna, ainsi que la Laiterie anglaise de l'Esplanade des Invalides et, à Vincennes, les bâtiments contenant les machines agricoles —

n'a voulu faire, pour cette exposition coloniale, que des locaux d'utilisation, tout à fait « sans façons ». Vous savez que l'Anglais dédaigne de faire toilette à l'étranger ; il est



Plan du Pavillon des Colonies Anglaises.

partout le *Cook's tourist* qui, si le garde municipal ne s'y opposait, se promènerait casquette de voyage en tête parmi les fracs et les décolletages endiamantés du foyer de l'Opéra.

— Le mépris du continental !

— Fait d'intraitable orgueil britannique, c'est cela, cher

monsieur Verduret, du moins pour la masse du peuple anglais, et... c'est bien la faute de l'Europe, qui ne met pas en pratique le vieux proverbe français...

— « Il faut hurler avec les loups? »

— Oui. Donc, je n'ai pas à vous parler des constructions de l'exposition coloniale anglaise aux points de vue architectural et artistique, ceux-ci n'existant pas. Veuillez mettre vos petites tasses japonaises sur la table voisine pour que je place sous vos yeux le plan des sections coloniales du Royaume Uni... Là, voilà qui est fait. La concession de terrain livré à l'Angleterre, au Trocadéro...

— Me paraît énorme !

— Elle dépasse de plus de mille mètres carrés la surface de l'emplacement donné à la Russie. Les deux façades, sur l'avenue qui conduit aux bassins du Trocadéro et sur le quai de Billy sont à peu près égales, à raison de 240 pieds.

— Cela fait :

— Calculez, monsieur Bèchard : le pied anglais mesure 0m3048.

— 73 mètres, annonce le farinier calculateur, son opération faite.

— Sur ce terrain, continue le centenaire, l'architecte anglais a construit : un Pavillon des Indes — *Indian Section*, sur le plan — un « Pavillon des colonies », séparé en deux bâtiments mitoyens à cause d'un groupe d'arbres auquel il était interdit de toucher; enfin, en arrière, c'est-à-dire près de la frontière de la concession du Japon, une *Ceylon Tea House*, ou « Maison de thé » de l'île de Ceylan. Les deux Pavillons des Indes et des Colonies sont construits sur le même gabarit : une série de halls avec galeries au premier étage. Nous allons rapidement passer en revue chacun de ces trois pavillons. Prenons d'abord :

« 1° Le *Pavillon des Indes*. — Grand bâtiment rectangulaire ; 76 pieds (23 mètres), sur le Trocadéro, et 240 pieds (73 mètres) : sur le quai de Billy, avec entrée principale sur le dit quai de Billy. Vous ferez attention à la rampe de l'escalier de cette *Grand Entrance ;* elle est très curieusement sculptée dans du bois de Burmah. Ce Pavillon contient dans la partie qui donne sur le Trocadéro, l'*Imperial court*,

c'est-à-dire l'exposition officielle des Indes anglaises; au centre, la *Private exhibitors court*, ou expositions de particuliers indiens; dans la partie qui confine au Japon, les *Ceylon courts*, traduction : expositions de Ceylan.

« A remarquer, dans l' « Exposition officielle et gouvernementale des Indes »: les produits venus des principaux ports de l'Hindoustan, Calcutta et Bombay; dans les vitrines, bijouterie indienne et objets d'art; au centre du grand hall, une grande vitrine contenant des marbres de toute beauté, provenant des mines de Baroda; dans la galerie du premier étage, les minerais et les produits des forêts de l'Hindoustan ; et partout, les vitrines elles-mêmes qui sont artistement sculptées dans le style hindou... Madame qui, je le vois, a fait fête au thé du Japon, rendra, j'en suis sûr, une visite aux *Tea Verandas*, placées immédiatement à la suite de la *Grand Entrance*, ne fût-ce que pour s'assurer si le thé indien, servi par des *maids* en petit bonnet, vaut le thé japonais offert par les mains des *mousmés*.

« A voir dans la salle de l'exposition privée : au milieu du hall, des piano-forte, des cuivres, verreries, châles de Kachemir, tapis et bois; dans la galerie du premier, produits commerciaux.

« Enfin, dans l'exposition de Ceylan, où le gouvernemental et le privé sont mélangés, vous ne pourrez pas ne pas tomber en arrêt devant le gigantesque trophée central qui, du sol au toit, offre un assortiment aussi complet qu'empaillé, de tigres, d'éléphants, d'antilopes, etc. D'autre part, ces dames ne seraient pas femmes si, pour elles, passaient inaperçus les diamants et les perles mirifiques de la plus belle île du monde.

« 2° Le *Pavillon des Colonies*. — La majeure partie y est affectée au Canada, qui occupe tout le bâtiment ouest pour sa faune naturalisée (élans, cerfs, ours); ses fourrures, ses produits divers, son salon, et, dans la galerie du premier étage, ses grains, blés, pailles, à l'ombre d'une immense oriflamme canadienne tricolore. Il prend encore la plus grande partie du bâtiment est pour ses minerais et ses chemins de fer.

« Le reste des bâtiments est occupé par l'exposition des Colonies de la Couronne *(Crown colonies)* où sont à remar-

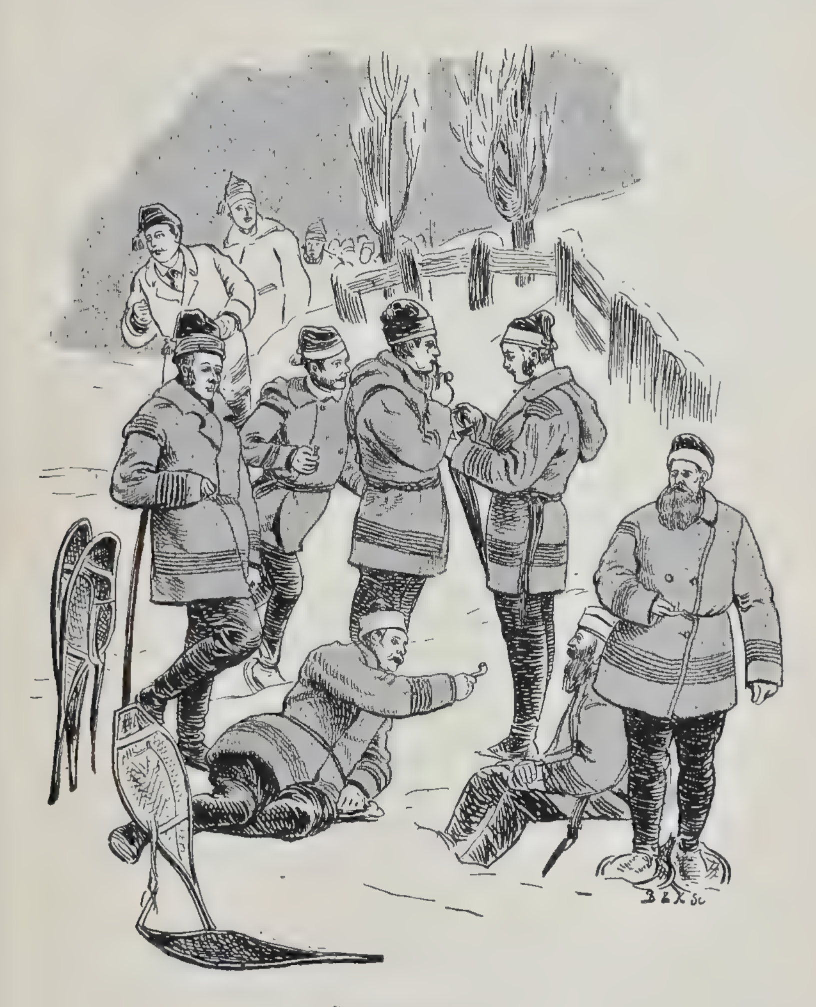
quer les expositions — café principalement — de l'île Maurice et des Seychelles ; et par celle de l'Australie occidentale (*West Australia*) où, parmi les produits les plus divers, les plus intéressants au point de vue mercantile anglais sont les minerais d'or et les bois du pays.



CEYLAN.

« 3° La *Ceylon Tea House,* à laquelle madame, j'en suis sûr, ne manquera pas, non plus, de rendre une petite visite, est un pavillon d'une soixantaine de pieds sur vingt-cinq (quelque 19 mètres sur 8 mètres), affectant une imitation assez grossière de l'architecture hindoue : petite colonnade au rez-de-chaussée et, au premier, terrasse avec dôme

central. Là, des Cinghalais, plus ou moins en costume, servent *tea, coffee, pastries and confectioneries.* »



CLUB CANADIEN.

« Voilà. Vous devez trouver, cher monsieur Verduret, que je viens de parler un peu trop comme un abrégé de catalogue ? Ma foi, je rends comme on me donne. Un matin — c'était, il est vrai, avant l'ouverture de l'Exposition — j'ai demandé à Mr Cloves (3, Arundel Street, Strand. W. C.), de me dire quelques mots de cette *english exhibition.* Il m'a répondu

avec le laconisme que j'ai trouvé juste de répéter. Les Anglais, voyez-vous, ne s'amusent pas aux bagatelles des commentaires : *acta, non verba.* »

— Vous dites ?

— Je dis, chère madame, que le thé japonais ne doit pas vous faire oublier le dîner français, et qu'il n'est que temps de vous y prendre si vous voulez ne pas arriver en retard chez... le Roi de Rome.

— C'est vrai !... Vous avez eu l'amabilité de nous offrir une loge pour *l'Aiglon*... Moi qui n'ai jamais vu Sarah Bernhardt ! Vite, mon gros, filons dare-dare !

Le premier, le centenaire se lève, et, prenant congé du groupe visiteur :

— Joyeuse soirée je vous souhaite, mesdames et messieurs. Je crains d'être bien las pour vous faire visiter, demain matin, comme je le désirerais, les grands Palais du bord de l'eau, c'est-à-dire : Forêts, Chasses, Pêches ; Marine du commerce ; Armées de terre et de mer, etc.

— Vous nous abandonneriez ?

— Rassurez-vous, monsieur Verduret. Si la sagesse m'imposait de ne pas risquer aussi vite une nouvelle course à travers l'Exposition — car je ne me sens pas bien... mais pas bien du tout, sans qu'il y paraisse — je ferai en sorte que vous trouviez à votre arrivée — dix heures, n'est-ce pas, devant le porche du Palais des Forêts, Chasses et Pêches ? — un guide sérieux qui ne vous fasse pas trop regretter mon abstention... prudente. Donc, monsieur Verduret, à demain. Si ce n'est le matin, ce sera sûrement... avant que minuit sonne.

Le vieillard salue cérémonieusement Mme Flore, avec une grâce familière la gentille Bertrande, correctement le rigide Bêchard et serre drôlement la main de Verduret. Puis, tournant sur les talons, il s'éclipse... par la porte de service des mousmés et de leurs petits et agiles compatriotes.

Il a à peine disparu que James-Gregory Puzzling, la face congestionnée, se précipite dans la « Maison de thé » japonaise. A la vue de nos quatre provinciaux *seuls,* il demeure interdit.

— Aoh ! fait-il.

— Ah ! mon pauvre John Bull, s'écrit en riant le manu-

facturier retiré, si c'est notre vieil et obligeant guide que vous cherchez, vous arrivez trop tard, car il est parti. Et quant à nous... nous sommes en train de nous disposer à l'imiter.

Mais Bertrande a fait un imperceptible signe au detective. Celui-ci, pendant que le groupe en partance se dirige vers la porte, se rapproche vivement de la jeune fille qui lui glisse à voix basse ces seuls mots :

— J'ai le rendez-vous... Demain soir. Suivez-nous à l'hôtel, je vous dirai le reste.

Le regard de Puzzling s'illumine au point de presque briller. Il emboîte gaillardement le pas à nos visiteurs qui s'éloignent et murmure entre ses dents... britanniques :

— *Well!* Toute il allé très bien. Demain soir, le Angleterre il tenait le sicrète du Français, ou Puzzling il été une stupid animal !

Le prochain volume aura pour titre :

LES GRANDS PALAIS DU BORD DE L'EAU

et comprendra :

Le Palais des Forêts, Chasses, Pêches et Cueillettes.
Le Palais de la Marine du commerce.
Le Palais des Armées de terre et de mer.
Le Port de la Navigation de plaisance.
Etc., etc.





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

XV

LES GRANDS PALAIS DU BORD DE L'EAU

EN VENTE :

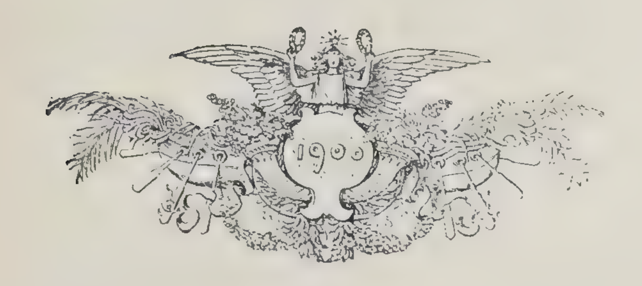
I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques**	—	» 60
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60
VIII.	**Les Pavillons des Puissances étrangères**.	—	» 60
IX.	**Les Palais des Hôtes de la France**. . . .	—	» 60
X.	**La Rue des Puissances au Quai d'Orsay**.	—	» 60
XI.	**L'Avenue des Nations**.	—	» 60
XII.	**Promenade au Quai d'Orsay**	—	» 60
XIII.	**Les moyens de locomotion à l'Exposition. Le Mexique**	—	» 60
XIV.	**Au Trocadéro**	—	» 60

G. DE WAILLY

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

XV

LES GRANDS PALAIS DU BORD DE L'EAU



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

FORÊTS, CHASSES, PÊCHES ET CUEILLETTES

§ Ier

L'AMI DE BOUSCASTROL

Le lendemain matin — début de la sixième journée de visites à l'Exposition de notre provincial quatuor — nous retrouvons celui-ci dévalant à vive allure les pentes du Trocadéro et, Verduret en tête, atteignant le pont d'Iéna.

— Ah! bien, proteste Mme Flore, si cela commence comme ça, dès notre arrivée!... Moi, j'ai déjà les jambes cassées, sans compter un point de côté!...

— Voyons, Verduret, c'est ridicule, aussi! Voilà déjà ma femme en nage, à dix heures du matin!

— Dix heures dix, rectifie le manufacturier retiré.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait que nous sommes en retard de dix minutes, ce qui m'est tout à fait insupportable, et en retard par votre faute. J'avais pris mes précautions pour ne pas nous faire attendre au rendez-vous fixé par notre si complaisant vieux cicerone... Nous arrivons bellement à dix heures moins un quart à la place du Trocadéro, et là, impossible de vous décider à entrer!

— Parbleu, à quoi bon s'amuser à payer l'entrée deux tickets quelques minutes avant le moment où on n'en réclame plus qu'un seul? Et puis, ne fallait-il pas compenser par un peu de sagesse votre prodigalité d'hier soir... Aller donner quarante sous à une ouvreuse, sous le fallacieux prétexte que notre loge ne nous avait rien coûté!

— Vous avez de la peine à les digérer, ces deux pauvres francs... Mais vous devriez me savoir gré, au contraire, dans l'enthousiasme où m'avaient monté l'artiste géniale et la pièce superbe, de ne pas avoir jeté à cette gracieuse préposée aux petits bancs — car tout est décidément charmant chez cette grande enjôleuse de Sarah Bernhardt — un écu de cinq livres ou un demi-Napoléon.

— Comme un ambassadeur, alors?

— Avouez que le demi-Napoléon eût été de l'à-propos... chez le Roi de Rome!

— Si vous plaisantez avec une chose aussi sérieuse que l'économie, je n'ai plus rien à vous dire.

— Vous ferez d'autant mieux, mon cher, que cela nous retarde et que j'ai hâte de remercier notre guide aussi généreux que complaisant de la merveilleuse soirée qu'il nous a fait passer.

— Et qui nous a fait coucher à une heure du matin, ce qui est éreintant, quand on en n'a pas l'habitude.

— Vous n'êtes jamais content, c'est entendu. Moi, j'aurais voulu que le spectacle recommençât, quitte à passer toute la nuit dans notre jolie loge... Ah! voici qu'enfin nous atteignons la rive gauche; nous allons retrouver cet excellent vieillard. J'espère que vous allez, avec moi, le remercier

comme il faut pour la soirée d'hier et bien dire que c'est de votre faute si nous l'avons fait attendre.

Le long et sec farinier dresse, au-dessus des têtes du public déjà nombreux, son cou de héron et, après avoir scruté du regard le porche d'entrée du Palais des Forêts, maintenant distant de cinquante mètres au plus, s'écrie d'un ton de triomphateur :

— Verduret, c'est à vous de me remercier de ne pas avoir laissé nous imposer la dépense de quatre tickets supplémentaires, dépense bien inutile, car votre centenaire est plus en retard que nous : il n'est pas au rendez-vous.

— Vous en êtes sûr?

— J'ai bonne vue, et le personnage a une silhouette assez spéciale pour être facilement reconnu entre mille et de bien plus loin que nous ne sommes du porche de ce palais.

— Il se sera peut-être lassé de nous attendre... Du reste, nous allons bien vite savoir...

Quelques pas que hâte au maximum l'impatience inquiète de Verduret, puis un changement de direction à droite, portent rapidement notre groupe expositionniste en face de l'entrée monumentale du Palais des Forêts.

— C'est pourtant vrai qu'il n'y est pas! regrette tout haut Verduret, tout décontenancé. Je ne puis croire à de l'inexactitude de la part d'un homme aussi courtoisement exact jusqu'ici. Pourtant, s'il n'avait pu venir ce matin, il nous aurait dépêché quelqu'un pour le remplacer, ainsi qu'il nous l'a promis hier et... je ne vois personne qui...

L'oncle de Bertrande n'a pas eu le temps d'achever de formuler sa pensée, que la jeune fille, lui serrant vivement le bras sur lequel elle s'appuie si légèrement :

— Mon oncle, voici que vous allez savoir à quoi vous en tenir : regardez.

— Quoi, petite?

— Ce monsieur qui vient tout droit à nous... Tenez, il porte la main à son chapeau pour nous saluer.

— Ah!... en effet, j'aperçois... Mais je ne le connais pas, ce monsieur.

— Oh! mon oncle, avez-vous donc si peu la mémoire des physionomies?

Un jeune homme, élégamment mis, arborant jaquette du

bon faiseur et bottines vernies, s'avance, le chapeau à la main. Verduret s'arrête, regarde l'étranger avec un air de surprise qui n'a pas besoin de la parole pour clairement dire :

— Voilà un monsieur fort poli assurément, mais qui, non moins sûrement, nous prend pour d'autres, car nous n'avons pas l'honneur de le connaître...

Mais, tout à coup, le rentier malesherbois fait un brusque geste et s'écrie :

— Mais... cette barbe taillée en pointe... on dirait ?... Voyons, c'est impossible : je me trompe.

— Eh non ! mon oncle, vous ne vous trompez pas, affirme Bertrande en riant de la mine stupéfaite de son tuteur.

— Comment, fait celui-ci, ce serait... notre fameux gondolier.

— En personne, cher monsieur, répond lui-même en souriant et en s'inclinant le jeune homme arrivé à quelques pas du groupe.

— Sous ce costume élégant ?

— Mon Dieu, oui. Devant avoir l'honneur de vous servir de cicerone, j'ai cru devoir m'habiller de façon convenable.

— Hein ?... C'est vous qui allez ?...

— Avec votre permission, vous faire les honneurs de ces Palais du bord de l'eau, au lieu et place du vieillard que vous pensiez trouver ici et qui se trouve empêché. Cela vous étonne et vous n'avez pas l'air d'avoir une confiance illimitée en ma valeur comme guide.

— Dame ! à en juger par votre inexpérience comme nautonnier...

Le jeune homme esquisse un sourire finement ironique et, d'un ton parfait de courtoise bienveillance :

— Monsieur, dit-il, il est quelquefois prudent de ne pas trop se fier aux apparences. En ce qui concerne mes aptitudes à vous guider dans ces palais, je me contente de vous informer qu'hier, après vous avoir conduits — pas trop maladroitement, avouez-le — du Palais du Mexique au Trocadéro, j'ai assisté au cours de l'Ecole de l'Exposition...

— Hein ?... qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une création absolument récente, puisqu'on n'y songeait guère, il y a six jours, lors de la première conférence

que vous fît, sur la première plate-forme de la Tour, le vieillard que ce matin je remplace auprès de vous. Or, cette conférence a été entendue, racontée aux grands chefs de cette Exposition, et ils ont compris aussitôt le haut intérêt qu'il y a pour la France et... pour leur œuvre à ce que le public soit mis à même de tout voir en visiteurs avisés...

A ce mot, qui est celui du mystérieux communiqué reçu par lui à Malesherbes, Verduret dresse l'oreille. Le jeune homme poursuit :

— On a senti en haut lieu, que, pour bien comprendre cette merveilleuse Exposition, la simple consultation du catalogue — consultation dont s'abstient même, la plupart du temps, la paresse bien naturelle du public — était tout à fait insuffisante ; que les visiteurs avaient besoin d'être guidés par une sérieuse documentation orale. Immédiatement des conférences furent demandées aux commissaires et architectes des diverses sections, dans le but de former une cohorte de guides instruits des choses qu'ils ont à montrer. Hier une de ces conférences ayant été donnée sur ces Palais du bord de l'eau, j'y ai puisé les connaissances nécessaires pour vous bien guider aujourd'hui. Daignez donc bannir toute appréhension d'incompétence générale à mon sujet. Quant à ce qui se rapporte aux sections maritimes et militaires où nous allons nous rendre après avoir parcouru le domaine des Forêts, Chasses et Pêches, je pense que, pour vous rassurer pleinement... et en même temps vous donner un peu plus de confiance si l'occasion se présente d'embarquer de nouveau à bord de la capricieuse gondole que vous savez, il me suffira de vous remettre ma carte.

Le jeune homme, d'un geste fait à la fois de distinction et d'autorité, tend à Verduret le rectangle de bristol sur lequel celui-ci lit à haute voix, mais non sans une franche surprise :

BARON GAETAN DE PILBOUET

ENSEIGNE DE VAISSEAU DE RÉSERVE

Verduret regarde Bêchard — lequel allonge la mine, absolument vexé d'avoir été le jouet d'une évidente comédie et furieux de ne pouvoir exhaler son mécontentement comme

il le voudrait à l'égard de l'auteur de la mystification, défendu par la déférence qu'inspire à tout terrien la qualité d'officier de la marine militaire. L'oncle de Bertrande, lui, se sent tout gêné au souvenir de la façon plutôt cavalière dont il a, à plusieurs reprises, parlé à ce gondolier qu'il prenait pour un joyeux rapin. Gauchement, il cherche à s'excuser :

— Vraiment je suis confus... et vous avez dû me trouver bien familier...

— De quoi me plaindrais-je? N'avez-vous pas montré une considération adéquate à mon travestissement? J'ai, au contraire été charmé de sentir que vous me teniez, tout maladroit canotier que je vous semblais être, pour un garçon de quelque intelligence et pas tout à fait dénué d'esprit.

— Je n'avais pour cela qu'à vous regarder, ce n'était pas bien difficile... Et vraiment, vous montrez en ce moment pour moi beaucoup d'indulgence.

— Eh! mon cher, rejimbe Bêchard, allez-vous vous excuser de ce que monsieur s'est amusé à se moquer de nous? Je me permets de trouver, même, que lorsque l'on a l'honneur de porter l'épaulette, il ne sied guère de se déguiser ainsi pour mystifier d'honnêtes gens!

— Monsieur, riposte aussitôt d'un air sérieux et d'un ton de dignité polie le jeune officier de vaisseau démissionnaire, la leçon serait méritée si le travestissement et la petite comédie auxquels j'ai consenti n'avaient pour objet qu'une mystification puérile et d'un goût qui peut paraître douteux. Mais elle manque d'à-propos en la présente circonstance. La grandeur du but ennoblit la vulgarité des moyens... Vous m'excuserez de ne pas vous en dire davantage, n'ayant pas qualité pour vous instruire de ce qu'un mieux qualifié que moi aurait seul le droit de vous expliquer.

— Croyez, monsieur le baron, s'empresse de dire Verduret, que nous n'avons pas l'indiscrétion de réclamer des confidences qui... que... Enfin, l'important pour moi est que vous vouliez bien agréer mes excuses.

— Et vous les miennes d'avoir été mis dans la nécessité de vous tromper sur la réalité de mon modeste personnage.

— Vous comprenez, moi, je vous prenais tout simplement

pour un ami de ce drôle de corps, de cet intelligent farceur de Bouscastrol... Alors...

— Vous ne vous trompiez pas en cela, monsieur. J'ai l'honneur d'être l'ami — et l'ami très dévoué — de votre guide si joyeusement exubérant.

— Vous, monsieur le baron?... Oh ! mais en ce cas, voilà qui me donne des idées inattendues au sujet de M. Bouscastrol lui-même. J'en suis à me demander si je n'ai pas été, à son égard, dupe de quelque illusion semblable à celle où je suis sottement tombé vis-à-vis de vous...

Le jeune officier de vaisseau ne répond que par un sourire discret et légèrement mystérieux.

— Oui, poursuit le manufacturier retiré, vous ne pouvez me répondre. Je comprends... Cela me donne un fameux désir de retrouver votre ami toulousain — s'il est même aussi toulousain qu'il nous l'a fait croire — et de l'observer avec moins d'inintelligente bonhomie...

— Je crois être certain, monsieur, que vous ne reverrez plus Bouscastrol.

— C'est évident... Sans cela, vous n'auriez rien dit qui pût ainsi m'inspirer des doutes comme ceux que je ne suis pas assez simple pour ne pas avoir maintenant...

— Voulez-vous mon avis, Verduret?

— Dites, Bêchard.

— Eh bien, tout ça, ça n'est pas clair, voilà mon opinion ! proclame avec force le farinier, tandis que sa femme opine du chapeau, ce qui met en lutte sérieuse les deux roses qui surmontent audacieusement celui-ci, pour la plus grande gloire de l'art modiste en la vieille ville de Corbeil.

— Vous m'excuserez de n'être pas plus explicite et de vous rappeler que je suis ici tout à votre disposition pour vous guider à travers le beau Palais dont le porche nous... sollicite, déclare Gaëtan de Pilbouët en souriant et en invitant du geste le groupe expositionniste à pénétrer avec lui dans le grand sanctuaire des Forêts, Chasses, Pêches et Cueillettes du monde entier.

Verduret s'incline en signe d'acquiescement et, se penchant vers sa nièce, demeurée muette à son bras pendant cette petite scène, lui demande à mi-voix :

— Et toi, fillette, qu'est-ce que tu dis de tout cela?

— Oh ! moi, mon oncle, j'attends pour parler...

— Que tu aies compris ?

— Peut-être.

— Je crains, alors, que tu n'aies pas de longtemps l'occasion de te délier la langue !

— Qui sait ? répond évasivement la jeune fille... qui cache derrière son mouchoir un fin sourire.

Et Verduret, s'adressant, non sans une évidente déférence, au jeune officier de vaisseau qui semble attendre son bon vouloir :

— Monsieur le baron, puisque, par un incroyable concours de circonstances dont je renonce à percer le mystère, vous daignez nous honorer de vos explications, nous sommes tout oreilles.

§ II

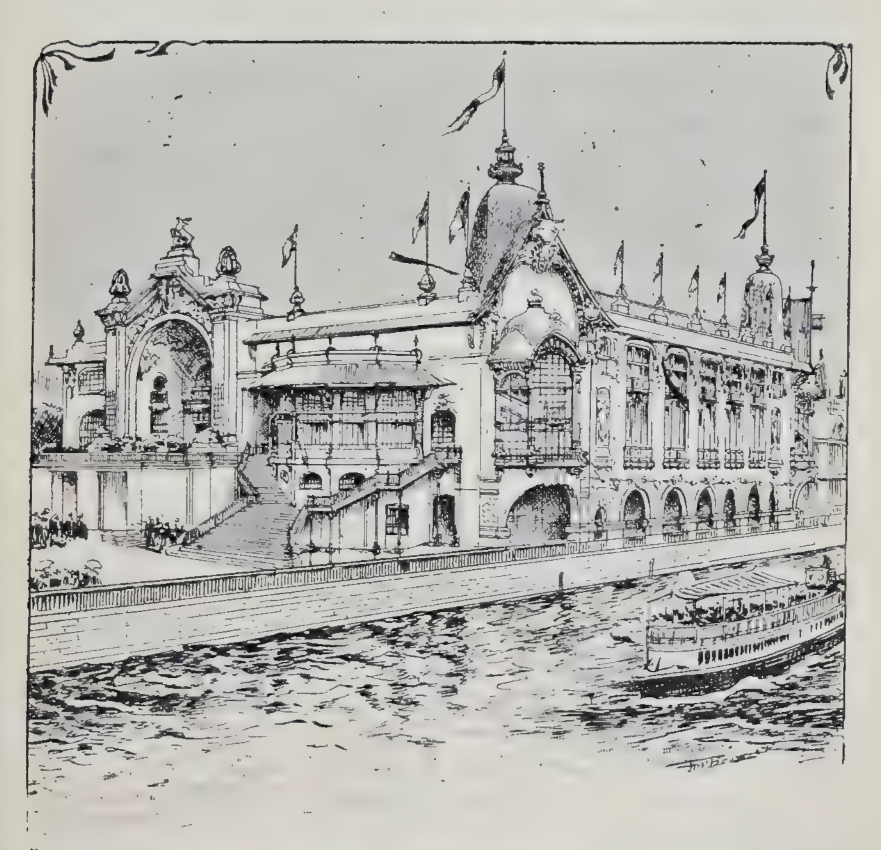
LE GÉANT DE BOIS

— Mademoiselle, madame et messieurs, commence l'aristocratique néo-conférencier, je réclame d'abord toute votre indulgence.

— Oh !... proteste Verduret.

— Si. Les paroles que vous entendez depuis quelques jours ajoutent à l'attrait constant des choses décrites des envolées d'éloquence et des ingéniosités d'aperçus auxquelles ma modeste prose n'aura pas la témérité de prétendre. Marin et soldat, je suis habitué au laconisme précis des discours militaires. Du seul intérêt supérieur des choses montrées découlera pour vous l'intérêt de mes sommaires explications. Ainsi, pour ce Palais des Forêts, Chasses, Pêches et Cueillettes, je vous dirai que je le considère comme un des plus beaux de l'Exposition et un des plus « forts » au point de vue technique de la construction. Très vaste, puisque sa façade sur la Seine se développe sur une longueur de 183 mètres et que sa plus grande largeur est exactement de 64m10, il n'en est pas dont le caractère

architectural cadre mieux avec la nature de l'exposition contenue, et où soient mieux utilisées les difficultés d'un terrain présentant deux cotes si différentes (celle de la berge, 29m65, et celle du quai, au-dessus de la plate-forme en ciment armé qui couvre le chemin de fer des Moulineaux, 35m90).



Le Palais des Forêts, Chasses, Pêches et Cueillettes.

— Pardon, objecte Bèchard, mais la technicité de ces chiffres n'est peut-être pas bien compréhensible... pour ma femme et pour la nièce de mon ami...

— Par exemple ! se récrie Bertrande, ce ne serait pas la peine d'avoir si bien écouté le prince Laurentieff et le vénérable centenaire nous parlant des fondations du Pont Alexandre et de la Tour Eiffel, si je ne savais pas que la

cote d'un terrain est son élévation au-dessus du niveau de la mer, et que, par conséquent, la différence de ces deux cotes citées par M. de Pilbouët, indique que le quai est ici plus haut que la berge de $6^{m}25$!

— Mademoiselle, vous avez des aptitudes mathématiques dignes d'un « fistot » de l'Ecole navale, dit en s'inclinant et en souriant l'ancien élève du *Borda*. Vous allez voir maintenant avec quelle habileté M. Tronchet...

— Tiens, interrompt Mme Flore, il y a une rue de ce nom-là !

— Voyons, bichette ! gronde l'époux farinier en fronçant ses noirs et broussailleux sourcils.

— Madame, dit l'officier avec le plus beau sérieux, j'ignore si M. Guillaume Tronchet, à qui l'Exposition doit, avec ce Palais des Forêts, Chasses et Pêches, celui de la Navigation de commerce, une partie excellemment réussie de la plate-forme coiffant la ligne des Moulineaux et, au pied du Trocadéro, le vaste et coquet restaurant de la *Belle Meunière* — vous voyez qu'il n'y a pas de belles meunières qu'à Essonnes ! — j'ignore, dis-je, si M. Guillaume Tronchet est le moins du monde allié à la famille du célèbre jurisconsulte qui prépara les éléments de la plaidoirie de Malesherbes défendant Louis XVI devant la Convention et fut un des principaux rédacteurs du Code Napoléon et sénateur de l'Empire ; mais je puis vous affirmer qu'il est impossible de confondre l'éminent architecte avec son proéminent homonyme ; celui-ci est mort à Paris, sa ville natale, en 1806, tandis que le premier est né à Villeneuve-sur-Lot le 22 octobre 1868.

— Hein ? calcule Bêchard, l'auteur de ces Palais n'aurait que trente-deux ans.

— Trente et un, s'il vous plaît, jusque vers la fermeture de l'Exposition.

— Ah ça ! M. Picard a donc pris tous ses collaborateurs au maillot !

— Oh ! monsieur, vous n'aimez pas la jeunesse, à ce qu'il paraît. Que voulez-vous, les organisateurs de cette superbe Fête humaine ont eu la faiblesse, devant des diplômes et des œuvres, d'oublier de consulter les actes de naissance... Et il faut avouer que les états de service de M. Tronchet ne

manquent pas de quelque éclat artistique. Reçu avec le n° 3, à dix-huit ans, à l'Ecole des Beaux-Arts, où il rafle bien vite plusieurs prix et médailles, il se voit diplômer par le Gouvernement au bout de six ans d'études, en 1892, en même temps qu'il conquiert une mention honorable au Salon; sacrer Second Grand-Prix de Rome en 1893 ; décerner, en 1895, une médaille de 3e classe — pour son envoi au Salon de « *Un Eden pour 1900* », d'une recherche moderne très appréciée — et la Bourse ministérielle de voyage qui lui permet de parcourir l'Espagne, l'Italie, la Dalmatie et le Montenegro, d'où il rapporte de nombreuses études et aquarelles dont plusieurs sont achetées par l'Etat. A Cettigne il est fait officier de Danilo Ier, pour le monument élevé à la gloire de la dynastie monténégrine qu'il est chargé par le prince et sa fille, aujourd'hui princesse de Naples, de construire sur le plus haut pic de cette ville-montagne. Je passe la série de ses succès dans les concours d'architectes pour divers monuments à Paris et en province, et j'arrive au concours de 1896 pour le projet d'ensemble de l'Exposition ; il y obtient une 3e prime et devient aussitôt l'un des quatre collaborateurs (1) directs de M. Bouvard, directeur du service de l'architecture, pour l'élaboration du plan général. Chargé ensuite d'élever les Palais des Forêts et de la Navigation de commerce, il n'en dirige pas moins, comme attaché à la Direction des services d'architecture, les travaux de clôture du territoire de l'Exposition et de toutes les portes-guichets, moins deux, celles de la place de la Concorde et des Champs-Elysées, qui sont, comme Bouscastrol a dû vous le dire, l'œuvre de M. Binet... *Ecce homo !*

— C'est superbe à son âge... Mais que de travaux pour un seul.

— Il est juste de dire qu'il a été aidé dans son labeur par un confrère de grand talent, M. Rey, architecte diplômé du Gouvernement, et ensuite par ses dévoués inspecteurs au premier rang desquels sont MM. Toussaint et Goujon.

— A la bonne heure !... Je me disais, aussi !...

— Avant de passer à l'examen architectural d'ensemble,

(1) Les trois autres sont MM. Eug. Hénard, Louis Sortais et Louis Varcollier.

ce que nous ferons dès que nous serons dans l'intérieur de l'édifice, veuillez, je vous prie, jeter un coup d'œil d'amateur sur cette belle porte monumentale, en forme de grande niche, dont la hauteur est de 16 mètres avec une largeur d'arc de 14 mètres.

— Cela me semble, en effet, d'une ligne...

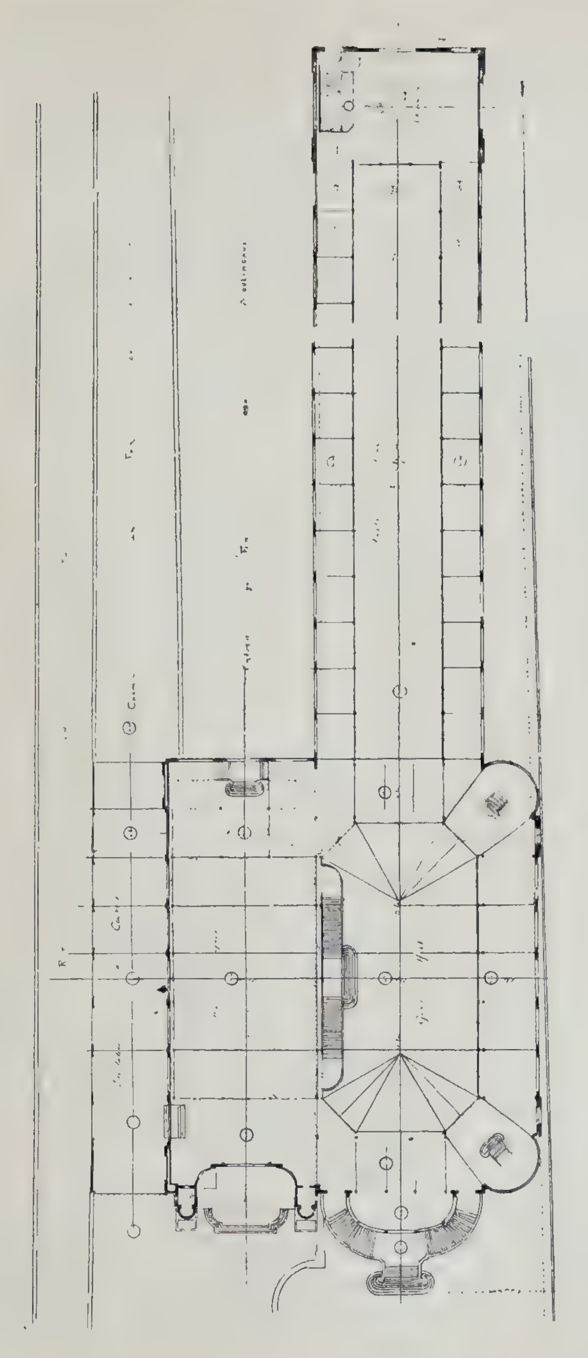
— Très simple et très noble, avec son sujet de Pêche, peint par M. Auburtin, un des meilleurs élèves de Puvis de Chavannes et de Benjamin Constant. Cette voussure rappelle les absides romaines en mosaïques. Ne dirait-on pas une antique mosaïque d'or se détachant sur le blanc de l'ensemble de la façade, et cette note contrastée n'est-elle pas du plus heureux effet ?

— Oh ! monsieur le baron, fait en souriant Verduret, votre laconisme militaire me semble tout à fait artistique !

— Monsieur, quoi qu'en disent certains... qui ignorent plus ou moins sincèrement, je ne sache pas que l'épaulette soit exclusive de la sensation du Beau et du sentiment de l'Art. Ici, l'Art s'est fait symbolique au premier chef. Voyez, de chaque côté de la porte, ces pylônes couronnés de têtes d'animaux cynégétiques supportant un fronton triangulaire faisant couronnement au-dessus de l'entrée principale, dont le tympan représente une chasse au sanglier (14 mètres de long sur 3 mètres de hauteur) d'un beau mouvement. Elle est due, d'ailleurs, au maître sculpteur Baffier. Au milieu de cette chasse est une fière statue personnifiant le Génie de la Forêt, par M. Badin, et, dominant le tout, le groupe de « Deux Cerfs à l'hallali », de Gardet, mesurant 4 mètres de haut sur $3^{m}50$ de large. Les deux groupes d' « Animaux combattant », que MM. Dagonet et Auban ont placé de chaque côté de la porte, achèvent bien de dire aux yeux des visiteurs le titre même du Palais : Forêts, Chasse et Pêche !

— Très ingénieux, mais... il me paraît que la Chasse y domine singulièrement la Pêche.

— Non, cher monsieur, l'onde n'a pas à jalouser ici les « grands bois ». L'architecte a voulu qu'ils fussent sur le pied d'artistique égalité, comme le prouve le soubassement entier du Palais, qui est entouré de stalactites et de poissons.



Palais des Forêts, Chasses, Pêches et Cueillettes.

Plan au niveau du sol.

— Oh ! mais, alors, ce pourrait bien être la Pêche qui, maintenant, l'emporte.

— Pour rétablir l'équilibre, des têtes de cerfs surmontent les pilastres séparant les baies et, pour le proclamer, deux grandes statues placées aux extrémités du motif central symbolisent, l'une la Chasse et l'autre la Pêche.

— Il n'y a rien à redire, et je me déclare battu.

— Entrons maintenant, si vous le voulez bien. Ici, mademoiselle, madame et messieurs, nous sommes tout simplement en présence d'un chef-d'œuvre de construction qui, malheureusement, passe inaperçu pour trop de visiteurs non prévenus et, d'ailleurs, tout occupés des milliers de curieuses choses composant cette exposition si merveilleusement complète.

— Et, ce chef-d'œuvre, c'est ?...

— L'étonnante et suprêmement habile charpente de ce Palais, qui est toute en bois *apparent,* laissant visibles les moindres détails. Tout a été étudié dans ce but, comme dans les salles du moyen âge, et, ici comme en Norvège, le bois de France a été traité dans la manière décorative. Ces innombrables pièces de bois que vous voyez, et dont l'effet est si harmonieusement gracieux, ont été combinées, en leur savant enchevêtrement, de façon si particulière, qu'aucune de ces pièces, fût-ce la moindre, ne pourrait être enlevée sans compromettre la solidité de l'édifice entier. C'est vous dire qu'il n'en est pas une seule qui ait été mise dans un but exclusivement décoratif, et que cet effet si réussi réside dans le seul arrangement de la charpente utile. Cette particularité est une recherche d'originalité des plus curieuses et absolument unique à l'Exposition, où ce Palais est le seul qui ait été construit de cette façon. Et il n'y a pas, en cette charpente, que la recherche d'originalité et de beauté, il y a aussi la solution élégamment obtenue d'un audacieux problème de construction.

— Où cela et quel problème ? demande Verduret — ce qui fait faire la moue à son ami Bêchard. Qu'importent, en effet, toutes les victoires scientifiques ou artistiques au roide farinier, dont l'horizon n'a que trois points cardinaux : un « quant à soi » féroce, l'industrie meunière et l'ambition politicailleuse et parlementaire ?

— Pour vous l'indiquer, répond l'officier de vaisseau de réserve au manufacturier retiré, il faut que, d'abord, vous vous rendiez compte de la topographie du Palais. Celui-ci comprend trois parties bien distinctes :

« 1° Le *Hall d'Entrée,* où nous sommes, formant un rectangle de près de 63 mètres de longueur sur 22 mètres de large, et construit au-dessus de la ligne des Moulineaux. Il faut y ajouter une *galerie de circulation à couvert,* de même longueur et de 11 mètres de largeur, construite sur le chemin de fer de l'Exposition, communiquant avec le Hall d'Entrée, qu'il longe du côté du Champ-de-Mars ;

« 2° Le *Grand Hall,* large de 31^{m}80, dont la longueur, égale à celle du Hall d'Entrée, est cependant portée à 69^{m}30, si l'on compte la rotonde entourée du vaste escalier extérieur montant de la berge et qui, sur la même façade, fait pendant à l'Entrée principale ;

« 3° Le *Petit Hall,* longue galerie de plus de 100 mètres sur 25 mètres de large, s'étendant au bord de la Seine, à la suite du Grand Hall. »

— Et le problème résolu ?

— M'y voici. Le Grand et le Petit Hall, étant sur la berge du fleuve, sont en contre-bas de 6^{m}30 par rapport au Hall d'Entrée, appelé aussi Hall des Moulineaux. Pour passer de ce dernier dans le Grand Hall de la berge, vous voyez que l'on descend un bel escalier monumental — qui, entre parenthèses, est décoré d'une toile exquise de M. Johanson, peintre officiel de la marine, et représentant avec une réalité en même temps qu'une poésie intenses un départ de grandes barques de pêche, au crépuscule. Eh bien, le problème de construction dont je parle réside dans l'arc intérieur en bois séparant ces deux nefs ; il a une portée de 22 mètres, et c'est la première fois que l'on tente, en charpente en bois, un arc de pareille envergure. Vous remarquerez aussi, dans ce Grand Hall, le joli effet de ces deux vastes étoiles formant les deux points de réunion des immenses fermes du Hall. Voilà pour l'œuvre architecturale qui est l'objet d'un véritable pèlerinage pour les chevaliers de l'équerre de tous les pays, tant est vif l'intérêt qu'il offre à Leurs Compétences. Passons à ce qui attire et retient ici le commun des mortels, c'est-à-dire l'Exposition...

— Après le contenant, le contenu.

— C'est cela même. Ah ! je vous assure qu'il n'est pas un seul petit coin de ce Palais qui ne captive la curiosité des visiteurs. Les forêts ! la chasse ! la pêche ! quoi de plus connu que ces mots et, pour la plupart des gens, surtout pour des citadins qui sont ici en majorité, quoi de plus ignoré que la complexe réalité de la chose ! Pour avoir vu, en passant, des bûcherons jouer de la cognée, sait-on les travaux et les mystères sylvestres ? Pour avoir, avec plus ou moins de bonheur, suivi son chien au long des terres labourées, ou assisté à une battue de plaine ou de bois, se doute-t-on de ce que sont les grandes chasses des fauves ou les émotionnantes poursuites du chamois ou du bighorn, de pic en pic, au long des précipices ? Pour avoir pacifiquement tendu l'hameçon aux hôtes des rivières ou exceptionnellement accompagné des pêcheurs allant faire leur marée à proximité de la côte, quelle idée infime n'a-t-on pas des multiples procédés de guerre faite aux habitants des eaux, et surtout de la population sous-marine elle-même ? Ici, tout cela révèle aux yeux attentifs ses secrets, merveilleusement mis en valeur par le talent d'organisateur de M. Daubrée, conseiller d'Etat, délégué du Ministère de l'Agriculture pour présider, de concert avec l'architecte, aux installations.

« Cette installation, dans le Hall d'Entrée ou des Moulineaux est tout entière de M. Tronchet. Elle est consacrée aux Forêts nationales, dont un grand diorama — au cadre rustique à souhait, avec ses groupes d'animaux, son bûcheron géant taillé dans un colossal tronc d'arbre, les deux huttes ouvrant la vue sur le site escarpé — montre un coin de forêt avant et après le reboisement. »

— Quand on pense que la Gaule n'était, pour ainsi dire, qu'une immense forêt et que nous en sommes à être obligés de reboiser pour faire face aux besoins industriels, cela donne une idée de la vie intense et de l'effrayante somme de travail humain dont la terre féconde de notre patrie a été depuis deux mille ans le théâtre et le témoin ! songe tout haut Verduret.

— Cela prouve tout simplement que l'on a eu besoin de beaucoup de bois de chauffage et de construction, riposte le très terre à terre et antiphilosophique Bêchard.

— Pour sûr, mon gros, approuve péremptoirement sa moitié.

L'officier de vaisseau de réserve poursuit :

— Dans ce Hall d'Entrée, tout est consacré à nos bois métropolitains et coloniaux de forêts : bois ouvrés, merrains, bois de fente, de teinture, lièges, écorces textiles, matières tannantes, odorantes, résineuses, boissellerie, sabots, bouchons, etc. C'est une complète leçon de choses que tous les forestiers s'accordent à trouver supérieurement présentée... Si vous voulez bien, maintenant, descendre avec moi dans le Grand Hall de la berge, nous allons y trouver, au rez-de-chaussée, d'une part ce qui concerne le « Matériel et les Procédés des Exploitations et Industries forestières », et, d'autre part les « Engins, Instruments et Produits de la pêche ». Voyez ces aquariums, ces collections de poissons, de cétacés, de mollusques... Et les perles, le corail, la nacre, les éponges, avec scènes de pêche, sans oublier le Pavillon de l'ostréiculture. Avec un peu d'imagination, ne se croirait-on pas, tantôt à bord des vaillantes barques travailleuses, hâlant leur chalut ou leur lignes, en bondissant lourdement dans la houle sombre, tantôt dans les profondeurs de l'abîme des eaux, parmi toute cette population si diverse et si étrange ?

— Je vois en effet quantité de choses inconnues ou mal connues de profanes tels que nous et qui auraient besoin de nous êtres expliquées.

— Vous avez raison, monsieur Verduret. Mais, sous peine de dépenser ici notre journée je ne pourrai que vous dire, en passant, quelques mots bien insuffisants. Pour que vous appréciiez pleinement cette partie de l'Exposition, il me faudrait faire votre éducation maritime, vous raconter les mœurs de ces mille espèces de poissons, les habitudes de pêche qui varient non seulement avec chaque espèce de poisson, mais avec chaque région de pêche, et cela, je dois malheureusement y renoncer pour aujourd'hui. Evidemment, des visiteurs à qui on pourrait, ici et partout, tout expliquer en détail, quitteraient l'Exposition — au bout de combien de mois ? — possesseurs de l'omniscience, si toutefois leur mémoire et leur culture intellectuelle permettaient qu'ils se souvinssent de tout et fussent capables de

tout comprendre. Mais, c'est un rêve irréalisable, vous le comprenez. Ici, par exemple, ce serait pendant bien des heures que je pourrais vous parler, rien qu'à propos des éponges, ou des perles, ou du corail, car il me faudrait étudier avec vous : pour les premières, les limites incertaines où, au sein des eaux, finit le règne animal pour faire place au règne végétal ; pour les deuxièmes, la constitution des mollusques, la maladie qui provoque la riche secrétion et les lieux et procédés de l'industrie perlière ; pour les troisièmes, le travail des madrépores qui nous entraînerait à parler de ces îles remplies de vie terrestre qui, un jour, oscillent sur leur base et s'effondrent dans l'Océan... Tenez, devant cette morue en son bocal d'esprit-de-vin, ne devrais-je pas, pour être complet, après vous avoir édifié sur les mœurs de ce poisson et les crises politiques dont sa capture a été et sera cause, vous dire, avec combien moins de talent que mon célèbre « ancien », Pierre Loti, dans *Pêcheurs d'Islande,* l'histoire de la vie mathurine sur les Bancs et les côtes mauvaises, les drames des *doris* perdues dans les brouillards... etc. ?

— Dommage que ce ne soit pas possible, ce serait bien intéressant.

— Ce n'est impossible, monsieur Verduret, que pour la première visite, comme celle que je vous fais faire aujourd'hui. L'Exposition une fois vue d'ensemble, c'est alors que l'on devrait revenir sur le détail, avec un cicerone qui serait un spécialiste, et apprendre toutes ces choses.

— Oui, je comprends.

— Donc, vous m'excuserez de passer rapidement, et de vous dire tout de suite et d'en bas que le premier étage de ce Grand Hall de la berge est consacré à la chasse — peaux, plumes, cornes, ivoires, musc, etc. ; et les armes, matériel, équipement, sans oublier les cueillettes, champignons, truffes, racines, herboristerie, caoutchouc, gomme, etc..., tout un monde, comme vous voyez... — Mais, passons au long Petit Hall de la berge. Ici, ce sont, réunies par pays, les forêts, chasses et pêches des nations étrangères, c'est-à-dire comme un groupement d'instantanés de la nature, en sa flore sylvestre et en sa faune terrestre, fluviale et maritime, des régions qui nous intéressent le plus dans notre univers.

C'est la Russie, avec ses ours, ses loups, ses rennes... et son caviar frais que chacun peut goûter ; c'est l'Amérique avec les fauves de la « Prairie » ; c'est — exposition superbe — l'Autriche-Hongrie, avec la faune si riche (cerfs, isards, etc.) des montagnes du Tyrol; c'est... mais je n'en finirais pas et vous verrez tout cela en détail au cours d'une autre visite... Ah! j'oubliais de vous noter, au premier étage du Grand Hall, la collection si hautement intéressante des armes de chasse de l'empereur de Russie... Quand vous reviendrez, ce ne sera pas trop de consacrer une pleine après-midi à ce Palais dont l'exposition est tout un monde.

— Je le vois.

— Et ce Palais si vaste, si curieux, si réussi, est un de ceux qui ont le moins coûté à élever : son budget n'a été que de 700,000 francs. A propos de sa construction, un fait à noter : aucun entrepreneur parisien n'a osé se charger d'exécuter la charpente, la trouvant trop audacieuse, et c'est M. Thorel, entrepreneur à Louviers, qui, en la réussissant de main de maître, a fait quelque peu honte à la pusillanimité industrielle de la capitale... Eh bien, monsieur Bêchard, je vous vois plongé depuis un moment dans de bien profondes réflexions ; vous allez sans doute résumer l'impression que vous cause, contenant et contenu, la belle œuvre de M. Tronchet ?

— Oui, répond gravement le farinier. Je me dis, en effet, d'après les chiffres que vous nous avez donnés, que ce Palais... couvre une superficie de 6,780 mètres carrés environ.

— Ah !... c'est là l'impression que ?... C'est un point de vue, en effet, mais... particulier...

— C'est le mien, monsieur.

— Il en est des points de vues comme des couleurs... Donc, mademoiselle, madame et messieurs, je n'ai plus qu'à vous prier de vouloir bien me suivre au Palais d'en face, c'est-à-dire de l'autre côté de la tête du pont d'léna sur cette même rive gauche.

— Et quel est-il ?

— C'est celui de



CHAPITRE II

LA NAVIGATION DE COMMERCE

§ Ier

GUIDE EN MAIN

Peu de minutes suffisent à notre groupe provincial pour sortir du grand Palais de M. Tronchet et, traversant la place où débouche le pont d'Iéna, venir s'arrêter devant l'entrée principale de l'autre Palais du même architecte, consacré à la Marine du commerce.

— Si vous le permettez, dit à ses auditeurs l'officier de vaisseau, nous procéderons, pour ce Palais, différemment que pour le précédent. Je vais, avant d'entrer, vous en donner une idée générale et, pendant que nous visiterons l'intérieur, je vous documenterai, moins sur ce que vous aurez sous les yeux que sur la marine marchande elle-même, ce que je considère comme le seul moyen de rendre réellement intéressante pour des profanes cette exposition maritime.

— Pourtant, objecte Bèchard, je pense que ce qui est exposé là-dedans ne fera pas autre chose, justement, que de nous indiquer l'état de cette marine marchande?

— Evidemment. Seulement, le langage que les modèles, engins et instruments exposés peuvent d'eux-mêmes parler

n'est complètement compréhensible que pour les gens de mer, et ne l'est suffisamment pour intéresser les autres qu'à condition que ceux-ci aient au moins quelques notions spéciales...

— Voyons, Bèchard, laissez M. le baron diriger notre instruction comme il l'entend. Que diable, c'est ici « sa partie » et nous n'y connaissons rien !

Le farinier se redresse, en une pose digne, et M. de Pilbouët, sentant la menace d'une discussion imminente, se hâte de commencer :

— Pour vous donner l'idée générale préliminaire du Palais et de son exhibition, je ne puis mieux faire — et ce sera gagner du temps — que de vous lire le court chapitre fort bien résumé qu'y consacre le *Guide Conty*. Je n'y ajouterai que quelques mots et quelques chiffres.

Ce mot « chiffre » produit son effet habituel sur le farinier, dont il flatte la marotte. Il daigne se calmer aussitôt et consent à écouter.

« — Ce Palais (de la Navigation de Commerce) mesure « 125 mètres de longueur ; il se compose de deux grands « halls, l'un carré situé côté Iéna, l'autre rectangulaire qui « se greffe sur le premier.

« Autour de ces halls règnent des galeries de 6 mètres de « largeur, tandis qu'à leurs extrémités se trouvent deux « escaliers extérieurs, dont l'un (côté Iéna) est couronné « par une proue de vaisseau formant motif principal de « décoration »... Ici, tout de suite, je complète et rectifie la description et les chiffres.

— Ah ! ah ! fait Bèchard subitement intéressé.

— Hum ! voilà qui flatte votre faible ? fait en souriant le marin.

— Dites mon « fort », car rien n'est plus fort que les chiffres.

— Soyez donc heureux. D'abord, le hall côté Iéna a $34^{m}70$ de long, en y comprenant les deux galeries de $6^{m}77$ perpendiculaires à la Seine. Il a $33^{m}50$ de large, en y comprenant les deux galeries de $6^{m}50$ parallèles au fleuve. Vous voyez, par conséquent, qu'il n'est qu'à peu près carré. Le Grand Hall rectangulaire qui lui fait suite a 80 mètres de long sur $33^{m}50$ de large, y compris les deux galeries lon-

gitudinales du premier étage, qui ont chacune 8m50 de largeur.

— Attendez! N'allez pas si vite!... Je calcule, s'écrie Bêchard.

Après un moment de recueillement et de silence qu'il impose du geste, il annonce :

— Cela fait, pour le Grand Hall, une superficie de 2,680 mètres carrés, et, pour l'autre hall, 1,162 mètres carrés 50. Donc...

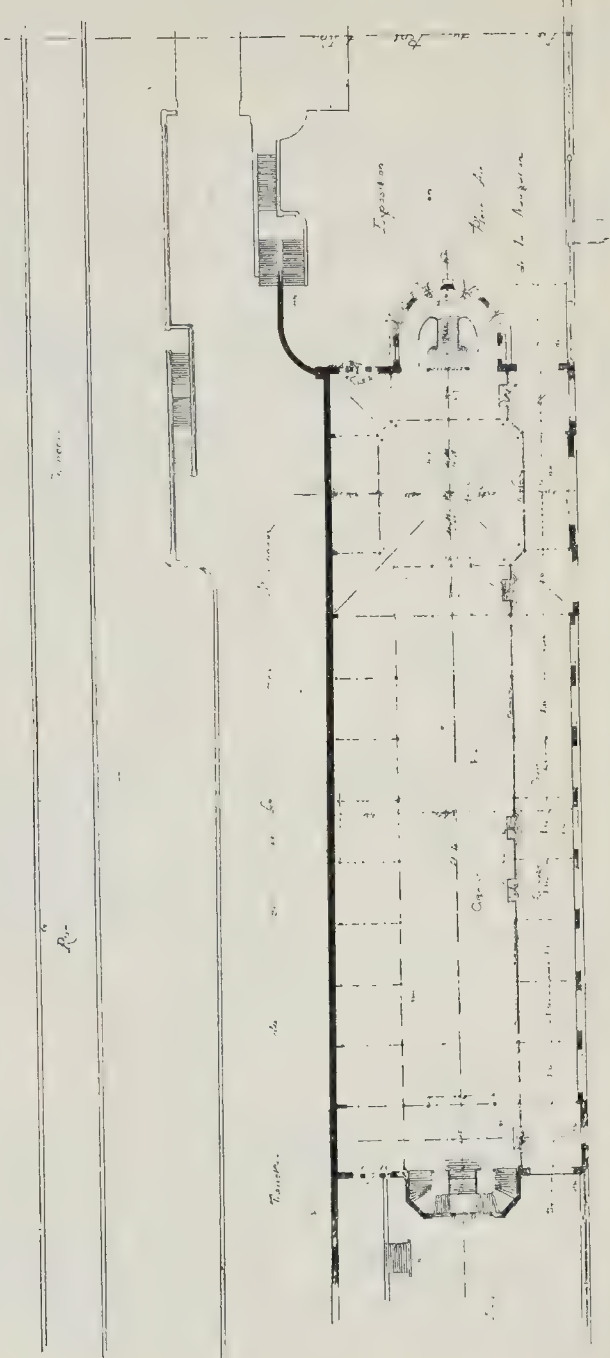
— Attendez, à votre tour, pour totaliser. Du côté Iéna, ainsi que je viens de vous le lire, il y a un escalier... qui est en rotonde. Or, cette rotonde se compose d'une petite partie rectangulaire de 4 mètres de long sur 13 mètres de large, sur laquelle se soude la partie demi-circulaire de 6m50 de rayon. Cela fait, pour la rotonde — car je crains que, tout calculateur que vous soyez, vous n'ayez quelque peine à résoudre l'aire du demi-cercle — 118 mètres carrés.

— Soit, au total, pour tout le Palais et en chiffre rond, 4,000 mètres carrés.

— Parfait. Je continue ma lecture : « La façade sur la « Seine comprend douze arcades dont le style rappelle l'art « mauresque (arc plein cintre).

« Dans les tympans de ces arcs se trouvent les ornemen« tations en proues de vaisseaux dont les formes se déta« chent en silhouettes sur la façade. Trois arcatures les « surmontent couronnées par un oculus. Cet oculus rappelle « les hublots d'un navire ; il est en briques de verre et con« stitue un foyer lumineux puissant, grâce à sa forme, qui « imite celle des lentilles de phare.

« Les arcatures, groupées trois par trois, sont coupées par « des pylônes couronnés par des mâts de pavois. Le motif « principal (façade Seine) se compose d'un grand arc dont « la décoration, divisée en cinq, symbolise les cinq parties « du monde. A droite et à gauche de cet arc, deux grands « pylônes surmontés chacun d'une galère antique armée de « rames et surmontée d'une Renommée ailée. Le motif le « plus original de ce Palais est la proue de vaisseau de « l'escalier (côté Iéna). Une grande sirène, se détachant de « la guibre du navire, souffle dans une conque marine, « tandis qu'au-dessus d'elle une lanterne monumentale se



PLAN DU PAVILLON DE LA NAVIGATION DE COMMERCE.

« dresse élégante vers le ciel, digne couronnement d'une « telle composition. Cela rappelle un peu le genre des « œuvres marines du Puget. Ce motif se termine sur la « façade par deux figures décoratives représentant Neptune « et une Naïade. Des rames complètent cet ensemble, qui, « avec l'escalier à jour, forme une extrémité de Palais vrai- « ment très intéressante.

« L'autre extrémité du Palais consiste en un motif de « lanterne, sorte de tourelle de signaux surmontée d'un « mât de pavillon. Le Palais de la Navigation a la particu- « larité de se trouver sur la berge et d'avoir, vers la Seine, « une façade avec soubassement, tandis que, sur le quai, il « n'y a qu'un seul étage.

« A l'intérieur, tout est construit en bois apparent; le « dôme se compose de quatre grands arcs en bois mou- « luré et d'une tonalité rappelant celle des aménagements « de yachts. Au rez-de-chaussée, la navigation française « occupe sous le dôme la place d'honneur; la classe 33 « (matériel de la navigation de commerce, dessins et mo- « dèles de bâtiments, canots, appareils moteurs, yachts et « embarcations de plaisance, navigation sous-marine, etc.); « l'Allemagne, les Etats-Unis, la Russie et surtout l'Angle- « terre y sont représentés. Parmi les objets exposés dans ce « palais, il faut signaler les canots insubmersibles de diffé- « rents modèles et les engins de sauvetage dont on se sert » actuellement, admirables inventions des hommes pour « essayer d'arracher aux flots leurs trop nombreuses victi- « mes. Tout est intéressant, d'ailleurs, comme tout ce qui « se rattache aux choses de la mer.

« Au premier étage, aux galeries du hall rectangulaire, « les expositions étrangères de l'Italie, de l'Angleterre, des « Pays-Bas, de l'Autriche et de l'Espagne.

« Il est intéressant de remarquer que la décoration de « toute la façade est essentiellement maritime : des cor- « dages, des ancres, des agrès s'y mélangent et s'y enla- « cent d'heureuse façon ». Voilà l'explication du guide...

— Pourquoi avez-vous souri en lisant certains passages.

— Il faut m'excuser, monsieur Verduret. Un marin ne peut lire une description de choses maritimes écrite par... un terrien sans être souvent amusé par des impropriétés de

termes qui lui semblent bizarres. Mais, passons, puisque c'est à des terriens que j'ai l'honneur de m'adresser et à qui, autant que je le pourrai, je m'appliquerai à parler en... terrien.

— Pardon — fait Bèchard qui a écouté à peine ces derniers détails, pour lui peu intéressants, et s'est absorbé, depuis un moment, dans une méditation... chiffrée — pardon, mais le total des dimensions que vous nous avez indiquées pour les deux halls et la rotonde ne donne que 119^{m}50 et non 125 mètres.

— Voyez ma négligence : j'ai oublié de vous dire que l'escalier de l'extrémité opposée à la rotonde s'avance de 5^{m}50 hors du Palais.

— Voyons, mon cher, dit Verduret impatienté, laissez-nous un peu tranquille avec vos chiffres. Je suis sûr que M. le baron a à nous entretenir de choses moins... terre à terre.

— J'ai à vous dire, en effet, que pour le style architectural de ce palais nautique, M. Tronchet s'est inspiré du style norvégien — la charpente apparente de l'intérieur va en faire foi à vos yeux — et aussi de l'architecture de Venise. Il suffira pour vous en convaincre de contempler l'œuvre de l'autre rive du fleuve ou bien en passant à bord d'un bateau parisien ; vous verrez si ces ogives des fenêtres se réflétant dans les ondes — presque clarifiées maintenant — de la Seine n'évoquent pas l'idée d'un passage en gondole au long du Grand Canal... Et maintenant, ce que j'ai à vous dire surtout, c'est le pénible état de

§ II

LA VAILLANTE MALADE

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Hélas ! c'est notre marine marchande. De la visite que vous allez faire avec moi de l'exposition technique contenue dans ce Palais, cette vérité douloureuse — au courant de laquelle tous les Français devraient être, car de la con-

naissance naîtrait l'intérêt, et de l'intérêt de tous peut-être le remède — de cette visite, dis-je, l'état de notre marine ne ressort pas par la simple comparaison.

— Alors, cette exposition est mal comprise.

— Non pas, monsieur Bêchard. Et vous allez en juger. Cette exposition porte : I[e] *Sur les matières premières et matériaux spécialement appropriés à la construction et à l'armement des navires et bateaux.* Sous ce rapport, vous verrez que nous ne le cédons en rien aux autres nations et pourtant notre marine marchande n'occupe qu'un pauvre rang bien loin derrière l'Angleterre et l'Allemagne.

— Je ne m'explique pas...

— Attendez, monsieur Bêchard. Cette exposition porte : II[e] *Sur l'outillage spécial pour chantiers de constructions navales et pour ateliers de construction de machines marines.* Or, notre outillage est parfait, s'il est restreint, les chantiers étant rares et construisant peu de coques à la fois ; et en ce qui concerne nos machines marines, je n'ai besoin que de nommer les générateurs « Belleville », les chaudières aquatubulaires « du Temple » et les générateurs inexplosibles « Niclausse », qui sont installés à bord d'un grand nombre de navires de guerre et de commerce de toutes les marines européennes, américaines et asiatiques, pour montrer qu'à ce point de vue encore nous tenons la tête, sous le rapport de la qualité de nos ingénieurs mécaniciens.

— Eh mais, fait Verduret, ce n'est déjà pas si mal, cela !

— Attendez ! Cette exposition porte : III[e] *Sur les dessins et modèles de bâtiments et bateaux en tous genres usités pour les transports maritimes et fluviaux, et les spécimens d'aménagement de ces bâtiments et bateaux.* Si j'avais le temps et surtout si ce n'était m'engager sur un terrain où votre ignorance de l'art des constructions navales vous empêcherait de me suivre, je vous parlerais en détail des superbes voiliers à cinq mâts de la maison Bordes, du peu qui reste de robustes barques de pêche non désarmées par la concurrence des barques à vapeur — râcleuses dévastatrices des fonds marins — et des qualités marines de nos grands paquebots, ainsi que de nos excellents *canots et embarcations de service,* à voile, à vapeur et à avirons. Je n'ai

rien à dire des *remorqueurs et toueurs* dont les modèles et dessins sont exposés, ne m'étant jamais occupé de navigation fluviale, dans la métropole, du moins. Mais vous verrez qu'en ce qui concerne les *appareils moteurs des navires et bateaux et leurs accessoires* (générateurs, bouilleurs, évaporateurs, récupérateurs, filtres pour eaux alimentaires, machines motrices, appareils de condensation, propulseurs, machines auxiliaires, pompes, régulateurs du mouvement, indicateurs du sens de la marche et de la vitesse, compteurs de tours, dispositions contre l'incendie, etc., etc.), que pour l'armement (treuils, palans, chaînes, ancres, aussières, grelins, etc.; appareils à gouverner, transmetteurs d'ordres, mécanismes pour la manœuvre des voiles; feux de position, de signaux; distillateurs, appareils d'éclairage, de chauffage, d'aérage, de ventilation; ceux pour la production et l'emploi de l'électricité à bord; appareils frigorifiques; instruments de précision et d'horlogerie marins; pavillons et signaux; mobilier spécial, etc.), nous n'avons à nous guider sur personne. Je ne vous dis rien maintenant de la navigation de plaisance, qui a exposé les modèles de quelques-uns de ses *racers,* ainsi que des embarcations absolument supérieures où les trop rares Parisiens amateurs de sport nautique vont occuper leurs loisirs à manier très finement la barre et l'écoute; nous en causerons tout à l'heure, à propos de son « Port » sur la Seine. J'ajouterai seulement que notre *matériel de sauvetage* (bateaux, porte-amarres, lignes, va-et-vient, filage de l'huile à la mer, etc., etc.) est de tout premier ordre et le prouve par le nombre de marins et de navires *sauvetés* chaque année par les postes semés le long de nos côtes. J'ajouterai encore que nos marins du commerce — que je connais bien, puisqu'ils ont tous fait leur « service à l'Etat » — ne sont en rien inférieurs professionnellement aux fils d'Albion et leur sont pour beaucoup supérieurs en qualités morales...

— Mais alors, encore une fois, je ne comprends pas, avec tant de perfections de toutes sortes, le ton apitoyé que vous avez pris en parlant de notre marine marchande?

— Comment ne m'apitoyerais-je pas sur elle, monsieur Bèchard, lorsque, avec tout ce qu'il faut pour vivre, avec toute sa vaillance, elle est malade au point que les cœurs

français se serrent en constatant l'effroyable rapidité de sa marche vers l'anéantissement relatif?

— A quoi voyez-vous cela?



Le Pavillon de la Navigation de Commerce.

— Hélas! à ce simple fait que, si vous vous trouvez, au moment du plein, sur la jetée d'un de nos grands ports de commerce, sur dix navires qui entreront, il y en aura six anglais, deux de nations diverses et tout juste deux français. Ce sont les marines étrangères, surtout la marine anglaise,

qui nous apportent le fret d'importation et remportent presque seules nos produits d'exportation.

— Et que font donc nos navires ?

— Ils disparaissent peu à peu, ne pouvant lutter contre la concurrence.

— Mais, pourquoi ?

— Je vais vous expliquer : nos matières premières de construction sont excellentes, mais chères ; chère est aussi la main-d'œuvre chez nous. En sorte, qu'un armateur qui commande un navire à nos chantiers — qui travaillent très bien, mais lentement, ne pouvant entretenir un nombreux personnel pour de rares commandes — attend son navire bien plus longtemps et le paye beaucoup plus cher que s'il le fait faire sur un chantier anglais. Il s'ensuit que, pour récupérer l'intérêt de son capital et en obtenir l'amortissement, il est forcé de majorer le prix de la tonne de fret, et que le commerçant, trouvant infiniment plus d'avantage à faire transporter ses marchandises par des navires anglais, s'adresse à eux.

— Il n'y a donc pas moyen de compenser cette concurrence ?

— L'État, monsieur Verduret, alloue des primes à la construction qui ramènent le prix d'un navire à un taux pas trop supérieur à celui des chantiers anglais... ou allemands. Mais, reste la durée du travail, qui se chiffre par une perte d'intérêt du capital immobilisé, et reste aussi l'excédent de frais provenant des exigences de solde de l'équipage. Car, cher monsieur, nous nous trouvons en présence de cette anomalie bizarre : dix mille inscrits maritimes français naviguent sur des bâtiments anglais, parce qu'ils ont refusé de naviguer sous pavillon tricolore aux prix que leur offraient les capitaines. Eh bien ! ces marins — qui, en cas de guerre avec l'Angleterre, seraient dix mille prisonniers tout trouvés — acceptent sur les navires anglais une solde inférieure à celle qu'ils ont refusée de nos capitaines.

— C'est absurde !

— Les revendications ouvrières ne sont pas toujours marquées au sceau du plus pur bon sens, vous devez vous en être plus d'une fois aperçu au cours de votre carrière de

manufacturier. Toujours est-il que, en dépit de primes insuffisantes et qui, armateur et constructeur cherchant à toujours tirer à soi la couverture, se trouvent aller quelquefois à l'encontre du but proposé, notre marine marchande, plus chargée de frais — que j'appellerai d'exploitation — que ses concurrentes, continue à péricliter et marche vers une disparition totale.

— Mais, à ce compte-là, que doit-on dire, dans le monde, de voir de moins en moins le pavillon français sur les mers ?

— Rien de favorable à notre pays, évidemment. Et croyez bien que le prestige que donne à l'Angleterre la vue de son pavillon sur tous les points du globe produit un effet moral qui est pour beaucoup dans son omnipotence sur tant de terres de notre planète.

— Sapristi, il faut à tout prix empêcher notre marine marchande de disparaître ainsi ! C'est capital, cela ! Il n'y a donc pas un moyen ?

— Si, monsieur Verduret, il en est un qui eût été depuis longtemps mis en œuvre si nos représentants, au lieu de faire de la misérable politique d'intérêt électoral, se donnaient la peine d'éclairer leur ignorance et de faire de la grande politique française.

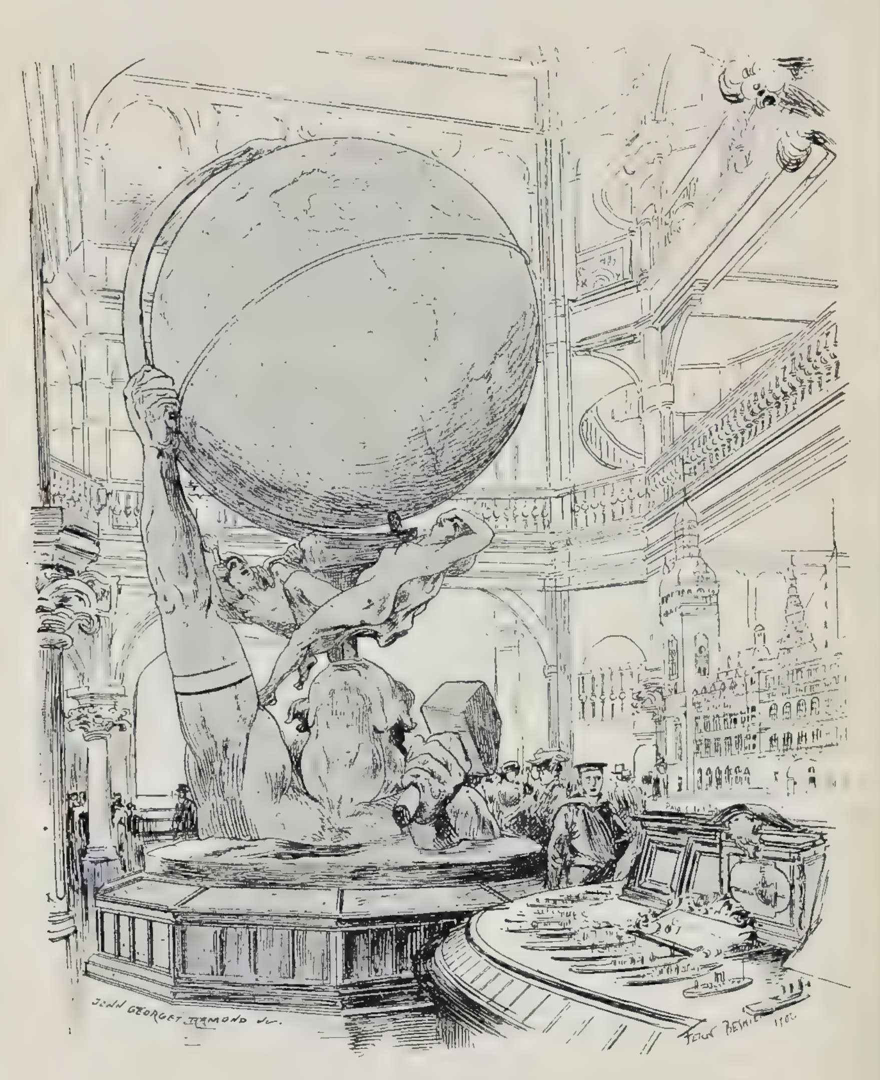
— Que faut-il donc faire ?

— Donner à la France la flotte militaire *nécessaire* et cela, en vingt ou vingt-deux mois au plus, ce qui n'a rien d'utopique, vous pouvez en croire un marin. Je vous en dirai un mot quand nous serons à « l'Armée de mer ».

— Pardon, objecte Bèchard, mais vous sortez de la question. Il ne s'agit pas de la flotte de guerre, mais de la marine marchande.

— Celle-ci serait sauvée par ce grand effort militaire. La plus grande cause de son mal est, je viens de vous le dire, dans la cherté et la durée des constructions. Or, pour nous donner en moins de deux ans tous les navires dont notre marine militaire a besoin pour pouvoir parler haut quand l'Angleterre crie, l'Etat serait forcé de confier la plus lourde part de la tâche à l'industrie. Nos grands chantiers prendraient, du fait, un immédiat développement en matériel et en personnel qui, la commande de l'Etat achevée, leur permettrait de construire vite, beaucoup et à bien meilleur

marché pour les armateurs. Ceux-ci, dès lors, trouvant enfin l'emploi rémunérateur de leurs capitaux tout en abaissant le prix du fret de façon à entrer en concurrence avec les



Grand motif décoratif du Pavillon de la Marine allemande.

marines britannique et allemande, inonderaient les dits chantiers de commandes, et la marine marchande, cette pépinière indispensable du personnel de la flotte, ainsi

régénérée, montrerait de nouveau le pavillon tricolore à côté du *yak* d'Albion dans tous les ports du monde. Hélas ! qui donc pourra faire comprendre cette élémentaire vérité aux maîtres actuels de notre bourse ? Il faudrait qu'elle pénétrât le pays et que l'opinion publique l'imposât... Mais ces questions maritimes sont si étrangères aux Français de la terre que je n'ose l'espérer... du moins avant qu'il soit trop tard, c'est-à-dire avant que notre voisine insulaire, qui sait le danger économique, au point de vue anglais, d'une grande marine marchande française, n'ait atteint son but qui est de détruire au plus vite notre puissance navale actuellement trop faible et d'empêcher pour longtemps, par contre-coup, le relèvement de notre flotte de commerce.

— Ce serait là un remède qui coûterait cher !

— A peine plus d'un demi-milliard, s'il est appliqué avec énergie, rapidité et compétence. Mais, le diable, c'est que, pour prescrire le remède et assurer son exacte application, au lieu d'un bon médecin sachant ce qu'il fait et le voulant fermement, nous avons deux aréopages de docteurs consultants qui ignorent le premier mot de la nature du mal, de la complexion du malade et qui sont, surtout en ce cas particulier, au courant de l'art qu'ils ont mission de pratiquer autant qu'un cocher de fiacre que l'on ferait descendre de son siège pour le charger de conduire incontinent le rapide de Paris-Bordeaux ! Dans des questions si graves et si complexes où les amiraux, après s'être longuement consultés, éprouvent des hésitations, c'est un avoué du Midi, joint à un viticulteur du Centre et à un drapier du Nord qui décident souverainement : ne connaissant rien à ce qu'on leur demande, ils décident le moins qu'ils peuvent pour que leurs électeurs ne puissent les accuser de s'être trop engagés.

— Pardon, monsieur : la Chambre et le Sénat sont composés d'hommes sages et pondérés qui...

M. de Pilbouët coupe la parole au pontifiant farinier et, s'adressant à Verduret :

— Tenez, la preuve matérielle que le régime des assemblées aussi nombreuses que souveraines et des gouvernements aussi durables que les brises folles et incertaines de l'été est néfaste à une œuvre comme celle dont je parle,

cette preuve est à quelques pas de nous. Derrière le Palais de la Navigation de commerce, voyez-vous ce phare?

— Là où on voit extérieurement, comme décorations enluminées, des marins, des bateaux, des cordages, des ancres?...

— Oui. C'est le

§ III

PAVILLON ANNEXE DE LA MARINE ALLEMANDE

— On ne pourra pas dire, à son sujet, que le Pavillon trompe sur la marchandise! s'écrie rondement l'oncle de Bertrande qui, tout en s'intéressant vivement aux sérieuses explications de l'aristocratique cicerone, ne laisse pas que de regretter un peu les boutades du joyeux Bouscastrol et les aperçus souvent piquants du centenaire.

Et il ajoute :

— Un phare, voilà qui est marin, ou je ne m'y connais pas! Je m'étonne que M. Tronchet, pour compléter l'ornementation symbolique, proues, hublots, mâts de signaux, avirons, etc., de son Palais de la Navigation de commerce, n'ait pas eu l'idée, qui vraiment s'imposait, d'élever un phare à la place de son dôme qui est on ne peut moins maritime.

— Aussi, l'a-t-il eue, cette idée, cher monsieur.

— Et il y a renoncé?

— Par politesse internationale. Le phare que comportait son plan primitif eût masqué celui de M. Georges Thielen et, comme à titre de Français, il était chez lui, il a eu la délicatesse de se gêner pour ne pas déranger le projet de l'architecte hambourgeois, notre hôte. Le Pavillon de la marine allemande, haut de 40 mètres, construit par M. Thielen, est une reproduction du phare de Rothesand, situé à l'embouchure du Wéser... extérieurement, du moins, car les trois étages de l'intérieur rappellent les vieilles habitations des côtes de la Baltique.

— C'est absolu que c'est un vrai phare : il n'y a pas que la tour; il y a bel et bien une lanterne... réelle ou imitée, car, à l'Exposition on ne sait jamais.

— Tout ce qu'il y a de plus réelle, monsieur Verduret. Elle est munie d'un puissant foyer électrique qui lui permet, sinon d'éclairer la route de navires absents, du moins de jouer brillamment son rôle dans les féeriques illuminations nocturnes de cette grandiose fête du génie humain. A l'intérieur, ce qui appelle immédiatement les regards, c'est un motif décoratif central de proportions géantes : *le dieu Thor soutenant le Monde par son souffle*. Cette gigantesque composition de statuaire, exécutée par M. Bommer sur un dessin de M. Wenk, a été érigée dans ce Pavillon à la demande expresse des exposants allemands... C'est l'ivresse de la « grandeur », et cela porte, sans contredit, sur le public cosmopolite. Dans le même ordre d'idées, une très remarquable (étant colossale pour un modèle) coupe du vapeur « Deutschland », de la Compagnie Hambourgeoise-Américaine. Ce qui est autrement instructif et... inquiétant, quoique, à première vue, cela ressemble à un grand joujou, c'est « la flotte en miniature de la Compagnie "Norddeutschen Lloyd" ». Quel effrayant développement a pris depuis quelques dix ans la flotte allemande des grands courriers des mers. Les transatlantiques teutons viennent draîner jusque dans nos ports les voyageurs et les marchandises pour l'Amérique. Or, la flotte de commerce en général a suivi une progression parallèle, prenant sur les océans, en concurrence avec l'Angleterre, la place que de plus en plus nous abandonnons... Et savez-vous pourquoi cette prospérité croissante chez eux en regard de la non moins croissante décadence chez nous?... Tout simplement parce que dans cet empire fédéral où le parlementarisme n'existe que comme garantie pour les royaumes annexés et comme régulateur de la machine gouvernementale, il existe une volonté qui est une et souveraine, et dont le but ne peut-être que la grandeur de l'Empire dont dépend la puissance de l'Empereur. Cette volonté, dont l'absence fait la faiblesse de notre régime politique pour le bien du pays, est constamment tendue — la force sur terre ayant atteint son maximum d'intensité — vers le développement maritime, militaire comme

commercial. Tant que nous n'aurons pas, chez nous, une volonté similaire, responsable vis-à-vis de la Nation seule, contre-balançant la souveraineté d'assemblées de fait irres-



LE PAVILLON DE LA MARINE MARCHANDE ALLEMANDE.

ponsables et que dominent trop les calculs électoraux, l'effort marin militaire entraînant le réveil de l'industrie de la construction navale pratique ne sera pas fait; tandis que les Fashoda et le préjudiciable effacement dans les grandes

crises lointaines, comme celle de Chine, se répèteront à notre grande humiliation, notre marine de commerce achèvera de descendre au rang de celles des petits états.

— Oh! fait ironiquement le farinier, réserve et espoir d'une future législature, je vois — ce qui était indiqué — que monsieur le baron est réactionnaire !

— Monsieur, répond en souriant l'officier de vaisseau, un militaire, même rendu partiellement à la vie civile, se doit de se tenir en dehors de toute politique intérieure. Il n'en a que plus d'indépendance et de clairvoyance pour juger des grands intérêts techniques et vitaux du pays. Je n'ai fait que traduire la leçon de choses que nous donne, au point de vue de la navigation de commerce, l'exemple allemand fourni par cette Exposition.

— Pardon! Vous touchez à l'arche sainte de la représentation nationale!

— J'indique simplement, preuve à l'appui, la nécessité pour notre relèvement maritime, d'une volonté unique et politiquement forte, agissant avec une continuité d'effort et avec une compétence technique personnelle ou acquise de conseillers qualifiés. Je ne m'inquiète pas du nom, du titre ni de l'habit de cette Volonté nécessaire — cela serait de la politique. Je constate un fait, un mal, un remède et, si je m'émeus, c'est qu'il est vraiment désolant de voir un pays où bouillonnent tant de forces vives user stérilement son énergie et l'or né de son travail, sans que son laborieux effort, mal utilisé, l'élève dans le monde à la place qu'il mérite et qui doit être... et fut sienne!... Mais voilà qu'entraîné par le grave intérêt d'un tel sujet, je m'écarte du laconisme dont je me suis fait une loi. Excusez-moi et, pour compenser le temps que je me suis laissé aller à vous prendre, traversons, sans nous arrêter, ce Palais de la Navigation du commerce que maintenant vous visiterez à loisir et, j'espère, avec le ferme propos de répandre autour de vous, une fois rentrés en vos pénates, la vérité qu'il faut que chacun sache concernant le triste état de notre marine marchande et l'effort d'où doit naître sa renaissance.

Tandis que le groupe traverse longitudinalement le Palais, tout en jetant de droite et de gauche des regards intéressés, l'officier cicerone lui apprend :

— Il y a encore, voisines de celle de la marine allemande, d'autres annexes étrangères d'où vous pourrez, par comparaison, tirer de sérieux enseignements. Telles sont, par exemple, le Pavillon où la *Peninsular and Orienal Company* montre orgueilleusement de beaux modèles de sa flotte de grands paquebots ; puis, l'annexe des Etats-Unis, très curieuse avec, en dehors des modèles de navires exposés, son service postal où l'humour yankee va jusqu'à nous montrer, au nombre des colis postaux tombés en rebut, une oreille humaine ! A remarquer aussi le courrier indigène conduisant, l'hiver, son traîneau attelé de trois chiens et... le mail coach ayant servi au président Garfield. Dans l'intérieur du Palais de la Navigation, la section américaine fait une large part au Yachting, en exposant les modèles des yachts qui ont conquis — et jusqu'ici toujours gardé — sur l'Angleterre la fameuse « Coupe de l'América ». Vous verrez tout cela à votre temps. Sortons du Palais par la porte opposée au côté Iéna et saluons...

— Qu'est-ce que c'est que cet immense dôme de fer ?

— C'est, messieurs, la vaste coupole du Creusot, autrement dit :





CHAPITRE III

LE PAVILLON SCHNEIDER

LE DUEL DU CANON ET DE LA CUIRASSE

— Oh! ah ! notre grande usine métallurgique de France !

— Oui, monsieur Verduret. Vous pouvez même vous hasarder à dire *la première du monde* — où elle n'a que deux concurrentes, la maison Krupp, en Allemagne, et la maison Armstrong, en Angleterre. Je la crois la première au point de vue du chiffre d'affaires, mais sans oser l'affirmer, n'ayant jamais songé à m'en informer; mais elle l'est certainement sous le rapport des succès scientifiques.

— Et sur quoi portent ces succès?

— Principalement sur les canons système Canet et sur les plaques défensives de nos cuirassés... Ce sont, du moins, les succès auxquels je me suis le plus directement intéressé, en qualité de marin.

— C'est donc cela. Je m'explique maintenant pourquoi cette énorme calotte métallique s'élève entre les Palais des Armées de Terre et de Mer et de la Navigation, malgré son aspect que je trouve bien disparate.

— Vous voyez qu'elle touche presque au Palais où trônent les marines de guerre, et c'est, en effet, sa vraie place. Le Creusot n'est-il pas le grand fournisseur des armes défensives de la flotte militaire française, et offensives et défensives de presque toutes les autres. Les bouches à

feu système Schneider-Canet ont été livrées à la Russie, au Danemark, à la Suède, à la Norvège, à la Grèce, aux Etats-Unis, au Portugal, au Japon, au Chili, au Brésil, au Mexique, à l'Uruguay, à Haïti, au Maroc, à la Bulgarie, à la Serbie, à l'Espagne, à la République Argentine, au Transvaal, où vous savez si les Anglais ont eu à s'en plaindre, à la Chine où, malheureusement pour les Européens, elles ne sont pas assez mal servies. Quant aux cuirasses... Mais je vous en parlerai tout à l'heure. Il faut, d'abord, que je vous dise quelques mots du Pavillon lui-même. Comme vous voyez, il se compose d'un dôme surmonté d'un campanile, tous deux métalliques.

— Ce n'est pas du simili-métal, comme sont en similipierre les murs des palais et pavillons de l'Exposition ?

— Vous le demandez, quand il s'agit du Creusot !

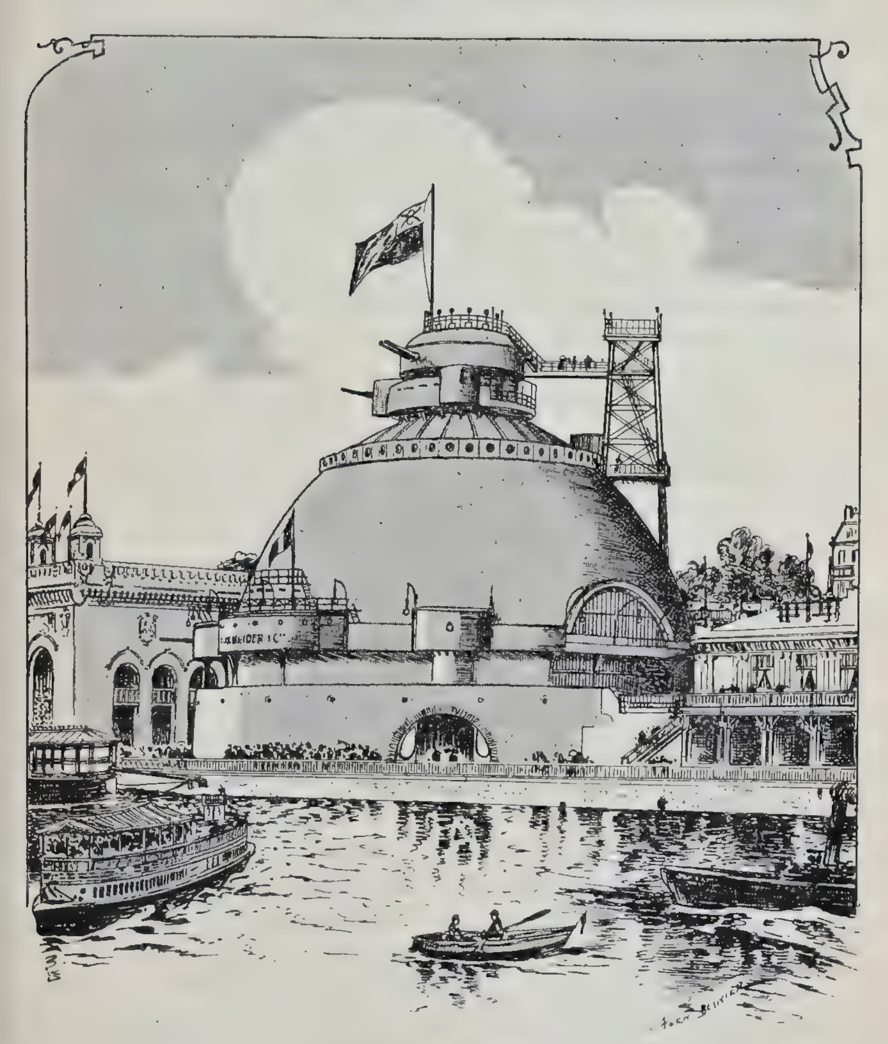
— Alors, reprend Verduret, si tout cela est en vrai fer, cela doit peser le diable.

— J'avoue n'avoir aucune indication sur ce que peut bien peser Messire Belzébuth ; mais il n'en est pas de même pour ce pavillon-coupole. Le dôme de 43 mètres de diamètre, formé par trente-quatre demi-fermes mesurant 27 mètres de la base au sommet, plus le campanile qui a 12 mètres de diamètre et dont le faîte s'élève à 40 mètres au-dessus du niveau de la berge de la Seine, représentent un poids de 400 tonnes ou 400,000 kilogrammes. De plus, la charpente repose sur un plancher métallique recouvrant la tranchée du chemin de fer des Moulineaux et pesant environ 300 tonnes.

— Bigre ! Voilà un pavillon que le vent n'emportera pas !... Donc, dans cette coupole grossière, sont exposés des canons et des cuirasses de navires ?

— Dans cette rouge carapace hérissée de canons — et dont la coupole tournant sur pivot qui la surmonte donne une idée de la disposition adoptée en fortification permanente en vue de donner aux grosses pièces tout l'horizon pour champ de tir — la colossale maison Schneider n'expose pas qu'à titre de fonderie de canons. Elle montre les produits de ses houillères, de ses aciéries, de ses forges, de ses ateliers de construction et d'électricité. C'est ainsi que vous y verrez une locomotive à vapeur de grande vitesse, sys-

tème Thuile ; une machine motrice du cuirassé *Kléber*, un des trois moins forts des onze cuirassés à 21 nœuds de vitesse actuellement sur chantier, machine de 17,100 che-



Le Pavillon Schneider.

vaux de force, etc... En ce qui concerne le matériel d'artillerie, les pièces les plus intéressantes à étudier sont pour les artilleurs, un canon de 75 millimètres.

— Hein ! fait Mme Flore qui écoute, par hasard. Un canon

de 7 centimètres et demi ! C'est donc un joujou pour les enfants ?

— Un redoutable joujou, madame, en tout cas, fait en riant l'officier de vaisseau. Votre bien excusable méprise vient de ce que je n'ai pas dit : 75 millimètres de *calibre*, c'est-à-dire de diamètre intérieur. Ce canon est monté sur affût de campagne à frein hydropneumatique.

— Oh ! oh ! le frein dont il a été tant question, s'écrie Verduret.

— Pour les marins, continue le technicien cicerone sans paraître avoir entendu la remarque du manufacturier retiré, il y a là des obusiers de bord de 15 et 34 centimètres ; un canon de 24 centimètres en tourelle barbette et un très curieux canon double à tir rapide, de 15 centimètres et de 45 calibres sur affût double...

— Pas si vite, réclame Bêchard... Vous nous parlez d'un canon qui aurait 15 centimètres de calibre et, en même temps 45 calibres... Voyons, c'est l'un ou l'autre, 15 ou 45 !

— C'est bien 15 centimètres de calibre, avec une longueur de 45 calibres, c'est-à-dire de 45 fois 15 centimètres ou $6^{m}75$.

— Ah ! bien ! Mais vous avez des façons à vous, messieurs les marins de rendre incompréhensibles les choses les plus simples. Et, après cela, vous allez vous plaindre de ce que les députés finissent, en désespoir de cause, par voter sans comprendre... C'est de votre faute ! Vous devriez...

— Pardon si je vous interromps, mon cher Bêchard, mais, tout à l'heure, en énumérant les nombreux pays qui se fournissent de canons de marine du système Schneider-Canet, M. le baron nous a nommé plusieurs Etats qui ne sont pas le moins du monde maritimes. Que peuvent-ils faire de ces pièces.

— S'en servir à terre, comme l'ont fait ces braves Boers avec un si... éclatant succès, car ces canons sont étudiés en vue d'être utilisés à terre aussi bien qu'à bord. Je n'entreprendrai pas de vous expliquer en détail ces canons Schneider-Canet ; je deviendrais forcément trop technique pour que vous puissiez me suivre. Je vous dirai seulement qu'ils sont en acier forgé, trempé à l'huile et recuit, et que le le tube de pièce est renforcé d'un ou deux rangs de frettes.

Quant à la valeur de ces armes, il me suffira de vous citer l'exemple d'essais faits dès 1892 avec le 10 centimètres de 80 calibres à tir rapide, et qui ont donné jusqu'à 1,026 mètres de vitesse initiale, ce qui permet une tension de la trajectoire entraînant une merveilleuse justesse de tir.

— Ça doit percer le diable !

— Monsieur Verduret, je vous assure de nouveau que nous laissons bien tranquille Sa Majesté le Roi des Enfers. Ce n'est pas lui, mais bien une cuirasse en fer forgé que nous offrons aux coups à bout portant pour juger de la force de pénétration de nos pièces. Or, pour nous rendre compte de la puissance de cette artillerie, je vous indiquerai que le Schneider-Canet de 30 centimètres et de 45 calibres, perce $1^{m}10$ de cette cuirasse.

— C'est effrayant !

— C'est pourtant moins que le 305 millimètres modèle 1893 de la fonderie de Ruelle — qui, vous le savez, fabrique les canons de la flotte — lequel perce $1^{m}20$ de cuirasse, avec 820 mètres de vitesse initiale.

— Brrr... ça donne chaud ! Mais alors, il n'y a plus de cuirasse qui tienne devant de pareilles pénétrations.

— Détrompez-vous. L'arme offensive progressant s'est heurtée — c'est le cas de le dire — aux progrès de l'arme défensive.

— Je serais curieux de savoir...

— Ce que vous me demandez, c'est de vous faire l'historique du fameux duel du « canon et de la cuirasse ». Ce serait un peu long, mais je vais essayer de vous le résumer en quelques phrases. En 1854, l'ingénieur français Dupuy de Lôme imagina le premier de protéger à l'aide de plaques *en fer* les flancs des navires de guerre à hauteur de la flottaison, et le Creusot fabriqua des blindages pour des batteries flottantes et la fameuse frégate cuirassée *la Gloire*, que 12 centimètres de fer rendait invulnérable aux canons de l'époque. L'artillerie se perfectionnant, il fallut augmenter progressivement l'épaisseur de la cuirasse, qui finissait par devenir désespérément lourde. En 1876, MM. Schneider ont les premiers l'idée d'obvier à ce grave inconvénient en remplaçant le fer par l'acier. Les Anglais se contentent de plaques mixtes ou compound — acier coulé

sur du fer. — Inutile de dire que, partout triomphe l'acier du Creusot, acier doux d'abord, puis, pour riposter aux nouveaux progrès du canon, acier de plus en plus dur. Mais bientôt l'acier pur, si durci qu'il soit, devient insuffisant. Alors, MM. Schneider — toujours en tête — inventent en 1890, l'acier-nickel (auquel les usines de Saint-Chamond ont ajouté du chrôme) qui donne de merveilleux résultats de résistance à la pénétration et à la rupture. Mais voici qu'entrent en scène les obus à explosifs puissants, et il faut arriver non seulement à empêcher les fentes de la plaque, mais à briser le projectile par le durcissement de la surface de cette plaque de blindage. C'est la période actuelle des *blindages cémentés*. Tandis qu'en Amérique, Harvey invente le durcissement à l'aide d'un cément solide, MM. Schneider triomphent encore en trouvant le moyen de régler la cémentation à l'aide du gaz d'éclairage et obtiennent, pour la surface d'impact, une trempe si merveilleuse que les plus puissants projectiles s'y brisent comme verre. Cette méthode est universellement adoptée. Voilà où nous en sommes. Attendons de part et d'autre les progrès de l'avenir.

— Et... les étrangers ?

— Après les cuirasses françaises du Creusot, puis celles de Marrel, de Saint-Chamond, etc. — qui sont classées les premières du monde entier — viennent les cuirasses anglaises de Brown, de Vickers, de Commell ; les cuirasses allemandes de Krupp ; les américaines de Cornegie, de Bethlehem et enfin les nouvelles cuirasses italiennes de Terni.

— Cet acier-nickel cémenté est donc de beaucoup plus résistant que le fer ?

— Jugez-en, monsieur Verduret : déjà, une plaque en acier au nickel et chrôme de 10 centimètres remplaçait une plaque de fer de 15 centimètres 1/2 ; aujourd'hui, une plaque en acier au nickel cémenté, également de 10 centimètres, remplace une plaque de fer de près de 21 centimètres d'épaisseur... Mais ce sont là des aperçus bien techniques. Voulez-vous que nous nous en reposions et changions le thème de notre conversation en allant faire un tour au garage créé au « Port Debilly », autrement dit :



CHAPITRE IV

LE PORT DE LA NAVIGATION DE PLAISANCE

§ Ier

LE YACHTING

— Et, dit Bêchard, où le prenez-vous, ce port? Je ne le vois pas.

— Juste en face de la coupole Schneider, de l'autre côté de la Seine. Voyez-vous cette estacade — qui, d'ici, il est vrai, se confond presque avec la rive opposée — et que délimitent à l'œil deux mâts de pavois gréés chacun au centre d'un des deux musoirs qui en forment les extrémités? Eh bien, le port est compris entre la rive droite et cette estacade.

— Parbleu, c'est assez visible, rien qu'à l'aspect des mâts et des cheminées qui émergent de l'autre côté! proteste maintenant le farinier grincheux. Seulement, il faudra que vous nous en parliez de loin, car vous ne voudriez pas, pour une visite présentant un si faible intérêt, pour un homme sérieux, que celle d'une flottille de canotage, nous imposer, par le pont d'Iéna, une course de quelque six cents mètres!

— Je suis pour cela trop ménager de votre temps et de la fatigue pour ces dames. Nous nous y rendrons, cependant, et le plus commodément du monde.

— Pas en filanzane, je suppose?

— Vous oubliez que j'ai une embarcation à ma disposition, et vous allez voir que mon mouchoir balancé un moment à bout de bras suffira pour la faire venir à nos pieds.

— Pas toute seule, je présume? demande Verduret en clignant finement de l'œil.

— J'ai trop de respect pour mes auditeurs pour le prétendre. Il n'en est pas moins vrai que vous allez la voir venir tout à l'heure accoster à quai sans que vous puissiez découvrir personne à son bord.

— C'est la gondole du mystère, décidément! s'écrie joyeusement l'oncle de Bertrande.

— C'est peut-être mieux, riposte sérieusement l'officier de vaisseau.

— Et quoi donc?

— L'embarcation idéale du vingtième siècle, monsieur!... Mais, en attendant que notre véhicule nautique se rende à mon appel, laissez-moi relever l'expression de « canotage sans intérêt » dont M. Bèchard vient de qualifier la Navigation de plaisance. Oui, notre *yachting* — pour employer l'expression sportive britannique à laquelle tiennent nos amateurs marins, quoique le mot *yacht* ne soit pas du tout d'origine anglaise — oui, dis-je, notre yachting est issu de ce « canotage » de rivière qui, jadis, par ses allures grotesques, s'est justement couvert de ridicule (1). Ce canotage à la voile fit son apparition en Seine en 1822 et ne commença à se développer qu'en 1838... Mais dans quelles conditions! C'est alors que surgit le type du « flambart » qui hélas! régna vingt ans.

— Le Flambart?

— C'est-à-dire le canotier terrible, dont je cède à la fantaisie de vous dessiner une des silhouettes *authentiques*. Vers 1856, il y avait à Poitiers un homme d'âge sérieux et d'occupations plutôt graves, qui acceptait sans sourire le titre d' « amiral de Poitiers », parce qu'il était le promoteur du canotage en cette ville. Eh bien, pour se rendre à *son*

(1) Historiquement, la Navigation de plaisance remonte aux Romains, ainsi que l'on pourra en trouver la preuve dans un article documenté publié par la *Nouvelle Revue* (livraison du 1er septembre 1892, page 167).

bord, où l'attendait un équipage d'amateurs vêtus en marins d'opéra-comique, cet homme, sérieux dans le cours habituel de sa vie, arborait un habit brodé et couvert d'aiguillettes, une large ceinture où pendaient hache d'abordage, pistolets et poignard damasquiné. A peine sur le pont de son bateau, il embouchait le porte-voix et, d'une voix de stentor, avec des poses de forban irrité, commandait l'appareillage. Dès que les voiles commençaient *à porter*, et afin sans doute d'impressionner les populations « terriennes », il mugissait dans son instrument : « Feu tribord ! feu babord !! feu partout !!! » en s'adressant à deux domestiques qui, déguisés en marins-canonniers, une mèche allumée à la main, mettaient le feu à deux pauvres petits canons-joujoux arrimés sur l'avant.

— Pantins ! prononce Bèchard avec mépris.

— Ces sottises, approuve l'officier-cicerone, ont permis jadis à un apologiste du canotage d'écrire — sans rire ! — cette burlesque définition : « La cabine disposée à bord des voiliers sert au patron pour y déposer son porte-voix, sa hache d'abordage, tous les objets enfin *dont il peut avoir besoin dans sa promenade*.

— C'est du dernier bouffon !... Je ne comprends pas que, dans une Exposition consacrée à ce que l'industrie et... le reste ont de plus génial, on admette de pareilles pîtreries !

— Voyons, ne vous indignez pas si fort, monsieur Bèchard, et laissez-moi vous faire remarquer que ces enfantillages momentanés ont cessé depuis quelque quarante ans, c'est-à-dire depuis que de l'œuf carnavalesque du canotage flambart est sortie la Navigation de plaisance, élégante, distinguée, savante, vaillante et *utile*.

— A quoi, je vous le demande ?

— Et vous faites bien, car je vais vous répondre. Sachez d'abord ce qu'est devenu le yachting français. Au lieu des quelques flambards du milieu du siècle, nous avons 1.600 propriétaires de yachts qui ont à l'eau, sous voiles ou sous pression, 1.983 vapeurs, goélettes, yawls, ketchs, côtres ou sloops, houaris ou latins, et embarcations diverses, représentant ensemble 38.190 tonneaux de jauge totale.

« Ces marins amateurs, cultivant la voile ou la navigation à vapeur, se sont organisées en quatre-vingt-dix sociétés,

dont la grande, l' « Union des Yachts français », a pour président M. le vice-amiral Duperré; pour vice-présidents : MM. le baron Arthur de Rothschild, le comte Alain de Guébriant, Henri Ménier, Demay, le contre-amiral Courrejolles, celui qui commande en ce moment dans les mers de Chine. M. Bèchard trouve-t-il encore trop peu sérieuse pour figurer dans cette Exposition une marine de plaisance qui compte des amiraux à sa tête et nombre d'anciens officiers de vaisseau parmi ses membres ? »

— Je ne pouvais pas me douter...

— Alors, pour un homme de votre gravité, avouez que c'est bien de la légèreté de ne pas vous être informé avant de porter un aussi méprisant jugement. D'ailleurs, le yachting n'est pas la seule institution qui souffre en son développement d'être ignoré du peuple souverain et de ses maîtres. Mais, pardon; pas de digression inutile. Ce yachting, que M. Bêchard ne juge déjà plus autant méprisable, doit pour une bonne part son importance actuelle à deux modestes fervents de la navigation de plaisance qui dirigent en apôtres, avec autant de dévouement que de conscience et de prudence, le journal *le Yacht*, une des publications maritimes les plus prisées et qui est le parfait moniteur du grand sport nautique. Ce vaillant journal compte aujourd'hui vingt-deux années d'existence; cela reporte ses débuts — difficiles comme ceux de tous les organes spéciaux à public restreint — à une époque où le sport de la voile était à peine connu et n'était encore pratiqué que par une sélection bien clairsemée d'amateurs. Il peut être fier aujourd'hui de ses larges progrès qui sont le criterium du développement du Yachting français auquel il a laborieusement travaillé.

— Tout cela ne dit pas l'utilité de...

— J'y arrive et vais vous le dire à bord de notre gondole qui vient — toute seule — accoster le quai, et dans la « chambre » de laquelle je vous prie de vouloir bien prendre place... Nous voici installés. Nous allons traverser très doucement le fleuve, ce qui me donnera le temps d'éclairer votre religion au sujet de l'intérêt important que présente la Navigation de plaisance pour notre... marine nationale.

— Oh! proteste ironiquement le farinier.

— Cet intérêt porte sur deux points : le personnel et le

matériel naval. Vous savez, par ouï-dire, que les populations d'inscrits maritimes de notre littoral constituent l'indispensable réserve des équipages de la flotte. Or, je vous ai indiqué que notre marine de commerce arme proportionnellement de moins en moins et, par conséquent laisse sans embarquement de nombreux marins. Ceux-ci se sont rejetés sur la pêche, mais voici que les barques à vapeur, avec quelques hommes, pouvant traîner le chalut sans avoir besoin d'attendre le vent, font à elles seules le travail de cinq ou six voiliers, sinon plus : d'où disparition progressive des grandes barques à voiles et de leurs équipages qui cherchent à s'occuper à terre ou à la petite pêche du bord dans les embarcations. Trop de marins cesseraient donc de s'entrenir la main à la manœuvre et perdraient l'habitude de la mer, si la Navigation de plaisance n'en occupait, par compensation malheureusement insuffisante, un nombre de plus en plus grand. Et, croyez-le, ce sont de véritables embarquements de perfectionnement pour nos réserves navales, car on manœuvre finement à bord des yachts et la discipline y est très stricte. Quant au matériel, les experts architectes navals de notre yachting, les Chevreux, les Guédon, les Sahuqué, les Guillemot, le Giudicelli, etc., travaillant sans cesse au perfectionnement des formes pour obtenir la plus grande vitesse sans nuire à la stabilité qui fait les bateaux *marins*, ont exercé une heureuse influence sur nos petits chantiers du littoral où s'est grandement perfectionnée, par l'exemple, la construction des petits tonnages. Il leur reste à travailler dans le même sens pour les yachts à propulseur mécanique, ce qui viendra lorsque l'émulation de la vitesse arrivera à dominer les soucis des commodités chez les steam-yachtsmen. Cette émulation se créera peu à peu par le fait que les amateurs tendent de plus en plus vers le yacht à vapeur que, malheureusement, ils achètent beaucoup en Angleterre, nos chantiers offrant, à cet égard, les mêmes infériorités pratiques qu'ils montrent pour la construction de la marine marchande. Cet état de choses cesserait si l'on appliquait le remède que je vous ai dit au sujet de la navigation de commerce. L'intérêt du yachting est si évident que tous les gouvernements d'états maritimes s'ingénient à le favoriser de tout leur pouvoir...

sauf le nôtre, bien entendu, auquel on est obligé d'arracher un à un et de haute lutte les avantages nécessaires au développement de ce grand sport national... Il est vrai que le personnel de la Navigation de plaisance ne se recrute pas précisément dans le camp socialiste.

— Je m'en doute, approuve en souriant Verduret. D'ailleurs, là où la médiocrité règne, elle doit, pour sa propre défense, être plus ou moins sournoisement hostile à toutes les aristocraties, nom, épaulette, savoir et talent, par qui elle se sent... jaugée.

Bèchard se redresse, et, bien vite, l'officier de vaisseau, évite une virulente riposte du grand citoyen en s'écriant :

— Attention, je vous prie, mesdames et messieurs, voici que nous entrons dans le Port de la Navigation de plaisance qui, dans cette courbe de la Seine, réalise temporairement et en petit ce rêve qui sera réalité un jour et qui s'appelle

§ II

PARIS PORT DE MER

— Eh ! mais, s'étonne Verduret, il est bien plus grand que je ne croyais, ce port ! Quand on n'y est pas, cela n'a l'air de rien, mais en y entrant comme nous le faisons...

— On en voit les vraies dimensions qui en sont les suivantes : 205 mètres de quai sur le port Debilly et, à 41 mètres au large de la partie centrale de la berge, une estacade longue de 160 mètres et exactement parallèle (à 90 mètres de distance) au port des Cygnes de la rive gauche, c'est-à-dire la berge sur laquelle s'élèvent le Palais des Armées de terre et de mer et le Pavillon-carapace du Creusot. Le port a donc sensiblement la forme d'un trapèze dont les deux bases seraient légèrement incurvées, et il a — je dis cela pour M. Bèchard — une superficie d'environ 74 ares.

— Trois quarts d'hectare, c'est une surface ! proclame

avec onction le farinier calculateur qui, faute de notions suffisantes de géométrie élémentaire... n'a pu calculer.

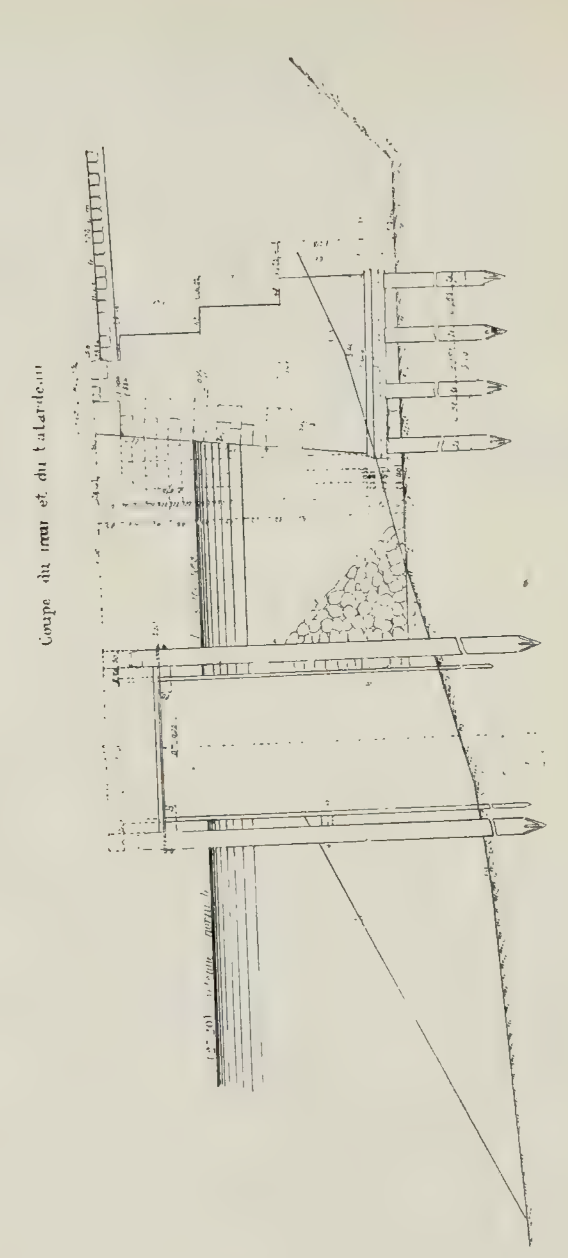
— Cette estacade que nous longeons à petite vitesse en ce moment, poursuit le baron gondolier, est constituée par deux files de pieux en sapin rond de 0m 30 de diamètre espacés de 3 mètres d'axe en axe, avec une distance de 2 mètres entre chaque file, supportant un plancher de 3m 50 de largeur. Chaque file de pieux porte une lisse de garde-corps formant parapet à 0m 90 au-dessus de la cote du plancher. La tenue de l'ensemble est assurée par des moises reliant les pieux de chaque file, par d'autres unissant deux à deux les pieux des deux files, enfin par des contre-fiches en madriers. Chaque extrémité de l'estacade est terminée par un musoir de 3 mètres de rayon.

— Vous appelez musoir ces deux plates-formes circulaires au centre desquelles un mât est planté arborant des pavillons de toutes les couleurs ?

— C'est cela même, monsieur Verduret.

— C'est que vous employez un tas de termes techniques qui, pour des profanes tels que nous...

— Dame ! je parle un peu le langage d'ingénieur pour présenter l'œuvre de MM. Résal, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées (et auteur, avec M. Alby, du Pont Alexandre III), et Lion, ingénieur des dits Ponts et Chaussées et directeur de la Navigation. Si quelques termes de charpente déjà vous rebutent, je crois que je ferai bien de renoncer à vous parler du très intéressant travail exécuté par ces messieurs pour refaire les 400 mètres du Port Debilly, dont une moitié forme le mur du fond de ce garage. Je vous dirai seulement, *grosso modo,* que les trois sections de ce mur (une centrale de 45 mètres de développement et les deux autres de 80 mètres, ce qui fait le total de 205 mètres, grande base riveraine du trapèze que représente le Port de plaisance), ont été construites à sec, grâce à un batardeau (sorte de barricade provisoire contre les eaux). Ce mur, de 5 mètres de hauteur et presque vertical (n'ayant un *fruit* que de 10 centimètres par mètre, c'est-à-dire ne s'éloignant de la verticale que de cette quantité), est construit sur des fondations faites de quatre rangs de pieux enfoncés à refus, coiffés de chapeaux (madriers) de 3m 55 de



TRANSFORMATION DU PORT DEBILLY.

Construction des Quais.

long sur 0m24 d'épaisseur, lesquels supportent un plancher à joints croisés de 0m13 d'épaisseur. C'est sur cette robuste assise en chêne et pitchpin qu'a été élevé en maçonnerie de moellons bruts de Souppes et meulière ordinaire de la Haute-Seine, hourdie en mortier de chaux hydraulique et sable, le massif du mur de 3m40 à la base, contre lequel glissent maintenant les ondes du fleuve Séquana. Je n'insiste pas sur le parement de pierre rejointé au ciment de Portland à raison de 600 kilogrammes par mètre cube de sable tamisé, ni sur la banquette qui couronne l'œuvre...

— Je crois que vous ferez bien, déclare Verduret, qui, à force d'attention... vaine, commence à avoir mal aux méninges.

— Oui, pour ces dames, rectifie le vaniteux farinier.

— Donc, je reviens au Port de plaisance. Vous voyez qu'à son intention le mur est illustré de 6 échelles, 27 boucles d'amarre et 52 champignons d'amarrage en fonte, les yachts, comme tous les bateaux, ayant besoin pour demeurer en paix, de fixer deux mains de chanvre ou de fil de fer sur un point solide du sol.

— Ils pourraient mouiller sur leurs ancres?

— Oui, dans le milieu du port où la profondeur est d'environ 5 mètres et demi. Près du quai et de l'estacade, ils leur est bien plus sûr et commode de mettre deux amarres à terre. Du reste, les grands yachts seuls devront mouiller, les 3m50 d'eau que l'on trouve à l'accore de la berge étant suffisants pour le plus grand nombre. Pourtant les yachts de course à la voile, même les petits, devront s'éloigner du bord, parce que, *bulb-queel* pour la plupart — c'est-à-dire étant armés d'une immense fausse quille ou aileron métallique au bas duquel est fixé un lourd cigare de plomb — ils ont du « pied en mer » de façon exagérée. Vous vous en rendrez compte en visitant l'Exposition du Yachting au Palais de la Navigation de commerce, dans la rotonde d'entrée que nous n'avons fait que traverser rapidement. Quand je dis que les plus grands yachts devront s'amarrer à l'estacade ou mouiller à proximité, j'entends parler de ceux qui peuvent remonter jusqu'à Paris.

— Hein, fait Bêchard en sursautant, vous ne voulez pas dire, je pense, qu'il y a de ces petits bateaux d'amateurs qui

seraient trop importants pour naviguer sur la Seine? Il y en aurait donc, selon vous, de plus grands que... les bateaux-omnibus?

— Il y a, cher monsieur, de ces « petits bateaux d'amateur » qui jaugent 1.550 tonneaux, comme la goélette à vapeur à 2 hélices *Atmah*, appartenant à M. le baron Edmond de Rothschild. Comme l'énoncé de ce sérieux tonnage est sans signification pour vous, voici les dimensions de ce joli navire : longueur, 93m60; bau ou plus grande largeur au maître-couple, 10m40; creux de la quille au pont, 6m50; enfin ce yacht a 5m10 de tirant d'eau, ce qui veut dire que le dessous de sa quille est à cette profondeur au-dessous de la surface de l'eau. Or, en été, un bateau qui cale 3 mètres aurait de sérieuses difficultés à franchir certains endroits peu profonds du fleuve pour le remonter jusqu'ici; à plus forte raison est-ce impossible à *Atmah* qui cale 2m10 de plus!

— En effet, c'est là un beau navire, dit Verduret pensif. Mais c'est sans doute le plus grand yacht.

— De la flotte de plaisance française, oui; quoique d'autres le suivent d'assez près comme *Valhalla*, trois-mâts à vapeur de 1.490 tonneaux, à M. le comte Boni de Castellane, long de 73 mètres, large de 11m35 et creux de 6m30; comme, encore, *Princesse-Alice*, la goélette à vapeur de 1.270 tonneaux, à S. A. S. le prince de Monaco (longueur 68m40, largeur 10m35, creux 6m10); comme le trois-mâts vapeur auxiliaire — c'est-à-dire allant à la voile et à vapeur — de 973 tonneaux, *Bacchante*, à M. Henri Ménier...

— Celui qui s'est rendu propriétaire d'une île en Amérique?

— De l'île Anticosti, à l'embouchure du Saint-Laurent, une dépendance géographique de Terre-Neuve, longue de près de trois degrés et large de un degré, lui-même, monsieur Verduret.

— Nous avons encore d'autres yachts importants?

— A foison. Tels *Eros*, de 820 tonneaux, au baron Arthur de Rothschild; *Maroussia*, de 812 tonneaux, à M. le baron de la Grange; *Velleda*, de 615 tonneaux, à M. le duc Decazes; *Chazalie*, de 604 tonneaux, à M. le comte de Dalmas, etc., etc. Puis, dans un autre ordre d'idées, nous avons les yachts qui sont surtout intéressants en raison de la per-

sonnalité de leur propriétaire, tel *Pourquoi-Pas*, la jolie goélette de 120 tonneaux, à M. J.-B. Charcot; la goélette à vapeur *Sagitta,* de 563 tonneaux, à M. Maurice Ephrussi; la goélette à vapeur *Némésis,* de 571 tonneaux, à M. Albert Ménier, etc., etc., jusqu'au petit vapeur de 4 tonneaux, *Griselidis*, appartenant au grand pêcheur à la ligne, notre excellent tragédien Sylvain.

— Si nous possédons en France de pareils navires de plaisance, que doit-ce être en Angleterre et en Amérique?

— Évidemment, ces deux pays nous sont supérieurs au point de vue du yachting en général, supériorité d'ensemble avec laquelle n'ont rien à voir les plus ou moins grandes dimensions de quelques yachts qui ne prouvent... que la fortune de leurs propriétaires. Il n'en est pas moins typique de constater que si le plus grand yacht du monde — en dehors des yachts impériaux ou royaux qui sont hors de cause — est *Valiant*, de 2.184 tonneaux, au richissime Américain M. Vanderbilt — et, après lui, *Lysistrata*, de 2.082 tonneaux, à M. Gordon Bennett — le plus grand navire de plaisance anglais est *Erin*, à Sir Thomas Lipton, qui ne jauge que 1.242 tonneaux, c'est-à-dire moins que les yachts du baron Ed. de Rothschild, du comte Boni de Castellane et du prince de Monaco. Albion, qui détenait le record du tonnage, n'arrive donc plus qu'en troisième, ce qui ne l'empêche pas de posséder le premier yachting du monde comme les premières flottes militaire et marchande, ni de détenir notre « Coupe de France » qu'a vainement tâché de lui reprendre patriotiquement le comte Boni de Castellane avec le *racer* de 20 tonneaux, *Anna*, construit par l'architecte naval, M. Maur. Le plus grand yacht autrichien est *Veglia*, de 1.111 tonneaux, au baron Nathaniel, le Rothschild de Vienne... Mais, voilà bien longtemps que je vous entretiens de la navigation de plaisance. Pendant que notre gondole mystérieuse nous reconduit vers la rive gauche, avez-vous quelque dernière observation à me faire au sujet de cette visite?

— Une seule, monsieur le baron : c'est l'étonnement, puisque nous en possédons tant, de voir ici relativement si peu de bateaux d'amateurs.

— C'est que, vraiment, le séjour de l'Exposition manque

pour eux d'attraits qui compensent le long voyage de la remontée de la Seine. Je connais MM. les yachtsmen et, si j'avais été consulté sur la conception de ce port à eux réservé, je me serais appliqué, pour les attirer, à en faire un centre d'attraction maritimement mondain. Si cette estacade, développée un peu en largeur, eût été organisée en casino nautique de l' « Union des Yachts français », où les élégants amateurs marins eussent trouvé un centre pitto-



" Atmah " au baron Edmond de Rothschild.

resque et intime de sélecte réunion, des fêtes adroitement composées pour eux, le contact fréquent de leur Grand Maître l'amiral président et des membres du Bureau, du Conseil et des Commissions techniques de l' « Union », le tout dans un décor vraiment marin que permettait cette estacade et qui eût pu leur donner comme l'illusion d'être dans un port, je crois qu'ils fussent venus en grand nombre, se donnant rendez-vous de tous les points du littoral pour se recevoir gaiement sur leurs bords réciproques et passer une

quinzaine cordiale et charmante tout en permettant à l'œil du public de caresser une élégante flotille sans cesse renouvelée, et d'assister chaque jour à des arrivées et à des appareillages qui eussent donné un attrait tout particulier à ce coin de la Seine... Mais notre traversée du fleuve s'est faite à grande allure et nous voici rendus au pied de la grande et belle passerelle qui, à la hauteur de l'extrémité ouest du « Vieux Paris » réunit les deux rives. Débarquons, je vous prie, et allons rendre visite au superbe





CHAPITRE V

PALAIS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER ET DE L'HYGIÈNE

§ Ier

UN ENFANTEMENT LABORIEUX

Tandis que Verduret aide complaisament Mme Flore à débarquer — le farinier, par un reste de rancune à l'égard de la gondole pourtant assagie, s'étant hâté de mettre pied à terre le premier — l'officier de vaisseau de réserve offre galamment la main à Bertrande et, prévenant un léger mouvement d'hésitation de la jeune fille :

— Vous pouvez, mademoiselle, dit-il à mi-voix, accepter sans crainte l'appui de ma main qui est celle d'un ami à vous tout dévoué... bien longtemps avant d'avoir eu le plaisir de faire votre connaissance.

La jeune fille sourit et... rougit, mais s'appuie franchement sur le bras du marin. Celui-ci, aussitôt, s'adressant au groupe de ses auditeurs :

— Je regrette que cette gondole — dont vous voyez que je ne suis pas plus le conducteur sous mes apparences réelles que sous l'avatar d'inexpert marinier — nous ait reconduit sur la rive gauche. J'aurais voulu vous faire arriver au Palais des Armées de Terre et de Mer par la passerelle qui la relie à l'entrée Ouest du « Vieux Paris » Nous en serons quittes, si vous le voulez bien, pour nous

rendre tout de suite sur cette passerelle, et en vous priant de ne pas vous retourner pour ne pas escompter l'effet que vous ressentirez, j'en suis convaincu, à la vue de face du donjon central. Je n'ose pas vous proposer de vous bander les yeux, et pourtant j'en aurais presque envie.

— Précaution inutile, monsieur le baron. Nous ne céderons pas plus à la curiosité que vous excitez en nous que si nous pouvions craindre qu'elle ne fût punie comme celle de la femme de Loth ou de la femme d'Enée.

Quand le groupe, observant religieusement la consigne, a fait une vingtaine de pas sur la passerelle, son cicerone commande :

— Demi-tour, maintenant, s'il vous plaît, et regardez !

— Que c'est beau ! s'écrie Bertrande. Il n'est pas une entrée monumentale de palais de l'Exposition, même ceux des Champs-Elysées, qui procure une semblable impression de grandeur et de sévère et prenante beauté !

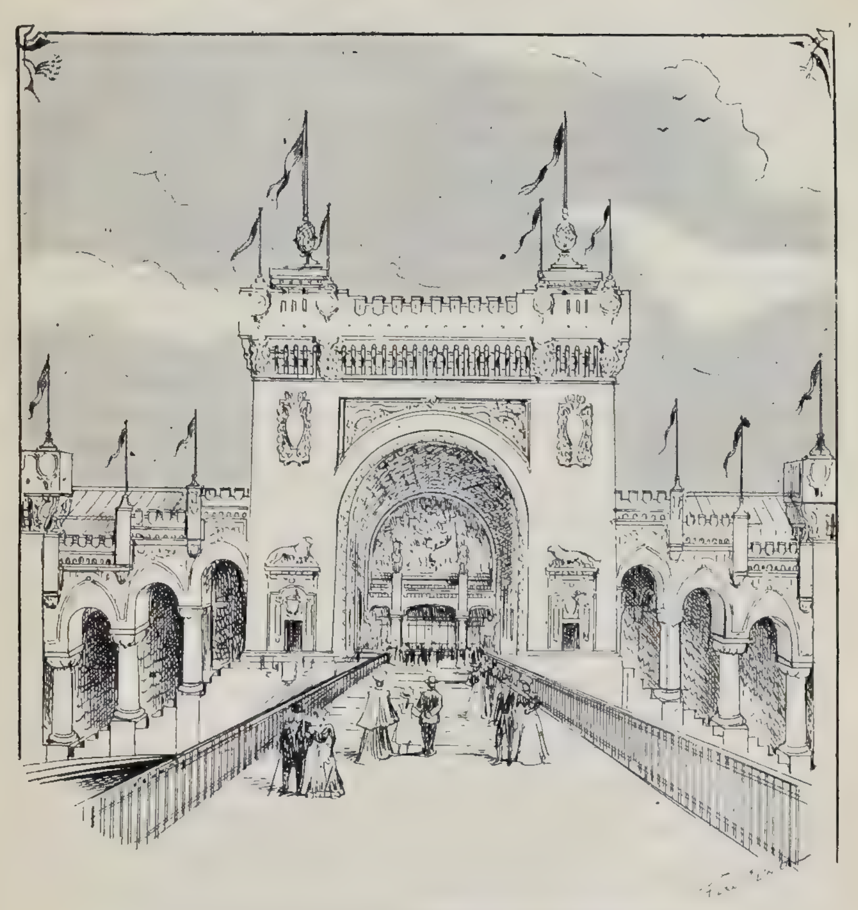
— Magnifique et imposant, ce donjon, approuve Verdurret... Et si fier qu'il soit, il n'enlève rien au bel aspect moyenâgeux de l'ensemble du Palais... Ah ! c'est là, certes, un bien beau morceau d'architecture !

— Oui, mademoiselle, oui, monsieur, vous avez tous deux pleinement raison et je suis heureux de voir avec quelle rapidité et quelle sûreté de goût vous *comprenez*. Ce donjon de large envolée avec sa tribune, son trifarium, sa majesteuse décoration toute neuve d'idées et qui lui donne l'aspect d'un immense arc de triomphe élevé à la gloire de nos belles armées du passé et de notre si profondément chère armée nationale du présent ; ce donjon qui, avec ses deux escaliers à la décoration magnifique descendant magistralement vers la berge, cause à tout cœur français une émotion forte et saine, est une inspiration d'art puissante et, je n'hésite pas à le dire, plus que supérieure.

— C'est vrai, dit Bertrande d'une voix un peu tremblante, on sent ici comme un souffle impressionnant de génie.

— Dont, ajoute Verduret, l'honneur revient, la part faite à ceux qui ont conçu l'œuvre, à cette Armée et à cette Marine capables, par la seule évocation morale du drapeau et du pavillon, d'élever ainsi au-dessus d'elles-mêmes les âmes des fils de France.

— C'est ce que me disait modestement M. L. Dobiecki, sous l'égide pleine de science et d'humour de qui j'ai eu le délicat plaisir de visiter ce palais.



Porche du Palais des Armées de terre et de mer.

— M. Dobiecki ?

— Est l'inspecteur des deux jeunes artistes qui se sont montrés maîtres pour le coup d'essai qu'est ce vaste temple des Armées. Homme d'expérience autant qu'aimable, architecte d'un goût mûri, praticien zélé et dévoué, il leur a apporté une collaboration de tous les instants, mettant sans réserve à leur service sa large part de connaissances acquises. En m'amenant à cette place où je viens de vous conduire

pour jouir du captivant coup d'œil de l'œuvre, M. Dobiecki m'expliquait, non sans une fine pointe d'esprit que soulignait l'intonation dont je regrette d'être trop mal disant pour vous rendre la jolie fantaisie :

« Cette exposition des Armées ne ressemble en rien à celle du Ministère de la Guerre en 1889. Alors, la France *officielle* montrait au public son artillerie, ses poudres et tout son attirail militaire, tandis qu'en 1900 elle a cédé la place à l'Industrie — qui travaille avec un si bel entrain à créer pour la patrie des outils et des moyens perfectionnés de défense — ainsi qu'aux Nations étrangères. Mais, parlons tout d'abord des architectes et des incroyables tribulations par eux subies avant de pouvoir donner un corps à ce fils superbe de leur ardente et patriotique imagination. Ces architectes sont MM. Auburtin et Umbdenstock dans l'ordre alphabétique, et MM. Umbdenstock et Auburtin en respectant leur rang d'ancienneté comme habitants de notre planète. Comme leurs parts de collaboration se pénètrent avec une égalité absolument fraternelle, je préfère les nommer par rang d'ancienneté, militairement, ainsi qu'il convient pour les auteurs de ce palais guerrier.

« M. Gustave Umbdenstock, architecte diplômé par le Gouvernement, est né à Colmar en 1866. Alsacien, il a opté pour la France. Elève de M. Guadet à l'École des Beaux-Arts où il a conquis nombre de récompenses, notamment le prix Godebeuf en 1895. Il est deuxième Grand-Prix de Rome de 1896. Architecte-expert près le Tribunal civil de la Seine, il a emporté au concours la construction du monument élevé, à Turckheim, à la mémoire de Grad, le grand patriote alsacien, a exécuté différents travaux privés à Paris et en province et... est officier d'Académie.

« Quant à M. Marcel Auburtin, en changeant le nom du maître (Pascal au lieu de Guadet) et en rajeunissant un peu toutes les dates, sa carrière et ses succès sont si semblables à ceux de son aîné (prix Rougevin en 1895, deuxième Grand Prix de Rome en 1898), qu'il semble lui avoir emboîté le pas aussi exactement que les bons troupiers, dans la marche par le flanc, emboîtent celui de leur chef de file. Pourtant, un signe distinctif rarissime chez un artiste déjà aussi « arrivé » : il peut encore deux fois entrer en loge pour dé-

crocher le Premier Grand-Prix de Rome et, n'ayez pas peur, c'est pour ses futurs concurrents et non pour lui que l'on pourra fredonner comme dans l'opérette antique, la *Timbale d'Argent* :

Encore un qui n' l'aura pas
La timbale, la timbale!...
Encore un qui glisse en bas.....

— Ah! fait Verduret, je me rappelle: Judic! Peschard!

— Donc, poursuit l'officier, M. Döbiecki, passant à l'historique... mouvementé de ce Palais des Armées, me dit : « Voyez-vous, l'artiste, quel que soit son talent, n'arrivera à rien *chez nous*, s'il n'est doublé d'un véritable héros de patience, de ténacité, de volonté et s'il a la tare de modestie outrée, c'est-à-dire le manque d'absolue confiance en soi. En 1897, on rêvait de convier le Monde à une inégalable merveille pour clore le siècle... des merveilles. Chacun s'y donnait de tout cœur, aussi bien dans les sphères gouvernementales que dans les sphères... travailleuses. C'est alors que, emportés dans le courant d'enthousiasme général, les Ministères de la Guerre et de la Marine ouvrirent un concours pour leur palais d'exposition, portant au programme que ce bâtiment se terminerait aux deux extrémités en forme d'avant et d'arrière de navire de guerre, concours où, en novembre 1897, MM. Umbdenstock et Auburtin enlèvent le premier prix, entraînant l'exécution du projet. Vite, ils se mettent à l'œuvre pour satisfaire certaines exigences modificatrices des ministères : ils sont prêts, leurs dessins sont, avec autorisation supérieure, publiés dans les « illustrés », on n'a plus qu'à procéder à l'adjudication des travaux... quand, en juillet 1898, les ministères annoncent qu'il faut faire sauter du plan les bateaux. Nos architectes se demandent si cette question de « bateau » n'en comporte pas un à leur intention. Mais non, c'est réel, et les voilà démolissant leurs plans pour refondre un nouveau projet qui, en octobre, est enfin définitivement approuvé. Ils n'ont plus qu'à procéder à la dernière mise au point et, cette fois on va pouvoir mettre les ouvriers sur le chantier... Allons donc!... Et la sainte *guigne*, pour qui la comptez-vous ? M. de Freycinet arrive rue Saint-Dominique et... supprime net la participation de la Guerre à l'Exposition de 1900 ! Fichtre, voir

ainsi assassiner... avant sa naissance, l'enfant de ses rêves artistiques et de tant de labeurs, le coup était un peu dur, si cuirassés que fussent nos jeunes maîtres contre les houles adverses qui avaient déjà englouti les cuirassés de leur projet primitif! Recommencer l'œuvre à plusieurs reprises, soit!... Mais avoir usé son imagination et surmené son talent pour n'accoucher que d'un cadavre, c'était la petite mort.

« Malgré tout, le dernier mot ne pouvait pas être dit. Le ministre français pouvait-il ainsi se dérober, après que ses collègues de l'étranger avaient accepté l'invitation de figurer au quai d'Orsay en sa compagnie? Il y eut échange de notes diplomatiques et l'on comprit chez nous que l'on devait, tout au moins, assurer un gîte à nos hôtes. C'est, je pense — me dit en souriant M. Dobiecki — ce qui a dû se passer, car, soudain, l'Administration de l'Exposition de 1900, reprenant à son compte le projet abandonné, en charge, qui?... les mêmes architectes, demeurés en panne par le fait de la décision abstentionniste de notre département de la Guerre, en les invitant à fournir de nouveaux plans. Or, remarquez que ces invraisemblables tergiversations avaient conduit jusqu'en avril 1899. Plus qu'un an pour concevoir, mettre sur le papier, confier à l'entreprise, construire et inaugurer le palais que vous voyez. MM. Umbdenstock et Auburtin y ont réussi, mais je vous... donne mon billet qu'il leur a fallu marcher à un fantastique pas de géant... Songez donc, le temps de faire les adjudications, ce n'est que fin juillet que l'on peut donner le premier coup de pioche, et il faut couvrir le chemin de fer des Moulineaux et faire la plate-forme de 20,000 mètres superficiels sur laquelle s'élèvera, non seulement la partie haute de l'immense temple de Mars, mais aussi le Palais du Mexique. Plus d'un vieux praticien ne se fut pas chargé de l'œuvre dans ces conditions; nos jeunes architectes n'hésitent pas: *Audaces fortuna juvat!* La plate-forme n'est terminée qu'en octobre. Ce Palais a donc été édifié en huit mois! »

— C'est qu'il est immense! remarque Verduret

— Il a quelque 345 mètres de long sur 35 mètres de largeur. Et cette rapidité vertigineuse de construction a été obtenue sans que, dans l'armée des travailleurs, on n'ait eu

à déplorer un seul accident mortel, pas même une chute entraînant une incapacité de travail de plus de quinze jours.

— Comme celle de ce pauvre Bouscastrol au Grand Palais des Champs-Elysées.

— Oui, répond en souriant énigmatiquement l'officier-cicerone au manufacturier retiré ; on peut dire qu'en dehors de la constante vigilance à laquelle les architectes se sont astreints, ils ont eu de la chance. Il est vrai qu'ils ont été secondés avec un rare dévouement, d'abord par M. Dobiecki, dont je viens de vous traduire bien mal un fragment de la longue conversation explicative dont il a bien voulu me charmer, et qui, talent et expérience à part, fut pour eux le modèle des inspecteurs. Puis par M. Monnier, leur sous-inspecteur, auxiliaire aussi modeste que précieux, dessinateur original, travailleur infatigable, prompt à saisir la pensée de ses chefs et à l'interpréter, bref, un officier subalterne parfait. Ensuite par M. Verray, sous-inspecteur du chantier, qui a exercé une surveillance de tous les instants avec une assiduité et une conscience exceptionnelles, chose difficile dans l'exécution d'une œuvre aussi vaste et grandiose. Enfin par M. Guinebeau, conducteur des travaux ; par les jeunes aspirants architectes MM. Deslandes et Berthier ; par M. Balloux, leur vérificateur, dont la probité égalait l'activité et qui, hélas ! est mort... on peut dire sur le champ de bataille.

« En dehors de ces aides techniques de leur agence, ces messieurs ont eu, au point de vue de la décoration aristique de leur grande œuvre, des collaborateurs *di primo cartello*. Toute la décoration ornemaniste, si délicatement et supérieurement réussie, est de M. Galy qui, étant de plus statuaire, a si bellement planté les deux chevaliers qui gardent l'entrée de la passerelle. Le célèbre sculpteur russe Tourgueneff, collaborateur et ami de notre maître peintre Detaille — qui a pris à cette exposition militaire une part si noble et si importante dont je vous parlerai tout à l'heure — a généreusement fait don des deux statues équestres que vous voyez là, devant vous, dans la tribune du Donjon central, et qui évoquent, en une si superbe allure, ces deux preux dont la France est fière : Bayard et Duguesclin.

Vous verrez, quand nous visiterons, à l'extrémité du Palais voisine du Palais Mexicain, la « rotonde » qui dispute au Donjon le titre de « clou » architectural, vous verrez, dis-je, deux magnifiques chevaliers ornant le départ de l'escalier extérieur; ils sont l'œuvre de l'émérite statuaire M. Geoffroy. Je vous ferai remarquer, au même endroit, la grille de fer forgé qui ferme la Rotonde et est une œuvre d'art tout à fait remarquable du maître serrurier M. Robert. Mais, avançons-nous plus près du Donjon central. »

— Nous entrons ? demande Mme Flore, qui commence à s'impatienter, de cette nomenclature d'œuvres supérieures.

— Dans un instant, madame. Auparavant, j'ai le devoir de vous faire admirer avec quelle belle hardiesse de pinceau ont été brossés les murs et les voûtes des escaliers qui, de la berge, conduisent au Donjon, peintures qui sont l'œuvre de M. Mangonot, artiste habile et inspiré. De lui encore est, dans la tribune même du Donjon, cette si puissante apothéose militaire devant laquelle Bayard et Duguesclin, ombres illustres de pierre, semblent monter une faction héroïque. Ah ! messieurs, tous ici, architectes, sculpteurs, peintres, ont, avec émotion d'artistes et filial amour, concouru à l'édification d'une œuvre de beauté, à la sévérité grandiose, vraiment digne de cette armée modèle de dévouement, d'abnégation patriotique, de travail, de savoir et d'honneur qu'est notre noble et chère armée de France !

Bêchard pince les lèvres. Non pas qu'il soit hostile à l'armée : il n'est pas assez *intellectuel* pour donner dans cette fronde politico-confessionnelle qui manquait à la bigarrure du XIXe siècle et qui, malgré la puissance déprimante de l'or qui est sienne, n'est pas viable parce qu'elle se heurte au sens et au tempérament gallo-français. Mais la vaniteuse pédanterie du farinier regimbe instinctivement contre tout éloge passant un peu trop haut au-dessus de sa tête. Si l'épaulette, qui lui tire l'œil, le... chiffonne un peu parfois, c'est parce qu'elle est un insigne d'autorité et de dignité auquel il ne peut prétendre.

— Hum ! fait-il d'un ton gros d'intention, je ne m'attendais pas à entendre la marine parler si chaudement de l'armée de terre.

— Monsieur, il n'y a qu'une armée française servant sur

des sols différents et dont la même devise guide la valeur : « Honneur et Patrie ! »

— Oh ! je veux bien l'admettre pour l'armée active. Il ne faudrait pourtant pas dire que l'armée est une quand elle comprend dans ses cadres ces myriades de porte-galons des réserves qui ont, m'a-t-on assuré, un organe spécial où s'amoncelle leurs doléances et leurs récriminations.

— D'abord, répond un peu sèchement l'officier de vaisseau, ces officiers le sont au même titre que les autres de par leur lettre de service et leurs devoirs, à cela près que leur dévouement et leur travail se donnent gratuitement à la patrie... ce qui seul devrait leur attirer reconnaissance et considération de la part de tous. S'ils n'ont pas toujours été traités avec les égards qui leur sont dus et qu'ils méritent à tant de titres, c'est que le haut commandement se souvient trop des débuts forcément peu sérieux de l'institution. On n'improvise pas, comme on l'a fait il y a vingt-cinq ans, un aussi formidable corps d'officiers qui ne sont pas de la carrière, sans que le plus grand nombre soit de valeur technique très douteuse. Mais, à l'user, une sélection s'est faite naturellement et ce n'est plus maintenant que pour une faible minorité que l'on peut appréhender qu'elle ne soit pas tout à fait à la hauteur de sa tâche. Si plus d'un grand chef, encore prévenu défavorablement par les souvenirs d'un passé vu de près dans les grades subalternes, se rendait exactement compte de ce que peut rendre *maintenant* l'armée appelée de seconde ligne quoiqu'elle doive se trouver un peu sur la même ligne que sa camarade active, ces grands chefs témoigneraient un intérêt soudain très actif pour ces cadres régénérés. Cela vous étonne qu'un marin parle en connaissance de cause des réserves de l'armée de terre. C'est que, toujours préoccupé de l'état général des forces du pays, je me suis sans cesse tenu très au courant de tout ce qui concerne nos formations terrestres aussi bien que maritimes. Le meilleur guide que j'aie trouvé pour me renseigner sur nos armées de seconde ligne, est justement cette feuille à laquelle M. Bèchard vient de faire allusion et qui, très militaire et d'ailleurs rédigée par des officiers supérieurs, s'appelle l'*Armée Territoriale*, nom très impropre donné jadis par nos législateurs et dans un but un peu hypocrite, à

des formations qui, pour l'infanterie, constituent tout simplement le triplement du régiment actif, déjà doublé par le



Le Palais des Armées de terre et de mer.

régiment dit de réserve. Cette feuille, indispensable à tout officier des réserves soucieux de se maintenir constamment au courant de ce qui concerne sa situation et son instruction,

a le droit de revendiquer une large part dans le grand perfectionnement de nos cadres de réserve terrestre ; sa voix autorisée a retenu bien souvent l'autorité militaire sur des pentes dangereuses et maintenu dans la ligne du dévouement et de l'abnégation bien des officiers, qu'elle a conservés à la défense des pays; elle a le droit d'être fière de l'œuvre accomplie, de puiser dans cette fierté l'énergie nécessaire aux efforts qui lui restent à faire, et de compter sur l'appui effectif de ceux dont elle défend si opiniâtrement les intérêts et la dignité, et qu'elle dirige dans la noble voie du travail pour le plus grand bien de la puissance de la patrie française... Allons, voilà une bien longue digression dont M. Bêchard est plus que moi le grand coupable... J'y coupe court en vous priant de me suivre dans l'intérieur du Palais dont il me reste à vous indiquer l'exposition dans ses grandes lignes.

Sur les pas du jeune baron de Pilbouët, notre groupe pénètre dans le Palais, non sans une sensation de respect instinctif, un peu comme on entre dans un temple. N'est-ce pas, en effet, le Temple de la Force au service de la Civilisation et aussi, hélas ! des appétits parfois voraces de la politique internationale? N'est-ce pas le Temple du dieu terrible et ici matérialisé des sanglantes hécatombes qui peut, d'un jour à l'autre, réclamer dans chaque famille des victimes de belle jeunesse, de forte virilité, pour les sacrifier dans la tourmente effroyablement perfectionnée du fer et du feu? Dès l'entrée, la vue de canons monstrueux inquiète un peu l'âme paisible de Verduret, fait courir un frisson sous l'épiderme du très majestueux, mais fort peu belliqueux farinier, et briller un éclair de curiosité dans l'œil de Mme Flore et de Bertrande : les dames ont un goût particulier pour ces choses terribles, des effets meurtriers desquelles leur sexe et leur mission créatrice les met à l'abri.

— Le rez-de-chaussée de cet immense Palais, explique l'officier de vaisseau, est, comme vous voyez, établi au double niveau de la berge et du quai, ainsi que je vous l'ai fait remarquer pour les halls du Palais des Forêts, Chasses et Pêches. M. Escalier, l'architecte si justement apprécié qui a été chargé de la mise en scène... pardon ! de l'installation, a réservé autant que possible le rez-de-chaussée *haut* à l'ar

mée de terre et le rez-de-chaussée *bas* à la marine militaire. Partant de ce principe général, l'Administration a virtuellement séparé l'immense galerie en tranches où les nations voisinent selon leurs affinités. Inutile de dire que la France et la Russie se trouvent côte à côté. Nos ministères de la Guerre et de la Marine s'étant officiellement dérobés derrière le prétexte des fameux secrets professionnels... dont les quelques-uns, réels, eussent été faciles à préserver de curiosités intéressées, la section française ne comporte qu'une exposition purement industrielle. Admirablement disposée, je vous assure qu'elle est suffisante pour faire faire de sérieuses réflexions sur les formidables armements modernes, et aussi consoler par la perfection de l'organisation des ambulances. Je vous recommande, à ce sujet, de ne pas manquer, lorsque vous visiterez en détail, d'aller voir les petites annexes du Palais des Armées de terre et de mer.

« Là, en contemplant les émotionnantes salles d'exposition des trois grandes associations : 1° des Dames françaises; 2° de Secours aux blessés militaires; 3° des Femmes de France, qui proclament la généreuse charité du cœur féminin, vous regretterez, mesdames, de ne pas avoir songé encore à contribuer à étendre ces œuvres de noble sollicitude et de dévouement, qui sont le champ de bataille pour la vie, opposé à l'infernal champ de carnage où règnent la souffrance et la mort. Là, M. Verduret s'intéressera au baraquement militaire démontable, en bois, de la Société des Constructions portatives, ainsi qu'à la voiture d'ambulance si bien comprise de Marcou. »

— Et pourquoi Verduret seul aurait-il le privilège de s'intéresser à ces choses? Il me semble que je suis autant que lui capable de...

— Vous, monsieur Bêchard, vous y trouverez une grande attraction professionnelle dans les fours de campagne démontables pour les pays de montagnes et les colonies, et dans la boulangerie militaire, système Schweizer... Mais, revenons au Grand Palais où nous sommes. La section maritime française occupe le rez-de-chaussée du bas. On y voit des tourelles cuirassées, des pièces de canons qui n'en finissent plus, des machines de croiseurs, etc., etc., le tout sorti des usines

de l'industrie, bien entendu, les fonderies et arsenaux de l'Etat n'exposant pas.

— Vous allez nous expliquer en maître ces choses que vous connaissez si bien, n'est-ce pas?

— Je m'en garderai bien, monsieur Verduret, car plusieurs séances seraient tout juste suffisantes pour traiter à fond un tel sujet, et il est bien convenu que nous ne faisons ce matin qu'une visite d'ensemble.

— Vous nous aviez pourtant promis de nous dire ici quelques mots de la question — inquiétante pour tous les Français ayant souci de la défense de la patrie — de la flotte nécessaire.

— Je m'exécute en... quatre temps. Telle qu'elle est, notre flotte, malgré son instruction supérieure, sa légendaire bravoure, la valeur de ses unités de combat, ne peut se mesurer avec chance de succès contre l'Angleterre, éventualité que, jusqu'ici, ministres ni amirauté n'avaient voulu envisager. Nous avons, en effet, parmi les navires capables de faire campagne, *neuf* grands cuirassés rapides contre *vingt* chez nos voisins, *six* autres grands cuirassés ayant une vitesse moindre contre *treize* équivalents chez eux; voilà la proportion. Où ils ont *cent neuf* croiseurs, nous en avons *trente-trois*, et alors qu'ils ont 95 petits navires filant au moins 25 nœuds, nous n'en pouvons montrer que 3 de cette catégorie. Il est vrai que nous avons 188 torpilleurs alors qu'ils se contentent de 70, mais pourrions-nous compter sur la moitié des nôtres pour rendre sur l'heure de vrais services de guerre en cas de soudaine mobilisation?

— Parbleu, prononce Bèchard, on n'a qu'à construire pour équilibrer la différence.

— Savez-vous qu'un cuirassé coûte de 33 à 35 millions et un grand croiseur cuirassé de 18 à 20! Pour égaler notre flotte à celle de l'Angleterre, il nous faudrait dépenser immédiatement quelque *deux milliards* et, quand nous aurions fini la construction, en admettant qu'elle soit possible et que nos agressifs « amis » nous en laissent le temps, nous nous trouverons en face d'une flotte, chez eux, augmentée de moitié, ce qui leur sera d'autant plus facile qu'ils construisent plus vite et à meilleur marché.

— Alors, comment faire pour les tenir en respect.

— Rappelez-vous le combat de Saül contre Goliath. Le jeune Hébreu n'aurait pas eu la force de brandir une épée aussi lourde et longue que celle du géant. Que fait-il? Il se sert d'une simple fronde qui lui permet de se tenir hors de portée du bras terrible et dont la petite pierre habilement maniée abat le colosse. Notre budget, pesamment chargé par l'armée de terre indispensable, ne nous permet pas de lutter contre Albion avec une arme pareille; ayons donc l'habileté de lui opposer une autre arme efficace et de moindre prix.

— La fronde?

— C'est-à-dire l'arme insaisissable et rapide qui évite la lame formidable dans l'espèce, les escadres de grands cuirassés, et frappe l'adversaire au front, c'est-à-dire au siège de la vie qui est, pour l'Angleterre-usine, l'arrivée dans ses ports des vivres et des matières premières. De plus, ménageons-nous la possibilité de tenir ces géants en respect, le temps de débarquer cent mille hommes et aussi de les détruire s'ils essaient des représailles sur nos côtes, même d'aller les faire sauter mystérieusement dans leurs propres rades. Pour cela, nous aurions besoin d'ajouter à notre flotte : 24 croiseurs-corsaires (324 millions), 50 avisos-mortiers d'au moins 30 nœuds de vitesse et lançant l'obus à grande capacité d'explosif, type qui a fait ses preuves (80 millions), 100 torpilleurs de 1re classe à 30 nœuds (45 millions), 100 sous-marins (60 millions), et pour 10 millions de remorqueurs et chalands propres au débarquement rapide de troupes de toutes armes. En faisant cette dépense immédiate de seulement 520 millions, l'Angleterre sera obligée de devenir polie et conciliante, sous peine, promptement affamée, industriellement anihilée ou même envahie, de regretter d'avoir imposé d'humiliants Fashoda à autrui. Telle est l'opinion de la plus grande partie de la *jeune* marine, dont le titre ne veut pas dire qu'elle ne compte pas dans ses rangs de vieux amiraux non inféodés au grand parti *métallurgique*. Elle dit, cette « jeune marine » : « Puisque vous ne pouvez pas avoir l'équivalent similaire d'Albion, créez l'arme bon marché à opposer *utilement* au géant. »

— Il me semble qu'elle pourrait bien avoir raison.

— Elle se compose de la majorité des officiers de vaisseau et elle a la foi inébranlable qu'elle est dans le vrai... Mais que voulez-vous que décident des députés ignorants de ces questions spéciales? Ils font des cotes mal taillées et nous dépensons sans résultat. Il faudrait que ces vérités si simples pénétrassent la nation; mais en supposant qu'on y arrive, il y aurait beau jour que l'Angleterre nous aurait prévenus en détruisant, sous le nombre, notre flotte actuelle. Enfin, répandez toujours autour de vous la bonne parole, cela ne peut pas nuire; mais, pour parvenir au but en temps utile, il faudrait qu'une personnalité surgît, en qui tout le pays ait confiance, et qui se donnât la mission de nous rendre forts sur mer comme nous le sommes sur terre. Aurons-nous ce bonheur, je l'ignore. Ayant dit ce que je crois de mon devoir de dire, fût-ce inutilement, je reviens à cette exposition en vous disant que les expositions militaires et maritimes des autres Etats — qui, elles, sont franchement officielles — sont du plus haut intérêt, en particulier celles de la Russie et de l'Angleterre. Maintenant, montons au premier étage; c'est là qu'est le « clou » français par excellence.

— Et en quoi consiste-t-il?

— En une exposition rétrospective militaire qui, sous la baguette magique de notre grand peintre national, Edouard Detaille, est devenue non seulement un musée, mais un temple de nos gloires guerrières depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. « Ah! me disait M. Dobiecki, le public ne se doutera jamais de la somme d'efforts que le grand artiste a consacrée au service de cette œuvre patriotique. Avec des ressources dérisoires, il s'est mis en campagne, apôtre ardent de son rêve, écrémant avec une activité inlassable et un impeccable goût les richesses des collectionneurs de glorieux souvenirs et, de tous ces héroïques débris disparates, sachant faire un tout classé avec un art prodigieux et qui fait revivre, en une évocation parlante des reliques de notre superbe passé militaire, la vaillance, la gloire, la générosité et l'héroïsme de notre race. Ce sont des tableaux rares, des portraits de nos grands capitaines : maréchal de Saxe, Condé, Turenne; Suchet, par Horace Vernet; Bonaparte, par David; des tentures historiques, des armures moins fières sous les

estocades que les braves qui les portaient, les habits brodés d'or troués par la mitraille, un morceau du manteau bleu de Bonaparte à Marengo, le petit chapeau et l'uniforme de chasseur de Napoléon, la lorgnette de Napoléon III à Solférino, etc., etc., et c'était le cœur de La Tour d'Auvergne, « Premier Grenadier de France », avant qu'on ne l'eut enlevé pour en demander à la famille du modeste héros le transfert au Panthéon. Le maître Detaille a présenté cette collection unique avec un ordre et une harmonie incomparables, sous l'inspiration ardente de sa grande âme de patriote ; il en a fait le but du pèlerinage ému des visiteurs français, qui la quittent avec une fière larme aux yeux, une noble chaleur sous la poitrine et... un pli au front, car l'éclatant passé leur fait sentir plus gris et plus terne encore un immérité présent. Honneur et merci à Edouard Detaille, messieurs ; il a fait mieux que d'organiser patriotiquement une collection glorieuse, il a fait communier les cœurs français dans un élan de mâle amour pour cette patrie, mère de tant de héros !

« Pour répondre à cette évocation des vaillances du passé, le syndicat des fournisseurs d'équipement de l'armée ont organisé près de là, sous le titre de Panorama militaire, une exposition — un peu touffue en raison du manque de place — des uniformes modernes qui attendent qu'un inéluctable avenir fasse d'eux un passé digne des glorieux débris des ancêtres. A côté, voisine l'exposition militaire rétrospective allemande ; elle est très brillante, mais ne fait pas de tort à la nôtre. »

— Et la Russie, notre Grande Alliée, réclame Verduret, est-elle, au moins bien représentée ici ?... Elle ne s'est pas, je pense, dérobée, comme la France... officielle ?

— Non certes, et, de toutes les sections étrangères, la plus complète est

§ II

L'EXPOSITION MILITAIRE DE LA RUSSIE

— Cette exposition a été organisée, sous la direction supérieure de M. le conseiller privé Verkovtzow, par M. le général Van der Hoven, pour l'artillerie ; M. le général

Fabritius, pour le génie ; M. Raptschevsky, pour le service de santé, et M. Koukel, pour l'intendance, secondés par MM. les lieutenants Lvoff et Winogradsky. J'ai eu la bonne fortune de visiter la section russe sous l'aimable conduite de ce dernier, courtoisement et bienveillamment mis à la disposition du camarade français par le général Van der Hoven, à qui j'en garde une respectueuse reconnaissance. Naturellement, entre militaires, nous nous sommes arrêtés à de nombreux détails techniques d'un intérêt capital, auxquels je ne peux initier des dames et des profanes tels que vous l'êtes, messieurs. Je ne puis donc que vous indiquer les grandes lignes, en vous précisant seulement quelques points tout particulièrement intéressants.

« La section russe occupe un vaste carré du rez-de-chaussée, haut et bas, de ce Palais, à côté de la France et une annexe construite par MM. les architectes Meltzer, de Saint-Pétersbourg, et Von Hogen, de l'Académie pétersbourgeoise. Dans le Palais, rez-de-chaussée *haut*, l'*Intendance* expose ses draps, toiles et tissus imperméables, d'une résistance et d'une solidité de couleur extraordinaires, l'habillement et des mannequins équipés, les marmites et gamelles en aluminium, les vivres de conserves de toutes sortes et l'outillage nécessaire à leur préparation, des photographies des établissements de l'intendance, des magasins et ateliers d'habillement, des parcs du train militaire et une curieuse collection d'appareils pour essayer et apprécier les tissus, cuirs, objets métalliques, qualité des vivres, etc. Tout cela est exclusivement russe et révèle une organisation savante de premier ordre. Là aussi, vous verrez tout ce qui concerne les troupes cosaques, hommes, uniformes, équipement, pays fournissant ces nombreux contingents, remonte et budget spécial. Là encore tout ce qui intéresse le service de santé, hôpitaux, matériel et personnel; sacs de médecins, de vétérinaire, d'infirmier, de brancardier, poste de secours de bataillon, ambulance de brigade, matériel de pansement, médicaments en tablettes, laboratoires bactériologiques et hygiéniques, étuves à désinfection, outillage de fabrication de ces outils et produits, travaux, tableaux statistiques et photographies rendant compte de l'état sanitaire, de l'hygiène et de l'organisation médicale dans l'armée

russe. Là enfin, la majeure partie de l'exposition du génie, chez nos alliés ; l'arme spéciale y élève, outre les bâtiments militaires construits à l'usage de l'armée, des chapelles, des églises, des monuments commémoratifs, tel celui baptisé « La Gloire », érigé à Saint-Pétersbourg en mémoire de la guerre d'Orient de 1877-78. Les troupes de chemin de fer et les pontonniers, les officiers-étudiants de l'Académie du génie et les élèves de l'école de l'arme, l'atelier de moulage, etc., etc., sont représentés par des travaux éminemment intéressants pour les techniciens. Le service du génie déborde dans le rez-de-chaussée *bas* où expose la marine de l'Etat et y montre le ballon militaire *Vive la France!* gréé comme il l'était en 1897 pour son ascension libre exécutée au camp de Krasnoié-Sélo, en présence du si représentatif, cordial et regretté Président Félix Faure... etc.

— Et, dans l'annexe?...

— Sont, d'abord, le service de l'artillerie qui fait, dans les vastes Etats du Tzar, de si merveilleux progrès. M. le lieutenant Winogradsky m'a guidé dans l'étude d'un affût à éclipse et à ressort pour le canon de côte de 9 pouces — c'est-à-dire, le *pouce* russe de dix lignes mesurant 0^m0254, environ 0^m23 de calibre — et d'un autre, pour canon de 11 pouces (0^m28), muni d'appareils hydrauliques pour le chargement et le pointage. Ces deux affûts, placés au centre du pavillon, construits sur les plans du colonel Dourlacher, à Saint-Pétersbourg, dans l'usine Nobel, qui est le Creusot slave, reposent sur le principe suivant : les servants, en agissant sur une pompe, font passer de l'huile de naphte d'un réservoir dans un accumulateur muni de ressorts Belleville; en ouvrant une soupape, l'huile sous pression passe dans deux cylindres et fait monter l'affût ; le recul refoule le liquide dans l'accumulateur, ce qui permet de replacer automatiquement la pièce dans sa position sans avoir à charger de nouveau l'accumulateur. Pour l'affût du canon de 11 pouces, le principe de la manœuvre est le même. De plus le chargement est lui-même automatique comme le pointage en hauteur et en direction, car une des quatre presses actionne une grue qui amène le projectile devant la culasse où le fait entrer une sorte de projecteur. Près de ces affûts sont des coupes verticales des projectiles en ser-

vice, y compris les obus éclairants inventés par le capitaine Nilus. L'arsenal d'artillerie de Saint-Pétersbourg expose un



La goélette "Terre-Neuve" et le bateau ambulancier.

affût de campagne, modèle 1895, munie d'une bêche de crosse imaginée par le général-lieutenant Engelhardt, qui a eu le premier l'idée d'employer du caoutchouc et des res-

sorts pour immobiliser les pièces pendant le tir. Du même savant officier est un affût pour mortier de campagne de 6 pouces ($0^{m}152$ 1/2), qui montre comment la Russie a résolu le problème des gros calibres pour l'artillerie de campagne... Mais, je n'en finirais pas tant il y a, dans cette exposition, de choses curieuses aux points de vue les plus divers.

— Techniques, toujours?

— Non pas, monsieur Verduret. Ainsi la manufacture d'armes de Toula, en exposant tous les types de fusils ayant existé en Russie, depuis le fusil à pierre jusqu'à l'arme portative actuelle, modèle 1891, qui est à répétition avec magasin de cinq cartouches, exhibe dans une vitrine des fusils aux superbes incrustations artistiques d'ivoire et de métal : ce sont les armes impériales, chaque empereur étant, en quelque sorte, le parrain d'un fusil ; on voit le vieux fusil à silex de Catherine II, ceux des tzars Nicolas Ier, Alexandre Ier, Alexandre II, Alexandre III. Ailleurs, c'est un lingot d'acier en creuset pour canon de fusil, coulé sans soufflure suivant le procédé spécial pratiqué à l'aciérie de Jjewsk. Plus loin, c'est un vieux canon du XIVe siècle encastré dans un tronc d'arbre ; un du XVIIe siècle *qui est rayé et se charge par la culasse*, une couleuvrine du même temps, de même type, dont la fermeture *à coin* montre que Krupp n'a fait que retrouver une idée en pratique deux siècles avant lui ; et des roues d'affût en bois *courbé*, système du général Fischer.

— Très curieux, tout cela!

— Dans ce Pavillon annexe sont représentés : le service cartographique et topographique, où l'on voit les plans mêmes levés au Pamir, en Chine et au Thibet, par le capitaine Kabarovky et le lieutenant Kozlow, au cours d'une des cent sept explorations faites par l'état-major russe, en Asie centrale ; et le service des écoles militaires, modèle d'habitation d'un corps de cadets, leurs travaux, les règlements, les programmes, etc. En résumé, le Tzar a voulu faire bien et complètement connaître au public français, *son* allié, l'état de la puissance militaire de la Russie. Son ministre de la guerre a fait publier, dans le but de faciliter cette étude à tous, un aperçu qui donne une idée générale de l'organisa-

tion de l'armée, de son recrutement, de son armement, de ses services administratifs, de son budget, etc. Cette haute franchise est un avis qui portera ses fruits. En sortant de la Section militaire russe, au Palais et dans l'annexe, les Français se sentent monter au cœur une vaillante chaleur confiante, et les étrangers demeurent songeurs. Seuls, les... insulaires turbulents sourient à leur provisoire invulnérabilité. Ah ! si nous avions la flotte nécessaire et la Russie celle de l'avenir, France et Russie, la main dans la main, imposeraient la paix sans arrière pensée à l'Europe... et au monde, par le seul respect de leur puissance unie !

— Quand l'aurons-nous, cette flotte, hélas ?

— Bientôt peut-être, car il me semble impossible que le pays et ses mandataires demeurent en contradiction d'opinions et d'idées. Nous sommes un peuple logique où les situations absurdes ne peuvent s'implanter... Oh ! pardon. Votre question me fait sortir de mon double rôle de soldat, voué au silence, et de cicerone. J'y rentre en vous invitant à gagner l'aile droite de ce Palais où s'abrite l'Hygiène, dont l'exposition constitue un immense hommage de l'humanité reconnaissante, un monument...

§ III

A LA GLOIRE DU GRAND PASTEUR

— Mesdames et messieurs, poursuit le guide titré, l'idée est belle qui a fait placer l'Œuvre de vie sous le toit même où s'affirment les terribles et perfectionnés engins de mort. Là les hécatombes farouches, ici la prolongation savante de l'existence humaine ; là les fatigues qui déciment les combattants et les hideux charniers qui engendrent les contagions; ici les découvertes merveilleuses qui rendent peu à peu l'homme réfractaire aux maux et aux épidémies auxquels il payait un effroyable tribut. Cette classe bienfaisante a été installée admirablement par les architectes mêmes du Palais, MM. Umbdenstock et Auburtin, sous la

présidence de l'éminent docteur Brouardel, doyen de la Faculté de Médecine. En quittant l'exposition militaire industrielle française et en nous dirigeant du côté Alma, nous traversons les filtres — pardon, car ils auraient, en ce cas, les pores un peu trop vastes pour notre sécurité — nous traversons entre les filtres les plus ingénieux, pour arriver dans une salle que voici et qui est vraiment charmante avec ses arcades, sa voûte ajourée, ses velums d'une teinte douce, ses logettes Louis XV, où sont enfermés des dioramas, et sa buvette... que mépriserait, certes, le Trinquefort de la vieille chanson si fine de nos pères, car on n'y sert que de l'eau. Nous sommes dans l'exposition des Eaux minérales, dont la décoration de sculpture ornemaniste si élégante est due à M. Langevin.

« De cette salle nous descendons l'escalier de la Rotonde, au pied duquel est la belle grille de fer forgé dont je vous ai parlé et nous voilà au rez-de-chaussée, où nous trouvons le Salon Pasteur, décoré par M. Gally, comme le reste du Palais. Au centre vous voyez le monument sculpté avec une idéale noblesse d'inspiration et de touche, une pureté de lignes et un charme inexprimable, par MM. Enderlin et Block, en l'honneur de l'illustre savant. « C'est la salle des Microbes, me disait M. Dobiecky, en me montrant ce beau salon, mais ne vous effrayez pas : MM. les docteurs Roux et Camette, de l'Institut Pasteur, les ont maintenus prisonniers dans des bocaux que la main ne peut approcher ». Les vitrines qui entourent le buste de l'inventeur de la méthode microbienne résument ses beaux travaux : *Dissymétrie moléculaire* (acides préparés par lui dans les flacons originaux avec étiquettes de sa main, et ce manuscrit est sa thèse de physique présentée à la Faculté des Sciences en 1847) ; *Fermentation* (ballon et microscope ayant servi au maître); *Générations spontanées* (ballon ayant servi aux expériences sur les matières organisées de l'atmosphère — nos insaisissables empoisonneuses — et ballon présenté à l'Académie des Sciences lors de la fameuse discussion sur ces générations spontanées); *Maladie des vins et de la bière ; Maladies des vers à soie ; Appareils de stérilisation ; Maladies virulentes* (choléra des poules, vaccination charbonneuse, vaccination contre le rouget des porcs); enfin

Etudes sur la rage, avec la spatule de platine dont se servait Pasteur pour ses inoculations. La statistique annexée nous dit que, sur 24,631 personnes mordues et traitées à l'Institut de 1886 à 1898, c'est-à-dire en treize années, 99 seulement sont mortes, ce qui équivaut à dire que, pendant cette période, ce Génie bienfaisant a sauvé de la plus horrible mort 99 1/2 °/ₒ des malades qui ont eu recours à sa méthode. Ce Salon Pasteur — qui sert de vestibule à l'exposition de l'Hygiène et où tous les ingénieurs et constructeurs d'appareils, tous les fabricants français de produits pouvant contribuer à l'amélioration de l'habitation ou au large bien-être de l'existence semblent offrir leurs efforts comme un hommage à l'illustre savant — est entouré, tel une escorte d'honneur, par les petits salons de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Suisse et du Ministère de l'Intérieur français; le Monde avec la France honorent respectueusemement la Science bienfaitrice dont la patrie morale ne connaît pas de frontières ! »

— Mais, remarque Verduret, cette partie du Palais des Armées consacrée à l'Hygiène, n'a donc pas, comme le reste, de rez-de-chaussée *bas?*

— Le rez-de-chaussée *haut,* ici, s'étend en effet jusqu'à la façade sur la Seine. Il forme ainsi, au-dessus de la berge, comme un vaste sous-sol qui est occupé par l'exposition du chauffage et de la ventilation, très intéressante pour tous, mais en particulier pour les propriétaires, monsieur Verduret. Nous allons y descendre, si vous le voulez bien, pour rembarquer dans notre gondole qui va nous faire faire un tour de Seine, de façon que je puisse vous présenter :





CHAPITRE VI

LES SERRES DE L'HORTICULTURE ET LE PALAIS DES CONGRÈS

Notre groupe expositionniste vient à peine de quitter le Palais des Armées et de l'Hygiène, que l'extraordinaire embarcation accourt toute seule se ranger au long du quai, à ses pieds.

— Bizarre tout de même ! fait Verduret, avec un sourire incrédule. Je ne vois pourtant pas à ce « Diable d'eau » le fameux œil de ces jonques de guerre que les doux Chinois ont si bien remplacées par des cuirassés modernes !

Il embarque, suivi aussitôt de ses compagnons, car Béchard commence à s'habituer, et la présence de l'officier de vaisseau le rassure. La forte et rapide embarcation s'élance à vive allure, franchissant le pont de l'Alma, dans la direction du pont des Invalides. Avant de l'atteindre. elle vire de bord, vient ranger la rive droite du fleuve à quelques mètres, et se met à descendre le courant avec une vitesse infinitésimale, beaucoup moindre certainement, que celle du courant lui-même.

— Nous voici, dit alors le baron de Pilbouët, devant le Pavillon de la Ville de Paris...

— Que nous avons visité, vous le savez bien, puisque c'est vous qui nous y avez conduits... pas très sagement !

— Et je vous y ai donné un guide qui n'a pas dû vous intéresser beaucoup.

— Oui, le gardien-catalogue.

— C'est un brave garçon que j'ai eu jadis à mon service, comme valet de chambre...

— Pardon! intervient Bèchard, il s'agit...

— De vous dire un mot des serres de l'horticulture et de l'arboriculture, devant lesquelles nous allons passer. Pour pouvoir vous en parler convenablement, j'avais demandé à M. Gautier, l'architecte, un rendez-vous qu'il n'a pu me donner en temps opportun...

— Ah ça! interrompt Verduret, vous saviez donc devoir nous les montrer, monsieur le baron? Savez-vous que vous, Bouscastrol, et même le vénérable centenaire, vous me faites l'effet d'une véritable bande, dont nous n'avons qu'à nous louer, certes, mais qu'il est étrange de voir s'occuper ainsi de nous dès notre arrivée! Je serais curieux de savoir enfin...

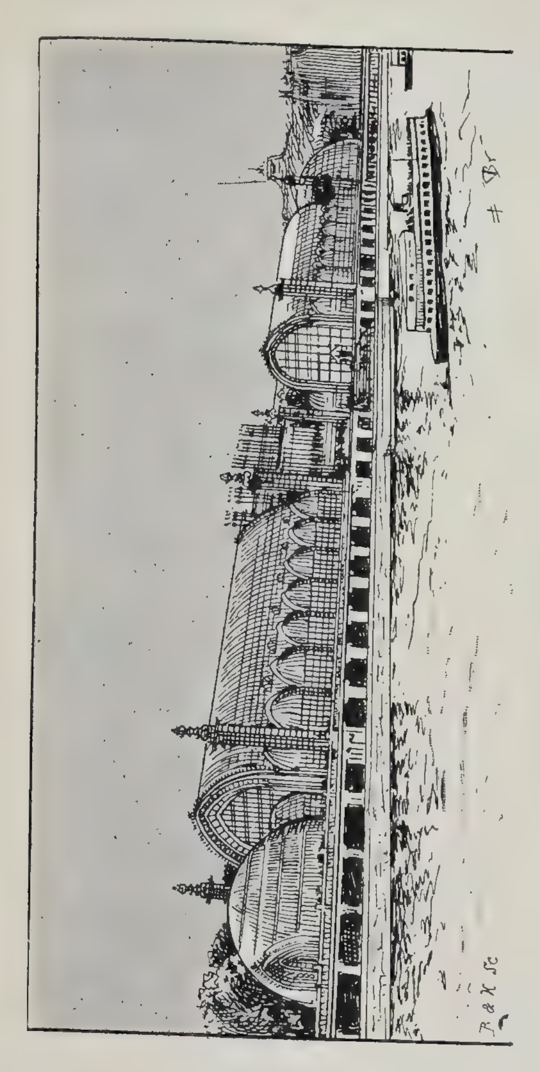
— Ce qu'il ne m'appartient pas de vous expliquer, monsieur Verduret. Daignez prendre patience: elle ne sera pas soumise maintenant à une longue épreuve — et, comme je n'en sais pas plus, sur ces serres, que le commun des mortels, permettez-moi de vous lire, en passant devant elles, le résumé descriptif du *Guide Conty* :

« Placé sur le bord de la Seine, le Palais de l'Horticulture et de l'Arboriculture se compose de trois grandes serres placées en triangle, et parallèles au cours de la Seine. Les deux premières, sur le bord de l'eau, sont absolument identiques. Formées toutes deux d'un bâtiment rectangulaire, terminé à l'extrémité par une autre serre de forme elliptique, elles mesurent chacune 83m45 de longueur totale, sur 28 mètres de largeur et 18 mètres de hauteur. Distantes l'une de l'autre de 70 mètres, elles laissent apercevoir la troisième grande serre rectangulaire, adossée aux clôtures de l'Exposition sur une longueur de 100 mètres avec une largeur de 12 mètres et 15 mètres de hauteur.

« La serre de gauche, en regardant la Seine, a été destinée à l'exposition des fleurs françaises; tandis que celle de droite contient les fleurs étrangères.

« Le grand bâtiment du fond a été construit pour les expositions de plans et jardins, les outils et le petit matériel de jardinage.

« Les trois serres sont séparées par une vaste terrasse aménagée en grand jardin français dont le séjour est particulièrement agréable. Des pelouses et des corbeilles de



Les serres de l'Horticulture et l'Aquarium.

fleurs ravissantes y ont été installées, permettant aux visiteurs de se promener jusqu'à la berge à laquelle on accède par un grand escalier de 30 mètres, au bas duquel un promenoir permet de longer le fleuve et de se reposer dans des pièces en sous-sol, dont la fraîcheur est exquise.

« Les deux premières serres comportent chacune une grande porte d'entrée. Les deux entrées se font vis-à-vis. Les serres sont construites en briques de verre qui ne permettent à la lumière d'arriver jusqu'aux fleurs qu'après avoir été tamisée.

« Tout le long des façades, des « windows » formant en saillie des demi-rotondes, permettant aux visiteurs de s'avancer en dehors des serres pour jouir du coup d'œil merveilleux qu'offrent la Seine et les Palais de la rive gauche.

« La serre du fond, décorée dans sa partie haute de motifs en treillages, surmontés de petits clochetons de fantaisie, complète admirablement l'ensemble des deux autres.

« L'architecte de cet ouvrage, M. Gautier, a été bien inspiré dans sa composition ; la place qui lui était imposée étant relativement restreinte augmentait les difficultés à vaincre.

« Ajoutons, pour terminer, que de chaque côté et au pied du grand escalier, des passages disposés en souterrains accèdent à l'Aquarium de Paris. »

Et, l'officier-cicerone, reprenant la parole :

— Cet aquarium d'eau de mer, montrant les fonds marins, leurs hôtes à nageoires et des manœuvres de scaphandriers à bord de navires coulés pour être entrés en collision, est une intéressante attraction, derrière laquelle, du pont des Invalides au pont de l'Alma, s'allonge la Rue de Paris où ce ne sont que spectacles fort joyeux : Cadets de Gascogne, Phono-Cinéma-Théâtre, Maison du Rire, Tableaux vivants, Jardin de la Chanson, Roulotte, Grand Guignol, Bonshommes Guillaume, Auteurs gais, Palais de la Danse et Manoir à l'envers. Un peu en retrait, sur l'avenue Montaigne, il y a à voir la belle exposition du grand sculpteur Rodin.

Puis, il ajoute :

— Quant au Palais de l'Économie sociale et des Congrès, cet imposant édifice, aux formes carrées et tout blanc que nous relevons, par l'avant, à la suite des serres, je puis vous en parler personnellement, ayant eu le plaisir de le visiter en compagnie du très distingué architecte qui en est l'auteur. Cet architecte est M. Charles-Frédéric Méwès, né à Strasbourg le 30 janvier 1858, et qui a opté pour la natio-

nalité française en 1872; il est donc deux fois Français. Bachelier ès sciences, il est entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1878 et a été logiste, avec le numéro deux, pour le concours du Grand Prix de Rome en 1885. Ses états de services artistiques marquent: diplômé par le Gouvernement en 1886; membre de la Société centrale des Architectes en 1892; architecte de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés français; grande médaille d'argent de la Société centrale d'Architecture privée en 1894; mention honorable au Salon de 1895; arbitre près le Tribunal de Commerce; quatrième prime au Concours d'ensemble pour l'Exposition de 1900; quatrième prime pour le Petit Palais des Champs-Elysées au concours suivant, primes qui lui ont valu d'être désigné pour la construction de ce Palais des Congrès. Officier d'académie et de l'Ordre de Saint-Jacques, il est architecte du Grand Hôtel et du Ritz Hôtel de la place Vendôme, à Paris, ainsi que du château de Rochefort, à Yvelines. Il a construit nombre d'hôtels particuliers, des châteaux, des villas, des banques, etc , etc. Inutile d'ajouter, après cette nomenclature, qu'il est artiste et praticien de premier ordre.

« Son Palais de l'Economie sociale et des Congrès, qui couvre une surface de 400 mètres carrés, est une œuvre éminemment... socialiste, non seulement dans son objet, mais dans sa conception et dans son exécution. Il se compose de deux parties bien distinctes: le rez-de-chaussée affecté à l'Economie sociale, et le premier étage, auquel on accède par deux escaliers monumentaux, réservé aux Congrès. »

— Qui sont en nombre respectable, je crois?

— A la fin de l'Exposition, cent vingt-sept congrès s'y seront réunis, dont les principaux sont ceux : de l'Agriculture, de l'Alpinisme, des Américanistes, d'Assistance publique et de Bienfaisance privée, de l'Automobilisme, d'Electricité, de l'Enseignement des langues vivantes, de l'Enseignement primaire, du secondaire, du supérieur, de la condition et des droits de la femme, du Matériel théâtral, de Médecine, de Physique, de la Propriété littéraire et artistique, des Voyageurs de commerce, etc., etc. Le directeur des Congrès est M. Jariel, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées... Mais je reviens au Palais. L'Economie sociale, au

rez-de-chaussée, forme un grand ensemble séparé par des cloisons et où se trouvent les sections françaises et étrangères, ainsi qu'un musée centennal. On peut étudier là les questions de l'apprentissage, de la protection de l'enfance ouvrière, des associations coopératives et syndicats professionnels, du règlement du travail, du développement intellectuel et moral des ouvriers, « enfin, me disait M. Méwès, du développement du socialisme et de ses bons effets ». La classe 106, qui n'a pu trouver normalement sa place dans cette partie du Palais, a dû aller édifier à Vincennes son petit village d'habitations ouvrières. Le premier étage comprend : une grande galerie des Pas-Perdus, ornée des bustes des plus célèbres économistes, longue de 100 mètres et large de 12m50, sur laquelle s'ouvre la grande salle des Congrès, avec tribune et orgues, pouvant contenir de 800 à 1,000 personnes. De chaque côté de cette salle principale se trouvent quatre salles de moindre importance : deux de 250 personnes et deux pouvant en grouper 150 environ. Puis viennent les salles de commissions et les petites pièces indispensables, lavabos, etc. « De la grande galerie qui, m'a dit M. Méwès, doit servir de salon de réception des souverains et personnages de marque à l'occasion des fêtes de nuit, la vue embrasse tout le merveilleux panorama de la Seine. »

— Vous ne nous dites rien du style architectural, monsieur le baron?

— J'y arrive, monsieur Verduret. L'artiste émérite qui a conçu ce Palais a adopté, pour l'extérieur, un style inspiré de l'époque Louis XVI..., qui fut la période du réveil de l'esprit de liberté, ainsi que celle du grand mouvement économiste.

— Oh! oh! du symbole socialiste!

— Je vous ai prévenu. Je continue. La sobriété et le calme de cette construction destinée à abriter des groupements si sérieux et un public d'études sont voulus. La façade sur la Seine est ornée de deux pylones, sur lesquels des figures dues au ciseau de l'habile statuaire M. Faivre, symbolisent la Science et la Renommée. Un puissant soubassement décoré d'attributs marins — et qui contient, entre parenthèses, un restaurant des plus fréquentés — vient

asseoir le bâtiment jusqu'au niveau de la Seine. M. Méwès estime que ce caractère d'austérité est indispensable à un grave édifice où s'agitent les importantes questions du travail et du bien-être des ouvriers. Et voyez où s'affirme l'idée socialiste de l'architecte, dont les collaborateurs sont MM. Bliault, inspecteur, Templier, sous-inspecteur, Aubrée, vérificateur, et William, dessinateur-conducteur du tas : l'exécution du Palais a été confiée *exclusivement* aux associations ouvrières : « Charpentiers de Paris », « Maçons de Paris », « Menuisiers de Paris », « Union des ouvriers serruriers », « Société coopérative des ouvriers parqueteurs », Association d'ouvriers peintres « Le Travail », « Association des ouvriers plombiers, couvreurs et zingueurs », « Société coopérative des sculpteurs, décorateurs et ornemanistes », dont M. Langevin est le directeur. Toutes ces sociétés ont, d'ailleurs, si bien rivalisé de zèle, que ce Palais, commencé le 1er février 1899, a été terminé fin décembre, le premier de toute l'Exposition... Et maintenant, mesdames et messieurs, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon plaisir et bon voyage.

— Comment, vous nous quittez ?

— Voyez, la gondole se rapproche déjà du quai pour m'y déposer.

— Nous ne vous reverrons plus ?

— Si, mais je ne crois pas que, à moins d'ordres contraires, ce soit comme cicerone, rôle pour moi terminé, à moins d'improbable imprévu.

— Mais... nous débarquons avec vous ?

— Non pas, s'il vous plaît : on vous attend au Trocadéro pour vous montrer un des grands « clous » de 1900, l'absolument superbe exposition des Colonies françaises...

— Et... qui donc nous attend ?

— Je vous avoue en toute sincérité que je l'ignore complètement. Je sais seulement qu'il m'est enjoint de débarquer ici et que vous serez accueillis en débarquant au pont d'Iéna.

— Ma parole, s'écrie en riant Verduret, nous sommes aux mains d'une véritable société secrète. Parbleu, je voudrais bien dire un mot à son chef mystérieux.

— Cela ne tardera pas, monsieur Verduret.

Et, galamment, l'officier de vaisseau de réserve s'incline devant Bertrande et Mme Flore, salue Verduret et Bèchard, et, l'embarcation arrivant près de la berge, saute légèrement à terre.

— Il nous laisse seuls dans ce bateau du diable ! s'écrie Bèchard alarmé. Jamais de la vie, par exemple ! Restez si vous voulez, moi, je m'en vais à pied.

Espoir aussitôt déçu. Le farinier n'a pas eu le temps de poser le pied sur le petit plat bord pour, de là, sauter sur la terre ferme, que la gondole s'est brusquement éloignée de la berge et se met à descendre le fleuve avec une vitesse vertigineuse.

Le prochain volume aura pour titre :

LES COLONIES FRANÇAISES

et comprendra :

1° Palais du Ministère des Colonies ;
2° Algérie, Tunisie, Cambodge, Indo-Chine, Guyane, Guadeloupe, Ile de la Réunion, Tonkin ;
3° Dioramas de l'Océanie, de Mayotte, de la côte Somalis, de Saint-Pierre-et-Miquelon ;
4° Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey, Ouest Africain, Soudan, Sénégal ;
5° Palais de la Colonisation, etc., etc.





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

XVI

LES COLONIES FRANÇAISES

EN VENTE :

I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques**	—	» 60
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60
VIII.	**Les Pavillons des Puissances étrangères**.	—	» 60
IX.	**Les Palais des Hôtes de la France**. . . .	—	» 60
X.	**La Rue des Puissances au Quai d'Orsay**.	—	» 60
XI.	**L'Avenue des Nations**	—	» 60
XII.	**Promenade au Quai d'Orsay**	—	» 60
XIII.	**Les moyens de locomotion à l'Exposition. Le Mexique**	—	» 60
XIV.	**Au Trocadéro**	—	» 60
XV.	**Les Grands Palais du bord de l'eau** . . .	—	» 60

G. DE WAILLY

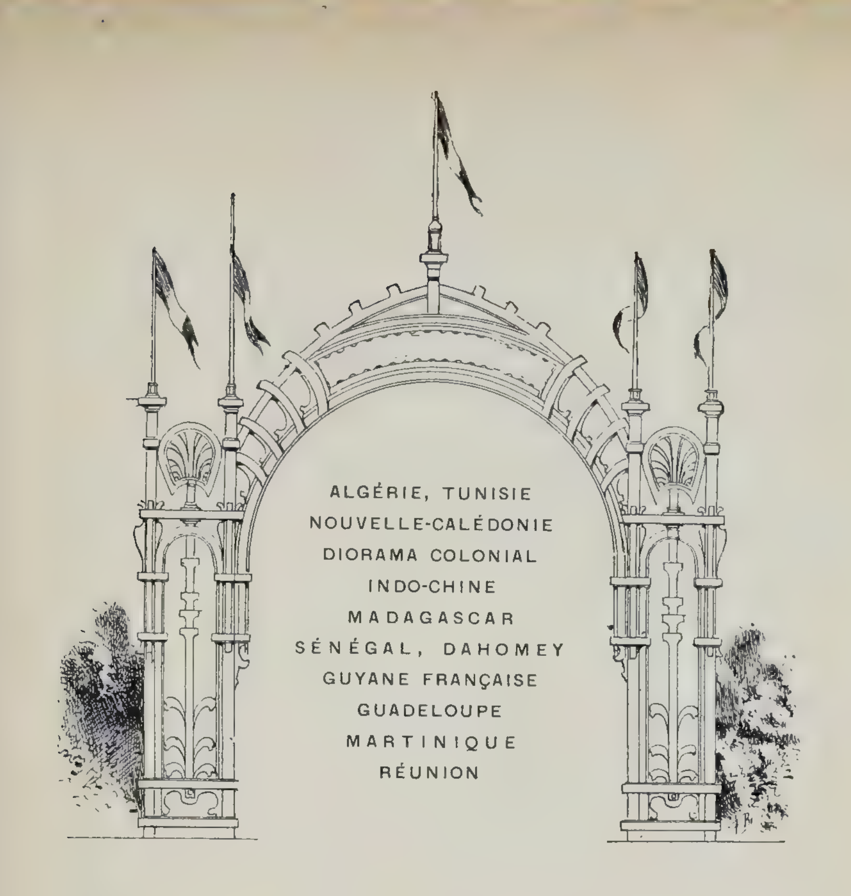
A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

XVI

LES COLONIES FRANÇAISES



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

NOTRE EMPIRE COLONIAL

§ Ier

UN CHEF TOUAREG

L'officier de vaisseau n'a pas fait quatre pas sur la berge, se dirigeant vers l'entrée du Palais des Congrès, que l'embarcation énigmatique, la gondole sans gondolier, s'élance à une allure endiablée, franchissant comme un trait l'arche du pont de l'Alma voisine de la rive droite du fleuve.

Avec un cri, Mme Flore se cramponne au bras de son époux, dont la tête de héron se dresse inquiète. Bertrande,

selon sa coutume, rit aux éclats, tandis que Verduret, souriant, tire prestement sa montre.

Nos navigateurs longent ainsi le « Vieux Paris », passent sous la passerelle des Armées de Terre et de Mer, glissent comme un météore à quelques mètres de l'estacade du Port de la Navigation de plaisance, et viennent stopper contre la berge avant de s'engager sous le pont d'Iéna. Et Verduret, débarquant tranquillement le dernier, constate :

— Une minute vingt-sept secondes de traversée. Cela s'appelle de la vitesse. Il est dommage que M. le baron de Pilbouët ait dû nous quitter : il nous aurait dit ce que cela représente, maritimement.

— Du vingt *nœuds* ou *milles* à l'heure, la distance parcourue étant d'environ 900 mètres; c'est simplement une vitesse de transatlantique et dont rougirait un torpilleur qui se respecte, mais qui n'en est pas moins anormale et défendue en Seine... Aussi votre bateau, Sidi, se hâte-t-il de s'éloigner dans la direction d'Auteuil.

La voix qui répond ainsi à la question du manufacturier retiré sort, à la fois voilée et gutturale, de dessous le turban de poil de chameau d'un Arabe immobile à quelques pas du point de débarquement de notre groupe provincial. Enveloppé dans un grand burnous blanc, le fils du Désert ne montre de sa noire figure guère plus que deux yeux vifs au regard fixe, le bas du visage disparaissant derrière un voile léger et opaque et le turban venant affleurer les sourcils. Verduret et ses compagnons le regardent avec curiosité, mais sans surprise. C'est d'un ton un peu narquois que le chef de la petite bande lui dit :

— Merci du renseignement, monsieur l'Arabe, renseignement qui, sans doute, ne sera pas le dernier, car, j'imagine que vous êtes ici à notre intention?

— Allah défend le mensonge. Mohammed Abdullah ben Mockarah, chef renommé au Grand Désert, a bien été envoyé par le vieux Maître blanc pour recevoir et guider les étrangers apportés par le fleuve.

— Allons donc, je savais bien. Vous êtes Algérien?... Marocain?...

— Touareg.

— Ah bah!... Vous parlez joliment bien le français?

— Ma tribu m'a envoyé, enfant, apprendre la science des Roumis au collège d'Alger.

— C'est donc cela! dit Verduret avec le finaud sourire d'un homme qui entend bien ne croire que ce qu'il lui plaît de ce qu'on lui raconte. Eh bien, seigneur Touareg, nous sommes à vos ordres.

— Que les blancs veuillent me suivre.

— Où cela?

— Au Palais du Ministère des Colonies, où Mohammed Abdullah ben Mockarah leur dira ce qu'ils doivent savoir pour visiter avec fruit l'exposition coloniale de la France, une des plus belles parties de l'Exposition de 1900 et, je crois pouvoir dire, la mieux comprise et la plus excellemment organisée.

Le Touareg, immobile jusqu'alors, tourne majestueusement sur les talons de bottes à tige rouge assez peu sahariennes et, à larges pas rythmés, se dirige vers les bassins du Trocadéro. Sans s'inquiéter des objurgations haletantes de Mme Bèchard qui, remorquée par le farinier, s'essouffle à le suivre, il continue à gravir la pente raide, prenant à gauche des bassins, et atteint enfin.

§ II

LE PALAIS DU MINISTÈRE DES COLONIES

Il en gravit les marches, traverse la terrasse où s'élève le plâtre du monument de Barrias consacré au glorieux souvenir des soldats morts en opérant la conquête de Madagascar et, pénétrant dans une salle, s'installe dans un fauteuil qu'il a poussé devant une banquette où, du geste, il invite nos deux couples à s'asseoir. Sur cette banquette, s'effondre avec une satisfaction non déguisée Mme Flore, qui s'écrie :

— Ouf! il était temps!... Je suis quasiment en fondue!

Le fait est que la très rondelette dame est obligée d'emprunter à son mari un mouchoir de rechange pour achever

de s'éponger. Le Touareg, avec le flegme des Orientaux, laisse à Mme Bêchard le temps de se remettre, puis, d'une voix calme, un peu rauque, il commence :

— Sidi, par la Barbe du Prophète, je jure que je n'ai jamais pénétré dans ce Palais officiel des Colonies sans un profond sentiment de respect pour le génie puissant de la France et d'admiration intense pour les hommes de ce grand pays qui ont su, avec tant de clarté lumineuse, et de goût artiste, rendre palpable pour tous l'empire extérieur des Français, et créer le merveilleux champ d'initiation coloniale qu'est cette captivante exposition des Colonies et des pays de protectorat du Trocadéro. Cette exposition, qui est un modèle et à laquelle le public fait un succès exceptionnel, aussi légitime que mérité, est l'œuvre de M. Jules-Charles Roux, ancien député, administrateur de la Banque de France, du Canal de Suez, etc., Président de la Société de Géographie, Délégué des Ministères des Affaires Etrangères et des Colonies à l'Exposition de 1900, une des plus hautes compétences qui soit sur toutes les questions coloniales, commerciales et économiques. Esprit très net, sachant grouper le plus complexe ensemble dans un maître coup d'œil qui ne néglige aucun détail, volonté courtoisement ferme, constance qui triomphe de toutes les difficultés et énergie qui brise les obstacles, il est un de ceux dont la France tient en réserve la rare valeur et l'expérience pour l'avenir de son beau domaine exotique. Nul n'était plus apte que lui à succéder à M. Dislère à la tête de l'organi-



M. CHARLES ROUX.

sation si délicate de l'Exposition des Colonies. M. Dislère avait préparé le terrain, réuni les éléments sur et avec lesquels M. Charles Roux a, de toutes pièces, créé son œuvre, œuvre qui tient toute dans ce laconique, complet et limpide programme :

« *Vulgarisation pratique, utilitaire et pittoresque des Colonies françaises.* » L'éminent et éclairé spécialiste est parti de cette constatation, hélas! indéniable, qu'en France, sauf un groupe — chaque jour plus nombreux, il est vrai — d'esprits ouverts et studieux, la masse et même une certaine élite, ignorent les colonies... comme, du reste, le *fond* de ce qui existe hors des frontières. L'humeur casanière — partant anticoloniale de fait — que l'on reproche au Français cadre trop mal avec son tempérament audacieux et son goût des grandes aventures pour n'être pas superficielle.

« Elle provient de son sérieux fonds de bon sens. Il ne répugne nullement à aller faire fortune sous d'autres cieux, mais il veut savoir préalablement ce qu'il fait, où il va et quelles sont ses chances de réussite. Or, comme il ignore autrement que de nom — et encore! — ses possessions d'outre-mer, il reste prudemment au grand foyer de la Métropole ; il n'est anticolonial que par ignorance. Eh bien, c'est cette ignorance que M. Charles Roux a voulu faire cesser autant que possible en profitant, pour cela, de l'excellent instrument de vulgarisation qu'est une Exposition universelle. Il a organisé son exhibition spéciale dans le but, si bien atteint, qu'aucun visiteur consciencieux ne la puisse quitter sans posséder une notion exacte et détaillée, non pas seulement des réalités géographiques du domaine colonial français, mais de sa valeur productrice, industrielle, commerciale, *pratique* dans le présent et dans l'avenir. Pour parfaire son but vulgarisateur, M. Charles Roux s'est bien gardé de négliger le côté pittoresque : l'ethnographie, les vues *vivantes* de pays occupent une place importante dans son organisation si savante, car il n'est tel, pour compléter et fixer l'instruction du public, que de savoir parler éloquemment à ses yeux, en même temps que l'on éclaire son intelligence. »

— Comment, s'étonne Verduret en ouvrant de grands

yeux, c'est M. Charles Roux qui a organisé toute cette moitié du Trocadéro? C'est fantastique !

— Non, M. Charles Roux a été l'âme, la direction et le contrôle, à la fois, de cette immense installation dont les détails incombaient aux Commissaires spéciaux de chaque colonie, disposant et travaillant toujours guidés par l'*Idée* du Délégué des ministères. Et même cette tâche de direction et de dispositions d'ensemble, si complexe, eût dépassé les forces matérielles d'une seule tête, si actif que soit le cerveau de M. Charles Roux. Aussi a-t-il eu un collaborateur précieux, un collaborateur d'aptitudes, de savoir et de capacité hors ligne, en la personne du Directeur adjoint au Délégué, M. Marcel Saint-Germain, sénateur d'Oran. Un des plus jeunes membres de la Chambre Haute, il a cet accueil franc, cette simplicité spirituelle et primesautière qui conviennent si bien aux supériorités. Venu à Oran en 1884, officier ministériel, sa valeur aussitôt remarquée ne devait pas tarder à le faire sortir du rang. Adjoint au maire, il n'attendit pas longtemps dans cette fonction municipale la faveur du suffrage universel qui l'envoya représenter la province algérienne à la Chambre des Députés. Ce capricieux souverain qui aime à jouer avec ses idoles, sans égards pour les services rendus, ayant eu une velléité d'infidélité à l'endroit du mandataire dont Oran était justement fier, le suffrage restreint vengea bien vite M. Saint-Germain en l'envoyant siéger au Luxembourg. Il est membre du Conseil général du département africain, où il a pour collègue M. Etienne, député actuel d'Oran, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Colonies avant qu'elles ne fussent devenues un ministère.

« M. Charles Roux et son éminent collaborateur ont trouvé en MM. Yvan Broussais, sous-directeur, Victor Maurel, secrétaire général de leur administration, et Frédéric Basset, chef de cabinet du délégué, des aides aussi experts que dévoués.

« Jetons maintenant un coup d'œil sur ce Palais du Ministère des Colonies dont M. Charles Roux a voulu faire la « *synthèse* » de son exposition coloniale. Par Allah ! mes meilleures heures d'ami ardent de la puissance française, je puis dire que je les ai passées ici, dans ce Pavillon de

sérieuse élégance que ses belles lignes architecturales font paraître vaste comme un palais; sous cette coupole d'entrée où le maître peintre Cormon a représenté les quatre parties du monde colonial : l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie; dans ces belles galeries où, sous le plafond dû au pinceau du même grand artiste, se dressent, en hommage reconnaissant, les statues de ces hommes qui donnèrent, en ce dernier quart de siècle, leur labeur — et combien leur vie — à l'œuvre de la « plus grande France », les Jules Ferry, les Courbet, les Garnier, les Lavigerie et toute la pléiade des héros de l'expansion coloniale; dans ces deux vastes salles et les quatre autres plus petites où, parmi les visiteurs recueillis, j'ai appris à juger l'ensemble du superbe effort de la France, à apprécier, par leurs travaux, la haute valeur des enfants de la vieille Gaule parcourant l'univers, les trois couleurs nationales à la main, pour partir au loin — persuadant autant que combattant — la généreuse et clémente civilisation d'un peuple libre, bon et juste. C'est dans ce pavillon, Sidi, que sont en effet, clairement, offerts à l'instruction de tous, tous les documents qui disent l'œuvre de la colonisation française, au point de vue historique et à celui des résultats acquis. Incomparable bibliothèque coloniale, publications géographiques officielles, travaux des officiers en colonne, des ingénieurs et des hardis pionniers de la pénétration émancipatrice, statistiques de toutes sortes, tout est ici réuni pour que le public studieux puisse se rendre compte de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire encore. Et quelles leçons d'ordre supérieur on trouve à chaque pas, si l'on sait regarder! Voyez cette immense carte du réseau télégraphique sous-marin supprimant la distance pour la pensée et les décisions entraînant l'action : les câbles de chaque nation y sont indiqués par une couleur spéciale. Ce tableau ne crie-t-il pas à tous les Français qui le contemplent, que les représentants de la nation n'ont pas compris qu'un empire colonial français IMPOSE, *sous peine de presque le livrer d'avance* à l'ennemi éventuel, un réseau de communications télégraphiques complet exclusivement français! Voilà la première œuvre à faire sans délai, la lacune à combler sur l'heure, et chaque jour que fait perdre la politique pour entre-

prendre ce travail d'urgence effroyable, est un crime envers le pays ». Tenez, Sidi, voici une place spéciale réservée aux travaux de la mission Marchand, qui évoque immédiatement le souvenir de Fachoda. Eh bien, deux choses, nous ont conduit à éviter à tout prix — et quel prix ! — une lutte contre Albion ; l'abandon de nos colonies elles-mêmes par le fait de l'impossibilité de communiquer avec elles et d'être renseigné sur les opérations navales de l'adversaire, et le manque de points d'appui suffisamment défendus et outillés pour notre flotte.

« Dans ce pavillon, on ne sait vraiment où ne pas s'intéresser puissamment. Ici sont les documents montrant les beaux résultats obtenus sur le Niger, au Soudan, au Sahara, en Guinée, au Congo ; là, ce sont ceux de la mission Pavie, en Indo-Chine, des lieutenants de vaisseau Simon et Mazeraud sur le Mé-Kong, de la mission d'étude du chemin de fer de pénétration du Tonkin au Yun-Nam, les superbes levés géographiques de Madagascar dus à l'initiative du général Gallieni, etc., qui éclatent aux regards... Et puis le grand atlas colonial, les tableaux statistiques avec graphiques, etc.

« Trois salles ont été réservées à « l'office colonial », innovation administrative du plus haut intérêt pour faciliter la colonisation. Ce sont : un salon de réception-bibliothèque où 8,000 volumes et toutes les publications ayant trait aux colonies sont à consulter ; un bureau où des fonctionnaires donnent tous les renseignements commerciaux et de toute autre nature que l'on peut désirer, salle dont des peintures murales indiquent les gisements houilliers, les concessions agricoles occupées et libres ; une salle contenant des échantillons de tous les principaux produits coloniaux... Et, semées de toutes parts parmi toutes ces choses graves, des œuvres d'art qui font de ce palais d'étude un séjour charmant... »

— Comme synthèse, il faut avouer que voilà une merveilleuse synthèse !

— Pourtant, M. Charles Roux l'eût trouvée ainsi encore incomplète. Il a voulu qu'aux échantillons des produits vinssent s'ajouter ceux de la flore coloniale, afin que le public ne puisse dire que quoi que se soit ayant trait aux colo-

niès ait été enlevé à sa possibilité d'instruction complète. Il a chargé M. Dybowski, directeur du Jardin d'Essai des Cultures Coloniales, à Vincennes, d'installer dans les serres qui font suite à la galerie une exposition de plantes exotiques qui est une simple merveille...

« Et maintenant que je vous ai indiqué l'*Idée*, décrit le Palais synthèse, nous allons — sommairement, hélas ! car les limites d'une conférence sont restreintes — voir pour chaque colonie le résultat (parfait, je vous le dis d'avance) qu'a donné l'application scrupuleuse du programme pratique, utilitaire et pittoresque de M. Charles Roux. Avec votre permission, Sidi, je commence par...





CHAPITRE II

L'ALGÉRIE ET LA TUNISIE

Et, s'adressant avec une imperturbable solennité et une déférence marquée à l'oncle de Bertrande, le noble Africain, de sa voix gutturale et monotone, poursuivit, scandant les mots :

— Sidi, il vous semble peut-être que, entrant dans le détail des nombreuses colonies françaises, je devrais commencer par cette splendide Algérie, si enviée à la France, et qui occupe, dans cette exposition du Trocadéro, la place d'honneur au premier plan. Je m'abstiendrai cependant de vous en entretenir.

— Bah !... Pourquoi ?

— Pour deux raisons : la première est que ce serait vous faire injure que de prétendre vous apprendre ce qu'est cette vaste extension du territoire métropolitain par delà le grand lac méditerranéen. Rien de ce qui concerne l'ancienne Numidie des Romains ne peut être ignoré de ses maîtres modernes, alors que chaque année les cheiks de la capitale en élaborent longuement la gestion à la tribune du grand conseil tumultueux des cadis réunis dans le temple grec auquel conduit l'allée de pierre du pont de la Concorde. La seconde raison est qu'en réalité l'Algérie a depuis longtemps cessé d'être une colonie, au sens complet du mot, pour devenir partie intégrante du territoire de la Métropole. Alger, Oran,

Constantine, sont des départements français beaucoup mieux connus du grand public que nombre de départements de la France continentale européenne, et ils sont si peu terres coloniales qu'ils relèvent du Ministère de l'Intérieur et non de celui des Colonies. Le représentant du Gouvernement n'est pas un gouverneur colonial, mais provincial, une sorte de préfet supérieur, comme il y en aurait de ce côté de la Méditerranée si la centralisation administrative de la France avait laissé subsister la division en provinces en y ajoutant le sectionnement en départements. Vous visiterez donc l'exposition algérienne comme vous le feriez de celles de la Picardie, de la Guyenne, du Béarn ou de la Savoie... si elles existaient sous cette forme.

« C'est en évoquant les souvenirs historiques de cette belle partie du Nord-Africain — Numidie occidentale au temps de la République Romaine, Mauritanie Césarienne et Mauritanie Sitifienne sous la domination des empereurs de Rome, Royaume des Vandales au IVe siècle de l'ère chrétienne, Mahgreb de l'immense empire des Arabes au temps où Charlemagne groupait la France, la Germanie et l'Italie sous son sceptre puissant, Etat des Almoravides au XIe siècle, centre du Royaume des Maures à l'époque des croisades, Royaume de Tlemcen au temps du moyen âge européen, Régence barbaresque au XVIe siècle (où Charles-Quiut fut défait par Barberousse et les éléments conjurés), jusqu'à ce que la France moderne ait, en 1830, commencé la conquête qui a transformé en province française le somptueux repaire des terribles pirates qui furent si longtemps les maîtres de la Méditerranée — qu'il faut gravir les marches de l'escalier monumental du Palais officiel de l'Algérie. C'est aussi, sous peine d'être ingrats envers vos héros, en évoquant les fières figures des soldats fameux auxquels les races guerrières peuplant les villes et les douars ont pu rendre les armes sans honte ni sans déchéance dans leur propre estime, qu'il faut pénétrer ici. Les vaincus de vaillants génies tels que les Clauzel, les Bugeaud, Valée, Bedeau, Lamoricière, Mac-Mahon, Canrobert, Changarnier, d'Aumale, etc., conservaient le droit de se dire des guerriers par tous autres invincibles et de devenir les frères d'armes de leurs intrépides et généreux vainqueurs.

« Si les chefs qui ont guerroyé pendant la longue période de conquête vivaient — S. A. R. le duc d'Aumale a fermé la marche funèbre de ces immortels vers la tombe — la vue du Palais officiel de l'Algérie raviverait leurs glorieux souvenirs d'Algériens. C'est la mosquée du sultan Bacha qu'ils



Le Pavillon d'Algérie.

retrouveraient dans le minaret orné de faïences qui s'élève à la droite de l'escalier monumental; c'est de la mosquée de la Pêcherie que leur parlerait la grande coupole centrale; ils se souviendraient avoir vu, rue de l'Etat-Major, à Alger, l'auvent qui termine le côté opposé de l'édifice; surtout, ils retrouveraient une intéressante partie de la Mosquée d'Abd-el-Kader, à Mascara, dans la jolie salle voûtée où sont exposés, dans un décor de tableaux représentant des scènes agricoles indigènes, les produits du sol algérien. Le reste du Palais, dû à l'art savant de l'habile architecte, M. Albert Ballu, est de fantaisie en même temps que du plus pur style mauresque.

« C'est bien toute l'Algérie *française* qui se détaille dans



LE PALAIS ALGÉRIEN.

ce Palais, avec juste ce qu'il faut d'arabe pour indiquer le cadre africain dans lequel se meut la vie européenne élargie et calmée par le contact de la vie orientale et musulmane. La grande cour mauresque du sous-sol, couvrant 124 mètres carrés et qui est une reproduction d'une salle de l'ancien Musée d'Alger, montre l'Algérie antique, il est vrai, avec ses ruines de Timgad, de Tébessa, de Tlemcem, ses statues des musées de Cherchel et d'Alger, mais, aussitôt, une galerie contiguë expose les vins de nos crus transméditerranéens. Au premier étage, les mines, travaux publics, enseignement, salles de la presse, de l'hivernage sous ce délicieux climat, des eaux thermales, des forêts, des Beaux-Arts, des Tabacs, de l'exploitation agricole, disent bien vite à quel point l'européenisation a fait son œuvre, et, sur le grand plan en relief de 6 mètres sur 4, incurvé selon la sphéricité de la terre, on voit combien on doit, quittant le Tell, s'enfoncer dans le Sud, pour trouver, par delà les monts et aux confins du désert, cette vie arabe que plus d'un touriste s'imaginait rencontrer presque en descendant du paquebot.

« Pour compléter l'exacte sensation d'Algérie moderne que donne le Palais officiel si savamment réussi par M. Ballu, il est intéressant de faire une visite au Pavillon parallèle des attractions algériennes, construit par le même éminent architecte. Ce Pavillon a donné asile à certaines exhibitions un peu bien foraines ; mais, laissant celles-ci de côté, il en reste trois qui sont de premier ordre : le *Stéréorama* qui, très ingénieusement, donne l'illusion parfaite d'un pittoresque voyage au long des côtes d'Algérie de Bône à Oran, en passant par le superbe golfe de Bougie et la rade d'Alger et par tous les effets de lumière compris entre l'aurore et le crépuscule sur ces bords où la lumière infante des féeries ; le *Diorama* de MM. Noiret et Galand qui emmène le visiteur émerveillé dans l'intérieur, au col de Sfa avec Biskra au lointain, au désert non loin de Sidi-Boum-Eddhim, au ravin de Constantine témoin de tant d'actes d'héroïsmes, aux gorges imposantes du Rummel, en un coin sauvage du Djurjura, enfin à Alger même ; la *Rue d'Alger*, qui est une reproduction fidèle d'une des voies tortueuses, restées bien arabes, de la Casbah, avec ses échopes de marchands et

ses maisons à moucharabies. Quiconque a su bien voir le Palais officiel et le Pavillon des attractions, ne forme plus qu'un vœu...

— C'est d'aller s'assurer *de visu* de l'exactitude de ces diverses reproductions.

— Oui, Sidi. Et quiconque a une fois goûté de l'Algérie y revient et y entraîne plus d'un touriste qui deviendra un Algérien, pour son plus grand bonheur et pour le plus grand bien de la France d'Afrique, qui regrette que ses beautés et ses avantages attirent tant de Latins des deux presqu'îles méditerranéennes et relativement si peu de fils de la grande patrie!... Mais, je ne veux pas m'étendre davantage sur cette province française, je vous en ai dit les raisons. Je passe à a Tunisie voisine.

— Un moment, s'écrie Bêchard. Je vous ferai observer...

Le Touareg, sans faire un geste, mais en grossissant la voix et lui donnant un ton d'autorité absolue, interrompt le farinier interloqué.

— Et moi, je vous ferai observer que, si j'ai été instruit par les Roumis et suis un patriote français beaucoup plus Français et patriote que trop de Français de France, je n'en ai pas moins gardé toujours — et repris plus profondément que jamais en rejoignant ma tribu — les sentiments de respect hiérarchique qui sont, avec le respect d'Allah, la force d'un peuple et qui s'est perdu dans la grande France, sauf dans l'armée. Or, au désert, quand un cheick parle, de même que quand un vieillard raconte la sagesse, on se tait et on écoute. Je sais que dans vos assemblées de cadis il est devenu d'usage de couper d'irrévérencieuses interruptions les discours de vos cheicks et des autres cadis, surtout si leurs paroles sont empreintes de la sagesse inspirée par Allah. Comme ces perfectionnements n'ont pas franchi les immenses vagues d'alfa pour gagner les oasis, îles du Sahara, je m'en tiens à nos coutumes du Désert et je vous prie, Sidi broyeur de couscous, d'attendre pour parler que j'aie volontairement cessé de le faire : sinon, je quitterai la place pour aller chercher la dignité et la déférence parmi mes Touaregs, chevaliers des sables sans limites! Je poursuis donc.

— L'année 1881 où, par le traité du Bardo (négocié, après une facile campagne, par le général Bréard), le bey Sidi-

Essadok reconnut le protectorat bienfaisant de la France et la souveraineté sur la régence de Tunis, doit être marquée d'une boule blanche. Grâce à Jules Ferry, qui paya de l'impopularité le haut mérite d'avoir su prendre la tête du grand mouvement colonial vers lequel toute l'Europe allait faire dériver ses forces immobilisées dans la paix formidablement



Le Pavillon des Attractions algériennes.

armée, la patrie française, qui a recueilli l'héritage de l'ancienne Rome comme centre moral de la race latine, montrait avec quelle vigueur elle s'était relevée d'un récent désastre. La prise en suzeraineté de l'ancien empire de Carthage, auquel une sage administration a su rendre déjà presque toute son antique prospérité, est mieux qu'un coup de maître ; c'était pour la France reprendre le cours de son histoire, un moment suspendu, et atténuer un peu la pusilla-

nimité coupable qui avait laissé Albion tendre seule vers l'Egypte, dont Bonaparte avait été le « Sultan Juste », une main... qui s'est vite refermée. La France, depuis un siècle, remplit la mission, préservatrice pour le monde chrétien autant que de bienfait humain, de pénétrer de plus en plus le monde musulman du prestige de ses armes, de sa civilisation et de sa justice. Grâce à elle, le fanatisme de l'Islam a fait place, en l'intense foyer religieux africain, à un *modus vivendi* entre l'Evangile et le Coran, qui deviendra, avec l'extension de son action, un consentement pacifique à la juxtaposition des cultes sur le sol de l'ancien royaume des Maures. L'œuvre commencée par Bonaparte aux Pyramides (où notre influence, souvenir séculaire, n'a pu être entièrement supplantée) s'est poursuivie en Algérie, en Tunisie, au Soudan, et pénètre le Sahara.

« La Tunisie, où le Coran avait détruit les antiques et brillantes civilisations carthaginoise, romaine et byzantine, est un beau et salubre pays offrant, comme l'Algérie sa voisine, des plaines au nord, de hauts plateaux montagneux au centre, la zone des sables au sud. Au nord, à l'est et au centre, le climat, tempéré par les brises marines ou les altitudes, est très supportable, même en été, et les hivers y sont d'une grande douceur. La flore en est merveilleuse : les orangers, les oliviers, la vigne y viennent abondamment, et le palmier-dattier triomphe dans la région voisine du désert. Le sous-sol est riche en gisements de phosphates, en mines de plomb, en carrières de marbres renommés. La faune offre aux chasseurs la perdrix, la gazelle, le lièvre, et, pour les vaillants nemrods, le sanglier, le chacal, etc. On compte actuellement 20,000 colons français, nombre qui a été et ira croissant d'année en année. Dans les *souks* ou marchés, fréquentent les corporations indigènes : cordonniers, tisseurs, tailleurs, brodeurs, bijoutiers, chaudronniers, potiers, etc. Je n'ai pas besoin de vous parler des tapis, qui sont appréciés dans l'Europe entière, et des essences précieuses.

« Ce si florissant protectorat, dont le budget s'élève à 24 millions sans rien coûter à la Métropole, et qui possède quatre grands beaux ports : Tunis, Sousse, Sfax et Bizerte — ce dernier port militaire de premier ordre et un solide

point d'appui pour notre armée navale lorsque ses travaux de défense seront enfin terminés — est relié à l'Algérie par le chemin de fer. Il est un des plus beaux fleurons de la couronne de l'empire colonial des Roumis de France, et a toujours été excellemment administré par les résidents généraux qui gouvernent au nom de la République, sous l'autorité nominale du bey. Le résident général actuel est, depuis 1895, M. Millet, ministre plénipotentiaire de 1re classe, ancien chef de cabinet de M. Barthélemy-Saint-Hilaire, puis ministre de France à Stockholm. C'est un gouverneur heureux dans un heureux pays, où la vie est large et où le travail intelligent assure l'aisance en attendant la fortune.

« La Tunisie méritait une place d'honneur dans cette exposition coloniale du Trocadéro. Elle l'a, et cette place est superbement remplie, grâce à l'habile organisation dont l'honneur revient à M. le Commissaire, docteur Loir, aidé de collaborateurs tels que : M. Roger Martin, inspecteur de l'exposition des Colonies françaises en 1889, Commissaire adjoint; M. Hugon, directeur de l'Agriculture et du Commerce, qui a centralisé les divers services confiés à : MM. Machuel, directeur général de l'Enseignement public; Buisson, directeur du collège Alaoui (Ecole normale de Tunis); Pavillier, directeur des Travaux publics; Gaucklet et Ladoux, directeur et inspecteur des Arts et Antiquités; Roy, secrétaire général du Gouvernement tunisien; Jacques, directeur de l'Office postal, et Ducrocquet, directeur des Finances.

« A tout seigneur, tout honneur : un mot spécial est dû à M. le Dr Loir, Commissaire du Gouvernement tunisien à l'Exposition de 1900, qui est tout simplement le neveu de l'illustre Pasteur, cet autre « Grand Français ». Né à Lyon, en 1862, le Dr Loir a été successivement préparateur de chimie à la Faculté des sciences de sa ville natale, dont son père était le doyen, puis, à partir de 1882, préparateur de son oncle Pasteur lui-même. En 1886, il est chargé de l'installation de l'Institut Pasteur de Saint-Pétersbourg et fait, deux ans après, partie de la mission envoyée en Australie pour procéder à la destruction des lapins... que les squatters préférèrent conserver pour les exporter en Europe dans les frigorifiques, ce qui leur procure de gros béné-

fices. M. Loir sut tirer parti de sa présence à Sydney pour y créer un Institut Pasteur qu'il dirigea pendant quatre ans. Il quitta, en 1893, l'Australie, y laissant la marque bienfaisante de la supériorité de la science française et vint fonder un Institut semblable à Tunis. Il installa successivement dans le Protectorat un Institut rabique, un centre vaccinogène où l'on produit le vaccin pour combattre le fléau de la variole, enfin un Institut antidiphtérique, tandis que, dans son laboratoire, il étudiait les améliorations à apporter à la vinification dans ce pays où la vigne est un des grands agents de fortune pour les Européens. La Tunisie savante marqua au Dr Loir sa reconnaissance pour tant de belles œuvres accomplies au prix des plus laborieux efforts en l'appelant, en 1896, à la présidence de l'« Institut de Carthage », docte association tunisienne des Lettres, des Sciences et des Arts. C'est en cette qualité qu'il réalisa son projet de la réception que fit la Tunisie à l'Association français pour l'avancement des sciences, lors du Congrès de Carthage. Or, le président de ce Congrès était M. Dislère, prédécesseur de M. Charles Roux dans le poste de Délégué des Colonies à l'Exposition de 1900. C'est lui qui, frappé de la supérieure organisation de l'Exposition industrielle qu'avait organisée, pour cette circonstance, l'Institut de Carthage, demanda à Son Altesse le Bey, sur la proposition de M. Millet, Résident général, de lui donner le Dr Loir comme son collaborateur, en ce qui concerne la Tunisie, pour la grande Fête de la fin du siècle. Du reste, les électeurs français du Protectorat avaient déjà, en quelque sorte, pris les devants en envoyant le jeune et si actif savant siéger à la Conférence consultative de Tunisie. Voilà l'homme. Voyons l'œuvre maintenant.

« Le Palais d'exposition de la Tunisie, qui couvre une surface de 5,000 mètres carrés, est un ensemble harmonieux de reconstitutions habiles et de pur style arabe des plus curieux édifices de la Régence. C'est M. Saladin, l'éminent architecte orientaliste, déjà chargé de loger la Tunisie en 1889, qui, avec un goût savant où la fidélité scrupuleuse le dispute au pittoresque, a réuni en un tout, qui est une petite ville arabe en miniature, la Mosquée de *Sidi-Mahrez*, à Tunis; la Mosquée du *Barbier du Prophète*,

à Kerouan; une *porte* de Monastri, avec ses inscriptions anciennes; une curieuse petite *maison* de Sidi-Bou-Saïd cueillie sur la côte, près de Bizerte; le pavillon de la *Manouba*, situé à Tunis, près du Bardo, et qu'entoure un jardin; le *minaret* de Sfax, enfin, dont l'élégance élancée domine le composite édifice.



La Section Tunisienne. — Plan général.

« C'est bien, selon la pensée directrice de M. Charles Roux, toute la Tunisie qui vit dans ce décor excellemment tunisien. La Mosquée de Sidi-Mahrez partage ses 12,000 mètres de superficie entre les expositions des administrations d'état: agriculture et commerce, enseignement public, travaux publics et mines, direction des antiquités et des arts, dont les fouilles font si superbement revivre le lointain passé punique. Les exposants particuliers si nombreux montrent, dans le reste du Palais, quel beau développement a pris l'industrie dans la Régence depuis qu'y commandent ces

Français qui s'en vont répétant naïvement, parce que les étrangers le disent, qu'ils ne sont pas *colonisateurs*... alors qu'à chaque pas l'Histoire s'inscrit en faux contre cet auto-dénigrement qui éloigne trop d'intelligences et de capitaux des entreprises coloniales où ils trouveraient tant de succès... Et l'étranger de sourire en occupant la place laissée vacante. Comment cette patrie de la pensée, de la logique, du travail, des grands élans de justice et de générosité, cette France qui a moralement colonisé l'Europe continentale en la pénétrant de son esprit, se trouverait-elle faire moins bonne figure que d'autres nations beaucoup moins sympathiques vis-à-vis des races de civilisation inférieure ou de culture moins avancée? On disait jadis, de qui entreprenait une œuvre considérée comme impossible, qu'il « voulait marier le Grand Turc avec la République de Venise » ; la France a fait plus fort : elle a marié le croissant de l'Islam à ses trois couleurs chrétiennes catholiques, et de cette union naissent chaque jour de nouveaux fruits.

— Et... l'Exposition tunisienne? objecte timidement Bêchard.

Le Touareg lance au farinier un regard sévère et poursuit :

— La partie la plus pittoresque de l'exhibition de la moderne Carthage française est la reproduction vivante, fidèle, réelle, des *Souks*, ou marchés arabes. Cette longue rue semée de petites boutiques bizarres où l'on voit travailler et vendre leurs produits si divers : le potier de Nabéral, le tisserand de Gafsa, le tapissier et le chaudronnier de Kérouan, le cordonnier de Béza, l'émailleur de Moknin, marchands de bonbons, d'épices, de parfumerie, de bijouterie, d'ébénisterie, d'orfèvrerie, de burnous, et l'éventailliste, et le barbier, et le décorateur de gargoulettes, etc., est un coin qui, au ciel près, fait du voyage au Trocadéro un résumé piquant d'une grande excursion à Bizerte, Tunis, Sousse, Sfax, etc. J'ai dit. Maintenant, vous pouvez parler.

— C'est heureux! pense Bêchard qui, pour profiter aussitôt de la permission selon son goût dominant, demande :

— Pour que ces Souks tunisiens puissent offrir quelque vraisemblance, il doit falloir tout un personnel indigène?

— Aussi, sont-ils cent quarante, dont plusieurs femmes.

— Tous musulmans? interroge à son tour Verduret.

— Les deux éléments dont se compose la population indigène sont ici représentés : les musulmans (race berbère et race maure), et les israélites, qui ont conservé les mœurs et maintenu le type des sémites orientaux.

— Un dernier mot. D'après tout le bien que vous nous dites de la Tunisie, il serait intéressant de voir s'y rendre tant de pauvres diables qui végètent en France !

— Oui, Sidi, surtout pour s'y adonner à l'agriculture. Sur 21,000 Français installés en Tunisie, 15 % seulement, soit de 31 à 32,000 se partagent la possession et le travail des 510,000 hectares de terres appartenant à vos nationaux. Ce n'est pas assez, loin de là, étant donné le bel avenir qui attend les colons laborieux. Aussi tous les louables efforts de l'Administration sont-ils tournés vers le peuplement français. Passons à





CHAPITRE III

LA NOUVELLE-CALÉDONIE

— Ah ! ah ! fait Bèchard, la fameuse « Nouvelle », à laquelle aspirent tant de « chevaux de retour » que l'on voit ces excellents escarpes chercher à mesurer la portée pénale de leurs mauvais coups de façon, au cas où ils seraient pris, à se faire reléguer dans cet éden des malfaiteurs !

— Avouez, dit Verduret en s'adressant à Mahomed Abdullah ben Mockarah que vous autres, Africains du Désert, vous vous étonnez de voir expédier nos chenapans dans un pays de climat privilégié, alors que nos braves et honnêtes petits soldats sont envoyés sur les côtes où règnent la dysenterie ou la fièvre jaune ?

— Je m'en étonnerais, Sidi, si j'avais moins appris à connaître les Français. Ce que vous signalez est un excès de vos meilleures qualités : la bonté généreuse de la race gauloise et la vivacité d'impression que lui causent les images évoquées par les mots. Envoyer à la mort possible un coupable qui n'est condamné qu'aux travaux forcés lui semble injustice et cruauté. Le brave petit soldat peut, lui, courir les risques du trépas, puisqu'il emporte l'honneur sous le plastron de sa vareuse et qu'il aura celui de succomber noblement en se dévouant au service de la patrie et à la gloire du drapeau. La société qui approuve le sacrifice généreux est blessée par l'idée d'aggraver la peine de ceux qu'elle brise sous ses lois de défenses nécessaire.

— Hum! pense Verduret, voilà de la psychologie bien subtile pour un prince du Désert!

Et il regarde curieusement le singulier Touareg qui, fermant la parenthèse :

— Oui, Sidi, cette île de la Nouvelle-Calédonie, située entre 20 et 21 degrés de latitude dans l'autre hémisphère et, en longitudes (161°,30 et 164°,40), aux antipodes de la Métropole, longue de 400 kilomètres et large de 50 à 60 kilomètres, possède un merveilleux climat; la température n'y descend pas au-dessous de 13 degrés et n'y monte qu'exceptionnellement, et pendant quelques jours à 36 degrés; la salubrité y est parfaite, pas l'ombre de maladies endémiques ni épidémiques. On s'y porte beaucoup mieux qu'à Paris et on y souffre beaucoup moins de la chaleur, toujours tempérée par les brises de l'Océan, et à laquelle, d'ailleurs, on se dispense de s'exposer pendant les heures chaudes de la journée. Mais, ne nous écartons pas du sujet dont j'ai reçu mission de vous entretenir...

— De qui cette mission? interroge curieusement Verduret.

— De quelqu'un, Sidi, qui vous porte en haut intérêt, mais qui désire se faire lui-même connaître à vous.

— C'est donc un bien grand secret?

Le discret Touareg fait un geste évasif et poursuit :

— En France, on est rempli d'égards pour les chefs du Désert que l'on sait dévoués, comme moi, à la cause française, et c'est M. le Commissaire de l'Exposition calédonienne lui-même, qui a bien voulu m'en faire les honneurs. M. Louis Simon, délégué de la Nouvelle-Calédonie au Conseil supérieur des Colonies, chevalier de la Légion d'honneur, né à Metz, le 15 décembre 1835, est ancien officier d'artillerie. Aimable autant que distingué, il a gardé du militaire la concision de parole et la prompte netteté de vue; et du polytechnicien la pensée précise accoutumée à se hâter vers la solution mathématique. Aux premiers mots échangés, il a saisi mon secret désir et m'a dit :

« — Questionnez-moi, de la parole ou même seulement du geste, si vous voulez, et je vous donnerai le maximum d'indications en un minimum d'expression.

« J'approuvai de la tête et dis, comme il me montrait le

Pavillon de la Nouvelle-Calédonie, dont il est le très expert organisateur :

« — Pavillon?...

« — Construction rectangulaire en fer et briques — sans style — 25 mètres de longueur sur 12 de largeur avec perron d'entrée couvert et, sur l'un des grands côtés, une véranda de 3 mètres.

« — Architecte?

« — M. Brey, ancien élève de l'École des Beaux-Arts.

« — Nouvelle-Calédonie, beau pays?

« — Superbe.

« — Produits du sol?

« — Tous les fruits des Tropiques, tous les légumes d'Europe et des Tropiques; café, vanille, caoutchouc, textiles, indigo, etc.; forêts de bois précieux très nombreux et très variés: un peu de bois de santal.

« — Produits du sous-sol?

« — Minerais de toutes sortes — principalement nickel, cuivre et fer en quantité inépuisable — chrôme, cobalt, plomb argentifère, zinc, antimoine, or, mercure, etc..., et de la houille.

« — Flore?

« — Très riche, représentée au Pavillon par un magnifique herbier.

« — Faune?

« — Pauvre. Pas de gibier à poil indigène; deux races de cerfs ont été importées de Java. Pas de bêtes malfaisantes. Comme gibier à plume : trois variétés de pigeons, tourterelles, canards, perruches, poules sultanes, râles, corneilles, oiseaux de proie, merles et une certaine quantité de petits oiseaux.

« — Industries?

« — Minoterie, tannerie, fabrique de chaussures, huilerie, savonnerie, distillerie, fabrique de glace, conserves de viandes, fabriques de tabac, exploitation des mines et des forêts, huîtres nacrières et perlières.

« — Depuis quand française?

« — Depuis 1853. C'est l'amiral Février-Despointes, qui, le 24 septembre de cette année-là, a pris possession de la Nouvelle-Calédonie au nom de la France.

« — Le gouverneur actuel?

« — M. Paul Feillet, homme supérieur, gouverneur de premier ordre, quarante-trois ans. A été chef de cabinet de M. Poubelle à la Préfecture de la Seine, puis sous-préfet à Dunkerque, directeur de l'Intérieur à la Guadeloupe, gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon. Est gouverneur de la Calédonie depuis 1894.

« — Combien coûte cette colonie?

« — A la Métropole? Rien. Son budget, de 3.400.000 francs, est entièrement fourni par la colonie.

« — Population nombreuse?

« — De onze à douze mille Européens libres, y compris la garnison; de sept à huit mille libérés et relégués; de trois à quatre mille pensionnaires du bagne; de vingt à vingt-cinq mille indigènes Canaques; plus deux ou trois mille travailleurs importés des Nouvelles-Hébrides, du Tonkin et de Java.

« — Ces indigènes?...

« — Au point de vue physique : de race mélanésienne, laids — surtout les femmes — mais bien bâtis et robustes. Au point de vue moral : essentiellement paresseux, mais inoffensifs si on les empêche de s'intoxiquer d'alcools, dont ils sont très friands. On peut en tirer bon parti avec de la fermeté et de la douceur. Chez les Canaques, point de religion; ils vivent à l'état sauvage et sont fétichistes. Il n'est pas bien sûr que ceux qui se sont laissé évangéliser aient, pour la majeure partie, compris la valeur de leur acte. La plupart n'agissent qu'en vue d'intérêts très... matériels.

« — Florissante, la colonie?

« — En belle voie de prospérité. Les cultures de café s'y développent; celles du caoutchouc, du tabac, du manioc pour tapioca y sont entreprises avec succès. Les mines de nickel, de cuivre, de chrôme et de cobalt sont en pleine exploitation; l'extraction de la houille sera commencée dès que l'on pourra disposer de 25 kilomètres de chemin de fer.

« — Colonie d'avenir?

« — Du plus grand avenir : les capitaux commencent à s'y intéresser. Cette exposition, d'ordonnancement si *pratique,* y orientera certainement des colons, qui manquent

actuellement. La question des travailleurs, qui font défaut, est plus délicate, mais est en bonne voie de solution.

« — Y fait-on d'importants travaux ?

« — Un bon réseau de routes est créé et entretenu ; Nouméa possède et agrandit de bons quais. D'ailleurs, le développement, sous le rapport des travaux publics, est prochain. Il y a encore beaucoup à faire; mais un emprunt de dix millions que la colonie est sur le point d'opérer va permettre d'outiller sérieusement le port de Nouméa, en le dotant d'un wharf, d'un bassin de radoub et d'une drague, et en permettant de commencer enfin le chemin de fer partant de la capitale pour s'élever vers le nord de l'île.

« — Mais revenons à l'exposition...

« — Comme je vous l'ai dit, Pavillon rectangulaire sans prétention, formant salle unique de 25 mètres sur 12 et 8 mètres de hauteur, éclairée par des châssis vitrés occupant la partie supérieure des murs sur tout le pourtour. Ces murs sont revêtus d'étoffe bleutée, et un immense velum blanc garni en étoffe pareille à la tenture forme le plafond. Le long des murs, vitrines, étagères, consoles en bois du pays. Quatre portes de 2m50, également en bois calédoniens : à l'une d'elles on accède par le perron couvert ; deux autres s'ouvrent sur la véranda de 3 mètres de largeur que j'ai déjà indiquée.

« — Qu'y a-t-il de plus intéressant à voir ?

« — La très révélatrice collection de minerais qui appelle les industriels avec promesse de fortune ; les cafés de 250 exposants, dont la production est annuellement de 500 tonnes et augmente sans cesse ; les textiles, coprah, résines, gommes, produits agricoles et leurs dérivés (huiles, indigo, tabacs, etc.), bien faits pour faire réfléchir les agriculteurs de la Métropole ; les bois, aux essences variées et précieuses, et les matières tannantes ; un plan en relief au quarante millième de la colonie et un plan au cent millième de la colonisation, l'herbier, les oiseaux empaillés, les travaux des enfants des écoles, capables de rassurer les pères de famille sur l'éducation de leur progéniture ; les produits de l'Industrie (farines, conserves de viandes, cuirs, chaussures, tapioca, etc.) ; tous ces objets exposés ont été accompagnés en France par M. Paul Dislère, attaché au service des mines en

Nouvelle-Calédonie, et qui a été envoyé à Paris avec le titre de Commissaire adjoint pour aider au classement.

« — Je ne vois pas d'indigènes.

« — Ils sont encore trop sauvages, nos Canaques !

« — En résumé ?

« — En participant à l'Exposition dans un Pavillon spécial, dont elle a fait tous les frais, la Nouvelle-Calédonie a eu surtout pour but de mettre en évidence les progrès qu'elle a accomplis depuis quelques années, et surtout depuis qu'en 1894 M. Feillet en a été nommé gouverneur. Grâce à lui, la Nouvelle-Calédonie a cessé d'être presque exclusivement un lieu de relégation pour devenir une véritable et magnifique colonie, dans laquelle l'élément indigène et l'administration pénitentiaire n'ont plus que le rôle qui leur appartient, celui d'auxiliaires de la population libre. »

Et Mohammed Abdullah ben Mockarah conclut :

— Voilà, Sidi, ce que m'a dit, en termes aussi concis qu'excellents, M. le Commissaire Louis Simon. Cet aperçu d'ensemble, si catégorique et précis, vaut selon moi un livre : il donne comme une vision présente et d'avenir de cette si intéressante.. et très enviée colonie. Au cours de votre visite, ne manquez pas de déguster, dans le kiosque placé à l'extérieur du Pavillon, une tasse de l'exquis café calédonien, et passons maintenant au groupement séduisant que l'on nomme :





CHAPITRE IV

LE DIORAMA COLONIAL

— Si, de la Nouvelle-Calédonie, qui avoisine le Palais du Ministère des Colonies où je vous retiens commodément assis à l'ombre, on saute jusqu'à la partie centrale de l'exposition coloniale française du Trocadéro, on trouve, en bordure de l'avenue Delessert, un vaste bâtiment auquel deux pavillons terminaux, coiffés de coupoles d'une gracieuse fantaisie, et un double escalier à palier de 4 mètres de large et d'un joli dessin, donnent un caractère de sérieuse élégance. Ce pavillon, long de 66 mètres, large de 14 (sans compter les escaliers d'accès de la façade principale, haut d'un peu plus de 13 mètres jusqu'à la rampe de la balustrade décorée d'urnes qui en contourne le faîte et dont l'altitude, au sommet des coupoles, atteint près de 23 mètres), est l'œuvre distinguée de M. Scellier de Gisors, inspecteur général du Service des bâtiments nationaux, officier de la Légion d'honneur, architecte en chef de l'Exposition coloniale de 1900. Cet édifice est intérieurement divisé en quatre salles principales, réservées à quatre colonies n'ayant pas cru devoir se permettre le pavillon spécial, étant donné leur faible importance... géographique — car vous verrez, Sidi, que certaines ne sont pas sans une très sérieuse importance politique. Les colonies groupées en cet endroit sont : *Saint-*

Pierre et Miquelon, *Côtes des Somalis*, *Mayotte* et *Océanie*. Chaque salle offre le grand attrait d'un vaste diorama qui, donnant une image exacte et pour ainsi dire vivante d'un paysage animé de la colonie, est, au milieu de l'exposition particulière de cette colonie, une excellente leçon de chose. Le public, en même temps qu'il se rend compte du pays par l'exposition des produits, en a sous les yeux une vision partielle d'éclatante réalité qui l'impressionne et se grave en son esprit. Il vous intéressera peut-être, Sidi, de connaître les dimensions et de savoir comment sont disposés ces dioramas, en leurs cages de 7 mètres de profondeur sur 5 mètres de hauteur. Voici un plan en coupe transversale du Pavillon entier qui, tout en vous révélant les dessous, cachés par le plâtre et le staff, de ce palais éphémère, vous permettra de vous rendre compte de la façon dont s'obtient l'illusion dioramique.

Tandis que Verduret et ses compagnons considèrent le plan qu'il leur a soumis, Mohammed Abdullah continue :

— Je vais, maintenant, vous dire quelques mots sur chacune de ces petites colonies. Je commence par

§ Ier

SAINT-PIERRE ET MIQUELON

De Saint-Pierre et des petits îlots rocheux qui l'entourent (*île aux Chiens*, qui forme la rade; *Grand Colombier*, montagne seule fréquentée par des myriades d'oiseaux de mer; l'*île aux Vainqueurs* et l'île *Massacre*), de même que de la Grande et de la Petite Miquelon, réunies maintenant par un banc de sable, je ne vous occuperai que très peu d'instants. Ce groupe, lilliputien en comparaison de la seule île Anticosti — récemment achetée par M. Henri Ménier, et comme elle située à l'embouchure du grand fleuve canadien, le Saint-Laurent — n'est pas, à proprement parler, une colonie : c'est un entrepôt de pêcheries. Non pas que cela lui retire de l'importance; il en a assez, avec sa trentaine de millions de trafic, pour que, depuis l'an 1763 qu'il

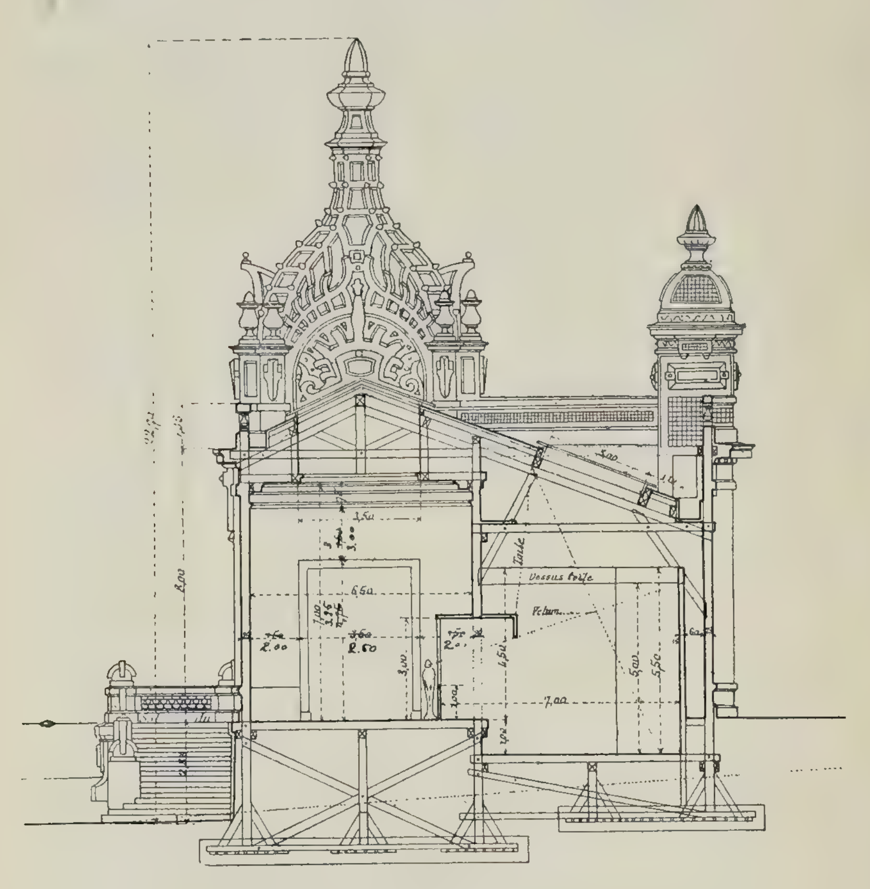
est notre possession, l'Angleterre s'en soit emparé deux fois pour des périodes de quelques années. Vous jugerez de sa taille en sachant que Saint-Pierre, qui est de beaucoup la plus grande des trois îles, n'a que 26 kilomètres de tour, et de son habitabilité par le fait que seule la Petite Miquelon, ou Langlade, est assez irriguée par un petit ruisseau pompeusement qualifié de « Belle Rivière » pour que quelques fermes aient pu y être installées. Ces îles ne sont que des rocs nus, à ce point arides que, dans la petite capitale de Saint-Pierre, construite en bois (sauf quelques édifices administratifs et militaires, ainsi que l'église, qui arborent somptuairement la brique), il a fallu rapporter des terres pour pouvoir faire pousser quelques maigres légumes.

— Mais alors, c'est un pays désolé et inhabité ! s'écrie Bêchard, transgressant la défense d'interrompre.

Mohammed Abdullah ben Mockarah regarde fixement le farinier ; puis, excusant sans doute ce manque de déférent silence de la part d'un Roumi, consent à répondre :

— Un pays n'est pas désolé quand il possède une ville longue d'un kilomètre en constante activité industrielle pendant huit mois de l'année ; il ne saurait être traité d'inhabité lorsqu'il possède une garnison, une population fixe de plus de trois mille habitants, et une population *flottante* (dans toute l'étendue du mot, puisqu'il s'agit de marins) d'une vingtaine de mille âmes. L'industrie unique est celle du « French shore » de Terre-Neuve : la pêche et la préparation de la morue, qui pullule dans ses eaux comme dans celles de sa grande voisine Terre-Neuve. Les vivres et objets de consommation usuelle y sont importés. La ville s'allonge au long de l'excellente rade formée par l'île aux Chiens, d'une lieue de circonférence. La plage est louée aux pêcheurs hivernants qui, dans des baraquements, préparent la morue (sèche, verte ou fraîche), l'huile de foie de morue, les langues, la rogue (œufs qui servent d'appât pour la pêche de la sardine). C'est cette scène que montre le diorama, avec la rade où se pressent les goélettes venues de France ou construites dans les chantiers des îles. L'exposition de la salle comprend tous les engins employés par les pêcheurs : piquois, gaffes, aulx à morue, cuillers à énocter, filets, mannes à boettes, bottes, coffres, etc. Si vous voulez vous faire une

idée de la vie et de la nature de tous les colons marins qui animent les îles de mi-avril à mi-novembre, lisez *Pêcheurs d'Islande*, du capitaine de frégate académicien Pierre Loti. Islande et Terre-Neuve ne font qu'un au point de vue de l'existence rude des chasseurs du gibier marin. Vous savez



LE DIORAMA COLONIAL. — COUPE TRANSVERSALE.

quelle est l'importance commerciale de cette pêche de la morue et son intérêt capital pour la formation et l'entretien d'excellents marins pour les équipages de la flotte. Cela suffit à établir l'importance de ces îles minuscules, sans aborder le terrain politico-géographique. Mais je quitte bien vite cette contrée de brumes et de frimats pour passer à la salle contiguë et vous présenter



DÉPART D'UNE CARAVANE. — CÔTE FRANÇAISE DES SOMALIS. (Diorama de M. Henry d'Estienne.)

§ II

LA CÔTE DES SOMALIS

Et Mahommed Abdullah, de sa même voix assourdie et monotone, mais avec une clarté plus vive dans le regard, explique :

— Des îles froides, brumeuses en été, couvertes d'un linceuil de neige en hiver et qu'illuminent les aurores boréales, de ces centres de rude industrie morutière, nous voici transportés sans transition dans la zone torride de la Mer Rouge, dans ce golfe de Tadjoura proche du détroit de Bab-el-Moudel, et où la France est en train de créer le principal débouché de la riche Abyssinie méridionale sur l'Océan Indien, primant l'effort italien et même l'effort anglais dans cette œuvre commerciale de premier ordre.

« En 1858, notre agent consulaire à Aden, M. Henri Lambert, afin d'avoir un port à la sortie de la Mer Rouge, en prévision de l'ouverture du Canal de Suez, acheta du chef Ibrahim Abou-Bekr, l'étroit territoire d'Obock. Ce premier pionnier de l'établissement français dans ces brûlants parages ayant été assassiné l'année suivante, le capitaine de vaisseau Fleuriot de Langle reprit l'œuvre, et ce coin de côte passa définitivement sous l'autorité de votre patrie par le traité du 11 mars 1862. Ce poste — sur une terre calcinée par une température qui atteint jusqu'à 50 degrés lorsqu'y souffle le *Kamsin,* le terrible « noroit » du Désert — ne trouva sa première utilisation pratique, comme dépôt de charbon et de vivres, que lors de la guerre franco-chinoise de 1883-85, où s'immortalisa l'amiral Courbet. Mais, Obock n'était qu'une création artificielle, incapable de vie propre, sans communications commerciales sérieuses possibles avec l'intérieur, muré qu'il est de vastes étendues désolées, dominées par de hautes montagnes difficilement accessibles. Fallait-il, la guerre finie, en continuer l'occupation pénible et sans bénéfices, ou l'abandonner ? Son gouverneur,

M. Lagarde, trouva au problème une solution magnifique pour les intérêts de la France. Il créa la florissante colonie actuelle de la « Côte des Somalis », et voici comment. En face d'Obock, de l'autre côté du golfe de Tadjoura, est le plateau de Djibouti, où la température est presque clémente, et qui est tête d'étapes de caravanes se rendant directement, à travers le Désert, à Harrar, la riche province méridionale occupée, en 1887, par les troupes du Négus Ménélick. Par une série de traités, M. Lagarde acquit à son pays les territoires baignés par le golfe de Tadjoura, et établit un poste à un endroit où les eaux profondes font une excellente rade. Ce fut l'embryon de la ville de Djibouti, bon port de ravitaillement et d'*escale*, qui compte aujourd'hui plus de 15,000 habitants, de grandes maisons de commerce, la gare du chemin de fer de Djibouti à Harrar, dont 110 kilomètres sur 290 sont achevés et qui sera en pleine exploitation dans dix-huit mois. De Harrar, la voie ferrée se dirigera sur Addis-Ababa, capitale de l'Ethiopie, faisant du port de Djibouti, appelé à détrôner les ports anglais d'Aden et de Périm, une des plus importantes escales de paquebots de toute l'Afrique.

« Les merveilleux progrès de l'établissement de la « Côte française des Somalis », dont le territoire — tant en Danakils et Somalis qu'en Gallas beaucoup moins nombreux — est habité par quelque 200,000 indigènes (de qui le commerce général, sans chemin de fer encore, atteint quatre millions et demi par an), prouve combien, en dépit du préjugé, la race française est habilement colonisatrice, malgré l'infériorité dans l'effort que lui inflige son régime politique. C'est maintenant le moment de donner à cette colonie tout son essor, en y dirigeant capitaux et colons de la Métropole. »

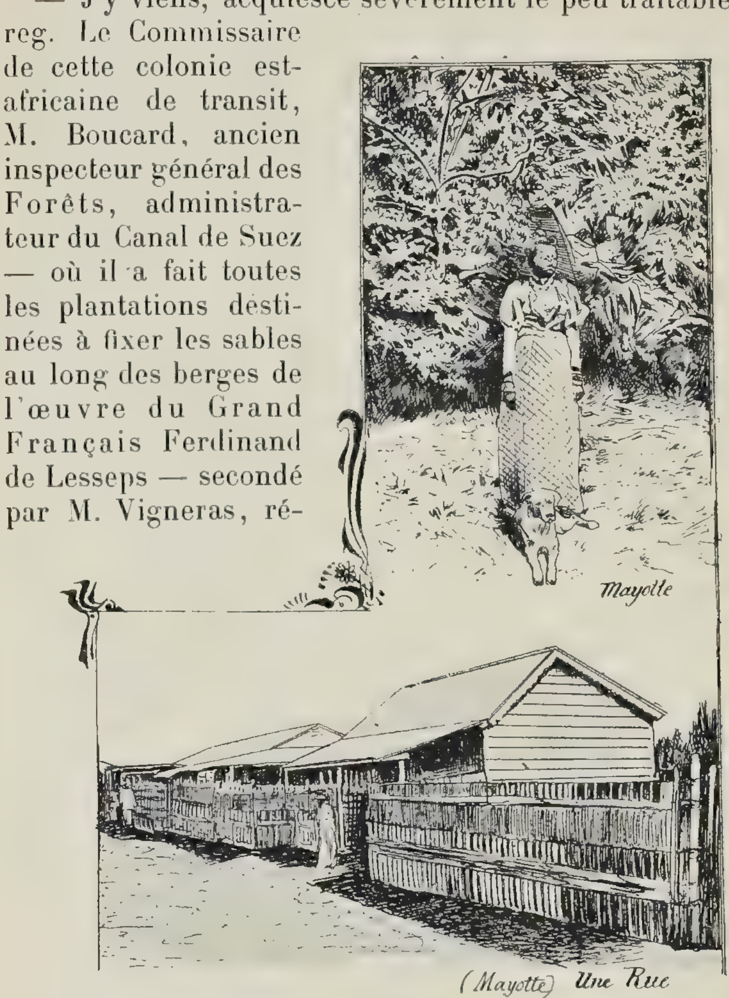
— Colonie d'avenir, alors ?

— Immense, Sidi. Djibouti sera le grand port de l'Abyssinie, ce pays ami, si riche et jusqu'ici inexploité faute de sérieux moyens de communication. Le port anglais de Zeylah, qui est actuellement centre privilégié de transit avec Harrar (grâce à l'ancienneté de son organisation et quoique déjà actuellement l'importation pour Harrar économise 12 1/2 % de frais par la voie de Djibouti en raison de la modicité des droits de douane), sera déchue de ses avantages

dès que le chemin de fer français fera courir ses premiers trains à travers le Désert.

— Et... l'exposition? hasarde timidement Bèchard.

— J'y viens, acquiesce sévèrement le peu traitable Touareg. Le Commissaire de cette colonie est-africaine de transit, M. Boucard, ancien inspecteur général des Forêts, administrateur du Canal de Suez — où il a fait toutes les plantations destinées à fixer les sables au long des berges de l'œuvre du Grand Français Ferdinand de Lesseps — secondé par M. Vigneras, ré-



Mayotte.

dacteur au Ministère des Colonies, Commissaire adjoint, et par M. Suricaud, Commissaire adjoint en second, a dirigé son exposition dans le sens éminemment pratique, satisfaisant ainsi pleinement à l'idée générale de M. Charles Roux. Sur la pelouse, en dehors du joli palais de M. S. de

Gisors, il a disposé deux tentes où est installé le matériel de campement nécessaire, pour la traversée du Désert, au voyageur qui se rend actuellement de Djibouti en Abyssinie. Dans l'intérieur du palais, deux salles sont consacrées à la



Groupe d'Aujouannais a la porte d'un palais.

colonie de la « Côte des Somalis ». La première, à laquelle on accède par un escalier monumental décoré de défenses d'éléphant, contient, entre autres choses intéressantes, des groupes ethnographiques (Abyssins, Somalis, Danakils, ces deux derniers peuples en état d'hostilité permanente), un

énorme bloc de sel, et de nombreuses collections rapportées par le comte Léontieff. Dans la seconde pièce, tout est disposé pour frapper les yeux et *montrer* la colonie. Concurremment avec les produits d'importation et d'exportation, ce sont : une collection ethnographique de M. Ilg, le conseiller de Ménélick, lequel s'intéresse au plus haut degré au progrès de cette côte qui procurera franchement, à la française, tant de bien-être dans ses Etats ; une carte dioramique, peinte, qui rend l'effet d'une vision du pays perçue de la nacelle d'un ballon... apocalyptique qui planerait à une altitude de près de 60 kilomètres ; des vues du Désert des Somalis, situé entre la côte et l'empire d'Ethiopie, et dues à M. Tristan Lacroix ; un graphique du chemin de fer de Djibouti à Harrar ; des tableaux-documents de M. Buffet, faisant saisir d'un coup d'œil l'œuvre accomplie en dix ans, en montrant ce qu'étaient et ce que sont aujourd'hui Obock, Djibouck et Tadjourah ; enfin le diorama impressionnant où le pinceau fidèle de M. Henry d'Estienne a, d'après la maquette de M. Marius Perret, mis en parallèle le présent et l'avenir sous la double forme d'une caravane en marche pour l'Abyssinie longeant, dans le désert, les premières constructions de la voie ferrée de Djibouti à Harrar. Quand vous quitterez l'exposition de la « Côte française des Somalis », vous aurez et vous conserverez dans votre souvenir une connaissance très complète de cette colonie qui ne fait que naître, mais avec quelle vigueur, à la vie et au plus bel avenir. Je passe à la partie ouest du Palais du Diorama, et nous voici dans des pays aussi curieux qu'ignorés de la plupart :

§ III

MAYOTTE ET LE PROTECTORAT DES COMORES

— Hum ! fait Verduret en se grattant jovialement l'oreille de l'index, où diable perchent-elles donc, les Comores ?... Pour Mayotte, il me semble vaguement me souvenir avoir appris dans mon enfance que cette île se trouve du côté de Madagascar...

— Sidi, votre hésitation est, hélas ! trop naturelle. J'ai vu que dans les écoles des Roumis, on passe beaucoup plus de temps à apprendre aux enfants quelles étaient les colonies des Phéniciens, des Grecs et des Romains, peuples qui n'existent plus, que la géographie, l'histoire et la valeur intrinsèque des possessions d'outre-mer de leur patrie, quelques-unes très importantes exceptées. Je suis donc obligé de vous dire tout d'abord que Mayotte, la Grande Comore, Aujouan, Mohéli constituent un même archipel situé au nord du canal de Mozambique. Si on nomme Mayotte à part, c'est en raison de sa situation politique de colonie annexée par le gouverneur de la Réunion en 1841, et celle des trois autres îles sur lesquelles, en 1885 et 1886, la France établit son protectorat. Ce protectorat est dû, pour la Grande Comore, à M. Humblot, naturaliste en mission qui, voyant l'Allemagne venir faire des offres au sultan de l'île, n'hésita pas à sortir de son modeste rôle de savant et l'emporta sur ses concurrents germaniques. C'était en 1885. L'année suivante, M. Gerville Réache, gouverneur de Mayotte, vint à bord d'un croiseur sanctionner le traité et en passer de semblables avec les îles voisines d'Aujouan et de Mohéli. A ce groupement colonial il convient d'ajouter les deux petites îles Glorieuses, situées relativement à proximité dans l'océan Indien et qui ont été placées en 1892 sous la dépendance de Mayotte. La plus grande terre de cet archipel est la Grande Comore, qui compte environ 65 kilomètres de longueur sur 26 kilomètres de large. Mayotte vient ensuite avec 40 kilomètres sur 20 kilomètres de plus grande largeur ; Aujouan, la « perle de l'archipel » et Mohéli sont de dimensions plus petites. Vous voilà, Sidi, éclairé au point de vue de la situation géographique de ces possessions françaises.

— J'en remercie Mohammed Abdullah, tout en demeurant saisi qu'un fils du Sahara, tout instruit qu'il ait été à Alger, soit aussi ferré sur...

— Je vous promets, Sidi, que votre surprise à cet égard prendra fin très prochainement, mais je ne m'engage pas à ce qu'elle ne soit pas remplacée par une autre d'ordre différent et, je crois, plus intense... Ne m'interrogez pas : il m'est interdit de vous répondre plus explicitement.

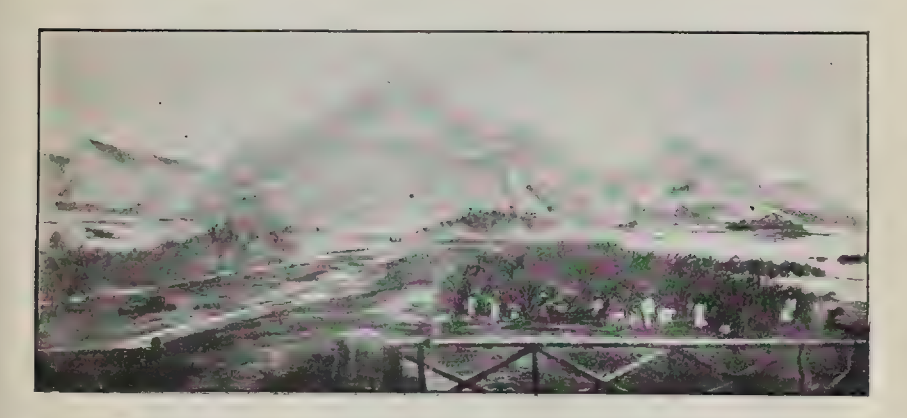
Veuillez donc continuer à... écouter. Pour bien faire, au sujet de cet archipel, je devrais vous parler séparément de chacune des îles qui le composent. Elles le méritent ; mais le temps me manquerait et j'aurai le regret de m'en tenir aux généralités d'ensemble. Pour le détail, puissamment intéressant, je vous renvoie à l'excellente et si complète notice qu'a écrite M. Emile Vienne, rédacteur au Ministère des Colonies, officier d'Académie et Commissaire de Mayotte et des protectorats des Comores à l'Exposition de 1900. C'est lui qui a organisé les salles que vous visiterez tout à l'heure et il l'a fait avec un savoir et un goût parfaits. Il est en même temps Commissaire adjoint de la Guinée française et membre du jury international des récompenses pour la classe 59. Un Commissaire adjoint de haute valeur, M. Castelneau, ingénieur civil des mines et vice-consul de Perse, l'a aidé dans son œuvre, et cette œuvre, la voici : Une petite salle expose, dans des vitrines et sur des étagères, les produits manufacturés indigènes de l'archipel, tels que nattes coloriées et ustensiles de ménage, fine vannerie, tables et tabourets en bois sculptés, poterie artistique, cordages en fibres de coco, bijoux indigènes d'or et d'argent, armes de luxe, coquillages merveilleux, étoffes souples et brillantes, instruments de musique, etc.



M. ÉMILE VIENNE
COMMISSAIRE DE MAYOTTE ET DES PROTECTORATS DES COMORES.

— Diable!... Mais, dites donc, ce ne sont pas précisément des sauvages, les gens de ces pays-là ?

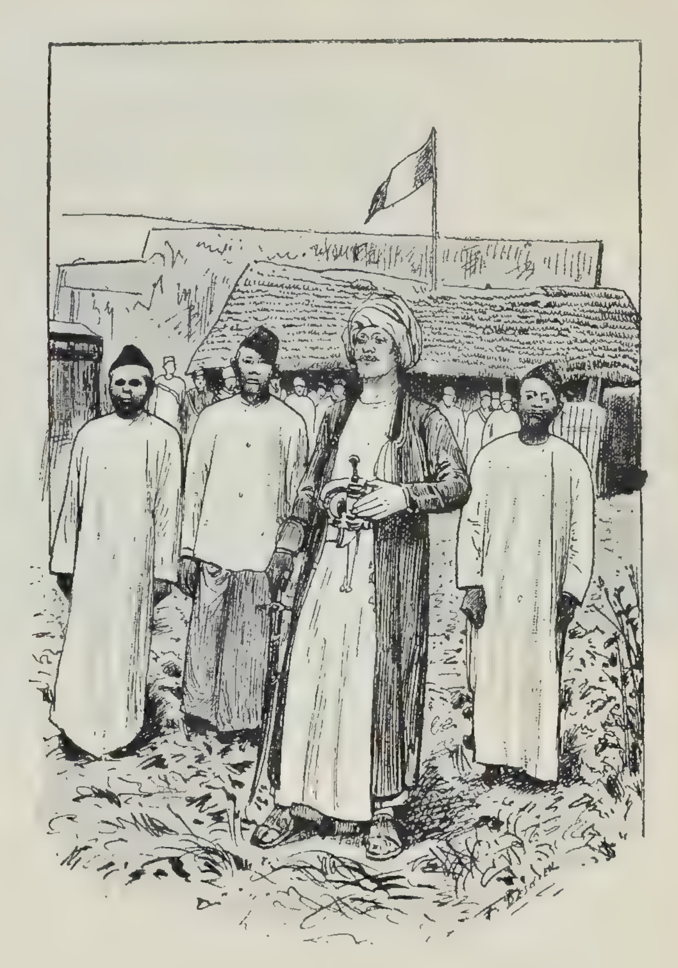
— Cet archipel, Sidi, croit pouvoir faire remonter sa civilisation au temps de Salomon, époque où des Induméens ou des Arabes d'avant l'Egire l'occupèrent. La population actuelle, de 85.000 habitants environ, est plus panachée; tandis que l'élément arabe s'est renforcé d'originaires de Platta, de Zanzibar, de l'Yémen, etc.; que des Hindous y sont venus de Bombay et de la côte de Malabar, et que des Cafres y étaient importés comme esclaves, des expéditions malgaches y introduisaient l'élément Sakalave. Les Antalotes, qui consti-



Le Diorama de Mayotte, par M. de Marsac.

tuent la seule race purement indigène, proviennent du croisement des Sémites avec les premiers Africains venus dans ces îles. Le type au teint jaunâtre et au nez arqué légèrement montre que le sang sémitique domine chez les Antalotes de la Grande Comore et que c'est la race éthiopique, au teint foncé et au nez épaté qui prime chez ceux de Mayotte et surtout de Mohéli. Sauf les Malgaches, qui ont conservé les mœurs et coutumes de la grande île maintenant bien définitivement française — si la politique du Gouvernement de Paris n'entrave pas par trop les efforts de vaillants soldats pour la bien défendre après l'avoir conquise, pacifiée et splendidement préparée pour la colonisation — les habitants des Comores ont adopté la religion et les usages des Arabes. Depuis le protectorat, ces îles se repeuplent ; mais elles sont, sous ce

rapport, loin encore de ce qu'elles étaient au commencement du siècle, époque où la Grande Comore seule comptait 100.000 habitants. Je reviens à l'Exposition. Dans ses deux salles on trouve les produits agricoles, rhum, vanille, canne à sucre,



Mohéliens.

riz, bananes, cacao, ignames, café, tabac, poivre, girofle, etc., etc.; une carte de l'archipel, de 5 mètres sur 2, occupant tout un mur; une quantité de petits tableaux faisant connaître les sites et les types indigènes; enfin, un superbe diorama né du pinceau alerte et scrupuleux du peintre des Départe-

ments de la Marine et des Colonies, M. Marsac. Ce diorama représente l'ancienne source de richesse du pays, aujourd'hui bien tombée en raison des savants progrès de l'industrie : une exploitation de sucre de cannes. Devant un panorama de montagnes, on voit un groupe de travailleurs *libres* faisant la récolte, tandis qu'au premier plan se trouve l'usine avec ses appareils et ses ouvriers. Au point de vue commercial, les indigènes commencent seulement à s'adresser pour leurs approvisionnements à vos grands magasins modèles du Louvre, du Bon-Marché et du Printemps, et l'argent de la colonie, autrefois draîné par les Indes et Zanzibar, reste maintenant à Mayotte. Là encore, les colons européens, surtout français, sont loin d'être assez nombreux. Il y a, sous ce rapport, un courant de progrès, mais trop faible et qu'il importe d'activer. Ce sera le rôle de cette exposition, si ses hauts enseignements sont bien compris. Il est dommage que quelques Comoréens ou Angouannais n'aient pu faire le voyage du Trocadéro : ces fidèles sectateurs d'Ali — avec leur longue robe blanche ou jaune tombant jusqu'aux chevilles, à manches, boutonnée sur la poitrine, recouvrant le simbou roulé de la ceinture au genou, souvent recouvert d'un gilet ou du long pardessus noir, rouge et vert, richement brodé, avec le turban, les sandales plates et le chapelet, plus la large ceinture où, les jours de cérémonie, est passé un riche kandjiar à lame recourbée — auraient eu ici un succès de curiosité qui eût attiré l'attention sur leurs si agréables patries insulaires. Mais les regrets sont superflus : c'était écrit. Pour terminer votre visite au Palais du Diorama, vous passerez, Sidi, à l'Exposition de l'Océanie, représentée principalement par celle de

§ IV

TAHITI

— Tahiti, les îles du Vent, tout cela est trop connu pour que je vous y arrête longuement. Chacun sait que la reine Pomaré IV mit, grâce à l'amiral Dupetit-Thouars, son insu-

laire royaume sous le protectorat de la France en 1842, protectorat qui depuis s'est transformé en annexion coloniale. Chacun sait que Tahiti, notre plus lointaine possession et la plus rapprochée du continent Sud-Américain dans le Grand Océan, jouit d'un climat merveilleux et d'une exceptionnelle fertilité, du moins au long des rivages où se déversent une multitude de torrents descendant des superbes montagnes pittoresquement sauvages de l'intérieur. Nul n'ignore...



MOHÉLIENNES.

ou ne devrait ignorer, puisqu'il s'agit d'une colonie ancienne et à l'histoire de la possession de laquelle sont liés les noms célèbres de marins tels que les amiraux Dumont d'Urville, Bruat, Cecille, Laplace, La Roncière, que c'est encore une terre lointaine enlevée, comme la Nouvelle-Calédonie, à la barbe de l'omni-accapareur impérialisme anglais; que dans la rade de Papeete, la capitale, nous entretenons une station navale — qui, même, compte parmi ses petits navires de guerre (avisos sous les ordres d'un capitaine de frégate) la dernière goélette exclusivement à voile (110 tonneaux et 26 hommes d'équipage) inscrite sur le tableau de notre

flotte; que c'est un pays de Cocagne tel, que les indigènes engraissent paresseusement à vivre en sybarites des produits qu'une terre généreuse leur donne sans leur demander de travail. Les mœurs voluptueuses des habitants lui ont même fait donner le nom de Nouvelle-Cythère. Tahiti possède des plantations prospères et s'offre le luxe d'un produit somptuaire, la perle. C'est une scène de pêche de l'huître perlière que montre le Diorama que, j'en suis certain, aucune Parisienne ne manquera d'aller voir. Quant aux autres produits de Tahiti et à ceux des autres îles françaises de Polynésie (qui sont, avec les îles qui s'ajoutent à Tahiti pour former l'archipel des Iles de la Société, les archipels des Marquises, Pomotou, les îles Gambier, Toubouaï, Wallis, etc.), vous les verrez vous-mêmes exposés dans cette salle de de l'Océanie et expliqués dans la notice concernant les possessions éparses dans cette grande division du vaste Pacifique. J'ai hâte de vous conduire — virtuellement, comme dirait un fils d'Albion — dans des contrées d'outre-mer plus... à l'ordre du jour. Quittons donc ce si intéressant Diorama colonial pour un des Pavillons où court la foule, dans cette captivante exhibition des colonies françaises qui n'est qu'un groupement d'attractions plus attrayantes les unes que les autres. Je prends au hasard...





CHAPITRE V

L'INDO-CHINE ET LES INDES FRANÇAISES

§ Ier

INDO-CHINE

Après avoir réfléchi un court moment, Mohammed Abdullah ben Mockarah reprend :

— Je croirais faire injure à un homme de votre âge, Sidi, si je me permettais de faire, à votre intention, un historique de la conquête progressive de l'Indo-Chine, comprenant la Cochinchine, le Cambodge, le Laos, l'Annam et le Tonkin. C'est pour vous de l'histoire contemporaine. Je me contenterai de vous rappeler, car vous étiez jeune homme alors, comment commença cette immense colonie asiatique par la prise de possession de Saïgon, puis du reste de la Cochinchine. L'empereur d'Annam, Tu-Duc, ayant, après tant d'autres missionnaires, fait ou laissé mettre à mort monseigneur Diaz, évêque espagnol, une flottille franco-espagnole, sous les ordres de l'amiral Rigault de Genouilly, vint, en 1858, s'emparer de Tourane ; puis, ayant trop peu de troupes de débarquement pour aller châtier le souverain annamite dans sa capitale de Hué, il s'empara de Saïgon, la seconde ville de l'Empire. Pékin ayant été pris deux ans plus tard par le général Cousin-Montauban, comte de Palikao, le traité de Tien-Tsin assura à la France la possession des trois

provinces méridionales de l'Annam : Saïgon, Bien-Hoa et Mytho. Je ne vous rappellerai, au sujet de la campagne de 1883-1885, qui nous donna Hué et Hanoï, c'est-à-dire l'Annam et le Tonkin, que les noms de ses héroïques préparateurs, Garnier, le commandant Rivière et celui du noble marin qui la dirigea en grande partie, Courbet. Cette évocation



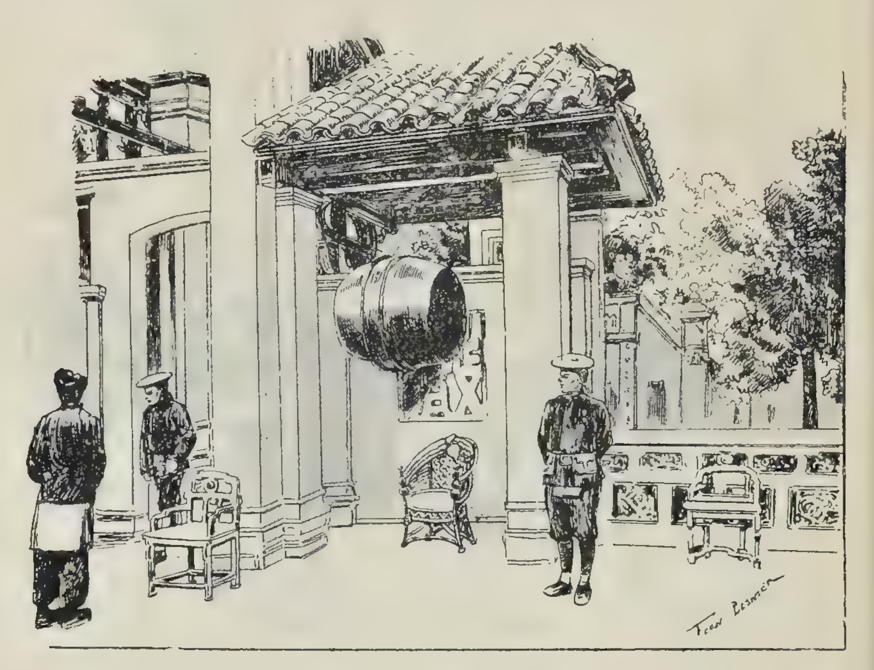
La Colonie Cambodgienne.

suffit à vous rappeler tous les détails de cette rude campagne, et, comme vous n'ignorez pas la prospérité de l'empire français indo-chinois, je m'empresse d'aborder... son exposition.

« Vous savez que M. Doumer, gouverneur en Extrême-Orient, a travaillé avec la plus énergique constance à l'unité de l'Indo-Chine française et l'a complètement réalisée. C'est de cette unité que s'est inspiré l'ancien chef de cabinet de M. Doumer, M. Pierre Nicolas, Commissaire de l'Indo-Chine

à l'Exposition. Il a fait une exposition de l'ensemble de ces états au point de vue administratif, ne marquant guère les nuances historiques et géographiques que dans la reconstitution de monuments servant de Pavillons d'exposition et qui sont au nombre de quatre, plus un théâtre indo-chinois.

« C'est d'abord le *Palais des Produits de l'Indo-Chine,* pour lequel a été reconstituée la pagode de Cho-Lou, une des merveilles de la Cochinchine, située là-bas, dans une vieille



Pavillon de l'Annam. — Le Gong.

ville pittoresque, aux rues étroites et tortueuses, à quelques kilomètres de Saïgon. Et voyez toujours l'idée directrice de M. Charles Roux : les murs intérieurs, sur toute l'étendue qu'en ont laissé libre les moulages des sculptures originales, sont occupés par d'immenses « plans perspectifs » des quatre capitales indo-chinoises : Saïgon, Pnom-Penh, Hué et Hanoï, brossés de main de maître par le peintre Merwart, du Ministère des Colonies, et par deux grandes cartes évoquant graphiquement, l'une les progrès réalisés depuis l'origine de l'occupation française, avec itinéraires des

explorateurs; l'autre, l'état industriel et agricole, les voies de communication, etc. Puis, c'est le « Palais des Arts industriels » logé dans une reproduction du Palais de Co-Loa, au Tonkin, d'architecture compliquée selon la manière des Extrême-Orientaux, avec triple porte cintrée en façade, un escalier conduisant à des galeries où l'on pénètre en franchissant de nouvelles portes en bois sculpté. Il contient une su-

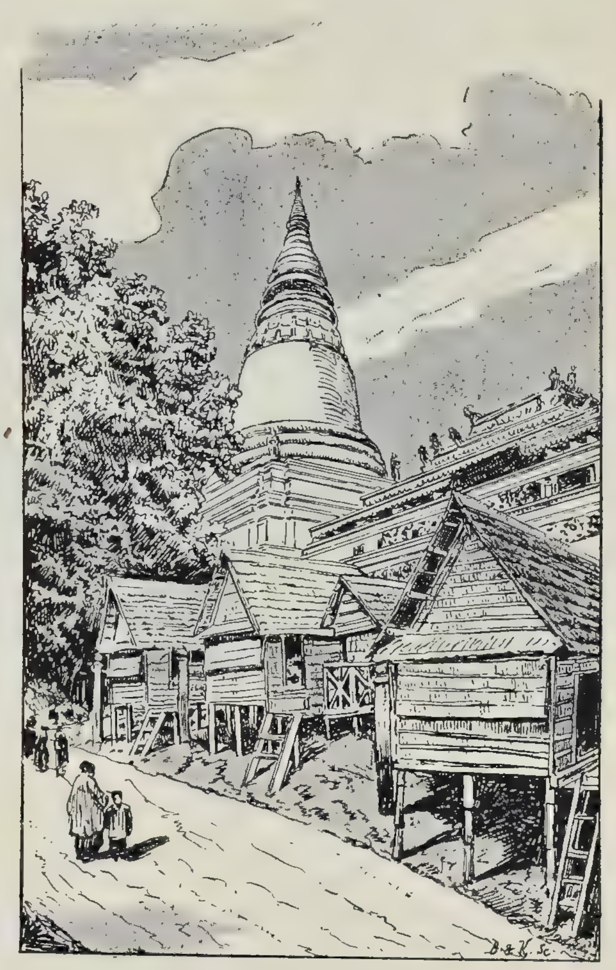


Véhicules usités en Indo-Chine.

perbe exhibition d'objets d'art, de meubles si prisés des collectionneurs, d'étoffes cambodgiennes, de merveilleuses incrustations de nacre de Mam-Dinh, etc. Ensuite, c'est le « Pavillon Forestier », une maison annamite, construite à Thudaumot et apportée démontée par la rivière de Saïgon jusqu'au paquebot qui l'a transportée en France. Cette exposition montre à quiconque se doute du commerce des bois quelles affaires étonnemment rémunératrices seraient là-bas d'intelligentes explorations forestières. Ensuite, « clou » de première grandeur, c'est le *Pnom*, reconstitution de la colline et de la Pagode royale de Pnom-Penh, au Cambodge.

— Pardon si je vous interromps, mais, qu'est-ce que c'est que cela, le *Pnom*?

— Laissez-moi continuer, Sidi, et vous allez l'apprendre. Cette reconstitution, exécutée avec autant de fidélité que



Le Village Laotien et le Pnom-Penh.

d'habileté par l'architecte M. Marcel, est d'un effet pittoresque au possible. Figurez-vous une minuscule montagne aux pentes raides, dont le flanc est gravé, comme avec un burin de géant, des longs traits parallèles d'un immense escalier aux marches blanches, hautes et courtes, bordé de

fabuleux dragons et sur les degrés duquel se tiennent, sentinelles l'arme au pied, quelques hommes de la milice cambodgienne. Au haut de cet escalier la croupe aplanie de la colline forme un vaste terre-plein, également orné de fantastiques bêtes de bronze et d'or, et d'où la vue est étonnée d'embrasser le superbe panorama de l'Exposition au lieu des toits contournés se reflétant dans les eaux du Mé-Kong. Sur ce terre-plein s'élève, éclatante, la belle Pagode royale, presqu'au seuil de laquelle resplendit la masse dorée d'un colossal Bouddha de 6 mètres de hauteur. Cette Pagode, d'une incroyable richesse, est coiffée d'un grand *Pnom* en forme de cloche allongée, atteignant une altitude de 47 mètres.



Le Bouddha Janus.

— J'y suis : on appelle pnoms ces sortes de dômes orientaux, étroits et montant si haut... comme une longue pomme de pin dont on aurait scié l'extrême base ! Il n'en manque pas dans l'architecture hindoue.

— Ajoutez-y une base dont les bords se recourbent comme les lèvres d'une cloche, et vous aurez le pnom cambodgien. L'escalier monumental est flanqué de pnoms plus petits, qui complètent le caractère d'intérêt si pittoresque de cette reconstitution charmante qui attire le visiteur, tel le miroir l'allouette, et qui le garde — car la somptueuse Pagode royale (exposition de l'art religieux bouddhique) traversée, une surprise l'attend, surprise délicieuse par les grandes chaleurs de l'été. En sortant de la Pagode par la façade opposée à la façade principale, on se trouve en présence d'un immense trou assombri, une sorte de vaste puits aux parois incrustées de figures étranges, où l'on descend par un esca-



AU CAMBODGE.

lier circulaire. Quand on est au fond, on découvre l'entrée d'une immense grotte vaguement éclairée à l'électricité, aux hautes voûtes supportées par des piliers. On se trouve, là,

sous la Pagode ; car le tertre en ciment armé qui simule la colline, est creux. Cette grotte est une attraction des plus intéressantes, car elle est entourée de dioramas peints par



Pavillon de l'Annam. — Peintres annamites.

M. Dumoulin, du Ministère de la Marine, l'auteur du grand Panorama du Tour du Monde, au Champ de Mars. Ces dioramas (auxquels s'ajoute un cinématographe donnant l'illusion de la vie indo-chinoise) transportent le visiteur en Ex-

trême-Orient, en lui montrant la rue Catinat, à Saïgon, les bords du Mé-Kong, à Mytho, le tombeau de Tu-Duc, à Hué, la baie d'Along et un grand chantier du Pont Doumer, à Hanoï. Les galeries qui conduisent directement de l'extérieur dans cette grotte sont occupées par la belle exposition de la mission Pavie : portraits, groupes ethnographiques en cire, etc. Sur le flanc de la colline de la Pagode royale est une case cambodgienne servant d'écurie à un cadeau fait par M. Doumer, gouverneur de l'Indo-Chine, au Muséum du Jardin des Plantes ; c'est un éléphant blanc... qui n'est pas plus blanc que les pachidermes sacrés du Siam, mais d'un gris rosé résultant d'une affection maladive qui leur décolore le cuir. Vous terminerez votre visite à l'Extrême-Orient... du Trocadéro, en assistant à une représentation du « Théâtre Indo-Chinois, où joue la troupe annamite du théâtre du Phu, à Cho-Lon, et où dansent les gracieuses petites poupées féminines cambodgiennes, artistes du corps de ballet du roi Norodom. Ce théâtre indo-chinois est une construction de très harmonieuse et élégante fantaisie exotique avec beau frontispice sculpté et riches aménagements intérieurs, de l'architecte de talent délicat et sûr, M. Du Houx de Brossard, qui déjà appartenait à l'agence de l'Exposition coloniale de 1889, ce qui fait de lui un jeune et émérite vétéran. Vous ferez ensuite un tour au « Village Tonkinois », où vous verrez les indigènes au travail dans leurs cases... et vous pourrez vous imaginer avoir fait un splendide et lointain voyage, sans crainte de la traversée torride de la Mer Rouge ni des fièvres et insolations.

« Maintenant, tout comme si vous reveniez d'Extrême-Orient en France, nous allons, si vous le voulez bien, Sidi, faire une courte escale aux

§ II

INDES FRANÇAISES

— Ah ! oui, s'écrie Verduret, l'Inde !... La Compagnie française des Indes Orientales... Cela date de... de...

— De 1664 de l'ère des Roumis, Sidi. Cette compagnie acquit alors Pondichéry, que plus tard Dupleix défendit héroïquement contre les Anglais et que dut rendre son successeur. Oui, les Français furent les pionniers de l'Inde, qui eût été leur tout entière, si l'héritier de Louis XIV eût été digne de son aïeul. Mais nos braves ancêtres, abandonnés par la Métropole, ont dû laisser l'Angleterre leur ravir l'Hindoustan si riche, l'Angleterre dont l'administration n'en a pas encore, depuis si longtemps, chassé le spectre hideux de la famine. Ce que l'on appelle les Indes françaises, c'est les quelques bouts de territoire — Pondichéry, Mahé, Karikal, Yanaon et Chandernagor — en tout 250.000 habitants dont 1.500 Européens, ne faisant pas pour 500.000 francs d'affaires par an, qu'Albion laisse dédaigneusement à la France au bord de son immense empire asiatique. Mais, malgré tout, ces lambeaux de terre sont l'Inde, le pays de rêve, et prennent leur part de la beauté de ces vastes contrées sur lesquelles John Bull étend sa main pesante... Et cette petite Inde française — moralement une tristesse et un regret — tient au Trocadéro une place proportionnée, non pas à son étendue et à sa valeur commerciale, mais au prestige qui fait que son seul nom transporte la pensée dans la féerie des « Mille et une Nuits ». Cette exposition présente aux visiteurs un « Palais officiel » où voisinent ses produits et ses travailleurs hindous; un fastueux *Temple* de Brahma, reproduction extrêmement intéressante; un « Théâtre » où rivalisent d'adresse les fameux prestidigitateurs du Pays des Jungles, et de langueur lascive et de vertigineuse souplesse des bayadères; enfin une « Rue hindoue », avec boutiques et attractions diverses. Cette Inde française est si peu de chose dans le vaste domaine colonial de la France que vous me permettrez, tout en vous promettant grand plaisir de la visite que vous allez lui faire dans l'enceinte de l'Exposition, de vous occuper de quelqu'autre grande conquête d'au-delà des mers. Tenez sans quitter l'Océan Indien, passons à...



CHAPITRE VI

MADAGASCAR

— Eh! eh! fait Verduret intéressé, la grande conquête récente de la France!

— Dites, Sidi, que l'annexion totale et définitive de cette île — qui est presque un petit continent, puisque sa superficie de 600,000 kilomètres carrés dépasse celle de la France, de la Belgique et de la Hollande réunies — est en effet récente, n'étant âgée que de quatre ans ; mais rappelez-vous que l'œuvre de la conquête est commencée depuis deux siècles et demi, car c'est en 1642 que le Dieppois Rigault fonda Fort-Dauphin, sur la côte sud-est, et que le grand cardinal de Richelieu autorisa à son sujet la création d'une Compagnie commerciale qui fut l'embryon de la Compagnie des Indes Orientales créée par Colbert en 1664. Un massacre de colons fit abandonner l'île — non complètement croient certains qui affirment retrouver dans ces parages, à l'état demi-sauvage, des descendants des premiers occupants français. L'établissement de Fort-Dauphin est rétabli en 1767 et, en 1773, Benyowski, envoyé du Gouvernement français, parvient à se faire peu à peu accepter comme chef suprême par tous les habitants de la région du nord-est de l'île. Sous la République, la France y a des commissaires spéciaux. Napoléon Ier y envoie, en 1804, Sylvain Roux, comme sous-gouverneur de Tamatave, et ce n'est qu'en 1811



Le Pavillon de Madagascar.

que, pour l'unique fois, paraissent les Anglais qui s'emparent de ce port... que Sylvain Roux fait rendre à son pays en 1816. Il étend progressivement son autorité sur des territoires de plus en plus vastes, mais se heurte, avec des chances diverses, aux Hovas, travaillés et soutenus par l'Angleterre. Une expédition avortée sous Charles X entraîne l'évacuation sous le règne de son successeur, Louis-Philippe. L'œuvre de deux siècles va-t-elle être perdue? Non. Un bon et vaillant Français, Jean Laborde, établi dans l'île depuis 1831, y a acquis une telle influence en rendant de grands services au gouvernement hova, qu'il sait persuader au roi Radama II de conclure avec l'Empire français, en 1868, un traité de commerce donnant droit à vos nationaux de posséder et de transmettre leurs biens meubles et immeubles à leurs héritiers. C'est ce traité qui est l'origine de l'annexion de 1896, car, étant éludé par la reine Ranavalona II à l'égard des héritiers mêmes de Jean Laborde, et les Hovas prétendant de plus rendre la vie intolérable aux colons de France et asservir les peuplades Sakalaves placées depuis 1840 sous le protectorat du drapeau tricolore, le Gouvernement républicain de 1882 se voit obligé d'envoyer l'amiral Pierre pour imposer le respect des traités. La flotte prend Tamatave, mais votre diplomatie se laisse amuser par d'interminables négociations où se sentent les influences britanniques, et ce n'est qu'à la fin de 1885, après une action plus vigoureuse de l'amiral Miot, qu'est signé l'abandon à la France du territoire de Diégo-Suarez et sur le reste de l'île un protectorat un peu vague, mais qui n'en impose pas moins au Gouvernement hova de ne traiter avec aucune nation que par l'intermédiaire d'un résident général envoyé de Paris. Cette clause détruisant les espérances britanniques, la cour d'Imérina, s'empresse de jouer sur l'ambiguïté des termes de l'acte diplomatique, pour en susciter de continuels conflits que nos résidents s'ingénient bénévolement à apaiser. Enfin, en 1895, le premier ministre, époux de la reine Ranavalo-Maujaka III, Rainilaiarivony, jette le masque en méconnaissant brutalement le droit du Résident de donner l'*exequatur* aux consuls étrangers. M. Le Myre de Vilers, envoyé pour exiger l'application du traité de 1885, essuye un refus; il évacue aussitôt la colonie sur les ports

occupés de Tamatave et de Majunga et la parole est donnée aux canons et aux Lebel. Vous savez le reste. Un corps expéditionnaire de 15,000 hommes et 650 officiers débarque à Majunga sous les ordres du général Duchesne et marche sur Tananarive, péniblement, en raison de la nécessité de construire une route tout en combattant. Pour en finir, le général en chef forme une colonne volante de 4,000 hommes sous les ordres du général Voyron et, chassant l'ennemi la baïonnette dans les reins, se rend maître de la capitale. L'ensemble de la marche en avant a duré moins de cinq mois, depuis le 2 mai 1895, où l'avant-garde du général Metzinger enlève Marovoay, jusqu'au 30 septembre, où le drapeau blanc est hissé sur le palais de la reine. C'est une rapidité rare si l'on songe, outre la route à construire, aux immenses espaces à parcourir dans cette île sans chemin, qui mesure 1,580 kilomètres du nord au sud et 430 kilomètres de l'est à l'ouest, et dont la population est de 3,000,000 d'habitants.

« La valeur stratégique de Madagascar est grande et sa valeur coloniale, elle est immense. Grâce surtout à la merveilleuse administration, si ferme, si raisonnée, si méthodique, si ingénieuse, si conforme aux intérêts généraux et particuliers comme aux nécessités ethniques, du général Gallieni — un homme que la Rome antique eût comblé d'honneurs et qui a droit à la reconnaissance sans fin de tous les Français — la nouvelle grande colonie jouit déjà d'une puissante prospérité; elle crée de toutes parts des voies de communication, gage un emprunt de 60 millions, voit affluer les colons et les capitaux justement confiants en une pacification aussi sûre qu'elle a été prompte, triomphe partout de l'influence anglaise implantée depuis si longtemps et avec tant d'activité par les pasteurs politiques de Londres, propage l'instruction officielle neutre et assiste avec satisfaction — l'anticléricalisme n'étant pas article d'exportation, comme l'a si sagement proclamé Gambetta — au peuplement en masse, par les enfants malgaches, des merveilleux centres de francisation que sont les nombreuses écoles des Frères de la doctrine chrétienne, sous la haute, habile et ferme impulsion dirigeante du frère Benoit-Constant, une des lumières de l'Institut, cœur déli-

cat, Français ardent, esprit rempli de finesse, de savoir, de foi et de zèle énergique. Allez, Sidi, par tous, généraux, officiers, soldats, administrateurs, fonctionnaires, colons, religieux, la France est bien servie sur la grande terre malgache et le drapeau aux trois couleurs y flotte fièrement ! Tous savent qu'ils sont à un poste d'honneur, au grand point d'appui de défense des intérêts coloniaux de la patrie dans l'océan Indien et en Extrême-Orient, et ils sont prêts à tout sacrifier pour bien garder ce superbe fleuron de la couronne coloniale de la France... Puisse le gouvernement de la Métropole les aider efficacement dans leur noble tâche ! »

— Et... l'exposition ? hasarde encore Bêchard... tout surpris de ne pas se voir rabrouer aussitôt par un noir regard tout chargé de dédaigneux courroux.

— Votre ami le broyeur de couscous a raison, Sidi. Si je ne contenais ma pensée, je vous parlerais pendant des heures de chaque grande ou importante colonie, au premier rang desquelles se place Madagascar..., et votre désir est légitime de voir se clore ma conférence pour aller juger par vous-mêmes des charmes et de l'extrême intérêt de cette exceptionnellement belle exposition coloniale. J'abrège donc. Le soin de présenter la grande île africaine au public cosmopolite et surtout au public français réunis en ce moment à Paris, a été confiée à un Commissaire — M. Grosclaude, jadis humoriste du plus joyeux talent, aujourd'hui conquis aux hauts et grands intérêts de l'empire colonial de la France, et qui, de Madagascar où il est allé aussitôt la conquête, a rapporté un excellent livre rempli de choses graves racontées avec la plus charmante fantaisie primesautière — aidé de deux Commissaires adjoints, M. Clément Delhorbe, secrétaire général du Comité de Madagascar (constitué en vue de travailler au développement de la colonisation dans l'île), membre du Conseil supérieur des Colonies, et M. François Crozier, consul de France, ancien attaché à la Résidence générale à Tananarive avant que Madagasgar n'eût cessé d'être un protectorat et que la reine Ranavolo n'eût été priée d'aller... apprendre le piano dans une coquette villa des environs d'Alger. L'emplacement du bassin de la place du Trocadéro ayant été attribué à l'exposition madégasque, M. Antony

Jully, ingénieur colonial, délégué technique de la colonie, et son architecte adjoint, M. Léon Francastel, ont élevé en



La Colonie de Madagascar.

cet endroit une vaste construction circulaire comme le terrain concédé, d'un diamètre de 55 mètres. Ce pavillon cylindrique (relié au Palais du Trocadéro par une vaste plate-

forme) est traité dans le style arabe, dont de curieux vestiges ont été mis au jour, dans l'île, par les travaux de M. Jully. Trois portes monumentales en relèvent la façade, et un campanile de 44 mètres de haut, au sommet duquel déploie ses ailes le vahoro mahery ou vautour royal de Madagascar, conduit à une belle salle de conférences, au niveau du premier étage, c'est-à-dire au milieu de ce pavillon-tour, qui possède rez-de-chaussée, premier et second étages.

« L'Idée — essentiellement logique et pratique — qui a présidé à l'organisation de cette exposition est celle-ci : Frapper l'imagination des visiteurs par le pittoresque, retenir leur curiosité intéressée par l'enchaînement raisonné des notions principales concernant le pays, indiquer aux esprits attentifs les moyens de se renseigner utilement et pratiquement sur tout, tel a été le plan qui a fait diviser l'exposition madégasque en trois régions :

« 1° *Le rez-de-chaussée,* spectacle mouvementé de Madagascar, sites, flore, faune, existence indigène. Une île centrale montre en sa saisissante réalité la haute et profonde forêt malgache, avec ses singes, ses oiseaux, ses serpents et, parmi les rochers, dans la rivière circulaire qui l'entoure, des crocodiles — tous ces êtres, importés de la Grande Ile, et vivant en liberté. Deux dioramas font voir les aspects et les phases de l'agriculture malgache ; des jardinets de plantes artificielles font connaître les procédés de cultures exotiques, café, vanille, cacao, caoutchouc, thé, tabac, et le travail des bombyx, des tapias et de la fameuse araignée de Madagascar, filant la soie précieuse... Auprès de là, dans leurs cases originales, travaillent à leurs métiers des représentants des principales peuplades indigènes ; ils confectionnent des rabanes, tissent des lambas, tressent des sabikas de roseaux ou des sacs en raphia, font de la poterie, de la dentelle, de la vannerie fine, travaillent les bois et métaux précieux, et même « lavent de l'or » à la battée ou au sluice, ou surveillent, dans un parc minuscule, les zébus ou bœufs à bosse qui servent là-bas de bêtes de trait, de somme et aussi de montures.

— Ces indigènes sont nombreux ?

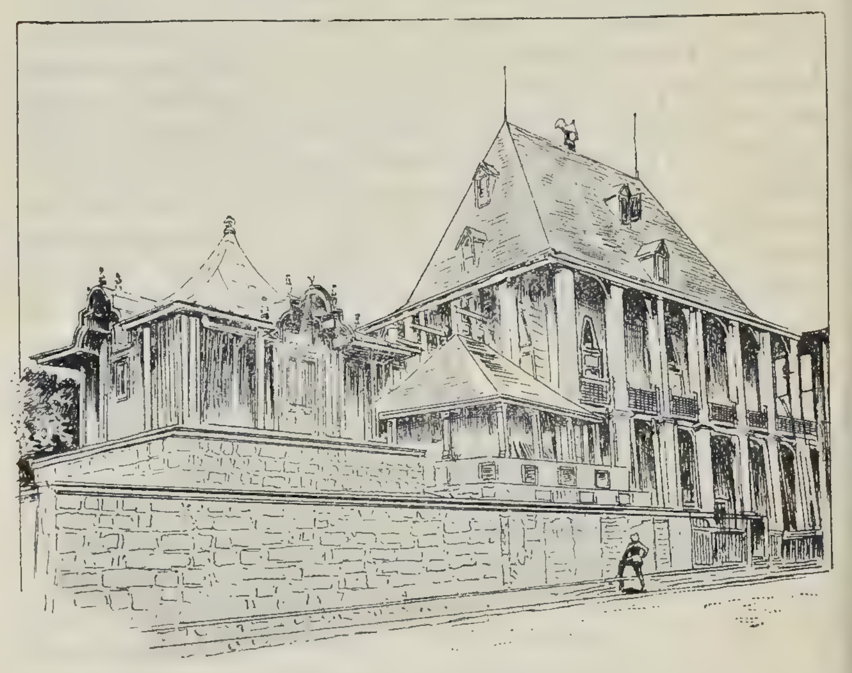
— Cent vingt-quatre, se décomposant comme suit : 24 tirailleurs armés de Lebel ; 15 miliciens armés du fusil Gras ;

35 musiciens hovas, qui formaient autrefois la musique de la Reine et constituent une exellente fanfare militaire ; 20 Hovas (dont 8 femmes) souples, intelligents, adroits aux arts industriels, les anciens maîtres du pays ; 4 Betsiléo (dont 2 femmes), race équivalente, mais moins turbulente ; 4 Sia-hanaka (dont 1 femme et 2 enfants) pêcheurs habitant des villages lacustres ; 4 Tankarana (dont 2 femmes) des environs de Diego, colonisés jadis par les Arabes des Comores dont ils ont les mœurs et le costume ; 2 Sakalava du Nord-Ouest (Nossi-Béens) aux mœurs dissolues, mais excellents marins, pépinière de nos équipages indigènes ; 3 Sakalava de l'Ouest (Maintirano), dont 1 femme, sauvages, nomades, pillards, qui ne se sont soumis qu'après de sanglants combats ; 3 Mahafaly (dont 2 femmes) de la région encore presque inconnue des euphorbiacées, produisant le caoutchouc ; 2 Tanosy (dont 1 femme), beau peuple guerrier et éleveur de l'Est qui a longuement lutté, au XVIIe siècle, contre Flacourt, établi au Fort-Dauphin ; 3 Taimorona (dont 1 femme), population arabe de la côte Est, travailleurs, les meilleurs terrassiers pour la construction des voies de pénétration ; 4 Betsimisaraka (dont 2 femmes) pêcheurs et bûcherons de la côte Est, malheureusement alcooliques et paresseux, race qui décroît rapidement ; 1 Tambahoaka, représentant une petite principauté de métis arabes, relativement récents, groupés autour de Mananjary. Tous ces indigènes sont placés sous le commandement de M. le capitaine Laporte, de l'infanterie de marine.

2° *Le premier étage* réunit l'enseignement élémentaire des choses de Madagascar. Un plan de l'île en relief, des cartes détaillées, des reliefs de la baie de Diego-Suarez, de Tananarive (ce dernier exécuté sous la direction des Frères des Ecoles chrétiennes par leurs élèves), carte murale des lignes de communications avec la Métropole (Messageries maritimes, Chargeurs réunis, Péninsulaire havraise), équipement et outillage colonial, le filanzane (groupe), ethnographie, etc.

3° *Le second étage*, où sont groupés tous les documents de nature à faire connaître l'île historiquement et géographiquement. Objets provenant du palais de la reine Ranavolo, musée commercial de la capitale, vitrines des exposants, spécimens de l'industrie locale et des arts nouveaux

que les Français ont introduits (tel celui du vitrail), collections d'histoire naturelle et de paléonthologie vraiment extraordinaires, le tout en un cadre immense de toiles murales dont les sujets sont tous empruntés à la vie des indigènes et des colons, à la faune et à la flore de l'île, ainsi qu'à quelques paysages caractéristiques.



Le Palais d'Argent et les tombeaux royaux
a Tananarive.

— Vraiment, cher *monsieur* Mohammed Abdullah ben Mockarah, je ne m'attendais pas à ce que Madagascar ait pu réunir une exposition aussi vaste, complète et instructive.

— Et pourtant, Sidi, je ne vous ai pas encore parlé de la grande attraction artistique et en même temps glorieusement historique, du superbe Panorama où se résume, avec une vision de l'île (d'une vérité si intense que ceux qui y ont vécu y croient revivre, en respirer la chaude atmosphère si limpide, devant les horizons connus, aux teintes bleuâtres, violacées ou roses), où se résume, dis-je, l'histoire de la con-

quête, depuis les préparatifs jusqu'à la pacification. Ce panorama, qui est l'œuvre aussi vaste que puissante du maître artiste Louis Tinayre, l'éminent peintre-dessinateur attaché, pendant les opérations, à l'état-major du général Duchesne, se compose de trois parties : 1° Huit dioramas montrant les diverses phases de la campagne, depuis le débarquement à Majunga, jusque et y compris le départ de la colonne légère quittant Andriba pour Tananarive. 2° Le grand panorama indiquant les positions des troupes de cette vaillante colonne devant la capitale, le 30 septembre 1895. 3° Quatre dioramas synthétisant l'œuvre de pacification du général Galieni (Tamatave vue du large, la grande forêt de 40 kilomètres, l'exploitation d'une mine d'or, une entrée du général-gouverneur à Tananarive). Voyez-vous, Sidi, la vraie façon de goûter comme elle le mérite cette magistrale et si consciencieuse œuvre de Louis Tinayre, il serait de l'aller admirer aussitôt après avoir relu en détail le récit de cette campagne, qui fut une lutte héroïque contre le climat autant que contre les hommes, menée par des chefs et soutenus par des soldats qui ont noblement montré au monde, après le Tonkin, après le Dahomey, que la valeur, l'endurance et l'intrépidité sont des vertus guerrières qui ne sauraient décroître dans la belle armée de France. Alors, vous pourriez suivre avec émotion cette marche de conquête, reconnaissant les champs de bataille, saluant les chefs dont le nom maintenant appartient à l'Histoire. Faites ainsi et vous décuplerez le poignant intérêt qu'inspirent aux cœurs français ces toiles qui semblent vivre et où l'on croit sentir le souffle de brise tropicale faisant ondoyer au loin le drapeau tricolore. Vous aurez une profonde sensation de même ordre en allant voir, surtout si vous êtes semblablement documenté, le *Panorama de la Mission Marchand*, qui s'élève à quelques pas de celui de Madagascar.

« Avant de quitter l'exposition de la Grande Ile, laissez-moi vous signaler la belle œuvre coloniale intitulée le « Comité de Madagascar » — M. Charles Roux en est l'éminent président-trésorier et MM. Etienne et Chailley-Bert les vice-présidents — dont le but est, par une vulgarisation active, d'entraîner les forces inutilisés de la nation vers la colonisation si productive de Madagascar, d'en défendre les

intérêts généraux et d'y aider puissamment les intérêts particuliers... »

A ce moment, Mme Flore ne peut contenir un bâillement un peu indiscret. Le Touareg-conférencier s'incline avec une gravité ironique.

— Je comprends, dit-il. Sous peine de bientôt parler pour des yeux clos, il me faut me hâter. Comme on dit, je crois, en France, je vais donc mettre les « bouchées doubles ». Pour commencer, je vais vous présenter d'un seul coup :





CHAPITRE VII

SENÉGAL ET SOUDAN, DAHOMEY, COTE D'IVOIRE GUINÉE ET CONGO

— C'est-à-dire, résume Verduret, tout le lot énorme de nos possessions africaines, moins l'Algérie, la Tunisie et la Côte des Somalis sur lesquelles nous sommes déjà édifiés !

Le Touareg approuve du turban et commence :

§ Ier

LE DAHOMEY

— La Côte du Dahomey, ou Côte des Esclaves, a été visitée dès le XIIIe siècle, par les navigateurs dieppois... Mais, que la femme du broyeur de couscous se rassure, je ne vais pas remonter au Déluge. Je saute d'un seul bond au temps de la dernière grande Exposition de Paris. En 1889, quand M. Etienne prit la direction des affaires coloniales comme sous-secrétaire d'Etat, la France ne possédait sur la côte de la portion du golfe de Guinée, appelée golfe de Bénin, que quelques comptoirs dont la légitime possession lui était constestée, par l'Angleterre, du côté des lagunes de Porto-Novo, et par le roi du Dahomey, qui prétendait ne tenir aucun compte des traités par lesquels il avait cédé la plage inhospitalière de Cotonou. Mais, M. Etienne pressent l'importance et la richesse de ce pays, dont le tyran sanguinaire inspirait de l'horreur à tout le monde civilisé ; il règle

le conflit avec l'Angleterre et, ayant brisé cette entrave, envoie au Bénin M. Ballot, aujourd'hui encore le Gouverneur si apprécié du Dahomey, avec mission de parler haut aux cabacères représentant le cruel Béhanzin. Cette heureuse initiative provoque la belle campagne que vous savez et qui a rendu fameux et si populaire le nom du général Dodds. M. Etienne, M. Ballot et le brillant et énergique officier général, ont donné à la France une superbe colonie qui, bornée par le Lagos anglais à l'Est, le Togo allemand à l'Ouest, étend son hinterland jusqu'au Soudan faisant, de ce côte sud, communiquer la région du Niger à la mer, union que fera tout à fait intime un chemin de fer sur le point d'être construit. Rien n'est intéressant comme le fort volume qu'a écrit, sous le trop modeste titre de : *Notice sur le Dahomey,* M. Jean Foussagrive, administrateur des Colonies, sous la direction de M. Pierre Pascal, Secrétaire général (et gouverneur par intérim) du Dahomey. Cette lecture, qu'il faudra faire, vous montrera par les merveilleux résultats rapidement obtenus, de combien d'habileté, d'énergie, et *d'esprit colonisateur* sont doués ces Français qui, sur la foi d'adversaires intéressés, nient leurs propres qualités — qui sont des qualités de race cent fois prouvées sous tous les cieux de l'univers.

« L'exposition si originale du Dahomey, que l'architecte, M. Louis Siffert, a si scrupuleusement habillée de « couleur locale », est l'œuvre de M. Médard-Béraud, ancien négociant en cette contrée, Commissaire, assisté de son Commissaire adjoint, M. J.-L. Brunet, secrétaire du Syndicat de la Presse coloniale. Ces messieurs, de concert avec leur habile architecte et toujours d'après l'*Idée* directrice de M. Charles Roux, ont donné à leur section, qui forme un îlot de 2,115 mètres superficiels qu'entoure un mur rustique à demi ruiné, l'aspect d'un village dahoméen avec ses constructions imitant la « terre de barre » et recouvertes de chaume. Seules, les deux principales, situées au centre, ne sont pas des reproductions exactes, en raison du souci artistique de l'ensemble et des nécessités de la circulation. La principale construction est le « Tata », avec haut porche d'entrée, et surmonté d'une tour de 29 mètres, que le public (qui, ignorant peut-être la position exacte du Dahomey, sait dans leurs moin-

dres détails, les terribles cérémonies qui délectaient le tyran, sa cour et ses amazones) a tout de suite baptisée la « Tour des Sacrifices ». Le toit de chaume de ce Tata est hérissé de piques supportant les crânes mêmes des esclaves décapités sous les yeux de Béhanzin. Le Tata contient deux salles; une grande faisant suite à l'entrée où est exposé tout ce qui concerne l'ethnographie et la géographie du pays, avec ornementation d'art indigène, et une plus petite contenant les exhibitions des exposants. Relié au Tata par un escalier est le « Musée des Religions fétichistes », ou de vrais *griots* ou prêtres donnent de temps en temps de sauvages séances.

« Autour de ces constructions sont disséminées de nombreuses paillotes terrestres, dont le poste de 10 hommes de la garde civile indigène (la plupart anciens tirailleurs haoussas, ayant combattu au Dahomey et à Madagascar) avec les trois femmes du sous-brigadier et de deux gardes — ou paillotes lacustres avec leurs curieuses pirogues, réduites en raison de l'exiguïté de la minuscule rivière qui les porte. Des artisans, au nombre de sept, avec deux femmes et quatre enfants, exerçent leurs industries dans ces primitives demeures. Je ne vous parle pas, Sidi, des objets contenus dans cette exposition du Dahomey (que l'on devrait écrire *Dahomé*, signifiant mot à mot *Ventre de Dan*, appellation justifiée par une curieuse légende historique). Les choses originales y abondent : trônes royaux, collection du général Dodds, une carte du pays datant de 1595, la colossale défense d'éléphant, dont le poids dépasse 90 kilos et qui est la propriété de M. le Gouverneur Ballot, tam-tams monstres, table des sacrifices humains, etc., etc. Vous verrez tout cela, ainsi que le buste du roi Toffa, notre allié, à qui nous avons donné une partie de l'ancien royaume de Béhanzin. Tout en vous renvoyant au si complet travail de M. Foussagrive, je veux, en terminant, vous donner cette seule et explicite indication de la prospérité de cette jeune colonie : l'année dernière, les importations et les exportations réunies (les dernières dépassant les premières) se sont élevées à un chiffre supérieur à 25 millions de francs. Pour cette même année 1899, les recettes prévues du budget local étaient de 1,960,000 francs; or, les recettes réalisées se sont élevées de 2,790,000 francs, soit un excédent inattendu de

830,000 francs. J'ajoute que la superficie du Dahomey est de 210,000 kilomètres carrés et sa population indigène de 1,200,000 âmes.

§ II

SÉNÉGAL ET SOUDAN

— L'heure s'avance et je n'ai plus le temps de vous parler longuement de chaque colonie. Je vous rappellerai seulement que le Sénégal, où les marins de Dieppe fondèrent un premier comptoir en 1360, est une des plus anciennes colonies modernes de la France, son établissement sérieux, datant de 1856. Inutile de faire un retour sur les pages guerrières de son histoire : trop de généraux contemporains ou presque, comme Faidherbe, dont vous verrez au Trocadéro la statue, y ont conquis la célébrité pendant que le récit de leurs hauts faits instruisait la métropole sur ces contrées de l'Ouest africain qui s'étendent de l'Atlantique au lac Tchad. Je ne vous dirai quelques mots que de l'exposition sénégalo-soudanaise, dont M. Milhe Pontingon est le Commissaire et pour laquelle M. Seillier de Gisors, l'architecte en chef des constructions coloniales françaises du Trocadéro et l'auteur, ainsi que je vous l'ai dit, du Palais où nous sommes, a construit un pavillon très monumental, couvrant 600 et quelques mètres carrés, et dont l'architecture est inspirée des mosquées et des résidences des chefs du Sénégal et du Soudan. Ce Pavillon, qui est un véritable petit palais, a pour disposition intérieure une vaste salle de 26 mètres sur 7, entourée de galeries. C'est au-dessus de l'entrée principale que vous verrez la statue de Faidherbe, le plus illustre parmi tant de gouverneurs, administrateurs et conquérants dont les noms ont passé à la postérité. Tout autour on a édifié des cases, reproductions très exactes, dans lesquelles travaillent sous les yeux du public, des indigènes du Sénégal : tisserands, forgerons, bijoutiers, etc. Inutile de vous dire que l'exposition sénégalo-soudanaise est aussi belle que réconfortante pour les amis dévoués de l'empire colonial. Le Sénégal est une colonie faite et en plein rapport, ainsi qu'en atteste le grand mouvement commercial des ports de Saint-Louis et

de Dakar. L'immense Soudan n'est, à bien prendre, que l'hinterland géant de la Sénégambie, et la côte qui lui sert de débouché direct s'étend du Cap Blanc, frontière des déserts rivages continentaux dépendant des espagnoles Canaries, jusqu'à Porto-Novo au Dahomey, moins les emprises anglaises de l'étroit territoire de la Gambie, de Sierra-Leone, de la Côte d'Or (Achanti), de l'embouchure portugaise du Geba, de la République de Libéria et du Togo germanique. L'avenir amènera-t-il des évictions amiables qui permettraient l'unité du grand domaine français de l'Ouest africain à l'Occident de la ligne frontière qui déjà réunit le golfe méditérranéen de Gabès au lac Tchad et celui-ci au golfe de Bénin ?... C'est son secret. Avec ses débouchés actuels, le Sénégal-Soudan fait un énorme commerce maritime : par an, la production de la gomme seule s'exporte pour 4,500,000 francs, le caoutchouc pour plus d'un million... *Ab uno disce omnes.*

— Hum ! pense Verduret en souriant intérieurement, un Touareg qui parle latin !

— Les organisateurs de l'exposition de cette colonie ancienne n'ont eu, contrairement à ce qui a eu lieu pour la colonie neuve de Madagascar, qu'à en montrer les produits de toute nature ; ceux du sol : mil, riz, manioc, coton, indigo, etc ; et, dans les forêts profondes, le baobab, le faux-acajou, le fromager, etc, etc ; ceux de l'industrie et de l'art indigènes : armes, bijoux, tissus, cuirs ouvrés, poteries, instruments de musique, etc. Des peintures aux sujets spéciaux et des figures de cire donnent de complets aperçus ethnologiques, tandis que des dépouilles d'animaux représentent la faune de ces immenses et si variées régions.

« Ce n'est pas quitter le Soudan que de vous parler maintenant de la

§ III

CÔTE D'IVOIRE

— Les établissements de Grand-Bassam et d'Assinie furent fondés dès le XIVe siècle, toujours par les Dieppois, pour l'achat de l'ivoire (dont la côte a gardé le nom quoique les

Le Village Dahoméen.

précieuses défenses en aient totalement disparu), de la poudre d'or et de la gomme arabique. Ces comptoirs durèrent quatre siècles sans faire parler d'eux. La côte, évacuée en 1870, il n'y resta plus que les deux comptoirs de la maison Verdier, de La Rochelle, et les cartes, jusqu'en 1889, ne mentionnèrent même plus l'existence de cette possession quadriséculaire, lorsque, cette année-là, M. Binger, alors capitaine, y descendit, venant d'explorer la bouche du Niger. La publication de ses travaux attira sur elle l'attention, et, dès lors, elle reçut des visites de missions qui la firent revivre et accrurent sans cesse son territoire ; maintenant, elle est intimement liée au Soudan par les routes découvertes par les explorateurs. En réalité, elle date des décrets de 1892 et 1893 qui fixèrent ses limites et lui rendirent son autonomie. En 1890, les comptoirs existants faisaient pour 2,800,000 fr. d'affaires ; aujourd'hui, le commerce extérieur de la colonie atteint, en chiffre rond, 12,000,000 de francs : de tels chiffres disent clairement son développement.

— Oh ! les chiffres ! approuve tout bas Bêchard.

— Cette colonie si vieille et... si jeune, poursuit le chef touareg, se suffit à soi-même avec son budget de 1,400,000 fr., sur lequel, cette année, elle a prélevé 25,000 fr. pour frais de participation à l'Exposition Universelle. Près de la mer, de Grand Lahon à la Côte d'Or anglaise (Achanti), le pays n'est qu'une lagune, au-delà de laquelle, sur toute la longueur de la côte, règne une colossale forêt s'étendant sur 500 kilomètres, avec 600 kilomètres de profondeur. Cette abondance de futaie géante ne va pas sans pluies intenses : il tombe 6 mètres cubes d'eau au mètre carré, avec une température moyenne de 30°. Le caoutchouc, l'acajou, les palmes à huile sont les produits indiqués, auxquels il faut ajouter le café, le cacao, et... l'or. Il y a beaucoup d'or, dont on fait d'admirables bijoux. Les mines sont prospectées, mais elles attendent encore une exploitation rationelle comme celle qui a fait la fortune du pays anglais voisin des Achantis. La forêt équatoriale et l'or préparent à cette colonie un avenir d'une richesse exceptionnelle lorsque, en 1906, sera terminé le chemin de fer de pénétration de 280 kilomètres, dont le capitaine Houdaille a achevé le tracé. La voie ferrée traversant la forêt mettra l'hinterland, c'est-à-dire le Baoulé et, plus haut,

le pays de Kong, en relation directe et rapide avec la côte. Nul doute que les Français ne laissent pas autrui — comme cela arrive trop souvent — exploiter ces richesses ; mais la colonie de la Côte d'Ivoire n'offre pas l'établissement à bon marché, quoique les concessions y soient gratuites : inutile de s'y aventurer sans un capital minimum de 250,000 fr., nécessaire pour établir des plantations et y adjoindre, en attendant qu'elles rapportent, des factories pour l'exportation de l'acajou.

— Et l'Exposition ? répète à voix basse Bêchard, avec une régularité de chronomètre.

Derechef, le Touareg le satisfait, tout en feignant de n'avoir pas entendu.

— Le Pavillon, dit-il, a été construit par M. Courtois-Suffit, sur le modèle hygiénique des grandes factories du pays. Il mesure 14 mètres sur 8, est entouré d'une véranda spacieuse et doté d'un mirador. Il répond si excellemment aux conditions d'habitabilité sous le climat chaud et humide de la colonie que M. Roberdeau — le gouverneur actuel, successeur de M. Mouttet, lequel succédait lui-même à M. Binger — l'a voulu démontable, pour qu'après l'Exposition il puisse être réédifié là-bas. Le Commissaire, M. Pierre Mille (auteur de l'excellente notice sur la colonie, travail concis, clair et complet), a organisé son exposition de la façon la plus intéressante et la plus commodément instructive. C'est, à l'intérieur du hall, la collection Houdaille, c'est-à-dire tous les plans et dessins relatifs au chemin de fer et à la création du port et de la ville nouvelle (Bingerville) qui remplacera Grand Bassam ; des cartes murales où M. Pierre Mille a su, par une méthode particulière, faire ressortir la constitution géographique et botanique de la colonie ainsi que ses ressources en tous genres ; des collections de produits (plantations et acajou) ; des collections ethnographiques réunies par M. Clozel, secrétaire général, et M. Lamblin, administrateur de la Côte d'Ivoire ; les quatre cents aquarelles, si artistiquement fidèles, de M. Thoiré — l'administrateur qui se montra si énergique lors de la répression de la révolte des Boubouris, en 1898 — et qui représentent la faune et la flore de cette contrée ; enfin, le « *clou d'or* » de cette exposition, la collection de bijoux indigènes faits

avec cet or, dont l'exploitation européenne ultérieure prouvera que la « Côte d'Or » française ne le cède en rien à la Côte d'Or britannique... d'à côté. Franchissons maintenant le grand golfe africain, pour nous rendre dans la

§ IV

GUINÉE FRANÇAISE

— Est-ce qu'il y en a encore beaucoup de ces colonies? demande lamentablement la farinière, tirée d'une demi-somnolence par l'annonce plus forte de ces deux mots : « Guinée française », comme détachés par le noir conférencier de la monotonie des phrases précédentes.

— Ne vous en plaignez pas, chère madame, se récrie patriotiquement Verduret. Notre empire colonial est la riche parure de la France, et regrette-t-on jamais qu'une parure ait trop de brillants?

— Je ne dis pas... mais c'est qu'il me semble que nous sommes ici depuis...

— J'abrège, interrompt laconiquement et d'un ton brusque de mécontentement le Touareg, qui reprend, en style presque télégraphique... du moins pour quelques moments :

— Guinée, colonie à la vapeur, exemple de merveilleux élans de colonisation rapide dont sont capables les Français quand ils s'y mettent. Il y a sept ans, capitale Konakri, quelques cases indigènes éparses autour du Palais du gouverneur, de l'hôpital, de l'école et de deux ou trois factoreries; en la presqu'île qu'elle occupe, un vapeur sur rade égalait sensationnel événement; sur la grande terre, à quelques kilomètres de la côte, plus de route, des sentiers. Aujourd'hui, Konakri, ville importante, maisons d'habitations et de commerce, bâtiments administratifs, rade peuplée de navires; la Sierra Leone des Anglais enrage d'y voir passer une grande partie de son trafic; grande terre défraîchie, larges et belles routes pénétrant loin dans l'intérieur, bientôt chemin de fer reliant capitale au Niger. Progrès superbes dus à l'intelligent gouvernement du docteur Balay. Quand France s'y met, enfante des miracles. Exposition due à

M. Vienne, Commissaire, et Gaboriau, Commissaire adjoint, digne de cette étonnante colonie. Pavillon est reproduction de deux cases indigènes à étage, réunies par galerie à toit cônique chaume, style *Soussou*. Rez-de-chaussée, exposition administrative : produits, industrie locale, cartes en relief comparatives de Konakri il y a dix ans et maintenant, explorations, renseignements de toutes natures; premier étage, exposition des colons : noix de kola, caoutchouc, arachide et poudre d'or, ivoire, sparterie. Autour, cases indigènes; un *tata*, modèle de poste de milice du pays, dans une enceinte fortifiée; type de l'ancien sentier, aujourd'hui transformé en belle route; un jardin, devant la porte, contient spécimens de cultures du pays; dans un petit bois, case où sorciers font leurs incantations. J'ai dit. Madame contente, je pense. Passe à

§ V

CONGO

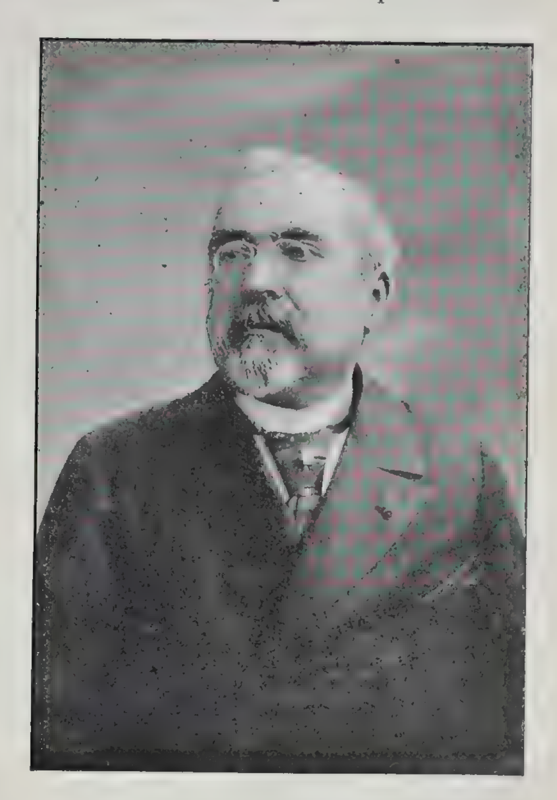
— Oh ! je vous en prie, mon cher *monsieur* Touareg, s'écrie Verduret, dût notre compagne s'en désoler, soyez, de grâce, moins laconique. Ces choses des colonies, si elles n'ont pas le don de plaire à Mme Bêchard, m'intéressent fort, moi !

— Bien, Sidi, consent Mohammed Abdullah, j'irai vite tout en arrondissant les formes de langage. D'abord, un mot d'historique.

— Parbleu ! fait le farinier vexé de l'épigramme adressée à sa « moitié » et encouragé par les façons adoucies à son égard du narrateur à la peau noire, ce Congo a été conquis pacifiquement par M. Savorgnan de Brazza, chacun sait cela !

— C'est vrai, mais c'est un peu plus simple que la réalité, déclare le « chevalier du Désert » en reprenant le ton sévère qui impressionne tant Bêchard. A grands traits, voici la vérité. Oui, c'est le lieutenant de vaisseau hors cadre de Brazza qui a été l'apôtre et le grand ouvrier de l'acquisition de ce vaste domaine qui, appuyé sur les rives droites de

l'Oubangui et du Congo, part du quatrième degré au-dessous de l'équateur pour étendre sa sphère d'influence jusqu'à l'Algérie, et dont les territoires actuellement occupés sont trois fois grands comme la France, leur superficie pouvant être évaluée à 3,000,000 de kilomètres carrés. Mais, M. de Brazza est loin d'avoir été le premier à tenter l'établissement dans ces régions, s'il a le grand mérite d'avoir été le premier à y complètement réussir. Le Gabon a commencé à être occupé par le commandant Bouët-Willaumez dès 1838, et Libreville a été fondée en 1849. De 1851 à 1865 ont lieu les belles explorations de Paul du Chaillu, puis celles des lieutenants de vaisseau Braouzec, Serval, Genoyer et du docteur Griffon du Bellay; en 1867, c'est le lieutenant de vaisseau Aymés, et en 1872, MM. Marche et de Compiègne. Tous acquièrent sans cesse des territoires sur la rivière Ogôoué; le Gabon était définitivement acquis. Enfin, paraît M. de Brazza, tourmenté par l'idée congolaise dès l'Ecole navale. En 1872, à vingt ans, faisant partie de l'état-major de la division de l'Atlantique, il fait son premier voyage au Gabon et, profitant d'uue courte permission, se met en relation avec les indigènes en remon-



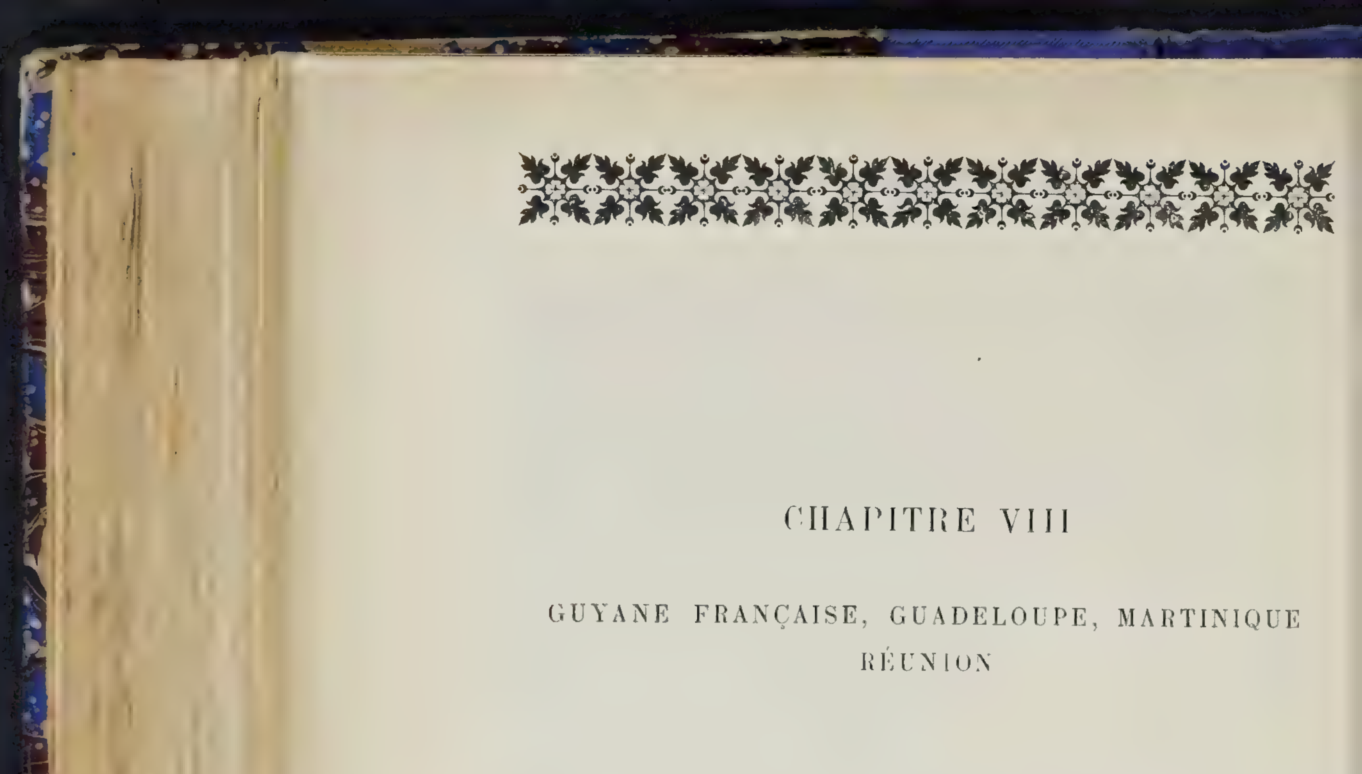
M. DE LAMOTHE
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU GOUVERNEMENT AU CONGO FRANÇAIS.
(Cliché Eugène Pirou.)

tant le Komo, une des rivières du Gabon. En 1874, il obtient d'être envoyé en mission vers les sources de l'Ogôoué et fait une première, belle et difficile exploration, de 1875 à 1878. A peine de retour, il repart pour un deuxième voyage, qui devait avoir des résultats considérables. En 1880, il fonde Franceville, traite avec le roi Makoko, fonde Brazzaville et voit son œuvre aidée, alors qu'il revient vers la côte, par l'exploration de M. l'enseigne de vaisseau Mizon (1880-1883), et du docteur Ballay (1882). A la fin de 1882, il entreprend un troisième voyage, occupe la rive gauche du Congo. Il est nommé Commissaire général du Congo français en 1886 et, dès lors, dirige les explorations de ses collaborateurs vers le haut Oubangui et le lac Tchad, ne se réservant que les raids les plus importants. Ses collaborateurs sont légions, les Mizon, les Maîstre, de Béhagle (perdu récemment, hélas !), Ponel, Gentil, Liotard, Dybowsky, Paul Campel, Fourreau, de Poumayrac, assassiné, duc d'Uzès, mort au champ d'honneur, et cent autres fameux, dont le plus célèbre, *Marchand*, qui nous avait conquis le Haut-Nil, abandonné par le Gouvernement français sur un ordre d'Albion. Combien d'entre eux ont payé de leur vie l'acquisition de ce Congo qui est à lui seul un immense empire. Le Gabon, détaché en 1886 de la colonie de Guinée, a été normalement réuni au Congo, où il fait chaud (entre 20° et 35°), puisque c'est sous l'équateur, mais dont les côtes seules sont malsaines; il faut, pour s'y acclimater, une saine et bonne constitution, une grande sobriété et une suffisante énergie morale pour ne pas se laisser déprimer par le climat équatorial. Du reste, vous n'aurez qu'à lire le volume-notice rédigé sous la direction de M. Marcel Guillemet, Commissaire adjoint du Congo à l'Exposition : c'est un véritable livre d'or résumé de l'héroïsme et des belles facultés coloniales des Français. Le Commissaire général du gouvernement au Congo est maintenant M. de Lamothe, Ceci dit, je passe à l'exposition pour ne pas abuser de votre temps, Sidi, non plus que de la patience de madame, patience déjà mise à une rude épreuve, je le reconnais.

Verduret fait un geste de protestation, mais le grave Touareg poursuit :

— L'exposition congolaise a été préparée par M. Ponel,

Commissaire; mais comme, le pavillon arrêté, il a dû repartir pour réunir divers produits et renseignements nécessaires, c'est M. Guillemot qui en a poursuivi l'exécution et l'organisation intérieure aidé de M. Bourdon, second Commissaire adjoint. Le Pavillon est un type de maison coloniale, en fer, carreaux de plâtre, couvert de tôle ondulée, monté sur infra-structure en bois, et démontable, devant être transporté à la colonie pour y servir de poste. Il a été construit sur les plans de M. Scellier de Gisors et mesure 20 mètres sur 10 mètres. Il contient deux salles superposées : dans celle du bas sont les bois, campements, tentes, etc.; dans celle du haut, les produits classés par régions : bois, ivoire, caoutchouc, cafés, cacaos, tissus, collection botanique (à remarquer surtout la belle collection réunie par M. Autran, chef d'exploration, et celle de lianes à caoutchouc et latex de M. Vesser, directeur de la plantation du lac Cayo) et minéralogique ; puis, des armes, des fétiches, des étoffes d'importation, des photographies, des cartes, des meubles en bois et peaux du pays. Vous y verrez de beaux dioramas instructifs, dont trois dus au maître pinceau de M, Castellani, deux de M. Noël Dorville et le portrait de M. Gentil, par Merwart ; vous assisterez au travail de l'ivoire par deux indigènes et, sous la véranda, deux belles cartes — 3 mètres sur 4 mètres — vous diront, au premier coup d'œil, ce qu'était le Congo français en 1889 et ce qu'il est devenu aujourd'hui ; c'est une superbe leçon de fait. Devant le Pavillon est une pièce d'eau sur laquelle flotte une très curieuse pirogue, et, à côté du Pavillon, est une case circulaire copiée sur celles des indigènes de la région du Chari... Espérant avoir satisfait à la fois Sidi et la compagne de son ami, je franchis l'Atlantique pour présenter — en y ajoutant la Réunion dont j'ai omis de vous parler lorsque nous étions dans l'océan Indien — le domaine de la France en Amérique :



CHAPITRE VIII

GUYANE FRANÇAISE, GUADELOUPE, MARTINIQUE RÉUNION

— Voici le lot des vieilles colonies. Que madame prenne courage, c'est par lui que je termine. La Guyane (562 kilomètres de côtes et 1,200 de profondeur) reçut dès 1604 la visite de La Revardière, envoyé dans un but de colonisation par Henri IV, et c'est dès 1626 que vingt-six colons rouennais s'établirent à Cayenne; la Guadeloupe, séparée en deux terres par un canal appelé la *Rivière salée* (superficie 169,233 hectares et 310 kilomètres de développement de côtes), découverte par Colomb en 1493, a été occupée par le gouverneur français de Saint-Christophe, l'Olive, aidé d'un gentilhomme du nom de Du Plessis, en 1635; la Martinique (superficie 98,783 hectares), découverte au même voyage que la Guadeloupe, devint en même temps qu'elle française; enfin, quittant les Antilles pour l'Océan Indien, l'île Bourbon ou de la Réunion (superficie 200,986 hectares et 215 kilomètres de côtes), voisine de Maurice que les Anglais ont pris à la France, découverte en 1545 par le Portugais Dom Pedro Mascarenhas (d'où le nom de Mascareignes que porte le groupe Maurice-Réunion), a été mise sous la domination du drapeau fleurdelysé par Proins, commandant de Madagascar, en 1642. De même que la Loi avec les myriades d'articles de ses codes, des colonies aussi anciennes, aussi séculaires doivent être supposées connues de tous les Français, ce qui était en partie vrai pendant la

première moitié de ce siècle, du moins au point de vue des mœurs, du paysage et du pittoresque, les auteurs romantiques d'alors ayant souvent pris pour héros et héroïnes de langoureuses créoles de la Martinique, de plus ou moins cruels planteurs de Bourbon, de poétiques (?) esclaves de la Guadeloupe ou des hôtes, généralement innocents, du bagne de Cayenne. Je vous suppose donc informés, et j'en viens tout de suite à la manifestation de ces douairières coloniales en cette exposition où, d'ailleurs, elles sont intimement groupées. D'abord,

§ Ier

LA GUYANE

— M. Maurice Gourbeil, le Commissaire de cette colonie française du Sud-Amérique, a organisé — excellemment comme tous ses collègues — son exhibition particulière dans un petit Pavillon à un seul étage affectant la forme d'une habitation du pays. L'installation, dans les deux salles séparées par une galerie vitrée qui contient un joli groupe d'oiseaux, de mammifères, de reptiles et d'insectes indigènes naturalisés, est des plus coquettes avec sa tenture d'étamine bleue, coupée par des madras guyannais, et ses meubles d'acajou tiré des grandes forêts... qui sont, avec les requins du large, la meilleure digue contre les évasions de forçats. Vous verrez par les produits exposés comme elle est riche, au point de vue agricole, cette vaste contrée un peu bien abandonnée et qui, en attendant son bel avenir logiquement assuré, se soutient par son importante production aurifère. C'est incroyable ce que le mouvement colonial européen actuel a fait découvrir de gisements du précieux métal dans tous les coins du monde! Mais, cette fièvre... jaune du sous-sol passera avec l'épuisement des placers, et les produits naturels de la surface resteront, donnant leur valeur vraie aux établissements coloniaux. Dans la « Grande Salle » du Pavillon, contenant les expositions minéralogique et forestière, les esprits sages s'intéresseront surtout à cette dernière où l'abondante variété des essences

est simplement merveilleuse. Pour l'or, on a procédé comme au Transvaal : en outre des échantillons très beaux, une pyramide de cubes dorés montre le rendement par année et ensemble la quantité extraite depuis dix ans. Dans la « Petite Salle » sont réunis les produits alimentaires (cafés, cacaos, fruits, couscous, riz, etc., et conserves diverses ainsi que liqueurs) et de très intéressantes collections d'objets pittoresques ou artistiques. On y voit, serrées par le manque de place, des armes, des poteries indigènes, des vues de pays ; une superbe toile du peintre Merwart, panorama de l'entrée de Cayenne, appelle et retient l'attention, et les esprits studieux méditent devant les grandes cartes murales qui, avec les tableaux statistiques apprennent en peu d'instants plus que de longues lectures. Par les chaleurs, le public achève sa visite par une station des plus agréables — le Prophète le lui pardonne ! — au comptoir de dégustation.

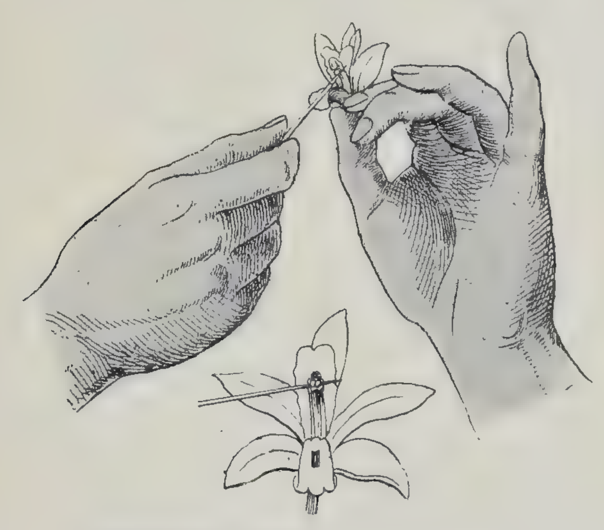
Les yeux de Mme Flore, bien près de se clore définitivement, se rouvrent brillants à cette annonce ; mais le grave Touareg est au-dessus de ces petits péchés occidentaux si ingénument avoués et, tranquillement, poursuit :

§ II

GUADELOUPE

— Cette belle île, si souvent éprouvée par les cataclysmes, a construit un pavillon de 120 mètres carrés qui, d'une simplicité distinguée, semble sortir d'un massif de plantes tropicales et de vertes pelouses bordées de coquillages géants. Type gracieux d'habitation de créoles, avec sa véranda qui entoure la salle d'exposition et à laquelle donnent accès deux escaliers peuplés de fougères arborescentes. M. L. Guesde, Commissaire, et M. Maurice Huet, Commissaire adjoint, ont très habilement exposé, dans ce Pavillon : 1° les sucres fameux de cette Antille et l'outillage perfectionné de sa fabrication; 2° les cultures (avec le sucre, les fruits incomparables, ananas, bananes, mangues, etc.), qui

commencent à venir en France dans des frigorifiques ; 3° le rhum, dont l'éloge est superflu ; 4° les procédés variés et résultats instructifs du commerce local, sans oublier les armes antiques et la faune terrestre et marine. C'est une des expositions particulières les plus fournies (140 exposants) et les plus heureusement présentées. Je la quitte pourtant bien vite — ce en quoi vous ne m'imiterez probablement pas tout à l'heure — pour aller faire une rapide excursion à la



Fécondation artificielle de la vanille.

§ III

MARTINIQUE

— Bon ! s'écrie Verduret, le pays du café.

— Oui, Sidi. Aussi figure-t-il sous toutes ses formes dans le Pavillon que vous reconnaîtrez à son large perron flanqué de deux constructions légères et donnant accès à un assez vaste bâtiment aux ailes surmontées chacune d'une tourelle. Ce qui le distingue plus encore de ses voisins, ce sont les trois grandes ouvertures vitrées de la façade, lesquelles éclairent la « Salle des cafés », et les deux rotondes également et

complètement vitrées formant les ailes. Comme vous le deviniez, Sidi, c'est le café qui y occupe la plus large place, distançant sensiblement la canne à sucre et la vanille qui sont les deux coproduits principaux de la plus peuplée des colonies relativement à sa superficie... Ce qui n'empêche pas les rhums, tafias, cacaos, cotons, fruits des tropiques, échantillons minéralogiques, ethnographiques, etc., d'y trouver leur petit coin, et même la fameuse *bamboula* exécutée par des figures de cire, de façon toute immobile, mais non silencieuse, un phonographe redisant au public les lentes mélodies créoles... Comme je m'aperçois que votre compagne est définitivement partie pour le pays des songes, je n'insiste pas, et je termine cet exposé des colonies au Trocadéro en vous disant un mot de la

§ IV

RÉUNION

Son Pavillon, frère jumeau de celui de la Guadeloupe, a cependant en plus, et au sous-sol, un *bar* très fréquenté. Les produits exposés sont les mêmes que ceux des Antilles, plus le quinquina, le caoutchouc et la vigne, récemment importée et exploitée avec grand succès. Ce qu'il y a de plus pittoresque et qui intéresse particulièrement le visiteur, c'est l'étonnante variété de types composant la population de l'île. On y trouve naturellement des Malgaches de la grande île voisine et aussi des Cafres du continent le plus proche, mais et en grand nombre, des Hindous, des Chinois et en outre plusieurs races océaniennes. C'est une colonie qui atteint le joli chiffre de 40,000,000 d'affaires, tant en exportations qu'en importations.

« Voilà, Sidi, les indications toutes sommaires que je crois suffisantes sur les quatre vieilles colonies, d'abord parce qu'en raison de l'ancienneté même de leurs rapports avec la Mère-Patrie, elles sont aussi intimement connues que bien des départements métropolitains, et aussi parce qu'avant de vous rendre votre liberté, je voudrais vous dire un mot du



CHAPITRE IX

PALAIS DE LA COLONISATION

(Pavillon des Missions)

— Qu'entendez-vous par Palais de la Colonisation? fait Verduret. Il me semble que cela doit faire double emploi avec celui du Ministère des Colonies, qui donne à ce sujet tous les renseignements?

— Sidi, vous commettez une erreur que je vais vous faire comprendre par une comparaisen. Quelqu'un qui assisterait à une revue où se trouveraient réunies des délégations de tous les corps de toutes les armes de l'armée française et qui, de plus, étudierait à fond l'annuaire pour bien connaître les lieux de garnison et la composition des effectifs et des cadres, pourrait-il prétendre avoir une connaissance complète de cette armée? Non. Il lui manquerait de connaître dans le détail l'organisation, l'administration, les services auxiliaires, les sources d'approvisionnement en vivres, armes, munitions, matériel, en un mot, les éléments qui, dans l'ombre, permettent à cette armée de se mouvoir, de se mobiliser, de vivre. Eh bien, en cette Exposition coloniale du Trocadéro, chaque exposition particulière est comme une délégation d'un des corps de troupes de la grande armée coloniale : le Palais du Ministère des Colonies est cet annuaire où le public trouve toutes les indications sur l'emplacement, la composition, le rendement des colonies, etc., etc. Il reste à connaître dans le détail l'outillage du

colon et de l'explorateur, les matériaux de pénétration et d'exploitation, les produits fournis par la Métropole pour soutenir l'existence et le labeur lointain des colons, etc. C'est là l'objet de ce complément indispensable de l'exposition coloniale désigné sous le nom de Colonisation. Son importance est si grande que, dans le plan primitif de l'Exposition, on avait réservé un emplacement de 2,400 mètres carrés dans le Jardin du Trocadéro pour construire à ce groupe XVII un vaste Palais. Mais les Pavillons coloniaux, trop à l'étroit, obtinrent peu à peu des agrandissements de leurs concessions respectives et envahirent les dits jardins au point d'en exclure le Palais projeté, au grand et bien légitime dépit de l'architecte désigné, M. Deperthes fils...

— Attendez donc !... Mais je connais ce nom-là! On nous a déjà parlé de ce nom : M. Deperthes!

— A propos du Grand Palais des Champs-Élysées, évidemment, Sidi, puisque, en même temps qu'architecte chef d'agence du Palais de la Colonisation, M. Deperthes a été le premier inspecteur, le collaborateur de M. Louvet pour la construction de la partie intermédiaire du Grand Palais. C'est bien l'homme le plus charmant en même temps que travailleur infatigable et artiste doué. Sous ce dernier rapport, il a de qui tenir, étant le fils de M. Ed. Deperthes, le maître qui reconstruisit l'Hôtel de Ville de Paris, avec M. Ballu. Parisien, né en mai 1864, entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1883, où il a obtenu six médailles, presque tous les prix que décerne l'Ecole, et été quatre fois logiste, il est Premier Grand Prix de Rome de 1892.

« Il est de ceux dont le surmenage développe de façon intensive les hautes facultés. Son exposition a dû être fractionnée en cinq parties logées : 1° dans la galerie portique est du vieux Palais du Trocadéro, fermée par un vitrage, et où sont réunis les produits alimentaires et pharmaceutiques exportés dans les colonies, la parfumerie et les tissus spécialement fabriqués dans ce dessein, la banque indo-chinoise, etc. ; 2° dans la galerie portique ouest du Palais du Trocadéro où sont groupés, centre d'intérêt d'ordre supérieur et combien captivant, les « Moyens de propopagande coloniale » ; ce sont : l'exposition du Comité Dupleix dont le célèbre explorateur, M. Bonvalot, est le président (confé-

rences sur la colonisation, livres exportés, tableau de la mort de Dupleix, etc.), les missions protestantes, la méthode de Berlitz pour la propagation de la langue française, des souvenirs provenant des explorations au Soudan (entre autres le « Trésor de Samory » rapporté par M. d'Anthonay et qui comprend, avec la couronne, tant d'objets et bijoux d'or travaillé de grande valeur), les voies ferrées de pénétration aux colonies et leurs corollaires (plans de chemins de fer, plan en relief des charbonnages du Tonkin), la propagation de la civilisation par l'instruction des petits indigènes (Institut des Frères des Ecoles chrétiennes ; photographies des Ecoles de Saïgon, Hanoï, Rangoon, etc., des lavis remarquables exécutés par de jeunes élèves annamites), etc. ; 3° le « Pavillon annexe » de 20 mètres sur 12 et de 7 mètres de hauteur, ayant au sous-sol un laboratoire photographique à la disposition des nombreux visiteurs photographes amateurs, et qui, au rez-de-chaussée, expose les produits exportés dans nos colonies (on y voit des pianos, des cantines d'explorateurs légères en aluminium, des pharmacies portatives, si précieuses, la malle qui a suivi M. de Brazza à travers les territoires du Congo et de l'Oubanghi), etc. ; 4° le « Pavillon des Collectivités », œuvre principale de l'ensemble, couvrant 26 mètres en longueur, 16 en largeur, ayant 24 mètres de haut, un véritable petit palais. M. Deperthes, pour l'aspect général de ces deux Pavillons, s'est inspiré des constructions coloniales : toits en tuiles avec grande saillie supportée par des consoles, principe du bois apparent avec décoration peinte. La Frise du Pavillon des Collectivités, due à M. Rousseau, l'auteur de la célèbre toile « La Soupe aux Halles », achetée par la Ville de Paris, représente d'un côté « Les colonies apportant leurs produits à la France », de l'autre côté « La Métropole venant offrir à l'Exposition de 1900 ses produits et objets d'exportation coloniale. »

— Pardon si je vous interromps, *monsieur* Mohammed, mais que peut-on bien entendre par ce titre de Pavillon des Collectivités.

— Simplement des groupements, en vue de l'exportation coloniale, de plusieurs commerçants de différentes villes de France. C'est ainsi que l'on y voit la vitrine du musée colo-

nial de Lille, etc., etc... Je note, en passant, que toutes les vitrines sont en nikado, un nouveau bois. Vous remarquerez que le Pavillon si élégamment réussi et si artistique des Collectivités se soude à un autre Pavillon dû à M. Montarnal et qui est celui des Missions. C'est le cardinal Richard qui a eu l'initiative de cette participation des œuvres catholiques à l'Exposition et en a confié l'organisation à un comité présidé par le vice-amiral Lafont. Là, on se rend compte de la splendeur civilisatrice de l'action des missionnaires, parmi lesquels il y eut et il y a encore chaque année tant de martyrs. Les plus hostiles à l'idée religieuse ne peuvent qu'admirer les résultats civilisateurs, éducateurs, artistiques, de science pure, de propagation de l'influence française obtenus jusqu'au fond des plus barbares et sauvages régions par ces hommes généreux et si simplement héroïques, qui parcourent le monde n'ayant pour arme que la croix, emblème du sacrifice, et la parole persuasive pour bouclier contre les glaives et les zagaies... Mais revenons à la colonisation laïque si bien logée par M. Deperthes. Il reste une cinquième partie dont je ne vous ai pas encore parlé, c'est celle qui s'étend derrière l'aile gauche du Palais du Trocadéro, au long de l'avenue du dit Trocadéro, et qui, quoique reléguée bien loin, n'est pas, à beaucoup près, la moins intéressante. Dans une suite de constructions en bois, parmi lesquelles un type très pratique de maison coloniale démontable de M. Cornilz, est exposé tout le grand et le petit outillage dont se servent nos explorateurs, nos colonnes en expédition, nos corps de troupes de conquête et d'occupation (installations, campements, moyens de transport, etc., etc.). Cette partie de l'exposition de la Colonisation est peuplée de choses curieuses et ingénieuses, comme cette sorte de grande guérite en métal, avec hublots, pouvant servir à la fois de poste pour la chasse à l'affût, de chambre, de chapelle portative pour les missionnaires, etc.; comme tout le matériel si divers du grand constructeur H. Lefebvre...

— Ah! oui, fait ironiquement Bèchard, les trop fameuses voitures Lefebvre de Madagascar.

Le Touareg prend un air attristé et hausse légèrement les épaules.

— Ah! Français! dit-il, voulez-vous donc que l'on vous

croie toujours, dans le monde, les hommes au jugement léger, parce que vous partez sur une apparence sans vous donner la peine d'aller au fond des choses? Pour « bêcher » ce matériel, comme ce fut un moment la mode... de loin et dans l'ignorance des difficultés réelles à surmonter, avez-vous lu les rapports, le concernant, de commandants de colonnes : au Soudan : colonel Galiéni (1886-87), colonel Frey, colonel Archinard (1890 à 1893), colonel Humbert (1891-92), et au Tonkin, et à La Réunion, et au Dahomey, et enfin le rapport officiel du général Duchesne après la conquête de Madagascar? Vous y verriez que les voitures Lefebvre ont *partout* rendu *d'énormes* services. Il n'y a que les Français pour décrier avec acharnement... ce que les autres nations leur envient. Allez voir dans cette Exposition — outre les voitures connues qui servent excellemment de bateaux pour jeter des ponts — les voitures d'ambulance, de chirurgie, les brancards sur roues, les baignoires de campagne, les tentes d'ambulance, les bâts légers, les harnachements, etc. ; étudiez les canonnières démontables en aluminium, le « Jules Davoust », qui compte sur la liste de la flotte et à bord duquel le lieutenant de vaisseau Hourst a fait sa vertigineuse exploration du Niger ; souvenez-vous que des mêmes ateliers sortaient plusieurs des embarcations sur lesquelles Marchand traversa d'effroyables marécages pour s'immortaliser à Fachoda, et constatez en même temps que l'inventeur de tous ces engins mérite bien du pays, et que cette exposition de la Colonisation fait bonne figure dans la grande Fête industrielle de 1900 tout entière... Et pourtant c'est une de celles qui ont le moins chargé le budget général, M. Deperthes n'ayant dû tabler que sur le modeste chiffre de 45.000 francs.

Brusquement, le Chef Touareg se lève et déclare :

— J'ai dit. Si vous avez, Sidi, quelques questions à m'adresser, maintenant je vous le permets.

— Une seule, et en vous remerciant, mon cher *monsieur* Mohammed. Vous avez, à deux reprises je crois, appelé mon ami M. Bêchard « broyeur de couscous ». Vous connaissiez donc sa profession ?

— Pardon, réclame l'époux de dame Flore, je ne suis pas broyeur de... de ce que vous dites...

— Eh si ! mon cher, puisque c'est une claire périphrase

arabe équivalant à farinier. Mais je me demande comment notre savant conférencier a pu l'apprendre au Désert, par exemple ?

— Sidi, c'est le Cadi, vieux de plus de douze cents lunes, qui m'en a instruit.

— Encore cet excellent centenaire ! Je ne l'ignorais pas, mais je voulais vous le faire dire. Savez-vous que sa bienveillance à notre égard commence à faire plus que m'intriguer et que je donnerais beaucoup pour le revoir et... lui arracher enfin son masque. Je voudrais bien lui faire comprendre que, tout en étant pénétré de reconnaissance à son égard, je trouve un peu... comment dire ?... un peu forte la comédie où il nous force à jouer des personnages qui ne cadrent guère avec nos âges respectables...

— Prenez patience encore quelques heures, Sidi. Le Cadi ou chef blanc m'a dit qu'il vous verrait ce soir, à l'issue de la fête de nuit. En attendant, voici l'homme qui va vous conduire à travers les colonies dont je viens de vous parler et est chargé ensuite de vous faire faire le tour de l'Esplanade des Invalides et du Champ de Mars... Allah ! vous garde, Sidi !

Le Chef Touareg s'éloigne majestueusement, tandis qu'un jeune homme inconnu et qui vient d'entrer dans la salle, salue cérémonieusement notre groupe de visiteurs provinciaux.

Le prochain (et dernier) volume aura pour titre :

LA DERNIÈRE PROMENADE

et contiendra :

Le Palais des Manufactures nationales.
— des Industries diverses.
— de la Décoration et Mobilier des édifices publics et des habitations.
— des Mines et Métallurgie.
— des Fils, Tissus et Vêtements.
— de la Mécanique.
— de l'Agriculture (Salle des Fêtes).
— des Industries chimiques.
— du Génie civil.
— des Lettres, Sciences et Arts.
— de l'Optique.
— Lumineux.
Etc., etc.





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

XVII

LA DERNIÈRE PROMENADE

EN VENTE :

I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques**	—	» 60
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60
VIII.	**Les Pavillons des Puissances étrangères.**	—	» 60
IX.	**Les Palais des Hôtes de la France.** . . .	—	» 60
X.	**La Rue des Puissances au Quai d'Orsay.**	—	» 60
XI.	**L'Avenue des Nations**	—	» 60
XII.	**Promenade au Quai d'Orsay**	—	» 60
XIII.	**Les moyens de locomotion à l'Exposition. Le Mexique**	—	» 60
XIV.	**Au Trocadéro**	—	» 60
XV.	**Les Grands Palais du bord de l'eau** . . .	—	» 60
XVI.	**Les Colonies Françaises.**	—	» 60

G. DE WAILLY

A TRAVERS
L'EXPOSITION DE 1900

XVII

LA DERNIÈRE PROMENADE



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

DU TROCADÉRO A L'ESPLANADE DES INVALIDES

§ Ier

EXPRESS-UNIVERSEL SPÉCIALISTE

Le jeune homme qui, dans cette galerie du Palais du Ministère des Colonies, salue — avec la grâce exquise qui est l'apanage des voyageurs de commerce — notre groupe provincial assez brusquement abandonné par le chef Touareg, est un petit brun, à la fois compassé et frétillant, à la chevelure cosmétiquée, et qui remplace volontiers par des appels du pied — tel un prévôt... d'avant-scène — les éclats

absents d'un organe ingrat qui se désespère de totalement manquer de conquérante ampleur.

Comme, avant même de desserrer les lèvres, c'est par un de ces doubles battements de semelle qu'il achève son geste de révérentieuse introduction, M[me] Flore se réveille en sursaut et s'écrie :

— Ah ! pardon... Excusez-moi... Nous étions aux Antilles, je crois... Tiens, le Noir du Désert... qui met sa voilette sur le bas de la figure... n'est plus là ?

— Il a terminé sa conférence, chère madame, et a été remplacé auprès de nous par monsieur...

— Théobald Trottecourt, pour vous servir.

— Et qui vient sans doute aussi, ajoute Verduret d'un air finaud, de la part de notre extraordinairement obligeant centenaire ?

— Un centenaire? Connais pas !

— Allons donc ! insiste, incrédule, le manufacturier retiré.

— Ah ! non, alors, riposte le nouveau venu avec une pirouette qui sent d'une lieue son « talon rouge »... de Montparnasse ou des Gobelins. Vous ne m'avez donc pas regardé ? A mon âge avoir pour connaissances des émules de feu Mathusalem ?... Ça ne serait pas à faire !

— Alors, je ne comprends plus. Comment êtes-vous ici ?

— Parce qu'on a de la notoriété sur la place, monsieur. Depuis l'ouverture de l'Exposition que je me suis établi sur mon pliant, à l'entrée du Trocadéro, à main droite en sortant, je suis connu pour ma spécialité.

— Votre ?...

— Tel que vous me voyez, messieurs et dames, je suis « l'Express-universel spécialiste ».

— Daignez m'excuser... Je vais peut-être vous paraître bien obtus, mais... je ne comprends pas.

— Je m'explique, homme d'âge !

Verduret fait la grimace et le jeune monsieur si bien peigné poursuit :

— Ce ne sont pas les guides qui manquent ici, pour peu qu'on sache les découvrir. On a même fondé une école pour en former, parce que cette Exposition de 1900 est si immense et si compliquée, de fait, pour le visiteur non initié,

malgré la simplicité raisonnée de sa conception, que ceux qui s'y aventurent sans « fil d'Ariane » sont exposés à y passer des semaines, voguant à l'aventure sans voir grand'-chose. Or, parmi tous ces guides, il n'en est qu'un qui ait résolu le problème de faire voir à la vapeur toute l'Exposition aux honorables provinciaux et étrangers qui ont l'inappréciable chance de se confier à ma direction. Je suis unique de mon espèce... *unicum sub sole !*... c'est-à-dire « l'unique homme sous le soleil » pour ceux et celles qui ne sont pas familiarisés avec la langue des anciens Julius et autres Césars. Je suis « l'Express-universel spécialiste », chacun sait ça, le seul qui ait résolu le problème de faire voir complètement en deux journées de douze heures, à qui s'en remet à mon ingénieuse direction, toute cette immense Exposition que beaucoup peuvent parcourir maladroitement pendant quinze jours sans la connaître entièrement!

Au boniment débité sans reprendre haleine, Bertrande, retrouvant sa gaieté qui semble envolée, comme sous l'empire de quelque grande préoccupation intime, lance vers le plafond si hautement artistique du Palais du Ministère des Colonies, les notes joyeuses de son rire si jeune et si franc.

Son oncle, souriant de la faconde du nouveau venu, dit à celui-ci :

— Je ne doute pas, monsieur, de vos exceptionnels talents de cicerone; mais je vous ferai observer que nous ne saurions les utiliser en leur rapide plénitude, car, depuis six jours que nous sommes à Paris, nous avons déjà vu quantité de palais, de pavillons, et de merveilles en cette splendide Exposition.

— Je sais. Aussi n'est-ce pas « l'Express-universel spécialiste » que l'on dépêche vers vous, mais celui que l'on a également baptisé : « l'Ariane de la dernière promenade »...

— Comment, de la dernière promenade ?

— A l'Exposition, bien entendu.

— Parbleu, je le comprends ainsi; mais je ne vois pas pourquoi la visite que nous allons faire serait la dernière! Nous n'avons nullement décidé de reprendre le train !

— Il faut pourtant bien que cela soit, puisqu'on s'est adressé à moi pour vous piloter. Voyez-vous, il arrive généralement, cette Exposition étant disposée de façon, en dissé-

minant sur un immense espace, l'intérêt du visiteur, que les personnes qui se sont accordé un nombre de jours fixé à l'avance pour la visiter, musent au début parmi les merveilles et arrivent au terme de leur séjour ayant encore un lot considérable de choses à voir. Ma notoriété de spécialiste déjà si bien établie fait que nombre de ces personnes surprises par le manque de temps me sont adressées pour que je me charge, en une dernière promenade habilement combinée et vélocement conduite, d'empêcher qu'elles ne quittent Paris avec une connaissance incomplète de la Grande Universelle. Jamais ceux « qui ont le temps » ne s'adressent ni se sont adressés à moi. Donc, puisque l'on a obtenu que je consentisse, malgré le nombre de mes clients, à vous faire parcourir les Colonies françaises — que m'a-t-on dit, vous ne connaissez que théoriquement — puis l'Esplanade des Invalides et le Champs de Mars que vous ignorez encore, c'est qu'évidemment vous devez être sur votre très imminent départ.

— Voilà qui est un peu fort ! gronde Bêchard. Se permettrait-on, par hasard, de disposer de nous sans notre assentiment ?

— Dame, c'est vrai, appuie Verduret un peu fâché. Je serais curieux de savoir qui a bien pu aller vous chercher à notre intention ?

— Ça, messieurs et dames, impossible de vous le dire. J'étais allé faire une manille, histoire de me délasser un moment de mes courses absorbantes où l'intellect travaille presque autant que les jambes, et c'est à mon secrétaire que l'on s'est adressé.

— Vous avez un secrétaire ? fait Bêchard, non sans une nuance de respect.

— Oui... Qui garde mon pliant... je veux dire, mon bureau. C'est lui qui est accouru me prévenir que l'on me demandait dare dare pour des clients que je trouverais dans la galerie du Palais du Ministère des Colonies, et me voilà.

— Comment avez-vous pu savoir qu'il s'agissait de nous ?

— On avait donné votre signalement à mon secrétaire : un monsieur chauve et gros, l'air bon enfant, avec une jolie demoiselle, sa nièce, plus un autre monsieur à barbe

noire, grave comme un ministre... qui aurait égaré son maroquin, avec sa dame, encore très bien et coiffée d'un... remarquable chapeau à fleurs.

— Ah ! on vous a dit cela? disent en même temps les époux Bêchard intimement flattés.

— Et, ajoute le farinier, à ce signalement si exact, vous nous avez reconnus tout de suite?

— Tout de suite, d'autant plus que l'on m'avait fait prévenir que vous étiez en compagnie d'un Arabe.

— Allons, pense avec impatience Verduret, la mystification aimable se poursuit, et si l'on se met à y faire jouer un rôle à des étrangers à la bande. Je crois, malgré les belles promesses, que nous serons longtemps à avoir le mot de l'énigme, si même nous y arrivons.

— Le chef Touareg a dit : « ce soir ! » souffle à l'oreille de l'oncle la mutine nièce qui, à l'expression de son visage, a deviné la pensée avunculaire.

Verduret répond par un soulèvement des épaules, synonyme à la fois de doute et de résignation et, s'adressant à Théobald Trottecourt :

— Monsieur, nous sommes à votre disposition, faites votre office.

— Un moment ! intervient le prudent farinier. Monsieur n'est ni un vieux propriétaire d'automobile, ni un artiste baroque faisant, par pose et pour la galerie, mine de faire fi de l'argent, ni un fou s'imaginant posséder sans doute une fortune de boyard avec le titre de prince russe, ni un officier de marine mystificateur et titré ; monsieur est un guide professionnel, et, par conséquent ne doit pas offrir ses services *gratis pro deo*... Avant qu'il ne se mette à notre tête, j'estime qu'il n'est pas sans intérêt de savoir ce que nous coûtera sa compagnie?

— Rien.

— Vous travaillez donc pour la gloire?

— Ah ! non pas, fichtre ! Si je dis que cette promenade ne *vous* coûtera rien, c'est parce que mon temps et mes peines ont été rétribuées d'avance entre les mains de mon secrétaire... et j'ai trop de probité commerciale pour profiter de votre ignorance de ce détail et me faire payer deux fois.

Verduret fronce le sourcil.

— C'est humiliant, à la fin, d'être toujours l'obligé forcé d'inconnus! fait-il.

— Bah! mon oncle, riposte Bertrande, laissez-vous faire puisque vous ne pouvez l'empêcher.

— Eh! appuie le très serré Bèchard, si c'est son idée, à ce centenaire, de nous éviter tous débours, nous serions bien sots de nous insurger contre sa manie!

— Allons! conclut laconiquement le chef et doyen de la petite troupe.

Mais, entre ses dents, il murmure :

— Si je le retrouve, comme il l'a promis, nous aurons un fameux compte à régler ensemble!

Bertrande sourit en regardant de côté et drôlement son oncle.

§ II

DESSUS ET DESSOUS

Andalousie au temps des Maures. — Monde souterrain.
Houillères de France. — Les Phares.
Le Palais de l'Égypte.

Théobald Trottecourt lève un léger stick qu'il tient à la main; trop courte pour une canne, cette mince baguette fait entre ses doigts office de règle de magister et de bâton de commandement, à la façon de celles que brandissent certains agents conducteurs de *Cook's and C°*.

A ce signal, le provincial quator se met en marche sur les traces, combien fugaces, de son nouveau guide. Malgré les objurgations de Mme Flore, cramponnée au bras de son mari, c'est alors, à travers la foule toujours compacte qui se presse à l'exposition si instructive, pittoresque et excellement organisée des Colonies françaises, une véritable course au clocher.

— Sapristi, remarque Verduret au jeune Théobald Trottecourt, vous êtes le bien nommé : à pas menus comme ceux d'une Parisienne, vous couvrez de la route à rendre

jaloux un cycliste... Heureusement que le Touareg nous a édifiés sur toutes ces choses si intéressantes que vous nous faites traverser à une allure de fantômes emportés par les brises profondes du Tartare! Votre baguette saute d'un objet à un autre comme prise de la danse de Saint-Gui : à peine si nos regards ont le temps de se fixer.

— Monsieur, je ne suis pas pour rien le « Spécialiste-*express* ». Mais vous constaterez que ma vélocité ne manque pas de méthode, et la méthode que j'applique aux visites rapides de l'Exposition est tout simplement celle de Berlitz, qui vous apprend une langue étrangère en un tour de main. Que fait Berlitz, en somme? Il montre les objets et les nomme : je ne fais pas autre chose. C'est au public-élève à s'arranger pour retenir... Voilà.

Et la promenade continue, rapide, vertigineuse; les colonies succèdent aux colonies en un raid fantastique qui rend Verduret et Bêchard ahuris, Bertrande très amusée et M[me] Flore haletante et... écarlate. En sortant de l'Inde française, le groupe passe devant l'entrée de l'« *Andalousie au temps des Maures* ».

— Great attraction ! proclame le guide. La main à la poche !... C'est aujourd'hui deux francs par personne. Nous n'allons faire que traverser..., affaire du sept minutes !

— Et ça nous coûterait dix francs ! Jamais de la vie ! s'écrie Bêchard.

— Tant mieux : économie de temps pour tous. Vous y auriez vu : la porte de l'Alcazar de Séville; le portique de l'Alhambra de Grenade (la fameuse Cour des Lions); la grande tour de Giralda, à Grenade ; un gourbi arabe du moyen âge en terre d'Espagne; la Porte de Justice, toujours à Grenade ; une Rue de village espagnol d'autrefois, près de Tolède ; et le théâtre avec gitanes dansant le boléro ou les manchegas, la piste avec fantasias mauresques, un musée de peintures, une exposition tauromachique...

— Tout cela en sept minutes !

— Oui, un instantané... Mais passons. Il vaut mieux aller voir « le Monde Souterrain ».

— Tiens, on ne nous en avait pas parlé.

— Il ne nous a donc rien dit, votre arbicot? Là, ça ne coûte qu'un franc.


N
S
Ministère du Commerce
de l'Industrie des Postes et des Télégraphes
Exposition Universelle de 1900
Direction Générale de l'Exploitation
Service des Installations Générales
Annexe de Vincennes
Plan Général
Échelle de 0m0003 p. Mètre
Plan approuvé le 31 Août 1899 par le Ministre
du Commerce de l'Industrie des Postes et des Télégraphes
sur la proposition du Commissaire Général de l'Exposition de 1900

PLAN DE L'AN



DE VINCENNES

Bèchard fait la grimace.

— Et qu'y voit-on ? demande-t-il, méfiant.

— Les mystères de toutes sortes du sous-sol terrestre. Dans les anciennes carrières dont est creusée la colline du Trocadéro, et dont les galeries s'étendent loin hors de l'enceinte de l'Exposition — mais pas de danger qu'on entre par là, pas vrai ? — est organisée une superbe leçon des choses inconnues des humains de la surface du globe. Dans les galeries et les nombreuses excavations formant salles, ce sont d'abord, après la figuration de la structure géologique de l'écorce de la planète, les *représentations archéologiques* : une mine de fer, telle qu'elle était au temps des Phéniciens, puis au moyen âge ; le fameux tombeau d'Agamemnon à Mycènes, avec les revêtements et masques d'or des rois, tels que les ont montrées les fouilles pratiquées par Schlieman ; une nécropole à Memphis, représentation (par le grand artiste Eugène Guiraud) d'une chambre funéraire découverte à Sakara ; la salle étrusque, etc. Puis, c'est le spectacle du monde géologique ancien : ici on assiste à la formation progressive de la vie terrestre et à ses préhistoriques manifestations ; aspects de la terre à l'époque houillère (un beau diorama de M. Toussaint montre un torrent amenant des fougères, des sigillaires, des lycopodiacées géantes qui viennent s'envaser pour former le charbon que nous brûlons ; on y voit, scientifiquement reconstitués, les animaux d'alors et les végétations fantastiques, dans la lumière bleuâtre qui traversait péniblement une atmosphère chargée de vapeurs) ; aspects à l'époque jurassique, à l'époque tertiaire (où vivaient ces animaux-colosses que le vulgaire appelle antédiluviens et en comparaison desquels nos éléphants ne sembleraient que de petits moutons : le Paléothérium, le grand Elan, etc.). Enfin, en arrivant à l'époque quaternaire qui est celle de l'apparition de notre humanité, « le Monde Souterrain » fait admirer aux visiteurs les curiosités naturelles auprès desquelles les touristes globe-trotters passent souvent sans y descendre (la Grotte d'Azur, à Capri, reconstitution prestigieuse ; le diorama de M. Suraud représentant un couvent perché sur un pic escarpé de Judée ; les célèbres grottes des Cousses — celle de Padirac, dans le Lot — avec rivière et lac souterrains, stalactites et stalagmites, etc ; les grottes de marbre de l'An-

nam, montrant, dans un décor d'antiques pagodes, l'extraction du riche calcaire, etc., etc.).

— Vous direz tout ce que vous voudrez, Bêchard, il faut aller voir cela ! s'écrie Verduret.

Mais l'excellent doyen compte, cette fois, sans l'épouse du farinier. Celle-ci proteste :

— C'est cela, aller dans des caves, dans l'état de transpiration où m'a mise cette course folle ! Je n'ai pas envie d'attraper une pleurésie !

— Passons ! soupire Verduret avec résignation.

— Il y a encore le « Pavillon des Houillères de France », mais vous avez dû le voir si vous avez visité les Colonies étrangères.

— Ah bien oui ! grogne le farinier : le guide hors d'âge que nous avions était bien trop préoccupé de jouer à cache-cache avec certain Anglais... que nous n'avons pas revu aujourd'hui, d'ailleurs.

— Vous n'avez donc même pas consulté le moindre guide de l'Exposition ? Vous y auriez vu que — sinon le Pavillon des Houillères, malgré son grand intérêt, avec toute la machinerie des mines, au rez-de-chaussée, et les ingénieuses maquettes du premier étage représentant les types des principales houillères de France, l'histoire des Puits de mine et l'exploitation de tous les systèmes d'appareils — du moins la galerie de mine de *six cents mètres* est un des « clous » les plus curieux de toute l'Exposition, où pourtant les « clous » abondent.

— Alors, c'est une réédition du « Monde Souterrain » ?

— A cela près que la galerie (toujours prise dans les anciennes carrières) est beaucoup plus longue, qu'elle est exclusive au monde minier et que le public y voit pratiquer sous ses yeux tout le travail des mineurs : mineurs proprement dits procédant au havage et à l'abatage de grandes masses de houille, les bouteurs et les serveurs qui déblayent le charbon abattu et amènent les bois dont on étaye la partie supérieure des couches, les remblayeurs et les reculeurs qui exécutent le travail de soutènement en arrière, les bosseyeurs qui font les voies et les boisent ; et les puits secondaires, et les machines perforatrices électriques, et le chemin de fer électrique qui va des salles d'accrochage jusqu'au fond

des galeries, etc... Sans compter qu'en plus de la mine de houille, il y a une mine de fer, une de sel gemme, une de zinc et — en revenant sous la concession du Transvaal, après avoir été sous l'avenue de Magdebourg — une mine d'or communiquant avec l'usine de l'Exposition des Républiques du Sud de l'Afrique. Oh! messieurs, c'est à voir, cela, et ça ne coûte que vingt sous.

— Il faut donc toujours payer, dans cette Exposition? grommèle le farinier.

— D'ailleurs, proteste son épouse, c'est encore une cave et... j'ai trop chaud.

— Passons donc encore pour aujourd'hui, soupire de rechef Verduret.

— Il y a aussi au Trocadéro l'Exposition des Phares (entre les Houillères et le Pavillon colonial français des Collectivités), formée de deux tours de phares réunies par une passerelle, contenant tous les modèles de grands fanaux marins depuis l'antiquité jusqu'aux phares et feux flottants modernes, avec leurs modes, systèmes et mécanisme d'éclairage. On n'a pas dû davantage vous conduire à cette Exposition qui eût été mieux à sa place annexée à celle de la marine, car je comprends qu'on s'en est tenu à vous montrer exclusivement les exhibitions exotiques.

— D'ailleurs, quel intérêt peut présenter pour nous qui ne sommes pas marins l'Exposition des systèmes de phares? articule le farinier du haut de sa présomptueuse ignorance.

— Je n'ai garde d'insister, déclare avec empressement le très pressé Théobald Trottecourt, quoiqu'il ne soit pas tout à fait indifférent d'y apprendre que les côtes françaises, par exemple, sont éclairées la nuit par quatre cent quatre-vingt-trois phares et feux de port, plus huit feux flottants, treize feux permanents dont l'on n'a besoin d'alimenter la flamme qui brûle sans cesse que tout les quelques semaines ou même les quelques mois, et soixante-seize bouées lumineuses. Il ne nous reste donc plus qu'à quitter le Trocadéro, puisque vous y avez maintenant visité entièrement les Colonies françaises et étrangères.

— Sauf, parmi ces dernières, l'Égypte que le vénérable centenaire qui nous guidait, nous a dit n'être pas une exposition officielle.

— C'est vrai, mais, quoique d'organisation privée, elle n'en est pas moins nationale et très intéressante, se composant du *Temple* (dont la façade principale est celle du Temple de Daudourt, en Nubie, et les faces latérales des copies des monuments de Philée, d'Abydas et de Karnak), de l'*Ouakala* (bazar arabe fait de rangées de maisons avec moucharabies, voussures peintes et terrasses, avec, au fond du patio, la reproduction du Salon du Ministre de France au Caire, aux curieux plafonds et à la coupole en forme du ruche), enfin du *théâtre* où sont réunies toutes les attractions, ballets et danses de l'Orient. Je ne vous engage pas à aller voir maintenant ce Palais de l'Egypte ; cela nous prendrait du temps et je n'en ai guère à vous donner pour pouvoir remplir mon programme-express. Je me contente de vous dire que l'avant-portique du *Temple* forme un vestibule qui conduit à une galerie rectangulaire où sont exposés et où l'on vend les produits manufacturiers et agricoles, objets d'art, bijoux, tapis antiques et modernes de l'Egypte ; qu'au-dessous du *Temple* est une vaste crypte reproduisant les chambres funéraires de diverses dynasties ; enfin que le rez-de-chaussée de l'Ouakala est naturellement peuplé d'un grand nombre de boutiques où des fellahs vendent aux visiteurs toutes sortes d'objets du pays, et que la troupe du théâtre, dont la scène est immense, est composée d'Arabes et de Soudanais, de Gypties dansant les danses sacrées, etc. Mais traversons vite le pont d'Iéna, gagnons la gauche du Champ de Mars et prenons le chemin de fer électrique qui va nous conduire en quelques instants jusqu'à hauteur du pont Alexandre III, afin que je vous montre





CHAPITRE II

LES PALAIS DE L'ESPLANADE

§ I[er]

A PROPOS DE L'ANNEXE DE VINCENNES

Théobald Trottencourt lève son stick, puis le projette en avant — tel, au début de la campagne Sud-Africaine, un général anglais enlevant sèchement sa brigade pour l'envoyer, cible compacte, se faire décimer par les adroites balles des Mausers boers... Et voilà, sur ce geste de commandement, notre minuscule caravane expéditionniste s'élançant à petits pas précipités dans le sillage de son guide.

Naturellement, la face ronde de Mme Flore, que le précédent arrêt avait ramenée à la teinte de pêche... bien mûre, recommence à vouloir rendre des points à la pivoine rutilante sous la rosée.

Elle réclame, l'excellente dame : mais son mari, impitoyable parce qu'il ignore les inconvénients d'une nature trop généreusement rebondie, l'entraîne toujours.

A la fin — c'est-à-dire comme le groupe s'engage sur le pont d'Iéna — la farinière se révolte. A mots entrecoupés par l'oppression, elle s'écrie :

— Aristide, je n'en peux plus!...

— Tais toi, tu vas nous faire remarquer.

— Ça, mon gros, ça m'est bien égal. Je n'ai pas envie

d'avoir une attaque d'apoplexie... Continue si tu veux, moi, je m'arrête.

Energiquement, elle dégage son bras de dessous celui de son seigneur et maître et se campe, soufflante, au milieu du pont.

Théobald Trottecourt qui, en bon chef de troupe, à l'œil à tout... même derrière lui, se retourne et, d'un ton net :

— Madame, ma mission de guide-express, m'interdit d'admettre les arrêts.

— Allez au diable ! riposte Mme Bêchard hors d'elle. Je me moque de votre mission, et je sais bien que je ne ferai pas un pas de plus à cette allure.

L' « Ariane des dernières promenades » prononce :

— Il le faut, pourtant, et nous avons heureusement le moyen de vous contraindre à ne pas nous retarder.

Il lève et agite au-dessus de sa tête son bâtonnet de commandement et crie :

— Un « roulant !... » Preste ?

Un des nombreux pousse-pousse parisiens, qui regagne à vide son poste de la tête du pont, se hâte d'amener son fauteuil roulant, désireux de ne pas laisser échapper l'aubaine... plutôt rare d'un client.

— Comme ça, je veux bien, déclare la farinière d'Essonnes.

Elle s'installe, un peu... pesamment, dans l'étroit véhicule, sans égards pour les protestations... économiques de son époux et, sur un nouveau geste du bras armé de l'irrésistible stick, la petite troupe reprend sa marche interrompue à peine l'espace d'une minute.

Brusquement, sans cesser d'avancer à la même allure, Trottecourt crie à nos provinciaux acharnés sur ses traces :

— Avez-vous été à Vincennes ?

— Pourquoi faire, demande Verduret dont la respiration non plus, commence à ne plus être très libre.

— Voir l'*Annexe*. Naturellement, c'est toujours comme cela. Voilà une partie très intéressante de l'Exposition, et, sauf les spécialistes, on ne songe à s'y rendre que lorsque l'heure du prochain départ n'en laisse plus le loisir !

— Mais, je compte bien que nous irons un de ces jours !

— Quand, puisque vous partez?

— C'est trop fort! Parce qu'il a plu à je ne sais qui de vous charger de nous guider aujourd'hui et que vous avez la spécialité de diriger les promenades *in extremis*, vous voulez absolument que ce soit notre cas!

— J'en suis d'autant plus sûr que mon secrétaire m'a affirmé qu'*on* lui avait dit que vous partiez ce soir.

— Ce soir! Ah! par exemple, c'est un comble! proteste Verduret. Moi qui, pour rien au monde, ne consentirais à voyager de nuit! Mais j'ai tort de m'enflammer ainsi pour un malentendu ou une affirmation en l'air. Supposons donc que nous quittons Paris ce soir, puisque vous le voulez absolument, et dites-nous ce que l'on voit dans cette fameuse Annexe de Vincennes.

Théobald Trottecourt n'a pas le temps de se rendre à cette invitation. De son fauteuil roulant, Mme Flore clame :

— Eh! dites donc, monsieur Verduret, il est midi et demi passé, vous savez! J'ai un estomac qui n'oublie pas l'heure, et je pense bien que, avant de suivre monsieur, nous allons déjeûner quelque part.

— Prendre le temps de déjeuner, je le défends bien! déclare le guide-express. Dans ces conditions-là, il me serait impossible de remplir mon programme.

Verduret, devant cette prétention, prend le parti de rire

— Vous n'auriez pas l'audace de nous condamner à la diète, après avoir décrété notre départ nocturne de Paris? dit-il.

— Messieurs et dames, on n'en meure pas pour se sustenter en marchant. J'en suis la preuve, moi qui ne procède jamais autrement. Voici un kiosque de débitant de victuailles froides; je vais vous approvisionner et, d'ici à l'Esplanade vous aurez le temps de satisfaire sans perdre de temps aux exigences naturelles.

— Hein, fait Verduret interloqué, vous nous invitez à déjeuner... sur le pouce? Cela ne rentre pas dans le marché conclu avec vous à notre sujet et à notre insu!

— Parfaitement : le cas est prévu.

Le manufacturier retiré a grande envie, cette fois, de se fâcher tout rouge. Mais il est obligé de refréner sa mau-

vaise humeur — que ne partagent, d'ailleurs, ni le pratique couple Bêchard ni Bertrande, que ces excentricités amusent comme une petite folle : sans attendre de permission, le jeune Trottecourt a couru au kiosque d'où il rapporte, l'instant d'après, une corbeille bondée de sandwichs et lestée de quelques bouteilles, qu'il pose sur le fauteuil roulant, aux pieds de dame Flore. Il tire de sa poche une demi-douzaine de gobelets de cuir — irréprochablement neufs — et les distribue en disant :

— Madame sera l'hôtesse. Veuillez puiser à la ronde et... marchons.

Verduret fait une mine fort dépitée, mais se résigne et... obéit ainsi que ses compagnons. Il finit même, étant avant tout bon enfant, par trouver la chose amusante.

Pendant que le groupe déjeune ainsi tout en avançant, « l'Express-spécialiste » explique :

— Evidemment, c'est navrant que l'on ait dû aller chercher un emplacement assez vaste aussi éloigné, et surtout dans cette direction de Vincennes sans moyens de transports directs reliant l'Annexe à l'Exposition. On n'y va guère, alors qu'il devrait y avoir foule, d'une part, parce que rien n'est charmant comme cette exposition en plein bois percé de routes superbes, s'étendant au loin autour de ce délicieux lac Daumesnil, d'autre part et surtout parce que les choses que l'on voit là, dans l'ampleur du plein air, sont d'un intérêt et d'une actualité saisissants. D'abord une exhibition internationale des chemins de fer comme on n'en a jamais vu, avec sa gare commune où s'alignent vingt voies bordées de quais. Ce ne sont plus quelques locomotives et types de wagons épars ou entassés, ce sont des trains complets qui permettent de curieuses comparaisons. C'est ensuite un véritable Palais américain des machines ; la Société philanthropique; un hameau montrant les différents types de maisons ouvrières en tous pays; l'exposition si complète des machines agricoles; un tir à l'arc; un grand vélodrome municipal (car, là-bas, règne la bicyclette, royauté qu'elle partage avec l'automobile); et le Pavillon de l'Acétylène, et ceux des Cycles, de la Fauconnerie, des Forêts, de l'Annexe des Armées de Terre et de Mer. C'est encore le grand parc d'Aérostation. C'est enfin l'horticulture, la viticulture, les

animaux reproducteurs ; et la Section allemande de sauvetage ; et la Meunerie belge, etc.; car je n'en finirais pas... Si seulement ce bois de Vincennes, au lieu d'être égaré à l'est de Paris, logeait à la sortie ouest du fleuve s'échappant de la capitale, là où un service de bateaux et de chemins de fer le mettrait à quelques minutes du Champ de Mars, je vous assure bien que l'Annexe ne désemplirait pas. Hélas ! comment voulez-vous que le public exclusivement promeneur et curieux aille la chercher aux antipodes? Elle aurait été tout aussi fréquentée dans les plaines de la Beauce ou dans les Landes ! Enfin, n'en parlons plus et hâtons-nous d'atteindre la gare du chemin de fer électrique que voici devant nous, car il y a foule ici... à l'encontre de là-bas.

Notre quatuor, après avoir arrosé d'une rasade d'excellent Bordeaux son sommaire et nomade repas, abandonne les reliefs de celui-ci dans le fauteuil roulant abandonné à contre-cœur par Mme Flore, et ne tarde pas à prendre place dans un des petits trains qui l'emporte vers

§ II

L'AVENUE DES PALAIS

Comme le train léger stoppe à la station qui, à la hauteur du Pont des Invalides, précède la courbe de la voie s'engageant dans la rue Fabert, Trottecourt lève son stick et commande :

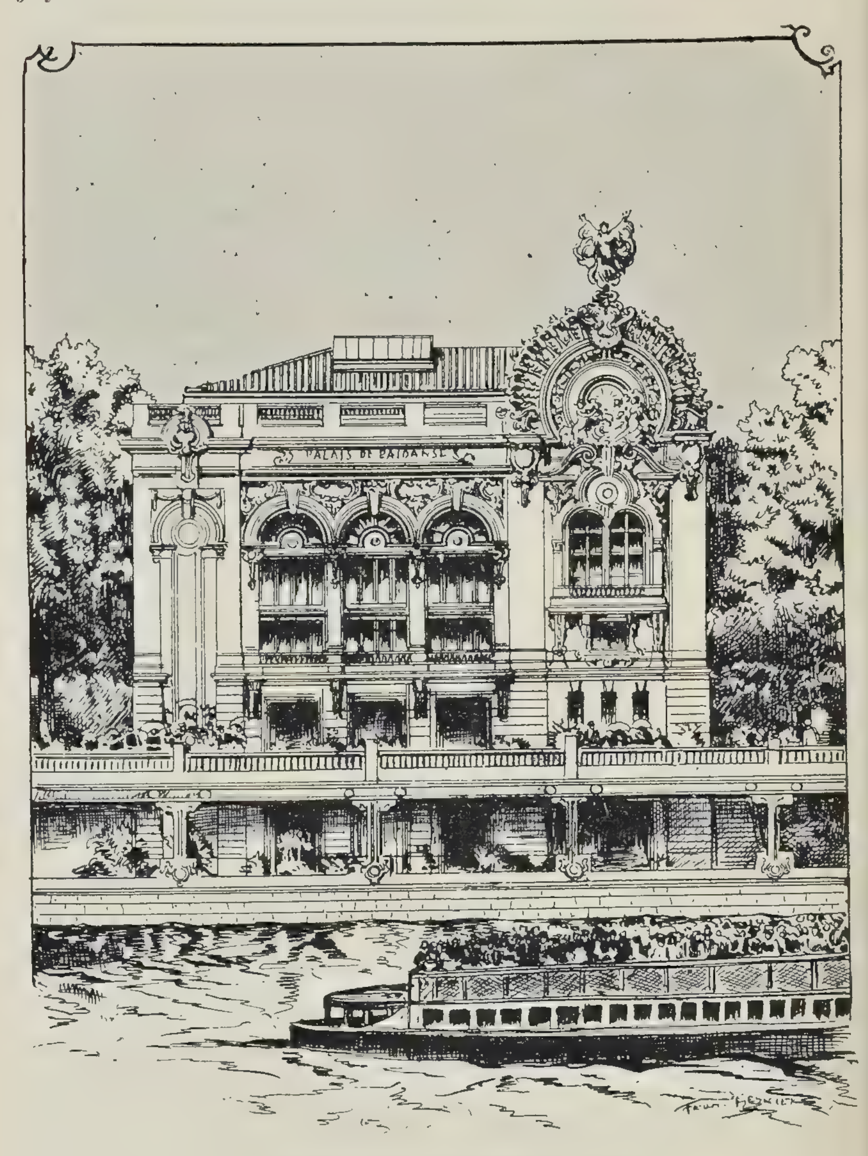
— Attention : tout le monde descend !

Verduret et Bertrande, Bèchard et sa femme — tout en achevant de dévorer un petit pain au jambon, supplément que cette précautionnée personne avait glissé dans sa poche en quittant son fauteuil roulant — descendent de wagon et, se hâtant à la suite de leur guide, suivent le quai jusqu'à la hauteur du Pont Alexandre III. Arrivés là, ils s'arrêtent à l'exemple de Théobald qui, prenant un air d'autorité inspiré, s'écrie, la baguette étendue dans la direction du dôme des Invalides :

— Ici, messieurs et dames, nous sommes dans la fameuse perspective... en plein, même. En tournant le dos aux

Champs-Elysées, nous voyons s'ouvrir devant nous l'avenue de vingt-cinq mètres de large, que j'appelle l'Avenue des Palais et qui, faisant suite au Pont de l'Alliance, va se terminer au seuil de l'Hôtel des Invalides. Vous comprenez que cette partie de l'Exposition, ayant un objet esthétique aussi important, ne pouvait se contenter, comme en 1889, de présenter une suite de galeries quelconques et simplement utilitaires. Il fallait particulièrement soigner le point de vue architectural, résidant principalement dans les façades, pour faire un cortège digne, à la fois, de l'œuvre de Mansart, du Pont et des Palais définitifs des Champs-Elysées. De là, double préoccupation pour les architectes. En effet, quand on construit des bâtiments d'exposition, il faut se préoccuper de loger facilement et avantageusement les objets exposés, c'est-à-dire de donner aux vitrines de l'air et de la lumière pour que la circulation, même intensive, soit partout aisée et que personne ne puisse se plaindre que ses produits sont, ou relégués hors de ce courant circulatoire, ou placés dans une pénombre défavorable à l'observation attentive du public. Croyez que ce ne n'est déjà pas un mince souci pour les auteurs des plans. Mais, ici, une autre préoccupation d'ordre hautement artistique est venue se greffer sur la première. Ces palais d'exposition de l'Esplanade des Invalides font partie du décor de la « Grande perspective ». Au sens pratique, il fallait ajouter une esthétique appropriée à la situation, faire beau, tout en faisant bien, et mettre de la grandeur sans toutefois tomber dans une exagération préjudiciable à l'ensemble. Voilà effectivement des palais éphémères qui, servant de liaison architecturale entre les beaux Palais définitifs des Champs-Elysées et la façade de l'Hôtel des Invalides dont ils doivent encadrer et faire valoir la puissante beauté de ligne, sont tenus de procéder de ces imposants édifices, tout en s'interdisant l'irréalisable et dangereuse prétention d'entrer en rivalité avec eux. Ajoutez à cela que, cette Exposition de 1900 étant par excellence la grande Fête pacifique essayant de couronner dans la joie fraternelle des peuples conviés à ce prodigieux XIXe siècle — ce ne sera pas de la faute de la Nation française si des égoïsmes étrangers empêchent cette noble conception d'être réalisée — cette avenue des

Palais devait, à la beauté et à l'éclat joindre une sensation joyeuse, brillamment gaie, proscrire toute sévérité, ruser



Le Palais de la Danse (rue de Paris).

avec l'uniformité que semble devoir forcément engendrer la disposition de deux immenses façades parallèles.

— Dites donc, fait Verduret, le problème n'était pas précisément commode à résoudre !

— Et vous n'avez qu'à jeter les yeux sur cette perspective de l'Esplanade pour vous rendre compte qu'il a été superbement résolu, et que les architectes — MM. Tondoire et Pradelle, M. Esquié, MM. Larche et Nachon, M. Trapey-Bailly — qui ont exécuté les diverses parties de cette œuvre, méritent que leurs noms survivent à leurs palais, hélas ! sans lendemains, et prennent rang après ceux des auteurs des Grand et Petit Palais des Champs-Elysées et du Pont Alexandre. Ceci dit, longeons l'avenue centrale et entrons — sommairement parce que rapidement — dans le détail de ces belles façades.

— Nous vous écoutons.

— D'ici, et tout d'abord, vous voyez au premier plan, le *Palais des Manufactures Nationales,* dû à MM. Toudoire et Pradelle. C'est, au point de vue de la responsablité artistique, le morceau capital de l'Esplanade. Le public y arrive alors qu'il vient d'être impressionné par la magnificence des deux Palais de l'avenue Nicolas II et la vaste élégance du Pont monumental ; ce sont des yeux déjà remplis de merveilles qui doivent s'arrêter sur cette entrée d'avenue sans subir la moindre désillusion. Ce Palais qui, occupant les deux côtés de l'Esplanade, enserre une place délimitée latéralement par des portiques construits par les mêmes architectes au-dessus de la Gare des Invalides, est surtout en façades. Celles-ci s'allongent sur 750 mètres, alors que la superficie totale des constructions n'est que de 8.000 mètres carrés. Et voyez comme cette immense façade est décorative, avec ses colonettes, ses voussures en cintres, ses grandes peintures décoratives, ses...

— Que cherchez-vous donc? demande Verduret en voyant Théobald Trottecourt fouiller fébrilement ses poches et palper comme avec angoisse toutes les parties de son vêtement.

— Ce que je cherche?... Ce sont mes notes... Sacrebleu, je les ai oubliées sur la table du café où je faisais ma manille !... Je suis parti si vite .. Me voilà obligé de faire mon boniment de mémoire et... je ne garantis les pas les trous. Enfin, on fera pour le mieux, pas vrai, messieurs et dames, et vous pouvez bien avoir un peu d'indulgence pour les

manques de mémoire, puisqu'aussi bien ce n'est pas vous qui payez.

— Ce n'est pas une raison! commence à protester aigrement Béchard.

— Comme c'est vrai, ce que vous dites-là, remarque mélocoliquement le guide-express : il n'y a pas comme les « billets de faveur » pour être mauvais public. Voulez-vous m'attendre ici, pendant que j'irai tâcher de remettre la main sur mes précieux papiers?

— Mais non, refuse Verduret avec bonhomie. Nous suppléerons par nos impressions propres aux quelques lacunes qui pourraient se glisser dans votre démonstration... Allez.

— A la bonne heure, vous êtes un bon type, vous. Ce que j'ai noté sur ce Palais des Manufactures Nationales me reviendra peut-être tout à l'heure. En attendant, laissez-moi vous dire un mot, que j'omettais, sur la disposition générale de l'Esplanade. Celle-ci, de même que le Grand Palais des Beaux-Arts, peut être divisée en trois : la partie antérieure, voisine de la Seine, et comprenant, à droite et à gauche de l'avenue centrale, les portiques sur la gare et le Palais des Manufactures proprement dit; la partie médiane, avec ses deux palais jumeaux se faisant vis à vis et contenant les expositions des *Industries diverses* et une partie de celles de la *Décoration et du Mobilier des Edifices publics et Habitations;* enfin la partie postérieure, ou du fond, consacrée entièrement à cette exposition de la Décoration et du Mobilier. Dans le sens de la longueur, la dite Esplanade est partagée en deux par l'avenue centrale, à gauche de laquelle (côté de la rue de Constantine) sont toutes les sections françaises, tandis qu'à droite (côté de la rue Fabert) sont parallèlement les sections étrangères. Maintenant, si vous le voulez bien, suivons le conseil du bon curé de campagne au chantre qui, s'arrêtant net de chanter, lui crie du lutrin qu'il y a un trou dans la page : *sautons* par dessus... mais pas comme le dit chantre qui s'est empressé de mettre le grand livre par terre et de le franchir d'un bond de ses gros souliers ferrés. Franchissons le trou au moral. Cette enjambée que j'obtiens de votre complaisance nous conduit aux palais de la partie médiane, au sujet desquels ma mémoire est moins rebelle.

— Ah! ah! voyons cela.

— Voici d'abord, à droite, en regardant le dôme des Invalides, le Palais de MM. Larche et Nachon, élevé pour abriter les expositions d'Art décoratif des Puissances étrangères. La belle et artistique facade sur l'avenue centrale a 215 mètres de long. Elle est élevée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. A la fois gracieuse et majestueuse est l'entrée monumentale occupant le centre de la façade et lançant jusqu'au faîte son arc d'une si belle venue, surmonté d'un splendide motif sculptural représentant *la France triomphante, tenant à la main des fleurs*, symbole de gracieuse bienvenue envers ses hôtes, *et acclamée par une gloire ailée*. De chaque côté de l'arc, que décorent deux Gloires florales aux lignes très pures, un portique en loggia réunit l'entrée monumentale à deux campaniles élégants dont le couronnement sert de piédestal à deux genres de Flore de grande beauté. Enfin, les deux campaniles sont reliés aux deux pavillons d'about par de jolis portiques à rez-de-chaussée formant terrasse au premier étage. Sur cette terrasse les deux porches couverts que vous voyez servent d'entrée aux campaniles et aux pavillons d'about. Dans les tympans de ces derniers, les artistes déclarent parfaits ces deux morceaux de sculpture qui représentent, l'un l'Art du bronze, l'autre l'Art du bois. Tous les motifs de décoration de cette délicieuse façade répandent sur elle, à profusion discrète et exclusive, des fleurs et des fruits : marguerites, pavots, boutons d'or, volubilis, lys, fleurs de pommier, etc. Les dessous des portiques, murs et plafonds, sont couverts de peinture imitant la fresque et dont les divers médaillons et compositions symbolisent les Arts décoratifs.

— Et, en dehors de la façade? réclame Bèchard.

— Le Palais, d'une superficie de 11,395 mètres carrés (rectangle de 215 mètres sur 53 mètres de largeur), est divisé en trois atriums entourés de galeries. Au centre du grand atrium central (84 mètres sur 23 mètres) est un superbe escalier monumental de 32 mètres de développement qui, par une montée droite et deux circulaires, conduit au premier étage. La construction intérieure est entièrement en acier et se compose d'une série de fermes circulaires reposant sur des piliers carrés.

— Comment, s'étonne Mme Flore, ce n'est pas construit en pierre ?

— En pierre d'exposition, c'est-à-dire en plâtre cachant l'armature d'acier, avec l'ornementation et les sculptures en staff. L'architecte en chef de ce Palais est M. Edouard Larche, un Gascon de Saint-André-de-Cubzac, aussi aimable homme qu'artiste émérite ; déjà titulaire de deux secondes primes aux concours pour la reconstruction de la Sorbonne et de l'Opéra-Comique, c'est une première prime au concours pour le plan d'ensemble de l'Exposition de 1900 qui lui a valu d'être chargé de la construction de ce Palais. Quant aux figures sculpturales (groupes et hauts reliefs) que vous venez d'admirer, elles sont toutes dues à l'habile ciseau d'un jeune sculpteur du plus brillant passé — il est membre du jury des Salons — et du plus haut avenir, M. Raoul Larche, dont le grand talent a su donner aux figures un caractère très personnel et convenant excellemment à la décoration générale.

— Allons, fait en souriant Verduret, je vois avec plaisir que la mémoire vous est revenue, monsieur Trottecourt !

— Oh ! je ne garantis pas les manques ultérieurs, car...

— Et, interrompt Bêchard, qu'est-ce que cela a bien pu coûter à construire, un palais comme celui-là ?

— De même que pour son pendant d'en face, d'identiques dimensions sinon de pareil aspect, ce n'est que sur un budget de 1,200,000 francs, tout compris, qu'ont pu tabler les architectes. Ce palais médian d'en face, réservé aux arts décoratifs français, est de M. Esquié, presque plus méridional que son collègue Larche, puisqu'il est né à Toulouse en 1853. Grand Prix de Rome, lauréat dans plusieurs concours, ayant construit, entre autres morceaux d'importance, l'établissement thermal de Dax, dans les Landes, il est architecte du Gouvernement (service des Bâtiments civils) et professeur libre d'architecture. Je vous ai dit que son Palais que voici a les mêmes proportions que celui de MM. Larche et Nachon, y compris la hauteur qui est de 18 mètres du sol à la corniche. Je ne vous parlerai donc que de la façade, moins sobre de dessin que celle qui lui fait face, mais plus osée et plus fantaisiste avec les grandes baies et les hauts pignons qui la composent.

M. Esquié a visé la modernisation des styles anciens. Dans la façade se distinguent trois parties, symétriques d'ailleurs avec celles de son vis-à-vis : le corps central et les deux portions extrêmes, qui sont séparés les uns des autres par des pavillons avancés dont les pignons hauts de 35 mètres marquent l'importance dans le plan de l'auteur. Le porche central, coupé par un balcon comme celui du Dôme central de M. Bouvard, en 1889, est moins monumental que celui de M. Larche et de conception toute différente. Le rez-de-chaussée est une immense galerie couverte ; le premier étage est un passage couvert sur la partie centrale et découvert et entièrement à air libre en approchant des ailes. Des balcons, avançant sur le plan de construction, font des fenêtres des loggias qui rompent très heureusement la monotonie d'une si grande façade. La décoration est aussi abondante qu'artistique et fait autant d'honneur aux collaborateurs de l'œuvre que le Palais proclame le grand talent de l'architecte.

— Hum ! un peu plus de vague dans les souvenirs, murmure ironiquement Verduret, qui ajoute :

— Et maintenant, cher monsieur, le Palais du fond ?

— Est de M. Trapey-Bailly et occupe tout le fond de l'Esplanade, moins une cour elliptique et surélevée de 1m50, ménagée au centre pour la perspective du dôme des Invalides. Cela fait que ce palais se trouve symétriquement partagé en deux corps de bâtiment absolument identiques. La position extrême du palais oblige chacune de ses deux parties à avoir deux façades, une principale sur la cour elleptique de l'Esplanade, l'autre sur la rue de Grenelle. Très gaie et très intéressante autant que mouvementée la composition toute éclectique de M. Trapey-Bailly ; pas de style déterminé, mais un mélange de différents styles qui, se tenant bien et joliment fondu dans un harmonieux ensemble, en font un tout absolument agréable et flatteur au regard. C'est ainsi que les arêtes inclinées des pavillons latéraux fleurent l'architecture orientale, tout en encadrant très heureusement des baies très Renaissance ; que les clochetons sont composés d'éléments François Ier et que les trois grandes ouvertures de la façade pourraient presque être signées du nom d'un des maîtres du temps du Roi-Soleil,

tel le Mansart de l'Hôtel guerrier voisin... si, soudain, on ne découvrait dans le fond de la partie centrale une porte carrée rappelant de très près la porte d'amphithéâtre de l'Opéra-Garnier.

— Alors, c'est du style... panaché.

— Mais charmant par cela même, en même temps que très exposition, c'est-à-dire de fantaisie savante.

— Et la façade sur la rue de Grenelle ?

— Naturellement plus unie, avec les grandes lignes plus marquées. Des clochetons en forment le motif central au lieu de terminer les ailes comme du côté Esplanade. Le rez-de-chaussée, fait de petites baies en plein cintre, supporte des murs pleins où s'étale joyeusement de la peinture polychrôme, et deux robustes pavillons arrêtent nettement les extrémités. En résumé, une immense somme d'art a été dépensée dans la conception et l'exécution de ces palais éphémères, dont les plans ont été si scrupuleusement étudiés que les architectes n'auraient rien eu à y changer si on les avait tout à coup avertis qu'ils devaient construire en pierre leurs palais soudain destinés à survivre à la Fête dont la fermeture sera leur arrêt de mort... Dois-je maintenant vous détailler les groupes et classes qui exposent dans ces palais ? Non, n'est-ce pas ? Nous allons ensemble les parcourir un guide en main, ce qui nous permettra de ne nous arrêter qu'aux choses principales... Ah ! j'oubliais de vous signaler que, derrière ces palais, sous les vieux arbres respectés de l'antique Esplanade des Invalides, ont été organisés, en plus de différentes annexes, nombre de centres charmants d'attraction, tels que : dans l'allée de la rue de Constantine, *les fêtes locales*, *l'exposition bretonne* (dont le comité est présidé par M. Guyesse, l'ancien ministre), avec sa chaumière finistérienne, ses monuments mégalityques, etc. etc., la *Maison poitevine*, la *Maison arlésienne*, le *Mas provençal* ; et, du côté de la rue Fabert, la *Vieille Auvergne,* qui ne désemplit pas, le *Carré russe* et le *Pavillon des œuvres de l'impératrice Marie* ; et dame, j'ai dit. Nous allons passer vivement dans tout cela, puis nous prendrons le trottoir roulant qui nous transportera jusqu'aux



CHAPITRE III

PALAIS DU CHAMP DE MARS

§ Ier

CÔTÉ LA BOURDONNAIS

Mines et Métallurgie. — Fils et Tissus.

En moins d'une heure et demie, le guide bien nommé « express » trouve moyen de faire passer en revue — au galop, il est vrai, tout comme au 14 Juillet à Longchamp — par notre petit groupe de visiteurs la plupart des merveilles entassées dans le Palais des Invalides par les grands artistes, grandes manufactures, grands magasins, fabricants fameux, tapissiers renommés du Monde entier. A peine leur a-t-il été permis de consacrer exceptionnellement quelques minutes à la carte de France en marbre, pierres précieuses, diamant, or et platine, cadeau somptuaire de S. M. l'Empereur de Russie, que les voilà embarqués sur le trottoir, pour arriver, sur le coup de deux heures et demie, au seuil du Champ de Mars.

Toujours trottinant, Trottecourt fait passer son monde sous la Tour Eiffel et l'arrête aussitôt que celle-ci est dépassée.

— Ecoutez, commande-t-il en tendant sa baguette vers le premier Palais de gauche, qui est celui des Mines et de la Métallurgie.

— Un carillon ! s'écrie Mme Flore en tendant l'oreille, geste bien inutile, car, quoique le vent souffle léger de l'Ouest, entraînant le son dans la direction des Invalides, le jeu de cloches retentit avec une puissance à peine adoucie.

— Ce carillon, déclare le guide, est placé dans le campanile que vous voyez au-dessus du porche en pan coupé du Palais des Mines et de la Métallurgie. Il se compose de 32 notes, c'est-à-dire de 32 cloches, dont la plus petite a 19 centimètres de diamètre et pèse 4 kilos, alors que la plus grosse atteint le poids respectable de 840 kilos, avec un diamètre de 1 m 12.

— Oh ! sollicite Mme Flore, que c'est joli à entendre ! Est-ce que nous n'allons pas rester là pour écouter quelques airs ?

— Impossible, madame : mon programme interdit toute perte de temps. Aussi ai-je, sans surseoir, l'honneur de vous présenter ce Palais, œuvre de M. Varcollier, jeune et éminent architecte, né à Paris en 1864, de M. Varcollier, qui est le fils de son père.

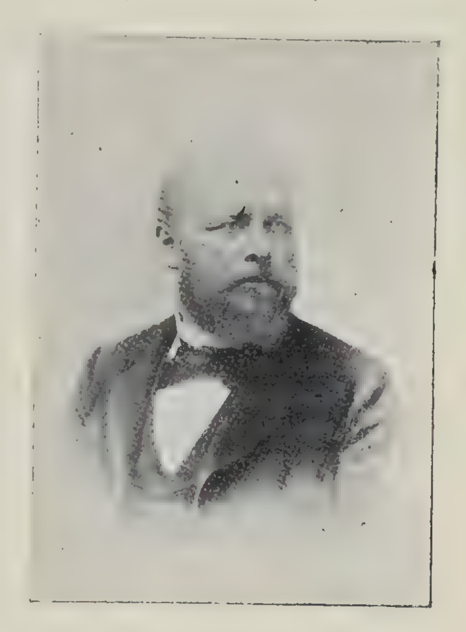
— Naturellement ! s'écrie Bertrande en éclatant de rire, hilarité que l'oncle d'icelle partage de franche manière.

— Je comprends parfaitement ce que monsieur veut dire, déclare avec gravité le solennel farinier. Le père de cet architecte est sans doute architecte lui-même, et...

— Etait, hélas ! monsieur, poursuit impertuablement le guide-spécialiste, car le fils en deuil a dû achever la magnifique mairie parisienne du 18me arrondissement que construisait le père, un des maîtres du grand art architectural. M. Varcollier, l'auteur de ce Palais d'exposition, est un ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, Second Grand Prix de Rome en 1890, pour lequel il fut quatre fois logiste. Il a obtenu une 2me médaille au Salon de 1895. Il s'est vu attribuer une 4me prime au concours pour l'ensemble de l'Exposition et a remporté une première prime, avec M. Louvet, au concours pour le Grand Palais des Champs-Elysées. Choisi par M. Bouvard, en mars 1895, pour collaborer au plan définitif de la Grande Fête du Travail du Génie humain, il a été chargé d'élever ce Palais des Mines et de la Métallurgie. Il est, de plus, attaché au Service d'Architecture de la Ville de Paris.

— Mes compliments, monsieur, pour votre excellente mémoire.

— Il y a, comme cela, certaines biographies que je retiens très bien. Cela donne du mal à apprendre, mais, une fois que c'est su... Hum !... si je fais des digressions, je n'arriverai pas en temps au bout de mon chapelet. Donc, passons à l'œuvre que vous avez sous les yeux.



M. BLAVETTE

ARCHITECTE DU PALAIS DES FILS, TISSUS ET VÊTEMENTS.

— Cela me paraît très beau. Cela a quelque chose du grand air des basiliques.

— J'allais vous le dire. La façade, qui a 96 mètres sur le Champ de Mars et 76 mètres sur la Seine, est imposante en sa grande sobriété d'ornementation. Le porche monumental, par exemple, est très orné : ce ne sont, sur le cintre du portail vitré, que blasons et fleurons ; des rosaces, des trèfles, des spirales courent noblement sur toute la longueur de la frise. Les tourelles que vous voyez de chaque côté du porche servent de logement aux escaliers, et un dôme massif, d'une ligne fière, coiffe le porche comme d'une tiare. C'est un cadre digne de la belle exposition d'ordre sévère qui y est contenue... Avançons, je vous prie.

— Pour voir le Palais voisin?

— Oui. C'est celui des « Fils, Tissus et Vêtements ». Il est immense, ayant 281m40 de façade sur 130 mètres de profondeur...

— Total : 36,582 mètres carrés de superficie, calcule triomphalement Bêchard.

Théobald Trottecourt s'incline, émerveillé d'une si grande faculté calculatrice, et se hâte de poursuivre, pour... ne pas

perdre le fil, ce qui eût été doublement ironique à propos du temple industriel élevé aux fils et à leurs succédanés les tissus et les vêtements.

— L'élaboration et la construction de ce gigantesque palais ont été confiées par l'Administration de l'Exposition à l'un des architectes les plus haut côtés de Paris, M. Victor-Auguste Blavette, né à Brains (Sarthe), le 4 octobre 1850, Grand Prix de Rome de 1879, architecte des Bâtiments civils, artiste Hors Concours, étant titulaire d'une deuxième et d'une première médaille au Salon, médaille d'or de l'Exposition Universelle de 1889, enfin chevalier de la Légion d'Honneur depuis onze ans et officier de l'Instruction Publique. *Ecce homo !*

— Voilà de beaux états de services, constate avec admiration Verduret, ce qui fait hausser d'impatience les épaules de Bèchard à qui l'éloge d'autrui, même par simple constatation de mérités succès, est toujours désagréable.

— Ce Palais des Fils, Tissus et Vêtements, poursuit hâtivement le cicerone, est traversé dans toute sa largeur par le Vestibule Rapp, donnant sur la porte du même nom, une des plus fréquentées par le public de 1900 comme par celui de 1889. Le Palais comprend à l'intérieur sept galeries parallèles à l'axe longitudinal. La galerie centrale et le Vestibule Rapp se rencontrent dans un pavillon carré, de 45 mètres de côté et de hauteur sensiblement égale, qui abrite les deux escaliers principaux. L'ensemble de la construction est en acier, resté apparent à l'intérieur ainsi que la charpente légère soutenant la couverture, tandis qu'à l'extérieur elle est recouverte d'une décoration en plâtre et staff. La façade présente sur le Champ de Mars un portique à deux étages servant de promenoir couvert et donnant accès aux restaurants installés entre le promenoir et les galeries. Le rez-de-chaussée est recouvert par un immense plancher en acier et ciment armé ; le premier étage l'est par des voûtes entièrement illustrées de maîtresses peintures. M. Blavette s'est de préférence appliqué à décorer les deux portes du Vestibule Rapp qui donnent l'une sur l'avenue de La Bourdonnais, l'autre sur le Jardin du Champ de Mars, ainsi que le pavillon circulaire qui se trouve sur ce jardin, à la jonction du Palais avec celui des Mines et de la

Métallurgie; malheureusement, la décoration de la porte Rapp est presque complètement masquée par les constructions de la Compagnie des Transports Electriques. L'ensemble de la décoration est inspiré du style Louis XV, et le Palais, en général, a un grand caractère de simplicité : les travées courantes, sur le Champ de Mars et sur l'avenue de La Bourdonnais ont été traitées avec la plus grande sobriété, et le ton de pierre a été adopté pour toutes les parties en plâtre. La décoration extérieure est uniquement rehaussée par des inscriptions en lettres dorées. Il ne s'ensuit pas que M. Blavette n'ait pas eu le plus heureux et le plus judicieux recours au talent des statuaires : c'est à M. Galy qu'il a demandé les deux figures de haut goût qui accompagnent le fronton du pavillon circulaire; à M. Houssin, les deux autres des campaniles de la porte centrale sur le jardin; à M. Chrétien les deux encore des campaniles semblables situés sur l'avenue de La Bourdonnais; les figures des cartouches couronnant les grandes portes sont de M. Leysalle; l'extérieur du pavillon circulaire a été ornementé par M. Alméras et l'intérieur par M. Millet; M. Lemesle s'est chargé des travées courantes et du motif central sur le jardin, et, avec M. Millet, de la porte Rapp. La décoration picturale des voûtes est de M. Tayau sur le jardin et de M. Poëlleux-Saint-Ange pour la porte Rapp. J'ajouterai, messieurs et dames, que l'éminent architecte auteur de ce très beau palais a eu pour collaborateurs directs, travaillant avec le plus entier et le plus artistique dévouement sous ses ordres, M. Henri Gautier, son inspecteur, et ses sous-inspecteurs, MM. Rousseau, Jarlac et Léautez... et aussi que la dépense totale du Palais s'élève à la somme de 3,500,000 francs, ce qui équivaut à peu près à 95 francs par mètre superficiel de construction.

— Mais, c'est pour rien, même pour une construction provisoire! s'écrie tout ébahi Verduret qui, en qualité de propriétaire, sait le prix des choses.

— Je ne suis pas compétent sous ce rapport, déclare modestement l' « Express-universel spécialiste » qui, évidemment, n'a jamais fait bâtir... Mais laissez-moi finir en vous indiquant que les principales installations françaises dans ce Palais sont l'œuvre de MM. les architectes : Jacques Her-



Le Pavillon des Mines et de la Métallurgie.

mant, pour le Musée centennal; Frantz Jourdain, pour la Parfumerie; Bertrand, pour les Vêtements; Montarval, pour



LE PALAIS DES FILS, TISSUS ET VÊTEMENTS.

les Fils de soie, laine et coton; Pascalon, enfin, pour l'Exposition lyonnaise. Ceci dit, messieurs et dames, passons, je vous prie au



ANGLE DU PALAIS DES FILS, TISSUS ET VÊTEMENTS.

§ II

FOND DU CHAMP DE MARS

Salle des Illusions. — Palais de la Mécanique. — Salle des Fêtes. Palais des Industries chimiques.

— Ce qui tout d'abord tire l'œil du visiteur, au fond du Champ de Mars, c'est le Château d'Eau.

— Un aimable centenaire nous en a dit à ce sujet certai-

nement beaucoup plus que vous n'en savez vous-même. Donc, à autre chose.

— Le Palais de l'Électricité...

— Ledit centenaire, docte et combien complaisant, nous l'a expliqué en détail.

— Y compris la « Salle des Illusions? »

— Je ne me souviens pas...

— Oh! il faudra voir cela. Une salle polygonale, toute en glaces, où l'Enchanteur Hénard, par le jeu de milliers de lampes à incandescence de tous les tons de la gamme des couleurs, fait pousser aux spectateurs enthousiastes des clameurs d'admiration à l'apparition de successifs Palais de magie, tels que n'eût pu les rêver l'imagination de dix Sheherazade en dix fois mille et une nuits. C'est l'idéale féerie de la science.

— Et ce bon centenaire ne nous a pas montré cette merveille!

— Par la raison majeure qu'en ces jours voisins de l'ouverture de l'Exposition, cette merveille, ce « clou » de première grandeur, n'est pas encore accessible au public. Si je vous en parle, c'est que j'ai pu assister hier à un essai qui a été un triomphe. Le public y sera admis sous peu de jours.

— En payant combien? demande un peu aigrement le farinier.

— Mais rien, puisque c'est une « attraction officielle ».

— Comment diable voulez-vous que l'on s'y reconnaisse entre les attractions qui sont officielles et celles qui, ne l'étant pas, sont payantes!... Tout est mélangé!

— Pardon, monsieur, mais si nous discutons nous n'aurons plus le temps de remplir mon programme, et j'y mets un point d'honneur. Vous a-t-on fait visiter aussi le Palais de la Mécanique.

— Non.

— Eh bien, sachez que ce Palais, œuvre de M. Paulin...

— L'architecte du Château d'Eau? On nous a parlé de lui à propos de son Palais des Ondes lumineuses.

— Parfait. Je n'ai donc plus à vous faire remarquer que quelques points principaux : ce Palais, placé sur la gauche du Château d'Eau, dont les loggias latérales lui servent de façade, est le plus élevé de tous, si son étendue est bien

moindre que celle de la célèbre Galerie des Machines de 1889. Il se compose de deux longues galeries aboutissant à l'avenue de La Bourdonnais, et deux beaux escaliers con-



LE PALAIS DE LA MÉCANIQUE.

duisant au premier étage. La décoration en est simple, toute en lignes courbes et voussures, et... dame, puisqu'on vous a déjà parlé de la façade, je vois plus trop...

— Je vois, moi, fait en souriant Verduret que vous voilà

au bord d'un des fameux « trous » que vous appréhendiez tout à l'heure. Suivons donc le conseil du curé : sautons !

— Et ce saut nous conduit, monsieur — qui voulez bien



Le Palais des Industries chimiques.

être si aimablement indulgent — à cette galerie géante et depuis inégalée, qui a été le second miracle de 1889, la Tour Eiffel étant le premier, ce saut nous conduit, dis-je, à ce majestueux tour de force de M. Dutert, auquel a collaboré

M. Hénard, c'est-à-dire à l'immense ancien Palais des Machines, devenue le PALAIS DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION.

— Où se trouve la Salle des Fêtes?

— Précisément. Le grand artiste chargé de la transformation — intérieure, car l'extérieur est masqué par le Palais de l'Electricité et ses dépendances — de l'ancien Palais des Machines, est lui-même un *Ancien* de l'architecture et des expositions. C'est M. Gustave Raulin qu'il se nomme, un Parisien de Paris, arborant « à l'artiste » la chevelure mérovingienne, la forte moustache retroussée sur une belle barbe se séparant, sur sa poitrine, en deux pointes. C'est un probe et un modeste : chevalier de la Légion d'honneur depuis l'Exposition de 1878, ce n'est qu'au mois d'avril 1899 qu'il a vu son ruban se changer en rosette; il en est ainsi des talents qui se contentent dignement d'être de grands talents. Brillant élève de l'Ecole des Beaux-Arts, dont il est maintenant un des professeurs les plus estimés, il a été inspecteur à l'Opéra, puis premier inspecteur au Trocadéro. C'est lui qui a construit le Palais des Produits alimentaires de 1889, et il était tout indiqué qu'il fît partie, en 1900, de la plupart des jurys et comités pour les concours de cette présente exposition universelle.

— A la bonne heure, enfin, approuve Bêchard : jusqu'ici vraiment, il semblait qu'on ait fait la gageure de ne s'adresser qu'à des architectes n'ayant pas dépassé la quarantaine, autant dire des talents au maillot? C'était révoltant à penser quand on a quelque peu contourné ce promontoire de la vie, comme dirait mon ami Verduret, qui aime tant à faire des phrases !

— Fi ! fait en riant Bertrande, des pierres dans le jardin de mon oncle !... Il n'est pourtant pas tout à fait un de ces jeunes hommes dont vous vous déclarez l'ennemi... Mais, voici qu'à mon tour je désespère monsieur notre cicerone. Continuez, monsieur Trottecourt : je me tais.

— Vous connaissez, poursuit le dit Théobald, les énormes dimensions de cet ex-Palais des Machines, une salle gigantesque de 420 mètres de long sur 145 mètres de large et 43 mètres de hauteur. M. Raulin l'a partagée en trois sections inégales. Les deux sections formant les ailes, un peu plus

petites, n'ont subi que les peu importants changements nécessités par les installations de l'Exposition très pittoresque de l'agriculture et de l'alimentation (France, côté La Bourdonnais — Étranger, côté Suffren), telles que la Pavillon du Vin de Champagne, le diorama d'un vignoble, le Musée rétrospectif, le Pavillon de la Brasserie, les fromageries, le chalet de l'industrie laitière, les curieux Pavillons des Puissances étrangères, les scènes avec décors de l'Assistance Publique aux champs, etc., etc. Il n'en a pas été de même de la partie centrale, où M. Raulin a aménagé sa superbe SALLE DES FÊTES, véritable tour de force architectural. Dans un rectangle de 165 mètres sur 142 de côtés, est inscrite une colossale voûte circulaire de 90 mètres de diamètre supportée par huit grands pylônes en fer (poids 10,000 kilos) et huit piliers de moitié plus légers. Sous la voûte, d'où tombe la lumière, est une piste planchéïée de même diamètre, autour de laquelle s'élèvent des gradins et les loges emplissant l'espace compris entre le cercle et le rectangle. Cette salle, qui peut contenir 14,000 personnes et dont la richesse d'ornementation est inouïe, est décorée par les maîtres du pinceau apportant le concours de leur haut talent à l'œuvre d'un maître de l'équerre. Les triptyques de la voûte sont de MM. Cormon, Flameng, Maignan et Rochegrosse qui, dans des compositions de plus de 26 mètres de hauteur sur 6^{m} 1/2 de large, ont symbolisé ou évoqué, le premier : la Fée Electricité, le Génie Civil, les modes de transport et de locomotion, le labeur des mines, l'histoire du charbon et le travail de la métallurgie ; le deuxième : les industries (meuble, vêtement) à travers les siècles, et l'histoire du fil, de la soie, du coton, du tissu, de l'étoffe, ainsi que des industries chimiques ; le troisième : l'agriculture et l'horticulture, en même temps que les forêts, chasses et pêches, en un paysage sylvestre où vivent puissamment fauve, flore, chasseurs et pêcheurs, sous un doux soleil de fructidor ; le quatrième : l'économie sociale, la France lointaine, l'Empire colonial, l'armée nationale, c'est-à-dire la Nation armée pour la défense du Droit et de la Justice, et représentée par le soldat et par le marin.

— Mais, c'est toute l'Exposition !

— Tout à l'heure, vous direz que c'est tout l'Univers :

écoutez. Dans les quatre grandes voussures sont des panneaux des quatre saisons, de MM. Maillard (été), Hirsch (printemps), Surand (automne) et Thirion (hiver). Dans les voussures secondaires, les mois : 1er trimestre, M. Mengin ; 2me, M. Bergès ; 3me, M. Tournier ; 4me, M. Sauvage. Puis, c'est, dans les retombées de la voûte, les usages des peuples anciens ; au-dessus des tribunes des quatre points cardinaux, les contrées arctiques, de M. Motte (le Nord), le désert et la brousse, de MM. Biessy et Bégaux (le Sud), les montagnes d'Asie, des deux Laurens (l'Est), la mer et la prairie américaine, de MM. Thibaudeau et Courtois (l'Ouest)... Puis tout le reste, ornant tribunes et vestibules, par une pléiade de beaux talents. Et la sculpture donc! Les bas-reliefs de M. Barreau (la mécanique); de M. Leroux (éducation, enseignement, littérature, philosophie); de M. Massiglier (peinture, sculpture, architecture, gravure) ; de M. Rolard (mathémathiques, science des sons, médecine, chirurgie, reproduction scientifique). Aux escaliers, les groupes de l'ensemencement et de la récolte (M. Debrie); du laitage et de la vendange (M. Aube). Sur les styles des pylônes, la bière, le vin, les liqueurs et les plantes cultivées, symbolysées par Mlle Itasse, MM. Hubert, Pallez et Salières. Enfin, le clou sculptural pittoresque, la représentation par trente-six statues de 2m50, des trente-six nations exposantes. J'ajouterai qu'extérieurement trois groupes, de MM. Perrin, Dubois et Captier, décorent la façade, et que la salle est éclairée par 4,500 lampes à incandescence... Voilà.

— C'est merveilleux ! s'écrie Verduret, justement enthousiasmé par cette description... Et tous mes compliments, cette fois, à la mémoire du cicerone.

— Ah bien ! fait celui-ci, si je ne savais pas sur le bout du doigt *ma* Salle des Fêtes, je n'aurais qu'à rendre ma baguette, pas vrai ? Ça, dépêchons, je vous prie ; laissez-moi vous dire un mot du Palais des Industries chimiques, que j'envisage comme faisant partie du fond du Champ de Mars (comme le Palais de la Mécanique, son pendant d'en face), parce qu'il a pour façade les loggias de droite du Château d'Eau, qu'on ne peut pas accuser de ne pas appartenir à la région « du fond ». C'est une idée à moi, histoire de ne pas être de l'avis de tout le monde. Donc ce Palais, symétrique

de celui de la Mécanique, est également du même auteur. Ces deux Palais en vis-à-vis, dépendant en somme du Château d'Eau, devaient naturellement être construits par M. Paulin. Rien, donc, à vous dire de l'extérieur, puisque sa façade est identique à l'autre ; et quant à l'intérieur, vous savez ce que c'est... construction en fermes d'acier... des galeries... des...

— Bref, il nous faut encore *sauter* ?

— Oui, s'il vous plaît, au

§ III

CÔTÉ SUFFREN

Palais du Génie civil. — Palais des Arts libéraux.

— De ce côté, messieurs et dames, en continuant de descendre vers la Seine, voici deux Palais faisant pendant à ceux du côté La Bourdonnais : un grand, celui du Génie civil, symétrique du Palais des Fils, Tissus et Vêtements dont je vous ai parlé tout à l'heure, et, plus petit, celui de l'Enseignement, Lettres, Sciences et Arts, autrement et plus commodément dit « des Arts libéraux », symétrique du Palais des Mines et de la Métallurgie où perche le carillon. Parlons d'abord du Palais du Génie civil et des Moyens de Transport...

— Que faites-vous donc? demande Verduret en voyant l' « Express-universel spécialiste » chercher fiévreusement dans toutes ses poches.

— Attendez... il me semble me souvenir que j'avais mis à part, à propos de ce Palais du Génie civil...

— Des notes?

— Non, un article de M. Badin, publié tout récemment dans le *Moniteur* de 1900, et qui m'éviterait d'avoir à faire de nouveaux efforts de mémoire.

— Et à nous, probablement, le désagrément d'avoir à suivre une fois de plus le « conseil du curé »... Trouvez-vous ?

— Le voici : voyez.

— Mais, cet article a huit colonnes ! Est-ce que vous allez nous le lire en entier?

— Ce serait contraire à mes principes de célérité. Je vais simplement vous le résumer, le texte sous les yeux. Le Palais du Génie civil et des Moyens de transport est de M. Jacques Hermant, si hautement apprécié de quiconque a suivi le mouvement artistique depuis l'Exposition de 1889 où, débutant alors, il avait construit le ravissant Pavillon Louis XV des Pastellistes. Depuis, on le retrouve dans toutes les expositions universelles étrangères, en particulier celle de Chicago où il a installé toute la Section française qui y eut tant de succès. C'est en étudiant comparativement aux nôtres les procédés de construction américaine qu'il s'est fait de l'emploi du fer une conception *très personnelle* qui fait de ce Palais du Génie civil un modèle presque aussi intéressant, à des titres divers, que la fameuse Galerie des Machines de 1889. Il s'est servi de petites fermes comme point d'appui pour lancer les fermes des galeries de 27 mètres, absolument dans le vide, en porte-à-faux et non seulement ne se rejoignant pas, mais supportant sur leurs extrémités surplombantes le poids d'un lanterneau. Sa construction est une dentelle de fer, d'une légèreté inouïe, et reposant sur le principe de bras de levier égaux jetés dans le vide et se faisant contrepoids par rapport au point d'appui axial, procédé absolument nouveau et excellemment scientifique. Son Palais, élevé pour abriter des pièces de la dimension de locomotives, vagons, teuf-teufs — que l'on a relégués ultérieurement à l'Annexe de Vincennes — devait allier à l'élégance de l'ensemble l'idée de force et de massivité en rapport avec les masses qu'il était destiné à recevoir. C'est à ce souci que répond le porche central, haute silhouette carrée, bien assise, en avant-corps sur les deux ailes du Palais et les dépassant en hauteur; creusée d'un arc géant, de 20 mètres de haut, dont le fond s'arrondit en niche. Deux pieds-droits légers, couronnés de campaniles à loggia, *calent*, pour employer l'expression d'ateliers, ce motif central si joliment illuminé le soir. De chaque côté, deux files de portiques superposés, rez-de-chaussée et premier, selon la règle commune pour

tous les Palais du Champ de Mars et que M. Hermant a modernisée en décorant les pieds-droits des arcades de bas-reliefs représentant les « ouvriers du génie civil et de tous les moyens de transport ». La destination du monument est accusée encore par la frise du sculpteur André Allar, dont le thème est l'historique intéressant des moyens de transport.

« Les façades sont légèrement polychromes... L'une des parties auxquelles l'architecte attachait, je crois, le plus d'importance, en raison de la difficulté vaincue, c'était la lanterne ou tourelle d'angle qui raccorde son Palais au Palais voisin des Arts, Sciences et Lettres, et qui donne à la fois accès aux deux monuments. Quant aux autres motifs sculpturaux, voici, sur le Pavillon d'angle, deux beaux groupes de M. Hannaux montrant d'une part « l'Intelligence conduisant l'homme à la fortune », d'autre part « l'Instruction révélant à l'homme son intelligence ». Sur les tympans, les figures de la Vapeur et de la Chimie, encadrant la date 1800, symbolisant le XVIII[e] siècle, et les figures de la Mécanique et de l'Electricité personnifiant, autour de la date 1900, les merveilleux progrès scientifiques du XIX[e] siècle. M. Jacques Hermant, qui a eu pour dévoués et savants collaborateurs ses inspecteurs, MM. les architectes Daydé et Pillé, est un artiste complet, dans toute l'étendue du mot, car, à une science consommée, il ajoute l'art d'exprimer la Force comme la Grâce et comme la Beauté. De ce triple don, il n'avait prouvé que les deux derniers jusqu'au jour où il a construit ce monument impeccable et d'une si mâle puissance d'expression qu'est, à Paris, la superbe Caserne des Célestins.... Et il n'a pas encore atteint l'âge mûr si propice à l'enfantement des chefs-d'œuvre ! »

Le farinier quinquagénaire hausse les yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de sa jalouse protestation contre l'armée de jeunes gloires artistiques qui triomphe en cette Exposition de 1900.

Le « guide-express » poursuit :

— Et maintenant, je termine le croquis des grands palais d'exposition du Champ de Mars en vous racontant le PALAIS DE L'ÉDUCATION, ENSEIGNEMENT, INSTRUMENTS ET PROCÉDÉS GÉNÉRAUX DES LETTRES, DES SCIENCES ET DES ARTS.



Le Palais du Génie civil et des Moyens de Transport
(porte centrale).



Le Palais du Génie civil et des Moyens de Transport
(pavillon d'angle).

— Diable de titre, récrimine Bêchard ; il est aussi long que la route de Paris à Essonnes.

— Aussi le public, grand simplificateur, l'appelle-t-il le « Palais des Arts libéraux », puisque aussi bien il a le même objet que celui qui portait ce nom en 1889. Donc, messieurs et dames, ce palais si joliment fantaisiste, où fraternisent de façon si harmonieuse et audacieusement coquette presque tous les styles architecturaux, depuis l'antique grec, le grave et religieux gothique jusqu'aux genres Renaissance, Rococo et Moderne, est de M. Louis Sortais, un Parisien ayant vu le jour en la Grand'Ville le 8 novembre 1860.

— Encore un qui n'a pas quarante ans ! ronchonne Bêchard.

— A défaut d'ans — qu'il ne réclame probablement pas — il pourrait vous dire, monsieur, que si les années de campagnes et de succès artistiques comptent double, il aurait des droits à se considérer presque comme un doyen moral. En effet, entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1881, il commence par collectionner les médailles et les récompenses de l'Institut et de la Société centrale d'Architecture. Trois fois il est logiste, et c'est pour remporter successivement : le deuxième Second Grand Prix de Rome en 1886, le Second Grand Prix en 1888, enfin le Grand Prix de Rome en 1890. Muni de tant de diplômes, il passe quatre ans en Italie... et à voyager à travers l'Europe, faisant chaque année des envois qui attirent sur lui la plus louangeuse attention. Rentré à Paris, il conquiert une mention honorable, puis une deuxième médaille au Salon des Artistes français, et est fait officier d'Académie en 1896. Dès lors, travaux sur travaux naissent sous le compas de ce laborieux infatigable : usine et hôtel de « la Salamandre » (ne pas confondre, je vous prie, avec la Porte Monumentale, à laquelle l'éternel esprit de fantaisiste gouaillerie des Parisiens a donné ce nom, motivé par quelque similitude de forme avec le dit appareil de chauffage), et la maison de Poste à Sceaux, et des villas au bord de la mer, et un superbe mausolée à Senavezza, près de Carrare, et, en collaboration avec le statuaire M. Desvergnes, la commande d'un vase pour la Manufacture de Sèvres, et le Musée

Rodin, place de l'Alma... Quant aux concours public, c'est, après les monuments de Carnot, à Lyon, et de Pasteur, à Chartres, une troisième prime au concours pour l'ensemble de cette Exposition de 1900, qui vaut à cet ancien auditeur au Conseil général des Bâtiments civils, architecte du Gouvernement, d'être nommé, en 1895, inspecteur principal du Service central d'architecture de la Grande Fête de 1900. Comme tel, il collabore à tous les plans, construit tous les kiosques à musique et divers bâtiments d'administration. Enfin, en 1897, il est chargé d'édifier ce Palais d'entrée du Champ de Mars et s'en acquitte de l'artistique façon dont vous pouvez juger.

— Mais dont nous jugerions infiniment mieux en étant peu guidés, si toutefois madame votre mémoire est en disposition de nous apporter cette aide, dit Verduret de son ton le plus bonhomme.

— Ma mémoire est ici tout à votre service : écoutez-moi ça ! Je commence par me débarrasser des chiffres... La forme générale du Palais est un rectangle presque carré (133 mètres sur 120 mètres), dont un des angles est abattu, pan coupé où se trouve l'entrée principale qui fait face à la Tour Eiffel.

— Superficie : environ 16,000 mètres carrés, calcule orgueilleusement Bèchard.

— Oui, en ne tenant pas compte de l'angle amputé. Comme la superficie du premier étage est de 11,400 mètres carrés, cela fait, au total environ 27,000 mètres d'exposition.

— C'est énorme !

— Et tout à fait insuffisant, à preuve que l'on a été obligé de loger la plus grande partie de l'Enseignement et de l'Education dans le Palais du Génie civil. Mais ce n'est pas la faute de l'architecte si on ne lui a pas accordé plus de terrain. En raison du pan coupé, ce Palais a quatre façades.

« La première, qui longe le jardin du Champ de Mars, se compose de deux portiques ouverts superposés, servant de promenoirs ; le portique du rez-de-chaussée (90 mètres de long sur 7 mètres de large), percé alternativement de deux grandes arcades et d'une petite, est décoré de peintures formant jeu de fond mordoré, et surmonté d'une frise où

le peintre décorateur M. Delmotte a jeté une suite de cartouches et d'enfants sur fond rouge ; le portique du premier étage comprend trois grands motifs à voussures intérieures, avec vaste ajouré décoratif supporté par trois arcades avec colonnettes, et grand balcon (en encorbellement de 3 mètres) soutenu par une figure de femme dont l'ébauchoir savant de M. Allar a tracé les purs contours; les trois grands motifs sont encadrés par quatre pavillons avec arcades à jour et balcons secondaires. L'ensemble de cette intéressante façade ressemble à une vaste loggia de théâtre qui, donnant sur le jardin, permet au public de voir tout le Champ de Mars... et aussi d'entendre la musique du kiosque que vous voyez placé juste en face.

« La deuxième façade, celle du pan coupé, est la principale, quoique de bien moindre développement que les autres. Là est la grande porte d'entrée, haute arcature à deux étages, avec balcon central, flanquée de deux tourelles à dômes surélevés. Les statues de la porte et les figures des tourelles sont de l'habile statuaire M. Loiseau Bailly. Le grand groupe de sculpture qui surmonte la porte, haut relief absolument remarquable et qui symbolise les *Procédés des Arts*, sous la forme d'une chaîne dansante de femmes entourant Apollon, dieu des Arts, est de l'éminent Ch. Desvergnes, Grand Prix de Rome de 1889; de lui aussi le groupe inférieur de gauche, représentant les *Procédés des Sciences*. Quant à celui de droite, les *Procédés des Lettres*, il est dû à l'excellent ciseau de M. Houssin. Il y a, dans cette façade, et exécutée par le peintre Barbin, une curieuse application de peinture en relief encadrant la grande et belle verrière (Caro *fecit*, d'après cartons de Lerolle et Besnard) qui éclaire la salle d'auditions musicales située à l'étage du grand balcon. Entre parenthèses, cette salle, longue de 27 mètres, large de 12^{m}50, haute de 21 mètres et qui a la forme bizarre d'une moitié de tore, est décorée de haut en bas de peintures marouflées du peintre de décors bien connu, M. Chaperon. Elle possède, de plus, une tribune et un orgue Abbey (de Versailles). »

— Pardon, s'il vous plaît. Vous avez dit que cette salle revet la forme d'une moitié de « tore » ?

— Ah !... J'ai été comme vous. Je me suis renseigné : on



Le Pavillon des Lettres, Sciences et Arts.

appelle tore, en architecture, ces anneaux de pierre ornant le bas des colonnes et qui ne sont autres qu'un souvenir des frettes dont les anciens garnissaient le pied de leurs colonnes en bois pour qu'elles ne se fendent pas. En géométrie, on appelle ainsi une surface engendrée par un cercle tournant autour d'une droite située dans son plan. Il paraît — si vous comprenez quelque chose à la géométrie, ce qui n'est pas mon cas, ayant quitté l'école à treize ans — que les deux définitions sont équivalentes. Moi, je me suis appliqué à les apprendre par cœur et je les redis sans me charger de les expliquer davantage... Donc, je continue. La troisième façade, qui fait face à la Seine est en tout symétrique à la première, sauf que toutes les arcatures sont fermées par des verrières au lieu d'être à jour. Enfin, la quatrième façade, qui longe l'avenue Suffren est traitée avec la simplicité que comporte sa situation... extérieure par rapport à l'Exposition ; elle est en fer et verre.

« La tonalité générale des façades dans l'Exposition est, vous le voyez, blanche avec mosaïque d'or et toitures bleu et or, ce qui donne une teinte d'ensemble à la fois très douce et très brillante, sur laquelle se détachent en vigueur les vertes frondaisons du jardin. Ces façades, très découpées de silhouette, font naître un contraste voulu avec les grandes lignes horizontales des Palais voisins et engendrent du mouvement et de la gaîté... Mais, c'est surtout le soir qu'il faut venir voir ce Palais de l'Education, Enseignement, etc... (c'est trop long !), alors qu'il est tout illuminé par les bouquets de lampes à incandescence et les deux grands lustres éclairant la porte et le pan coupé, les rampes de gaz courant sur les façades latérales, et surtout l'éclairage des portiques par des lampes électriques dissimulées qui donne à ceux-ci un aspect mystérieusement féerique, dans une tonalité douce où dominent le rose et le jaune pâle... Ça, c'est « chic », vous savez !

— Je n'en doute pas, fait Verduret en souriant débonnairement à ce terme... sûrement improvisé par le guide-récitant. Alors, c'est tout ce que vous avez à nous apprendre sur ce Palais.

— Attendez donc : j'en ai encore dans mon sac. Laissez que je vous parle de la construction. L'intérieur des galeries

est en fer, et les galeries extérieures en charpente de bois, *métal déployé* et plâtre. Le plancher du premier étage est en ciment armé, ainsi que les balcons qui, pour une avancée de 3 mètres n'ont que 10 centimètres d'épaiseur. Tout ça repose sur des poteaux en ciment armé de 30/40. Toute la décoration ornemaniste est en staff, par MM. Devèche et Ragon. La construction — qui a été entièrement exécutée de janvier 1899 à avril 1900 — présentait trois difficultés principales dont M. Louis Sortais s'est tiré tout à son honneur. D'abord, le raccordement de l'axe biais à 45° du pan coupé avec les grandes galeries; ce biais est dissimulé par la forme octogonale donnée à la Salle centrale de l'Exposition centennale, salle à laquelle conduit un superbe escalier monumental à double révolution, dont les voussures ont été peintes par M. Le Riche, Prix de Rome de 1888. Ensuite, l'exécution du porche d'entrée (hauteur, 50 mètres) avec sa forme particulière de double carapace intérieure et extérieure dont les deux parois ne sont distantes que de 80 centimètres, et qui doit supporter un campanile hexagonal de 20 mètres de hauteur avec carcasse en fer reposant sur le milieu même de la voûte. Enfin, surtout, la faiblesse du crédit de 1,787,000 francs, soit un peu plus de 100 francs le mètre carré, mis à la disposition de l'architecte, alors que les matériaux avaient doublé de prix, et que les grèves, le manque ordinaire d'ouvriers et le mauvais temps rendaient si dispendieuse une construction qui représente 1,600 mètres cubes. M. Sortais a trouvé moyen de ne pas dépasser son crédit et cela constitue tout simplement un tour de force. Je termine, messieurs et dames, en vous disant que l'architecte a été secondé avec un dévouement parfait par les principaux collaborateurs de son agence, tous, d'ailleurs, architectes diplômés par le Gouvernement : MM. Duménil, premier inspecteur, Michelet et Bertrand de Fontviolant, sous-inspecteurs, sans oublier le vérificateur, M. Lemaire. J'ajoute qu'en visitant l'exposition qui « est là-dedans », vous ne vous ennuierez pas : sans parler de la Librairie où il y a des publications « épatantes », il y a, à la Photographie, celle en couleurs Lumière ; à la Typographie les nouvelles machines des journaux et les affiches en couleurs ; dans le vestibule d'entrée (instruments de précision)

la frappe des médailles de l'Exposition ; à la Médecine et Chirurgie les fameux rayons X ; à la Géographie et Cosmographie les grandes cartes de l'Etat-Major et de l'Intérieur ; aux Instruments de musique des Pleyel à double clavier et des harpes nouvelles à doubles cordes, sans compter les concerts et les phonographes ; mais c'est surtout à l'Art théâtral, avec maquettes de décors, souvenirs de Talma, Rachel, Mars, trois scènes complètes, machinées... et le Théâtrophone... Il faut dire que Sarah Bernhardt, Bartet, etc., y ont mis la main... Pour abriter tout cela, on peut bien se payer un Palais qui s'élance, en son plus haut point, à 65 mètres vers le ciel. N'est-ce pas votre avis ?

— Vous êtes amateur de théâtre, hein ?

— Tiens !... Je suis parisien !... Mais ce n'est pas tout ça. Nous allons, dare dare, visiter l'intérieur de tous ces Palais — le tour du Champ de Mars, quoi ! — pour qu'après je vous fasse un peu promener...





CHAPITRE IV

TOUT AUTOUR DE LA TOUR

§ Ier

UN COUP D'ŒIL A GAUCHE

Palais du Costume, Pavillon du Club Alpin, Chalet Suisse, Village Suisse, Panorama du Tour du Monde, Pavillon de Siam, Palais Lumineux, Pavillon de la République de Saint-Marin, etc.

Après une course haletante et qui ne dure pas moins de deux heures à travers toutes les galeries aussi nombreuses qu'immenses des Palais du Champ de Mars, notre provincial quatuor sort, précédé de son « Express-universel spécialiste », par la porte du Palais des Mines, sous le carillon qui chante justement, comme pour saluer son exode, ironiquement sans doute, l'air du *Chalet :*

Arrêtons-nous ici... etc...

Au même instant, le jeune guide, toujours vaillant quoique à bout de salive, dit à Verduret fourbu, à Bêchard de qui la lassitude courbe un cou que l'on eût pu croire, jusque-là, rigide comme un manche à balai, à Bertrande dont les vingt ans mêmes daignent avouer la fatigue, et à Mme Flore qui, littéralement, s'écroule épuisée :

— Ça, presto, nous allons un peu nous promener parmi

les environs de la Tour, où j'ai quantité de choses à vous montrer.

— Ah! ça, non, par exemple! proteste Mme Bêchard en rassemblant tout ce qui lui reste d'énergie. C'est miracle que j'aie pu arriver jusqu'ici, mais je déclare bien qu'on ne me fera pas faire un pas de plus! Je suis exténuée... Je ne demande qu'un fauteuil et le reste m'est bien égal.

Le guide sourit complaisamment.

— Le cas est prévu, dit-il. C'est assez l'habitude que nos clients, arrivés ici, me tiennent un semblable langage. Aussi ai-je passé un forfait avec quelques pousse-pousse qui viennent ici prêts à recueillir les découragés... Et, tenez, les voici. Messieurs et dames, prenez place!

— Comment, nous aussi? s'étonne et s'inquiète Bêchard en désignant son ami le manufacturier retiré à Malesherbes.

— Laissez-vous donc faire violence : ça ne coûte rien, puisque c'est prévu dans mon prix et que ce n'est pas vous qui l'acquittez.

— C'est justement pour cela, proteste Verduret, que je ne saurais souffrir...

— Bah! vous ferez des manières demain, crie à son ami le farinier, en s'installant dans un des fauteuils roulants, à l'exemple de Bertrande et de dame Flore, déjà en possession de deux des précieux véhicules.

Verduret cesse de se défendre, occupe un quatrième fauteuil et, sur un sifflement de la baguette de Théobald Trottecourt, qui prend pédestrement la tête, la petite caravane, désormais montée sur roues, se met en marche.

— Messieurs et dames, annonce le guide, nous allons d'abord jeter un coup d'œil à gauche... Je veux dire : à gauche de la Tour de 300 mètres. Nous avons d'abord, de ce côté, le PALAIS DU COSTUME, organisé par le grand couturier Félix. C'est, dans des décors appropriés, une reconstitution à l'aide de figures de cire grandeur naturelle et groupées de façon à former des scènes que l'on croirait animées, l'histoire du Costume de tout l'Occident civilisé depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours... Et ça ne coûte que vingt sous...

— Nous n'entrons pas! déclare péremptoirement Bêchard.

— Ce chapitre toilette intéresserait pourtant bien

madame votre épouse; car, aux Fils et Tissus, je l'ai vue s'arrêter, toute lasse qu'elle était, à la vitrine tentatrice du « *Moniteur de la Mode* ». N'est-il pas vrai, madame?

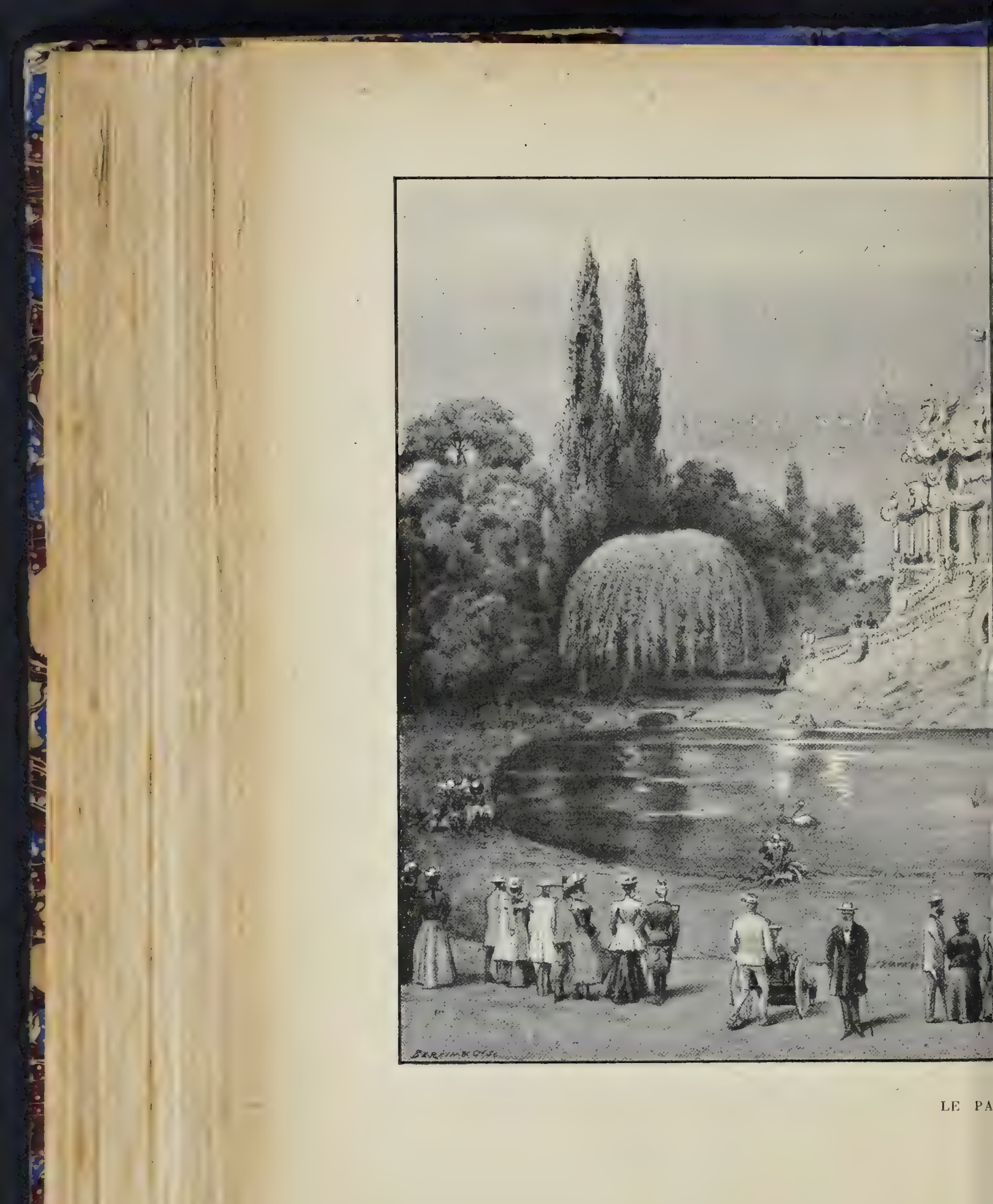
Mais Mme Flore ne répond pas. A peine assise dans son fauteuil, les pavôts de Morphée ont appesanti ses paupières et, dans le bercement de la promenade, elle... dort du sommeil profond de l'innocence.

Théobald salue cette opulence assoupie et fait poursuivre la marche.

— Voici, annonce-t-il derechef, le Pavillon du Club Alpin, qui comprend deux parties : 1° *Le Chalet* où sont réunis tous les objets et collections intéressant les ascensionnistes des Pyrénées ou des Alpes, depuis le piolet ferré jusqu'aux réfuges construits sur les hautes cimes; 2° le Pavillon des panoramas où l'on voit : des dioramas de la Grotte de Dargillens (Lozère), du lac de Retournemer et de Longemer (Vosges), de la haute vallée du Var, des gorges du Tarn, du Cirque de Gavarnie (Pyrénées), des Alpes du Dauphiné, et le grand panorama du Mont Blanc. C'est la célébration instructive et artistique de la « Montagne française ».

— Passons, dit Verduret : ne réveillons pas cette pauvre Mme Bêchard.

— Soit. Alors, voici, tout à côté, le Chalet Suisse, ravissant Pavillon de l'exposition officielle de la République Helvétique... A ce propos, si par hasard et contre toute évidence, vous prolongiez votre séjour ou si vous revenez à l'Exposition, ne manquez pas de rendre visite au Village Suisse, qui, situé hors du Champ de Mars, à hauteur de l'ancien Palais des Machines, est l'attraction complémentaire de ce Pavillon Helvétique; les deux ingénieurs de Genève, MM. Henneberg et Allemand, en ont fait un véritable coin de la Suisse, avec sa vie et ses habitants, montagne, vallée, ville, village, etc., transporté miraculeusement en plein Paris, et ça n'a coûté que 3 millions. Vous trouverez cette jolie attraction juste derrière la Grande Roue de Paris, une fantaisie d'ingénieur, bien pâle après la Tour Eiffel et où ce sont plutôt les attractions accessoires qui attirent le public... Mais revenons à notre promenade. Voici maintenant, en bordure du quai d'Orsay, à l'angle du Champ de Mars, le



LE PA



LUMINEUX

Panorama du Tour du Monde, de M. Louis Dumoulin, peintre de la marine. C'est, en réalité, le Panorama de la grande Compagnie des *Messageries Maritimes* (concurrente de la *Transatlantique*) qui montre ici au public — par le pinceau (panoramas et dioramas), par des scènes animées dont les indigènes jaunes, noirs ou blancs, sont les acteurs et dont le panorama est le décor, enfin par un théâtre où s'exhibe les troupes exotiques — qui montre, dis-je les principales escales des parcours de ses beaux, confortables et excellents navires. La vaste, superbe et si curieuse construction ovale qui sert de temple à ces évocations lointaines ou proches procède de la même intention : c'est ainsi que la porte principale de ce Panorama est la porte même du temple de Tokio (toute en bois rehaussée de dorures et décorée de dragons aux yeux d'émail enchassés d'or) transportée et réédifiée ici; que la tour à droite de l'entrée, toute de balcons soutenus par des divinités bouddhiques, avec son dôme en forme de mitre ciselée, est la *grosse Tour Cambodgienne;* que la tour chinoise qui est à gauche, avec ses toits comme empilés les uns au-dessus des autres ainsi que des oublies dans la boîte d'un marchand de « plaisirs », est la haute et curieuse tour des *Jardins de Niko;* que la troisième tour, à l'autre extrémité de l'édifice, et tout à fait à l'angle du Champ de Mars, est de pur style portugais. M. Dumoulin — à la valeur artistique de qui a été confiée la mission de peindre l'entrevue historique de Cronstadt pour le Musée de Versailles — fait bien faire ici, dans son œuvre, le Tour du Monde aux visiteurs, rien qu'en s'arrêtant aux escales des *Messageries Maritimes*, car les lignes de paquebots de cette compagnie desservent, comme vous savez, tous les grands ports d'Extrême-Orient, de l'Océan Indien, de la Mer Rouge, de la Méditerranée et, dans l'Atlantique, le Sud-Amérique avec les côtes européennes. En un mot, c'est le tour du monde réduit à une promenade autour des plates-formes intérieures de ce curieux Palais : c'est Yédo (Japon), le Jardin de Niko et Shangaï (Chine), les ruines d'Angkor, Suez, le Canal, Port-Saïd, le Bosphore avec Constantinople, la Corne d'Or et le cimetière Turc, Athènes et l'Acropole, et l'Espagne avec Fontarabie, et... Mais je n'en finirais plus et il est temps de descendre de voiture si vous voulez visiter...

— On paie ?

— Deux francs le grand jeu : c'est pour rien.

— Vous trouvez cela, vous ? Allons, roulez : je ne veux pas réveiller ma femme.

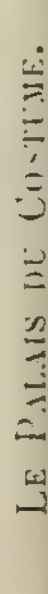
— Compris. Je vous présente donc le PAVILLON DU ROYAUME DE SIAM, lequel, c'est facile à voir, se compose de deux Pavillons d'architecture Kmer réunis par une jolie passerelle élancée : 1° le Pavillon officiel, fait de deux corps de logis avec porche unique orné des Lions de Siam à l'angle central, et coiffé d'un toit de pagode surmonté d'un hardi clocheton de 30 mètres, portant, étagés jusqu'aux nues, les sept couronnes de la royauté siamoise. Dans ce pavillon, dont le très habile et érudit architecte est M. Chastel, S. E. Phya Suriya, ministre de Siam en France et Commissaire général, aidé de M. Albert Gréhan, Consul à Paris, Commissaire adjoint, ont accumulé d'inombrables richesses artistiques siamoises qui n'ont, contrairement à ce que croient la plupart, que de très lointains rapports avec les arts japonais et chinois. 2° Le *Petit Pavillon*, très coquet quoique moins orné et où, au restaurant, on peut déguster tous les mets et toutes les boissons dont se délectent les sujets du roi de Siam.

— On ne paie pas, là, au moins ! Si nous y allions ? propose Bêchard.

— Hé, mon cher, vous ne craignez donc plus de réveiller votre femme ? Ma foi, je me trouve trop bien d'être assis. Entrez si vous voulez ; nous vous attendrons.

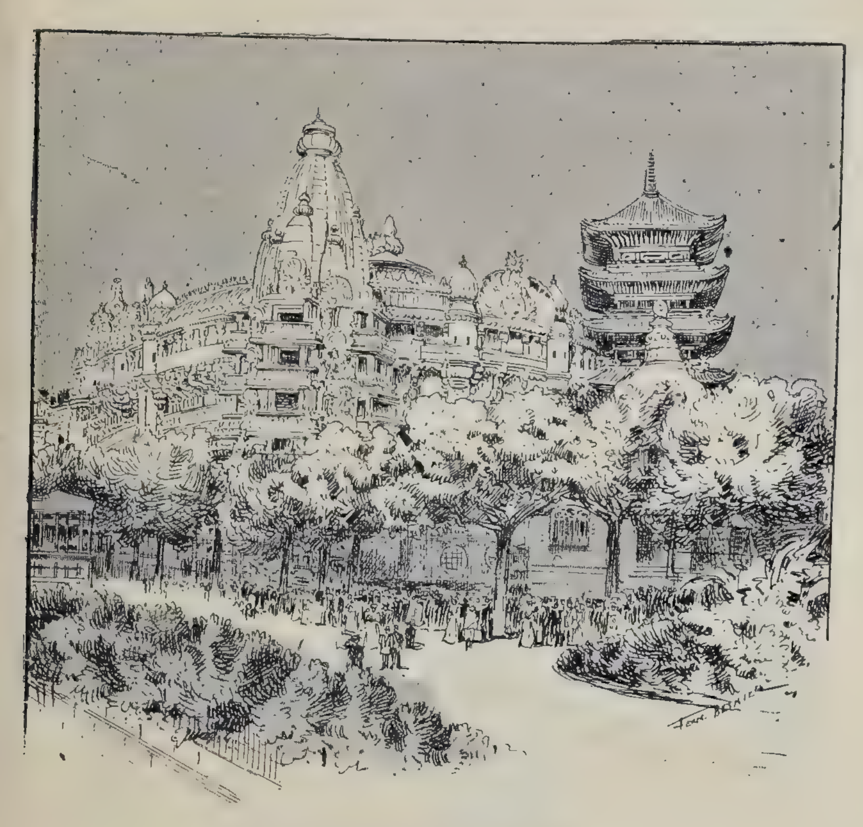
— Je ne vais pas y aller tout seul, vous pensez bien. Monsieur le guide, en route pour autre chose.

— Pour le PALAIS LUMINEUX, alors ; c'est en remontant vers le Palais des Mines et de la Métallurgie, d'où nous venons. Voyez-le d'ici, ce Palais, vision idéale imaginée par le maître verrier Ponsin, que la mort est venue prendre, hélas ! avant qu'il ait pu jouir de son œuvre. C'est un rêve des Mille et une nuits, tout en verre et en cristal, une féerie de teintes opalines, de flamboiements de diamants, de rubis, d'améthystes, etc... Pas grand, mais une pure merveille qui est un « clou » étincelant, quelque chose, parmi les constructions pittoresques de ce proscénium du Champ de Mars, comme Jupiter ou comme Sirius parmi les mondes du ciel.



Le Palais du Costume.

Le décrire est facile: sur son rocher, au haut bout d'une ravissante pièce d'eau, c'est un hall central coiffé d'une coupole que surmonte, comme détachée dans l'espace, la statue d'Electryone, fille du Soleil (œuvre de la jeune com-



Panorama du Tour du Monde.

tesse polonaise d'Albazzi-Kwiatkowska). Or, la coupole, la statue, le hall et tout ce qui le meuble et le décore, depuis le tapis et les tentures jusqu'aux meubles, tout est en *verre*. C'est délicieux le jour, mais c'est le soir que c'est un prodige, lorsque de toutes parts la lumière électrique se reflète aux mille facettes de ce diamant fantaisiste et en traverse les parois pour faire tout autour une auréole, une Gloire, proportions gardées, comme celle du Soleil. Aussi, quoiqu'il y ait à voir dans le sous-sol le si intéressant travail de la fabri-

cation du verre, je n'insiste pas pour que vous quittiez en ce moment vos fauteuils pour l'aller visiter. Comme c'est ce soir la première fête de nuit et que je pense bien que vous n'aurez garde de manquer d'y assister pour vos adieux à la



LE PAVILLON DE SIAM.

grande Fête du Monde et de Paris, c'est alors seulement qu'il y faudra venir pour connaître ce Palais irréel dans toute sa splendeur. Longeant le lac en miniature où vous le verrez ce soir se refléter, je vous emmène donc au PAVILLON DE LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

— Décidément, pense Verduret rêveur, il y tient à son idée que c'est notre dernière journée à l'Exposition. Ma pa-

role, à force de l'entendre dire ainsi, je finirais presque par le croire ! Cela tourne à l'obsession !

Et, visiblement fatigué, mais n'en montrant que plus de hâte fiévreuse, « l'Express-universel spécialiste » annonce, la gorge sèche :

— Messieurs et dames, ce petit Pavillon de style florentin, avec sa crête crénelée et sa tour d'angle qui a des airs redoutables de forteresse de Lilliput, est celui de la minuscule République de Saint-Marin (8,000 habitants pour 62 kilomètres carrés de territoire) qui est, vous l'avez peut-être oublié, enclavée dans le royaume d'Italie, à 85 kilomètres de Florence et à quatre lieues de l'Adriatique. La façade à trois portiques en ogives, les écussons, la grande baie vitrée et tout le reste de la construction très jolie, tout cela est une imitation du Palais du Conseil souverain de cette patrie heureuse d'être si petite et qui, dans l'unique salle et sa galerie que contient son pavillon, se décrit de son mieux à la curiosité des visiteurs... Je vous fais maintenant passer devant les pavillons des *Ardoisières d'Angers*, de l'*Automobile-Club*, de la *Maternité belge*, sans vous y arrêter, car j'ai hâte de jeter avec vous et pour finir :

§ II

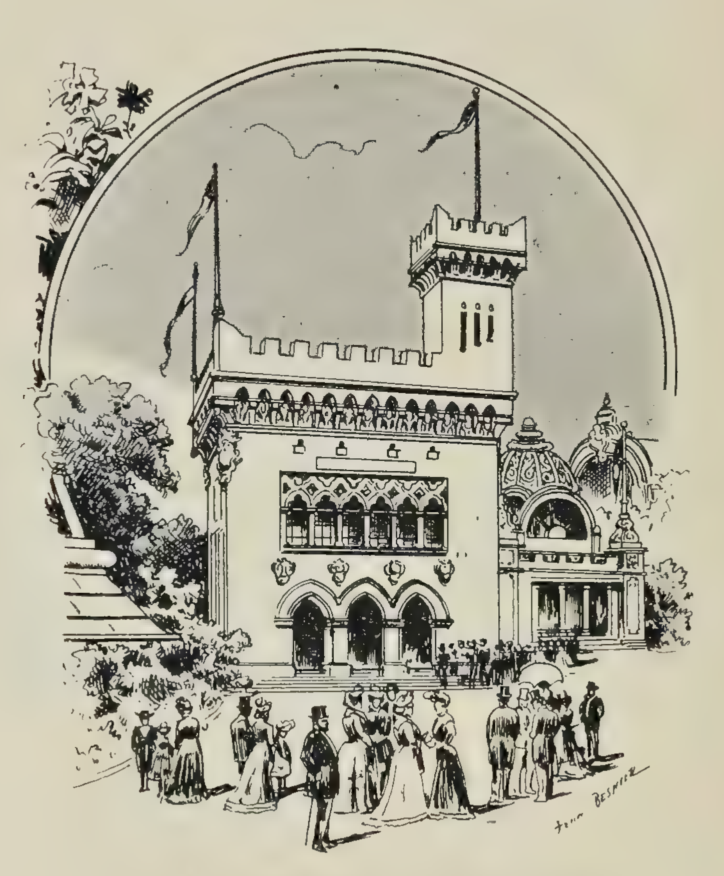
UN COUP D'ŒIL A DROITE

Pavillon du Maroc, Palais de l'Optique, le Globe céleste, Venise à Paris, Maréorama, Cinéorama, Pavillon de la République de l'Equateur, Palais de la Femme, etc.

... C'est-à-dire sur le fouillis de pavillons et d'attractions qui se trouve de l'autre côté de la Tour.

Sur un signe de la fameuse baguette de commandement, les pousse-pousse traversent sous la Tour en longeant les piliers postérieurs et s'arrêtent devant le PAVILLON DU MAROC. De grands murs blancs, une vaste porte en ogive, la reproduction d'un des plus élégants minarets de Tétouan, des coupoles à boules d'or de la mosquée sainte de Ka-

raouin (la Mecque de l'Afrique et point de départ de toutes les guerres contre les Roumis). Rez-de-chaussée : une cour intérieure d'une riche demeure marocaine, avec colonnade légère, mosaïque et fontaine, où sont exposés les produits et objets artistiques de ce pays encore fermé, mais plus



LE PAVILLON DE SAINT-MARIN. — LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE.

pour bien longtemps très probablement. Des indigènes somnolents sont accroupis auprès des étalages de leurs bazars. On y admire les cuirs célèbres et les riches étoffes, et des photographies de notre consul général M. de La Martinière permettent de se faire une idée exacte du pays. Au premier étage, un restaurant et un café indigènes. Telle est en quelque sorte le résumé de la description du guide, qui

entraîne aussitôt les « équipages » devant le PALAIS DE L'OPTIQUE.

— C'est ici, messieurs et dame — je dis dame au singulier et devrais dire : mademoiselle, puisque le sommeil réparateur prive votre compagne aînée de mes intéressantes explications — qu'une immense construction de forme bizarre, dont l'entrée symbolique est un énorme portique décoré des douze lignes du Zodiaque et qui est surmonté d'une coupole que domine un puissant projecteur électrique élevé de 42 mètres au-dessus du sol, sert de temple et de... gaîne à la *Grande Lunette* de 60 mètres de longueur qui vous rapproche la lune à...

— Un mètre, achève Bèchard avec toute la gravité de l'absolue certitude.

— Voyons, vous ne voudriez pas ! fait en souriant le guide, avec une inflexion d'ironie gavroche. Alors, autant vous la servir sur un plat en vous invitant à étendre la main pour y toucher !

— Pourtant, c'est ce que tout le monde dit ! riposte le farinier d'un air vexé.

— Tout le monde dit bien d'autres bêtises sans qu'on soit obligé de les croire. Je ne suis pas bien fort en astronomie...

— Dommage, murmure Verduret, que nous ne soyons pas, pour la circonstance, en compagnie, du savant centenaire : c'est lui qui nous dirait à ce sujet des choses intéressantes.

— On vous en dira tout de même, monsieur, car, si l'on n'est pas astronome, on a un ami qui a causé de la lunette avec le neveu d'un astronome et l'on sait à quoi s'en tenir, réplique fièrement Théobald Trottecourt. Moi aussi, j'ai répété avec tout le monde : la lune à 1 mètre !... Si vous saviez ce que mon ami s'est « gondolé ! » Il m'a fait remarquer que la distance moyenne de la lune étant de 96,000 lieues, ou plus de 380 millions de mètres, il faudrait, pour la voir à 1 mètre, une lunette qui grossisse 380 millions de fois...

— Eh bien ? fait le farinier avec l'aplomb imperturbable des ignorants.

— Eh bien, nous n'en sommes pas là — et si nous en

étions là, on ne verrait rien du tout, car les molécules de l'atmosphère grossis 380 millions de fois formeraient comme un mur opaque devant la rétine. Nous en sommes si loin que la plus puissante lunette astronomique antérieure à celle-ci, celle de Yerkes, exposée à Chicago en 1893, ne grossit que 4,000 fois et, par conséquent, amène la lune à 22 lieues et demie. Un grossissement de 6,000 fois rapproche le satellite à 17 lieues et un de 10,000 fois à 9 lieues. Or, cette grande lunette de Paris, installée grâce aux efforts de M. Deloncle (ancien député), offre au minimum ce grossissement de 6,000 fois, soit le rapprochement à 17 lieues, ce qui est splendide en l'état actuel de l'optique pratique, mais est quelque peu supérieur à 1 mètre, n'est-ce pas? Pour obtenir ce résultat, il a fallu : un tube de 60 mètres en tôle d'acier ; des verres de $1^{m}25$ de diamètre qui reviennent chacun à plus de 600,000 francs, sans compter le prix des ratés à la fonte ; un sidérostat de Foucault au miroir de 2 mètres de diamètre mû par un mouvement d'horlogerie afin de toujours amener l'image dans le champ de la lunette immobile, sidérostat dont le verre seul pèse 3,600 kilogrammes. Ce sidérostat qui, avec son pied, a 10 mètres de hauteur, pèse en tout 14,000 kilogrammes! Ajoutez la lunette qui pèse 20 tonnes, et vous vous rendrez compte que, pour amener la lune à moins de 17 lieues, il en a déjà coûté, depuis huit ans qu'on y travaille, plus d'un million et demi. Il ne faut pas le regretter puisque, grâce à l'énergique constance de M. Deloncle, la France possède maintenant un instrument qui laisse loin en arrière les plus puissants de l'univers, et avec lequel ont été obtenues des photographies du monde cosmique qui révolutionnent celui des astronomes.

— Alors, ce Palais de l'Optique est simplement le logement de la Grande Lunette et du Sidérostat?

— Ce serait se borner là à l'attraction d'ordre trop gravement scientifique et la foule ne s'y presserait pas autant qu'elle le fait. A côté de la Grande Lunette, il y a le labyrinthe de miroirs avec ses si curieux effets de réflexion ; un panorama du monde sous-marin absolument merveilleux et étonnant ; sans compter les conférences sur l'électricité, l'électromagnétisme, la radioscopie, etc.

— A la bonne heure, s'écrie Bêchard, voilà au moins des spectacles dignes des esprits sérieux. Nous allons voir cela, n'est-ce pas, Verduret? J'en serai quitte pour laisser ma femme achever son somme à la porte.

— Vous savez que c'est deux francs par personne? insinue le guide, non sans une pointe d'ironie.

Le farinier réintègre vivement sa curule... qui roule, hors de laquelle il avait déjà fait un pas.

— Nous y reviendrons un jour que nous aurons plus de temps à nous, dit-il, sous forme d'explication de son brusque mouvement de retraite.

Et il ajoute :

— Vous aviez raison, Verduret; c'est dommage que le centenaire ne soit pas avec nous : il nous aurait eu des entrées, comme pour l'ascension de la Tour Eiffel.

— Alors, nous poursuivons la promenade? demande Théobald Trottecourt.

— Parfaitement, réplique avec dignité le farinier.

— Je ne vous fais pas faire le tour du Palais de l'Optique...

— Il n'y a rien derrière?

— Si. Il y a VENISE A PARIS, une reconstitution si adroitement faite que l'on se croirait transporté sur les lagunes de l'Adriatique; il y a le PANORAMA DE LA COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE, dont le panorama proprement dit représente la flotte française en rade d'Alger, et les dioramas onze beaux sites et scènes d'Algérie et de Tunisie ; il y a le GLOBE CÉLESTE, une boule de 46 mètres de diamètre, où l'on voit une reproduction extraordinairement réduite et de mouvement fantastiquement accéléré du système planétaire, mais qui donne à qui a des notions suffisantes de cosmographie, une sensation approchée et très curieuse de la sublime mécanique céleste ; il y a le MARÉORAMA où des toiles qui se déroulent font faire le tour de la Méditerranée au public placé sur un demi-pont de paquebot dont les oscillations singent les mouvements d'un bateau dans la houle... à donner le mal de mer aux entrailles sensibles; il y a le CINÉORAMA qui n'est autre qu'un immense cinématographe *en couleurs* qui fait revivre des scènes de tous pays avec une perfection rare... Mais, dans tous ces endroits-là, dame... on paie.

— C'est bien : nous irons une autre fois, car je ne voudrais pas priver ma femme de ces spectacles faits surtout pour amuser, et j'estime qu'il serait cruel de la réveiller en ce moment.



Le Palais de l'Optique.

— C'est tout juste ce que je pensais, approuve le guide avec une inflexion comique qui en masque la gouaillerie. Donc, en longeant l'Histoire de la Céramique, je vous conduis au Pavillon de la République de l'Equateur.

— C'est ce pavillon à deux étages flanqués d'une tour que surmonte une coupole ?

— Oui. Style Louis XIV, avec, sur la façade, un grand vitrail représentant un paysage du cru entourant les armes de la République, et, de chaque côté de l'entrée, les bustes



Le Palais de la Femme.

de littérateurs du pays, Almondo et Montalvo. Ce pavillon a été construit démontable et ira faire les beaux jours d'une place de Guayaquil où il servira de bibliothèque.

— C'est le pourquoi des deux bustes de la porte, observe Verduret.

— Ce minuscule palais contient l'exposition du groupe de républiques du Centre-Amérique : Equateur, Nicaragua, Guatémala, Costa-Rica, Honduras et Salvator. Au rez-de-chaussée sont montrés les produits du sol ; au premier étage, ceux de l'industrie, et vous y voyez un bar où l'on déguste un café délicieux et un chocolat sans pareil.

— Passons vite, demande en souriant le manufacturier retiré : si Mme Bêchard s'éveillait et vous entendait, nous ne délogerions plus d'ici.

Bêchard approuve de la tête... économiquement.

— Voici, tout près, poursuit le guide, pendant que les pousse-pousse se remettent en marche, le Pavillon des Alcools Russes.

— Merci. Regarder suffit : le centenaire nous en a parlé en nous montrant le merveilleux Palais Sibérien du Trocadéro.

— Alors, voici, derrière, le Chateau Tyrolien...

— Très joli... Nous savons : le même obligeant vieillard nous a édifiés à son sujet tandis qu'il nous faisait voir le Pavillon de l'Autriche de la « rue des Nations ».

— Si l'on a déjà fait une si grande part de ma besogne, je ne vois plus à vous présenter, à l'entrée du Champ de Mars en arrivant du pont d'Iéna, que le Palais de la Femme... à moins qu'on ne vous en ait déjà parlé aussi.

— Le « Palais de la Femme ? » fait Verduret en clignant de l'œil de façon gaillarde... Non, on ne nous en a rien dit encore... Mais je me doute, d'après ce que j'ai entendu en prêtant l'oreille aux propos de la foule... Hein ?... les poses plastiques ?... les danses capiteuses ?...

— Oh ! vous n'y êtes pas, mon cher monsieur. Vous ne songez qu'à la femme... comment dirai-je ?... à la femme « plastique », pour employer votre propre expression. Cette « femme-là » a de nombreux temples en cette enceinte, et en particulier, pour entrer dans votre ordre d'idées, le Palais de la Danse au Cours-la-Reine, là où l'on voit, avec le prétexte d'un peu de danses antiques ou modernes de caractère, du cancan débraillé et surtout les danses lumineuses de la Loïe Fuller, qui étaient récentes en... 1889. Ici, sachez-

le, messieurs, c'est de la femme morale et laborieuse, de la femme « égale » qu'il s'agit. C'est vous dire que nous sommes, en ce Palais du Champ de Mars, en plein féminisme, mais en féminisme élevé et sensé, qui appuie les droits logiques sur les devoirs, le travail, les facultés et les capacités démontrées par le passé et par les preuves matérielles comme morales. Ici, c'est l'histoire de la Femme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque présente, dans toutes les conditions de sa vie sociale et aussi de sa vie naturelle ; elle y est étudiée à travers les siècles dans toutes les branches de son vaste rôle et dans ses aspirations, comme femme de foyer, comme ouvrière, comme mère, comme éducatrice, comme inspiratrice de l'époux qu'elle veut compagnon protecteur et non plus maître arbitraire. C'est dans ce complexe ordre de claires idées que le rez-de-chaussée du Palais féminin contient une *galerie du Travail* où sont représentés, avec reconstitution des costumes locaux, les différents métiers de tous temps réservés à la femme en France et à l'étranger ; que les quatre pavillons d'angle sont consacrés aux métiers nouveaux que les progrès scientifiques modernes ont donnés au sexe féminin, tels que le téléphone, la typographie, etc. ; que dans le grand hall central sont reproduits, à l'aide de figures de cire comme celles du Musée Grévin, les épisodes historiques dont la *femme* fut l'héroïne : ce sont des scènes de la vie de Jeanne d'Arc, de Catherine de Russie, d'Elisabeth d'Angleterre, d'Isabelle de Castille, de Marie-Thérèse d'Autriche et, parmi les héroïnes de l'ordre intellectuel, Mme Beecher Ttowe, etc. Au premier étage sont, avec l'exposition des travaux féminins, une salle de théâtre et une salle de conférences où prennent seules la parole des représentantes du féminisme dans tous les pays.

Alors, Théobald Trottecourt, « Express-universel spécialiste », recule de deux pas et saluant plus particulièrement Verduret :

— Messieurs et dames, il va être six heures et demie et... j'ai rempli mon programme, à votre entière satisfaction j'espère. Il ne me reste qu'à vous souhaiter bon retour en vos pénates, et à me retirer avec le légitime orgueil du devoir accompli. Avant de vous quitter pour aller prendre un rafraîchissement bien gagné, j'ai l'honneur de vous prévenir

que, selon les indications qui m'ont été données à votre sujet, les hommes des fauteuils roulants vont vous conduire de l'autre côté de l'eau, au restaurant des Congrès, où votre dîner vous attend à une table réservée.

— Mais, comment la reconnaîtrons-nous ?

— Vous n'aurez qu'à demander, m'a-t-on fait dire, la table « des passagers de la gondole », et il paraît, d'ailleurs, que vous serez reçus au seuil du restaurant par quelqu'un de votre connaissance... Ne me demandez pas qui, je l'ignore absolument et ne fais que répéter comme un perroquet les indications que l'on m'a recommandé de vous fournir. Sur ce, messieurs et dames, je vous tire ma révérence.

Et le jeune Théobald, sur un nouveau salut, s'éloigne hâtivement pendant que les pousse-pousse poussent, à bonne allure, leurs fauteuils roulants dans la direction du pont de l'Alma.

A ce moment, Mme Flore se réveille sur ce cri... de l'estomac :

— Est-ce que nous n'allons pas bientôt dîner ?

— Nous nous y rendons, chère madame, répond Verduret ; mais, comme c'est un peu loin, vous feriez bien de reprendre votre somme : qui dort dîne.

Tout à coup, Bertrande jette, elle aussi, un petit cri. Devant le groupe voituré vient de surgir... James-Gregory Puzzling en personne. Il marche, la pipe aux dents, d'un air triomphateur. Sans saluer personne, il s'approche du fauteuil roulant de Bertrande et, en passant, lance ces mots à la jeune fille :

— Toute, il été prêt .. Le nouit qui venait, à dix heures, vous aurez donné un grand victory à mon pètrie. Le secret il pouvait pas échapper à moâ. Hip ! hip ! hurrah ! pour le Angleterre !

Bertrande pâlit, soudain inquiète... et l'Anglais disparaît parmi la foule.



CHAPITRE V

LE MASQUE TOMBE

§ Ier

LA FÊTE VÉNITIENNE

C'est silencieusement que le cortège fait le parcours, long de près d'un kilomètre, qui sépare le Champ de Mars du Palais des Congrès. Outre qu'il est difficile de causer de fauteuil à fauteuil parmi la foule qui ne commence à être moins compacte qu'après la passerelle de l'avenue Rapp franchie, nos personnages ne sont nullement enclins au bavardage. Une inquiétude qui croît à mesure que la nuit approche met de la pâleur aux joues de la gentille Bertrande et un petit pli vertical à la base de son front pur, entre ses longs sourcils finement arqués. Mme Flore, encore somnolente, écoute anxieusement les réclamations de plus en plus instantes de son estomac si peu complaisant. L'oncle Verduret, reconnaissant certainement du mal qu'*on* s'est donné pour lui expliquer l'Exposition, mais vexé intimement du sans-façon dont *on* prolonge à son égard un incognito qui, pense-t-il, n'a plus raison d'être depuis qu'il a fait voir qu'il comprenait que ses divers ciceroni s'entendaient comme aimables larrons en foire... superbe de 1900, Verduret, donc, contrarié par dessus tout de la liberté prise d'imposer à sa situation de propriétaire l'humiliation de ne pas acquitter les menues dépenses de la visite, laisse un peu pendre une lèvre mécontente. Quant au farinier Bêchard, sa préoccupation est op-

posée ; il s'enquête de l'élévation possible des prix du restaurant assigné, et ne sait s'il doit pencher vers le regret qu'*on* ne laisse pas à lui et à ses amis la liberté de choisir un restaurant à prix fixes et doux, ou vers l'espoir que là où *on* les appelle, ils trouveront une fois de plus l'addition soldée.

Enfin, nos quatre provinciaux descendent de... fauteuil devant le sous-sol du Palais des Congrès, et voient aussitôt s'avancer vers eux, comme s'il n'eût pas quitté la place depuis son presque furtif débarquement de la matinée, M. l'enseigne de vaisseau de réserve, baron Gaëtan de Pilbouët.

— Vous voyez, mademoiselle, madame et messieurs, dit celui-ci en saluant d'un geste de simple élégance, que j'avais auguré juste en vous laissant à penser que peut-être mon adieu de ce matin ne serait qu'un au revoir. Si, en moi, le guide a disparu, vous y retrouvez l'hôte qui a l'honneur de vous inviter à venir bien vite réparer vos forces, avant qu'il n'ait le plaisir d'assister avec vous à la fête de nuit.

— Monsieur le baron, répond Verduret d'un ton qui n'est qu'à demi gracieux, nous vous sommes mille fois obligé d'avoir préparé notre rupture de jeûne; mais, en ce qui me concerne, je n'accepte qu'à une condition qui, si elle pas admise, me forcera à vous fausser immédiatement compagnie.

— Vous ne feriez pas cela, mon oncle! s'écrie Bertrande d'une voix subitement altérée.

— Dites vite quelle condition, monsieur, supplie d'un ton presque angoissé le jeune officier de marine.

Verduret, stupéfait de l'effet extraordinaire et inattendu que produisent ses paroles, regarde tour à tour sa nièce et le baron, et un point d'interrogation traverse brusquement sa pensée.

— Ah ! ça, se dit-il, est-ce qu'il y aurait quelque chose entre eux pour qu'ils soient en même temps si troublés à l'idée que je pourrais emmener Bertrande dîner ailleurs ?

Tout préoccupé lui-même, c'est machinalement qu'il achève sa réponse à l'invitation du baron :

— C'est à condition, dit-il, que vous permettiez à notre petite société voyageuse de solder la dépense de ce dîner, comme il est convenable, car, enfin, à l'égard de personnes de notre âge et dans notre situation, cette prétention de nous défrayer devient d'autant plus intolérable que, sauf en ce qui

vous concerne personnellement, nous devons subir des générosités masquées !

— Qu'à cela ne tienne, s'écrie le jeune officier avec un visible soulagement. Vous payerez l'addition, cher monsieur, et si vous ne la trouvez pas suffisamment corsée, eh ! bien, je ferai venir le champagne au dessert.

— Je suis sûr que le menu n'a pas besoin, lui, d'addition, fait Verduret rasséréné, pour rassurer Bèchard qui lui fait des signes désespérés.

— Quant aux masques que vous désirez si légitimement voir tomber, je ne vous demande que de patienter encore deux heures.

Bertrande adresse au jeune homme un regard de surprise interrogatrice auquel celui-ci répond par une presque imperceptible affirmation de la tête.

— Décidément, pense Verduret, ces enfants-là sont de connivence, mais ils auraient tort de s'imaginer que je suis un bon « père Cassandre » aveugle de la Farce Italienne. Hum ! enseigne de vaisseau... démissionnaire et titré, c'est très joli, sans doute, mais les galons ni le blason ne me feront pas revenir sur mon projet *arrêté :* il faut que je découvre pour ma Bertrande un jeune génie, un futur grand homme dont la gloire rejaillisse à son heure sur l'oncle par alliance de qui la fortune roturière de fabricant se sera aristocratisée en aidant à l'éclosion d'un chef-d'œuvre. Donc, monsieur le le baron, ne chassez pas sur nos terres, car je vous tiens à l'œil ! Puisque l'on m'annonce que je vais enfin revoir mon centenaire et savoir pourquoi il fait de nous des visiteurs privilégiés — car c'est lui l'âme de ce complot, cela est de toute évidence — je lui demanderai de me trouver l'oiseau rare que je cherche : un savant comme lui, un homme qui sait tout, doit pourvoir me dénicher mon merle blanc. D'ailleurs, je mettrai cette condition expresse à l'excuse de la petite comédie, si peu digne de gens sérieux, dont il s'est amusé vis-à-vis de nous. Flirtez donc, mes tourtereaux, mais de loin, si le cœur vous en dit : le jeu aura duré trop peu pour que la petite s'y brûle les ailes !

Satisfait de sa clairvoyance et caressant l'espoir de réaliser bientôt son rêve avunculaire, le manufacturier retiré fait le plus grand honneur au repas abondant et délicat commandé

par le jeune officier de vaisseau. Mais sa fourchette ne parvient pas à égaler en ardeur celle du farinier d'Essonnes, dont la physionomie hargneuse semble dire, entre chaque bouchée :

— Puisque cet imbécile de Verduret nous met par ridicule amour-propre la note sur le dos, au moins j'en aurai pris pour mon argent.

Et il pousse à copieusement manger et boire sa moitié... qui n'a pourtant pas besoin d'encouragement. Seuls Bertrande et Gaëtan de Pilbouët ne font que très peu honneur aux mets choisis : la jeune fille est visiblement de plus en plus troublée et le jeune officier, faisant presque seul les frais de la conversation, se donne grand'peine — d'ailleurs avec succès — pour intéresser, charmer et rendre le bonhomme Verduret de franche bonne humeur.

Celui-ci n'est pas dupe du manège, tout en en subissant volontiers les effets.

— Le gaillard, pense-t-il, me fait la cour en règle. Il veut me séduire : c'est dans la règle et, comme il est instruit et spiriruel, la partie est trop attrayante pour que je ne m'y prête pas de bonne grâce. Je suis désolé qu'il doive en être pour ses frais d'éloquence, mais comme il est charmant j'en profite pour passer vraiment de fort agréables instants.

On s'était mis à table passé sept heures, il est plus de huit heures un quart lorsque les deux couples, guidés par de Pilbouët, quittent le restaurant pour embarquer dans la gondole venue se ranger à quelques pas au long du quai. Il a été convenu que l'officier de vaisseau ferait d'abord assister son monde à la fête vénitienne dont la Seine va, dans peu de temps, être le lumineux théâtre. C'est sur le fleuve et ses berges que réside, ce soir-là, la magie des illuminations, le Château d'Eau ayant subi les atteintes d'un incendie qui, pour être peu important, ne lui interdit pas moins pour quelques jours de faire jouer les ondes enflammées.

— Vous voyez, fait remarquer le marin, en désignant un homme en vareuse de molleton et en casquette américaine qui attend à bord de la gondole, que nous commençons à trahir nos secrets. Quand, ce matin, la dite gondole vous a

emmenés *toute seule* au Trocadéro, c'est que le mécanicien que vous voyez se tenait caché dans son petit poste placé sous le gaillard d'avant. Quant à la vitesse de l'embarcation, elle est due au système de propulseurs à turbines, bien connu dans la marine où il remplacera l'hélice presque séculaire pour les bateaux légers et ultra rapides. Pour ce qui est du moteur, vous pensez bien qu'il est électrique, ainsi que vous allez en avoir la preuve dans un instant.

Lentement, la belle embarcation, sous ses seuls feux réglementaires, promène d'un bout à l'autre de l'Exposition ses passagers, en attendant le signal de l'illumination générale. Soudain, l'embrasement se fait partout à la fois sur les deux rives et sur les flots : la Tour Eiffel resplendit comme un immense joyau d'or constellé de diamants ; les Pavillons des Puissances étrangères dessinent en traits de flammes leurs contours, leurs porches ; les Palais du Cours-la-Reine répondent en lignes de feu ; le Pont Alexandre III étincelle entre les flamboyements des Palais des Champs-Élysées et ceux de l'Esplanade des Invalides ; de toutes parts le ciel se raye des traînées d'argent subtil des projecteurs électriques, et, sur l'eau assombrie, des centaines de yachts et de barques promènent la lueur multicolore et mouvante de leurs pavois de lanternes vénitiennes, dessinant parfois dans la nuit des formes gracieuses ou fantastiques de cygnes, de tritons, de monstres marins... Et, de toutes parts, les fumées ardentes des feux de bengale font flotter dans l'air, à la surface du sol ou des ondes des nuages d'enfer et de paradis. Le spectacle est féerique et la foule des rives applaudit, pousse des clameurs d'admiration joyeuse.

L'enthousiasme général saisit nos passagers.

— Et vous ? demande Verduret à l'officier de vaisseau, vous n'avez pas eu l'idée de jouer votre rôle dans cette fête de la lumière. C'est pitié de voir cette belle gondole errer sombre parmi toutes ces clartés !

— L'omission est réparable, répond en souriant de Pilbouët, et il suffit que vous en exprimiez le désir pour...

Il n'achève pas. Bertrande, dame Flore, Verduret et même le plus imperturbablement grave des fariniers de France et de Navarre poussent un cri de surprise et d'admiration ; ils se sentent soudain entourés d'une nappe lumineuse faite

d'une multitude d'immenses aigrettes électriques, bleues vers l'avant, blanches au centre et rouges sur l'arrière, et dont l'intensité est telle que la lueur doit, de part et d'autre, enflammer les visages pressés sur les berges. Les passagers entendent cette foule répondre à leur cri de surprise par des hourrahs frénétiques, des trépignements, puis un fantastique : « Vive la France ! » poussé par vingt mille poitrines à la vue de cet éblouissant drapeau tricolore surgissant à l'improviste de la surface des eaux.

Verduret se sent remué d'une émotion profonde. Il bégaye :

— C'est beau !... C'est magnifique !... C'est sublime !....

Et il tend d'un geste spontané, ses deux mains qui tremblent à l'enseigne de vaisseau en s'écriant :

— Ah ! monsieur le baron, on n'a jamais rien vu de pareil à ce bateau surhumain... et vous pouvez être fier de votre œuvre.

— Monsieur Verduret, je ne suis pas plus l'auteur de cette gondole, que vous pouvez sans crainte d'hyperbole qualifier de merveilleuse, qu'un capitaine de vaisseau n'est celui du cuirassé qu'il commande. C'est donc à un autre que vont vos sincères éloges.

— A qui donc ?

— A celui vers lequel je vous mène et qui vous attend.

Soudain, la gondole redevient sombre, ayant éteint jusqu'à ses feux réglementaires, et, en même temps, frémissant toute sous l'effort, elle s'élance à une vitesse vertigineuse dans la direction d'aval... tandis qu'une clameur de désappointement accueille, des rives, sa brusque disparition.

§ II

PROTÉE

Franchissant en quelques minutes les ponts de l'Alma, d'Iéna, de Passy, de Grenelle et Mirabeau, la gondole-éclair vient stopper avec ses passagers contre le quai de la rive gauche, à hauteur de la rue des Cévennes.

L'officier de vaisseau saute à terre, et invite ses compagnons non encore revenus de leur surprise, à le suivre sur ce quai désert. Galamment il tend la main à Bertrande qu s'y appuie fortement, toute tremblante qu'elle est d'émotion.

— Allons, courage, mademoiselle; tout ira bien, lui souffle-t-il à l'oreille.

— Dieu vous entende! répond la jeune fille en un murmure grave de fervente prière.

Sur les traces de son guide aristocratique, le groupe provincial, assez peu rassuré, s'engage dans la rue des Cévennes, où il n'a pour compagnie que son ombre quadruple projetée sur le trottoir par la blanche clarté lunaire. Au bout d'une centaine de pas, l'officier s'arrête devant une porte de planches, et portant un mignon sifflet d'argent à ses lèvres, en tire un triple appel doucement modulé.

— Brrr! fait Verduret en riant un peu fort pour tromper la vague inquiétude qui lui fait courir un léger frisson au long de l'épine dorsale, on dirait que nous jouons un chapitre de Xavier de Montépin!

La porte s'est ouverte sur un profond trou noir qui doit être un vaste hangar, et où Gaëtan de Pilbouët invite ses compagnons à se plonger.

Verduret obéit, entraîné par sa nièce et pupille; mais Bêchard, que sa moitié toute apeurée retient par le bras, ne paraît nullement décidé à franchir le pas qui le sépare d'un inquiétant inconnu.

— Où nous conduisez-vous? demanda-t-il au jeune officier qui le presse d'entrer.

— Au lieu où les masques tombent et où l'on attend M. Verduret.

— Pas de mauvaise plaisanterie, hein! Ça m'a tout l'air d'un coupe-gorge, ici!

Le baron Gaëtan de Pilbouët se redresse et, d'un ton blessé:

— Vous oubliez, monsieur, qui je suis. Sous la sauvegarde d'un officier français, il n'est permis à personne de supposer une traîtrise.

Bêchard se décide; il entraîne de force sa farinière qui se raidit et proteste en vain, et sur le groupe plongé dans les ténèbres, la porte se referme.

Alors, un point lumineux jaillit à quelque distance : c'est une porte intérieure qui s'ouvre peu à peu, et, de loin, une voix aiguë et chevrotante crie faiblement :

— Par ici !... Venez !

Verduret a tressailli et soudain toute son inquiétude s'est envolée. Cette voix, il la reconnaît bien : c'est celle du centenaire.

Le manufacturier retiré et ses compagnons entrent dans une petite pièce aux murs nus, faits de planches grossièrement jointes, meublée de quelques sièges recouverts de molesquine, d'une table habillée du traditionnel tapis de serge verte et éclairée par l'ampoule suspendue d'une lampe à incandescence. Ce petit baraquement est bien le « bureau » sans luxe d'une usine de dixième ordre. Au fond, une portière algérienne aux couleurs passées masque une étroite baie que le flottement mou de la tenture annonce veuve de sa porte. A la grande surprise de Verduret, la pièce exiguë où il vient d'entrer le premier est déserte. Où est donc le centenaire dont il vient d'entendre la voix bien connue ?

Comme il cherche du regard et tombe en arrêt devant la portière flottante, une voix rogomme sans cesser d'être distinguée, une voix jeune mais cassée qui éveille en lui un souvenir précis, cause d'un nouveau tressaillement, lui dit :

— Que Son excellence, ainsi que M. le Grand Panetier de Sa Majesté le Tzar et leurs compagnes veuillent bien prendre la peine de s'asseoir. Je suis à eux dans un instant.

— Bon, pense Verduret, ce pauvre diable de toqué de Laurentieff est avec le centenaire ; c'était à prévoir.

Gaëtan de Pilbouet, qui a refermé à clef la porte d'entrée du bureau, fait asseoir le groupe de visiteurs et, s'adressant... à la tenture hors d'âge :

— Conformément à votre avis, voici ces messieurs et ces dames au rendez-vous près de trois quarts d'heure avant le moment primitivement indiqué.

— Té ! c'est bien ainsi, cadédis ! répond un organe tonitruant bien connu, qui fait sursauter d'aise l'oncle de Bertrande.

— C'est ce bon Bouscastrol !... Ils y sont tous ! dit-il à Bêchard, qui dissimule son ahurissement sous une attitude de dignité grotesque à force d'être rigidement outrée.

Derrière le rideau, le généreux organe barytone de nouveau :

— Cornebiou ! grâce à cette exactitude que je ne puis pas plus superbement qualifier que de toulousaine, nous allons faire la pige, té, à ce farceur morne de Puzzling, James-Gregory pour les ladies, et *honourèbeul* agent de l'universel agrippement britannique... Et vive la France ! mon bon, Nord et Midi, troun de l'air bagasse, comme ils disent à Marseille !

— C'était écrit : Allah protège les Roumis français, répond au Toulousain une autre voix couverte.

— Parbleu, le Touareg, maintenant : la bande est au complet. Nous allons nous amuser, n'est-ce pas, fillette ?

Mais Bertrande ne paraît nullement disposée à confirmer le pronostic de son oncle. Les yeux baissés et comme renfermée toute en elle-même, ses doigts fébriles tordent à le déchirer son fragile mouchoir de batiste.

Tout à coup, la portière algérienne brusquement s'écarte et, dans l'encadrement de la porte paraît — à l'indescriptible stupéfaction de Verduret — un inconnu.

C'est un jeune homme de moins de trente ans, à la moustache brune, trop légère pour cacher une bouche à l'arc décidé. Il est correctement vêtu d'une redingote noire dessinant un buste élégant, aux épaules larges sans excès et bien assises sur la charpente thoracique. Les cheveux coupés ras, à la militaire, dégagent un front élevé au-dessous duquel deux yeux noirs brillent d'un éclat intense. Très calme, il s'avance vers le cercle de ses visiteurs, salue avec une grâce un peu froide, va prendre place à la table au tapis vert et, d'une voix dont la douceur, chantante et bien timbrée, trahit une réserve de puissance qui juge inutile de se dépenser sans utilité, il dit simplement :

— Je vous remercie tous d'être venu à mon appel.

— Comment, à votre appel ? fait Verduret interloqué. C'est M. le baron qui nous a amenés, nous promettant qu'*on* se déciderait à jeter enfin le masque.

— C'est moi qui suis ce : *on*.

— Pardon, mais... je suis venu voir ici le centenaire que...

— C'est moi qui suis le centenaire.

— Hein?... Je viens de l'entendre parler à l'instant, ainsi que ce pauvre mécanicien déséquilibré qui se prétend prince Laurentieff.

— C'est moi qui suis Laurentieff.

— Par exemple!... Et Bouscastrol! et le touareg Mohammed qui viennent de parler, là, dans cette pièce voisine!...

— Veuillez vous rendre compte par vous-même. Mon cher de Pelbouët, accompagnez, je vous prie, M. Verduret.

Accompagné de l'officier de vaisseau, l'oncle tout décontenancé de Bertrande pénètre dans la pièce voisine qu'il constate être une sorte de cabinet sans issue et absolument vide. Il revient vers l'inconnu, en balbutiant, interrogateur:

— Je... je ne comprends pas!

— Je vous répète que vous ne pouvez trouver ceux que vous cherchez et qui ne sont que des mythes ou, si vous préférez, des avatars différents d'un seul et même individu... qui n'est autre que moi-même.

— C'est prodigieux!

— Cela prouve simplement que je possède quelque talent en l'art des transformations.

— Mais, la science consommée et la sagesse de ce vieillard, le savoir de cet Arabe, l'esprit alerte et la belle humeur de l'artiste toulousain, le génie fantasque de ce prince mécanicien, et l'éloquence de tous ainsi que leur étonnante documentation seraient donc, en ce cas, l'apanage de votre seule personnalité, à vous qui paraissez si jeune?... C'est impossible.

— Dame, il faut pourtant bien l'admettre.

— Mais alors, vous qui savez, nouveau Protée, être tour à tour sage, fou, artiste, chef noir, et toujours si érudit vulgarisateur, qui donc êtes-vous?

— Qui je suis?

— Oui.

Le jeune inconnu se lève et, regardant Verduret bien en face :

— Je suis votre neveu à la mode de Bretagne et quelque peu cousin de votre nièce...

— Hein?

— Je suis Fernand Robert, ce *raté* qui vous a vu déchirer sa photographie avec tant de colère, de rancune et de mé-

pris, et qui a l'honneur, mon oncle, de vous demander, devant témoins, la main de Bertrande.

Verduret n'en peut entendre davantage. D'abord, il s'écroule sur sa chaise en proie à une stupéfaction d'une violence ahurissante... Puis soudain, il se reprend, une poussée de sang empourpre son visage, il bondit sur ses courtes jambes en s'écriant :

— Toi !... C'est toi, misérable, qui t'es à ce point joué de moi ?

— M'eussiez-vous permis, sans déguisement — nécessité, d'ailleurs par un motif plus grave — de faire tranquillement devant vous la preuve que le *raté* n'est pourtant pas dénué de quelque savoir ? Ce n'est pas de ma faute si vos yeux n'ont pas eu la pénétration de ceux de Bertrande, qui n'a pas mis deux fois vingt-quatre heures à lire sous mon masque.

— Ah ! la petite gueuse !... Vous étiez de connivence pour me bafouer.

— Voyons, pas de colère, mon oncle, et daignez avouer qu'il me fallait bien avoir recours à mes talents scéniques pour combler le plus cher de vos vœux.

— Le plus cher de mes vœux ? questionne le manufacturier retiré en levant vers le ciel deux poings exaspérés.

— Mon Dieu, oui. Votre rêve — le bon curé de Malesherbes m'aurait-il trompé ? — n'est-il pas de découvrir, pour l'unir à Bertrande, celui qui vous permettra de consacrer une part de votre aisance à quelque grande œuvre dont le retentissement dans le monde anoblira votre fortune que vous estimez, en votre noble ambition, entachée de trop de prosaïsme mercantile et banal ? Eh bien, j'estime que ce n'était pas me jouer de vous, la fin justifiant les moyens, que de vous aider à découvrir l'homme qui fera en même temps le bonheur de la nièce et la gloire de l'oncle, sans que, par parti pris, vous ne commenciez par effaroucher l'oiseau rare.

— Et tu prétends que cet oiseau rare ?...

— Je prétends, té, qu'il est devant vos yeux, cadédis !

— Eh bien, tu as du toupet ! Je ne nie pas que, en nous expliquant l'Exposition de façon si intéressante et... diverse, tu n'aies fait preuve de supérieur bagout et de quelque mé-

rite peut-être plus apparent que réel... Car je n'oublie pas que tu as été cabotin, et j'incline à croire maintenant que, si tu as merveilleusement joué tes rôles, rien ne prouve que l'acteur soit l'auteur, en sorte que je pourrais très bien n'être en présence que d'un tour de force de mémoire. Quant à ta prétention d'obtenir de moi la main de Bertrande, je la trouve si plaisante que je ne m'en fâche même pas. Je me contente de prendre ma nièce à mon bras et de sortir de ce traquenard manqué en haussant les épaules. Voilà ma réponse. Allons, viens, Bertrande.

— Mon oncle ! supplie la jeune fille qui joint les mains en fondant en larmes.

— Ah ! pas de simagrées, je te prie. Si tu as eu la sottise de t'amouracher de ce godelureau... que je veux bien reconnaître avoir fait quelque progrès à son avantage, tu en seras quitte pour remiser cette sotte passionnette au magasin des fantaisies irréalisables. En route !

— Mon oncle, vous ne voudrez pas me désespérer ainsi, avant même de savoir quel est l'homme de génie que vous osez repousser !

— Elle lui donne du génie, maintenant, pour avoir su réciter avec beaucoup d'art un rôle bien appris !... C'est du génie cabotin, cela, et il ne peut que faire rougir de honte des gens sérieux et moraux !

— Mais, ce n'est pas...

— Allons, assez ! Je t'ordonne de prendre mon bras pour sortir d'ici !

— Comment, Fernand, tu m'abandonnes?

— Obéis à notre oncle, ma chère Bertrande ; il ne t'emmènera pas loin.

— Qu'est-ce à dire, môssieur ?

— Que j'avais prévu cette belle colère qui, elle, est beaucoup moins documentée que mes explications de ces jours passés, et... que l'unique porte par où l'on puisse sortir de ce bureau est fermée.

— Tu aurais l'audace de vouloir me retenir prisonnier? C'est donc un guet-apens? s'écrie Verduret en se retournant, pâle maintenant de fureur, vers Fernand Robert impassible, à qui il montre le poing.

— Guet-apens si vous voulez, mais vous demeurerez mon

prisonnier jusqu'à ce que j'aie achevé de dire... ce que j'ai à vous dire. Quand j'avance une chose je la prouve et il n'est ni force ni colère au monde qui m'empêcheraient de faire cette preuve si telle est ma volonté. Je vous ai dit, mon oncle, que je suis celui que vous rêvez pour Bertrande et — soit dit sans pensée malicieuse — pour vous-même. Dans cinq minutes je l'aurai démontré et alors, mais alors seulement, vous me refuserez la main de celle que j'aime et qui m'aime... si vous l'osez !

— Quel toupet !

— Ah ! pas d'injures inutiles ! A mon tour je dis : assez ! Vous allez me suivre tous, car je veux des témoins. Et vous, mon cher de Pilbouët, vous mon vaillant second, vous qui avez eu foi en moi et avez sacrifié à mon œuvre votre avenir marin et votre fortune, veuillez donner des ordres pour que la porte, là-bas, soit au besoin bien défendue et que l'Angleterre ne vienne pas trop tôt troubler cet entretien duquel dépend le bonheur de ma vie.

— L'Angleterre ?... murmure machinalement Verduret tout abasourdi par le ton d'impressionnante solennité et d'autorité magistrale dont Fernand Robert, la tête haute, grave et comme transfiguré, a prononcé ces paroles.

Le jeune homme, d'un geste tranquille et irrésistible, écarte son oncle de son chemin, éloigne Bêchard et sa femme demeurés, au fond de la pièce, les témoins ahuris de cette scène de famille, repousse les chaises que le couple farinier occupait, et appuie la main contre la muraille de planche...

§ III

L'ŒUVRE

Sous la pression, un déclict se fait entendre et une partie de la muraille de bois s'enfonce, tandis qu'une bouffée d'air pénètre dans le bureau. Dans la demi-obscurité de l'ouverture, les visiteurs vespéraux devinent, plus qu'ils ne voient, un vaste hangar au milieu duquel apparaît vaguement une

grande machine renvoyant en reflets métalliques très blancs la lueur lointaine d'une lanterne pendue au toit. L'ouverture franchie par tous, Fernand Robert commande :

— Le projecteur !

Ausssitôt, un faisceau de lumière électrique partant de l'extrémité du hangar vient frapper une machine étrange, d'un blanc d'argent, au pied de laquelle se tiennent cinq jeunes hommes portant le pantalon et la veste de toile bleue des mécaniciens, mais dont la correction de tenue indique, sinon tout à fait des gentlemen, du moins ces maîtres ouvriers qui sont une classe très intellectuellement supérieure de travailleurs.

— Mes dévoués collaborateurs, formant mon équipage d'élite, annonce Fernand Robert, qui, d'un ton ferme et amical, leur demande :

— Tout est paré ?

— Oui, commandant.

— Merci. Prenez les ordres de M. de Pilbouët.

Les cinq hommes accoururent vers l'enseigne de vaisseau de réserve.

Verduret, chez qui toute colère a fait place à une profonde surprise admirative, croit rêver. Tandis que ses oreilles sont frappées du ton de respect affectueux dont on parle à celui qu'il vient de traiter de si haut, ses regards ne peuvent se détacher de la machine étrange qu'il a sous les yeux. C'est d'une voix oppressée d'émotion instinctive qu'il demande presque timidement :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Cela, répond Robert, c'est l'œuvre de mes veilles. Si je l'avais voulu mettre à l'Exposition, mon nom serait fameux d'un bout à l'autre du monde. Mais c'eût été faire perdre à mon pays une partie des avantages que lui donne le secret gardé de ma création, Cela, c'est la nef de l'avenir qui, répétée seulement quelque cinquante ou soixante fois assurerait la suprématie de la France sur ses rivales, en supprimant pour elle la distance, les frontières, en rendant inutiles les fortifications de ses adversaires. Cela, c'est le *torpilleur des airs*. Veuillez y pénétrer, je vais, autant qu'il convient, et à vous les premiers en dehors de mes collaborateurs, vous l'expliquer.

Le jeune homme s'approche de la machine qui ressemble à une longue embarcation très plate, surmontée de trois matereaux au sommet desquels sont engrenées de grandes hélices aux longues ailes légères, et dont l'avant et l'arrière sont armés de propulseurs semblables. Il fait sortir du flanc en aluminium de la machine une mince et solide échelle et invite Verduret et Bertrande à le suivre « à bord ». Bèchard reste à terre avec sa femme qui ne peut se résoudre à gravir ces étroits échelons métalliques, et le farinier est enchanté de ce prétexte qui évite à sa couardise méfiante de s'aventurer sur le monstre inconnu.

A bord, le jeune homme reprend, s'adresant au manufacturier retiré :

— Les trois hélices à rotation contrariée qui sont au-dessus de nos têtes servent seulement à l'ascension et à la descente. En l'air, mon torpilleur plane, grâce à deux grandes ailes qu'il déploie, une de chaque bord, et qui lui font fendre l'air horizontalement sous la propulsion des hélices verticales des extrémités. C'est simplement le « plus lourd que l'air » et une imitation rationnelle du vol de l'oiseau. Ce n'était là que la partie très secondaire du problème ; la principale était de trouver le moteur puissant et léger capable de fournir une force durable pour faire mouvoir les hélices avec une rapidité inconnue des propulseurs marins, sans surcharger l'esquif aérien. J'y suis arrivé grâce à la découverte que j'ai faite, beaucoup par hasard, je l'avoue, de l'accumulateur électrique de poids insignifiant. Par lui, les lois de la physique électrique se trouvent renversées, mais n'est-ce pas le sort de la plupart des lois de la science expérimentale sous la poussée du progrès ? Cette partie fondamentale de ma découverte ne permet pas seulement la navigation aérienne pratique, elle permettra d'actionner les arbres de couche des navires marins qui, pouvant (plus heureux en cela que mon aéro-nef) opérer le rechargement en cours de route, auront l'empire des mers par le seul fait que leur rayon d'action sera illimité... Voilà mon œuvre, l'œuvre du « vaurien, du propre à rien, du vagabond, du dépensier, du paresseux qui n'a même pas su être bachelier comme... tout le monde, et qui devait finir comme un va-nu-pattes » selon vos propres paroles dites, le jour de votre arrivée à l'Expo-

sition, en présence de ce pauvre centenaire qui n'a même pas pris ma défense. Estimez-vous que cette œuvre me rende digne de la tendre et charmante récompense que vous rêvez réserver à l'inventeur d'avenir que vous veniez chercher à l'Exposition sur l'avis que je vous ai fait mystérieusement parvenir?

— Ah! Fernand, tù es un génie! s'écria Bertrande en s'élançant vers son cousin.

Mais Verduret la retient énergiquement.

— Un instant, commande-t-il. Je connais le jeune homme pour être un monteur de coup de première force et je ne m'emballe qu'à bon escient. Je vois bien la machine dont je suis absolument stupéfait ainsi que de tout ce qui vient de m'être dit. Mais les imaginations d'inventeurs ou soi-disant tels vont souvent plus vite que la réalité. Le nombre est grand des inventions destinées à bouleverser le monde et qui, mises en demeure de prendre leur essor, ne tournent... qu'à la confusion de leur inventeur : les ailes d'Icare ne sont pas une légende créée d'hier! Très curieuse sûrement ton affaire; mais marche-t-elle?

— Ah! monsieur, s'écrie l'enseigne de vaisseau qui vient de rejoindre Fernand Robert à son bord, vous êtes plus incrédule que saint Thomas et surtout que les Anglais. Car mon génial ami ne vous dit pas qu'il m'a emmené au cours d'une expérience dont le champ a été une partie de l'Europe, mais que notre passage, dont par point d'honneur de patriote il a voulu laisser des traces, lui a suscité en Albion de terribles ennemis. Il ne vous dit pas que ce Puzzling que vous connaissez est un agent acharné à la découverte de cette machine merveilleuse pour en surprendre les secrets ou, s'il ne peut, la détruire, puisque son inventeur refuse de la vendre contre un monceau de livres sterling. Il ne vous dit pas qu'en ce moment nos hommes sont en armes près du seuil de cet asile pour empêcher l'invasion attendue des ennemis d'Outre-Manche et nous donner le temps d'aller mettre cette œuvre miraculeuse, cette machine en comparaison de laquelle tout ce que vous avez vu dans l'Exposition n'est qu'enfantillage, dans un abri ignoré où ne pourront l'atteindre ceux qui ont tant d'intérêt, ayant surpris son existence, à l'anéantir s'ils ne peuvent la voler.

— Allons, ne vous fâchez pas, monsieur le baron. Je commence à croire que *mon* neveu pourrait bien tout de même être un grand homme. Mais, vous venez de le dire, je suis comme saint Thomas. Je ne donne pas ma nièce sur de belles paroles. Que Fernand Robert aille déposer, avec sa machine, le couteau que voici sur le toit de ma maison de Malesherbes, pendant que je télégraphierai à mon jardinier de me dire par dépêche s'il l'a trouvé et, cette preuve banale et matérielle faite, je tiendrai pour vrais ses dires et les vôtres.

— Et vous m'accorderez la main de ma cousine.

— Oui.

— Vous le jurez?

— Je le jure.

— Eh bien, descendez. Avant une heure, l'objet sera où vous voulez qu'il soit; avant le jour, j'aurai caché provisoirement mon navire aérien hors des atteintes de l'étranger et je reviendrai, par le premier train du matin, réclamer à votre hôtel l'accomplissement de votre promesse.

— Soit, pacte conclu. Ta superbe assurance me ferait presque croire déjà à la réalité pratique de ton invraisemblable invention, et j'avoue que, pour l'honneur de la famille, je souhaiterais que ta réussite vînt confondre le jugement que j'ai porté sur toi. Pars donc, mon gaillard, et tâche de sortir

... Vainqueur d'un combat dont Bertrande est le prix !

A ce moment, un vacarme de coups et de cris éclate près de la porte du hangar... Un homme accourt haletant :

— Commandant!... Ce sont les Anglais! Ils sont plus de trente et démolissent la porte... Faut-il faire feu?

— Non, pas même pour notre légitime défense. Ouvrez les panneaux.

— On y est... Voyez. La manœuvre est commencée. Dans dix secondes on pourra partir... Ah! la porte cède!... Les voici, les misérables!

— Mon oncle, dit vivement Fernand Robert, si vous voulez que je vous mette à terre ainsi que Bertrande, je n'aurai plus le temps de m'échapper... Je le ferai pourtant, si...

— Non!... L'acharnement de ces Anglais me donne la foi. J'irai moi-même déposer mon couteau là-bas!...

— Embarque! commande Robert d'une voix de stentor où Verduret retrouve le beau baryton de Bouscastrol.

Les cinq hommes, qui reculaient devant Puzzling et ses hommes, pénétrant dans le hangar, bondissent et s'accrochent à la machine merveilleuse, au moment où celle-ci, son commandant ayant appuyé sur un levier, commence à s'élever au-dessus du sol.

Les Anglais envahissent le hangar en hurlant des hurrahs de victoire... qui leur expirent soudain dans la gorge : l'aéro-nef sort par la large brèche du toit, et ce sont, tombant du ciel, les voix délirantes d'enthousiasme de Verduret transfiguré et de Bertrande, folle de bonheur, qui crient à pleins poumons :

— Vive Fernand!... Vive la France.

— Aoh! fait, en bas, Puzzling consterné, jé été raoulé un second fois.

. . . .

Le lendemain, des cris d'appel attirèrent des passants dans le hangar et... on délivra M. et Mme Bèchard qui y avaient passé la nuit, enfermés par Puzzling qui, battant en retraite avec ses hommes, en avait claqué de rage derrière lui la porte... encore trop solide pour les forces réunies du couple farinier — lequel se hâta de réintégrer le moulin d'Essonnes.

Quinze jours après, ils étaient invités à Malesherbes... pour un dîner de contrat.

FIN



TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

Tout montrer, tout expliquer, intéresser à tout, sciences, arts, industrie, attractions de toutes sortes, dans cette merveilleuse Exposition de 1900, sans rivales dans le passé et très probablement dans l'avenir, tel est le but très large qu'a poursuivi M. G. DE WAILLY, l'auteur de

A TRAVERS L'EXPOSITION

Cet ouvrage s'adresse à tous, lettrés et simples curieux, techniciens et visiteurs peu au fait des connaissances savantes ou artistiques, aussi bien aux jeunes filles qu'aux jeunes hommes. C'est le grand public tout entier, en un mot, qu'il veut intéresser en le documentant, et cela sans efforts, sans aucune tension d'esprit, bien plus même, en l'amusant, en le faisant sourire et rire aussi.

L'universalité des lecteurs, jointe à l'universalité des sujets à traiter, rendait la solution du complexe problème malaisée à obtenir. L'auteur de

A TRAVERS L'EXPOSITION

l'a très heureusement trouvée en donnant à son explication détaillée de la Grande Fête de la Science, de l'Art, de l'Industrie et de l'Humanité, la forme si vivante, si attrayante du roman vécu.

Dans toute l'œuvre court la trame légère d'un véritable roman à la Jules Verne, avec ses péripéties tour à tour captivantes et réjouissantes, toujours intimement liées à la « Vie dans l'Exposition ». Mais cette action alerte et pleine de surprises, qui cependant suffirait à faire dévorer curieusement ses pages par le lecteur, n'est pour l'auteur qu'un prétexte et un moyen des plus ingénieux dans son œuvre savamment vulgarisatrice.

Rien ne vaut, en effet : l'action pour exprimer la vie et les sensations multiples des visiteurs; le dialogue et surtout le dialogue serré de l'auteur dramatique, pour expliquer clairement, pour faire comprendre complètement et sans fatigue aucune toutes les merveilles, fussent-elles d'ordre abstrait, qui sont exposées à l'admiration du public.

Habilement voilée sous cette forme facile et riante, se cache une étude absolument sérieuse, scientifique, exacte et profonde, de tout ce que le génie humain rassemble à l'Exposition de beaux progrès, d'inventions étonnantes, de beautés de toutes sortes, dans toutes les branches de la science, de l'art et de l'industrie.

Tel est cet ouvrage tout de vie, de mouvement et de gaieté, auquel le public intéressé — et charmé de tout apprendre de graves choses sans que le sourire quitte les lèvres — donnera lui-même pour devise :

IL INSTRUIT EN AMUSANT.

Imprimé sur papier de luxe et orné de nombreuses illustrations, portraits, vues, photographies, ainsi que de grandes planches hors texte, l'ouvrage est digne de figurer dans les meilleures bibliothèques. Il sera le couronnement de tout ce qui s'est fait en ce genre en librairie, comme l'Exposition elle-même est le couronnement du Siècle.

En vente le 1er volume . **L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU**

60 centimes le volume broché (**80** centimes franco)

IL PARAITRA UN VOLUME TOUS LES QUINZE JOURS

Le 2e volume sera intitulé :

LE GRAND PALAIS

et contiendra, en plus de nombreux dessins, une magnifique Lithographie **hors texte**, mesurant 65×50, représentant **LE GRAND PALAIS.**

On souscrit dès à présent en envoyant **80** *centimes en timbres à* MM. FAYARD Frères, *éditeurs, 78, boulevard Saint-Michel, Paris*

Paris. — Imp MICHELS ET FILS, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

